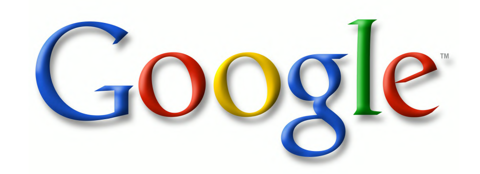
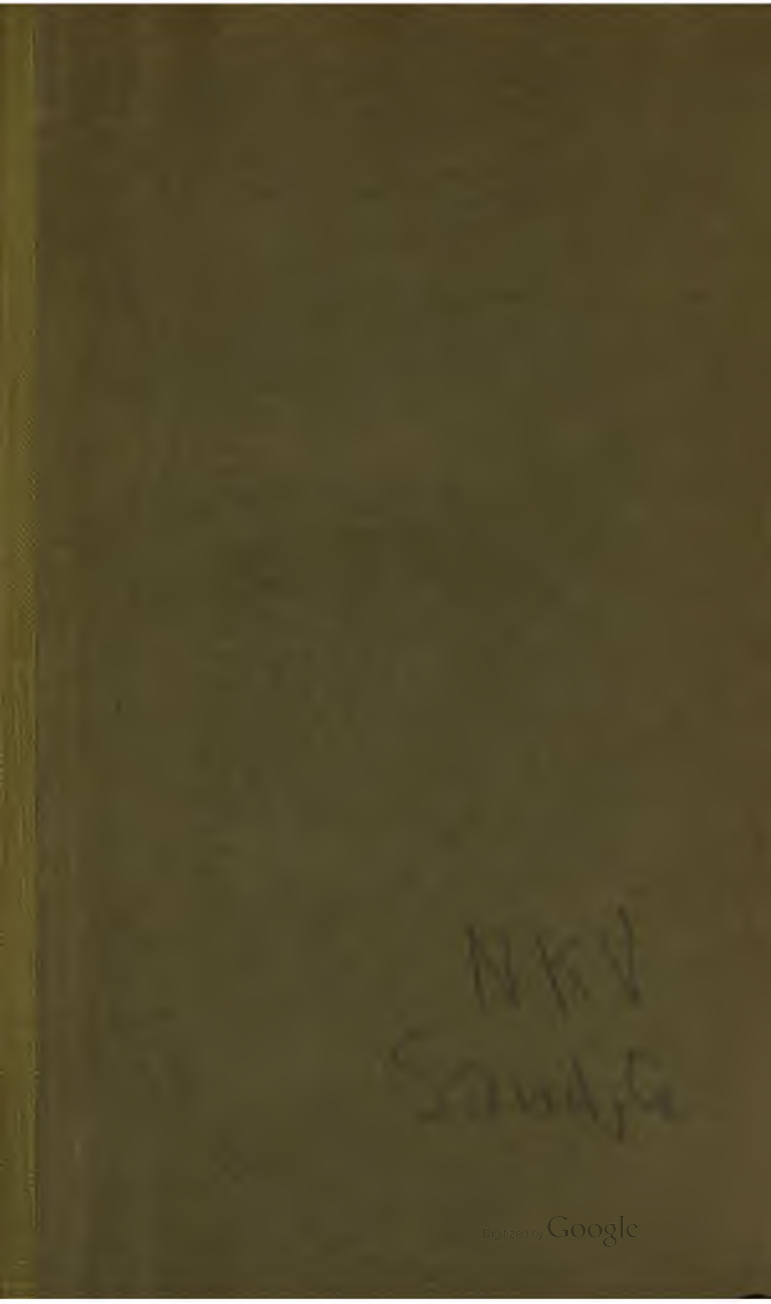





LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT



LE

DIABLE AUX CHAMPS

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

GEORGE SAND

LE DIABLE

AUX CHAMPS

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1857



PRÉFACE.

Il est des époques historiques où la vie individuelle semble s'effacer dans la préoccupation de la vie générale ; mais, si on y regarde de plus près, on voit que, tout au contraire, les préoccupations personnelles prennent une importance d'autant plus grande, aux époques de trouble et d'incertitude, que l'on est surexcité par la vie générale. Ne sont-ce pas les époques fécondes en rêves, en projets, en situations romanesques, en accès d'enthousiasme, de doute et d'effroi ?

Aux derniers jours de notre dernière république, vivant à l'écart du grand courant d'action qui se précipite vers les grandes villes, je fus à même d'observer le contre-coup moral et intellectuel de ces agitations dans un milieu paisible, aux champs, au village, au coin du feu, sur les chemins, au presbytère. L'idée me vint de saisir toutes les réflexions, toutes les émotions, toute l'imprévoyance, toute l'inquiétude, tout le sérieux et toute la frivolité qui étaient dans l'air, et de les grouper autour d'un sujet de roman quelconque et de types imaginaires quelconques.

Mon plan était assez vaste, on en jugera par la forme



du *Diable aux champs*, roman qui devait être le premier épisode d'une série d'autres compositions du même genre, prises également dans la fantaisie au beau milieu de l'actualité. Ainsi, je comptais faire le *Diable à la ville*, le *Diable en voyage*, etc.

Mais si on juge de l'étendue de ce plan par la forme, on n'en jugera pas par le fond; voici pourquoi :

Je commençais ce premier ouvrage à la fin de septembre 1851, je l'achevais le 12 novembre de la même année. J'avais encore mes coudées franches pour faire parler mes types avec liberté et pour juger l'époque avec impartialité ; non pas avec cette impartialité froide qui est la sagesse de l'indifférence, mais avec cette équité nécessaire qui voit le bien et le mal sans prévention et sans complaisance où ils sont et où qu'ils soient. Au moment où j'écrivais avec cette liberté morale, il y avait peut-être utilité à le faire. Tous les partis subissaient, soit en réalité, soit en espérance, l'ivresse du triomphe. Le danger du lendemain était partout, c'était donc le jour de dire la vérité; mais le 2 décembre vint vite, et en présence des partis vaincus au profit d'un seul, l'impartialité perdait ses droits. Gourmander ceux qui partent, ceux qui souffrent, ceux qui meurent, qu'ils soient plus ou moins nos amis ou nos ennemis, ce serait une lâcheté.

Voilà pourquoi le *Diable aux champs* arrive aujourd'hui expurgé de toute discussion vive et de toute physionomie accusée dans l'actualité. L'esprit du livre est resté ce qu'il était, rien n'y a été changé, mais beaucoup de détails ont été supprimés. Peut-être que le roman y a gagné : il n'était que le prétexte du livre, il en est de-

venu le but. Je ne donne donc pas ces explications pour me plaindre des coupures que j'ai dû y faire, mais pour motiver la date qu'il porte. J'aurais pu la retrancher sans grand inconvénient ; mais les choses d'imagination ont leur raison d'être, tout aussi bien que celles de la réalité, et cette raison, c'est le moment où elles éclosent en nous. Bien que, dans celle-ci, le coin du rideau soit à peine soulevé désormais, le peu de vie réelle qu'on y aperçoit n'est absolument vrai que par rapport à l'époque que cette date précise.

ENVOI

A M. ALEXANDRE MANCEAU.

Quelques scènes de ce roman dialogué sont pour nous des souvenirs. Nous étions encore gais en les commentant, en les complétant dans nos causeries de famille. Que de chagrins ont passé sur nous depuis ces jours-là ! En si peu de temps, que d'inquiétudes, que de séparations, que de morts ! Nous avons ri et pleuré ensemble : il est bien juste que je dédie cette page du passé au plus fidèle, au plus dévoué des amis.

GEORGE SAND.

Nohant, mars 1855.

PERSONNAGES :

DIANE DE NOIRAC.
JENNY, sa femme de chambre.
FLORENCE, son jardinier.
GÉRARD DE MIREVILLE, son fiancé.
JACQUES, son voisin.
RALPH, ami de Jacques.
MYRTO.
MAURICE, } artistes.
EUGÈNE, } artistes.
DAMIEN, } artistes.
JEAN, domestique de Maurice.
COTTIN, jardinier maraîcher.
GERMAIN, paysan riche.
PIERRE, son fils.
MANICHE, fiancée de Pierre
LE CURÉ DE NOIRAC.
LE CURÉ DE SAINT-ABDON.
ÉMILE, ami de Maurice.
UN MOINEAU.
UNE FAUVETTE.
GRENOUILLES.
GRILLONS DES CHAMPS.
LÉZARDS.
BATHILDE, femme de charge de Gérard.
ANTOINE, domestique de Gérard.
UNE BANDE DE GRUES.
MAROTTE, cuisinière du château de Noirac.
MARGUERITE, paysanne.
LE BORGNOT, son frère.
LÉDA, chienne de Gérard.
MARQUIS, chien de manchon.
PYRAME, chien de basse-cour.
MADAME PATURON, marchande.
POLYTE CHOPART, son neveu.
MONSIEUR CHARCASSEAU, petit bourgeois.
MADAME CHARCASSEAU.
EULALIE, leur fille.
MONSIEUR MALASSY, autre bourgeois.
UNE POULE.
UNE COUVÉE DE PETITS CANARDS.
DEUX SCARABÉES.
UNE CHOUETTE.
LE MARI DE LA CHOUETTE.
UN CRICRI DE CHEMINÉE.
CHOEUR DE COQS.
FANCHETTE, } enfants du village.
SYLVINET, } enfants du village.
PIERROT, } enfants du village.
CADET, } enfants du village.
DEUX ROUGES-GORGES.
INDIANA BROWN.
SARAH, } ses filles.
NOEMI, } ses filles.
CASSANDRE, } marionnettes.
PIERROT, } marionnettes.
ISABELLE, } marionnettes.
COLOMBINE, } marionnettes.
LE DOCTEUR, } marionnettes.
LÉANDRE, } marionnettes.
LE MISANTHROPE, } marionnettes.
PLUSIEURS ARAIGNÉES.

La scène se passe à Noirac et aux environs, en septembre 1851.

LE

DIABLE AUX CHAMPS

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Jeudi soir, sur la colline.

JACQUES, RALPH.

JACQUES. — Eh oui, sans doute, le christianisme...

RALPH. — Attendez ! attendez ! ceci demande réflexion, et nous voici dans un chemin très-difficile.

JACQUES. — Est-ce une métaphore ?

RALPH. — Non. Je n'en fais jamais.

SCÈNE II.

Au bas de la colline.

DAMIEN, EUGÈNE, ÉMILE, MAURICE, autour d'un grand arbre abattu et en partie dépecé.

EUGÈNE. — Oui, c'est là ! Voilà le hêtre qu'on a coupé l'automne dernier. Il est assez sec pour que nous puissions trouver ce qu'il nous faut dans les branches.

MAURICE, posant un panier. — Bien ! Nous travaillerons plus commodément ici que dans l'atelier. Prenons-en chacun deux, et ce sera vite fait. A vous, Émile ; commencez par couper le cou de celui-ci.

ÉMILE. — Lui couper le cou ? Oh ! je ne suis pas adroit de mes mains. Je ne me charge que de relever les cadavres.

EUGÈNE. — Eh bien, paresseux, jouez-nous un air de flûte pendant l'opération.

ÉMILE. — Je ne me promène pas avec ma flûte, comme un berger de Virgile ! Je vous regarderai travailler. Ça m'occupera.

EUGÈNE. — Allons, voilà qui est fort proprement rajusté ! Où avais-tu la tête, Maurice, quand tu as planté la leur si près des épaules ?

DAMIEN. — Il ne faudrait pourtant point passer d'un excès à l'autre. Ils étaient bossus, et à présent ils ont l'air de tambours-majors. Ton *Isabelle* ressemble à une grue.

EUGÈNE. — Non, non, ça disparaîtra dans la collerette. Passe-moi le docteur ; c'est toi qui recloues, Maurice ?

MAURICE. — Oui. Eh bien, où est donc mon marteau ?

DAMIEN. — Là, à tes pieds, dans la mousse.

EUGÈNE. — Ah ! ah ! que ferons-nous de celui-ci ?

MAURICE. — Le diable ? Ma foi, je ne sais pas. Il fait donc toujours partie de la troupe, lui ? En lui ôtant ses cornes, ça nous ferait un nègre.

EUGÈNE. — Nous en avons déjà un ! Tiens, le voilà, ce pauvre Lipata, un bon petit moricaud très-gai, très-gourmand, qui montre toujours ses dents blanches pour rire ou pour manger.

MAURICE. — Voyons !... Nous avons... trente, trente-deux... trente-trois acteurs, en comptant le diable... C'est un compte impair. Au diable le diable !

ÉMILE. — Ah ! ce serait dommage ! Une troupe de comédie sans diable, c'est impossible.

EUGÈNE. — Nous ne nous en servons plus. C'était bon dans les commencements, quand nous représentions les Aventures de Polichinelle ; mais Polichinelle lui-même n'existe plus ; c'était l'enfance de l'art. Nous faisons maintenant

du fantastique romantique. Ce Satan cornu est passé de mode.

MAURICE. — Ainsi passent les gloires de ce monde! A-t-il régné assez longtemps, cet homme à cornes et à griffes! Ah! d'ailleurs, il est fendu, voyez! Les coups de bâton lui ont brisé le crâne. Il n'est plus bon à rien. Mais qui vient là?

ÉMILE. — C'est monsieur Jacques, votre voisin, avec son Anglais, sir Ralph Brown.

DAMIEN. — Ils viennent lentement, s'arrêtant à chaque pas, causant politique, morale, religion, philosophie et autres drôleries divertissantes, selon eux. Évitons-les; ils sont parfois fort peu récréatifs.

ÉMILE. — Je ne suis pas de votre avis. Ils m'intéressent souvent. L'Anglais, avec son air distrait, a l'esprit juste, et Jacques est le meilleur des hommes.

MAURICE. — C'est vrai; mais ils vont nous prendre pour des fous. Rangeons nos acteurs derrière le hêtre, et ne trahissons pas le secret de la comédie.

DAMIEN. — Faisons mieux: forçons ces gens graves à sortir de leurs problèmes favoris, en leur posant celui-ci.

EUGÈNE. — Que fais-tu? tu pends le diable?

DAMIEN. — Oui, à cette branche, tout au beau milieu de leur chemin. Cachons-nous pour entendre ce qu'ils diront de savant et de profond sur cet emblème.

(Ils se cachent.)

JACQUES, RALPH, descendant la colline.

RALPH. — Décidément, je ne suis pas content de votre définition. Une religion n'est pas seulement une doctrine de philosophie avec un culte; il faut, avant tout, un dogme.

JACQUES. — Ah! oui. Le merveilleux, n'est-ce pas? Le surnaturel? Je n'aurais pas cru qu'un Anglais, protestant, me ferait cette objection. Mais quel fruit singulier cueillez-vous à cette branche?

RALPH. — Je ne sais ce que c'est; à sa couronne de pail-

lons, je le prendrais bien pour un roi... mais un roi pendu en effigie, ce serait hardi... sous la république!

JACQUES. — Cette marionnette est jolie. Ce n'est pas un roi de la terre, cela. C'est le roi des enfers en personne. Ce doit être l'ouvrage de ces jeunes gens qui demeurent ici près, dans la grande vieille maison dont vous aimez la façade couverte de lierre. C'est un ancien prieuré où, sous prétexte de retraite, les moines du siècle dernier faisaient bombance.

RALPH. — Si je me fixais par ici, cette retraite me plairait. Elle n'est pas disponible?

JACQUES. — Non! C'est, avec quelques arpents de terre, le patrimoine d'un enfant du pays, Maurice Arnaud, dont le père, cultivateur aisé, avait acheté cela à l'époque de la division des biens du clergé. Il s'occupe de peinture, et, tous les ans, vers cette saison, il amène de Paris un ou deux amis pour partager ses loisirs. Ils vivent là gaiement et simplement. Dans le village on les appelle les artistes, sans bien savoir ce que cela veut dire. Pour nos paysans, je crois que c'est presque synonyme de baladins, et si on ne les aimait un peu, je crois qu'on les mépriserait beaucoup. Le paysan d'ici ne comprend d'autre travail que celui de la terre.

RALPH.—Mais à quel propos cette marionnette pendue à un arbre?

JACQUES. — Ah! cela, je n'en sais rien; mais je sais qu'ils ont construit, pour s'amuser, un théâtre de fantoccini, où ils improvisent quelquefois entre eux, le soir, des scènes fort plaisantes, à ce qu'on assure. Nous irons les entendre un de ces jours, si vous voulez.

RALPH. — Je ne les connais pas!

JACQUES. — Vous ferez connaissance. Ce sont des fous ou ou plutôt des enfants, et cependant...

RALPH, *mettant le diable dans sa poche avec distraction.* — Et cependant un dogme est nécessaire à une religion. Voilà pourquoi on ne fait pas une religion nouvelle. Toutes perdent leur origine dans la nuit des temps. Ces traditions sont bizarres et merveilleuses, parce qu'elles sont des symboles. Dites donc qu'une religion est un dogme interprété par

une doctrine, laquelle est, à son tour, interprétée par un culte.

JACQUES. — Je le veux bien, et nous partirons de ce point... Mais la cloche du château nous avertit que l'heure est venue de dîner aussi dans notre maisonnette. Remettons-nous en chemin et examinons la nécessité du dogme...

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, ÉMILE, sortant des broussailles.

EUGÈNE, à Ralph. — Pardon, monsieur; mais, si vous n'avez pas absolument besoin du diable dans votre poche, je vous prierai de vouloir bien nous le rendre. Sa casaque rouge peut encore nous servir pour habiller un valet de comédie.

RALPH. — Ah! mille pardons, monsieur! Je me serais fait un plaisir de vous le reporter, et, pour ma récompense, je vous aurais demandé la permission d'être un de vos spectateurs privilégiés.

EUGÈNE, montrant Maurice. — Voici notre hôte, et je ne doute pas...

MAURICE. — Nous aurons un vrai plaisir à vous donner la comédie, ainsi qu'à monsieur Jacques, si vous nous promettez de ne pas vous y endormir.

JACQUES. — Ah! cela vous regarde, messieurs! Quand le public dort, ce n'est pas toujours sa faute.

MAURICE. — Nous n'admettons pas cela aisément, nous autres artistes; mais nous l'admettrons pour vous, si vous nous faites l'honneur de nous écouter.

JACQUES. — Quel jour?

DAMIEN. — Ah! nous ne le savons pas! Les acteurs sont en réparation, comme vous voyez.

JACQUES. — Quoi! tous? A quel formidable combat se sont-ils donc livrés?

MAURICE. — Ce n'est pas cela. Ils étaient tous affligés d'un vice de conformation.

JACQUES. — Pourtant leur personne ne se compose que d'une tête et d'une paire de mains de bois? Le reste n'est qu'une sorte de jupon?

MAURICE. — Oui, mais l'encolure, monsieur, tout est là!

Si les trois doigts qui font mouvoir cette tête et ces mains n'ont pas la place nécessaire, adieu la grâce et le naturel des mouvements. Ces malheureux acteurs subissent, vous le voyez, une opération grave. On leur met à tous une rallonge de deux centimètres au cou. Mais nous sommes proches voisins, et dès que la pièce sera faite, nous irons vous avertir. Et... puisque vous voilà, donnez-nous un conseil. Faut-il renouveler l'engagement de ce personnage dans la troupe?

JACQUES. — Le diable? Mais oui, c'est un type de la comédie italienne.

DAMIEN. — C'est un symbole, n'est-ce pas?

JACQUES. — Vous l'avez dit, c'est un symbole.

MAURICE. — Mais il ne fait plus peur à personne.

JACQUES. — Fait-il encore rire?

EUGÈNE. — Pas même cela. Nous en avons abusé.

JACQUES. — Alors, rependez-le à cet arbre. Il fera au moins peur aux oiseaux.

EUGÈNE. — Bah! les oiseaux ne sont plus dupes de rien. On a beau inventer les bonshommes les plus fantastiques...

JACQUES. — C'est vrai, ne fait pas peur aux moineaux qui veut.

DAMIEN. — Voyons! l'arbre est justement un alizier. Si cette branche est respectée... nous le verrons demain, et il sera décidé alors que le diable peut encore servir à quelque chose.

MAURICE. — Nous allons tenir conseil là-dessus en dînant. Voulez-vous être des nôtres, messieurs?

JACQUES. — Pas aujourd'hui; une autre fois! Venez, Ralph! Ne retenons pas plus longtemps ces jeunes gens, qui ont l'appétit plus impérieux que notre âge ne le comporte. (En s'éloignant avec Ralph.) Oui, le dogme a été la base nécessaire des religions; c'est l'édifice du passé, c'est l'héritage sacré des idées premières... Nous n'avons donc ni à le recommencer...

(Ils s'en vont en causant.)

MAURICE. — Décidément, Jacques est un brave homme, un homme d'esprit.

EUGÈNE. — L'Anglais aussi me revient, avec son menton rasé et ses mains blanches. Ils sont aimables, mais trop sérieux pour nous, et nous les ennuierons.

ÉMILE. — Je parie qu'ils s'amuseront, au contraire. Ils sont bienveillants et s'égayent avec les personnes gaies.

MAURICE. — Faisons-leur une pièce synthétique, symbolique, palingénésique, hyperbolique...

DAMIEN. — Cabalistique!

EUGÈNE. — Énigmatique, entomologique...

EMILE. — Et un peu bucolique!

(Ils s'éloignent en riant.)

UN MOINEAU et UNE FAUVETTE, sur la branche.

LA FAUVETTE. — Les voilà partis. Retournons à nos alizes et ne nous querellons plus. Il y en a bien assez pour nous deux.

LE MOINEAU. — Tu en parles à ton aise. J'ai six enfants à nourrir, et ma femme ne peut pas encore les quitter, parce qu'ils sont trop jeunes.

LA FAUVETTE. — Les miens sont au moment de sortir du nid, mon mari m'aide à en prendre soin, mais ils sont de grand appétit.

LE MOINEAU. — Allons, la nuit vient, dépêchons-nous. Mais qu'est-ce que je vois? Quelque chose d'inouï, d'affreux, là, au bout de la branche! Sauvons-nous.

LA FAUVETTE. — Tu me fais peur!... Attends donc! cela ne remue pas. Ce n'est rien.

LE MOINEAU. — Je n'y vais pas.

LA FAUVETTE. — Moi, je me risque. Mes enfants ont faim, et je les entends qui piaillent.

LE MOINEAU. — Eh bien, qu'est-ce que c'est?

LA FAUVETTE. — Je ne sais pas, mais ce n'est pas méchant. Viens donc, poltron?

LE MOINEAU. — Ah! me voilà dessus! Ce n'est rien, en effet... Ah! cela est plein de bouts de fil et de chiffons que ma femme sera contente d'avoir pour compléter la cou-

chette de ses petits. Je les lui porterai. Aide-moi à tirer celui-ci...

LA FAUVETTE. — Quelque chose vient dans le bois! partons!

(Ils s'envolent.)

LE PÈRE GERMAIN et SON FILS arrivent.

GERMAIN. — Dis-donc, Pierre, faut faire signer ça, toi, le bail, puisque tu sais écrire! Celui qui sait signer en sait long; il ne peut plus être affiné.

PIERRE. — Vous vous trompez, mon père; on triche dans les papiers signés tout comme dans les paroles données. Celui qui veut tricher, triche! Quand le cœur n'y est pas, que voulez-vous?

GERMAIN. — Bah! c'est un bon maître, monsieur le marquis; il ne voudrait pas nous tromper.

PIERRE. — Un bon maître... un bon maître! y en a-t-il, des bons maîtres?

GERMAIN. — Un maître, c'est toujours un maître; mais enfin, puisqu'il en faut, des maîtres!

PIERRE. — Il en faut? Il n'en faudrait point, que je dis.

GERMAIN. — Voilà que tu dis comme monsieur Jacques. Il n'en faudrait point! Mais il est bête, il est sot, il est fou, monsieur Jacques! Le jour où il n'y aura plus de maîtres, tout le monde le sera.

PIERRE. — Eh bien, c'est ce qu'il faudrait! Ça vous fâcherait donc, mon père, d'être le maître chez nous?

GERMAIN. — Je le suis et prétends l'être tant que je vivrai. Eh bien! ça irait drôlement, à la maison, si je n'y commandais point!

PIERRE. — Oui, mais passez la porte et vous êtes valet. Celui qui n'a pas assez de moyen ni de connaissance...

GERMAIN. — Que veux-tu? oui, on est commandé parce qu'on est simple! Mais à quoi ça sert-il, de souhaiter retourner les choses? Tant plus elles ont duré, tant plus elles doivent durer encore, et ce qui a été de tout temps ne peut pas être changé. Mais laissons ça, signe ton bail, et tu seras métayer. Écoute, mon gars! ça n'est pas un petit

trouble que de soigner les bestiaux. Je t'ai donné toutes les connaissances que j'ai pour la nourriture et le pansement; mais il y a le secret, que je ne t'ai pas donné encore, et voilà le moment venu !

PIERRE. — Le secret? Ah oui ! vous me l'avez toujours promis, et nous voilà seuls. La nuit vient... et puisque je vas être métayer... j'ai droit au secret, pas vrai, père?

GERMAIN. — Oui, tu y as droit. Mais le soleil n'est pas encore couché tout à fait, et le secret ne peut pas se dire tant qu'on en voit un petit morceau. Asseyons-nous là sur le hêtre... un bel arbre, ma foi, et que ces paresseux d'artistes n'ont pas encore pensé à faire enlever! C'est à eux, ça, pourtant, et ça devrait être dépecé et rangé sous leur hangar; mais c'est si bête, ce monde-là, ça ne connaît rien.

PIERRE. — Bah! c'est des bons enfants, ça rit et ça chante toujours. Ça n'a rien dans la tête, c'est vrai, mais ça n'est ni fier, ni méchant, et ça ne fait pas les *monsieux!*

GERMAIN. — C'est leur tort; c'est des bourgeois ! Chacun doit tenir son rang.

PIERRE. — Voilà le soleil couché, mon père; dites-moi le secret.

GERMAIN. — Faut d'abord connaître ce que c'est que le secret.

PIERRE. — Oh! je le sais. C'est ce qui a été dit dans l'oreille, du père au fils, depuis que le monde est monde.

GERMAIN. — C'est pourquoi il s'agit de le bien garder ! Autrement...

PIERRE. — Autrement ça ne sert plus de rien et tourne même contre vous. Oh! je sais ça, et n'ai point envie de le trahir.

GERMAIN. — Même dans le vin! Celui qui trahit le secret dans le vin court de grands risques le soir en rentrant chez lui. Voyons, tu vas jurer par...

PIERRE. — Par le bon Dieu?

GERMAIN. — Non pas, ça serait pécher. Jure par... Écoute-moi bien, et dis comme moi. (Il lui parle à l'oreille.) Réponds-moi de même tout bas, tout bas, que les pierres ne l'entendent point !

PIERRE, après lui avoir parlé à l'oreille. — Ça y est, c'est dit, mon père.

GERMAIN. — Ah ! il ne faut point rire!

PIERRE. — C'est que c'est des mots tout drôles, et que je n'y comprends rien.

GERMAIN. — Il ne faut pas comprendre! Celui qui comprend n'est bon à rien, et celui qui rit ne reçoit pas le secret. Répète-moi les mots sans rire.

PIERRE. — Ma foi, je ne m'en souviens déjà plus, moi!

GERMAIN. — Je vas te les dire encore, mais fais attention que je ne peux pas les dire plus de trois fois. Si tu les oublies après ça, c'est fini pour toi!

PIERRE.— Diantre ! il ne faut point dormir, à ce jeu-là! dites, mon père!

(Ils se parlent à l'oreille.)

GERMAIN. — C'est bien.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous me faites jurer, bien au juste?

GERMAIN. — De ne jamais donner le secret pour rien, et de ne le jamais vendre moins de... dix bons écus. De cette manière-là, le secret ne se répand guère, et c'est ce qu'il faut.

PIERRE. — Mais vous me le donnez pour rien, pas moins? Je ne veux pas le payer dix écus, avant de savoir ce que c'est! Diantre!

GERMAIN. — J'ai le droit de te le donner pour rien, parce que tu es mon fils, et un bon sujet. Autrement... ça tournerait contre nous deux.

PIERRE. — Bon. Allons, dites. C'est le secret des bœufs que vous allez me donner?

GERMAIN. — Le secret des bœufs et celui des taureaux, mais pas celui des vaches; celui-là, ta mère te le donnera si elle veut. Il est à elle.

PIERRE. — Allons ! le secret des bœufs. Pour empêcher les maladies, toutes les maladies?

GERMAIN. — Toutes les maladies. Écoute! le jour de Noël qui vient, à l'heure de minuit, quand tout le monde sera parti pour la messe, tu entreras dans ton étable; mais il

ne faut pas que personne l'y voie entrer: ça, c'est le plus important! Une fois entré, tu fermeras toutes les huisseries, tu regarderas bien partout s'il n'y a personne de caché, et puis tu allumeras trois cierges...

PIERRE. — Des gros? c'est cher!

GERMAIN. — Non! des petits, c'est aussi bon! Et alors tu... Écoute!... (Il lui parle bas.) Tu entends bien? C'est l'heure où les bœufs parlent et disent leurs maladies.

PIERRE. — Oui, mais c'est drôle, ça, mon père! c'est pas chrétien; c'est des affaires de païen, c'est de la magie!

GERMAIN. — Eh bien, après?

PIERRE. — C'est que tous les jours vous me recommandez d'être bon chrétien catholique?

GERMAIN. — Et je te le recommande encore!

PIERRE. — Mais dame! pourtant, c'est la messe du diable que vous me chantez là!

GERMAIN. — Le diable, je le renie!

PIERRE. — Eh bien alors, comment donc...

GERMAIN. — Écoute! il y a le bon et le mauvais, il y a le baume et le venin, il y a Dieu et le diable. Dieu, c'est Dieu! Il est bon, on le prie à l'église; on lui rend ce qu'on lui doit, c'est la religion; mais la religion défend de demander à Dieu les biens de la terre. Elle nous permet de faire dire des messes, de baiser des reliques et d'aller en pèlerinage pour la guérison des personnes; mais elle ne souffre point prier pour les bêtes ni leur faire toucher la châsse des saints. Il y a bien la procession des Rogations pour la bénédiction des terres, mais je m'en suis expliqué avec le curé, et il m'a dit que ce jour-là il ne fallait rien demander à Dieu pour soi tout seul, mais prier pour tout le monde. Or donc, l'intérêt des uns n'est pas celui des autres; car si mon voisin grêle, ça sera ça de moins sur terre, et mon blé, si je le sauve, vaudra le double. Ainsi, la religion c'est l'affaire de sauver nos âmes du feu éternel en observant les prières et les offices des fêtes et dimanches; mais la religion n'entre point dans nos intérêts particuliers. Mêmement, le curé prêche que notre bonheur n'est point de ce monde et que nous y avons été mis pour souffrir. C'est bien dit, mais trop

est trop; et comme nous sommes misérables, que le travail est dur, et qu'en fin de compte, quand il faut payer sa ferme au bout de l'an, ni le maître ni le prêtre ne vous en dispensent, les anciens, qui étaient plus sages que nous, ont bien connu qu'il fallait laisser le gouvernement de l'âme à Dieu, et celui du corps... à l'autre.

PIERRE. — Qui donc, l'autre? Le...

GERMAIN. — Tais-toi. Ça porte malheur de le nommer.

PIERRE. — Mais c'est le mauvais esprit!

GERMAIN. — Oui, c'est un esprit fou et malicieux qui a reçu commandement de nous faire souffrir, de nous contrarier, de nous attirer toute la peine et tous les dommages que nous avons.

PIERRE. — Eh bien, il faut le conjurer, au lieu de l'appeler.

GERMAIN. — C'est ce que je t'enseigne. Lui faire peur, ça ne se peut pas, il est plus fort que nous. Le prier, ça serait impie; se donner à lui... il y en a qui le font et qui se damnent; mais on peut l'apaiser et s'entendre avec lui pour qu'il vous épargne en prenant quelque chose aux autres. Ainsi, tu as un bœuf malade, tu peux faire que... (Il lui dit le nom à l'oreille.) envoie sa maladie sur celui d'un autre fermier plus riche que toi et qui peut bien perdre son bœuf. Ta mère sait attirer le lait des bonnes vaches, qu'elle voit passer, dans le pis des siennes. Tout ça se fait par des cérémonies comme celle que je te dis, et ça, c'est le culte de *l'autre*. Un mauvais culte, j'en conviens, mais digne de celui à qui on l'offre, et on n'en est pas moins chrétien pour ça.

PIERRE. — J'entends bien; mais si le curé le savait!

GERMAIN. — Le curé sait bien qu'il faut fermer les yeux sur beaucoup de choses. Et d'ailleurs, le curé fait sa conjuration aussi à sa mode, et de tous les sorciers, c'est encore lui qui est le plus sorcier.

PIERRE. Comment ça?

GERMAIN. — Quand il bénit les rameaux, il leur donne bien pouvoir pour écarter la mauvaise influence. Quand il fait sonner la cloche contre la grêle, il charme bien la cloche; quand il dit l'évangile sur la tête d'un malade, il charme bien la fièvre, et tout ça, vois-tu, ça rentre dans le secret.

PIERRE. — Vous avez raison, et je n'y vois rien à dire. Mais est-ce que vous ne me donnerez pas le secret des chevaux ?

GERMAIN. — Oh ! celui-là, c'est le Follet qui l'a, et il n'y a pas grand monde qui sache et qui ose faire venir le Follet dans son écurie.

PIERRE. — C'est pourtant une belle chance que de l'avoir, car il panse les chevaux, et jamais on ne voit plus belle bête que celle qu'il fait suer à l'écurie et galoper la nuit dans les pacages.

GERMAIN. — Mais il est méchant aux personnes qui le dérangent, et... quand on parle de lui, il n'est pas loin. Assez là-dessus !

PIERRE. — Qu'est-ce que vous avec donc, mon père, que vous tremblez comme ça ! Sentez-vous du froid ?

GERMAIN. — Non, non, rien, allons-nous-en. Nous sommes dans un mauvais endroit; mais je veux cependant que tu voies ça. Viens là, plus loin, encore plus loin; laisse ton chapeau, tu le prendras plus tard. Dépêchons-nous. Regarde ce qu'il y avait au-dessus de notre tête pendant que nous causions.

PIERRE. — Je vois quelque chose de rouge qui brille à la lune levante, comme un petit feu. Qu'est-ce que c'est, mon père ?

GERMAIN. — Et ça danse ! vois comme ça danse et comme ça fait voltiger la branche !

PIERRE. — C'est le vent, que je crois !

GERMAIN. — Oh ! oui-dà, le vent ! Il n'a pas besoin du vent pour danser, lui ! Et si c'était son idée, il serait sur nous, rien que le temps de dire : le voilà !

PIERRE, tremblant. — J'en ai assez. Allons-nous-en, mon père ! Je suis content de l'avoir vu, mais je n'en souhaite pas davantage.

GERMAIN. — Eh ! courage donc ! allons-nous-en de notre pas naturel. Quand on court, ça court après vous. Si on passe son chemin sans rien dire, ça ne vous dit rien.

PIERRE. — C'est égal, je voudrais être chez nous !

(Ils font un détour et s'en vont.)

DEUX CURÉS, à cheval.

LE CURÉ DE NOIRAC. — Vous direz ce que vous voudrez, mais vous m'avez triché. Je vous ai vu glisser le double-cinq dans votre manche au moment de compter, et sans ce tour-là, vous perdiez bredouille. Vous aimez à tricher, convenez-en !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Quand on ne joue pas d'argent !... Oh ! le diable soit des branches ! Je me suis cogné la tête à me la fendre... Attendez, attendez que je ramasse mon chapeau.

(Il met pied à terre.)

LE CURÉ DE NOIRAC. — Eh ! eh ! je me suis cogné aussi en venant à votre aide. Qu'est-ce qu'il y a donc là au bout de cette branche ?

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Voyons, donnez... Je n'y comprends rien. C'est une farce pour faire estropier les passants ; mais je veux voir ce que c'est. Venez au clair de lune. Tiens ! c'est une poupée !

LE CURÉ DE NOIRAC. — Oh ! que c'est laid ! c'est affreux, cette figure-là !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Non ! c'est drôle ! c'est un diable pour amuser les petits enfants. Quelque gamin se sera amusé à le pendre là pour décoiffer les gens. L'enfance ne se plaît qu'au mal !

LE CURÉ DE NOIRAC. — Jetez cela dans le fossé ! c'est vilain à voir !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Ça vous fait peur, à vous, homme simple ? Vous croyez donc que l'ennemi du genre humain est fait comme cela ? Moi, je crois que c'est un pur esprit ; et que s'il lui était permis de se montrer à nous sous une figure, il serait assez fin pour en prendre une moins facile à reconnaître,

LE CURÉ DE NOIRAC. — Oh ! vous ! vous êtes un militaire ; vous ne croyez à rien !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Pardon ! je crois au bien et au mal ; mais pas sous des formes visibles. Quand j'étais au-

mônier de régiment... les soldats sont très-superstitieux... je leur disais : Mes enfants, si vous le voyez, tombez dessus, Le diable qui se montre n'est point à craindre.

LE CURÉ DE NOIRAC. — Vous avez certainement raison ; mais les visions qui peuvent nous surprendre ont leur côté réel, en ce qu'elles sont comme des images sensibles de nos agitations intérieures.

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — N'ayez pas d'agitations intérieures, vous n'aurez jamais de visions !

LE CURÉ DE NOIRAC. — Je n'ai pas de visions, Dieu merci ; mais je ne trouve rien de plaisant à personnifier ainsi l'esprit du mal d'une façon grotesque, comme si le vice pouvait avoir un côté risible ! Venez-vous ?

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Attendez donc ! j'ai cassé mon étrier en descendant : il faut que je le raccommode. Sera-t-il bon, votre souper ? Aurons-nous du lard dans l'omelette ?

LE CURÉ DE NOIRAC. — On fera de son mieux. Ma gouvernante connaît votre faible. Ah ! vous êtes heureux, vous ! Vous avez une passion innocente, la gourmandise !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON, riant. — Ce n'est pas la seule ! J'ai beaucoup de passions innocentes, ne fût-ce que celle de taquiner !... Tenez, je veux emporter cette poupée-là chez vous et la mettre sous votre oreiller, cette nuit.

LE CURÉ DE NOIRAC. — Non pas. Je la prends pour la brûler au feu de ma cuisine ! (Il met le diable dans sa poche.) Allons, votre chapeau est-il retrouvé, votre étrier raccommodé ? Nous sommes à trois pas du presbytère, et nos bêtes ont chaud.

(Ils s'éloignent.)

DAMIEN et MAURICE arrivent.

DAMIEN. — Puisque le conseil l'a décidé, et que le diable est réintégré dans ses fonctions, il s'agit de le retrouver. C'était par ici.

MAURICE. — Je tiens la branche.

DAMIEN. — Les alizes sont-elles mangées ? Tourne ta lanterne, que je voie.

MAURICE. — Les alizes sont mangées, et le diable aussi, car il n'y est plus.

DAMIEN. — Quelque enfant s'en sera fait un jouet. Ah! tiens! peut-être ce bonhomme qui rôde par là.

MAURICE. — C'est vous, maître Pierre?

PIERRE, approchant avec précaution. — C'est vous, monsieur Maurice?... Je voyais votre chandelle, et je croyais que c'était encore lui.

MAURICE. — Qui, lui?

PIERRE. — L'autre!

DAMIEN. — Quel autre?

PIERRE. — Rien, rien... Vous ne l'avez donc pas vu?... Vous n'avez rien vu?

DAMIEN. — Qui? quoi?

PIERRE, embarrassé. — Pas grand'chose, mon chapeau que j'ai laissé par là.

MAURICE. — Nous allons vous aider à le chercher, puisque nous avons une lanterne. Ah tenez! le voilà au beau milieu du chemin.

PIERRE. — Grand merci! Je crois bien que, sans vous, je l'aurais cherché longtemps.

MAURICE. — Il n'était pourtant pas difficile à trouver.

PIERRE. — Peut-être bien, mais il est si malin, lui!

DAMIEN. — Votre chapeau? il est malin? C'est donc votre tête qui le rend comme ça?

MAURICE, riant. — Mais quel diable de chapeau avez-vous là?

PIERRE. — Oui, vous avez raison de le dire, un diable de chapeau! car le diable s'est mis après lui et après moi. Il me l'a changé! Voyez, voyez! dire qu'en dix minutes il m'a changé mon chapeau rond en chapeau cornu! il y a bien de la malice là-dessous!

DAMIEN. — Qu'est-ce que vous dites qu'il vous l'a changé? le diable? Vous l'avez donc vu?... Je parie que c'est vous qui l'avez pris?

PIERRE. — J'ai pris le diable, monsieur?... Comment dites-vous? prendre le diable! ma foi, non!... je le renie!

MAURICE. — Si vous l'aviez pris pour en rire, il n'y aurait pas grand mal!

PIERRE. — Je n'en ris pas, monsieur ! Prendre le diable !... Je ne vous entends point dans ces secrets-là.

MAURICE. — Il n'y a pas de secret là dedans. Il était là, au bout de cette branche.

PIERRE. — Je l'ai bien vu.

MAURICE. — Et à présent il n'y est plus.

PIERRE. — Je le vois bien qu'il est parti ; mais il ne m'en a pas moins changé mon chapeau.

MAURICE, riant. — Dites-vous cela sérieusement ?

PIERRE. — Non, non, c'est pour rire, monsieur !

DAMIEN. — Mais enfin, d'où vous venait ce tricorne ?

PIERRE. — Il n'a jamais été à moi.

MAURICE. — Et le vôtre ?... C'est donc ici le rendez-vous des chapeaux ?

PIERRE, jetant le chapeau. — Je le renie, celui-là, je n'en veux point.

MAURICE. — Eh bien, cherchons le vôtre.

PIERRE. — Ah ! vous pouvez bien le chercher ! Vous y passeriez la nuit !...

DAMIEN. — Ah çà, vous moquez-vous de nous ?

PIERRE. — Non, non, monsieur.

DAMIEN. — Je crois que si ! Allez au diable !

PIERRE. — Nenni, monsieur, je le renie. Bonsoir, bonsoir... je vas souper.

DAMIEN. — Grand bien vous fasse ! (Pierre s'en va.) Est-ce qu'il est fou, ce particulier-là ?

MAURICE. — Je n'y comprends rien, mais j'ai dans l'idée que notre diable s'est bien conduit, et que s'il n'a pas fait peur aux oiseaux, il a effrayé un curé et un paysan. Quant au curé, voici la pièce de conviction ; emportons-la ; elle nous servira peut-être à retrouver notre diable, dont les aventures commencent à devenir intéressantes. Quant au paysan, je jurerais qu'il a cru voir le Follet, et qu'il en rêvera toute sa vie.

DAMIEN. — Alors, notre diable a bien mérité de la comédie. Allons raconter cela à Eugène et à Émile. Ce tricorne va fournir à des commentaires pour toute la soirée.



SCÈNE III.

Dans le château de Noirac.

Une riche chambre à coucher.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Ah! mon Dieu, madame! que vous m'avez fait peur!

DIANE. — Peur? Je ne suis pas habituée à m'entendre dire cela!

JENNY. — Oh! c'est vrai! c'est que je suis si sotte!

DIANE. — Que faisais-tu là, sur cette chaise, au pied de mon lit? Tu dormais? à huit heures du soir!

JENNY. — Mon Dieu, oui! Vous vous êtes levée de grand matin, aujourd'hui. Je vous attendais, et, tout en pensant à vous, je me suis endormie, la tête sur vos couvertures de soie. Je ne l'ai pas fait exprès.

DIANE. — Cela m'est égal. Tu es propre, jolie, tu peux t'appuyer sur mon couvre-pied pour dormir.

JENNY. — Madame est bien bonne.

DIANE. — Dis-tu ce que tu penses? Tu sais que je t'ai interdit la flatterie. Ce sont des manières de femme de chambre que je ne veux pas que tu prennes, toi qui n'es pas née pour ce métier-là, et qui ne serviras jamais que moi, je l'espère!

JENNY. — Je l'espère aussi, et je ne vous flatterai jamais. Je dis que vous êtes bonne, parce que vous avez un bon cœur.

DIANE. — Ce qui veut dire que j'ai une mauvaise tête! Allons, ôte-moi donc mon amazone! j'étouffe!

JENNY. — Oh oui! vous avez chaud! Il fait cependant bien frais, ce soir; et moi, j'ai les mains gelées; je n'ose pas vous toucher. Vous avez donc bien galopé?

DIANE. — Pendant plus d'une lieue sans souffler. Arrange-moi mes cheveux.

JENNY. — C'est drôle, que ça vous amuse de courir comme ça avec votre amoureux, au lieu de causer bien doucement, bien tendrement de votre prochain mariage?

DIANE. — Tu te figures qu'on ne doit penser qu'à cela, toi!

JENNY. — Dame! c'est assez sérieux pour y penser! Et à quoi pouvez-vous songer tous les deux, quand vous courez comme le vent, à travers les bois?

DIANE. — C'est justement pour ne penser à rien que je galope, et c'est parce que le mariage est un sujet sérieux que je n'y veux pas penser. Fais attention! tu me tires les cheveux...

JENNY. — C'est bien étonnant, votre manière d'aimer!

DIANE. — Comment l'entendrais-tu, toi? voyons!

JENNY. — Oh! comme je l'entendais avec mon pauvre Gustave! Je ne me disais pas, comme vous, qu'une fois mariés, nous aurions bien le temps de nous voir et de nous parler. Il me semblait que la vie ne serait jamais assez longue pour nous regarder, nous écouter, et rien qu'à me sentir les mains dans les siennes, j'aurais passé un an, bah! une éternité, sans songer à bouger de place. Ah! je n'aurais pas eu besoin de chevaux, de voiture, de mouvement, moi! Je ne me serais souvenue ni de boire, ni de manger, tant qu'il était là!

DIANE. — Aussi, tu l'as ennuyé, ton pauvre petit commis de magasin, et il t'a plantée là un beau matin.

JENNY. — C'est possible! mais je ne comprends pas encore comment ce qui me rendait si heureuse a pu l'ennuyer... On a donc tort de trop aimer!

DIANE. — Non, mais on a tort de le trop montrer, les hommes en abusent!

JENNY. — Oh! Gustave est un honnête homme; il n'a pas cherché à me séduire!

DIANE. — Je le sais, je sais que tu es parfaitement pure; mais tu es malheureuse; il t'a délaissée, et tu le regrettes, tu l'aimes encore?... Donne-moi ma robe de chambre et mes pantoufles, j'ai froid maintenant.

JENNY. — Mettez-vous donc auprès de la cheminée, je vais faire flamber des pommes de pin. Si vous buviez un peu de thé bien chaud?

DIANE. — Ce sera trop long à attendre.

JENNY. — Mais non, il est là, tout prêt.

DIANE. — Bonne fille, tu penses à tout! Veux-tu en prendre avec moi?

JENNY. — Oh non, merci! je ne dors déjà pas trop!

DIANE. — Tu penses toujours à lui?

JENNY. — A lui et à vous. Vous êtes les deux seules personnes qui m'ayez fait du bien.

DIANE. — Ah! par exemple, je ne m'attendais pas à ce rapprochement. Il t'avait compromise, ruinée, abandonnée, et je croyais t'avoir sauvée de la misère et du désespoir.

JENNY. — Il m'a compromise dans le ma[illegible] et dans le quartier, c'est vrai; et vous, sachant mon histoire malheureuse, vous m'avez prise à votre service, seulement parce que ma figure vous plaisait, quand vous veniez à mon comptoir acheter des manchettes et des petits bonnets de tulle. C'est bien bon de votre part; mais lui, il ne pensait pas au tort qu'il pouvait me faire; et d'ailleurs, je me suis compromise de mon plein gré, et sans y faire attention; il m'a emprunté mes petites épargnes, et il n'a pas pu me les rendre, c'est encore vrai; et vous, vous me donnez de beaux gages que je ne vous demandais pas. Je vous en suis bien reconnaissante, allez! mais lui, quand il a accepté mon argent, c'est que je l'ai tant prié! et il croyait si bien me donner le travail de toute sa vie en m'épousant!... Il m'a abandonnée, et vous m'avez recueillie; mais il a été forcé par ses parents, et cela lui faisait tant de peine!...

DIANE. — Allons, je le vois, tu meurs d'amour pour un ingrat, pour un égoïste, pour un lâche; tu crois à sa loyauté, à ses regrets, et lui...

JENNY. — Lui, m'a oubliée, vous allez dire? Eh bien, tant mieux! il ne souffre pas, lui, au moins!

DIANE. — Sais-tu que tu es une merveille de sentiment et d'abnégation, ma pauvre petite? Mais cela ne donne point envie d'aimer, de voir comme tu es malheureuse!

JENNY. — Je suis malheureuse, c'est vrai! je pleure jour et nuit, et cependant, vous voyez, je ne suis pas malade, et mon chagrin ne m'empêche pas de travailler.

DIANE. — Est-ce que tu crois que je m'inquiète de cela?

JENNY. — Je sais bien que non! mais c'est pour vous dire que mon malheur ne me tue pas, et que je n'ai pas envie de me consoler.

DIANE. — En vérité?... Donne-moi un verre de vin de Chypre, ce thé m'affadit l'estomac.

JENNY. — Oh! que vous avez tort de boire comme ça un tas de choses qui vous excitent les nerfs!

DIANE. — Bon, donne toujours! Tu dis que tu n'as pas envie de te consoler?

JENNY. — Non, j'ai du plaisir à me souvenir, à repasser tout mon bonheur dans ma pauvre tête. Comment vous dirai-je? je suis contente d'aimer toujours et de me dire à tout moment que si je ne suis plus aimée, ce n'est toujours pas ma faute.

DIANE. — J'entends, l'amour était pour toi un culte, une religion; tu gardes une foi ardente et généreuse dans ton cœur; et tu plains l'être faible qui a laissé mourir la flamme sainte dans le sien.

JENNY. — Je ne saurais pas dire cela comme vous, et pourtant il me semble que vous dites ce que je pense.

DIANE. — Tu es un être bizarre, Jenny! bien grand, bien fort peut-être dans sa faiblesse. Je ne suis pas bien sûre de ne pas t'envier ta manière d'aimer... mais il y a une chose certaine, c'est que je me sens humiliée auprès de toi d'être ce que je suis!... Tiens, ne me parle plus de ton Gustave, jamais.

JENNY. C'est comme vous voudrez. Voulez-vous que je m'en aille, madame?

DIANE. — Non, reste encore, redonne-moi du thé, ce vin chaud m'altère... Non, allume-moi un cigare... un gros cigare, et parlons d'autre chose.

JENNY. — Ah! si cela vous était égal, je m'en irais; votre gros cigare me donne la migraine.

DIANE. — Allons donc, petite-maîtresse! il faut t'y habituer. Nous ne sommes plus au temps des marquises ambrées et musquées. Tu es avec une lionne, et une lionne sent le tabac et l'écurie, il n'y a pas à dire.

JENNY. — C'est bien drôle; mais de quoi voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de mon amour?

DIANE. — Je t'ai écoutée assez longtemps sur ce chapitre-là; parle-moi du mien.

JENNY. — De votre amour, à vous?

DIANE. — Eh bien, oui; on dirait que tu n'y crois pas?

JENNY. — Je ne dis pas ça, mais je n'y comprends rien.

DIANE. — Tiens! tu me donnes envie de rire.

JENNY. — Riez, madame, si ça peut vous égayer.

DIANE. — Ah! tu dis là une bêtise qui a un grand sens, ma pauvre Jenny, et qui me donne envie de pleurer.

JENNY. — Ah! mon Dieu! est-ce que vous avez du chagrin aussi, vous, madame?

DIANE. — Je crois que j'en ai plus que toi.

JENNY. — Est-ce que vous n'aimez pas monsieur Gérard de...

DIANE. — Ne me dis pas son nom. Il a un grand nom nobiliaire, et c'est là une des choses dont je me suis sottement éprise; à présent que je me suis habituée à l'idée de le porter, ce nom m'ennuie. Je le trouve bête. Comment s'appelait-il, ton Gustave?

JENNY. — Oh! il avait un joli nom, lui! il s'appelait Baluchon. Vous riez?

DIANE. — Baluchon! ah! que tu m'amuses!

JENNY. — Pourquoi donc? Allons, voilà que vous devenez sérieuse?

DIANE. — Est-ce qu'il était content de s'appeler Baluchon?

JENNY. Il n'en était ni fier, ni vexé: ça lui était bien égal.

DIANE. — Eh bien, il avait plus d'esprit que le comte Gérard, qui est si fier et si content de s'appeler comme il s'appelle! Et à cause de cela, j'aimerais mieux m'appeler madame Baluchon que la marquise de Mireville.

JENNY. — Oh! ne dites pas cela! vous ne voudriez pas vous appeler madame Baluchon! c'était bon pour moi; mais vous, qui avez déjà un nom noble, il vous en faut un plus noble encore. Je sais vos idées; vous dites qu'il faut toujours monter, jamais descendre.

DIANE. — C'est vrai ; mais on descend parfois en croyant monter, et j'ai peur que cela ne m'arrive. Je suis comtesse, et je me suis imaginé qu'il était plus beau d'être marquise. Eh bien, c'est une niaiserie. Il faudrait cesser d'être comtesse et porter un nom roturier, mais illustré par une gloire personnelle. Ce serait plus de mon siècle, ce serait de meilleur goût. Comprends-tu cela, toi?

JENNY. — Je vois que vous aimez les noms et pas les personnes; à moins que... Est-ce que vous donneriez dans ces jeunes artistes qui sont vos voisins?

DIANE. — Moi? fi donc! je ne les connais pas; et d'ailleurs, des artistes qui commencent! des gens d'esprit, dit-on, mais inconnus encore...

JENNY. — S'ils ont du talent?

DIANE. — Le talent, c'est joli; mais c'est de la célébrité que je voudrais... si je voulais quelque chose!... Mais le pire de l'affaire, c'est que je ne veux rien, que je ne désire rien dont je ne me dégoûte aussitôt! c'est que je suis un peu blasée... Connais-tu ce mot-là? c'est que je m'ennuie, pour tout dire.

JENNY. — Oh! je le sais bien que vous vous ennuyez! ça se voit bien dans tout ce que vous faites. Vous avez envie de tout, et puis de rien...

DIANE. — Enfin j'ai des caprices, n'est-ce pas?

JENNY. — Mais, oui!

DIANE. — Et cela te fait damner?

JENNY. — Non, cela m'afflige. Je crains que vous ne vous rendiez malheureuse.

DIANE. — Ah! si je pouvais être malheureuse à ta manière! pleurer un absent, aimer un ingrat... Tiens, cela me donne une idée! c'est de renvoyer mon beau marquis, pour voir si je le regretterai.

JENNY. — Oh! madame, ne jouez pas à ce jeu-là! S'il ne revenait pas!

DIANE. — Eh bien, de deux choses l'une, ou je serais débarrassée d'un prétendant qui m'ennuie, ou je le pleurerais sérieusement, et cela me désennuierait.

JENNY. — Ah! madame, vous n'aimez pas!

DIANE, bâillant. — Ah! tu as fini par trouver ça, toi! Allons, je m'endors; allume ma lampe, et va te coucher. J'espère qu'à force de galoper avec mon amoureux et de parler de lui, je pourrai dormir cette nuit.

SCÈNE IV.

Chez Jacques.

JACQUES, RALPH, achevant de souper.

RALPH. — Voilà d'excellent café! J'admire qu'un homme perdu, comme vous l'êtes si souvent, dans la recherche ou la contemplation des idées abstraites, sache se créer une sorte de bien-être intérieur.

JACQUES. — J'ai un bon domestique, et je tâche de le laisser se croire le maître, voilà tout. Je ne m'aperçois pas beaucoup du plus ou du moins de bien-être qu'il me procure; mais puisque vous le remarquez, vous qui vous y entendez davantage, je lui ferai compliment du parti qu'il sait tirer de nos faibles ressources. Voulez-vous faire une partie d'échecs?

RALPH. — La lune est belle, si nous faisions un tour de jardin avant de nous enfermer? Il n'est que neuf heures.

JACQUES. — Volontiers! Mais, tenez, il est bien petit, mon jardin, et c'est bientôt fait, le tour de mes carrés de fleurs et de légumes. Ma haie a une entrée dans le parc voisin, qui est fort beau, et où j'ai la permission de me promener à toute heure. Il vous sera plus agréable de regarder la lune à travers la voussure splendide des vieux chênes et dans le miroir des larges bassins, qu'à travers mes espaliers et dans le fond de mon puits.

RALPH. — Je ne me déplais nulle part avec vous; allons où vous voudrez.

(Ils marchent et entrent dans le parc.)

SCÈNE V.

Dans le parc.

LES MÊMES.

RALPH. — Ce lieu-ci est fort beau, en effet, et voilà pour vous un agréable voisinage.

JACQUES. — Certes, et c'est bien moi qui puis le dire : Voir, c'est avoir. Je puis même ajouter : Jouir est meilleur que posséder, car je profite de ce beau parc et de ce riant jardin qui sont sous ma main, j'admire les eaux et les arbres, je respire les fleurs, je me perds dans de longues allées et dans de longues rêveries, et je n'ai pas la peine de surveiller une propriété, une fortune, une source profonde de soucis, de scrupules de conscience ou d'avidité inquiète.

RALPH. — Le propriétaire de cette riche demeure est votre ami?

JACQUES. — Nullement. Pendant de longues années, le propriétaire a été absent. Il est mort, et son héritière, sa veuve, est une jeune dame qui y est venue pour la première fois il y a huit jours. Son arrivée m'a un peu contrarié; je craignais qu'elle ne me retirât le privilége de promenade que je tenais ici de son intendant; mais elle me l'a fait renouveler avec beaucoup de grâce.

RALPH. — Vous l'avez vue, cette dame?

JACQUES. — Oui, j'ai été la remercier; elle est fort polie, fort belle et fort aimable, comme on l'entend dans le monde. J'ignore si elle a de l'esprit. Les femmes ne montrent pas leur esprit au premier venu.

RALPH. — Ah! vous vous regardez comme le premier venu, monsieur Jacques?

JACQUES. — Sans faire de modestie, j'étais le premier venu pour elle, surtout avec le costume demi-villageois que je porte, et qui m'a paru cadrer fort peu avec les habitudes de luxe de cette merveilleuse.

2.

RALPH. — Si elle se soucie du costume, cela prouve peu de jugement.

JACQUES. — Oh! du jugement! il ne faut guère en demander aux femmes de cette classe. Elles reçoivent une éducation et subissent des habitudes qui doivent fausser toute droiture, toute simplicité d'esprit. Celle dont nous parlons va se remarier avec un marquis de votre connaissance, Gérard de Mireville, un des grands noms de cette province.

RALPH. — La dame est d'origine bourgeoise, sans doute?

JACQUES. — Je crois que oui.

RALPH. — La voilà jugée pour moi. Je connais peu ce marquis; je l'ai rencontré en chasse. Il m'a paru marquis et rien de plus. Mais il me semble que nous faisons là des commérages. Si nous reprenion notre entretien de tantôt?

JACQUES. — Volontiers. Vous m'accordiez, quand nous sommes rentrés, que le dogme du ciel et de l'enfer était un mythe dont l'explication saine et raisonnable n'exclurait pas l'idée salutaire et vraie des châtiments et des récompenses pour l'âme immortelle.

RALPH. — Un instant! Je n'accepte pas les châtiments éternels.

JACQUES. — Ni moi non plus, ni le vrai christianisme non plus. Pour Jésus, le paradis devait régner bientôt sur la terre, et par cela même le règne du mal était détruit. Passons. Vous convenez, n'est-ce pas, que le diable étant une création grossière de l'imagination, il n'est pas nécessaire à une religion, pour qu'elle soit une religion, d'admettre cette burlesque personnification du mal?

RALPH. — Sans doute. Le mal lui-même n'est qu'un effet, il n'est pas une cause. Il est le résultat de l'ignorance. Il n'y a pas de mal dans l'œuvre de Dieu; il y a le clair et l'obscur; que la lumière envahisse l'ombre, celle-ci disparaît et le mal cesse.

JACQUES. — Bien! Vous convenez aussi que cette croyance aux mauvais esprits a entretenu de siècle en siècle chez les gens simples, et surtout chez les paysans, une idolâtrie qui dure encore?

RALPH. — J'en suis persuadé. C'est une croyance honteuse, lâche, détestable en tout point. Je l'extirperais du christianisme moderne très-volontiers, et ce serait encore le christianisme.

JACQUES. — Une religion?

RALPH. — Ah! voilà! il s'agirait d'interpréter autrement le dogme des châtiments après la mort, et l'influence du mal sur la nature humaine, et ce ne serait peut-être plus une religion, mais seulement une philosophie! Malheureusement, les figures merveilleuses que les abstractions ont prises dans l'esprit des peuples sont ce qu'ils appellent le dogme, et vous aurez grand'peine à leur faire comprendre que ne pas croire à la réalité de ces figures, ce n'est pas ne croire à rien, ce n'est pas être impie. Et le jour, le jour fatal, inévitable, où les peuples passeront de l'idolâtrie de l'image à la lumière du symbole, sera un jour d'effroi, d'athéisme et de confusion pire peut-être que ce qui existe aujourd'hui.

JACQUES. — Dieu seul le sait, mon ami; mais je crois qu'il nous permet d'en douter. Vous reconnaissez que le jour de la raison est fatal, inévitable, que l'ignorance c'est le mal, et vous vous effrayez d'une crise intellectuelle distinée de tout temps, dans les desseins de Dieu, à dissiper les ténèbres de l'esprit humain? Que ce soit au prix de beaucoup d'erreurs et de blasphèmes passagers, je le crains; mais que ce qui existe aujourd'hui chez le peuple, en matière de foi, ne soit pas de beaucoup plus dangereux et plus coupable, pouvez-vous le nier?

RALPH. — J'avoue que sous ce rapport je retrouve, après vingt ans de séjour aux colonies, la France beaucoup moins avancée que je ne m'y attendais; c'est pourquoi je m'effraye de l'athéisme qui doit succéder à des préjugés si tenaces.

JACQUES. — Mais pourquoi voulez-vous que cela finisse absolument par une crise? Le jour où l'on ne disputera plus sur les mots philosophie et religion, où les Églises constituées admettront que quiconque observe la doctrine évangélique est orthodoxe...

RALPH. — Jamais elles n'admettront pareille chose. Qui d Église dit Exclusivisme.

JACQUES. — Alors un jour viendra donc où il n'y aura plu d'Églises, car l'esprit humain tend à s'affranchir, même a prix de ses croyances les plus chères. Nous ne pouvons n hâter ni retarder ce moment; sauvons au moins la doctrin évangélique en nous-mêmes; sauvons-la à tout prix, nou aussi, dussions-nous passer pour hérétiques auprès de orthodoxes, pour niais auprès des athées. Défendons-nou des derniers surtout; ne laissons pas mourir nos âmes Mais nous ne sommes pas seuls sous cet arbre, quelqu'u nous écoute. Qui êtes-vous, mon ami, et que voulez vous?

FLORENCE. — Je m'appelle Florence, et je suis employé a château. Si je suis indiscret, je me retire. Mais il m'a semblé que vous parliez de choses générales, et votre conversation m'intéressait beaucoup.

JACQUES. — Eh bien! si vous êtes au courant de ce qu nous disions, donnez-nous une conclusion.

FLORENCE. — Une conclusion? Vous vous moquez, monsieur Jacques, car c'est vous qui demeurez là, derrière la grande haie?

JACQUES. — Précisément.

FLORENCE. — Vous passez pour un vrai philosophe et pou un homme de bien; aussi j'ai beaucoup de respect pou vous, et je me garderais bien de conclure après vous.

JACQUES. — Êtes-vous de mon avis, qu'on peut être à la fois très-raisonnable et très-bon chrétien?

FLORENCE. — Il me semble que oui. J'avoue n'avoir jamais beaucoup réfléchi à cela. Je suis l'enfant de mon siècle, et très-porté par conséquent à me laisser guider pa les instincts.

RALPH. — Si les vôtres sont bons!...

FLORENCE.—Je ne les ai jamais sentis ni déraisonnables ni pervers; mais ce que monsieur Jacques disait tout à l'heure m'a frappé, et je me demandais si ce que je prends pour mes bons instincts seulement n'était pas l'œuvre du chris-

tianisme dans l'humanité. Oui, cela doit être. Si j'osais quelquefois vous demander de causer avec vous, monsieur Jacques... le soir, à la veillée, quand vous vous promenez comme cela dans le parc ?...

JACQUES. — De grand cœur, mon cher enfant; nous chercherons ensemble, car je vous assure que je ne sais rien encore, tout vieux que je suis. Pour commencer, restez avec nous, si bon vous semble.

FLORENCE. — J'en serais bien content; mais j'entends qu'on m'appelle et je suis forcé de vous quitter. Je suis fonctionnaire dans la maison, comme vous diriez si vous en étiez le maître; mais, dans le langage et les idées qui y règnent, je suis domestique, et rien de plus.

RALPH. — Comment! vous êtes...

FLORENCE. — Je suis le jardinier-fleuriste de madame la comtesse, que je n'ai pas encore l'honneur de connaître, car je suis ici depuis ce matin Je vous salue, messieurs, et me mets à votre service autant qu'il me sera possible.

(Il s'éloigne.)

RALPH. — Voilà un garçon qui a l'air ouvert et distingué. Est-ce vraiment un jardinier?

JACQUES. — Je ne le connais pas plus que vous, mais puisqu'il le dit, il faut le croire. Tous les hommes de cette classe n'ont pas ces manières-là; mais aujourd'hui on voit de si rapides progrès, que malgré soi on se surprend à dire : « Est-il possible qu'un ouvrier pense et parle de la sorte ? » Mais vous voyez... ce jeune homme nous avoue qu'il n'a jamais beaucoup songé à l'Évangile, c'est-à-dire qu'avec beaucoup d'intelligence et de cœur peut-être, il n'est pas sûr de sa religion. Pensez-vous qu'il soit une exception parmi ceux qu'on a baptisés depuis le commencement de ce siècle ?

SCÈNE VI.

Dans la serre du château de Noirac.

FLORENCE, JENNY.

FLORENCE. — Est-ce vous qui m'appelez, mademoiselle?

JENNY. — Ai-je bien dit votre nom, monsieur? Pardonn moi, je n'y suis pas encore habituée.

FLORENCE. — Vous l'avez très-bien dit. Qu'avez-vous m'ordonner?

JENNY. — Oh! je n'ordonne rien, moi; je ne suis que femme de chambre de madame.

FLORENCE. — Je le sais bien; mais je me ferais un plai de recevoir vos ordres.

JENNY. — Vous êtes trop honnête; mais il ne s'agit pas moi, c'est madame qui désire que demain matin, quand el s'éveillera, toutes les jardinières du salon soient renou velées.

FLORENCE. — Bien! Mais qu'est-ce que madame appelle matin? midi, n'est-ce pas?

JENNY. — Oh! mon Dieu, c'est tout aussi bien minuit qu midi; il n'y a précisément pas d'heure pour elle.

FLORENCE. — J'entends! il faut que les heures et les gen marchent au gré de sa fantaisie.

JENNY. — Vous êtes moqueur, monsieur Florence! Moi, je ne me moque jamais de madame; elle est très-bonne, et elle l'a été pour moi en particulier.

FLORENCE. — Je sais qu'elle vous a marqué de l'intérêt, et cela prouve un cœur bien placé, je le reconnais.

JENNY. — Vous le savez?

FLORENCE. — Je sais beaucoup de choses qui ne sont connues ici que de vous et de votre maîtresse. Soyez tranquille! tout ce que je sais est à votre avantage, et, en fût-il autrement, je n'en abuserais pas.

JENNY. — Mon Dieu, d'où me connaissez-vous donc?

FLORENCE. — Vous ne vous souvenez donc pas du tout de ma figure? Oh! moi, je n'avais pas oublié la vôtre!

JENNY. — Votre figure? si fait! Quand je vous ai vu arriver ce matin, je me suis dit que je ne vous rencontrais pas pour la première fois; mais il m'est impossible de dire où et quand je vous ai vu. Pardonnez-le-moi; je suis un peu distraite.

FLORENCE. — Non, vous n'êtes pas distraite naturellement. La distraction d'habitude, c'est de la négligence, c'est l'absence de goût et de conscience dans le travail; mais on devient préoccupé par suite d'un grand chagrin.

JENNY. — C'est vrai, ce que vous dites là.

FLORENCE. — Aussi je vous pardonne bien de n'avoir pas fait la moindre attention à moi au magasin.

JENNY. — Ah! c'est vrai; c'est au magasin que je vous ai vu! Mon Dieu, c'est vous qui avez remplacé...

FLORENCE. — Oui, c'est moi qui ai remplacé Gustave. Le lendemain de son départ, vous avez jeté les yeux sur la place qu'il occupait au comptoir, et vous avez vu que je n'étais pas lui, voilà tout.

JENNY. — J'en conviens, j'étais habituée...

FLORENCE. — De tout ce qu'on m'a dit sur vous et sur lui, je ne croirai que ce que vous voudrez.

JENNY. — Ah! monsieur, croyez ce que vous voudrez vous-même; tout, excepté quelque chose de mal de sa part ou de la mienne. Nous nous sommes aimés, il m'a quittée au moment de m'épouser. Il a obéi à ses parents qui l'envoyaient à Bordeaux. Voilà tout; je ne me plains pas de lui!

FLORENCE. — Il a manqué à sa parole, c'est un grand mal.

JENNY. — Il l'avait donnée imprudemment.

FLORENCE. — Ce n'est guère mieux.

JENNY. — Laissez-le tranquille, ne le blâmez pas; cela ne raccommode rien et me fait de la peine.

FLORENCE. — Savez-vous, mademoiselle, Jenny, que si vous n'êtes pas un ange, votre figure est bien trompeuse?

JENNY. — Ma figure? Il fait nuit, vous ne la voyez seulement pas.

FLORENCE. — Mais je l'ai vue ce matin, et je l'ai vue là-bas, au comptoir; je l'ai beaucoup regardée, et, comme vous n'y faisiez pas la moindre attention, cela m'était bien permis.

JENNY. — Bonsoir, monsieur Florence. Il se fait tard, et vous vous levez matin, j'imagine?

FLORENCE. — Mademoiselle Jenny, je vous dis ces choses-là simplement, amicalement, et sans songer à vous faire la cour. N'ayez donc aucune méfiance de moi. Je sais que vous avez aimé, que vous aimez encore, et que je ne persuaderais pas votre cœur. Croyez-moi assez honnête homme pour n'avoir pas l'idée de vous séduire par des compliments; ce serait m'adresser à votre vanité et compter sur un vice de l'âme que vous n'avez pas.

JENNY. — En vérité, monsieur Florence, vous me rendez confuse. C'est vrai, j'ai cru que vous vouliez me faire la cour; cela me fait peur et me rend triste à présent, l'idée qu'on peut vouloir s'occuper de moi! Mais je vois, à la manière honnête dont vous me parlez, que je n'ai pas à me méfier de vous.

FLORENCE. — Vous auriez grand tort. Une femme belle et pure, qui sait aimer et pardonner m'inspire un grand respect, et je ne suis pas un libertin, pour désirer de lui tourner la tête sans posséder son affection.

JENNY. — C'est très-bien dit. Je crois que vous avez beaucoup plus d'esprit que moi, mais j'ai assez de cœur et de sincérité pour comprendre des choses que je ne saurais pas dire. Et maintenant, puisque nous voilà sans méfiance, expliquez-moi donc comment il se fait que, de commis marchand, vous soyez devenu jardinier-fleuriste?

FLORENCE. — Je ne me destinais pas plus à l'horticulture qu'au commerce. Je sais tenir des livres et cultiver des fleurs; mais, ne voulant pas être dans la misère par ma faute, j'ai pris d'abord la première chose qui s'est présentée. Je ne suis resté au magasin que le temps nécessaire à mes amis pour me trouver un emploi plus agréable. Celui-ci

s'est rencontré, et, ce qui m'a décidé à l'accepter tout de suite, c'est vous.

JENNY. — Comment cela?

FLORENCE. — Aimant ce métier-là comme on aime un art, j'aurais souhaité me consacrer à l'entretien de quelque jardin public, où j'aurais pu, sous la direction de quelque savant, me perfectionner dans la botanique. La perspective d'être au service d'une belle dame qui ne doit voir en moi qu'un domestique chargé de lui faire des bouquets et de décorer ses appartements ne me souriait guère. Mais quand j'ai su qu'il s'agissait de cette même comtesse de Noirac qui demeurait en face de notre magasin et qui vous avait emmenée, je me suis rappelé que cette femme m'avait paru accorte et bonne, malgré ses airs éventés, et j'ai espéré que je vous trouverais encore auprès d'elle. L'idée de vivre, ne fût-ce que quelque temps, auprès de vous, pour qui j'ai autant d'estime que de sympathie, m'a été douce, et je n'ai pas hésité.

JENNY. — Je vous en remercie, monsieur Florence ; mais je ne sais pas si nous nous verrons beaucoup. Vous habitez seul ce pavillon là-bas, vous travaillez toujours dans les serres, et moi je ne me promène pas souvent, je ne sors guère des appartements de madame; vous ne mangez pas à l'office...

FLORENCE. — Oh ! ce n'est pas fierté! Je ne prétends pas m'élever au-dessus des autres, j'obéis aux conditions qu'on m'a tracées. J'ai un logement séparé, j'ai un traitement pour me nourrir; je m'entretiens à ma guise... Ah! pourquoi n'avez-vous pas soixante ans! Je vous offrirais de venir partager mon modeste repas, je vous soignerais, je jouirais de votre entretien, et personne n'en médirait, je pense!

JENNY. — Soixante ans! je voudrais les avoir!

FLORENCE. — Est-ce que vous n'espérez pas guérir de votre chagrin avant cet âge-là?

JENNY. — La raison dit que si, mais le cœur dit encore que non... Attendez! est-ce que vous n'entendez pas sonner?

FLORENCE. — Si fait, on sonne dans cette aile du château et depuis longtemps.

JENNY. — Ah ! mon Dieu, c'est madame ! je la croyais endormie !... Pourvu qu'elle ne soit pas malade ! Bonsoir, mon nouveau camarade, ou plutôt mon ancien camarade, puisque nous avons déjà travaillé ensemble.

FLORENCE. — Vous l'aviez oublié !

JENNY. — Cette fois je ne l'oublierai plus. Pensez aux fleurs du salon, demain matin; beaucoup de fleurs qui sentent fort; madame n'aime que ce qui l'entête.

FLORENCE. — Je crois que vous dites-là, sans malice, une grande vérité ! Mais un mot encore, mademoiselle Jenny; soyez assez bonne pour ne dire à personne que j'ai été dans le commerce; on en conclurait que je suis mauvais jardinier; attendez qu'on ait mis mon talent à l'épreuve, et alors je ne m'en cacherai plus.

JENNY. — Je serais fâchée de vous faire du tort, je ne dirai rien.

SCÈNE VII.

Sur le balcon de la chambre de Diane.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Mon Dieu, madame, est-ce que vous êtes souffrante?

DIANE. — Non, j'ai mal aux nerfs; je ne peux pas dormir.

JENNY. — Je le crois bien ! Monter à cheval, boire du vin sur du thé, du thé sur du vin; et puis un gros cigare ! Il ne m'en faudrait pas la moitié pour ne pas fermer l'œil d'une semaine. Mais, vous êtes là pieds nus et la tête découverte par le frais de la nuit !

DIANE. — Cela m'est agréable.

JENNY. — Vous voulez donc vous tuer?

DIANE. — Oui, si je croyais qu'on s'amusât mieux dans

l'autre monde que dans celui-ci. Crois-tu à un autre monde, toi ?

JENNY. — Oh ! je crois au ciel. Il faut bien qu'il y ait du bonheur quelque part !

DIANE. — Alors, tu crois à l'enfer aussi ?

JENNY. — Moi, je ne sais pas ; je n'y ai guère pensé jusqu'à présent.

DIANE. — Et en y pensant ?

JENNY. — Je crois bien que je n'y crois pas.

DIANE. — Tu es donc hérétique, petite ?

JENNY. — Je ne sais pas ; et vous, madame ?

DIANE, riant. — Moi, je doute de tout, ce qui ne m'empêche pas d'être bonne catholique. C'est bien porté ! Ah çà ! dis-moi donc, babillarde, avec qui causais-tu tout à l'heure sous ma fenêtre, que tu ne m'entendais pas sonner ?

JENNY. — J'étais en train de dire à votre nouveau jardinier-fleuriste de renouveler les fleurs du salon demain matin.

DIANE. — Tu lui as dit cela bien longuement. Est-ce qu'il te fait déjà la cour, celui-là ?

JENNY. — Non, madame.

DIANE. — Comment est-il, ce garçon ? Je ne l'ai pas encore vu.

JENNY. — Il est très-bien.

DIANE. — Qu'est-ce que tu appelles très-bien ? Aussi bien que Gustave ?

JENNY. — Oh ! non, pas si bien !

DIANE. — En ce cas, il est affreux ; car je l'ai vu, ton Gustave ; il était laid.

JENNY. — Je le voyais beau.

DIANE. — Pauvre fille, je te fais de la peine ! J'avais résolu de ne plus t'en parler.

JENNY. — Oh ! je veux bien en parler.

DIANE. — Non, non, j'en ai assez. Parle-moi de ton nouvel amoureux, car je suis sûre que ce jardinier t'en a conté tout à l'heure. J'ai compris cela aux inflexions de sa voix... qui est fort agréable, par parenthèse. Quel est-il ? d'où sort-il ?

JENNY. — Je ne saurais vous dire qui il est. Il s'appelle Florence.

DIANE. — Tiens! c'est un nom de comédie, c'est un nom d'emprunt, cela. Florence, jardinier-fleuriste... Oui, oui, c'est quelque nom de guerre, de compagnonnage, comme ils disent, je crois. Ah çà! a-t-il l'air d'être bon jardinier?

JENNY. — Mais je ne sais pas quel air il faut avoir pour cela!

DIANE. — Que tu es épilogueuse! A-t-il l'air de s'occuper de son emploi, de l'aimer?

JENNY. — Il m'a dit qu'il aimait son métier comme un art.

DIANE. — Il a dit cela? Voilà juste le jardinier qu'il me fallait. Et il a admiré les serres?

JENNY. — Je ne sais pas.

DIANE. — Quel âge a-t-il?

JENNY. — Vingt-cinq ou trente ans, peut-être plus, peut-être moins!

DIANE. — C'est clair. Est-il blond ou brun?

JENNY. — Il est brun... Non, il est plutôt blond... Ma foi, je n'ai pas bien remarqué cela.

DIANE. — Ah! Jenny, tu ne regardes plus aucun homme. Que tu es belle d'aimer ainsi! Comment fais-tu?

JENNY. — Pour aimer? C'est malgré moi.

DIANE. — Oui, et c'est malgré elle aussi que la rose sent bon. Tiens, sérieusement, je voudrais pleurer.

JENNY. — Pleurer sans sujet? Ah! vous êtes malade. Voyons, madame, recouchez-vous, je vous en prie. Soignez-vous par amitié pour moi, si ce n'est par précaution pour vous-même.

DIANE. — Tu m'aimes donc un peu, toi? Dis la vérité.

JENNY. — Oh! je vous aime de tout mon cœur.

DIANE. — Tu mens, ton cœur est à ton infidèle.

JENNY. — Tout ce qui m'en reste est à vous.

DIANE. — Bonne créature! Allons, je vais me coucher; mais je sens bien que je ne pourrai pas dormir.

JENNY. — Je resterai auprès de vous sans rien dire, jusqu'à ce que vous dormiez.

DIANE. — Tiens, traite-moi comme un enfant. Sais-tu quelque chanson?

JENNY. — Oh! oui, j'en sais beaucoup.

DIANE. — Tu ne chantes pas faux, par hasard?

JENNY. — Je n'en sais rien.

DIANE. — N'importe! chante sur ce balcon, et si je ne te parle pas, rentre sans bruit, ferme ma fenêtre, et va te coucher.

SCÈNE VIII.

Sur un chemin, auprès du parc de Noirac.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE.

EUGÈNE. — Entendez-vous chanter?

DAMIEN. — Oui, cela vient du château. La voix est jolie.

EUGÈNE. — Il me semble que c'est très-joliment chanté. Ah! c'est un air d'opéra-comique. Je connais ça. Qu'est-ce que c'est donc?

DAMIEN. — C'est de *la Dame blanche:* « Tournez, fuseaux légers... » C'est un joli air; mais je crois que la chanteuse n'en sait pas plus long que moi, en fait de musique.

MAURICE. — Ça m'est égal, ça me plaît. Est-ce que c'est cette grande lionne maigre qui chante si gentiment que ça?

EUGÈNE. — Ce n'est pas possible. Elle doit rugir et non roucouler, la lionne de Noirac.

DAMIEN. — Diantre! elle est belle pourtant!

EUGÈNE. — Trop sèche, et peinte comme une image, je vous en réponds.

DAMIEN. — Oh! que non.

EUGÈNE. — Oh! que si. Je me connais en détrempe, moi qui ai été peintre en décors.

MAURICE. — Elle n'est pas plus peinte qu'une autre. Toutes les jeunes femmes un peu élégantes de ce temps-ci se peignent les joues, les lèvres, le tour des yeux. Elles épilent leurs sourcils pour les réduire à un mince filet arqué, elles se font des cils, ou plutôt des ombres portées de cils imagi-

naires avec du cohoul asiatique; elles ont du blanc et du rouge dès le matin; mais il faut dire que la peinture des femmes est en progrès, et qu'elles réussissent à se faire des têtes charmantes. C'est amusa[illegible] regarder.

DAMIEN. — Pour moi, c'est affreux.

EUGÈNE. — C'est affreux quand c'est mal fait, mais quand c'est réussi, c'est, comme dit Maurice, amusant à regarder.

DAMIEN. — C'est amusant comme un décor d'opéra; mais en comparaison de la nature...

MAURICE. — Oh! la nature, qui est-ce qui se soucie de la nature aujourd'hui?

DAMIEN. — Nous trois au moins, j'espère.

MAURICE. — Nous nous en soucions trop peut-être! Nous avons un malheur, nous autres, savez-vous? Nous sommes trop critiques.

DAMIEN. — C'est vrai; mais sommes-nous les seuls?

MAURICE. — C'est le travers du siècle; mais, en général, les jeunes artistes s'y abandonnent avec plaisir et ne s'en rendent pas compte. Nous, nous combattons ce travers chez les autres, et nous y tombons nous-mêmes. Nous aimons tant à examiner et analyser la nature, que nous arrivons à ne plus savoir par quel bout la prendre pour la traduire. Nous concevons tant de manières de l'interpréter, que nous n'osons plus en adopter une, et nous allons devant nous, attendant du ciel ou du hasard le mot d'une énigme que nous avons trop cherchée.

DAMIEN. — Va, va, nous ne sommes pas les seuls, encore une fois! Tout le monde est malade de cela, et puisque nous connaissons notre maladie, nous pourrons en guérir un jour.

MAURICE. — Espérons-le... mais c'est triste à dire, il n'y a plus d'art! Il y a encore quelques grands artistes... mais il n'y a plus de doctrine d'art, plus d'école, plus de chemin tracé où l'on puisse marcher selon ses forces, plus ou moins bien, mais du moins dans une voie de vérité ou de certitude.

EUGÈNE. — Avez-vous remarqué une chose? C'est que les

maîtres ne font plus d'élèves; on dirait qu'ils ne savent pas enseigner, ou que personne ne sait plus apprendre.

DAMIEN. — A quoi ça tient-il? Tiens, voilà un curé qui passe, je vais le lui demander!

EUGÈNE. — Minute, regarde son chapeau, c'est une autre question à lui faire. Monsieur le curé, nous vous souhaitons le bonsoir.

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Êtes-vous des voleurs? N'approchez pas, tas de coquins, ou je vous fends la tête avec le manche de mon fouet!

MAURICE. — Ah! que vous êtes méchant, ce soir, monsieur le curé de Saint-Abdon? Vous ne nous reconnaissez pas?

LE CURÉ. — Tiens, c'est vous! Ah! vous m'avez fait peur! Je m'endormais sur mon cheval, vous m'avez réveillé en sursaut. Ah çà! où suis-je?

MAURICE. — Auprès du parc.

LE CURÉ. — Je ne me reconnais pas! Vous m'attrapez!

DAMIEN. — Parole d'honneur!

LE CURÉ. — Je ne vous crois pas.

MAURICE. — A notre parole d'honneur?

LE CURÉ. — Bah! qu'est-ce que c'est que des paroles d'honneur comme ça?

EUGÈNE. — Par quoi faut-il jurer? Par le ciel ou l'enfer?

LE CURÉ. — Ah bien oui! voilà des choses dont vous vous moquez pas mal!... Ah! je me reconnais! Voilà le mur du parc. Tiens! je suis à deux pas de l'endroit d'où je suis sorti il y a une heure.

MAURICE. — Vous avez déjà dormi une heure?

LE CURÉ. — Après tout, je n'en sais rien. Bonsoir, mauvais plaisants. Vous voulez me jouer quelque tour!

MAURICE. — Méfiant comme un prêtre!

LE CURÉ. — Pardieu, vous êtes si gentils avec les prêtres, vous autres philosophes!

DAMIEN. — Philosophes, nous? Vous nous faites trop d'honneur, monsieur le curé! Nous ne croyons pas en avoir donné jusqu'à présent beaucoup de preuves.

LE CURÉ. — Bah! tous les jeunes gens, tous les artistes sont

comme ça à présent. C'est une mode! Adieu, vous dis-je. Lâchez donc mon cheval!

MAURICE. — Rendez d'abord ce chapeau qui n'est pas à vous.

LE CURÉ. — Ce chapeau? au diable le chapeau! Je le sais bien, qu'il n'est pas à moi, il m'est fort incommode! Mais il n'est pas à vous autres non plus. C'est un champignon rustique. Le mien était en forme de céleste triangle, il n'y manquait que des rayons. Il m'en serait peut-être poussé; mais le diable s'en est mêlé, vous dis-je. Voyons, l'avez-vous vu, mon chapeau? mon vrai chapeau?

EUGÈNE. — Vous ne le voyez pas sur ma tête? Il y a quatre heures que je le promène par-dessus le mien, sans trouver à m'en défaire.

LE CURÉ. — Tiens, tiens, c'est vrai! Donnez... Je vous rends celui-ci; faites-en de la soupe, si bon vous semble.

MAURICE. — Expliquez d'abord comment vous avez fait ce troc bizarre.

LE CURÉ. — Ah! je veux bien vous en montrer la cause. Elle est dans ma poche. Tenez, le voilà, le coupable!

MAURICE. — Le diable?

LE CURÉ. — Oui, c'est ce gredin-là. C'est vous, je parie, qui l'aviez pendu à une branche pour décoiffer les passants? On dit que vous faites des marionnettes! mais vous ne l'aurez plus; mon confrère, votre curé, voulait le faire brûler; je l'ai sauvé des flammes temporelles, et je le garde.

MAURICE. — Pourquoi faire?

LE CURÉ. — Pour en faire un saint.

DAMIEN. — Comment ferez-vous?

LE CURÉ. — Je l'habillerai plus décemment, je lui couperai les cornes et je lui mettrai une autre barbe; j'en ai cinq dans mon église qui n'ont pas si bonne mine que lui, car, en le regardant bien, il n'est pas désagréable.

EUGÈNE. — Je crois bien! C'est moi qui l'ai sculpté, et, dans le principe, j'en voulais faire Charlemagne.

MAURICE. — Est-ce que vous le mettrez dans le caveau de saint Satur?

LE CURÉ. — Précisément! ces marmousets-là sont en fa-

veur dans le pays. Ils guérissent chacun d'une maladie. Il m'en manquait un pour guérir le mal d'oreilles, et comme il a de grandes oreilles bien rouges, voilà mon affaire!

MAURICE. — Comment, monsieur le curé, vous qui, l'autre jour, déploriez la superstition des paysans, voilà que vous l'entretenez?

LE CURÉ. — Oh! je n'entretiens rien du tout! Je subis et je laisse aller. La superstition est plus forte que notre volonté, mon garçon. Quand j'ai commencé, je voulais faire le raisonnable, et je m'imaginai, dans ma première cure, de supprimer un tas de vieilles figures équivoques que l'on vénérait comme cela. Je faillis être lapidé. Quand il tonnait pendant la messe et qu'on sonnait à toute volée pour conjurer la grêle, j'avais peur pour l'église; je voulus faire taire la cloche. Bah! les paysans disent au prêtre: « Tant pis pour toi, tu es prêtre! si la cloche attire le tonnerre dans ton église et qu'il te tue, c'est que tu es mauvais prêtre! » Faites donc quelque chose de ces gens-là, vous autres esprits forts! Quand je vis que c'était ainsi, je pris le parti de laisser faire, et de bénir les idoles, et de laisser sonner la cloche au risque de faire tuer mon cher troupeau par la foudre, et je m'en moque pour mon compte, moi, un ancien troupier! C'est mon état de risquer cela, comme autrefois d'aller au feu de l'ennemi. On s'habitue à tout, et on ne meurt qu'une fois, n'est-ce pas? Bonsoir, mes enfants!

EUGÈNE. — Dites donc, monsieur le curé, que ferez-vous de l'argent qu'on donnera à votre église pour avoir le droit d'embrasser notre diable?

LE CURÉ. — Mes amis, croyez-moi si vous voulez, mais je suis un brave homme, pas cafard, et on dit du mal de moi à cause de cela; et si j'étais cafard, on me reprocherait d'être cafard. Ainsi va le monde avec nous! Personne ne veut plus de nous; il n'y a que les pauvres paysans, qui sont mauvais et bêtes, et dont nous sommes seuls assez patients pour supporter les superstitions, les exigences et les injustices! Nous sommes encore les seuls qui leur donnions le genre de consolation qu'ils sont capables d'accepter, des momeries quelquefois, si vous voulez; mais si nous ne leur

passions beaucoup de paganisme, nous n'aurions pas, de leur part, un brin de foi à la religion. Philosophez là-dessus et trouvez mieux si vous pouvez. C'est encore nous qui nous rebutons le moins de leur faire un peu de bien. Tous les gros sous qu'ils jettent aux fétiches, nous les ramassons pour les leur rendre en assistance; et voilà un diable qui n'est pas plus vilain que bien des anges dont la sculpture primitive a orné nos églises; voilà un diable qui n'a fait de mal à personne, et qui me rapportera de quoi donner, cet hiver, du pain et des sabots à plusieurs chrétiens rafalés.

MAURICE. — Emportez-le donc, cher curé; ce sera une belle destinée pour notre marionnette.

LE CURÉ. — Allons, mes enfants, bonne nuit!

(Il part au galop.)

EUGÈNE. — Ma foi, c'est un excellent homme que ce grognard. Si nous lui chantions *la Colonne?*

MAURICE. — Il ne l'entendrait pas, son cheval fait feu des quatre pieds. Chantons *la Colonne,* si vous voulez, pour la châtelaine de Noirac.

DAMIEN. — Elle aime cet air-là peut-être?

EUGÈNE. — J'en doute, elle épouse un marquis.

(Ils s'éloignent.)

CHOEUR DES GRENOUILLES dans le fossé du château. — Voici le calme et le silence. Chantons dans l'eau couverte de petites plantes flottantes, limpide, sous le rideau qui protége nos mystères. Chantons la nuit qui est belle et la lune qui nous regarde, et les étoiles qui se cherchent dans les petits miroirs que nous leur ouvrons en folâtrant à la surface de notre tapis flottant. Beau tapis vert qui défends nos ondes des ardeurs du soleil, écarte tes plis à cette heure de loisir et de sécurité. Laissez-nous entrer et sortir, nous traîner sur la rive, nous suspendre aux grands roseaux, guetter l'insecte imprudent qui s'y est endormi, et puis rentrer, boire, chanter, causer, nager, barboter, sommeiller, rêver!... Douce existence qui dure depuis la création de nôtre race bénie, et qui durera tant qu'il y aura de l'eau sous le ciel et des mouches autour de l'eau!

CHANT DES GRILLONS DES CHAMPS. — Riez, riez toujours, nos ailes sont gaies! Venez, mes amis, riez, courez, sautez, la prairie est à nous. Pourquoi s'arrêter de rire et de chanter, et de s'appeler les uns les autres? Le jour et la nuit ne sont pas trop longs pour redire la même chanson et faire la même gambade. C'est si bon de vivre et d'être grillon dans la prairie! Le bon soleil nous a mis au monde pour être heureux, pour être fous, pour rire du soir au matin et du jour à la nuit. Rions vite, rions beaucoup, rions tous à la fois, et que notre vacarme remplisse d'aise la terre et les cieux.

UN LÉZARD. — Chut! chut! parlons bas; rentrons dans nos tanières. Il y a beaucoup de provisions à manger. Soupons en famille, tranquilles, satisfaits, et dormons bien. Ce qui se passe sur la terre à cette heure-ci ne nous regarde pas.

DEUXIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vendredi matin, sur une montagne.

RALPH, JACQUES.

RALPH. — Il m'en coûte de vous dire adieu. Huit jours pour connaître un homme tel que vous, ce n'est pas assez.

JACQUES. — Je voudrais pouvoir passer ma vie auprès de vous, car il me semble que nous sommes frères; mais vous me connaissez, soyez-en certain, et tel que vous me voyez, tel je suis toujours.

RALPH. — J'admire l'égalité de votre âme.

JACQUES. — La vôtre n'est-elle pas aussi calme et aussi unie?

RALPH. — Oui, mais c'est une affaire de tempérament. Je suis calme par nature, vous l'êtes par volonté.

JACQUES. — Ne me grandissez pas. Je suis calme par la lassitude, rien de plus. J'ai beaucoup souffert, je me repose, ne pouvant plus m'agiter.

RALPH. — Êtes-vous heureux? Pardonnez-moi de vous faire si tard une si étrange question. Je n'ai pas osé vous la faire plus tôt.

JACQUES. — Ah! c'est une question étrange, en effet, et que je n'ose pas du tout vous adresser pour ma part.

RALPH. — Vous le pouvez. Je suis heureux. J'adore ma femme, mes enfants. Dieu ne m'a pas retiré aucun des ob-

jets de mon affection. Depuis vingt ans je le bénis tous les jours, et je me croirais bien coupable envers lui si je ne sentais pas ma félicité.

JACQUES. — Quoi! vous pouvez être heureux quand l'humanité s'agite dans le péril et la douleur?

RALPH. — Pour la douleur, n'en a-t-il pas toujours été ainsi? Et croyez-vous qu'il y ait des périls réels pour ce qui est dans la main de Dieu?

JACQUES. — Vous avez raison. La tristesse et l'inquiétude qui sommeillent, sans jamais dormir, au fond de mon âme, sont le résultat de ma destinée particulière, plutôt que celui d'une pensée bien raisonnée; et si je pouvais me décider à m'occuper assez de moi-même pour me bien connaître et me bien gouverner, je m'apercevrais peut-être que ma tristesse est coupable, et que je ne me décourage pour mes semblables que parce que je suis dégoûté de ma propre existence.

RALPH. — Je connais assez votre histoire pour vous comprendre. Veuf de toutes vos affectious, et trop âgé pour vous en créer de nouvelles, vous êtes tel que je serais à votre place, moi qui suis aussi vieux que vous et qui aurais souffert autant que vous des malheurs qui vous ont éprouvé! Je sais que vous avez donné à votre fuite l'apparence d'un suicide pour rompre avec une existence empoisonnée; je sais que vous avez vécu avec les sauvages de l'Amérique, puis avec les diverses classes de la société chez diverses nations, et que vous êtes revenu enfin dans votre patrie, après la mort de tous ceux que vous ne pouviez, que vous ne vouliez jamais revoir sur la terre. C'est une existence terrible que la vôtre, j'en conviens, et tout opposée à la mienne! Je n'ai rompu avec le monde civilisé que pour m'ensevelir dans une retraite charmante, avec une femme adorée. Mais vous n'avez pourtant pas le droit d'être malheureux. Dieu nous défend de l'être quand pouvons suffire à nos devoirs.

JACQUES. — Mon ami, je ne suis pas malheureux. Je suis triste, c'est bien différent! Mais ma tristesse n'est ni sombre ni amère, car je ne me sens coupable ni dans le passé

ni dans le présent. Cette tristesse même est vague en ce qui me concerne personnellement. Je me suis appliqué à m'oublier moi-même, à ne me plus compter pour rien dans ma propre vie, et c'est peut-être la seule consolation que j'aie su me procurer. Mais comment pouvez-vous dire, vous, homme de bien et homme de cœur, que pour être heureux il ne s'agit que de suffire à ses propres devoirs ? Est-ce que le malheur des autres, l'égarement, l'impuissance, la souffrance des hommes en général n'est pas un spectacle éternellement affligeant pour celui qui comprend qu'avec un peu de volonté, un peu de lumière, un peu de bonté, le genre humain se remettrait dans la route qui mène à la justice et au bonheur sur la terre? Oh ! cette douleur-là est la seule que je me permette; mais il me semble qu'elle m'est commandée d'en haut et que je deviendrais égoïste si je pouvais m'en distraire entierement.

RALPH. — Cela est très-vrai; mais on peut être souvent triste sans cesser d'être heureux.

JACQUES. — Oui, quand à cette tristesse on a d'aussi larges compensations que celles du bonheur domestique; mais vous-même, ne sentez-vous pas ce bonheur troublé dans votre pensée, quand vous regardez la misère et le désordre qui règnent dans les autres familles? Chez les pauvres, le manque de toutes choses; chez les riches, l'abus de toutes choses! Que deviennent, dans ces conditions extrêmes, les plus doux, les plus beaux sentiments de l'homme? Et l'Amour lui-même ne s'est-il pas envolé vers les cieux en se voilant la face?

RALPH. — Ne blasphémons pas. Le bien est rare, le mal est grand ; mais l'homme est toujours l'homme, c'est-à-dire le fils de Dieu, et Dieu ne lui retirera jamais la puissance d'aimer et d'être bon. Cela me ramène à la religion, qui faisait hier le sujet de notre entretien. J'y ai réfléchi cette nuit, et je suis de votre avis ; il faut que le christianisme se dégage d'une fausse orthodoxie et redevienne le flambeau de l'humanité. Ainsi épuré, il sera une religion nouvelle, et c'est pour l'avoir méconnu que l'homme a presque perdu la foi en Dieu et en lui-même, c'est-à-dire la puissance du

bien... Mais nous voici à l'entrée du village de Noirac. Comment cela se fait-il ? Je devrais être à deux lieues d'ici !

JACQUES. — Nous sommes revenus sur nos pas sans nous en apercevoir. Et tenez, croyez-moi, rentrons et passez encore un jour avec moi. Il me semble que nous n'avons pas encore trouvé une conclusion qui nous soit tout à fait salutaire, et il ne faut pas que deux vieux raisonneurs comme nous se quittent sans s'être fait mutuellement tout le bien dont ils étaient capables.

RALPH.—Vous avez raison. Rentrons chez vous. Ma femme me dira que j'ai bien fait de profiter de votre amitié.

SCÈNE II.

Au château de Mireville.

Sur une terrasse.

Le marquis GÉRARD DE MIREVILLE, le père GERMAIN, son fils PIERRE.

GERMAIN. — Pardon-excuse si on vous dérange, monsieur le marquis, mais on voudrait, si ça ne vous dérange pas, vous faire signer le bail avec mon fils.

GÉRARD. — Signer ? Un moment, maître Pierre, j'ai à vous parler là-dessus.

GERMAIN. — Est-ce que toutes les conditions ne sont pas réglées ? Dieu du ciel ! nous faire donner deux cents écus de menus-suffrages pour une métairie qui ne rapporte pas mille écus de blé ! Ah ! n'en demandez pas davantage, monsieur le marquis, car je serais forcé de dire à mon fils de se retirer de cette affaire-là !

GÉRARD. — Il ne s'agit pas d'augmentation à vos redevances...

GERMAIN. — Des redevances ? Vous voulez des redevances ? Non, foi d'homme, vons n'en aurez point ! Mon père en a assez payé à votre grand-père, et la loi n'en souffre plus.

GÉRARD. — Brave homme, nous ne nous entendons pas. J'appelle redevances ce que, dans ce pays-ci, vous appelez encore *menus-suffrages*. C'est la même chose au fond.

PIERRE. — C'est vrai, ça, monsieur le marquis, que c'est la même chose au fond, et m'est avis que la chose serait bien à supprimer.

GÉRARD. — Ah ! voilà vos idées, à vous, maître Pierre ! et c'est de cela justement que je veux vous parler. Vous faites le politique, vous tranchez du jacobin.

PIERRE. — Du jacobin, moi ? Ma fine, je ne sais point ce que c'est.

GERMAIN. — C'est des mots de l'ancien temps. Je connais ça. Mais faites excuse, monsieur le marquis, il n'y a jamais eu de ça dans ma famille.

GÉRARD. — Bien, bien, cela s'appelle autrement aujourd'hui. Tant il y a que vous vous mêlez d'avoir des idées.

PIERRE. — Des idées, bonnes gens ! On n'en a pourtant pas plus qu'il ne faut !... et je m'imaginais qu'un chacun était libre de penser à sa mode.

GÉRARD. — Vous êtes libre de penser et de raisonner comme vous pourrez, mais pas libres d'agir contre mes principes, je vous en avertis très-franchement. Je ne suis pas de ceux qui vous craignent et qui vous flattent. Vous voterez comme je l'entends dans toutes les élections municipales ou autres.

GERMAIN. — Oh ! pardi, monsieur, il votera bien comme vous voudrez ! Si ça n'est que ça, un vote de plus ou de moins, ça ne fait pas grand'chose.

GÉRARD. — Vous y engagez-vous, maître Pierre ?

PIERRE. — Nenni, monsieur, je ne sais pas encore comment je voterai ; ça dépendra des amis qui me diront : Voilà le droit et voilà le tors.

GÉRARD. — Vous croyez que vos amis en savent plus long que moi sur vos véritables intérêts ? Vos amis sont des imbéciles !

PIERRE. — Possible, monsieur, mais chacun a le droit d'être bête et de se tromper.

GÉRARD. — Il n'y a donc rien de fait : je déchire le bail !

GERMAIN. — Non, non, monsieur le marquis! Il faut s'entendre; mon garçon viendra à la raison, je m'en charge. (*A Pierre.*) Tais-toi donc! (*Au marquis.*) Ne déchirez pas!

GÉRARD. — Je vous donne une heure pour y penser. Quant à moi, je ne me ravise jamais en pareille matière.

Dans la cour du château de Mireville.

GERMAIN, PIERRE.

GERMAIN. — Y songes-tu, Pierre? Tu deviens donc fou?

PIERRE. — Non, mon père, mais ça m'ennuie de me faire commander comme ça. Je trouve monsieur le marquis injuste de vouloir m'ôter mon droit de citoyen, et s'il est injuste pour cette chose-là, il sera injuste dans toutes les autres. Je n'y tiens pas déjà tant, à son bail! M'est avis qu'il est bien dur pour moi.

GERMAIN. — Non, il n'est pas dur. Je connais ce bien-là mieux que toi, et je te dis que tu t'en retireras; mais peut-être bien que tu es plus fin que moi, et que tu disputes sur le vote afin qu'on te rabatte quelque chose sur les menus-suffrages?

PIERRE. — Non, mon père, ça n'est pas par finesse, c'est par fierté. Je ne m'entends pas à la politique, et je n'y pense guère, vous le savez; mais je suis un homme, et je ne veux point qu'on me mène comme un cheval, avec la bride et le licou.

GERMAIN. — Cette fierté-là, c'est des bêtises! On dit ce qu'on peut et on fait ce qu'on veut. Tu pouvais bien promettre, puisqu'il t'y forçait, et après ça voter comme tu l'entends. On a un billet dans la poche droite et un dans la poche gauche. Le maître n'y voit que du feu, et il est content.

PIERRE. — Et c'est ce contentement-là qui me fâche! Ils disent après çà, entre eux, que nous marchons comme des animaux.

GERMAIN. — Allons, tu ne veux pas céder?

PIERRE. — Non!

GERMAIN. — Tu ne veux donc pas épouser ta bonne amie?

PIERRE. — La Maniche? si fait bien!

GERMAIN. — Si tu n'es pas métayer, tu ne l'auras pas.

PIERRE. — Oh! que si! Elle m'aime, elle m'a dit que ça n'y ferait rien.

GERMAIN. — Son père m'a juré sa foi et sa loi, hier, que si tu n'étais pas métayer, il ne donnerait pas son consentement.

PIERRE. — Je chercherai une autre métairie!

GERMAIN. — Tu n'en trouveras point; il est trop tard dans la saison.

PIERRE. — J'attendrai un an, et la Maniche aussi!

GERMAIN. — Non! Son père n'a pas déjà une grosse envie de toi. Il la forcera à épouser le grand Jacquet!

PIERRE. — Ah! faut-il! Le marquis est un mauvais maître!

GERMAIN. — Eh non! il est bête! Faut être plus fin que lui; faut faire ta soumission, épouser la Maniche et voter pour...

PIERRE. — Je voterais pour le diable plutôt que de contenter un homme si sot; mais je l'affinerai puisqu'il m'y oblige. Que son âme en porte la folle enchère! Allons, arrangez ça, mon père; dites ce que vous voudrez pour moi; je ne soufflerai mie, et nous signerons le bail. Ah! ma pauvre grosse Maniche! il faut bien que ça soit pour toi!

SCÈNE III.

Au château de Noirac.

Dans le jardin.

DIANE, LE CURÉ DE NOIRAC.

DIANE. — Je vous ai fait demander, monsieur le curé, afin de m'entendre avec vous sur les charités à distribuer. Vous

assisterez les pauvres, les malades; vous disposerez de ma bourse dans la proportion de deux à trois mille francs cette année.

LE CURÉ. — Je vous en remercie pour les pauvres, madame la comtesse, et je ferai de mon mieux pour bien employer vos bienfaits. Cependant, je vous l'avouerai, j'aimerais mieux vous les voir distribuer vous-même.

DIANE. — Pourquoi? Vous ferez mieux que moi. Vous êtes depuis quelque temps dans le pays?

LE CURÉ. — Depuis trois ans.

DIANE. — Eh bien, vous connaissez tout le monde; moi, j'arrive et je ne connais personne. Je serais trompée, et d'ailleurs je n'ai pas le temps!

LE CURÉ. — Madame la comtesse n'a pas le temps?

DIANE. — Cela vous étonne? Vous avez raison! mais en réalité, tout en n'ayant rien à faire, je suis de ceux qui ne trouvent le temps de rien! M'astreindre à quoi que ce soit au monde, y mettre de la suite... cela m'est impossible! Tantôt je suis malade, tantôt je rêve, tantôt je suis trop triste ou trop gaie; enfin, prenez-moi pour ce que je suis; j'ai l'intention de faire du bien, mais je ne m'y entends pas, et puisque je n'ai à vous offrir que de l'argent, faute de zèle, prenez toujours l'argent, et priez pour que le zèle me vienne.

LE CURÉ. — Ce sera comme vous l'ordonnerez, madame; c'est déjà beaucoup que d'avoir bonne intention, et Dieu a dit: Paix aux hommes de volonté. J'aurais souhaité, dans l'intérêt de votre propre consolation, vous persuader de voir par vos propres yeux et de donner par vos propres mains. Cela eût chassé le désœuvrement et la mélancolie dont vous semblez vous plaindre...

DIANE. — Croyez-vous?

LE CURÉ. — J'en suis certain. En se dévouant aux peines des autres, on oublie les siennes propres.

DIANE. — Que faudrait-il donc faire? Voir moi-même les nécessiteux et les interroger sur leurs besoins? Eh bien, envoyez-les-moi, monsieur le curé, avec un mot de votre main; ils trouveront toujours créance auprès de moi.

LE CURÉ. — Tous n'oseront pas, madame. Il y a des gens fiers, et ce sont les plus à plaindre. Il vous faudrait aller chez eux, gagner leur affection... cela vous serait si facile !

DIANE. — Aller chez eux? Oui, j'irai !... Mais dites-moi, sont-ils propres? La malpropreté me fait horreur !

LE CURÉ. — Si vous êtes délicate à ce point, n'y allez pas, madame, car la misère a beau se préserver, il lui est difficile...

DIANE. — Je vois, mon cher pasteur, que mon sybaritisme vous scandalise.

LE CURÉ. — Je ne me permets pas...

DIANE. — Si fait, dites la vérité. J'aime assez à me faire dire mes vérités. Cela me contrarie, mais cela m'intéresse.

LE CURÉ. — Je n'ai pas assez l'honneur de vous connaître pour vous dire vos vérités, madame; mais je crois comprendre que vous ne vous plaisez point à la campagne, et je pense que la bienfaisance active dissiperait vos ennuis.

DIANE. — Vous avez peut-être raison; mais ce n'est pas la campagne qui m'ennuie, c'est la vie.

LE CURÉ. — Ah ! madame ! Cette vie est une vallée de larmes, et nous y sommes pour mériter le ciel.

DIANE. — Non, l'abbé, c'est une plaine de bâillements, et nous y sommes pour douter de tout.

LE CURÉ. — Que dites-vous, madame? Vous auriez le malheur de douter ?

DIANE. — En théorie, c'est-à-dire en politique, je ne doute pas de l'Eglise romaine, et je la soutiens envers et contre tous. Si cette déclaration ne vous suffit pas pour me donner l'absolution à tous autres égards, vous êtes plus exigeant que la plupart des prêtres que je connais.

LE CURÉ. — Madame, je ne suis point un homme politique; je suis un pauvre curé de campagne, et un homme sincèrement convaincu. Je ne transige donc pas, et j'aimerais mieux pouvoir vous donner la vraie foi de l'esprit que de recevoir de vous cette froide adhésion à la lettre.

DIANE. — Vous m'intéressez, cher curé, vous êtes un bon

prêtre, je le vois... Eh bien! convertissez-moi, je ne demande pas mieux. Venez me voir souvent, tous les jours... Et tenez! dînez avec moi. Je fermerai ma porte aux visiteurs, et nous parlerons théologie toute la soirée. Je sens que cela m'occupera l'esprit.

LE CURÉ. — Pardon, madame, il m'est impossible aujourd'hui...

DIANE. — Vous n'avez pas le temps? Eh bien, demain! Venez me prendre dès le matin; nous irons à cheval visiter les chaumières, et, chemin faisant, vous m'entretiendrez des choses divines. Oui, je m'en fais une fête! Par une belle matinée, au soleil naissant, traverser les prairies humides de rosée et sentir son âme s'élever à Dieu dans ce temple de la nature... ce sera pour moi un grand plaisir, et j'aime mieux cela que les histoires de chasse et de Jockey-Club du marquis de Mireville. C'est convenu, vous viendrez?...

LE CURÉ. — Mille pardons, madame, je ne pourrais pas...

DIANE. — Pourquoi donc? Ah! vous ne voulez pas vous intéresser à l'œuvre de mon salut, l'abbé? Vous pensez que mon âme ne vaut pas la peine...

LE CURÉ. — Je fais des vœux ardents pour votre salut, madame la comtesse, et mes plus ferventes prières seront pour vous. Ah! que le Seigneur bénisse vos jours et verse ses bénédictions sur votre tête!... Mais... mes occupations, mes devoirs ne me permettent pas de me consacrer à une tâche assidue qui serait trop douce pour moi, et que le monde m'envierait trop pour ne pas calomnier mes intentions les plus pures... Je crois que voici une personne qui vous cherche... Je vous demande la permission de me retirer.

DIANE. — Mais non, mais non! C'est le marquis. Restez donc avec nous, l'abbé! Ce n'est pas un très-bon chrétien non plus, lui! Vous nous prêcherez tous les deux, et personne n'y pourra trouver à redire.

(Il salue et s'éloigne.)

DIANE, GÉRARD.

DIANE. — Bonjour, Gérard ! Ah ! vous êtes l'homme de France qui sache baiser la main avec le plus de grâce ! Mais c'est toujours un peu la même chose, et je trouve bien calme votre manière de m'aborder, dans un moment où je suis tout émue d'une déclaration que je viens de recevoir.

GÉRARD. — Une déclaration ? de qui donc ? Je vous croyais en conciliabule édifiant avec le curé de votre village ?

DIANE. — Eh bien, c'est justement le curé de mon village qui vient de me faire une déclaration.

GÉRARD. — Vous moquez-vous ?

DIANE. — Nullement ! Oh ! ce n'est pas une déclaration d'amour passionnée, échevelée comme celles de nos gens du monde ; c'est une déclaration de peur, de défaite, de fuite, une déclaration de prêtre enfin !...

GÉRARD. — Vous vous connaissez en déclarations !

DIANE. — Mais oui ! Cela vous fâche ?

GÉRARD. — Cela m'inquiète.

DIANE. — Vous seriez donc jaloux ?

GÉRARD. — Je le suis.

DIANE. — Ah ! tant mieux ! J'avais peur que vous ne le fussiez pas.

GÉRARD. — Peut-on aimer sans jalousie ?

DIANE. — Vous vous vantez, marquis ! Vous n'êtes pas jaloux ! A propos, il est fort bien, ce curé de Noirac ! Il n'a guère que trente ans, n'est-ce pas ? et il passe pour austère ?... Savez-vous que ce serait amusant de voir un peu souffrir ces farouches vertus du clocher ?

GÉRARD. — Ah ! madame, je crains que vous ne vous fassiez un plaisir de faire souffrir un peu tous ceux qui vous admirent.

DIANE. — S'ils ne souffrent qu'un peu, il n'y a pas grand mal.

GÉRARD. — Mais je vous prie de les faire souffrir beau-

coup, au contraire ! de les faire souffrir tous, excepté moi.

DIANE. — Ah ! voilà que nous commençons à faire de l'esprit, à marivauder ?

GÉRARD. — Peut-on manquer de chercher à avoir de l'esprit auprès de vous ? vous en donneriez aux plus simples.

DIANE. — Ah ! c'est donc bien malgré moi, car l'esprit m'ennuie horriblement !

GÉRARD. — Sans doute, celui des autres est si peu de chose...

DIANE. — Ah ! laissons cela. Comment va la Duchesse ?

GÉRARD. — Son pied va tellement mieux, qu'on a pu la ferrer ce matin.

DIANE. — Est-ce que vous avez essayé Davenant au tilbury ?

GÉRARD. — Je l'ai fait essayer par Tony. Il a failli le tuer, mais il en sera quitte pour deux côtes enfoncées, et une cicatrice à la figure.

SCÈNE IV.

Dans le parc.

Le long de la haie du jardin de Jacques.

JENNY, JACQUES.

JENNY. — Pardon, monsieur Jacques, je ne pensais pas être si près de votre jardin, et je suis bien honteuse de vous avoir dérangé de votre lecture.

JACQUES, un livre à la main. — Vous ne m'avez pas dérangé, vous m'avez inquiété, mon enfant : je vous ai vue pleurer, à travers ce buisson, et, à votre attitude brisée, j'ai craint que vous ne fussiez malade.

JENNY. — Merci, monsieur Jacques, vous êtes bien bon. Oh ! je vous connais déjà, quoique je n'aie pas encore osé vous parler. Je sais que vous êtes le médecin des malades et des affligés.

JACQUES. — Et moi aussi, je vous connais; je vous vois passer le soir furtivement par le petit chemin qui descend au village; je sais que vous allez partager votre repas et vos hardes avec les malheureux. Eux aussi vous connaissent déjà, et ils m'ont parlé de votre bon cœur. Il est donc tout simple que je m'intéresse à vous. Voyons, pourquoi vous cachez-vous comme cela dans les buissons pour pleurer à la dérobée?

JENNY. — Ah! monsieur, je n'oserais pas vous le dire. Et cependant, vous paraissez si bon!

JACQUES. — Il faut peut-être que j'essaye de deviner; quel est le malheur de votre âge? L'amour, n'est-ce pas?

JENNY. — Eh bien, oui; pourquoi rougirais-je de cela? Je n'ai jamais rien fait de mal, moi! J'ai été abandonnée; je n'ai ni espérance, ni désir de m'en consoler; mais il y a pourtant des moments où je souffre tant, que je voudrais au moins pouvoir me dire que ma souffrance est utile à quelqu'un et sert à quelque chose. Je sens qu'alors j'aurais tout à fait du courage! Est-ce que vous ne pourriez pas me trouver une bonne raison qui me permettrait de pleurer et de penser à Dieu en même temps, vous qu'on dit si sage et si savant?

JACQUES. — Mais pourrez-vous faire votre profit de cette bonne raison?

JENNY. — J'essayerai.

JACQUES. — Eh bien, voilà : il faut s'habituer à ne plus penser à soi-même.

JENNY. — Oh! il me semble que je n'y pense jamais!

JACQUES. — Vous pensez à celui que vous avez aimé? C'est encore penser à vous-même; car l'amour, on l'a dit souvent, et vous devez l'avoir entendu dire, c'est de l'égoïsme à deux.

JENNY. — C'est donc mal, d'aimer?

JACQUES. — Non, c'est bien, au contraire; mais quand l'un des deux a brisé le lien, celui qui pleure trop longtemps retombe dans l'égoïsme pur et simple.

JENNY. — Je ne comprends pas.

JACQUES. — L'amour n'est sanctifié, dans son égoïsme à deux, que parce qu'il donne le bonheur qu'il reçoit. S'il n'en reçoit plus, il ne peut plus en donner, et alors... à quoi sert-il? à qui profite-t-il?

JENNY. — Ah! je comprends. Il faut donc guérir? Le peut-on?

JACQUES. — Difficilement; mais il faut vouloir guérir, et vous ne le voulez pas. Donc...

JENNY. — Donc j'offense Dieu?

JACQUES. — Bien moins que ceux qui n'ont pas besoin de guérir, parce qu'ils n'ont jamais souffert ni aimé; mais enfin vous l'offenseriez à la longue, si vous vous obstiniez à accomplir le suicide de votre âme, c'est-à-dire à concentrer vos pensées de dévouement sur un être qui ne peut pas et qui ne veut pas en profiter.

JENNY. — Je réfléchirai à cela, monsieur Jacques! Soyez béni pour m'avoir dit une parole qui me fixe au moins sur quelque chose. Ah! pourquoi madame, qui est si bonne et qui a tant d'esprit, ne m'a-t-elle jamais rien dit qui m'ait donné à réfléchir!... Adieu et merci, monsieur Jacques; je ne sais pas si je pourrai me vaincre, mais au moins je pourrai prier Dieu et savoir ce que j'ai à lui demander!

SCÈNE V.

Dans la serre.

FLORENCE, DIANE, GÉRARD.

DIANE, entrant avec Gérard. — Ne sortez pas, monsieur Florence, je veux faire connaissance avec vous. Écoutez, écoutez, venez par là. (A Gérard.) Je suis très-fatiguée ce matin, j'ai mal dormi. Je vais m'asseoir ici. Gérard, prenez la peine de contremander les chevaux; si vous le voulez bien, nous ne sortirons qu'au coucher du soleil.

(Gérard sort.)

DIANE, s'asseyant sur un banc, au milieu des fleurs. — Voyons, monsieur Florence, vous voilà installé à mon service. Mon intendant a de bons renseignements sur vous, et toutes vos conventions sont faites à votre satisfaction mutuelle, j'imagine. Je ne me mêle pas de ces détails-là; mais je voudrais pouvoir m'intéresser à vous comme aux autres personnes de ma maison, et par conséquent vous connaître un peu. D'abord, comment vous nommez-vous? Est-ce vraiment Florence que vous vous appelez?

FLORENCE. — Pourquoi pas, madame la comtesse?

DIANE. — Ah! ce n'est pas là une réponse. Avez-vous quelque motif pour cacher votre vrai nom?

FLORENCE. — Si madame la comtesse a quelque méfiance sur mon compte, je suis prêt à me retirer.

DIANE. — Comme vous êtes fier et susceptible, monsieur Florence, puisque Florence il y a! Eh bien, je ne déteste pas cette manière d'être, et si vous la justifiez par des sentiments nobles...

FLORENCE. — Permettez, madame la comtesse; je suis bon ouvrier, honnête homme, et d'un caractère sociable. Je sais que vous avez le droit d'exiger cela de vos serviteurs. J'espère ne me faire jamais rappeler à mon devoir sur ces trois points. Le reste ne peut vous intéresser que médiocrement, et je me trouverais impertinent moi-même si je me permettais de vous entretenir de mon caractère et de mes sentiments.

DIANE. — Ah! mon Dieu! vous croyez que je veux vous faire subir un interrogatoire politique, peut-être! (Elle rit.) Allons, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage, vous êtes un républicain, je le vois. Eh bien, mon cher, cela ne me fâche pas le moins du monde. Je ne suis pas une vieille comtesse de province, et je ne refuse pas l'ouvrage aux gens qui pensent autrement que moi. Je vois que vous avez de l'éducation, que vous êtes au-dessus de votre état; j'en suis bien aise, et je ferai en sorte de ne jamais vous humilier.

FLORENCE. — Je suis reconnaissant de l'intention, madame

la comtesse, mais elle ne vous sera pas difficile à remplir. Je ne me mettrai jamais dans le cas d'être humilié par personne.

DIANE. — Ah mais! savez-vous que vous le prenez bien haut! (Florence fait un mouvement pour se retirer.) et que vous me traitez tout à fait en ennemie? Voyons, monsieur le jardinier, j'ai peut-être autant d'esprit et de délicatesse qu'il en faut pour ne pas froisser un homme délicat et intelligent; mais si vous êtes ainsi sur la défensive avec tout le monde, vous vous aigrirez le caractère, et j'aurai le regret, moi qui voudrais rendre aussi satisfaits que possible les gens qui m'entourent, d'avoir échoué auprès de vous. Savez-vous qu'à la figure que vous avez en ce moment-ci, on dirait... (Elle rit.) oui, vraiment! on dirait que je vous ai inspiré une de ces antipathies soudaines, irrésistibles, comme on en voit dans les romans?

FLORENCE. — Non, madame, je ne sens rien de pareil auprès de vous; mais je dois faire la sotte figure d'un homme au comble de l'étonnement.

DIANE. — Ah? Pourquoi? Dites, dites! Pourquoi êtes-vous si étonné, monsieur Florence?

FLORENCE. — Parce qu'en entrant à votre service, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire, madame la comtesse, je ne m'attendais pas du tout à être admis au privilége de causer avec vous sur tout autre sujet que l'horticulture et la botanique.

DIANE. — La botanique? je ne la sais pas; l'horticulture, je n'y entends rien. Je ne fais jamais aucune conversation, je vous jure, avec le jardinier-maraîcher qui entretient ma maison de légumes. Les choux et les carottes ne m'intéressent point. Je pourrais parler fleurs et arbres avec vous, parce que je les aime, mais sans profit pour mon éducation botanique ni pour la vôtre. J'aime la nature en poëte et en artiste. Embellissez la nature autour de moi; rassemblez sous ma main et sous mes pieds les merveilles de la végétation, à quelque prix que ce soit, je vous en saurai le plus grand gré du monde; mais n'attendez pas que je vous de-

mande jamais le nom d'aucune plante : je serais désolée de le savoir ; et pour une direction dans le plan de vos parterres ou dans la distribution de vos massifs, n'y comptez pas non plus. Si c'est bien, si c'est beau, je vous en ferai compliment ; si c'est mal, je ne vous dirai rien et ne vous ferai sentir mon déplaisir que par mon absence. Mais si je cause avec vous, ce pourra bien être de la première chose qui me passera par la tête pour le moment, puisque c'est ainsi, sachez-le, que je cause avec tout le monde.

FLORENCE. — A la bonne heure, madame la comtesse, si vous causez de n'importe quoi, avec n'importe qui...

DIANE. — Eh bien, causons donc, car je m'ennuie un peu, et j'ai la curiosité de savoir avec qui je cause.

FLORENCE. — Pardon, madame, mais si je passe mon temps à causer, mes fleurs en souffriront. Voilà des bruyères qui veulent être rempotées et des mimosas qui meurent de soif.

DIANE. — Si cela meurt, on en achètera d'autres ; j'ai le moyen de payer une heure de votre loisir et du mien, et si vous persistez à travailler quand je veux vous faire parler, je croirai tout de bon que vous me haïssez à première vue, comme je le disais tout à l'heure. Vraiment, c'est si drôle que... Tenez, monsieur Florence, je meurs d'envie de rire, et je ne sais pas pourquoi.

FLORENCE. — Eh bien, moi aussi, madame, l'envie de rire me vient, je ne sais pas trop pourquoi non plus.

DIANE. — Pourquoi ? Je vais vous le dire, c'est que vous vous moquez de moi.

FLORENCE. — Ah ! c'est ce que j'allais dire. Je croyais que madame la comtesse me faisait cet honneur-là.

DIANE. — Moi ? pas du tout ! Mais je ne suis pas votre dupe. Voyons, monsieur Florence, convenez-en, vous n'êtes pas plus jardinier que moi ?

FLORENCE. — Vraiment ? Que serais-je donc ?

DIANE. — Je ne sais pas ; mais vous n'êtes pas jardinier.

FLORENCE. — A quoi voyez-vous cela, madame ?

DIANE. — Mon Dieu, à tout ! D'abord, à votre teint qui

n'est point hâlé, à vos mains qui sont très-blanches, à votre air, à votre langage... et puis à vos manières, qui sont celles d'un homme du monde, et enfin à votre esprit, qui n'est pas celui d'un jardinier.

FLORENCE. — Et cependant, madame, je vous donne ma parole d'honneur que je suis jardinier.

DIANE. — Oui, depuis ce matin ou depuis hier soir?

FLORENCE. — Qu'importe? Je connais très-bien mon état, et, avant huit jours, vous vous en apercevrez à l'embellissement de votre serre et de votre jardin. Toutes ces plantes que vous voyez là, jaunes et malades, auront relevé la tête ou seront remplacées par des élèves bien constituées. Le choix de fleurs dont vous m'avez confié l'achat vous procurera d'agréables surprises, et je me charge même de donner à votre potager, si mon confrère veut bien m'écouter, un aspect de prospérité et un goût de distribution qui vous feront comprendre que les légumes ont aussi leur beauté et même leur poésie.

DIANE. — Alors, vous êtes un jeune savant échappé du jardin des Plantes?

FLORENCE. — Comme une bête féroce ou comme un singe?

DIANE. — Non, comme un artiste aventurier qui s'ennuie d'obéir à la règle et qui a appris, par je ne sais quel hasard, qu'ici il pourrait créer à sa fantaisie, sans subir le caprice ou la volonté de personne.

FLORENCE. — Mon Dieu, madame, j'en suis charmé, mais je n'en savais rien du tout. Je n'ai jamais été employé au jardin des Plantes; j'ai les mains encore blanches, parce qu'il y a quelque temps que je ne me suis livré au travail de la terre. Dans trois jours, si vous daignez vous apercevoir de l'état de mes mains, vous verrez qu'elles n'ont pas chômé et qu'elles savent réparer le temps perdu. Il en sera de même de mon teint; et quant à mon esprit...

DIANE. — Il se sera atrophié dans mon atmosphère, n'est-ce pas?

FLORENCE. — Au contraire, madame; j'aurai beaucoup à

faire pour l'empêcher de s'aiguiser trop ; mais il se sera remis au courant de ses occupations favorites, et vous m'accorderez, j'espère, la qualification classique de parfait jardinier.

DIANE. — Vous avez là-dessus une assurance qui m'étonne, en vérité ! Y a-t-il beaucoup de jardiniers comme vous ?

FLORENCE. — Comment suis-je donc, madame ?

DIANE. — Vous parlez trop bien. On dirait que vous n'avez jamais fréquenté le peuple.

FLORENCE. — Je sais parler comme toutes les classes du peuple. Tous les artistes savent cela.

DIANE. — Ah ! vous êtes artiste ! J'en étais sûre !

FLORENCE. — Un artiste et un ouvrier... en jardinage. C'est donc un métier bien grossier à vos yeux, madame, que vous n'admettez pas qu'on puisse l'exercer et parler français ?

DIANE. — Au fait ! je ne sais pas... pourquoi non ? Jardinier-fleuriste, c'est un état charmant, et vous êtes, d'ailleurs, le premier avec qui je cause. Ah mais, n'est-ce pas monsieur Jacques, mon voisin, qui passe là-bas ? Je veux lui parler. revoir, et bon courage, monsieur Florence ? Je désire vous rendre aussi content de moi que je le suis de vous. Voudrez-vous me faire un bouquet et me l'apporter à l'heure du dîner ?

FLORENCE. — Votre volonté sera faite, madame.

DIANE. — Ma volonté ! Eh bien, et la vôtre ? quelle est-elle ?

FLORENCE. — De vous obéir, madame.

DIANE. — Ah ! c'est affreux d'être obéie pour son argent ! Voyons, voulez-vous me faire un bouquet ?

FLORENCE, souriant. — Oui, madame.

DIANE. — Voilà la première parole raisonnable que j'aie pu vous arracher !

(Elle sort.)

FLORENCE, seul. — Et voilà une étrange coquette !

SCÈNE VI.

Sur la rivière.

MAURICE, EUGÈNE, DAMIEN, sur un petit bateau.

EUGÈNE. — Ta godille ne vaut pas le diable. J'aime mieux ramer.

DAMIEN. — Eh! eh! attention! il y a là un arbre couché entre deux eaux qui barre la rivière. Tout l'équipage à la manœuvre!

MAURICE. — J'y suis! *Tous les hommes sur le pont!*

EUGÈNE. — Où est le curé de Saint-Abdon, pour nous faire baiser les reliques du diable dans un pareil danger! Fais donc attention, toi! tu me flanques ta perche dans l'œil!

DAMIEN. — Ça ne fait rien.

MAURICE. — Y sommes-nous?

EUGÈNE. — L'obstacle est franchi! Remercions le Seigneur et allumons une cigarette.

DAMIEN. — Quelles aventures, quels périls, quelles émotions, messieurs, sur cette coquine de rivière!

MAURICE. — Pour une jolie rivière, c'est une jolie rivière! Il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être navigable, même pour un sabot!

DAMIEN. — C'est là le plaisir. Naviguer sur une rivière navigable! c'est bon pour les épiciers! Mais traîner son embarcation dans les trous, dans les rochers, à travers les branches, sur le gravier, dans des forêts de nénufars, sur le dos des écluses, sur la crête des barrages, voilà de l'intelligence, du talent et de la gloire!

EUGÈNE. — Et de la fatigue!

MAURICE. — Et de l'appétit, par conséquent! Voyons, est-il une plus belle vie que la nôtre? Pas beaucoup d'ouvrage, ni d'argent, c'est vrai! mais fort peu de besoins; rien pour la

gloriole, tout pour le plaisir de vivre; des amusements tranquilles, intimes, qui ne font envie à personne, et dont nous nous lassons si peu qu'il nous faut toujours un rude effort pour nous en arracher quand la saison du loisir est finie!

EUGÈNE. — Oui, oui, profitons-en, et ne laissons pas perdre une miette de notre loisir occupé et de notre bohême champêtre! Ma foi, c'est notre âge d'or. Vienne la vie sérieuse, et qu'elle soit ce qu'elle voudra, nous lui ferons face, et s'il faut souffrir, plus avancés que bien d'autres, nous pourrons nous dire que nous avons été heureux.

DAMIEN. — Alors, vivent les arts! vivent la navigation, la liberté, le soleil, la jeunesse et l'amitié! Faisons un serment! c'est, quand arrivera quelque débâcle sociale pire pour les ouvriers et les artistes que celles que nous avons déjà subies, de ne pas nous séparer, d'associer nos travaux, nos efforts, nos soucis et nos ressources.

MAURICE. — Ça va.

EUGÈNE. — J'en suis.

DAMIEN. — Que ferons-nous? Voyons! Toi, Maurice, qui es un petit propriétaire avec pignon sur plaine et cuve au cellier, tu auras les dents aussi longues que nous, si l'agriculture chôme comme les arts et métiers. Un moment peut venir où la bohême s'ouvrira pour tout de bon devant nous; un moment que beaucoup de gens regardent comme très-prochain. Avisons à traverser cette bohême honorable en braves enfants et en gentils troubadours.

EUGÈNE. — Il pourra bien se faire qu'en fait de guitare, on nous envoie à la frontière avec un fusil de munition sur l'épaule.

MAURICE. — Soit, nous connaissons tous cette clarinette, en France, à l'heure qu'il est; mais enfin, si la chose tourne autrement, et si la faim est pour nous, comme elle l'est déjà pour tant d'autres bons garçons, le grand Cosaque qui nous flanquera sa lance dans l'estomac... il est certain que nos arts chéris, utiles dans les temps de prospérité, seront mis un moment sous la remise comme choses de uxe!

EUGÈNE. — J'ouvre une motion.

DAMIEN. — Et moi aussi.

MAURICE. — J'ouvre aussi la mienne!

EUGÈNE. — Je me suis inscrit le premier pour la parole. Je propose de promener notre théâtre de marionnettes dans toute la France.

DAMIEN. — C'est ce que j'allais dire!

MAURICE. — C'est curieux, j'allais le dire aussi!

EUGÈNE. — Aux voix! messieurs!... Mais c'est déjà fait, et j'expose mon projet. Nous achetons une petite charrette.

DAMIEN. — Je propose un amendement: nous la faisons nous-mêmes.

EUGÈNE. — Accordé! Nous y emballons notre scène, nos décors, nos acteurs, nos costumes, et nous la traînons alternativement sur les grandes routes.

MAURICE. — Je propose un amendement : nous achetons un âne.

DAMIEN. — Un âne!... millionnaire, laisse-nous donc! Un âne, ça coûte!

EUGÈNE. — Et puis, ça mange.

MAURICE. — Eh bien, nous dressons Pyrame et nous en faisons un cheval de trait. Qu'en dis-tu, Pyrame? Tu nages là comme un cachalot, et tu ne t'intéresses pas au sort glorieux qu'on te réserve!

DAMIEN. — Un chien de cette taille-là, ça mange aussi, et ça ne se nourrit pas de chardons! J'aime mieux l'âne.

EUGÈNE. — Ne disputons pas, messieurs. L'état de notre budget décidera de nos moyens de transport, et si la caisse est vide, nous serons nos propres bêtes de trait.

DAMIEN. — Oui, à condition que votre théâtre sera plus portatif; je me charge de vous trouver une combinaison plus simple pour le démonter, le remonter, le dresser et l'emballer. Je commence mon plan ce soir; j'adapte les proportions de la brouette *ad hoc*. Je fais un compartiment pour les coulisses, un pour les toiles de fond, un coffre à l'arrière pour les acteurs, un pour les costumes, un pour les accessoires, avec une étiquette sur chaque division...

EUGÈNE. — Sois donc le machiniste! On te confie cette partie importante. Maurice et moi faisons mouvoir et parler les personnages. Toi, au dénoûment, tu dresses la foule des personnages muets sur le râteau, et tu fais les feux du Bengale et le murmure du peuple au fond du théâtre.. Tu tires les coups de fusil et de canon dans la coulisse; tu fais le tonnerre, les éclairs, la grêle, le tambour, le grelot des mules, le zing-zing des guitares, le roulement des voitures et le murmure harmonieux des vagues. Quel état, mon cher!

MAURICE. — Et les pièces, qui les fera? Nous avons déjà un assez joli répertoire, mais nous n'aimons pas à nous répéter, et le génie s'élance toujours vers les horizons nouveaux. Il nous faudra des pièces de circonstance...

DAMIEN. — D'actualité.

EUGÈNE. — Et de localité! Eh bien, nous travaillerons tous trois en collaboration, et nous inviterons les beaux esprits des villes de province à nous confier des canevas que nous développerons en improvisant.

DAMIEN. — Si nous avons la liberté de la pensée et de la parole, et nous ne la tenons pas encore, la république des lettres!

MAURICE. — N'ayons pas d'idées noires. A chaque jour suffit son mal, et si nous devons faire un métier de chien tôt ou tard, que ce soit gaiement.

DAMIEN. — Je le veux bien, et figurons-nous que notre mal passager et celui de bien d'autres servira au contentement et au salut de tous. Ferons-nous de la politique avec le théâtre?

MAURICE. — Remuer les passions? Non; mais élever les sentiments, voilà le but de l'art, et c'est pour cela qu'à travers les obstacles, les rigueurs et les méfiances, nous pourrons toujours glisser quelque vérité utile, sous une forme légère et divertissante.

EUGÈNE. — Savez-vous que cela pourrait être plus sérieux et plus utile que de brailler dans les assemblées politiques pour ne rien dire?

DAMIEN. — Et de barbouiller du papier sans avoir une idée !

EUGÈNE. — Mais halte ! Amenez le canot ! Nous voici arrivés.

MAURICE. — Non, c'était plus bas.

EUGÈNE. — Non, non ; voilà le vieux saule, et je tiens à finir mon étude. Quel trognon de saule, hein ? Avec deux lapins rongeant les rejets de ses grosses racines, une corbeille par terre, peut-être un marmot barbotant dans la flaque d'eau, ou un canard majestueux... peut-être un dindon mélancolique perché sur cette branche... Voilà un Flamand.

MAURICE. — Attachons bien le bateau, le courant est rapide. Allons, je vais dessiner aussi ton arbre, ça me servira pour asseoir une Colombine sous l'ombrage, un Arlequin à ses pieds lui offrant des fleurs, et Pierrot caché derrière le saule, montrant sa tête blanche à travers les branches... Il est tout à fait Watteau, cet arbre-là !

DAMIEN. — Moi, je graverai tous les deux, si ça en vaut la peine ; mais, en attendant, je vais grimper sur le saule pour chercher des chrysalides dans la poussière de son bois moisi. Diable ! il ne tient à rien, c'est de l'amadou !

MAURICE. — N'y monte pas, ne le casse pas avant que nous l'ayons dessiné. Tiens ! il craque déjà !

DAMIEN. — Eh bien, je vous laisse ! Donne-moi le filet, je vais attraper des argynnis, car j'en vois là-bas qui ont l'air de se moquer de nous.

MAURICE. — Non, non, nous en avons assez de ces papillons-là. Reste donc à chercher avec nous le sujet de la pièce que nous avons promise à Jacques et à son Anglais.

DAMIEN. — Eh bien, ce paresseux d'Émile qui avait si bien promis de s'en occuper !

EUGÈNE. — Ah bien oui ! Il n'a pas le temps, il est retourné à son étude, et il ne pourra revenir avec nous que samedi soir.

DAMIEN. — Eh bien, cherchons ! mais avant tout, je veux un beau public, moi ! Qui aurons-nous ?

EUGÈNE. — Le curé de Saint-Abdon, s'il n'a pas peur de se compromettre.

MAURICE. — Et le curé de Noirac, s'il n'a pas peur de se damner.

DAMIEN. — Ils auront peur tous les deux, et cependant il n'y a pas de quoi! Si nous invitions les domestiques du château?

MAURICE. — Oui, il y a une soubrette qui est jolie, et qui a l'air d'un petit ange.

EUGÈNE. — Alors, pas de légèretés dans le dialogue!...

MAURICE. — Oh! toutes nos pièces sont morales. La morale avant tout!

EUGÈNE. — Et puis, il y a un nouveau jardinier qui m'a l'air d'un charmant garçon et avec qui j'ai fait connaissance ce matin. Quoique fleuriste, il entend la beauté du légume, et il m'a promis des géromons tachetés pour mon tableau de salle à manger.

DAMIEN. — Inviterons-nous le beau marquis?

EUGÈNE. — Ce blondasse de Gérard? Tu le trouves amusant, toi?

DAMIEN. — Non: mais ça fait nombre! Nous le représenterons sans qu'il s'en doute. Nous habillerons le Léandre comme lui, et nous lui mettrons une barbe de peau de veau. Il parlera en grasseyant et il soupirera pour la dame de Noirac, qui s'appellera Isabelle, et qui ne paraîtra jamais en scène que sur le cheval de carton.

EUGÈNE. — Une idée! oh mais, lumineuse! Si nous invitions la lionne de Noirac?

DAMIEN. — Ah bah!

MAURICE. — Pourquoi non? Je me charge de lui envoyer une invitation en beau style.

DAMIEN. — Elle ne viendra pas, elle est trop bégueule!

MAURICE. — Bah! bah! elle fait sa tête; mais je ne la crois pas bégueule du tout.

EUGÈNE. — Allons l'inviter en corps; Maurice fera le tambour, moi la trompette, et toi, Damien, tu porteras la parole.

DAMIEN. — Oui, pour nous faire flanquer à la porte!

EUGÈNE. — Qu'est-ce que ça nous fait? Si elle n'est pas contente, nous lui chanterons *la Marseillaise*. Mais qu'est-ce qui nous espionne donc par là? Tiens, je crois que c'est le paysan d'hier soir, l'homme au chapeau! Pourquoi nous guette-t-il derrière ce buisson? Il a l'air d'un chouan en embuscade.

MAURICE. — Il nous observe, parce qu'il est curieux, et il n'ose pas nous approcher, parce qu'il se méfie. Le paysan d'ici est comme cela; il a cru pendant quarante ans qu'on levait des plans pour reprendre les biens nationaux; à présent, il croit que c'est pour partager la terre.

DAMIEN. — Qu'est-ce que tu parles de partager la terre? Eh bien, et moi qui en ai plein une caisse d'oranger sur le balcon de ma mansarde, à Paris! Tu me lèveras un plan de ma terre, pour que je puisse la réclamer un jour!

GERMAIN et PIERRE, derrière le buisson.

GERMAIN. — Entends-tu ce qu'ils disent?

PIERRE. — Non, j'attrape un mot par-ci par-là. Ils parlent de terre, et le petit maigre a dit à monsieur Maurice: Lève-moi un plan de la mienne.

GERMAIN. — Je te le disais bien! Va donc voir un peu ce qu'ils font!

PIERRE. — Ma foi non! Ils ont l'air de se cacher. Ils se sont mis dans les branches. Mêmement, il y en a un qui voulait monter sur l'arbre! Ça ne serait pas honnête de vouloir les questionner.

GERMAIN. — Va donc, va donc, innocent! Faut te mettre bien avec eux. Si c'est pour le partage et que nous n'y attrapions rien, faut pour le moins tâcher de ne rien y perdre! Allons, allons, va leur z'y dire bonsoir, ça ne coûte rien! Moi, je m'en vas tout doucement à la maison, et je ferai assavoir à la Maniche que ton bail est signé.

(Il s'en va. Pierre sort du buisson et avance un peu, puis s'arrête interdit.)

MAURICE. — He! dites donc, maître Pierre, un mot! Nous avons quelque chose à vous rendre.

PIERRE, approchant. — Ah! c'est donc vous, monsieur Maurice?

MAURICE. — Est-ce que vous ne me reconnaissiez pas?

PIERRE. — Si fait bien ; mais je n'étais pas sûr.

MAURICE.— Je ne suis pourtant pas déguisé!

PIERRE. — Ah ! je le vois bien que vous n'êtes pas déguisé! Et, sans vous commander, qu'est-ce que vous avez à me rendre?

EUGÈNE. — Votre chapeau, maître Pierre. Il est chez nous, et nous vous l'enverrons ce soir.

PIERRE. — En vous reméreiant, monsieur; mais s'il vous fait plaisir, vous pouvez bien le garder.

DAMIEN. — Vous en avez encore peur? Oh! il n'est pas ensorcelé. C'est le curé de Saint-Abdon qui l'avait pris pour le sien en passant auprès d'une marionnette qui lui a cogné la tête, et que nous avions pendue là pour nous amuser.

PIERRE. — Ah! c'était vous?... Vous vous amusez donc à donner la peur au monde?

MAURICE. — Non, nous ne voulions faire peur qu'aux moineaux, et nous savons bien que *le monde* n'est pas assez simple pour s'effrayer d'une marionnette.

PIERRE. — Oh ! c'est bien vrai. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Mais il y a du monde si bête!

DAMIEN. — Vous ne croyez pas aux bêtises, vous, n'est-ce pas? Vous n'avez peur de rien?

PIERRE. J'ai peur comme les autres, de ce qui est pour faire peur; mais je ne m'embarrasse pas d'une marionnette. J'en ai vu à la foire d'Orval. Oh! dame, c'était des belles! et qui causaient, mon ami! On aurait dit des personnes qui causaient pour de vrai!

MAURICE. — Ah çà, dites donc, monsieur Pierre, on dit que vous épousez la Maniche?

PIERRE. — Est-ce que ça vous fâcherait les uns ou les autres?

EUGENE. — Est-ce que vous nous prenez pour des marquis, dites donc?

PIERRE. — C'est-il que vous entendez que le marquis, mon maître, en voudrait conter à ma future?

MAURICE. — Allons! le voilà qui croit que nous tenons des propos! Ni votre marquis, que je sache, ni aucun de de nous n'en veut à votre honneur, maître Pierre. Pourquoi donc êtes-vous si méfiant?

PIERRE. — Dame! comment voulez-vous? Par le temps où nous voilà, on se méfie quasiment tous les uns des autres.

DAMIEN. — Et vous croyez que c'est gentil, ça?

PIERRE. — Les peines qu'on a ne sont pas gentilles. Ce qu'on a, on l'a gagné à grand'peine, et on y tient comme à sa peau. On a tant parlé de prendre, de rendre, de donner, d'ôter, qu'on ne sait plus quoi penser, nous autres. Qu'est-ce que vous en dites donc, vous?

EUGÈNE. — Nous n'en disons rien, et nous n'en pensons pas davantage.

PIERRE. — Oh! vous n'en pensez pas moins, que vous voulez dire!

DAMIEN. — Vous nous croyez plus fins que nous ne sommes.

MAURICE. — Oui, maître Pierre, c'est comme ça. Nous ne demandons rien, nous ne refusons rien, et ce que la nation jugera le meilleur pour le moment, nous dirons que c'est le meilleur pour le moment.

PIERRE. — Le diable soit de votre moment! si on va toujours au changement!

MAURICE. — Il faut bien changer pour essayer d'être plus heureux d'une part et plus juste de l'autre. Nous ne savons pas ce qu'il faut faire, nous, et personne ne le sait plus que nous, je le crains bien! Mais nous voyons de reste que tout le monde n'est pas heureux.

PIERRE. — Oui-da! vous l'êtes bien, vous autres! M'est avis que vous ne voudriez pas changer avec moi.

DAMIEN. — Changer? non! personne n'y gagnerait. Nous ne saurions pas labourer, et vous ne sauriez pas dessiner. Mais dessiner un peu plus pour que vous laboureriez avec plus de fruit, nous le ferions de bon cœur. Est-ce que vous ne voudriez pas labourer un peu plus pour nous faire mieux dessiner?

PIERRE. — C'est ça des bonnes raisons, et si chacun en

disait autant... Mais je ne vois pas comment ça arrangerait les choses.

DAMIEN. — Ni moi non plus; mais quand on n'est pas plus savant que vous et nous dans ces choses-là, savez-vous ce qu'on fait?

PIERRE. — Nenni, ma foi!

DAMIEN. — On tâche de s'élargir le cœur pour y faire entrer les bonnes intentions.

PIERRE. — Ah dame! on est si bête, nous autres gens de campagne!

MAURICE. — Non, non! vous faites semblant. Vous avez des idées fausses souvent, mais vous n'êtes pas bêtes du tout, et ce qu'on vient de vous dire ne vous paraît pas faux.

PIERRE. — Qu'il faut penser à tout le monde, et pas à soi tout seul?

DAMIEN. — Vous voyez que vous comprenez bien!

PIERRE. — Dame! ça, c'est une vérité, et je sais bien qu'il faudrait être juste et franc chrétien. Mais on est toujours trompé! On nous promet toujours et on ne nous tient jamais!

EUGENE. — On vous rend maîtres de votre sort, et vous ne savez pas l'être?

PIERRE. — Puisqu'on ne sait pas comment faire? C'est-il notre faute, à nous?

DAMIEN. — Pas tout à fait, mais beaucoup.

PIERRE. — J'entends bien, on devrait chercher à s'instruire; mais ça fâche les nobles!

MAURICE. — Et vous ne voulez pas les fâcher?

PIERRE. — Non, tant qu'ils seront maîtres! Mais après... oh! dame!... on leur dira tout!

DAMIEN. — Vous aurez du courage quand vous n'aurez plus peur, n'est-ce pas? Eh bien, il aurait mieux valu savoir leur résister franchement, que d'être forcé d'en venir à les menacer tout bas.

PIERRE. — Oh! je ne menace personne!

MAURICE. — Vous craignez tout le monde, c'est la même chose. La crainte, c'est la méfiance; la méfiance, c'est la haine; et la haine, c'est la menace! Tenez, les hommes sont

fous, maître Pierre! Avec un peu de franchise de part et d'autre, ils auraient pu n'en pas venir où nous en sommes. Mais bonsoir, le soleil baisse trop, et il n'y a plus moyen de dessiner.

PIERRE. — Vous dessiniez donc?

EUGÈNE. — Vous ne vous en aperceviez pas?

PIERRE. — C'est donc ce vieux mauvais arbre à qui que vous faites le portrait?

EUGÈNE. — Est-il à vous?

PIERRE. — Non, mais j'en ai bien d'aussi vieux et d'aussi vilains. A quoi que ça peut vous servir de mettre des choses comme ça sur le papier?

EUGÈNE. — Ah! voilà! Nous vendons ça comme vous vendez du blé.

PIERRE. — C'est-il Dieu possible, qu'on achète ça?

EUGÈNE. — Oui, et plus cher que du blé.

PIERRE. — C'est donc que le gouvernement veut avoir l'image de tout ce qu'il y a dans le pays, mêmement les vieux cossons?

EUGÈNE. — Non, le gouvernement ne sait rien du tout de ce qu'il y a dans le pays; il ne sait ni comment sont faits les arbres, ni comment pensent les hommes.

PIERRE. — Alors, à quoi ça sert, vos images?

DAMIEN. — Vous avez bien des images chez vous? Vous en avez deux qui sont gravées par moi.

PIERRE. — Ah! c'est des militaires!

DAMIEN. — Eh bien, pour savoir faire un militaire, il faut regarder et imiter un militaire, comme pour savoir faire un arbre, il faut regarder et imiter un arbre.

PIERRE. — Tiens, tiens! J'aurais cherché bien loin avant de penser à ça! C'est vrai qu'il y a des images où on voit des arbres! Voyez ce que c'est! Si je ne vous avais pas connus, j'aurais jugé que vous étiez dérangés d'esprit, de faire ce que vous faites là! et je vois à présent que vous y gagnez votre vie, comme je gagne la mienne à faire pousser le blé! Allons, bonsoir, mes amis. En vous remerciant pour mon chapeau. J'irai le chercher chez vous, à ce soir. Ne vous dérangez point pour moi.

MAURICE. — Venez, vous boirez un verre de quelque chose avec nous.

PIERRE. — Vous êtes bien honnêtes, et vous m'avez dit des paroles... que je veux que vous me disiez encore une fois.... Tenez, une poignée de main en nous quittant, tous les quatre !

DAMIEN. — Est-ce de bon cœur?

PIERRE. — Oui ! Dieu me punisse si ça n'est pas de bon cœur !

(Il s'en va.)

DAMIEN. — Sont-ils tous comme cela ?

MAURICE. — Un peu ou beaucoup plus, un peu ou beaucoup moins. Sauf d'assez rares exceptions, le paysan offre partout, je crois, des contrastes que je ne me charge pas d'expliquer, mais que j'ai observés, moi qui ai été élevé au milieu d'eux. Ils sont à la fois très-crédules et très-méfiants, très-simples et très-intelligents, très-vindicatifs et très-bons. Mais voilà l'Anglais de l'autre côté de l'eau ! Hé ! monsieur Brown ! vous cherchez une passerelle ?

RALPH, sur l'autre rive. — Oui, et je m'aperçois que je me suis un peu égaré. Je viens de porter une lettre à la poste, et j'ai fait plus de chemin qu'il ne fallait. Je m'en console puisque je vous rencontre.

MAURICE. — D'autant plus que nous allons vous faire passer l'eau et vous remettre dans votre chemin.

DAMIEN, dans le bateau, traversant la rivière. — Hein ! que dites-vous de cette pirogue ? Ce n'est pas dans votre pays de sauvages que vous aviez des embarcations de cette tournure-là ! Je parie que vous n'en avez jamais vu d'aussi laide !

RALPH, entrant dans le bateau. — Je n'ai pas le droit de la dénigrer, puisqu'elle m'est secourable.

DAMIEN. — Oh ! vous pouvez en rire ! Nous l'avons fait à peu près nous-mêmes, ce bateau pittoresque. Il est tout de travers, aussi va-t-il de travers. C'est sa manière de voir. Nous lui avons cherché un nom flatteur tant qu'il a été sur le chantier : le *Cygne*, la *Mouette*, le *Phoque*, la *Flèche*, l'*Éclair*, rien ne pouvait peindre la grâce ou la rapidité de

son allure. Aussitôt qu'il a été sur l'eau, nous ne lui avons trouvé qu'un nom approprié à son infirmité, il s'appelle tout simplement le *Mayeux*.

RALPH. — Merci au *Mayeux* et à vous, surtout! Si je ne vous suis pas importun...

EUGÈNE. — Tout au contraire.

RALPH. — Et si vous retournez à Noirac...

DAMIEN. — La faim nous y rappelle au plus vite.

RALPH. — Nous ferons donc route ensemble.

MAURICE. — Oui, à condition que vous viendrez dîner avec Jacques chez nous, aujourd'hui.

RALPH. — De grand cœur, si Jacques n'a pas quelque empêchement.

MAURICE. — Et vous nous parlerez philosophie, car nous sommes dans une veine de raison.

DAMIEN. — Ou tout au moins de raisonnement. Ce sont les marionnettes qui nous ont suggéré des idées sérieuses.

EUGÈNE. — Fumez-vous?

RALPH. — Jamais, mais j'aime à voir fumer.

SCÈNE VII.

Au château de Mireville.

JENNY, BATHILDE.

BATHILDE, reprisant des serviettes damassées à la fenêtre de l'office. A Jenny qui entre par la cour. — Venez, venez, mademoiselle Jenny; n'ayez pas peur des chiens! C'est pour jouer! Ici, Pâlotte! à bas, Murmureau! Allons, si j'y vas!... Entrez, mon enfant, je suis contente de vous voir. Avez-vous chaud? voulez-vous boire un bon verre de vin muscat?

JENNY, entrant dans l'office. — Je vous remercie, madame Bathilde; je ne bois jamais de vin.

BATHILDE. — Eh bien, voulez-vous de la limonade, de la

bière, du sirop de vinaigre? Grâce à moi, il y a de tout ici. Attendez, attendez! Eh bien! mes clefs! Les voilà! Asseyez-vous.

JENNY.—Je ne veux absolument rien; mais je ne vous en sais pas moins de gré.

BATHILDE.—C'est bien gentil à vous de venir me voir. Tenez, je suis contente d'avoir une personne honnête et sage comme vous à qui parler, car j'ai le cœur gros aujourd'hui, et j'étouffe.

JENNY. — Ah! mon Dieu, pourquoi donc, madame Bathilde?

BATHILDE.—C'est monsieur le marquis qui me cause des peines.

JENNY. — Comment cela? N'est-il pas très-bien pour vous?

BATHILDE.—Oh! je voudrais bien voir qu'il ne fût pas bien avec moi, qui ai servi feu sa pauvre mère! Moi qui l'ai vu naître et qui suis sa femme de charge depuis qu'il est au monde! Sans moi, sa cuisine serait une gargote et son château une ruine. Mais je veille à tout, et s'il fait des sottises à Paris par sa mauvaise tête, je les répare ici par mon économie.

JENNY.—Des sottises? Il en fait donc?

BATHILDE.—Quel est le jeune homme riche, noble et beau qui n'en fait pas? Votre maîtresse ne doit pas regarder à cela, elle qui est une femme du grand monde. Il fera comme les autres : une fois marié, il se rangera! Cependant, si vous pensiez que ce que je vais vous dire lui fasse trop de tort auprès de madame la comtesse, j'aimerais mieux me taire. Je ne voudrais pas faire manquer à mon jeune maître un si beau mariage.

JENNY.—C'est donc quelque chose de grave?

BATHILDE. — Tenez, vous ne le direz pas à votre maîtresse? Promettez-moi que vous le lui cacherez!

JENNY.—Je ne peux pas vous promettre cela, car je vous tromperais, madame Bathilde, et j'aime mieux vous parler tout franchement. Madame m'a dit tantôt : « Va à Mireville, pendant que je retiens le marquis à Noirac. Vas-y seule, et

comme pour rendre visite à Bathilde, qui t'a invitée fort honnêtement à aller la voir. Sache d'elle la vérité sur ce qui se passe depuis ce matin chez le marquis. Son piqueur a parlé à mon groom de l'arrivée d'une femme singulière : Gérard ne m'en parle pas. Je ne suis pas jalouse; mais je ne veux pas être trompée. Par adresse ou par franchise, fais parler Bathilde et reviens vite me dire ce que je dois penser de cette aventure. »

BATHILDE. — Eh bien, mon enfant, puisque le piqueur a parlé au groom, et le groom à madame, je peux bien tout vous dire. Le secret de pareilles choses n'est pas possible à garder. Imaginez-vous, ma belle, qu'une demoiselle, une dame, une... tout ce que vous voudrez! arrive ici ce matin, au petit jour, dans une superbe voiture de poste, quatre chevaux, deux postillons. Nous courons au-devant d'elle, nous la recevons très-bien; mais elle nous pousse, nous bouscule... « C'est bon ! c'est bon !... Je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Où est sa chambre ?... — Mais, madame, il est couché ! — Il se lèvera ! — Il dort... — Il se réveillera ! » Et pif ! pouf! pan ! la voilà qui monte les escaliers, qui jette les portes, et qui s'enferme avec monsieur le marquis. Au bout d'un instant, on sonne : madame avait des attaques de nerfs, on s'était querellés très-fort ! Il faut la déshabiller, la mettre au lit dans une belle chambre. A peine y est-elle, qu'elle demande une bouteille de bordeaux et deux côtelettes. Puis, elle nous dit bonsoir, tire ses rideaux et s'endort comme si de rien n'était. Monsieur le marquis monte à cheval en me disant : « Bathilde, débarrassez-moi de cette femme-là comme vous pourrez; que je ne la retrouve pas ici ce soir! » Comme c'est facile !... Et le voilà parti ! Je monte chez la dame, je frappe, bon ! Les verrous sont fermés, et voilà qu'il est cinq heures et qu'elle n'a bougé depuis ce matin. Je ne sais si elle est morte ou vivante Je ne sais si je dois faire enfoncer la porte ; je crains le bruit, le scandale. Enfin, je suis là, ne sachant comment me tirer de la jolie besogne que me donne monsieur le marquis. Voyons ! qu'est-ce qu'il faut faire? qu'en pensez-vous ?

JENNY. — Je pense que c'est une femme qui aime le marquis, qu'elle est malheureuse, et qu'il faut la prendre par la douceur.

BATHILDE. — Bah ! malheureuse ! si vous voyiez son équipage !

JENNY. — On peut être riche et avoir du chagrin.

BATHILDE. — Mais elle a bu le vin et mangé les côtelettes !

JENNY. — On mange, on boit, on dort, et on a du chagrin !

BATHILDE. — Dame ! c'est possible ; mais le diantre soit de son chagrin ! Je n'y peux rien. Il faut que le marquis la plante là, puisqu'il épouse madame de Noirac.

JENNY. — Madame de Noirac ne voudrait pas épouser un homme qui aurait pris des engagements avec une autre femme !

BATHILDE. — Alors, il faudrait savoir ! Celle-là n'est peut-être pas ce que je croyais... Au fait, elle parle, elle marche, elle pleure, elle rit tout comme madame de Noirac, et c'est peut-être une grande dame aussi ! Elle est riche, j'en suis sûre. Elle avait sur le dos, pour voyager, un cachemire de cinq mille francs au moins ! Voyons, voyons, il faut savoir ! Si vous essayiez d'entrer chez elle ? Elle m'en veut, parce que je l'ai un peu brusquée ; mais vous, qui avez un air si doux ! Voulez-vous ?

JENNY. — Madame m'a ordonné d'essayer de la voir, j'irai... Dans l'intérêt de madame comme dans celui de cette dame-là, il vaut mieux, en effet, savoir à quoi s'en tenir.

BATHILDE. — Je vais vous conduire à sa chambre, et si elle vous reçoit, parlez un peu fort, hein ? pour que je puisse entendre ! Je resterai à la porte.

JENNY. — Je ne vous promets pas cela. Si elle veut parler bas, je parlerai bas.

SCÈNE VIII.

MYRTO, dans une chambre du château de Mireville; JENNY, frappant doucement à la porte.

MYRTO. — Qui est là ?

JENNY. — Quelqu'un qui demande si madame n'a pas besoin d'une femme pour l'aider à s'habiller.

MYRTO. — Non, je suis habillée, merci! Le marquis est-il au château?

JENNY. — Non, madame, il n'est pas encore rentré.

MYRTO. — Mais je connais cette voix-là... Qui êtes-vous donc?

JENNY. — Je m'appelle Jenny.

MYRTO. — Jenny quoi?

JENNY. — Jenny Vallier.

MYRTO. — Ah! mon Dieu! c'est toi, Jenny?

(Elle lui ouvre la porte.)

JENNY. — Comment! c'est toi, Céline Tarentin?

MYRTO. — Oh! je ne m'appelle plus comme cela. On a joué sur le nom de mon père, qui était, comme tu sais, un marchand de médailles prétendues antiques, et qui était d'origine plus italienne que ses médailles. Un beau jour, quelqu'un a rappelé un vers de... de qui donc déjà ? n'importe! Ça disait :

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!

Ça m'a plu, ça a plu à ceux qui étaient là, et me voilà baptisée Myrto la Tarentine, et non plus Céline Tarentin.

JENNY. — Eh bien, Céline...

MYRTO. — Non pas, Myrto! Je ne me reconnais plus quand on m'appelle autrement.

JENNY. — Eh bien, Myrto, mon ancienne camarade de magasin, que fais-tu donc ici?

MYRTO. — Eh bien, et toi, ma petite? J'allais précisément t'adresser la même question, comme dit Robert Macaire. Est-ce que tu es entretenue par le marquis, à présent? Est-ce que c'est pour toi que je suis flouée? Tu es bien assez gentille pour ça. Oh! comme tu es embellie... Mais il t'habille mal; tu as l'air d'une femme de chambre!

JENNY. — Je suis une femme de chambre, en effet, et, Dieu merci, je ne suis entretenue que par mon travail.

MYRTO. — Ah! tu es restée vertueuse? Eh bien, tu as bien fait, mon enfant. Je ne t'en veux pas pour ça, au contraire; mais enfin, que fais-tu chez le marquis?

JENNY. — C'est la première fois que j'y mets les pieds, et c'est en cachette de lui. Je te dirai tout simplement la vérité, Céline... Myrto, comme tu voudras. Je venais savoir qui tu étais, et maintenant je te demande ce que tu comptes faire.

MYRTO. — Ah! je devine, tu es la soubrette adroite de ma rivale.

JENNY. — Moi, adroite? Tu vois bien que non, puisque je vais droit au fait.

MYRTO. — C'est vrai! Oui, je me souviens, tu es une bonne fille, franche comme l'or et d'un cœur excellent. Eh bien, je vais te répondre comme tu m'interroges. J'étais la maîtresse de monsieur Gérard, et je viens l'enlever à la comtesse de Noirac.

JENNY. — Pourquoi veux-tu faire une pareille chose? Tu n'aimes donc pas monsieur Gérard?

MYRTO. — Comment! puisque je suis jalouse, apparemment que je l'aime?

JENNY. — Mais tu l'aimes pour toi-même, et pas pour lui!

MYRTO. — Pardié!

JENNY. — Tu l'aimes d'une manière égoïste? Tu as tort.

MYRTO. — Voilà une drôle de fille! Toujours la même, Jenny! tu as donc toujours quatorze ans?

JENNY. — Non, j'en ai dix-neuf. Et moi aussi, j'ai aimé,

va! et je me suis sacrifiée au bonheur... au repos, du moins, au bien-être de celui que j'aimais.

MYRTO. — Eh bien, c'est très-joli, ça! J'en serais capable aussi, si j'aimais Gérard; mais tu avais raison, je ne l'aime pas.

JENNY. — Eh bien, alors... c'est donc par méchanceté? Oh! Céline, tu étais moqueuse, un peu coquette, mais tu n'étais pas méchante!

MYRTO. — Je le suis devenue. Si tu savais comme on change quand... Mais tu ne comprends pas ça, toi. Au fond, je ne suis pas mauvaise, mais j'aime un peu à me venger. Gérard m'a trompée, comme un sot qu'il est. Quel besoin avait-il de me tromper? Est-ce que je lui demandais ça?

JENNY. — Il t'a promis de t'épouser?

MYRTO. — Oh! non pas; mais de m'aimer plus que personne, et j'apprends qu'il se marie sans ma permission. Je sais que ta baronne de Noirac se donne des airs dégagés dans le monde, et je n'entends pas que ces dames-là empiètent sur nos droits. Il nous est permis de faire les lionnes, et il ne leur est pas permis de faire les lorettes.

JENNY. — Oh! Céline, que dis-tu là? Tu es donc...

MYRTO. — Eh bien, mon Dieu, oui! Tu ne le savais pas?

JENNY. — Non.

MYRTO. — Et tu ne le devinais pas à ma toilette? Qu'en dis-tu? Regarde! ce n'est pas des dentelles comme ça que nous vendions à notre petit comptoir?

JENNY. — Oh! mon Dieu, pauvre fille! que je te plains! Je te croyais entretenue par le marquis. C'était une faute... Mais enfin, quand on aime, on trouve si naturel de partager... Mais ce que tu es!...

MYRTO. — Allons, tu ne sais pas même ce que c'est qu'une lorette; tu connais le nom et non la chose. Ce n'est peut-être pas si révoltant que tu crois, et si nous avons des travers, nous avons aussi des qualités.

JENNY. — Céline, je ne te juge pas, je te plains! Voyons, rentre en toi-même, et puisque tu n'aimes pas le marquis, ne fais pas de scandale ici, ne fais pas rire et causer à propos de madame! Si tu savais comme elle est bonne, tu

n'aurais pas de dépit contre elle, va! Elle n'a rien fait, elle, pour t'enlever ton amant! Elle ne te connaît pas, et quant à prendre des airs de lorette, comme tu dis, je t'assure qu'elle ne sait pas ce que ça veut dire.

MYRTO. — Ah! c'est qu'il y a, vois-tu, lorettes et lorettes. Il y a des lorettes lionnes, comme je te le disais, et des lionnes lorettes. Tout le monde peut être lionne. Il suffit de s'habiller d'une certaine façon, d'être crâne à cheval, de fumer crânement, enfin d'avoir de la crânerie en tout, sauf en amour; mais, en amour, il n'est pas donné à toutes les femmes d'être lorettes, et j'ai ouï dire que beaucoup de femmes prétendaient agir comme nous.

JENNY. — Comment donc, mon Dieu?

MYRTO. — Sous couleur de mariage (puisqu'on les épouse, ces femmes-là), elles prétendent exploiter le cœur et la bourse de leurs lions. Et puis, elles les renvoient et se promettent à d'autres. Eh bien, je dis que c'est intolérable, parce que ces dames-là ne donnent pas toujours, comme nous, des droits sur elles. Elles pèchent en restant ce qu'on appelle vertueuses. Elles ont des vices, elles n'ont pas nos hontes et nos misères. Nous sommes donc fondées à les détester et à leur faire une guerre à mort, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

JENNY. — Ma chère, tu ne sais pas ce que tu dis. Je ne sais pas comment sont les dames du monde, je ne les connais pas, moi! Mais je sais que madame n'exploite la bourse de personne, et que c'est une infamie de dire cela. Elle est riche dix fois comme ton monsieur Gérard, et elle est si peu intéressée, d'ailleurs, qu'elle donne à tout le monde, à pleines mains, sans compter.

MYRTO. — Elle l'aime donc?

JENNY. — Je ne sais pas.

MYRTO. — Ah! tu ne sais pas? Tu as rougi! Elle ne l'aime pas! Elle est entichée de son nom.

JENNY. — Pas du tout, je t'assure.

MYRTO. — Mais voilà trois mariages qu'elle rompt!

JENNY. — Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas.

MYRTO. — Elle veut plaire et briser, voilà son plan. Elle est coquette, conviens-en!

JENNY. — Elle est bonne, je te jure qu'elle est bonne!

MYRTO. — Une coquette n'est pas bonne. Je veux la voir, la juger, lui pardonner ou lui donner une bonne leçon, selon qu'elle se conduira bien ou mal avec moi.

JENNY. — Tu veux la voir? Y songes-tu?

MYRTO. — Pourquoi pas?... Parce qu'elle est comtesse et que je ne le suis pas? Elle a eu de la chance, voilà tout! mais j'aurai celle de la mortifier si elle me reçoit mal. J'ai de ses nouvelles, vois-tu, et je peux lui en faire avaler, des couleuvres!

JENNY. — Toi? je t'en défie!

MYRTO. — Tu te fâches? tu fais ta comtesse aussi, toi, camériste?... Nous verrons, nous verrons!

JENNY. — Céline, je t'en prie, sois raisonnable, sois bonne! pour les autres, pour toi-même, pour moi, qui étais ta camarade préférée. Tu oublies donc que tu m'aimais un peu?

MYRTO. — Ah! c'est que tu étais si bonne! Non, je ne l'oublie pas. Aussi, toi, pauvre fille, sois tranquille; ce n'est pas de vous autres que nous sommes jalouses!... Mais j'entends le pas d'un cheval... c'est mon marquis! Va-t'en, Jenny, si tu ne veux pas qu'il te voie.

JENNY. — Je me sauve; et que dirai-je à madame?

MYRTO. — Tout ce que je t'ai dit.

JENNY. — Je n'oserai jamais!

MYRTO. — Si tu ne le lui dis pas, ce sera pire!

SCÈNE IX.

Sur le chemin de Mireville à Noirac.

JENNY, *seule, marchant vite.* — Je vous avoue que j'ai peur... Je ne suis pas habituée à marcher comme cela, le soir, dans la campagne, et je crains toujours de m'égarer. Si je voyais un loup, je perdrais la tête; mais on dit qu'il n'y en a pas

dans ce pays-ci. Il fut un temps où j'aurais été avec vous à travers le feu, un temps où le feu n'aurait pas osé me brûler, où les loups n'auraient pas osé me manger. C'était le temps où vous m'aimiez... A présent, je suis toute seule sur la terre. — Ah! mon Dieu! à qui est-ce que je croyais parler? Je suis toute seule, en effet; je ne pourrai donc jamais me déshabituer de m'entretenir dans ma pensée avec lui, comme s'il était là? Qu'est-ce qui vient donc sur le chemin?... Ah! c'est Florence. Cela me rassure de voir quelqu'un!

FLORENCE. — J'allais vous chercher, mademoiselle Jenny.

JENNY. — Ah! de la part de madame? Elle est inquiète de moi?

FLORENCE. — Non, c'est moi qui étais inquiet de vous.

JENNY. — Je vous en remercie, car je conviens que je n'étais pas bien rassurée. Voilà les jours qui deviennent courts!

FLORENCE. — Je serais venu plus tôt au-devant de vous, si je m'étais senti libre; mais j'attendais le coucher du soleil pour quitter mon ouvrage, et il me semblait que ce soir il faisait bien des façons pour se retirer! Aimez-vous mieux marcher seule, ou serez-vous moins fatiguée si je vous donne le bras?

JENNY. — Je vous donnerais le bras bien volontiers; mais voyez, dans ces chemins pierreux, je crois qu'il est plus commode de ne pas marcher deux de front.

FLORENCE. — Est-ce que madame de Noirac vous envoie souvent comme cela, seule, dans la campagne?

JENNY. — Non, c'est la première fois.

FLORENCE. — Si elle recommence, vous devriez lui représenter qu'une jeune fille est exposée dans ces chemins peu fréquentés, et à l'approche de la nuit surtout. Est-ce que vous venez de loin?

JENNY. — Oh! non, ce n'est pas bien loin! Comment saviez-vous de quel côté j'étais?

FLORENCE. — Parce que je vous ai vue partir; j'ai pris la même direction, et le bon Dieu a fait le reste.

JENNY. — Et comment avez-vous su que c'était madame qui m'envoyait?

FLORENCE. — Parce que j'étais bien sûr que vous ne sortiez pas ainsi seule pour votre plaisir.

JENNY. — Oh! si je n'étais pas poltronne et qu'il n'y eût aucun danger pour moi, je courrais bien volontiers le jour et la nuit, car j'ai de bonnes jambes! J'étais habituée à trotter, à Paris, et c'est bien beau, la campagne! C'est bien plus beau que Paris.

FLORENCE. — Ah! n'est-ce pas?

JENNY. — Quand je suis arrivée ici, ce grand château, ce grand ciel, ces grands terrains, tout cela m'effrayait. Je n'étais jamais sortie de Paris, moi, et je ne croyais pas pouvoir vivre ailleurs. Mais, dès le lendemain, je me suis aperçue que la campagne, c'est vraiment le paradis, et, à présent, je ne voudrais plus jamais la quitter.

FLORENCE. — Mais la campagne doit vous rappeler cependant...

JENNY. — Elle ne me rappelle rien du tout.

FLORENCE. — Vous dites que vous n'êtes jamais sortie de Paris! Vous n'alliez jamais vous promener le dimanche à Montmorency, avec...

JENNY. — Avec Gustave? jamais! Je n'avais pas le temps; j'allais voir ma pauvre vieille tante, aussitôt que le magasin était fermé, et Gustave venait le soir manger des marrons avec nous. Nous faisions une partie avec ma bonne tante, et Gustave s'en allait à dix heures.

FLORENCE. — Ah! je suis heureux... pour vous, que la campagne ne vous rappelle aucun souvenir attristant. Comme c'est beau, n'est-ce pas, de voir les étoiles et tout l'horizon?

JENNY. — Et comme l'air sent bon ici?

FLORENCE. — Aimez-vous à entendre chanter tous ces oiseaux, tous ces insectes?

JENNY. — Moi? oh! j'aime même à écouter chanter les grenouilles. Il me semble qu'elles se racontent tant de choses intéressantes! Elles en disent tant, et elles se dépêchent tant!

FLORENCE. — La grive cause mieux et a bien plus d'esprit. L'entendez-vous?

JENNY. — Comment, c'est une grive qui chante si bien que

ça? Le joli air! ça ressemble à une chanson, et je crois que je pourrais la chanter.

FLORENCE. — Que croyez-vous qu'elle dise?

JENNY. — Mon Dieu, je crois qu'elle dit ce que nous disons: « Le ciel est beau, les étoiles brillent, et l'air sent bon! »

FLORENCE. — Oui, voilà ce qu'elle dit, je le crois aussi. Je crois que la nature ravit de joie tous les sens de toutes les créatures, et que les plantes elles-mêmes...

JENNY. — Les feuilles, les fleurs? vous croyez?

FLORENCE. — Regardez ces grandes marguerites sauvages qui sortent leurs figures blanches des broussailles, à côté de vous.

JENNY. — Oui, elles ont l'air de bayer aux étoiles, comme moi! ah! qu'elles sont jolies!

FLORENCE. — Les voulez-vous?

JENNY. — Non! si elles sont contentes, pourquoi les déranger?... A propos, monsieur Florence, avez-vous pensé au bouquet de madame, à l'heure de son dîner? Je n'y étais pas...

FLORENCE. — J'y ai pensé, et je le lui ai envoyé par mon confrère le potagiste, comme il s'intitule.

JENNY. — Ah mon Dieu! cela lui aura déplu, à madame! Elle prétend que les bouquets de monsieur Cottin sentent toujours l'oignon!

FLORENCE. — Bah! l'oignon est une senteur de haut goût qui doit être saine pour les femmes nerveuses.

JENNY. — Monsieur Florence, je ne vois qu'une chose à vous reprocher, c'est que vous parlez de madame un peu légèrement, et c'est injuste : vous ne la connaissez pas.

FLORENCE. — Si fait, car je connais ses pareilles, et toutes ces dames-là sont les mêmes. C'est comme leurs adorateurs: qui a vu un lion les a tous vus. Et cependant hommes et femmes de ce genre-là cherchent à se faire remarquer et affectent des goûts excentriques; mais comme ils se copient tous les uns les autres, il n'y a rien de surprenant ni d'original en eux.

JENNY. — D'où donc connaissez-vous comme cela les gens

du monde? Vous avez donc déjà fait, comme on dit, beaucoup de maisons?

FLORENCE. — Non, c'est la première où je sers; mais je suis observateur, et les êtres humains ne sont pas plus mystérieux que les plantes. Savez-vous à quoi madame de Noirac a employé le temps de votre absence?

JENNY. — Non!

FLORENCE. — A tirer au pistolet, à cheval, sur des têtes disposées dans le manége.— Et puis un caprice! « Monsieur Florence, venez ici... » C'était pour avoir un spectateur; monsieur Gérard ne lui suffisait pas. On a fait son effet sur lui! Moi, j'ai été sournois, j'ai fait comme un homme blasé sur les exercices de l'hippodrome, et je n'ai pas seulement regardé en lui parlant. — Madame veut des fleurs autour du manége, sur les talus? on en fera mettre; et me voilà parti!

JENNY. — Mon Dieu, comme vous paraissez enclin à dénigrer madame! Ce n'est pas bien, et nous ne serons plus amis si vous continuez. Madame ne pense pas du tout à faire de l'effet. Elle s'amuse, voilà tout. Laissons cela! J'aime mieux écouter la grive et regarder le ciel.

SCÈNE X.

Au prieuré.

La maison de Maurice.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, JACQUES, PIERRE, RALPH, FLORENCE, LE CURÉ DE NOIRAC, à table.

MAURICE. — *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!* Hein, monsieur Jacques?

EUGÈNE.—Tu sais donc le latin, toi? Tu ne m'avais jamais dit ça!

MAURICE. — Oui, je sais le latin... comme un rapin!

EUGENE. — Ma foi, je n'en sais pas même si long. Ah! si

fait, je me rappelle un mot que nous avons mis dans une de nos comédies : ***Morituri te salutant!***

JACQUES. — Comment, vous dites des choses aussi solennelles dans vos comédies de marionnettes?

DAMIEN. — Certainement, et de pires! Mais en attendant, qu'est-ce que ça veut dire, ***Morituri...***

JACQUES. — ***Te salutant?*** Ceux qui vont mourir te saluent! C'est ce que les gladiateurs du cirque disaient à César, au moment d'entrer dans l'arène.

DAMIEN. — C'est gai!

LE CURÉ. — C'est affreux!

JACQUES. — C'est grand en soi-même, ce mot-là! Il ne s'agit que de le bien placer. A quel propos le disait-on dans votre pièce?

MAURICE. — Oh! c'était un canevas de pièce, tiré d'une fort belle nouvelle d'Émile Souvestre. Un officier de la République, entouré de chouans, disait cela à un ami, au moment d'entamer un combat désespéré. C'est dans la nouvelle.

JACQUES. — Eh bien! c'est beau.

MAURICE. — L'idée me plut et, outre la pièce, je fis une composition qui, bien rendue, pourrait être quelque chose. Au sommet d'une montagne planait, comme le soleil, la Liberté rayonnante. La montagne s'ouvrait au centre, en un large chemin rapide, où se précipitaient une foule de volontaires de tout âge et de tous costumes, qui en officier, qui en blouse, qui pieds nus; l'un portant un fusil, l'autre un sabre, l'autre une faux; il y avait même des femmes, des enfants, des vieillards; et puis, des affûts de canon, des chevaux, tout le tremblement, qui descendaient rapidement la montagne et s'enfonçaient, au tournant inférieur, dans une vaste plaine couronnée au loin par les Alpes. Tous ces Français éperdus et fiers, misérables et terribles (je ne dis pas ce qu'ils étaient sous mon crayon, mais ce que je voulais rendre), se retournaient vers la déesse avec un transport de désespoir et d'enthousiasme, et, au bas du dessin, on lisait : ***Morituri te salutant!***

LE CURÉ. — N'auriez-vous pas pu placer aussi bien votre mot au bas d'une composition qui aurait représenté Jésus

libérateur planant sur une troupe de martyrs, prêts à être livrés aux bêtes?

MAURICE. — Oui, et dans mon idée ce n'eût été que changer d'époque, puisque, au fond, c'est un épisode du même drame.

LE CURÉ. — Oh! pardonnez-moi, pas tout à fait!

RALPH. — Ne discutez pas là-dessus, monsieur le curé. Plus nous serions d'accord avec vous sur le fond des choses, moins vous voudriez peut-être nous accorder que nous avons raison.

LE CURÉ. — Mon Dieu, messieurs, vos intentions sont bonnes! Je vous connais assez pour être sûr de cela; mais vous êtes dans un chemin qui mène à l'opposé de notre but commun.

JACQUES. — C'est ce que nous pensons aussi de vous, et toutes les nuances d'une même idée sont ainsi controversées dans le monde à l'heure qu'il est. Ne discutons pas; nous avons perdu l'espérance de nous convertir les uns les autres; mais puisque nous parlons peinture, c'est-à-dire composition pittoresque, représentons-nous un tableau qui symbolisera la situation générale.

DAMIEN. — Voyons, je regarde!

JACQUES. — C'est encore une montagne. Au sommet brille le soleil éclatant de la vérité, et, dans son plus pur rayon, je voudrais voir, avec monsieur l'abbé, la figure du Christ. Cependant, ni monsieur l'abbé, ni moi, ni aucun de nous ici, ni personne dans la foule innombrable dont nous allons peupler notre tableau, ne voit clairement ni cette figure vénérée, ni les autres figures qui rayonnent dans le soleil de la vérité. Personne n'a atteint le sommet d'où on peut le contempler, et pourtant tout le monde approche et monte. Ceux qui sont encore en bas font un effort pour gravir. La montagne est horrible; des volcans, des précipices s'ouvrent sur ses flancs, des sentiers âpres et pleins de péril sont encombrés d'explorateurs... des millions d'hommes s'égarent, roulent, disparaissent! D'autres combattent et s'arrachent le terrain pied à pied. La mort et le désespoir font là une impitoyable curée. Ailleurs, des phalanges épuisées s'endor-

ment dans les neiges comme nos bataillons pétrifiés pa
froid dans la retraite de Russie. Ailleurs, des groupes,
symbolisent des nations à une époque donnée, se sont
rêtés dans une vallée délicieuse. Ils s'y abandonnent
plaisirs de la vie matérielle. Ce. sont des jeux, des dan
des voluptés, des orgies. Ce sont les époques de décade
L'homme, trop rassasié sur la terre, a oublié le chemin
ciel et s'est arrêté dans la recherche de la vérité. Mais
hordes de barbares accourent et le chassent de son oasis
rage et la famine passent comme des torrents sur ce mo
de délices; des sociétés disparaissent. Les barbares rec
mencent l'œuvre de la civilisation sur les débris d'une c
lisation vaincue. Ils gagnent du terrain, ils s'étendent,
montent. Et puis viennent l'abus, la lassitude, l'épuisem
la décadence, la conquête, la destruction, pour ceux-ci com
pour ceux qu'ils ont remplacés. Ainsi, de catastrophe
catastrophe, l'humanité, fatalement, c'est-à-dire divi
ment poussée à graviter vers la vérité, cherche, au prix
son sang, à gagner les plateaux d'une nouvelle terre p
mise. Des épisodes sublimes, des épisodes atroces sillonn
ce tableau fantastique de l'histoire universelle. On tort
on brûle, on écorche les pèlerins qui, pour ouvrir à leur n
une route plus sûre et plus droite, avaient osé s'aventu
sur des sentiers encore inconnus. On couronne quelqu
uns de ces novateurs, on en égorge un plus grand nomb
Partout, et presque en même temps, la masse se croit p
habile et plus éclairée que l'individu et abuse de sa force co
tre lui. L'ordre se fait sur un point de la colonne et se rom
sur un autre point. Et cependant, il y a toujours des écl
reurs, et tout monte. Beaucoup crient vers le ciel : *Morit
te salutant!* Tous disent : *Felix qui potuit...* (A Damien.) He
reux celui qui peut connaître les causes des choses!

DAMIEN. — Voilà un petit chiffon de tableau que je ne
charge pas de graver.

MAURICE. — Ni moi de dessiner.

JACQUES. — Je ne le propose ni à vos pinceaux ni à vos b
rins. Je le propose à vos imaginations. C'est une image
la marche de l'humanité vers le progrès, et des désastr

l'entravent sans cesse, sans l'arrêter jamais. Sans cesse
imée, elle multiplie toujours; et plus la vérité lui
appe, plus elle a soif de voir la vérité face à face.

CURÉ. — Ainsi, selon vous, personne ne la voit, pas
me le chrétien?

CQUES. — Le chrétien la voit, tous la voient plus ou
ins, mais à travers des voiles, des obstacles. Celui-ci,
qué par un rocher, ne voit qu'une lueur oblique; celui-
ébloui par l'éclat inattendu d'un aspect plus vaste, perd
ue tout d'un coup. Ces divers effets de lumière produi-
t un phénomène d'hallucination générale. Les objets qui
t à notre portée, les chemins ou les obstacles apparents
réels qui les traversent, changent d'aspect selon la si-
ion de l'un de nous. Où vous voyez un fossé, je vois un
t; où vous voyez une plaine, je vois un abîme.

CURÉ. — Alors, il n'est point de vérité absolue pour
mme? Toute vérité est relative, passagère par consé-
nt? C'est un scepticisme impie et indigne d'une âme
me la vôtre, monsieur Jacques!

CQUES. — La vérité de Dieu est absolue. Vous oubliez
c mon soleil au sommet de la montagne? Mais la part
chaque homme est relative et incomplète. N'êtes-vous
forcés, vous autres orthodoxes, d'admettre le *mystère?*
s dites les mystères de la religion. C'est un mot bien
s ancien que le christianisme, et qui sert à couvrir d'un
e ce que l'on ne peut expliquer.

LORENCE. — Et à l'heure qu'il est, monsieur Jacques,
mes-nous encore bien loin du sommet lumineux?

ACQUES. — C'est le secret de Dieu, mon enfant, que vous
demandez là! Tout ce que je peux vous dire, et ce que
us savez aussi bien que moi, c'est que nous en sommes
s près, nous, la France de 1851, que tout ce qui nous
toure sur le globe, et que tous les peuples qui nous ont
récédés.

PIERRE. — Mais apercevez-vous, monsieur Jacques, sur
tre montagne, du côté d'en sus, quelque chose que les
tres n'ont pas encore avisé?

JACQUES. — Ah! vous écoutiez donc ma comparaison, mon ami Pierre?

PIERRE. — J'ai vu tout ça, comme si vous me le faisiez rêver. Dites donc ce que vous voyez là-haut, là-haut! comme si c'était la fumée de tabac qui monte au plafond de cette chambre, avec les chandelles qui percent dedans? Regardez bien!

JACQUES. — Je vois des rayons et des nuages, maître Pierre.

PIERRE. — Si vous ne voyez que ça, restons comme nous sommes, de crainte d'être pis!

LE CURÉ. — Voilà une parole d'un grand bon sens, Pierre!

MAURICE. — En ce cas, maître Pierre, n'épousez pas la Maniche, car vous ne serez peut-être pas aussi heureux marié que garçon.

PIERRE. — Oh! que si. Je prétends être mieux!

DAMIEN. — Ne prenez pas de métairie, vous en sortirez peut-être plus pauvre que vous n'y serez entré.

PIERRE. — Je compte bien y prospérer, au contraire!

EUGÈNE. — Et ne mettez jamais d'enfants au monde, car ils pourront bien être plus à plaindre que vous.

PIERRE. — Par la grâce de Dieu, j'espère qu'ils profiteront de ma peine!

FLORENCE. — Donc, vous avez l'espérance!

JACQUES. — Et la foi, par conséquent!

LE CURÉ. — Distinguons...

JACQUES. — Oui, distinguons, l'abbé! L'homme croit au bonheur terrestre; il le cherche, il le veut; aucune fatigue, aucune souffrance, aucun désastre ne le détourne de son but. Et il ne rêverait pas la possession de la vérité religieuse et sociale qui, seule, peut assurer ce bonheur matériel!

LE CURÉ. — Ainsi, tous les hommes, selon vous, cherchent sincèrement la vérité?

JACQUES. — Qui dit chercher, dit chercher; je n'y vois pas d'équivoque, et quiconque cherche la vérité en sent le besoin. Ment-on à dessein à soi-même?

LE CURÉ. — Je me suis mal expliqué. J'aurais dû dire que tous les hommes n'aiment pas et ne cherchent pas la vérité.

JACQUES. — Ceux qui ne l'aiment ni ne la cherchent sont ceux qui n'en ont pas la moindre notion. Il faut les instruire et non les maudire.

PIERRE. — Voilà qui est bien dit! Bonsoir, messieurs, et grand merci pour vos honnêtetés.

FLORENCE.— Moi, j'ai des graines à trier ce soir, et, comme maître Pierre, je me lève avec le jour. Au revoir, messieurs, et à vous de tout mon cœur.

LE CURÉ. — Je vous suis. — Adieu, mes chers voisins. Adieu, monsieur Jacques; je suis votre ami quand même!

JACQUES. — J'y compte bien, cher pasteur.

EUGÈNE. — Attendez, attendez! Il fait un temps de chien!

LE CURÉ. — Vraiment? il faisait si beau quand nous nous sommes mis à table! En effet... j'entends gronder le vent très-fort.

DAMIEN. — C'est un orage. Vous voulez partir malgré cela?

LE CURÉ. — Oui, oui, c'est si près! Voyez, Pierre et le jardinier sont déjà en route.

DAMIEN. — Prenez au moins une lanterne et un parapluie. Tenez!...

LE CURÉ. — Grand merci. Je vous rapporterai cela demain.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

DAMIEN et EUGÈNE, dans la cour.

DAMIEN. — Il va pleuvoir des hallebardes! Quelle tempête, après un si beau coucher de soleil!

EUGÈNE. — Heu! il était trop rouge! Mais qu'a donc Py-

rame à aboyer comme ça? Est-ce qu'il veut manger notre petit curé?

DAMIEN. — Non, il le connaît! On sonne à la grande porte, je crois? Attends donc! Quel diable de vent! Oui, on sonne; allons voir.

SCÈNE XII.

Dans le salon, chez Maurice.

MAURICE, RALPH, JACQUES.

MAURICE. — Vous n'êtes pas étonné, monsieur Jacques, de l'intelligence de Pierre, quand on lui parle raison d'une façon poétique?

JACQUES. — Non! le paysan est comme cela. Vous trouvez en lui le génie à côté de la stupidité. Ah! que de belles choses on pourrait graver sur ces tables rases que le passé nous dispute!

(Il s'assied et joue aux échecs avec Ralph.)

DAMIEN, à la porte. — Écoute donc, Maurice! un instant.

(Maurice sort.)

SCÈNE XIII.

Dans la salle à manger.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, MYRTO en amazone.

MAURICE, à Damien. — Madame de Noirac? Non! une belle dame que je ne connais pas.

DAMIEN, à Maurice. — Ni moi non plus. Elle demande à te parler.

MYRTO. — C'est là monsieur Maurice Arnaud? J'ai un

service à vous demander. Restez, messieurs, ce n'est pas un secret!

MAURICE. — Vous êtes mal ici, madame. L'odeur d'un dîner... Il est vrai qu'au salon, je crains qu'on n'ait déjà fumé.

MYRTO. — Vous avez du monde au salon? Eh bien, restons ici. C'est l'affaire d'un instant.

MAURICE. — Nous sommes à vos ordres.

MYRTO. — Je suis la comtesse de Myrto; vous ne me connaissez pas.

MAURICE. — Nous ne sommes pas des gens du grand monde, madame; nous n'avons pas même l'honneur de vous connaître de nom.

MYRTO. — Peu importe! Je suis parente du marquis de Mireville que vous connaissez?

MAURICE. — Oui, madame, un peu.

MYRTO. — Je suis venue avec l'intention d'acheter une propriété dans ce pays-ci... Je sais que la vôtre n'est pas à vendre. D'ailleurs, elle ne serait pas assez considérable pour moi. Mais, comme la décence ne me permet pas de loger à Mireville, et que c'est de ce côté-ci que je veux examiner, je suis venue sur un cheval et avec un laquais à Gérard pour demeurer ici provisoirement.

MAURICE. — Ici, madame? Comment donc...

MYRTO, étouffant de rire. — Oh! monsieur! dans votre village!

DAMIEN. — Mais c'est un village de paysans; il n'y a pas d'hôtel, pas d'auberge convenable pour vous.

MYRTO. — Je le sais. Je me suis informée en chemin : mais on m'a dit qu'il y avait trois ou quatre petites maisons habitables dans l'endroit, parce qu'il est joli et qu'il y vient quelquefois des promeneurs, des étrangers, des malades. Tenez! je suis au courant de tout. Il y a la maison de monsieur Jacques qui touche au parc de Noirac, une belle propriété! La comtesse est de mes amies.

MAURICE. — Eh bien, madame, pourquoi n'allez-vous pas chez elle?

MYRTO. — Non! elle me retiendrait, et je veux la voir

sans la gêner. On m'a dit que, outre cette maison-ci que vous habitez, vous en possédiez une autre dans le village.

MAURICE. — Il est vrai, madame, et elle est bien à votre service; mais c'est une maison rustique, encore plus modeste que celle-ci.

MYRTO. — Et elle est meublée?

MAURICE. — Avec fort peu de luxe!

MYRTO. — On m'a dit qu'elle était propre et qu'elle était libre. Combien voulez me la louer! Là, voyons, tout de suite?

MAURICE. — Je vous l'offre *gratis,* madame, pour quelques jours, si elle vous convient.

MYRTO. — *Gratis,* monsieur? Non, je n'accepte pas les choses ainsi. Est-ce un refus?

MAURICE. — Au contraire. Vous payerez ce que vous voudrez.

MYRTO. — A la bonne heure. Et je peux m'y installer tout de suite?

MAURICE. — A l'instant même.

MYRTO. — Puis-je avoir une femme pour me servir?

MAURICE. — Si vous vous contentez d'une paysanne, vous en aurez trois pour une. Veuillez entrer au salon, je vais dire qu'on s'occupe...

MYRTO. — Non, rien! donnez-moi le nom d'une de ces femmes.

MAURICE. — Marguerite; la maison à côté de celle où je vais vous conduire.

MYRTO. — Non, ne me conduisez pas. Le domestique qui m'accompagne connaît tout cela. Donnez-moi les clefs.

MAURICE. — C'est Marguerite qui les a. Mais elle peut être déjà couchée?

MYRTO. — Elle se lèvera.

MAURICE. — Vous voulez attendre à sa porte, à cheval, par ce temps affreux?

MYRTO. — Oh! je m'en moque!... Je veux dire, je ne suis pas délicate et ne crains pas les rhumes de cerveau.

MAURICE. — Attendez au moins que l'un de nous aille en avant, avertir...

MYRTO. — Oh! j'y serai avant vous. J'ai quatre jambes! Bonsoir, monsieur, et grand merci. Si vous voulez venir me voir tous les trois demain matin, vous me ferez plaisir. Puisque vous êtes si obligeants, je vous consulterai sur l'emplette que je veux faire d'une propriété dans vos parages.

(Elle se lève. Tous trois la suivent en lui ouvrant les portes et en tenant un flambeau.)

SCÈNE XIV.

Dans la cour du prieuré.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

MAURICE. — Oh! oh! vous montez ce cheval-là? Je le connais, il est vigoureux!

MYRTO. — Il n'est pas mauvais. Est-ce que Diane le monte?...

MAURICE. — Madame de Noirac? Je ne crois pas.

MYRTO. — En ce cas, je suis donc meilleure écuyère qu'elle?... Vous voulez me donner le pied?... non, non! Antoine, ne tenez pas la bride, je la tiens; je ne crains pas cette bête-là j'en ai gouverné de pires. Bonsoir, messieurs!

(Elle part au grand trot.)

MAURICE, au domestique qui la suit. — Antoine, qu'est-ce que c'est donc que cette dame-là?

ANTOINE, riant. — Ma foi, monsieur, j'ai reçu un louis pour me taire... et je ne sais rien.

(Il part.)

DAMIEN. — Collé!

MAURICE. — Refermons les portes, et allons nous chauffer. Il fait un froid de loup.

EUGÈNE. — Que diable signifie cette apparition?

DAMIEN. — Ça? c'est une péronnelle. Elle est jolie!

MAURICE. — Qui sait? c'est aussi bien une lionne!

EUGÈNE. — C'est encore plus crâne que celle de Noirac!

MAURICE. — Allons conter cela au père Jacques. Il nous aidera dans nos commentaires.

SCÈNE XV.

Dans le prieuré.

DAMIEN, EUGÈNE, MAURICE.

DAMIEN. — En attendant, tu fais tes affaires, propriétaire que tu es! Voilà ta maison louée!

MAURICE. — Pas sûr! mais je m'en moque!

EUGÈNE. — As-tu remarqué comme elle a dit ce mot-là: « Je m'en moque? »

DAMIEN. — Oui, j'ai cru qu'elle allait dire mieux! Drôles de femmes qu'on voit à présent! Je croyais qu'on ne trouvait ces genres problématiques qu'à Paris, et ça vient vous relancer au fond des montagnes!

EUGÈNE. — Est-ce que ça vous monte la tête, à vous autres?

MAURICE. — A première vue, non! Ça me fait l'effet du champagne, et je ne l'aime pas.

DAMIEN. — Moi, je dis que pour être le but de ces femmes-là, aventurières ou princesses, il faut être comme monsieur Gérard: avoir cinq pieds huit pouces et une barbe de sapeur, couleur de feu, monter sur des chevaux qui me casseraient les reins, parler chien, renard, piqueurs, steeple-chase, être enfin fort comme un Turc, riche comme un juif et bête comme une oie. Or j'ai trop d'amour-propre pour m'y frotter.

MAURICE. — Tu as raison, toi! Allons philosopher avec nos hommes graves. Ils sont très-gentils au fond! Sexe enchanteur! pourquoi n'as-tu pas souvent une miette microscopique du bon sens d'un homme comme Jacques?

DAMIEN. — Bah! un homme comme Jacques a peut-être,

lorsqu'il était jeune, mis toute sa cervelle en miettes pour une femme comme ça !

MAURICE. — J'en doute.

EUGÈNE. — Qui sait ?

DAMIEN. — Voyons, sommes-nous amoureux ?

MAURICE. — Non.

EUGÈNE. — Non.

DAMIEN. — Non.

MAURICE. — Alors, chorus ! et rentrons au salon en chantant *la Marseillaise !*

SCÈNE XVI.

BATAILLON DE GRUES DANS LES AIRS.

Déroute ! déroute ! Attention ! qui va là ? C'est toi ? o sont les autres ? Quel temps de détresse ! La nue est trouble, l'air est lourd, la terre semble vouloir écorcher nos ailes, et le vent est de plomb. Déroute ! déroute !

—Courage ! courage ! j'ai retrouvé le courant aérien. Qu'on me suive ! qu'on me suive ! Le firmament s'étoile par là-bas. Ne vous séparez point. Où sont les femelles ? où sont les enfants ? Venez, venez !

— Ciel ! ciel ! Étoiles ! étoiles ! Nous voilà tous, personne ne manque ? Tournez, tournez, tournez en rond, qu'on voie toute la bande ! Resserrez la spirale et montez, montez ! Le vent est lourd, mais nos ailes sont fortes. La nuit est sombre, mais notre œil est perçant. Fendons, cinglons, volons, hâtons-nous vers les étoiles, et que nos voix aiguës laissent planer un dernier cri de détresse sur la terre qui s'éloigne !

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Samedi matin, au château de Noirac.

Dans la chambre de Diane.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Oui, madame, il commence à faire jour; mais vous ne voulez pas monter à cheval avant le lever du soleil? Il a fait un temps affreux cette nuit, et je croyais que le vent emporterait les toits. Vous feriez mieux de ne pas sortir ce matin et de vous rendormir, car vous vous êtes couchée bien tard et vous n'avez pas dormi quatre heures.

DIANE. — Je n'ai pas dormi quatre minutes, et je sens que je ne dormirai pas de sitôt. Reste un peu là. Je ne sortirai pas. Sais-tu bien qu'après avoir ri comme une folle de l'idée de ta grisette, j'ai fini, grâce à l'insomnie qui montre les choses en noir, par m'en tourmenter sérieusement? J'ai beau chercher sur quoi peuvent porter ses menaces et quel tour elle prétend me jouer, je ne trouve rien!

JENNY. — Eh! sans doute, madame! Puisque vous ne vous reprochez rien envers personne, vous n'avez rien à craindre de personne. N'y pensez plus. C'est une tête folle, et elle ne serait pas si hardie que de se présenter devant vous.

DIANE. — Je l'espère, et cependant c'est humiliant d'être menacée par une créature comme ça! J'en veux tellement

à Gérard de m'attirer une pareille affaire, que j'ai pris cette nuit la résolution de ne pas me marier.

JENNY. — Comment, madame, pour une chose qui arrive malgré lui? Quand je vous assure qu'il a dit hier à Bathilde de l'en débarrasser, qu'il ne voulait plus la retrouver chez lui? et puisque vous savez qu'il l'a fait partir le soir même, en revenant d'ici, et qu'elle n'a pas passé la nuit à Mireville?

DIANE. — Es-tu sûre de cela?

JENNY. — Antoine me l'a dit hier soir.

DIANE. — Que venait-il faire ici, Antoine, après que son maître était rentré chez lui?

JENNY. — Il a dit que monsieur Gérard avait perdu Léda en s'en retournant, et il venait voir si elle était chez nous.

DIANE. — Est-ce vrai? Est-ce qu'elle y était, sa chienne?

JENNY. — Oui, et Antoine l'a remmenée.

DIANE. — Et il t'a dit que cette femme était repartie pour Paris?

JENNY. — Pour Paris, je ne sais pas. Je n'ai pas osé lui faire de questions. Ces domestiques, ça a un si drôle d'air en parlant de ces sortes d'histoires! Mais il m'a dit : Elle n'y est plus; elle *vient de filer!* »

DIANE. — Tiens, Jenny, je crois que Gérard veut essayer de me tromper. Il est assez simple pour s'imaginer que c'est possible, qu'il cachera une fille dans son château, à une lieue de moi, et que je ne le saurai pas!

JENNY. — Vous pouvez croire qu'il vous aime assez peu pour revenir à une ancienne fantaisie?

DIANE. — Oh! cela, peu m'importe! Je ne suis pas du tout jalouse de lui. Je ne le crois, d'ailleurs, ni assez tendre, ni assez bouillant pour revenir à la passion ou à la pitié envers une femme quelconque. Mais je le crois lâche, et voilà ce qui me dégoûte le plus de lui. Je crois qu'il craint les esclandres de cette folle, et qu'il est assez fat pour craindre ma jalousie, et assez peu intelligent pour ne pas trouver un moyen sûr et prompt de chasser cette... Margo, Myrto, comment l'appelles-tu?

JENNY. — Chasser une femme, quelle qu'elle soit, c'est

bien dur, madame! On ne chasse pas même un chien importun qui se jette dans vos jambes.

DIANE. — Un chien! je le crois bien! Mais une fille! on la chasse à coups de cravache, à moins que l'on n'ait quelque motif pour la ménager. Et il y en a toujours, vois-tu! Ces histoires de débauche ne sont jamais bien nettes, et ces misérables créatures ne seraient pas si impudentes si on ne leur donnait quelques droits de l'être, je ne sais lesquels!

JENNY. — Ni moi non plus. Mais pourquoi, vous qui êtes compatissante, parlez-vous si durement de ces malheureuses filles? Moi, je les plains, et Myrto me fait de la peine, je vous assure.

DIANE. — Ne m'en parle plus. Je lui pardonnerai ses menaces si elle me fait naître un bon prétexte pour me débarrasser convenablemet du marquis; car, à dire vrai, plus je le vois et moins je m'y attache.

JENNY. — Mon Dieu, madame, n'est-il pas bien tard pour rompre comme cela?

DIANE. Qu'appelles-tu bien tard? Est-ce que tu es folle?

JENNY. — Oh! madame, je sais bien que vous l'avez tenu à la distance qu'il fallait! Mais enfin, promettre c'est s'engager.

DIANE. — Je ne lui ai rien promis de positif. Je l'ai toujours tenu entre la crainte et l'espérance. Je l'ai laissé se flatter, je ne l'ai pas flatté.

JENNY. — Ah! c'est bien subtil, cela? Faire espérer, c'est déjà accorder.

DIANE. — Oui, dans tes idées naïves et niaises. Mais nous avons un autre code, nous autres femmes du monde; nous savons fort bien jusqu'où nous pouvons aller.

JENNY. — Eh bien, ma chère maîtresse, permettez à la pauvre niaise de Jenny de vous dire qu'elle craint que vous ne le sachiez pas.

DIANE. — Ah! ah! tu me tiens tête? Tu veux discuter avec moi? Voyons.

JENNY. — Oui, madame, je dis que vous ne le savez pas, parce que vous êtes trop franche pour en savoir si long. Si vous aviez le cœur et la tête assez froids pour ne jamais

aller un peu plus loin que vous ne voulez, je craindrais que vous ne fussiez pire que Myrto, et, comme cela n'est pas, je crains que vous ne vous soyez engagée plus que vous ne croyez.

DIANE. — Je crois vraiment que tu me fais de la morale!...

JENNY. — Oh! vous n'en avez pas besoin; vous savez bien que je dis vrai.

DIANE. — Peut-être... Mais laissons ça; ça m'ennuie. Parle-moi du jardinier.

JENNY. — Du jardinier?

DIANE. — Eh bien, oui. Qu'est-ce que tu as à faire tes grands yeux ébahis?

JENNY. — Qu'est-ce que vous voulez donc que je vous dise du jardinier? Lequel?

DIANE. — Ah! voilà de l'hypocrisie!... Lequel? Penses-tu me faire croire que tu ne fais pas de différence entre Cottin et Florence?

JENNY. — J'en fais beaucoup. Cottin est un excellent homme, bien honnête, bien doux; mais il ne parle pas et il ne raisonne pas comme monsieur Florence.

DIANE. — Tu vois bien? L'un est Cottin, l'autre monsieur Florence. Cottin est une bête, et Florence un homme d'esprit.

JENNY. — Non, madame, je ne prends pas monsieur Cottin pour une bête. Seulement l'autre sait mieux s'expliquer.

DIANE. — Aussi tu ne causes pas avec Cottin, et tu te promènes, tu cours les champs avec Florence.

JENNY. — Oh! madame, je cours les champs! J'ai été à Mireville pour faire une commission qui ne me plaisait guère; j'avais grand'peur pour revenir seule, et parce que je vous ai dit que Florence était venu au-devant de moi, vous dites que je cours avec lui! C'est un mot bien dur et que je ne mérite pas.

DIANE. — Que tu es sotte et prude! Quel mal y aurait-il, après tout? N'es-tu pas libre d'aimer qui bon te semble?

JENNY. — Non, madame.

DIANE. — Pourquoi?

JENNY. — Parce que je n'ai pas encore oublié Gustave.

DIANE. — Ah! tu commences à dire *pas encore?* C'est un progrès, et je vois que monsieur Florence n'a pas perdu son temps. Sais-tu qu'il a une figure charmante, ce garçon-là? Je voudrais bien savoir d'où il sort? Mais tu prétends ne pas le savoir. Tu mens, j'en suis certaine. N'importe! S'il te plaît, j'en serai charmée, ma pauvre enfant. Il est bien temps que tu te consoles, et si tu ne trouves pas qu'un jardinier soit au-dessous de toi pour la condition... Il est certain qu'ici la condition ne fait rien, il a une éducation... c'est étonnant! Mais ne sois pourtant pas trop pressée, Jenny! Il faut le connaître et ne pas être trompée une seconde fois. S'il est ce qu'il paraît, je veux bien vous marier ensemble. Je te ferai une petite dot, et vous ne me quitterez pas.

JENNY. — Ah! madame, voilà votre bon cœur et votre imagination qui trottent. Je ne pense pas à Florence, et Florence ne pense pas à moi.

DIANE. — Il ne te fait pas la cour? Tu m'en donnes ta parole d'honneur?

JENNY. — Je vous la donne.

DIANE. — D'où vient ce changement?

JENNY. — Quel changement?

DIANE. — Tu disais avant-hier que tu n'oublierais jamais ton ingrat, et aujourd'hui tu as l'air d'y travailler?

JENNY. — C'est vrai, j'y travaille, comme vous dites, et cela me fait bien mal de me forcer comme cela; mais je prie Dieu, et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

DIANE. — Qui a fait ce miracle? Allons! c'est la vue du beau jardinier, conviens-en!

JENNY. — Non! c'est une parole de monsieur Jacques.

DIANE. — Monsieur Jacques! Ah! voilà un homme qui m'intrigue aussi, un homme qui a des habits de quaker et des manières de gentilhomme! D'où ça sort-il, tout ce monde-là? Et toi, tu connais déjà tout ça? Sais-tu que tu te répands singulièrement? Tu as été parler de tes amours avec Jacques?

JENNY. — Oui, tout bonnement. On le dit si sage, si savant!

DIANE. — C'est un savant? Il doit bien s'entendre aux délicatesses de l'amour!

JENNY. — Eh bien, madame, riez si vous voulez, il s'y entend mieux que vous.

DIANE. — Ah bah? Invite-le à dîner ce soir avec moi.

JENNY. — Oh! je le veux bien! Vous l'aimerez tout de suite! Il est si paternel, si doux! A la première parole que je lui ai dite, j'ai été entraînée à me confesser à lui.

DIANE. — C'est drôle, il ne m'a pas fait cet effet-là. Après, tout, je ne l'ai pas examiné. Il faut qu'un homme soit bien intéressant pour l'être encore à soixante ans? Eh bien, quelle est donc cette parole magique qu'il a trouvée pour te guérir? S'il en avait une pour conjurer l'ennui!

JENNY. — Il ne m'a pas guérie, il m'a calmée. Il m'a dit... Mais je ne saurai jamais redire ça comme lui.

DIANE. — Cherche bien... Mais qu'est-ce que c'est? Que veut Marotte?

MAROTTE, entrant. — C'est une dame qui demande à parler à madame la comtesse.

DIANE. — Une visite à six heures du matin? Ah! voilà qui est trop province! Dites que je dors!

MAROTTE. — Elle dit que madame ne refusera pas de la recevoir. Elle s'appelle madame de Myrto.

DIANE. — Ah! mon Dieu!

JENNY. — Est-il possible?... Je vais lui parler!

DIANE. — Non! non! puisque la voilà, je veux la voir; faites entrer.

(Marotte sort.)

JENNY. — Y songez-vous? Sans savoir si elle vient avec des intentions raisonnables? Je l'aurais peut-être calmée, si elle est en colère.

DIANE. — Mais que veux-tu donc que je craigne? Je saurai bien la mater, va! Et puis, je suis curieuse de savoir ce que c'est qu'une lorette. Ça m'occupera, ça m'amusera.

JENNY. — Dites-moi de rester avec vous. Si elle s'emporte... je me souviens qu'elle était un peu brutale autrefois... Je lui ferai entendre raison mieux que vous.

DIANE. — Bien, reste! La voilà, tiens! Elle est charmante, et mise comme un ange!

MYRTO, entrant. — Bonjour, madame de Noirac. Je vous

remercie de me recevoir comme ça tout de suite. Ça n'est pas d'une bégueule. Ah! que vous êtes donc jolie, et bien arrangée, avec ce petit bonnet de dentelle! Ma foi! je crois que vous êtes plus jolie que moi!

DIANE. — Vous êtes trop modeste, mademoiselle Myrto!

MYRTO. — Si, si, vous êtes plus jolie, je vois ça, n'est-ce pas, Jenny? Ma foi, Gérard n'a pas de mauvais yeux. Reste à savoir si vous avez plus d'esprit que moi... car sur ce chapitre-là, Gérard ne s'y connaît pas du tout.

DIANE. — Voyons donc votre esprit d'abord, mademoiselle Myrto, et faites-en preuve en parlant sérieusement, si c'est une raison sérieuse qui vous amène devant moi.

MYRTO. — Vous voulez que ce soit sérieux? Je le veux bien; c'est à votre choix. Mais, est-ce qu'elle va rester là, elle?

DIANE. — Jenny? Pourquoi pas? Je n'ai rien de secret à dire ni à entendre.

MYRTO. — Peut-être que si! n'en jurez pas.

DIANE. — Vous vous trompez. N'importe! je suis sûre d'elle.

MYRTO. — Comme vous voudrez. Ah! que vous avez là un joli petit chien! quel bijou! et il me caresse! J'ai envie de vous le voler. Est-ce que c'est Gérard qui vous l'a donné? Je parie que c'est le chien de la Havane qu'il m'avait promis, et il a prétendu ensuite qu'il avait péri en mer.

DIANE. — Voyons, est-ce de monsieur de Mireville ou de mon petit chien que vous venez me parler, mademoiselle? Je vous attends.

MYRTO. — Oh! vous pouvez bien attendre un peu. Dame! je ne sais par où commencer, moi! Je ne complais pas vous voir entrer comme ça en matière. Ça ne vous fait donc rien que je vienne vous parler de votre amant, moi qui suis sa maîtresse?

DIANE. — Monsieur de Mireville n'est pas mon amant, mademoiselle. S'il est le vôtre, je ne vous le dispute pas.

MYRTO. — Bah! vous ne l'aimez pas? J'en étais sûre! Eh bien, il ne se doute pas de ça, ce pauvre Gérard! Il croit que vous êtes folle de lui!

DIANE. — J'ai beaucoup d'estime et d'affection pour monsieur de Mireville. Il est possible qu'un mariage entre nous

en devienne un jour la preuve; mais jusque-là, je ne m'arroge aucun droit sur lui, et il est libre d'avoir autant de maîtresses qu'il lui plaira.

MYRTO. — Et vous, autant d'amants...

DIANE. — Pourquoi cherchez vous à m'insulter, mademoiselle? Je vous parle, je crois, avec beaucoup de calme et de politesse!

MYRTO. — C'est vrai, madame de Noirac, vous êtes très-polie et très-douce; mais, enfin, ce n'est pas pour échanger des cérémonies avec vous que je suis venue hier soir de Mireville par un temps de chien pour coucher dans un galetas. Je voulais vous prendre au saut du lit, comme on dit, parce que je sais que vous aimez la promenade; et puis je serai peut-être bien aise que Gérard, qui vient ici tous les matins, m'y trouve arrivée avant lui.

DIANE. — Dites donc le but de votre visite.

MYRTO. — Bah! vous le savez bien. Je l'ai dit à Jenny. Est-ce que tu ne le lui as pas dit, toi?

JENNY. — Tu étais folle hier, ma pauvre Céline, et ce matin tu sens que tu as été ridicule. Conviens-en et laisse madame tranquille. Tu étais curieuse de la voir, tu voulais savoir si tu serais bien reçue. Tu as vu madame. Elle est belle et elle te parle avec bonté. Si tu n'as rien de bon à lui dire, remercie-la et viens ailleurs parler d'autre chose.

MYRTO. — Non, non, on ne m'intimidera pas avec de grands airs! Quelque chose de rare! J'en prends aussi quand je veux, de ces airs-là! J'en veux à madame, et il faut qu'elle sache bien que si elle épouse Gérard, c'est un effet de ma générosité.

DIANE. — Vous êtes bien bonne, et je vous en remercie, mademoiselle Myrto!

MYRTO. — Ah! voilà que vous me raillez! Voyez-vous ce petit ton! Eh bien, oui, ma belle dame, il ne tient qu'à moi de vous empêcher d'être marquise, et ne faites pas trop la princesse avec moi!

DIANE. — Peut-on vous demander comment vous m'en empêcheriez, si j'en avais l'intention arrêtée?

MYRTO. — L'avez-vous, oui ou non ?

DIANE. — Cela ne vous regarde pas.

MYRTO. — Pardon ! ça me regarde. J'ai une tête aussi ! Je veux bien vous laisser Gérard, mais je ne veux pas qu'il me laisse sans ma permission.

DIANE. — Eh bien, arrangez-vous ensemble ; cela ne me regarde pas du tout.

MYRTO. — Allons, c'est bien ! Vous ne vous souciez pas de lui, vous vous moquez de lui, et vous voilà bien forte, parce que vous n'avez pas à me disputer un homme dont vous ne voulez que le nom. Voilà donc vos manières, à vous autres? « Prenez nos amants, mesdemoiselles, nous n'y tenons pas, pourvu qu'ils nous épousent ! » Eh bien, nous ne pouvons pas vous empêcher de vouloir, malgré tout, les épouser ; nous ne pouvons pas vous forcer à en être jalouses ; mais nous pouvons quelquefois rompre vos mariages et faire que vous ayez la honte d'être délaissées comme nous le sommes.

DIANE. — Non, pas comme vous l'êtes !

MYRTO. — Ah ! enfin, voilà la colère qui vient et la haine qui perce ! Merci, ma belle comtesse ! J'aime mieux çà que vos douceurs méprisantes, et je peux enfin vous jeter la honte à la figure. Vous serez délaissée par le marquis de Mireville, je vous en réponds ! et il dira partout que c'est lui qui ne vous a pas trouvée digne de porter son nom. Ce sera assez humiliant pour une femme d'esprit comme vous, d'avoir été plantée là par un homme si simple ! Adieu, je vous avertis que vous avez vu hier le marquis pour la dernière fois, et qu'il sera à Paris demain, racontant à deux cents personnes pour quelles raisons il vous laisse seule dans vos terres !

JENNY. — Céline, vous mentez... vous ne pouvez pas...

MYRTO. — Tu m'ennuies, tais-toi, soubrette ! — Madame de Noirac, avez-vous écrit beaucoup de lettres à monsieur de Vaudraye? Vingt-quatre, je crois ! Elles sont dans mes mains, ainsi que celles dont vous avez gratifié Ernest de Guerbois. Demain, tout Paris les lira, à moins que vous ne fassiez ici amende honorable du petit mot de tout à l'heure, et que vous ne me disiez... sans sourire et sans pincer les

lèvres... en me tendant la main, et d'un air enfin qui satisfasse mon amour-propre : Vous êtes bonne, Myrto, et je vous remercie.

DIANE. — Vous êtes folle !

JENNY. — Oui, tu es folle...

MYRTO. — Certainement, je suis folle ! car, à ma place, il y en a qui diraient : Mille francs par lettre, ma belle dame ! il y en a, en tout, trente-huit ; ça fait trente-huit mille francs. Moi, je méprise l'argent ; j'en ai assez pour le quart d'heure, et, d'ailleurs, je trouve ça lâche de vendre la vengeance. Je veux humilier et non dépouiller. Humiliez-vous, comtesse ! Allons, courbe la tête, fière *sycophante*, et après ça, tu verras que Myrto est de parole ! Les lettres vous seront rendues gratis.

JENNY. — Ah ! madame ! si ces lettres sont fâcheuses pour vous, prêtez-vous à son caprice. Elle est folle, mais elle n'est pas méprisable, voyez ! un peu de bonté, et vous aurez son cœur. Eh ! mon Dieu ! le cœur d'une pauvre fille perdue peut être bon encore ! N'est-ce pas, Céline ? Il y reste toujours quelque chose de ce que Dieu y avait mis, et je suis sûre qu'il y a des moments où la reconnaissance et l'attendrissement... Sois bonne aussi, toi ; baise sa main, et elle t'embrassera.

MYRTO, émue un instant. — Voilà... Je tiens sa main... et elle est froide ! Ah ! elle n'est même pas émue, ta grande dame ! Elle n'a ni peur, ni honte, ni reconnaissance, ni pitié... c'est un marbre !

DIANE, retirant sa main. — Mademoiselle Myrto, écoutez-moi bien ! A supposer que vous ayez des lettres qui puissent me compromettre, et je doute encore qu'il y ait des hommes du monde assez lâches pour donner nos lettres à des filles...

MYRTO. — Il y en a apparemment, car j'ai les vôtres. Je les ai ici, je le prouverai !

DIANE. — C'est bien, je m'y attends, et ne vous en empêcherai par aucun moyen. Je sais aussi qu'il y a des femmes du monde assez lâches pour subir vos conditions et pour vous racheter, à tout prix, ces preuves de leur faiblesse. Je

ne suis pas de ces femmes-là. Tout ce qui est poltron me répugne. C'est un malheur, sans doute, que de voir des lettres intimes passer de main en main et subir l'outrage des plus grossiers commentaires; mais si le monde est vil et mechant, c'est une raison de plus pour lever la tête, pour accepter avec dédain ses outrages, et pour se consoler avec sa propre estime. Or je perdrais la mienne en m'abaissant à vous implorer. Gardez votre vengeance, je veux garder mon mépris. Sortez!

MYRTO. — Allons! vous l'avez voulu, ma belle! Tant pis pour vous! Adieu, Jenny!

JENNY. — Non, tu ne feras pas une pareille chose! Tu y renonceras! Je te suis.

DIANE. — Restez, Jenny; je vous l'ordonne!

(Myrto sort.)

JENNY. — Madame, madame! ne me retenez pas; je suis sûre...

DIANE. — Reste, te dis-je. Je suis calme. Ces lettres me tueront, mais ne m'aviliront pas.

JENNY. — Mon Dieu, comme vous êtes pâle!...

DIANE. — Non, ce n'est rien!

JENNY. — Ah! vous vous trouvez mal... Mon Dieu, madame!...

MAROTTE, entrant. — Madame!... Quoi donc? qui a crié?

JENNY. — Vite, vite... de l'air... le flacon!... C'est une attaque de nerfs!

SCÈNE II.

Dans le potager du château de Noirac.

PIERRE, COTTIN.

PIERRE. — Oui, c'est comme je te le dis. Je vas chez le maire et chez le curé pour faire publier mes bans, et pas plus tard qu'à la Toussaint, j'épouserai la Maniche.

COTTIN. — J'en suis content, Pierre, et je te fais mon compliment. C'est une forte fille, et d'un grand courage.

PIERRE. — Pour une belle fille, c'est une belle fille. Elle vous enlève un sac de six boisseaux de blé sur son épaule comme une autre enlèverait un sac de balle. Mais c'est pas tout ça, jardinier! Faut se parler raisonnablement tous les deux!

COTTIN. — Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

PIERRE. — Je suis un homme, et tu n'es pas une poule.

COTTIN. — J'espère être un homme aussi!

PIERRE. — J'en tombe d'accord. Eh bien, tu as fait les yeux doux, dans le temps, à ma future.

COTTIN. — Dame! je ne dis pas non; elle me revenait bien! Mais elle n'a pas voulu de moi, et je m'en suis consolé; que veux-tu? Il y a plus de deux ans que je ne lui ai pas dit quatre paroles.

PIERRE. — Oh! je sais bien que tu ne m'as point traversé dans mes amitiés; mais il ne faut point me trahir dans mon mariage.

COTTIN. — Pourquoi me dis-tu ça? Est-ce que je suis un faux ami?

PIERRE. — Non! nous avons toujours été camarades, et je sais que tu es juste et franc comme tout. Moi aussi, pour l'amitié, je vas tout droit. C'est pourquoi je te dis: Il y a deux ans que tu ne parles plus à la Maniche; mais la voilà tantôt ma femme, et je suis ton ami. Il faudra bien que tu lui parles; il faudra bien que tu viennes chez moi. Eh bien, quelle mine est-ce que tu vas lui faire, à ma femme?

COTTIN. — La mine d'un honnête homme. Je n'en peux pas faire d'autre, j'espère!

PIERRE. — J'entends bien... mais...

COTTIN. — Mais quoi?

PIERRE. — Cottin!... Ma future m'a tout dit.

COTTIN. — Elle a eu tort...

PIERRE. — Non! elle a eu raison. Je t'avais vu, dans le temps, te promener avec elle, et on disait des choses... Enfin, je me sentais d'être un peu jaloux. Je l'ai confessée...

là, dans le cœur! C'est une brave fille, elle ne m'a point trompé. Elle voulait bien de toi, dans le temps.

COTTIN. — Non, non, elle m'a renvoyé!

PIERRE. — C'est bien, ce que tu dis là, et c'est comme ça qu'il faut toujours dire à tout le monde.

COTTIN. — Est-ce que j'ai jamais dit autrement?

PIERRE. — Non! Faut continuer par égard pour moi.

COTTIN. — C'est bien commode, c'est la vérité!

PIERRE. Non! La vérité, c'est que le père n'a point voulu, et que la fille s'est soumise au père. Mais vous avez été bons amis ensemble, et on sait bien que l'amitié...

COTTIN. — Tais-toi, Pierre, il ne faut jamais ni dire ni penser ça.

PIERRE. — Tu as raison, il faut le savoir, se taire et l'oublier.

COTTIN. — Si on le croit, faut le pardonner, du moins!

PIERRE. — Oui, c'est fait. J'aime la fille, elle m'a dit la vérité, elle m'aime, je l'épouse. Une fois ma femme, c'est sacré, le passé, et, bien moins qu'un autre, je n'ai le droit de tourmenter et de mortifier celle que j'ai charge de faire respecter.

COTTIN. — Ça serait faire perdre le respect aux autres.

PIERRE. — Bien dit! Tu m'entends, et en voilà assez.

COTTIN. — Mais si ça te fâche que j'aille chez toi?

PIERRE. — Non, tu y viendras quelquefois; pas assez souvent pour qu'on croie que tu me trompes, assez souvent pour qu'on ne croie pas que j'ai été trompé. Je ne crains pas que ma femme me trahisse ; je saurai bien me faire aimer. Et puis le ménage, le travail, la famille .. et toi, d'ailleurs...

COTTIN. — Moi? Je serais pire qu'une bête si j'avais seulement dans l'idée... Tiens, je ne me souviens de rien, et c'est si vrai, qu'à partir d'aujourd'hui, mettons que nous avons rêvé ça et que ça n'est pas.

PIERRE. — C'est bien, Cottin ; tu viendras à ma noce?

COTTIN. — Et si je lâche un mot, si je fais un œil dont tu ne sois pas content ce jour-là ou tout autre jour de ma vie, méprise-moi!

PIERRE. — Je suis content. Adieu, mon vieux!

COTTIN. — Bonjour, mon camarade.

SCÈNE III.

Auprès de la haie de Jacques.

JACQUES, RALPH.

RALPH. — Voici une lettre qui change mes projets. Ma femme est retenue à Paris par quelques affaires, elle ne sera que dans quatre jours à Lyon. J'ai donc le temps d'en passer encore deux avec vous, mon cher Jacques.

JACQUES. — C'est une bonne nouvelle pour moi. En ce cas, nous approfondirons le sujet que nous n'avons qu'effleuré hier soir: la famille.

RALPH. — Nous avons parlé de l'amour, mais au point de vue de la nature plus qu'à celui de la religion et de la société. Nous allons donc aborder ce vaste sujet. Nous n'aurons pas le temps de l'embrasser tout entier. Il nous faudrait des années pour tout ce que nous avons à nous demander et à nous répondre, et nos heures sont comptées! Mais nous pouvons, au moins...

JACQUES, RALPH, FLORENCE, MYRTO.

FLORENCE, dans le parc. — Oui, mademoiselle, on peut sortir par ici. C'est le jardin de monsieur Jacques, qui ne le trouvera pas mauvais.

MYRTO. — Et cela conduit au village?

JACQUES, souriant. — Si l'on veut; passez, madame.

MYRTO. — Bonjour, monsieur Jacques, puisque monsieur Jacques il y a! Je vous demande mille pardons. Je suis une nouvelle habitante du pays, et je ne connais pas encore les chemins.

JACQUES. — C'est vous qui êtes venue hier soir chez Maurice ?

MYRTO. — Et qui demeure, pour l'instant, dans une maison à lui! Une fameuse baraque! Mais ça ne fait rien, les lits sont propres et j'y ai bien dormi.

JACQUES. — J'en suis fort aise!

MYRTO. — Tiens! vous avez l'air d'un vieux malin, vous! Ce pays-ci me semble rempli de gens d'esprit, savez-vous ? Et si j'y reste, je veux voir du monde. Ah çà, dites-donc, vous, le jardinier!... vous êtes encore un farceur, de me dire que vous êtes jardinier... Comme si je ne vous reconnaissais pas!

FLORENCE. — Moi aussi, mademoiselle, je vous reconnais fort bien.

JACQUES. — Vous vous connaissez?

MYRTO. De vue, voilà tout.

FLORENCE. — Oh! je sais fort bien qui vous êtes...

MYRTO. — Eh bien, tant mieux pour vous; mais je ne peux pas en dire autant de vous; je ne me souviens pas de votre nom... Mais je vous ai vu souvent, souvent, du temps que j'étais liée avec Guérineau, l'entrepreneur. Vous aviez un joli cheval arabe pur sang... J'ai voulu vous l'acheter, vous n'avez pas voulu! Par parenthèse, vous n'étiez pas bien aimable avec moi et je vous appelais l'ours. Comment diable vous appelez-vous?

FLORENCE. — Cela ne peut pas vous intéresser, et quand même vous le sauriez aujourd'hui, vous l'oublieriez demain.

MYRTO. — C'est possible; je n'ai pas la mémoire des noms, mais j'ai celle des figures, et la vôtre est de celles qu'on n'oublie pas, d'ailleurs! Pourquoi donc faites-vous semblant d'être jardinier, vous qui avez... ah bah! on m'a dit cinquante mille livres de rente?

JACQUES, à Florence. — Est ce vrai?

FLORENCE. — Madame plaisante : elle me prend pour un autre!

MYRTO. — Oh ! que non ! et la voix, et l'air moqueur, toujours le même air! Vous me plaisiez bien, mais je vous dé-

testais, parce que vous n'avez jamais été gentil avec moi. J'ai envie de me venger. Qu'est-ce que vous faites donc à présent à la campagne, chez madame de Noirac?

JACQUES. — Vous vous trompez, mademoiselle. Florence est jardinier-fleuriste au château de Noirac, et par conséquent il n'a pas de chevaux arabes et il n'a pas cinquante mille livres de rente.

MYRTO. — A moins qu'il n'ait tout fricassé en deux ou trois ans! Mais ce n'est pas ça, et je devine l'affaire. Monsieur fait ici un roman avec madame de Noirac; c'est encore bon à savoir, ça! Bonjour, messieurs, au plaisir de vous revoir.

(Elle s'en va.)

JACQUES, FLORENCE, RALPH.

RALPH. — Comment, c'est là la femme dont ces jeunes gens nous parlaient hier? et ils doutaient de ce qu'elle pouvait être?

JACQUES. — Ces femmes-là prennent tous les aspects, et celle-ci probablement peut, quand bon lui semble, faire la dame pendant cinq minutes.

FLORENCE. — Oui, il y en a qui peuvent en prendre et en garder plus longtemps le langage et l'attitude. Myrto est plus naturelle et plus spontanée; elle se lasse vite de poser, et à tout instant elle jette masque et bonnet par-dessus les moulins. Elle n'est pas des plus mauvaises; mais c'est encore une assez triste connaissance à faire pour des gens sans expérience, et vous ferez bien d'en avertir vos amis les artistes, si, comme je le présume, ils connaissent encore peu le monde.

JACQUES. — Mais vous, Florence, sans vous accuser de faire un roman avec madame de Noirac, savez-vous que je suis étonné? Un homme de votre profession peut parler et penser comme vous faites, mais non pas connaître le monde comme vous paraissez le connaître?

FLORENCE. — Oh! je ne ferai pas le mystérieux avec vous,

monsieur Jacques. J'ai vécu dans le monde, pas beaucoup, je ne l'ai jamais aimé, mais un peu, pour savoir ce que c'était. Je m'y trouvais naturellement entraîné par une certaine fortune, et il me fallait sortir autant de ma position pour m'en abstenir qu'il me le faudrait faire maintenant pour y rentrer. J'avais, en effet, des rentes et des chevaux; mais je n'eus pas longtemps à en jouir. Mon père fut ruiné par une spéculation désastreuse. L'infortuné en mourut de chagrin en peu de semaines, laissant des dettes au moins égales à son avoir. J'ai tout liquidé, tout acquitté scrupuleusement. Si mademoiselle Myrto n'a pas entendu parler de mon désastre, c'est que, changeant souvent de milieu, elle avait cessé de voir mon ami Guérineau lorsque ce malheur m'arriva. Depuis, j'ai cherché à vivre de mon travail, et cela ne m'a pas coûté le moins du monde.

RALPH. — Eh bien, c'est une grande preuve de bon sens, et je vous en estime davantage.

FLORENCE. — Oh ! ne m'en faites pas compliment. J'avais été élevé pour le travail, dans le principe. Mon pauvre père était un jardinier-pépiniériste habile et instruit. Jusqu'à l'âge de quinze ans, je fus son apprenti et son aide. Pendant ce temps il faisait sa fortune. Diverses entreprises ingénieuses dans sa partie l'enrichirent en très-peu d'années. Alors il voulut me donner une éducation plus complète. J'eus un précepteur, et j'appris la langue et l'histoire de mon pays. Puis il me fit voyager pendant deux ans, et j'étudiai les lois de la végétation dans diverses contrées, car la botanique était restée ma passion dominante. Je revins pour voir prospérer mon père pendant quelque temps encore. Et puis la catastrophe arriva à la révolution de Février. Tout en m'occupant de payer ses dettes, je cherchai mon pain quotidien dans les premiers travaux qui me tombèrent sous la main. J'aurais pris une brouette de terrassier plutôt que de recourir à la bourse de mes amis. J'essayai diverses parties; mais, toujours ramené à l'étude et à la culture des plantes, je cherchai l'emploi que j'occupe ici, et je veux m'y tenir jusqu'à nouvel ordre. Quant à madame de Noirac, je ne

la connais guère plus que vous ne la connaissez vous-même, et je peux même vous avouer que je n'ai pas une grande sympathie pour ses manières.

JACQUES. — Ni moi non plus; mais peu importe. Elle ne vivra pas à la campagne, j'en suis certain. Elle n'y viendra qu'en passant. L'espace est vaste, le terrain excellent, et vous aurez ici un travail agréable. Je souhaite, pour mon compte, de conserver le plus possible un voisin tel que vous.

FLORENCE. — Je serai fier si vous m'accordez un jour le titre d'ami, monsieur Jacques, et je suis bien décidé à m'en rendre digne. Pour commencer, je ne veux pas causer plus longtemps. Je retourne au travail, dont cette vierge folle m'a dérangé, je ne sais comment ni pourquoi.

JACQUES, lui serrant la main. — Au revoir, mon brave jeune homme. Voulez-vous venir dîner avec nous aujourd'hui? Ce sera l'heure où vous finissez votre journée.

FLORENCE. — Je le veux bien, si vous me permettez de vous quitter de bonne heure.

JACQUES. — Cela va sans dire. Deux heures pour manger et causer avec des amis, voilà une récréation bien légitime! Combien de pauvres travailleurs ne l'ont pas ou ne sont pas capables de l'apprécier!

FLORENCE. — Hélas! quand je pense à eux, je me regarde comme un privilégié de la fortune et de l'éducation!

(Il s'en va.)

RALPH. — Savez-vous que voilà un homme très-raisonnable et très-bon?

JACQUES. — Oui certes, une nature excellente et un cerveau très-bien organisé. J'ai causé hier avec lui en nous rendant au prieuré, et il m'a paru fort instruit, non-seulement dans sa partie, mais généralement en histoire naturelle. Cela ne l'empêche pas de bien juger les hommes et la société, d'être assez versé en littérature, et d'avoir les instincts et les jouissances d'un artiste et d'un poëte.

RALPH. — Savez-vous ce qui me frappe, à propos de cet homme et de beaucoup d'autres que j'ai rencontrés et observés depuis mon retour en France? c'est que les distinctions de classes s'effacent avec une rapidité surprenante. La

seule distinction réelle qu'il y eût, il y a vingt ans, je dis réelle aux yeux de l'homme sensé, c'était celle que trace le plus ou moins de part à la vie intellectuelle; mais elle était encore assez tranchée; et me voilà bouleversé et ravi à chaque instant à la vue d'hommes instruits et intelligents qui prennent le marteau ou la charrue, tandis que des manœuvres prennent la plume avec succès ou lisent avec fruit des ouvrages sérieux. D'une part, l'éducation classique, que l'on jugeait indispensable, ne l'est plus. Cela est prouvé. De rapides études individuelles font surgir des hommes aussi capables et aussi utiles que les bacheliers ès lettres. D'autre part, cette même éducation classique ne gêne pas l'homme qui veut travailler de ses bras, et, pour celui qui a du sens, loin de lui créer une source de regrets et d'humiliations dans sa rude carrière, elle ennoblit et poétise les fonctions les plus matérielles.

JACQUES. — Ah ! c'est qu'il n'y a pas de fonctions purement matérielles dans le travail de l'homme. Toujours l'intelligence et l'expérience raisonnée ennobliront son labeur physique en le simplifiant. Vous avez remarqué combien nos paysans sont lents, maladroits, et, par le résultat, débiles dans l'emploi de leurs forces musculaires. Cela vient de l'absence d'habitude dans le travail intellectuel du raisonnement. La routine les tue. De robustes bras que ne pousse pas un cerveau actif ne fécondent pas puissamment la terre, et c'est un blasphème, aussi bien qu'un mensonge, de dire que le jour où tous les ouvriers seront instruits, ils ne voudront et ne sauront plus être ouvriers.

RALPH. — Certes, c'est le contraire. S'il y a encore trop de mauvais ouvriers, c'est parce qu'il y a encore trop d'esprits incultes. Heureusement, l'intelligence humaine cherche avec passion désormais à secouer ses entraves. La poésie elle-même est nécessaire pour donner l'ardeur au travail. Ah ! comme vos laboureurs seraient moins tristes et moins accablés en fendant ces lourdes terres dès le matin, si, pendant une demi-heure seulement, ils avaient lu et compris les *Géorgiques*, à la veillée!

JACQUES. — Hélas, oui! O humanité, toi si riche et si belle

quand tu t'élèves vers la pensée de Dieu, pourquoi faut-il que quelques-uns de tes membres soient initiés seuls aux joies de l'âme, tandis que le plus grand nombre ne connaît, dans la vie, d'autre devoir que la peine et d'autre mobile que le salaire? Mais vous avez raison d'être relativement content de ce que vous voyez, mon ami. C'est déjà une grande conquête. Les révolutions ont cela de fécond qu'elles mêlent les cartes. Elles font et défont les situations personnelles. Elles nivellent les rangs, elles initient l'oisif aux joies salutaires du travail, elles excitent le travailleur à devenir intelligent à son tour. Encore quelques années, et on n'osera plus dire qu'il faut des hommes abrutis pour servir les hommes éclairés. Prenez cent personnes, dont une seule sera instruite, et condamnez-la à vivre et à travailler avec les quatre-vingt-dix-neuf autres. Quelle sera la plus à plaindre? Celle-là précisément qui comprendra l'impuissance physique et morale de ses compagnons. Quel est le plus grand malheur des inventeurs, dans la science, dans l'industrie, dans l'art? C'est de n'être compris que du petit nombre. Quel stimulant, quelle fécondité donneront au génie individuel la sympathie, la reconnaissance, l'assentiment de tout un peuple!

RALPH, *regardant vers le village par-dessus la haie.* — Mais que fait donc cette vierge folle, comme l'appelle Florence, au milieu de ces paysannes?

JACQUES. — Elle est assise sur un arbre fraîchement équarri, et semble se plaire à caresser les enfants.

RALPH. — Que venait-elle donc chercher de si bonne heure dans le jardin de Noirac?

JACQUES. — Probablement jouir de la beauté du lieu, comme nous faisons souvent. Le soleil levant ne se voile la face devant aucun être humain. Il n'a pas de préjugés, lui!

RALPH. — Appelleriez-vous préjugé le dégoût qu'inspirent ces sortes de femmes? Tout cosmopolite que je suis devenu, je suis resté un peu Anglais sur ce point.

JACQUES. — Je ne vois pas que les Anglais aient moins de vices que les autres nations civilisées.

RALPH. — Non certainement; mais ils sont plus rigides dans leurs opinions.

JACQUES. — C'est de l'hypocrisie en plus.

RALPH. — J'en conviens; mais je ne suis pas hypocrite, moi, et j'ai une grande répulsion pour le désordre.

JACQUES. — Vous avez raison, et ceci nous ramène à traiter de la morale, de l'amour et de la famille.

SCÈNE IV.

MYRTO, MANICHE, MARGUERITE; plusieurs PAYSANNES, vieilles et jeunes, avec des enfants.

MYRTO. — Et celui-là, quel âge a-t-il? deux ans?

MARGUERITE. — Oh! deux ans! vous plaisantez, mam'selle! C'est mon dernier, il a trois ans et demi.

MYRTO. — Ah! mon Dieu! comme c'est petit, un enfant de trois ans!

MANICHE. — Il est pourtant beau pour son âge, ce gars-là!

MYRTO. — Je ne dis pas non; mais je croyais que les enfants poussaient plus vite que ça!

MANICHE. — Vous ne regardez pas souvent ça, les enfants, à ce qu'il paraît?

MYRTO. — Si, je les regarde, comme ça, en passant; mais je ne les examine pas. Est-ce que vous en avez, vous, la grosse, des moutards?

UNE PAYSANNE. — Pas encore! Elle n'est point mariée.

MYRTO. — Ce n'est pas une raison... Ah! ça vous fait rire, vous autres, ce que je dis là! Je parie que vous êtes toutes, plus ou moins, des gaillardes!

MARGUERITE. — Dame! mam'selle, on peut être gaillarde en paroles quelquefois, pour plaisanter; mais celles qui aiment trop la gaillardise n'en rient que pendant un temps. Ça les mène toujours à pleurer d'un œil ou de l'autre.

MYRTO. — Qu'est-ce que ça veut dire, pleurer d'un œil ou de l'autre?

MARGUERITE. — Ça veut dire qu'on en a un pour pleurer la misère, et un pour pleurer la honte.

MYRTO. — Diable! on est donc bien sévère dans votre village?

MARGUERITE. — On est comme ailleurs. On vous passe bien quelques petits manquements; mais on ne vous en passe pas trente-six.

MYRTO. — Ainsi, on peut aller jusqu'à trente-cinq?

UNE PAYSANNE. — Ah! diantre, mam'selle, vous nous paraissez avoir la manche large!

UNE AUTRE. — Et la langue dégagée!

MYRTO. — Ça vous fache donc, qu'on vous taquine? Tenez, voilà la grosse qui a rougi! Elle a au moins vingt-quatre ans, celle-là?

MANICHE. — Excusez, j'en ai vingt, tout au plus.

MYRTO. — Tiens, c'est drôle, j'allais dire que vous aviez bien eu trois ou quatre amoureux; mais je peux dire encore que vous en avez un?

MARGUERITE. — Bien sûr qu'elle en a un!

MYRTO. — Eh bien, avec celui qu'elle a peut-être eu auparavant, ça fait deux.

MARGUERITE. — Ça ne regarde personne, ça! Faut croire qu'elle est assez sage, puisqu'elle trouve à se marier avec un bon sujet.

MYRTO. — Ah! elle se marie? Êtes-vous contente de vous marier?

MANICHE. — Ça ne me fait point de peine.

MARGUERITE. — Elle prend un beau mari, et comme elle n'est point déjetée non plus, ça nous amènera une bande de beaux enfants que nous verrons jouer comme ça sur la place, dans cinq ou six ans d'ici! Pas vrai, Maniche?

MANICHE. — Si le bon Dieu m'en fait la grâce!

MYRTO. — Tiens, ça ne vous fait plus rougir, ça, la belle?

MARGUERITE. — Et pourquoi donc que ça lui ferait honte? C'est pour mettre des chrétiens sur la terre qu'on se marie.

MANICHE. — J'en voudrais avoir un tout pareil au tien! un joli gars, et si mignon!

(Elle embrasse l'enfant.)

MYRTO, se levant. — A revoir, mes bonnes femmes!

UNE PAYSANNE. — Tiens! on dirait que ça lui a remué le cœur, encore qu'elle soit bien effrontée, cette demoiselle!

SCÈNE V.

A l'autre bout de la place du village.

DAMIEN, EUGÈNE, MAURICE, PIERRE, COTTIN, avec un chariot traîné par un gros cheval; une douzaine de paysans les suivent et les entourent. Les gens du village sortent de chez eux pour les regarder. MYRTO s'approche aussi. GERMAIN arrive de son côté, avec d'autres paysans.

MAURICE. — Halte! Garde à vous! En manœuvre!

DAMIEN. — Allons donc, vous autres, vous n'entendez donc pas?

EUGENE. — Silence dans les rangs, quand l'officier commande!

MAURICE. — Allons, recommençons ça...

En manœuvre!
Déchaînez!
Au levage!
Pompe à terre!
Otez le chariot!

MYRTO, à Germain. — Qu'est-ce qu'on fait donc là, mon bonhomme?

MAURICE. — C'est l'instruction des pompiers de la paroisse, mam'selle.

MYRTO. — Comment, vous avez des pompiers dans votre village! Vous êtes riches, à ce qu'il paraît?

GERMAIN. — Ah! si c'était vrai que nous fussions riches, nous ne le serions pas longtemps, au train dont on nous galope! Monsieur le maire ne s'est-il pas imaginé de nous faire acheter une pompe, parce que, de vrai, le feu prend

souvent en campagne, et qu'on ne sauve rien, faute de secours!

MYRTO. — Eh bien, il a eu raison, votre maire.

GERMAIN. — Oui, mais faut que la commune paye ça? On y était tous consentants, dans le conseil! Il a parlé de huit cents francs! Dame! on disait : C'est cher, mais on en aura pour son argent. Eh bien, voyez donc ce qu'on nous a envoyé!

MYRTO. — C'est donc mauvais? Ça ne va pas?

GERMAIN. — Si! ça va bien! Mais pas plus gros que c'est! Dire qu'une machine comme ça, qu'un seul chevau peut traîner, coûte tant d'argent! C'est pas possible! Le gouvernement s'entend avec le maire et le curé pour nous écorcher. Ah! on peut bien dire qu'ils ont inventé ça pour nous pomper notre argent.

MYRTO. — Ça paraît joli, pourtant, la machine! Moi, je n'y connais rien. Est-ce que vous vous y connaissez, vous?

GERMAIN. — Nenni, c'est la première que je vois.

MAURICE. — C'est très-mal exécuté, tout ça. C'est à refaire. Si vous causez toujours, si vous faites de l'esprit à chaque commandement, vous n'apprendrez jamais.

GERMAIN, s'approchant. — Vous ne pouvez donc pas en jouir, de vos pompiers?

EUGÈNE. — Ce n'est pas facile. Ils sont bien gentils, mais ils n'écoutent pas.

PIERRE. — Dame! on vient là pour s'amuser, et vous nous faites marcher comme des chevals! On n'est pas des soldats!

MAURICE. — Si fait, mes enfants. Autour de la pompe, il faut vous soumettre à la discipline. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas apprendre à vous servir de la pompe?

PIERRE. — Dame! oui, on voudrait apprendre.

GERMAIN. — Faut apprendre! Diantre, ça a coûté assez cher; faut, pour le moins, que ça serve!

COTTIN. — C'est pas tout ça. Faut recommencer et faire mieux, car nous avons travaillé, sauf votre respect, mes amis, comme de vrais...

DAMIEN. — C'est le mot! Recommençons. Sergent, avancez

Où est le chef de pompe? Premier servant, ici. Allons! voilà le second servant qui ôte ses sabots!

EUGÈNE. — Tais-toi donc! Si tout le mondé commande, comme personne n'obéit...

MAURICE. — Allons...

Démarrez!
Otez la lance!

Pas comme ça donc! Est-ce qu'on s'y prend comme ça?

LE BORGNOT. — Ah! que c'est donc malaisé de faire attention!

MAURICE. — Oui, il n'y a que ça de difficile!

Développez!
Fixez l'établissement!
Prenez vos dispositions!
Manœuvrez!

MYRTO. — Ça commence à m'ennuyer, tout ça! (A Germain.) Dites donc, mon brave homme, si vous voyez passer monsieur de Mireville se rendant au château, voulez-vous m'avertir, là-bas, vous savez, la maison blanche? Vous aurez pour boire!

GERMAIN. — Ma fine, mam'selle, je n'aurai pas grand'-peine à le gagner, car voilà monsieur le marquis qui vient, postant sur son chevau.

MYRTO. — Arrêtez-le, courez après lui! Qu'il n'entre pas au château sans me parler.

GERMAIN. — Courir!... Oh! vous êtes plus jeune que moi pour courir!

MYRTO, courant vers Gérard. — Gérard, c'est moi! Écoutez-moi!

(Gérard fouette son cheval et passe.)

MYRTO. — Tu ne m'écoutes pas!... Du mépris, toi aussi? Oh! je me vengerai!

GERMAIN, à Maniche, qui s'approche. — Eh bien, ma fille, voilà ton homme qui pompe... Dame! s'y prend-il bien, lui!... Il n'est point maladroit, mon fils Pierre!

MAURICE. — Pierre, mon ami, si vous vous y prenez comme ça, vous vous ferez casser les jambes. Allons!

Armez la pompe! Amarrez!

MANICHE. — Ça me paraît qu'il est savant, monsieur Maurice.

GERMAIN. — Ah bien oui, savant! Ils apprennent ça tout de suite dans les livres. Tiens, vois! il a son livre dans la main! avec des images, encore! J'en saurais bien autant, moi, si j'avais appris à lire!

MAURICE, à Damien. — Si ça ne fait pas damner, de voir des lambins comme ça!

DAMIEN. — Ils n'apprendront jamais. Au premier incendie, ils se blesseront tous ou casseront la pompe avant de s'en servir.

MAURICE. — Oui, si le malheur arrive demain; mais avec un peu de temps et de patience, nous viendrons à bout d'en former quelques-uns. Sacristi! ce n'est pourtant pas malin le peu qu'on leur demande! Mes amis, ce n'est pas ça; il faut encore recommencer.

PIERRE. — Diantre, j'en ai chaud! Comment donc que tu fais, toi, Cottin, pour ne point t'échauffer?

DAMIEN. — C'est qu'il écoute.

MYRTO, revenant, à Germain. — Ils n'ont pas encore fini? (A Marguerite.) Eh bien! est-il prêt, votre déjeuner, que vous êtes là à regarder?

MARGUERITE. — Je m'y en vas. Ah çà! vous voulez des œufs, du fromage, des poulets, du vin, des fruits...

MYRTO. — Oui, oui, et je paye d'avance. Tenez!

MARGUERITE. — Un louis d'or? Ah! c'est trop, mam'selle.

MYRTO. — Allez toujours.

MAURICE. — Flèche à terre... Enchaînez... En avant, marche!... Sergent, faites remiser la pompe à la mairie.

(Marguerite part en courant.)

MYRTO. — Eh bien! monsieur, est-ce fini, vos exercices hydrauliques?

MAURICE, riant. — Pardon, madame, mais, sous les armes, le militaire français ne connaît que son devoir.

MYRTO. — Vous avez là un joli grade!... capitaine?

MAURICE. — Non! je ne commande encore que vingt-quatre hommes qui n'en valent pas deux. Je dois cet honneur à ma supériorité dans l'art de lire couramment le ***Manuel du pompier***.

MYRTO. — Et ça vous amuse?

MAURICE. — Pas du tout.

MYRTO. — Eh bien! pourquoi le faites-vous?

MAURICE. — Parce qu'il faut bien se rendre utile, ne fût-ce que dans son village.

MYRTO. — Mais tous ces pétrats à qui vous rendez service ont l'air de recevoir l'instruction malgré eux?

MAURICE. — C'est toujours comme ça.

MYRTO. — Voyons, je vous ai invité à déjeuner avec moi ce matin, venez-vous? Où sont vos amis?

MAURICE. — Les voilà qui reviennent de conduire la pompe.

MYRTO. — Ils sont donc pompiers aussi, eux?

MAURICE. — Oui, pompiers volontaires. Mais puisque vous nous faites l'honneur de vouloir déjeuner avec nous, ne serait-il pas plus simple à vous, qui n'êtes pas installée ici, de venir chez nous, qui le sommes un peu plus?

MYRTO. — Non! ce ne serait pas convenable.

MAURICE. — Nous inviterions le curé!

MYRTO. — Le curé! tiens, ça m'amuserait. Eh bien! un autre jour. En attendant, venez, messieurs; mon déjeuner est commandé; il sera frugal, mais il s'agit de causer avant tout.

DAMIEN. — Ah!

MYRTO. — Oui, j'ai beaucoup de choses à vous dire! Connaissez-vous madame de Noirac? Lequel de vous lui fait la cour?

EUGÈNE. — Aucun de nous; nous ne lui avons jamais parlé.

MYRTO. — Tiens, vraiment? Elle a des jolis garçons comme vous à sa porte et elle ne vous a pas encore invités?

MAURICE. — Elle est ici depuis peu, et d'ailleurs nous ne sommes ni de sa caste, ni de son opinion, probablement.

MYRTO. — Ah! oui, elle vous méprise! Vous aimez à rire,

n'est-ce pas? des artistes! Eh bien! venez, je veux commencer par vous et vous raconter quelque chose...

MAURICE. — Vous offrirai-je mon bras?

MYRTO. — Oui, mais plus vite que ça; j'aime à marcher vite.

MAURICE. — Nous courrons, si vous voulez!

MYRTO. — Suivez-nous, suivez-nous, messieurs! Qui m'aime me suive!

EUGÈNE, à Damien. — Dis donc, elle est bonne, cette lionne-là? Étions-nous bêtes, hier soir?

DAMIEN. — Mais non! nous disions: C'est une dame du faubourg Saint-Germain qui fait la folle, ou une demoiselle du quartier Breda qui fait la dame.

EUGÈNE. — Que diable veut-elle nous conter?

DAMIEN. — Maurice y va d'un train! Ne faudrait-il pas ramener la pompe pour arrêter l'incendie?

EUGÈNE, riant. — Volons au secours de l'innocence!

(Ils partent en suivant Maurice et Myrto à la course.)

PIERRE, revenant. — Ah! que ça donne chaud! Dites donc, père, qu'est-ce que c'est que c'te dame-là qui nous regardait?

GERMAIN. — Ça? c'est une *couratière* qui vient voir les artistes.

PIERRE. — Est-ce qu'elle t'a parlé, Maniche? Je ne veux pas que tu causes avec cette fille-là.

MANICHE. — Ma fine, je crois que tu as raison, mon Pierre.

GERMAIN. — C'est égal, huit cents francs une pompe comme ça, c'est cher.

PIERRE. — Bah! vous n'en payez pas gros pour votre part, mon père.

GERMAIN. — Non, mais ça fait de la peine de voir dépenser tant d'argent à la fois! Dire qu'on aurait seize bonnes boisselées de terre pour une machine qui ne pèse pas une cuvée de vendange!

COTTIN. — Et si ça vous sauve une grange de trois mille francs?

GERMAIN. — Oui, si ça la sauve!...

LE BORGNOT. — Moi, j'en suis content, de la pompe : j'ai ma maison qui est couverte en chaume!

SCÈNE VI.

Dans le jardin de Noirac.

JENNY, FLORENCE.

JENNY. — Oui, je vous cherche. Je ne sais si je suis folle, je ne sais si je fais mal, mais il me semble que c'est Dieu qui me pousse vers vous.

FLORENCE. — Mon Dieu, Jenny, quel chagrin avez-vous, et que puis-je faire pour vous?

JENNY. — Ah! mes propres chagrins, j'ai appris à les supporter... Il ne s'agit pas de moi. C'est ma maîtresse qui souffre tant, que j'en perds la tête. Je crains qu'elle n'en meure.

FLORENCE. — Mourir de chagrin, elle? Je ne le crains pas.

JENNY. — Non, ce n'est pas un caractère à se laisser ronger par une idée fixe. D'ailleurs, on ne meurt pas de chagrin! Mais, savez-vous? elle a une tête si prompte, des idées si singulières! J'ai peur qu'elle ne se tue, si d'ici à quelques heures, je n'ai pas trouvé un moyen de lui donner au moins de l'espérance.

FLORENCE. — Le suicide? Oui, ces cervelles-là en sont capables. Hâtons-nous, en ce cas. Que faut-il faire?

JENNY. — Cette fille que vous avez vue tantôt...

FLORENCE. — Quoi! vous la connaissez?

JENNY. — Oui, je l'ai connue avant qu'elle se fût égarée, perdue! Eh bien, elle est jalouse de monsieur Gérard; elle a des lettres qui compromettent madame. Elle les a ici, elle veut s'en servir. Il faudrait les ravoir à tout prix. Comment faire?

FLORENCE. — Impossible de vous le dire. Il y a mille manières et il n'y en a pas une seule. Tout dépend de l'occa-

sion. Tous les moyens sont bons pour empêcher une créature humaine d'en tuer une autre...

JENNY. — Oui, n'est-ce pas?

FLORENCE. — Dans le cas où nous sommes pourtant, vis-à-vis d'une femme, la violence est impossible.

JENNY. — Mais par adresse? Cela ne vous répugnerait pas?

FLORENCE. — Si, très-fort; mais il faut savoir quelquefois vaincre sa propre répugnance.

JENNY. — Eh bien, alors, essayez donc vite.

FLORENCE. — La première chose à faire, c'est de s'attacher aux pas de cette fille et de ne pas la perdre de vue.

JENNY. — Il faudrait surtout l'empêcher de quitter trop vite le village et de parler à monsieur Gérard.

FLORENCE. — J'entends bien. Je cours m'habiller plus... agréablement, et je vais... où?

JENNY. — A la maison blanche. Je sais qu'elle y est maintenant avec les artistes, et je crains que déjà...

FLORENCE. — Les artistes sont d'honnêtes jeunes gens. Si le mal est fait, il n'ira plus pas loin, quant à eux.

JENNY. — Allez donc !

(Florence entre dans le pavillon où il demeure, dans le parc.)

GÉRARD, s'approche, agité. — Ah! mademoiselle Jenny, je vous cherche. Je n'ai pas osé me présenter devant madame la comtesse avant de vous avoir vue. Vous connaissez cette folle de Myrto, à ce qu'il paraît? Je la croyais partie pour Paris, et ce matin je lui ai renvoyé sa voiture à Sainte-Aigue, où elle m'avait dit qu'elle passerait la nuit. Eh bien, elle s'est fait conduire ici par cet imbécile d'Antoine. Il s'est enivré sans doute, car je ne l'ai pas revu depuis hier, et la première personne que j'aperçois dans le village, c'est Myrto !

JENNY. — Ah! mon Dieu! elle vous a parlé?

GÉRARD. — Non. Je n'ai pas voulu qu'il pût être rapporté à madame la comtesse de Noirac que j'avais échangé un seul mot avec elle. Mais est-ce qu'elle est venue jusqu'ici? Est-ce qu'elle aurait osé?...

JENNY. — Je ne sais pas, monsieur; je ne peux rien vous

dire; mais j'ai un conseil à vous donner, si véritablemen vous aimez madame.

GÉRARD. — Si je l'aime! en doute-t-elle?

JENNY. — Oui.

GERARD. — Elle sait donc que Myrto est venue chez moi Vous le lui avez dit, Jenny, vous qui saviez bien...

JENNY. — Attendez, monsieur Gérard; voilà Florence, à qu je veux parler. Ne bougez pas d'ici. (Allant à Florence, qui sort d pavillon.) Vous partez? Ah! mon Dieu, que vous êtes bie mis!... Vous m'intimidez comme cela! Je vous aima mieux en jardinier.

FLORENCE. — Et moi aussi; mais en jardinier je n'aura pas été aussi bien accueilli que je veux l'être...

JENNY. — Ah! monsieur Florence, vous voulez donc plai à cette... à cette pauvre Céline?

FLORENCE. — Il faut bien que j'essaye la douceur ava d'en venir à la menace. Eh bien! qu'est-ce donc, Jenny vous pâlissez!

JENNY. — Moi? rien! Je pense à madame... je suis agitée de tout cela! Allez, allez! et ne quittez pas Myr d'un instant. Moi, je vous avertis que j'enferme mon sieur Gérard dans votre pavillon. Je ne veux pas qu'il voie.

FLORENCE. — Ah! Jenny...

JENNY. — Quoi donc? Allez, Florence, et si vous sauvez n maîtresse, je vous aimerai comme un frère!

FLORENCE. — Si je ne la sauve pas, c'est que je ne suis p digne d'un tel bonheur.

(Il part.)

GÉRARD. — Eh bien! Jenny, qu'est-ce donc? Est-ce que jardinier... est-ce que les gens de la comtesse savent que que chose?

JENNY. — Non, rien. Mais je vous avertis que madame e bien triste, et même malade, ce matin.

GÉRARD. — Serait-elle jalouse?

JENNY. — Peut-être! Malgré tout ce que j'ai pu dire po vous excuser, elle parlait de rompre le mariage. Elle m même défendu de vous recevoir.

GÉRARD. — Quoi ! elle me chasse de sa présence? Jenny, ma bonne Jenny, je suis désespéré! Si la comtesse rompt avec moi, je me brûle la cervelle.

JENNY. — Vraiment, monsieur Gérard! l'aimez-vous à ce point? est-ce bien sûr?

GÉRARD. — Oui, Jenny. J'ai eu une jeunesse frivole, absurde, comme nous l'avons tous dans le monde. Elle a plus d'esprit à elle seule que toutes les femmes du monde réunies, et je sais... oh! je le sais, moi! que je n'en ai pas du tout! Myrto me l'a dit cent fois, et les Myrtos nous rendent ce service-là, du moins, qu'elles ne ménagent pas nos travers et nos ridicules quand nous les offensons. Eh bien! je suis si reconnaissant d'avoir été souffert aux pieds de Diane, et presque encouragé à espérer sa main, que je me sens par là digne de l'obtenir. Je veux lui consacrer ma vie entière, être à jamais son esclave, sa chose, son souffre-douleur même, comme je le suis aujourd'hui. Qu'elle me taquine, qu'elle me raille, qu'elle me torture, j'y consens, pourvu que, de temps en temps, elle me relève et me sourie, et qu'un jour vienne où elle me dira : « Mon ami, je vous rends bien malheureux, mais cela m'a fait du bien, à moi, et, après tout, je crois que personne ne m'eût rendue aussi heureuse que vous! »

JENNY. — Mais savez-vous que tout ce que vous dites là est bien, monsieur le marquis? J'avoue que je ne vous trouvais pas d'esprit, moi non plus; mais, à présent, je vois bien que vous en avez assez, puisque vous avez tant de cœur.

GÉRARD. — Bonne Jenny! tenez, personne ne m'a encore dit si crûment et si généreusement une parole qui me fasse accepter sans rougir mon ignorance et ma nullité.

JENNY. — Dites-moi donc tout ; je peux vous sauver de grands chagrins peut-être! mais je ne veux pas avoir à me le reprocher : êtes-vous ruiné, comme on le dit?

GÉRARD. — Ah! je vous entends, Jenny! Vous croyez, comme bien d'autres, que la fortune de madame de Noirac...

Le croit-elle? Dites! dites, tuez-moi! Si elle le croit, je pars, je meurs, elle ne me reverra jamais!

JENNY. — Non, elle ne le croit pas. Elle est assez belle, assez aimable pour avoir le droit de se croire aimée pour elle-même. Mais enfin, pour votre honneur, à vous, pour l'acquit de ma conscience, à moi, j'aimerais mieux que vous ne fussiez pas ruiné.

GÉRARD. — Je le suis, Jenny. Est-ce que madame de Noirac ne le sait pas?

JENNY. — Non! vous ne le lui avez jamais dit.

GÉRARD. — Elle ne me l'a jamais demandé.

JENN . — Vous auriez dû le lui dire.

GÉRARD. — Je n'ai jamais supposé qu'elle s'occupât de ma position ; elle paraît si indifférente à ces sortes de choses!

JENNY. — Oh! bien certainement! elle n'y tient pas; mais cela vous eût mis à l'abri du soupçon à tout jamais.

GÉRARD. — Dites-le-lui, Jenny, dites-le-lui aujourd'hui même! moi, je n'oserais jamais, il me semblerait que je lui fais outrage! Est-ce qu'on ne m'a pas dit, à moi, qu'elle n'estimait en moi que mon nom et mon titre? Eh bien! je ne l'ai jamais cru...

JENNY. — Vrai, vous ne l'avez pas cru un peu?

GÉRARD. — Quand je l'aurais cru, et quand cela serait, c'est bien peu de chose à offrir à une femme comme elle ; mais si cela peut être du moindre prix à ses yeux, je dois m'estimer heureux d'avoir au moins cette misère à mettre à ses pieds, moi qui voudrais pouvoir y mettre aussi un grand cœur et un grand esprit!

JENNY. — Allons, monsieur Gérard, vous méritez d'inspirer la confiance, et me voilà décidée à vous sauver. Eh bien, tenez, il ne faut pas voir ma maîtresse aujourd'hui; elle est mal disposée ; laissez passer l'orage. Il ne faut pas non plus voir Myrto, il ne faut pas seulement l'apercevoir.

GÉRARD. — Mais si cette folle s'attache à moi! Je ne peux pas la battre, je ne peux pas la tuer! Et cependant... tenez,

j'ai le sang vif, la tête faible ; il y a des moments où, si je croyais qu'elle osât se présenter ici...

JENNY. — N'ayez pas de ces idées-là, et ne perdez pas la tête. Arrangez-vous de manière à ce qu'elle ne puisse pas vous voir, cachez-vous.

GÉRARD. — Mais où donc, puisque je ne puis ni rester ici, d'où l'on me chasse, ni rentrer chez moi, où elle peut toujours venir me trouver ? Je suis sûr qu'elle me guette et que je vais la retrouver en sortant. Je la connais, c'est un démon !

JENNY. — Ah ! monsieur le marquis, voilà ce que c'est que de livrer sa jeunesse à ces femmes-là ! Un moment vient où elles troublent votre repos, et menacent votre bonheur et votre dignité ! Vous pouvez défendre vos femmes légitimes contre tous les hommes, vous ne pouvez pas les garantir de la fureur d'une fille.

GÉRARD. — Vous avez bien raison, Jenny ! voilà notre châtiment ! il est rude, mais il est mérité. Que faire donc, mon Dieu?

JENNY. — Tenez, entrez dans le pavillon du jardinier ; personne ne viendra vous trouver là ; vous y passerez la journée, la nuit, s'il le faut ; et si l'on vient rapporter à madame que vous avez vu mademoiselle Myrto, je lui montrerai cette clef que je vais mettre dans ma poche, et c'est elle-même qui viendra vous délivrer.

GÉRARD. — Ah ! Jenny, vous êtes un ange !

JENNY. — Ne vous ennuyez pas trop là dedans. Il paraît que le jardinier a beaucoup de livres. Je tâcherai de vous apporter à manger.

GÉRARD. — Ne pensez pas à cela ; je n'y songerai guère, je vous en réponds !...

JENNY. — Fermez les volets, que le pavillon ait l'air d'être désert. Courage, monsieur Gérard ! je reviendrai vous parler, s'il y a quelque chose de nouveau.

SCÈNE VII.

A la maison blanche.

MYRTO, MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, à table.

MYRTO. — Et les lettres existent tellement, que je vas vous les montrer.

(Elle se lève et passe dans une autre chambre.)

EUGÈNE. — Eh bien! en voilà une d'histoire! Est-ce que vous êtes curieux de voir les lettres, vous autres?

MAURICE. — Non, ça m'ennuie.

DAMIEN. — Bah! qu'est-ce que ça nous fait?

MAURICE. — Ça te scandalise donc énormément, toi, qu'une femme du monde ait des amants?

DAMIEN. — Moi, ça m'est diablement égal!

EUGÈNE. — Et à moi! Je n'ai jamais fait la conquête d'aucune marquise, et ce n'est pas à nous de nous garder de ce bétail-là. Que le beau Gérard-cor de chasse, Gérard-couteau de chasse, Gérard-chien de chasse se venge ou pardonne, c'est son affaire, et je m'en bats l'œil.

MAURICE. — Écoutez, mes vieux! Gérard-veste de chasse, je le connais depuis longtemps. Je ne l'aime guère; il m'ennuie, c'est une bête: mais je ne le méprise pas. Il est franc, il est brave, il est généreux, et en somme, s'il a les travers de ses pareils, il a des qualités qui ne dépareraient aucun homme. Eh bien! ce que cette Laïs va faire est mauvais pour lui; elle le rendra ridicule, il fera quelque coup de tête, je ne sais quoi! Il ne faut pas jouer avec les cervelles faibles. Il tuera sa marquise, sa lorette, son cheval, ou lui-même. On ne sait pas! il nous cherchera querelle peut-être. Soit! direz-vous; mais quand on se fait une affaire, il est fort désagréable d'y avoir le mauvais rôle, et nous en aurions là un fort vilain.

EUGÈNE. — Comment ça?

DAMIEN. — Moi, j'entends et j'approuve. Nous serions les confidents d'une Thisbé qui ne nous fait de jolis sourires pour le moment que par rage et malice; nous aurions l'air d'être les champions d'une tigresse qui ne s'apprivoiserait peut-être pas pour cela avec nous... nous sommes trop gueux!...

MAURICE. — Et quand elle s'apprivoiserait? Faut-il que cette pauvre lionne de Noirac, qui doit avoir la crinière bien basse en ce moment-ci, soit l'enjeu de nos folies et la victime de notre champagne?

DAMIEN. — Après tout, cependant, nous ne sommes pas forcés de la décrier. Quant à moi, ça ne me va pas. Une femme est toujours une femme, quand elle est jolie, et la lionne est encore plus jolie que la lorette; mais nous pouvons bien entendre les lettres, en rire, et nous taire.

MAURICE. — Non! Gérard saura que nous les avons lues. S'il veut, en chevalier courtois, et il en est capable, venger l'honneur de sa dame, sauf à la quitter le lendemain, il viendra nous prier de nous taire. Il n'a pas assez d'esprit pour nous dire cela gentiment, comme à des amis; il arrivera en pourfendeur, avec son fusil de chasse et son couteau de chasse. Il nous ennuiera, nous l'enverrons paître. Il nous provoquera, nous ne reculerons pas; nous nous battrons, advienne que pourra; mais nous aurons, comme je vous le disais, le vilain rôle.

DAMIEN. — Ma foi, tu parles comme un livre. Qu'est-ce que tu as donc mangé ce matin?

EUGÈNE. — Tu ne vois pas que c'est le *Manuel du pompier* qui lui forme le cœur et l'esprit? Mais elle est bien longue à revenir, la Thisbé? Est-ce qu'elle les fait, ces fameuses lettres?

MAURICE. — Elle en est bien capable. Moi, ça me dégoûte, ces histoires de filles et de coquettes; ne nous mêlons pas de ça, et que ceux qui dansent payent ou cassent les violons. Je m'en vais!

EUGÈNE. — Imprudent! tu nous laisses seuls dans le danger! Quand l'enfer s'allume, toi, capitaine de pompiers, tu nous abandonnes!

MAURICE. — Ma foi, si pour une noctuelle comme ça, vous voulez endosser de sales commérages...

DAMIEN. — Avec ça que je les aime! Bonsoir, Eugène! nous te cédons la gloire, mon vieux.

EUGÈNE. — Cruels, vous le voulez! Mon cœur se déchire; mais laissez-moi boire un petit verre, et je sens que j'aurai le courage de vous suivre.

FLORENCE, entrant. — Non, mes chers voisins, restez. Pardonnez-moi, j'ai écouté aux portes, ou pour mieux dire aux fenêtres, qui sont ouvertes.

MAURICE. — Bah! vous écoutiez?

FLORENCE. — Oui, aujourd'hui, je suis un valet de comédie. Écoutez! vous êtes de braves jeunes gens, je le disais bien!

DAMIEN. — Vous le disiez?

FLORENCE. — Oui, tout à l'heure, à Jenny, qui avait deviné ce qui arrive.

EUGÈNE. — Ah! Jenny, parlez-moi de celle-là! voilà un bijou! je voudrais être jardinier à Noirac!

FLORENCE. — Vous ne seriez peut-être pas plus avancé que moi! Cela, c'est le lis sans tache; comparaison de jardinier: passez-moi le classique.

MAURICE. — Ah çà! qu'est-ce qu'il y a? que venez-vous faire ici en tenue de gentilhomme, ma foi! et pourquoi nous dites-vous de rester?

FLORENCE. — Je vous le demande comme un service d'amis. Je n'ai pas encore le plaisir d'être le vôtre, mais je suis sûr que je le deviendrai, parce que j'en ai bonne envie et que je ne suis pas un mauvais garçon.

MAURICE. — Bien parlé! nous sommes à vous!

DAMIEN. — Voyons, vous venez au secours de votre dame châtelaine, puisque vous avez entendu de quoi il retourne. Faut-il vous prêter main-forte?

EUGÈNE. — Voilà donc que nous passons champions de la lionne, nous qui étions sur le point d'arborer l'étendard de la lorette?

MAURICE. — Tu ne peux pas faire autrement. C'est toi qui

nous as amené le jardinier, et vous avez dû faire un pacte ensemble, artistes en légumes et en fleurs tous les deux.

EUGÈNE. — Oui, nous avons juré, lui sur les cactus, moi sur les melons, d'être les meilleurs amis du monde; mais je voudrais jouer le parti de la lionne et celui de la lorette à pile ou face.

DAMIEN. — Face pour la lionne!

EUGÈNE. — Eh bien, pile pour la lorette. Elle en a mérité plus d'une! (Il jette la pièce en l'air, elle retombe sur la table. Florence met la main dessus avant qu'on ait eu le temps de voir.) Vous escamotez?

FLORENCE. — De deux coquettes, il faut protéger la moins coupable; c'est le cœur et non le sort qui doit en décider.

MAURICE. — Quelle est la moins coupable?

FLORENCE. — Celle qui pleure.

DAMIEN. — Elle pleure, la lionne? Allons lui chanter *la Marseillaise* pour la consoler, car la lorette ne fait que rire et j'aime mieux rage qui pleure que rage qui rit.

EUGÈNE. — Messieurs, vous avez tant d'esprit ce matin que, dans la crainte de passer pour une bête, je dis comme vous, face pour la lionne! (Il remet la pièce dans sa poche sans la regarder.) Que faisons-nous pour la sauver?

FLORENCE. — Rien, vous me laissez faire. Vous vous entendez à la comédie, je le sais. Vous saisissez donc à demi-mot, et vous me servez de compères!

MAURICE. — Si ça tourne bien, je fais une comédie pour dimanche avec ça.

MYRTO, rentrant. — Ah! j'ai été longtemps, n'est-ce pas? C'est une pauvre femme avec un petit enfant malade sur les bras, qui n'en finissait pas de me raconter ses peines, et je ne pouvais pas me décider à lui dire de s'en aller. Tenez, la voilà qui passe. Elle est jolie, cette femme-là!

LA MENDIANTE, passant devant la fenêtre. — Encore une fois, que le bon Dieu vous récompense, ma bonne chère dame! Dieu du ciel, un louis d'or! et de si bonnes paroles! Ah! il n'y en a pas beaucoup, des dames comme ça!

(Elle disparaît.)

FLORENCE. — Eh bien ! oui, elles ont un bon cœur, ces dames-là, et c'est pour cela qu'on aime à les retrouver.

MYRTO. — Tiens ! monsieur... chose... monsieur l'ours! monsieur le millionnaire... monsieur Marigny !... voilà enfin votre diable de nom qui me revient... Vous êtes là, vous n'êtes plus déguisé, et je ne vous voyais pas! Ma foi, tant mieux, vous ne serez pas de trop. Asseyez-vous là! Prenez du rhum, ça éclaircit les idées, et écoutez-moi. Je commence, et je vous dirai après de qui et à qui sont ces lettres, si vous ne le devinez pas en les écoutant. Je commence! Numéro un...

FLORENCE. — Un moment, belle Myrto.

MYRTO. — Tiens ! je crois que vous me tutoyez, vous! Je ne vous connais pas.

FLORENCE. — Ce n'est pas une raison. Avant que vous commenciez la lecture, moi, j'ai un récit à vous faire en présence de ces estimables témoins.

MYRTO. — Nous n'avons pas le temps. Vous sortez de la question, mon cher !

FLORENCE. — Non, je la pose, vous la développerez. Il s'agit de la châtelaine de Noirac.

MYRTO. — C'est différent, vous avez la parole.

SCÈNE VIII.

Devant la porte du château de Noirac.

PYRAME, LÉDA, MARQUIS.

MARQUIS. — Belle Léda, reine des levrettes, je vous présente mes hommages. Ah ! que vous avez les pattes blanches ce matin ! Bonjour, bonjour, Pyrame; je me porte bien, merci !

PYRAME. — As-tu fini, avec tes manières ! chien de comtesse, va ! chien de manchon, chien de couvre-pied rose, chien de gimblettes !... Léda, ne faites pas attention à ce roquet-là !

LÉDA. — Je trouve qu'il sent bon, il sent la crème!

PYRAME. — Vous aimez donc ça, la crème? C'est écœurant! Parlez-moi d'un bon manche de gigot!

MARQUIS. — Toi, tu manges du gigot, portier? Tu ne connais que le pain de munition, et quant à la crème, tu n'y as jamais goûté. Voyez, belle Léda, comme j'ai la barbe bien peignée, et comme on m'a tondu les pattes ce matin!

LÉDA. — Il est drôle, ce petit, il m'amuse!

PYRAME. — Léda, vous êtes une coquette! Vous me disiez tout à l'heure que vous aimiez les grandes dents blanches, et celui-là n'en a plus; c'est un vieux folâtre.

LÉDA. — J'aime les marquis, c'est mon faible; mon maître est un marquis!

PYRAME. — Vous ne détestez pourtant pas les paysans!

LÉDA. — Mon cher, j'aime à rire et à causer avec tout le monde. Mais où est donc mon maître? Je l'ai perdu. Il faut que je le cherche.

MARQUIS. — Ah! voilà Jenny qui m'appelle. Je me sauve. Si elle me savait ici en compagnie d'un gros chien malpropre!...

PYRAME. — Gare le fouet, Marquis! Ah! que c'est agréable d'être grand seigneur et de ne pouvoir faire société avec personne de son espèce! Allons, pauvre esclave, viens faire un tour avec moi, dépêche-toi avant qu'on te voie filer!

MARQUIS. — Où vas-tu?

PYRAME. — Trouver mon maître, qui déjeune par là-bas.

MARQUIS. — Est-ce qu'on y mange de la viande?

PYRAME. — Tiens, je crois bien!

MARQUIS. — Ah! j'y vais. On ne m'en laisse pas manger, et je l'aime tant, la viande!

JENNY, courant après Marquis. — Ici, ici, monsieur! Je vous vois vous sauver! Fi, que c'est vilain! Vous vous couchez, à présent? vous demandez pardon! Allons, venez voir votre maîtresse qui a du chagrin. Venez l'amuser et lui dire que vous l'aimez bien aussi, vous!

(Elle l'emporte.)

PYRAME, seul. — Est-on malheureux d'être chien de qua-

lité! Ah! je vais prendre un bain dans la mare verte, pour me mettre en appétit!

SCÈNE IX.

A l'entrée du potager de Noirac.

BOURGEOIS et BOURGEOISES de la ville voisine, COTTIN.

MADAME PATURON. — Eh bien, par exemple! est-ce qu'on ne peut pas se promener aujourd'hui dans le parc, monsieur le jardinier?

COTTIN. — Attendez, messieurs, mesdames... Je ne sais pas. Madame est arrivée, et je n'ai pas encore reçu ma consigne rapport aux promeneurs étrangers. Vous pouvez toujours regarder mon potager, madame n'y vient jamais.

MADAME PATURON. — Eh bien, allez donc lui demander la permission, à votre bourgeoise.

(Cottin s'éloigne.)

MADAME CHARCASSEAU. — Allons, c'est amusant, à c'te heure, s'il faut avoir des permissions pour se promener dans le jardin de Noirac!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Dame, écoute donc, ma bonne, respect à la propriété, chacun chez soi!

MADAME PATURON. — C'est vrai, ça. Elle est comme l'aristocrate de Russie, votre femme! faut que tout le monde lui cède!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — C'est moi qui l'ai habituée à ça.

MADAME CHARCASSEAU. — Non! je ne suis pas aristocrate pour ça, ma petite; mais quand on a un beau jardin, c'est pour le faire voir, et si c'te dame veut cacher le sien, c'est pas la peine qu'elle en ait un. C'est-il vrai, monsieur Malassy?

MONSIEUR MALASSY. — Distinguons! un lieu public n'est pas une propriété particulière, de même qu'une propriété particulière n'est pas un lieu public. Il y a jardin et jardin, comme

on dit, il y a fagots et fagots! Si cette dame ne veut point accorder le droit de passage et de parcours sur sa propriété, nous n'avons pas le droit de faire irruption sur sa propriété!

POLYTE CHOPART. — Qu'est-ce qu'il dit, monsieur Malassy? Il réclame le droit de pacage?

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Ah! les belles citrouilles! Dieu de Dieu, les belles citrouilles!

MADAME CHARCASSEAU. — Fais donc attention, Ulalie! tu traînes ta robe sur l'oseille toute fraîche arrosée.

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Regarde donc, ma femme, les belles citrouilles!

MADAME CHARCASSEAU. — M'entends-tu, Ulalie? quand je te dis de relever ta robe!

COTTIN, revenant. — Messieurs, mesdames, vous pouvez vous promener dans le jardin tant qu'il vous plaira. Seulement on vous prie de ne pas entrer dans le parterre autour du château, parce que madame est malade; elle a besoin de dormir.

MADAME CHARCASSEAU. — C'est bon, c'est bon, on n'ira pas!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Il faudrait donner une pièce de monnaie à ce domestique qui a fait la commission.

MADAME CHARCASSEAU. — Qu'est-ce que tu vas lui donner? Dix sous! ah bien, par exemple! dix sous pour ça?

MONSIEUR CHARCASSEAU. — C'est que, pour le moment, je n'ai pas de petite monnaie.

MADAME CHARCASSEAU. — Dites donc, madame Paturon, avez-vous dix sous à changer?

MADAME PATURON. — Ma foi, ma petite, je n'ai que cinq sous.

MADAME CHARCASSEAU. — C'est bien assez! ça ne vaut pas plus!

MADAME PATURON. — Je donne trois sous pour vous; vous êtes trois, vous, votre mari et votre fille. Moi, je donne deux sous pour mon neveu Polyte et moi. Monsieur Malassy entre par-dessus le marché. Tiens, Polyte, va donc porter ça à ce jeune homme!

MADAME CHARCASSEAU, à son mari. — Plus souvent que je lui rendrai ses trois sous! Quelle crasse! elle qui est deux fois riche comme nous, et qui n'a pas d'enfants! Elle peut bien payer le tout.

(Ils entrent dans le parc.)

EULALIE. — Ah! ma foi, c'est ennuyeux de se promener comme ça dans les allées. J'aimerais mieux le parterre. Au moins il y a des fleurs, et j'aurais fait un bouquet.

POLYTE. — C'est pas difficile d'en avoir! Je vais passer par-dessus la barrière.

MADAME PATURON. — Eh bien! eh bien! Polyte, qu'est-ce que tu fais? Je te le défends!

MONSIEUR MALASSY. — Ce jeune homme est enclin à saccager et à ravager.

MADAME CHARCASSEAU. — Dites donc, monsieur Polyte, est-ce que vous êtes communiste, vous, que vous voulez voler et piller? — C'est égal, c'est une chipie, c'te dame de Noirac, de défendre comme ça son parterre! Croit-elle pas qu'on veut le lui emporter?

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Mais si cette dame veut se livrer aux douceurs du sommeil, crois-tu que ce soit bien agréable pour elle d'entendre jacasser sous ses fenêtres? Avec ça que quand vous vous y mettez, madame Paturon et toi!...

MADAME CHARCASSEAU. — C'est elle qui est une bavarde! et des ragots! Moi, on ne peut pas me reprocher ça; je ne parle jamais de personne; je n'aime pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas.

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Ulalie, ne chante donc pas comme ça! Tu veux donc te faire remarquer?

MADAME CHARCASSEAU. — Elle ne cherche qu'à se donner du ridicule! Ulalie, tais-toi, et retrousse-toi, surtout. Tiens! j'en étais sûre, voilà ta robe neuve tout abîmée! Là! on dirait d'une guenille, à présent! Est-elle haïssable!

EULALIE. — Ah bah! maman, je la repasserai! Tu me grognes toujours; tu m'amènes à la campagne pour me faire du bien, pour que je prenne de l'exercice, et tu ne veux pas que je bouge!

MONSIEUR MALASSY, à madame Paturon. — Il est certain que cette jeune personne aurait besoin d'air et d'exercice. Elle est éminemment lymphatique.

MADAME PATURON. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là? Comment dites-vous ça? Lym... est-ce que ça se gagne? moi qui avais idée de la faire épouser à mon neveu!

MONSIEUR MALASSY. — Elle n'a pas grand avoir!

MADAME PATURON. — Mais c'est que Polyte n'a rien, lui! Est-ce que ça passe aux enfants, cette maladie-là?

MONSIEUR MALASSY. — Ordinairement.

MADAME PATURON. — Je ne m'étonne plus qu'on ne dise rien quand Polyte l'embrasse aux jeux innocents! Pauvre Polyte, c'est qu'il n'a pas le sou, lui, voyez!

MONSIEUR MALASSY. — Bah! vous lui ferez un sort, vous qui n'avez pas d'enfants!

MADAME PATURON. — Un sort? merci!

EULALIE. — Dis donc, maman, il y a quelque chose de changé, là-bas, dans le parterre.

MADAME CHARCASSEAU. — Quoi donc? qu'est-ce qu'il y a de changé?

POLYTE. — Oui, oui, regardez! Des pots de fleurs tout autour de la maison!

MADAME CHARCASSEAU. — Cette coquine de barrière m'empêche de voir! Est-ce qu'il y en a beaucoup?

POLYTE, qui est monté sur la barrière. — Ah! je crois bien qu'il y en a! Ils en ont mis jusque sur les marches du perron.

MADAME CHARCASSEAU. — Ah! que c'est ennuyeux, cette barrière! Je parie que c'est superbe, à présent, la maison en dedans! Et dire qu'on ne nous fera pas voir ça!

MADAME PATURON. — On dit qu'on a envoyé de Paris pour plus de cent cinquante mille francs de meubles, de tapis, de rideaux, de porcelaines et de tas de choses.

MADAME CHARCASSEAU. — Laissez-moi donc tranquille! On en aurait, des tas de choses pour cent cinquante mille francs! C'est pas à moi qu'il faut venir conter ça. Madame de Noirac n'est pas déjà si riche!

MONSIEUR MALASSY. — J'estime qu'elle a bien ici pour un million de terres au soleil. Le beau-père de mon beau-frère a été le notaire de la famille.

MADAME CHARCASSEAU. — Oui! mais les dettes! vous ne les comptez pas, vous! Et ça en fait, des dettes, ces dames de Paris! C'est tout du monde perdu de dettes, dans ces pays-là!

EULALIE. — Ah! c'est égal, je voudrais bien voir ses robes, à c'te dame! Doit-elle en avoir de belles!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Bah! on peut bien en avoir aussi des robes! Si tu en avais soin, on t'en donnerait plus souvent.

EULALIE. — Oh! si j'étais riche comme ça, je voudrais en changer tous les jours.

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Eh bien, si tu es bien sage, quelque jour, nous viendrons, pendant que cette dame sera sortie; on donnera une pièce de vingt sous à sa femme de chambre, et on te fera voir ses robes, puisque ça te fait tant de plaisir.

MONSIEUR MALASSY. — Ça lui fera bien la jambe, de les voir!

EULALIE. — Oh! c'est égal, je voudrais bien les voir! Si nous y allions, maman, au château? Pendant qu'elle dort, on pourrait peut-être parler à la femme de chambre?

MADAME CHARCASSEAU. — Non, non, ces domestiques de château, il faut toujours les aborder l'argent à la main.

EULALIE. — Mon Dieu, est-ce ennuyeux! Nous venons ici pour nous amuser, et nous ne voyons rien! Moi je croyais que nous la verrions, cette dame! On dit qu'elle monte à cheval dans son parc!

MADAME CHARCASSEAU. — Oui, avec ça que c'est joli, une femme à cheval! Il n'y a rien de plus indécent.

SCÈNE X.

Dans le boudoir de Diane.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Oui, oui, ma chère maîtresse! Prenez courage et ne vous rendez plus malade. Nous les aurons, ces maudites lettres!

DIANE. — Et tu ne veux absolument pas me dire par quel moyen?

JENNY. — Non, impossible. Si vous me questionnez, si vous ne me laissez pas faire comme je l'entends, je perdrai la tête, et je ne réussirai pas. Tenez, il faut vous distraire de cette idée-là...

DIANE. — Tu crois que tu les auras aujourd'hui?

JENNY. — Aujourd'hui ou demain, n'importe, pourvu qu'elles vous soient rendues et que monsieur Gérard ne les voie pas auparavant.

DIANE. — Non, non, tu me trompes. Mon désespoir t'effraye : tu es si dévouée que tu ne recules pas devant un mensonge pour me calmer. Pourquoi regardes-tu toujours par la fenêtre? Est-ce que tu attends quelqu'un qui doit te les rapporter?

JENNY. — Oui et non. Ah! mon Dieu, ayez donc un peu de patience! Vous voyez bien que je suis tranquille, que je suis gaie!

DIANE. — Mais non! tu me parais agitée et souffrante, toi aussi!

JENNY. — C'est l'émotion que j'ai eue de vous voir si mal ce matin; mais vous allez mieux, n'est-ce pas? Vous avez confiance en votre Jenny qui vous aime? — Tenez, voyez! votre petit Marquis... Pauvre petite bête! il vous regarde comme s'il comprenait que vous avez de la peine.

DIANE. — Viens là, Marquis... Ah! oui, Jenny! Dans quelques jours peut-être je serai honnie, repoussée du monde,

l'isolement se fera autour de moi, et je n'aurai plus que toi et mon chien pour me plaindre.

JENNY.— Comme vous exagérez! Comment, parce que vous auriez fait une faute, vous seriez repoussée de tout le monde? Elles n'en font donc pas, les autres dames?

DIANE.— La plupart en font de plus graves, et beaucoup d'entre elles ont des vices, une galanterie effrénée, une impudence rare. Eh bien, ce sont là les plus méchantes, les plus implacables pour l'erreur d'une jeune femme!

JENNY. — Méprisez l'opinion de ces femmes-là, et contentez-vous de l'estime et de l'amitié de celles qui sont honnêtes.

DIANY. — Ah! tu ne connais pas le monde, heureuse enfant du peuple! Celles d'entre nous qui sont irréprochables sont généralement hautaines et dénigrantes, surtout quand elles sont laides.

JENNY. — C'est comme ça, je crois, dans toutes les classes. Mais enfin, il y a des exceptions, et plus que vous ne pensez, peut-être! Je suis sûre qu'il y a partout des femmes sévères pour elles-mêmes, indulgentes pour les autres.

DIANE. —Ah! Jenny, qu'il est dur d'être réduite à accepter l'indulgence, quand on est habituée à primer, à dominer, à entrer partout la tête haute et le regard droit!

JENNY. — Pourquoi voulez-vous primer et dominer? Est-ce qu'il n'est pas plus doux d'être aimée, même quand ce serait en vous laissant plaindre un peu? Tenez, depuis ce matin que je vous vois malheureuse, il me semble que je vous aime davantage.

DIANE. — Parce que tu es bonne, toi! Je t'en sais gré; mais faire pitié ne me plairait pas longtemps, et si tu t'habituais à ce sentiment-là avec moi, je ne pourrais peut-être pas le supporter. Je ne suis pas aimée dans le monde, moi, vois-tu! Je n'y tenais pas. J'ai toujours préféré être admirée.

JENNY. — Vous aviez tort.

DIANE. — On ne choisit pas ses goûts et ses besoins, Jenny. J'ai été gâtée de bonne heure par une supériorité marquée sur toutes les femmes que je connaissais; je me plaisais à les rendre jalouses, et, comme je ne suis pas mé-

chante, tu le sais, je prenais aussi un grand plaisir à me montrer généreuse et protectrice avec elles. Je me suis faite à ce rôle de souveraine, et je le portais bien; mais elles en ont toujours souffert, et à présent, comme elles vont s'en venger! Ah! que n'ai-je vingt ans de plus! Je me retirerais dans ce château, j'y fermerais ma porte à tous les voisins, j'y vivrais avec des livres, avec des fleurs...

JENNY. — Mais vous ne le pouvez pas, puisque vous vous ennuyez, même au milieu des plaisirs de Paris! — Voyons, vous n'avez rien pris de la journée, il faut absolument que vous mangiez un peu; faites un effort, madame.

DIANE. — Manger? Ah! si je pouvais vite mourir de faim! Mais c'est long! On a des jours et des nuits pour réfléchir, pour regretter la vie...

JENNY. — Attendez, attendez, madame! Voilà quelqu'un dans le parterre qui a prononcé mon nom.

(Elle va à la fenêtre.)

DIANE. — Qu'est-ce que c'est donc, mon Dieu? Tout le monde est donc dans la confidence? Ah! Jenny, tu me perds en voulant me sauver, et je suis bien folle de te laisser agir.

JENNY. — Quoi! madame, ne peut-on pas savoir que vous voulez qu'on vous restitue quelque chose, et ne pas connaître ce que c'est? Oui, oui, on demande à Cottin où je suis. Laissez-moi voir ce qu'on me veut.

SCÈNE XI.

Dans le jardin.

EUGÈNE, JENNY.

EUGÈNE. — Oui, mademoiselle, je viens de la part de Florence pour vous dire ce seul mot : Espérez.

JENNY. — Ah! merci, monsieur; c'est une chose qui me tourmente bien, une chose qui m'est toute personnelle, je vous assure.

EUGÈNE, souriant. — C'est vous qui avez des lettres compromettantes dans les mains d'une ennemie?

JENNY. — Moi?... Eh bien! oui, monsieur, c'est moi!

EUGÈNE. — Vous êtes généreuse, mademoiselle Jenny; mais nous savons bien qu'il ne s'agit pas de vous, soyez tranquille.

JENNY. — Comment, vous savez...

EUGÈNE. — Nous ne savons rien. Nous n'avons pas voulu entendre la lecture des lettres, et nous avons laissé Florence aux prises avec le démon. Nous espérons, à voir comme il s'y prend, qu'il en triomphera comme l'archange.

JENNY. — Ah! il est... avec elle?

EUGÈNE. — Et je vous assure qu'il a bien dressé ses batteries. C'est à mourir de rire. Je ne croyais pas que ce brave garçon-là pût être si malin à l'occasion. D'abord, il lui a persuadé qu'il était millionnaire, et il faut qu'elle soit trompée par une ressemblance, car elle prétend l'avoir vu riche, ayant des chevaux, allant aux Italiens, etc., etc.; et il joue son rôle, lui! Il fait le lion, le dandy, c'est superbe à voir.

JENNY. — Mon Dieu! comme cela m'étonne, tout ce que vous me dites là!

EUGÈNE. — Et elle se figure qu'il est ici sous un faux nom, sous un déguisement, et qu'il est au mieux avec madame de Noirac. Il fait le jaloux, et il demande que les lettres lui soient confiées, afin de les montrer à monsieur Gérard. Oh! c'est intrigué comme une comédie!

JENNY. — Et elle va lui donner les lettres?

EUGÈNE. — Ah! voilà le *hic!* elle se méfie. Elle est parfois au moment de tout croire, et puis elle s'aperçoit, car elle est fine, qu'on se moque d'elle. Mais il regagne toujours autant de terrain qu'il en a perdu; et comme nous avons vu, en fin de compte, que ce prétendu millionnaire l'occupait beaucoup plus que nous, et que nous n'aurions pas beau jeu tant qu'il ne serait pas redevenu jardinier, nous les avons laissés ensemble dans une conversation fort animée, et après beaucoup de champagne bu de part et d'autre.

JENNY. — Ah!... ils boivent du champagne?



EUGÈNE. — Nous avons tous commis ce crime, et je crois que cela me rend un peu expansif, car il n'était peut-être pas nécessaire de vous dire tout cela.

JENNY. — Si, si, je suis bien aise de le savoir. Est-ce que vous y retournez?

EUGÈNE. — Non pas! Comme nous commencions à nous griser et à employer des ficelles un peu trop grosses, il nous a priés, dans la vue du succès de la pièce, de rentrer pour quelque temps dans la coulisse, et nous allons faire un tour de promenade en bateau, car il n'y a pas moyen de travailler après le champagne! Cette diable de princesse nous a fait perdre notre journée, avec son déjeuner et ses cancans! Aimez-vous la promenade en bateau, mademoiselle Jenny?

JENNY. — Non, monsieur, j'ai peur de l'eau.

EUGÈNE. — Si vous aimez mieux le feu, nous vous ferons voir un incendie, et nous vous mettrons à la chaîne. Voilà un plaisir!

JENNY. — Je ne m'y mettrais pas pour mon plaisir, mais pour être utile.

EUGÈNE. — Ah! pour être de chaîne à côté de vous, j'ai envie de mettre le feu au village.

JENNY. — Comme vous y allez! J'espère que vous ne buvez pas de champagne tous les jours, car on ne serait pas en sûreté dans le pays!... Mais on m'appelle. Merci pour vos renseignements, monsieur. Je suis votre servante.

SCÈNE XII.

Dans le boudoir de Diane.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Oui, oui, madame, on agit et on espère, car on nous dit d'espérer.

DIANE. — Mais qui donc agit pour moi? qui donc est dans

la confidence à ce point? Jenny, vous me compromettez... je veux tout savoir, ou je m'oppose à ce que vous faites.

JENNY. — Eh bien, madame, c'est Florence.

DIANE. — Ce jardinier qui est ici depuis deux jours... et qui sait déjà?...

JENNY. — C'est moi qui lui ai dit ce qu'il fallait bien lui dire. C'est un coup de tête, si vous voulez, et c'est votre désespoir qui me l'a inspiré; mais c'est une bonne inspiration, j'en suis sûre à présent, car il s'y prend de manière à réussir.

DIANE. — Quoi? que fait-il?

JENNY. — Il fait la cour à Myrto.

DIANE. — Ah! c'est d'un Frontin, cela! Je croyais qu'il n'y en avait plus. Mais cette fille doit être trop intéressée pour écouter un jardinier.

JENNY. — Il se fait passer pour millionnaire auprès d'elle.

DIANE. — En vérité? quelle imagination! Au fait, c'est un homme à jouer tous les rôles, ce garçon-là! Il est rempli d'esprit, il parle comme on parlerait dans le monde, si on y parlait bien... Il a des manières... une figure!... Oui, il est charmant... et il m'est déjà dévoué à ce point?

JENNY. — Il ne faut peut-être pas un grand dévouement pour faire la cour à Céline. Elle est jolie, et elle a beaucoup d'esprit.

DIANE. — Qu'as-tu? tu as l'air de souffrir, toi?

JENNY. — J'ai la migraine. Oh! ce n'est rien.

DIANE. — Tu me fais peur!

JENNY. — Pourquoi donc?

DIANE. — C'est que ce jeune homme peut bien, tout en voulant séduire cette fille, se laisser séduire par elle et se mettre avec elle contre moi.

JENNY. — Non, madame. Qu'il se laisse séduire... cela ne nous regarde pas; mais qu'il vous trahisse, c'est impossible: il est trop honnête homme pour cela.

DIANE. — Comment le sais-tu? Tu ne le connais pas plus que moi.

JENNY. — Oh si! j'en suis sûre... je le connais déjà!

DIANE. — Tu le connaissais avant qu'il vînt ici? Attends donc, moi aussi!... Cela me frappe tout d'un coup! Je l'ai

vu dans ton magasin. Un beau commis, là... pas ridicule, très-poli, point bavard... Je l'avais remarqué! Comme un autre costume, une barbe changée modifient un visage!... Mais il n'y a pas deux mois que j'ai vu ce jeune homme-là venir chez moi à Paris. Tiens, c'est lui qui m'a trouvé les rubans que je voulais pour ma robe de satin broché... ma robe bleue... il a un goût exquis! Mais pourquoi est-il jardinier à présent?

JENNY. — C'est un état qu'il préfère aux autres.

DIANE. — Et il s'y entend, cela se voit. Il arrange mes jardinières avec un art! Brave jeune homme! et mon intendant m'a dit qu'il s'était montré fort délicat et peu avide d'argent dans ses conditions pour entrer ici. Jenny, je veux le voir aussitôt qu'il rentrera, et s'il apporte ces fatales lettres... ah! vraiment, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Crois-tu qu'il accepterait... Voyons, quoi? De l'argent l'humilierait peut-être, s'il est fier! Mais un cadeau de valeur offert délicatement... une bague! on aime toujours à recevoir une bague de la main d'une femme! Mon gros diamant! c'est cela! Tiens! ce sera très-drôle de voir, dans mon jardin, un homme qui travaillera avec un diamant de dix mille francs au doigt; et ça m'amusera de me dire qu'il le tient de moi! Ça l'amusera aussi, j'en suis sûre, et s'il est discret, avec cela, ma foi, voila un roman bien pur, bien original, et qui n'a pas encore été fait! Ouvre mon écrin et donne-moi mon diamant.

JENNY. — Allons, Dieu merci, voilà la gaieté qui vous revient avec l'espérance.

DIANE. — Oui, je crois, j'espère. La figure de ce jeune homme ranime mon courage quand j'y songe. Oh! il est impossible que la Myrto n'en devienne pas folle! — Que me donnes-tu là, un rubis? où donc as-tu l'esprit?

JENNY. — Tenez, est-ce cela, madame? Jamais Florence n'acceptera un pareil bijou.

DIANE. — S'il faut le lui mettre au doigt moi-même, je le lui ferai bien accepter. Voyons, coiffe-moi : je suis tout échevelée.

JENNY. — Oui, oui, il faut vous habiller, madame; vous

faire belle comme si de rien n'était. Rester en désordre comme vous voilà ne vaut rien. Il n'y a rien qui ôte le courage comme de se négliger soi-même.

DIANE. — Tu as bien raison: quand je ne me sens pas habillée et bien arrangée, il me semble que je suis morte... Mets-moi des rubans roses dans les cheveux: le rose porte bonheur.

JENNY. — Et quand vous serez belle, vous dînerez: il faut me promettre cela.

DIANE. — Dîner! ah! ne m'y fais pas penser: c'est si triste de dîner seule! Mon pauvre Gérard était bon à cela, du moins, qu'il me tenait compagnie, et son grand appétit me faisait plaisir à voir.

JENNY. — Si vous voulez dîner avec lui, il ne tient qu'à vous; d'autant plus que, quoi qu'il en dise, je suis sûre qu'il meurt de faim.

DIANE. — Comment ça? où est-il donc? Je n'ai pas voulu le recevoir.

JENNY. — Vous eussiez mieux fait de le recevoir et de tout lui dire: c'eût été une épreuve pour son amour, et je suis sûre qu'à cette heure vous l'aimeriez par reconnaissance.

DIANE. — Ah! tu es folle, Jenny! Un homme du monde pardonner à une femme d'être compromise et vilipendée comme je le serai peut-être demain, si Florence ne me sauve pas! Quant à voir Gérard dans l'état où j'étais ce matin, et à me contraindre assez pour ne lui rien laisser soupçonner, tout simple qu'il est, c'était impossible, tu le sais bien... Fais attention, tu me coiffes de travers.

JENNY. — Moi, je lui aurais tout dit. Qui sait si votre franchise ne l'eût pas rendu encore plus amoureux qu'il ne l'est!

DIANE. — Amoureux, lui! Charmé, flatté d'être mon serviteur en titre, c'est possible; mais pour aimer, Jenny, il faut avoir de l'esprit, et il n'en a pas.

JENNY. — Vous vous trompez, madame. Ou il a de l'esprit, puisqu'il vous aime, ou vous ne vous contentez pas d'être aimée, et vous voulez qu'on vous amuse par-dessus le marché.

DIANE. — C'est peut-être vrai, ce que tu dis là; mais d'où sais-tu qu'il m'aime réellement? Est-ce que tu l'as vu aujourd'hui? est-ce que tu lui as parlé? Mon Dieu! pourvu que tu ne lui aies pas tout raconté! Tu es si simple, si confiante! Tu ne doutes de rien, toi!... Jure-moi que tu ne lui as rien dit!

JENNY. — Je vous jure qu'il ne sait rien et qu'il vous croit jalouse de Myrto.

DIANE. — Jalouse!... C'est égal, tu as bien fait de dire comme cela. Il se gardera peut-être de la voir.

JENNY. — Oh! je l'en défie bien!

DIANE. — Comment ça? où est-il donc?

JENNY. — Il est enfermé dans le pavillon de Florence, et j'ai la clef dans ma poche.

DIANE, éclatant de rire. — Jenny! voilà qui est sublime! Qu'est-ce qui disait donc que tu étais niaise! Tu as plus d'esprit que toutes les Dorines du théâtre! Comment, tu as réussi à me le mettre sous clef? Quelle bonne figure il doit faire dans sa cage! Je parie qu'il n'a pas trouvé d'autre moyen de se distraire et de se consoler que de faire un bon somme!

JENNY. — Pourquoi pas? Vous voulez qu'on soit cavalier intrépide, chasseur infatigable, et vous trouvez singulier qu'on ait un rude appétit et un franc sommeil? cela n'empêche pas d'aimer! Allons, n'avez-vous pas pitié de lui? ne voulez-vous pas qu'il dîne?

DIANE. — Non, je ne veux pas le voir encore. L'idée de me trouver, dans le danger où je suis, en présence de cet homme si calme et si confiant, me fait frémir et ramène toutes mes anxiétés, toute ma souffrance. J'aimerais mieux pouvoir analyser ma situation morale avec quelqu'un de plus fort et de désintéressé dans la question. Si le curé... mais non! il a peur de devenir amoureux de moi!

JENNY. — Eh bien! dînez avec monsieur Jacques; vous m'aviez chargée de l'inviter ce matin. Je n'y ai plus pensé, ni vous non plus; mais voulez-vous que j'aille le chercher?

DIANE. — Comme cela, tout d'un coup? comme on fait venir le curé ou le médecin?

JENNY. — Oh! il est meilleur prêtre et meilleur médecin peut-être que bien d'autres!

DIANE. — Oui, mais quand on appelle ces gens-là, il faut confesser sa faute ou son mal; et il me semble que c'est bien assez d'avoir Florence dans nos secrets. C'est trop peut-être!

JENNY. — Madame, il n'y a qué la foi qui sauve. Appelez monsieur Jacques en consultation sur une peine quelconque, sur votre ennui ordinaire; vous ne lui direz que ce que vous voudrez, et puis, vous verrez que la confiance vous viendra, que vous lui direz tout, et qu'il vous donnera un bon conseil.

DIANE. — Tu me persuades, va! qu'il vienne tout de suite, et tu porteras une partie de notre dîner à ce pauvre Gérard, comme si cela venait de toi.

JENNY. — Vous trouvez-vous bien arrangée?

DIANE. — Attends, donne-moi un peu de rouge.

JENNY. — Non, monsieur Jacques vous trouvera mieux, pâle comme vous êtes.

DIANE. — Ah çà! tu veux donc que je plaise à monsieur Jacques? Eh! ce n'est peut-être pas si facile! un vieux philosophe! — Oui, décidément, j'ai l'air plus intéressant comme je suis.

SCÈNE XIII.

En bateau.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE.

MAURICE. — *Felix qui potuit rerum...*

EUGÈNE. — Est-il embêtant, mon capitaine, quand il parle latin! (A Damien.) Chante-lui une barcarolle, toi qui en sais tant!

DAMIEN, chantant. — *Allons, enfants de la patrie!...*

MAURICE. — *Cognoscere causas.*

EUGÈNE. — Est-ce que tu l'as trouvé bon, toi, le vin de la lorette?

DAMIEN. — A présent qu'il est bu, il faut bien dire qu'il se laisse boire, mais c'est de la tisane à vingt sous la bouteille.

MAURICE. — Bah ! c'est ce qu'elle a pu trouver de mieux dans le village, et comme nous avons corrigé cette liquoreuse boisson par l'apparition opportune du vieux rhum de notre cave, nous pouvons dire que, somme toute, si nous sommes légèrement gris, c'est avec la décence et la bonne tenue qui caractérisent le pompier français !

EUGÈNE. — Gris? hélas! Est-ce que nous le sommes?

DAMIEN. — Un peu plus, et je l'étais trop. A présent, je ne le suis plus assez. Et toi, Maurice?

MAURICE. — Moi, je me sens grave, et philosophe.

DAMIEN. — Alors, regrise-nous par le charme enivrant et l'originalité chatoyante de ta conversation.

MAURICE. — Je veux bien : *Felix qui potuit...*

EUGÈNE. — Comme tu voudras! Interroge-moi, n'importe sur quelle cause, et tu verras si je ne te réponds pas.

MAURICE. — Voyons! quelle est la cause de l'influence d'une femme légère sur la disposition accidentelle de nos esprits?

DAMIEN. — Quelle influence d'abord?

MAURICE. — Une influence égayante, étourdissante au premier abord ; et puis excitante, et puis énervante, et enfin affadissante, écœurante et abrutissante, à mesure que la réflexion chasse les premières fumées du cerveau.

EUGÈNE. — Tu parles du champagne? Oui, c'est un pleutre vin, et voilà l'effet qu'il me fait.

DAMIEN. — Ce jeune homme n'est point à la conversation.

MAURICE. — Au contraire ! Il compare! Il tranche la question! La femme légère est un vin frelaté.

EUGÈNE. — Parlez-moi d'un bon verre de cognac! Pas trop n'en faut, mais il en faut un peu.

DAMIEN. — Il parle par métaphore!

EUGÈNE. — Une franche boisson, qui ne fait pas sauter le bouchon, mais qui vous remplit le cœur d'un feu plein et soutenu.

MAURICE. — Oui, une bonne et franche nature, sans caprice, sans artifice, et sans malice, surtout. Une femme forte et simple...

EUGÈNE. — De cent sept ans?

DAMIEN. — Merci ! parle de ton cognac et laisse-nous tr quilles.

EUGÈNE. — Vous faites de la philosophie? J'en suis. Je que la cause du petillement du champagne, c'est la ferm tation.

MAURICE. — Fermentation artificielle, provoquée par verses drogues mêlées au pur sang de la vigne.

EUGÈNE. — Oui! La vanité, l'avidité, la curiosité, la go mandise et la fainéantise.

DAMIEN. — Tu changes de guitare à chaque instant.

EUGÈNE. — Non pas, je suis votre raisonnement, el poursuis le mien.

MAURICE. — Mais oui! il va bien! Bonne tenue dan vin comme sous les armes. Pompier, vous aurez une daille!

EUGÈNE. — Interrogez-moi encore, vous verrez si je vous réponds pas comme il faut.

DAMIEN. — Voyons, sergent, quelle est la cause de l'av sion immodérée des femmes vertueuses pour celles qui le sont pas?

EUGÈNE. — Regarde le *Mayeux!* quelle est la cause l'aversion immodérée de son allure pour la ligne droite

DAMIEN. — C'est qu'il est bossu et bancal.

EUGÈNE. — Eh bien! toutes les femmes vertueuses bancales ou bossues; cela les rend jalouses des prêtresse la beauté, et, comme elles sont hypocrites, elles ont h reur de la ligne droite et cachent leur jalousie sous feinte indignation.

MAURICE. — Tudieu! quel sceptique après boire!

EUGÈNE. — Distinguons! comme dit le curé de Noirac quelles femmes vertueuses me parlez-vous? de celles q sont, ou de celles qui ne le sont pas?

DAMIEN. — De celles qui le sont.

EUGÈNE. — Alors, regardez, ô entomologistes de mon c cet aimable agrillon ou cette diaphane libellule azurée voltige autour de ma rame; je ne sais pas son nom, peu porte! j'appelle ça, en latin, une demoiselle.

MAURICE. — Eh bien?

EUGÈNE. — Suivez ses mouvements. Chaque coup que la ıme frappe sur l'eau y creuse un petit abîme où cette délite créature trouverait la mort; elle se préserve bien d'y mber, et, d'une aile sûre et légère, elle plane au-dessus, ns frayeur et sans grimace.

DAMIEN. — Est-ce à dire que la vertu est brave et calme? est un peu tiré par les cheveux!

EUGÈNE. — Eh bien! suivez-la de l'œil dans sa course graeuse et folâtre, la demoiselle de mes rêves!

DAMIEN. — Fi! la voilà qui flaire un rat mort!

EUGÈNE. — Non pas! Elle le regarde, elle verse quelques rmes sur le cadavre de l'infortuné, et puis elle va cherıer une fleur pour s'y balancer aux zéphyrs du soir. Elle vu l'immondice, elle ne l'a ni insultée, ni maudite. Elle laint le rat qui se noie; seulement elle ne se pose pas dess. Telle est la véritable innocence!

MAURICE. — Passons! passons!

EUGÈNE. — Comment, passons! Cette comparaison-là ne aut rien, peut-être?

MAURICE. — Si fait! si fait! C'est l'objet de ta comparaison ui pue la rage.

EUGÈNE. — En effet, je sens l'infection du vice. O rats insensés! vous folâtrez au bord de l'onde trompeuse, et puis ous y tombez! et vous répandez la pestilence sur les riages embaumés de notre jeunesse! Tel est le sort...

DAMIEN. — Assez de comparaisons! rame plus vite!

NE POULE, au bord de l'eau, avec UNE BANDE DE CANETONS.

LA POULE. — Enfants! enfants! où courez-vous? N'allez as si près du rivage. La rivière gronde et court. Elle nouille, elle entraîne, elle noie. Enfants, ne me quittez pas, oyez toujours près de mon sein, près de mon aile. Des enants sages ne doivent pas courir comme des fous, sans couter ce qu'on leur dit. Enfants, enfants, m'entendezous? N'allez pas si près du rivage!

LES PETITS CANARDS. — De l'eau! de l'eau! voyons, voyons!

oh! comme elle brille! oh! qu'elle est belle! Mère, viens-tu? Dans l'eau! dans l'eau! Va donc, toi, frère! passe le premier... j'ai peur, j'ai envie... Ah! je n'y tiens plus, je me risque. Nous y voilà, voguons, voguons! Ah! quel plaisir! de l'eau, de l'eau!

LA POULE, éperdue, sur le rivage. — Enfants, enfants! méchants enfants! voulez-vous donc me rendre folle? Perdus, perdus! ils vont mourir! Petits, pauvres petits que j'ai couvés, vous n'aimez donc pas votre mère? Revenez, revenez à moi! la rivière est votre ennemie. Hélas! hélas! mes chers enfants, revenez bien vite au rivage!

LES PETITS CANARDS. — De l'eau, de l'eau! Ah! que c'est beau! ah! que c'est bon! Vois, mère, comme nous voguons bien, comme nous allons vite! L'eau court, et nous courons avec elle. N'aie donc pas peur, viens avec nous. L'eau ne mouille pas, l'eau ne tue pas. L'eau, c'est notre élément, notre vie! Ah! que c'est bon! de l'eau, de l'eau!

LA POULE. — Oui, je vous suis; mourons ensemble, méchants enfants! Je sais bien que vous êtes perdus, je sais bien que l'eau fait mourir! Allons, mourons! adieu pour toujours le rivage! Mais non, vous revenez, vous m'entendez enfin! Venez vite vous sécher dans mes plumes. Ah! que vous avez froid, pauvrets! Vous n'y retournerez jamais, n'est-ce pas? vous n'approcherez plus du rivage?

LES PETITS CANARDS, rêvassant et babillant sous le ventre de la poule. — De l'eau, de l'eau, encore de l'eau! Ah! que c'est bon! ah! que c'est beau!

QUATRIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Samedi soir, dans le parc de Noirac.

MONSIEUR et MADAME CHARCASSEAU, EULALIE, POLYTE CHOPART, MADAME PATURON, MONSIEUR MALASSY.

MONSIEUR CHARCASSEAU. — En voilà bien assez, de promenade autour de cette barrière. C'est fermé partout et vous ne verrez rien ! Si nous retournions voir les citrouilles !

MADAME PATURON. — Dites donc, père Charcasseau, il y a un proverbe qui dit : Qui se ressemble se rassemble. Nous ne sommes pas curieuses des citrouilles !

MADAME CHARCASSEAU. — Ah ! la belle levrette ! toute blanche ! C'est comme une biche blanche !

POLYTE. — Je veux l'attraper, pour voir si je peux courir aussi vite qu'elle.

MADAME CHARCASSEAU. — Ah ! oui, plus souvent ! Elle en ferait courir dix comme lui.

MONSIEUR MALASSY. — Voilà un mot que j'entends souvent dire et que je ne trouve point juste. Il me semble que dix personnes qui courraient toutes de la même manière n'iraient pas plus vite qu'une seule.

MADAME CHARCASSEAU. — C'est vrai, mais ça se dit comme ça.

EULALIE. — Tiens, regarde donc, maman !

MADAME CHARCASSEAU, vivement. — Quoi ? quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

EULALIE. — La levrette qui gratte là-bas à la porte du pavillon!

MADAME CHARCASSEAU. — Eh bien, qu'est-ce que ça me fait? Est-elle sotte, celle-là! Je croyais qu'elle avait vu quelque chose!

EULALIE. — Allons donc regarder ce qu'il y a dans ce pavillon!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Ça? c'est le logement du jardinier! Qu'est-ce que vous voulez trouver là d'intéressant?

MADAME PATURON. — C'est tout de même drôle, comme cette levrette pleure et gratte à la porte!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — C'est probablement la chienne d'un des jardiniers de la maison.

MONSIEUR MALASSY. — Non. Je connais cette bête. C'est la levrette de monsieur Gérard, le marquis de Mireville, vous savez bien?

MADAME CHARCASSEAU. — Ah! c'est donc vrai qu'il vient ici tous les jours? (A madame Paturon et baissant la voix pour qu'Eulalie n'entende pas.) Savez-vous, ma petite, qu'on dit que c'est l'amant de la dame de Noirac?

EULALIE, qui a entendu. — Ah!... Je voudrais bien les rencontrer ensemble, pour voir quelles mines ils se font!

MADAME CHARCASSEAU. — Eulalie, allez donc plus loin quand je ne parle pas pour vous. (A monsieur Charcasseau.) Si ta fille continue, elle aura le diable au corps.

POLYTE. — Venez donc voir! venez donc voir la levrette qui ronge la porte!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Ah! cette pauvre petite bête! Ça fait de la peine! Il faut lui ouvrir.

POLYTE. — J'ai bien essayé, mais c'est fermé en dedans!

MADAME CHARCASSEAU. — Voyons si c'est bien fermé. Tiens, comme c'est barricadé! Il paraît qu'ils ont des secrets partout, ici!

MADAME PATURON. — Dites donc! vous savez à qui est la chienne?

MADAME CHARCASSEAU. — Eh bien?

MADAME PATURON. — Eh bien, il faut que son maître soit caché là dedans, puisqu'elle veut entrer?

POLYTE. — Son maître, qui donc?

MADAME CHARCASSEAU. — Chut! Le marquis! monsieur Gérard! Ah! voilà qui prouve bien...

MONSIEUR MALASSY. — C'est invraisemblable, ce que vous dites là. Il n'a pas besoin de se cacher pour voir cette dame, puisqu'on dit qu'il l'épouse.

MADAME PATURON. — Lui, il l'épouse? Ah! il n'est pas bête! Ça remettra du bouillon dans sa soupe, qui doit être bien maigre depuis qu'il a vendu trois de ses métairies. Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc là, Polyte ?

EULALIE. — Il monte sur le treillage pour regarder là-haut, à travers le volet, s'il y a quelqu'un de caché là dedans.

MADAME PATURON. — Prends garde! Ne va pas de ce côté-là. Si tu tombais, tu te noierais dans la rivière.

POLYTE. — N'ayez pas peur, c'est solide! Bon, ça y est. J'ai tourné le mur.

MADAME CHARCASSEAU. — Est-on heureux de pouvoir grimper comme ça!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Ma chère, c'est indécent, de farfouiller comme ça dans les secrets du monde, devant ta fille!

MADAME CHARCASSEAU. — C'est vrai. Allons-nous-en, Ulalie!

EULALIE. — Oh! pourquoi donc, maman?

MADAME CHARCASSEAU. — Ça ne vous regarde pas, mademoiselle. Fi! que vous êtes curieuse! Il y a des choses où une jeune personne ne doit pas fourrer son nez. (Se retournant vers madame Paturon.) Est-ce qu'il voit quelque chose?

MADAME PATURON. — Dis donc, Polyte? où es-tu? Est-ce que tu vois quelque chose?

POLYTE, de derrière le pavillon. — Ah dame! ça n'est pas commode! Ne faites donc pas de bruit. J'écoute.

MADAME PATURON. — Tiens, est-ce qu'on entend quelque chose, là dedans? (Elle colle son oreille à la porte.) Ne soufflez donc pas comme ça, monsieur Malassy, vous m'empêchez d'entendre. Tiens! j'entends ronfler...

(Jenny paraît, portant un panier couvert.)

MADAME CHARCASSEAU, à quelque distance, parlant à son mari. — Bon! voilà madame Paturon qui va être prise à espionner. Ah! c'est bien fait! Ça m'amuse.

JENNY, à madame Paturon que monsieur Malassy essaye en vain d'arracher à la porte. — Eh bien, madame, qu'est-ce que vous faites donc là?

MADAME PATURON. — Rien, rien... je...

JENNY. — Non, rien; vous écoutez aux portes... Et on prétend qu'il n'y a que les domestiques qui fassent de ces choses-là?

MONSIEUR MALASSY. — Ma foi, je vous le disais bien, que c'était ridicule, et cette demoiselle vous donne votre paquet; vous ne l'avez pas volé!

(Madame Paturon, tout interdite, prend le bras de Malassy et s'en va rejoindre madame Charcasseau.)

JENNY, à la porte du pavillon, et parlant haut exprès. — Florence, êtes-vous là? Je vous apporte votre dîner. (Élevant la voix en voyant que les bourgeoises l'écoutent.) Pourquoi laissez-vous les étrangers se promener dans le parc après le coucher du soleil? Vous savez bien que madame l'a défendu. Allons, prenez vos clefs et reconduisez ces personnes-là, bien vite.

MADAME CHARCASSEAU. — Ah! ma chère, sauvons-nous! On va nous faire un affront, nous mettre à la porte. Ces laquais, c'est si insolent!

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Oui, oui, dépêchons-nous.

MADAME PATURON. — Et Polyte? Polyte qui est resté je ne sais où, grimpé après le mur. On va le voir...

MONSIEUR CHARCASSEAU. — Bah, bah! tant pis pour lui. Pourquoi fait-il des bêtises?

MADAME CHARCASSEAU. — Il est bien élevé, votre jeune homme! Aussi, vous lui donnez l'exemple!

MADAME PATURON. — Bah! vous êtes encore drôle, vous! Mais on va fermer les portes, et Polyte, comment sortira-t-il? Il faut l'attendre.

MADAME CHARCASSEAU. — Tant pis, tant pis! Il jouera des jambes, et s'il passe la nuit dans le parc, ça lui apprendra à être curieux et à nous attirer du désagrément.

(Ils partent.)

SCÈNE II.

Sur la rivière.

En bateau.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, approchant du pavillon.

EUGÈNE. — Tournons le long du parc, et nous reprendrons le sentier du pré pour rentrer chez nous. A moins que nous n'allions faire une visite par eau à monsieur Jacques.

DAMIEN. — Le *Mayeux* ne passera pas jusque-là.

MAURICE. — Il passera, ou il dira pourquoi.

DAMIEN. — Mais qu'est-ce qui grimpe donc là au pavillon de Florence? Est-ce qu'il est revenu tailler sa vigne, au lieu d'achever la conquête de Myrto?

MAURICE. — Oh ! ce n'est pas lui... Attendez donc, c'est quelqu'un qui paraît fort en peine.

EUGÈNE. — Un voleur?

MAURICE. — Ça en a tout l'air. Il voulait entrer par la fenêtre, et à présent il nous voit. Il paraît bien penaud.

EUGÈNE. — Donnons-lui la chasse, ça nous divertira.

MAURICE. — Eh non ! attends. Je connais cet imbécile-là ! C'est un petit bourgeois de Sainte-Aigue.

EUGÈNE. — Tiens, pardi ! monsieur Hippolyte Chopart ! Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur Hippolyte Chopart ?

POLYTE. — Ah! c'est vous! Bien le bonsoir, messieurs! Vous arrivez à propos, je suis bien en peine... Je me promenais dans le parc.

MAURICE. — Quelle nouvelle manière de vous promener avez-vous inventée là! Vous mangez les raisins de notre ami le jardinier du château?

POLYTE. — Oh non ! par exemple... Je n'en ai guère envie ! Je vous dirai ça tout à l'heure. Amenez donc votre bateau par là, que je descende.

MAURICE. — Pourquoi? Puisque vous êtes monté par la treille, descendez par la treille et tournez l'angle du pavillon.

POLYTE. — Eh! sacredié, pas possible! J'ai cassé le treillage, voyez! Je ne peux plus mettre les pieds dessus, et je ne me tiens plus que par les mains à la barre de la croisée. Dépêchez-vous, que diable! je vais tomber.

MAURICE. — Bah! vous savez bien nager?

POLYTE. — Sapristi, non. Est-ce qu'elle est profonde par là, la rivière?

EUGENE. — Non, une trentaine de pieds, pas davantage.

POLYTE. — Excusez! Venez donc vite.

MAURICE. — On y va, on y va. Mais d'abord vous direz ce que vous faisiez là, ou bien, serviteur, vous boirez un coup.

POLYTE. — Eh bien, dites donc, farceurs, dépêchez-vous!

MAURICE. — Dépêchez-vous vous-même. Confessez-vous!

POLYTE. — Eh pardié! c'est ma tante qui m'a fait monter là, pour voir s'il y avait quelqu'un de caché là dedans. Un peu de curiosité, voilà tout.

MAURICE. — Ah oui-da! (Bas à Eugène.) Trois pieds de vase et un pied d'eau; c'est assez pour le rafraîchir, et il faut donner cette petite leçon aux curieux de la ville.

EUGÈNE. — Ça y est! (A Polyte.) Y êtes-vous? (Bas à Damien.) Un bon coup de pied contre le mur!

DAMIEN. — J'y suis.

MAURICE. — Donne-moi la perche. Allons, monsieur Chose, sautez!

POLYTE. — Par où? Comment? Je ne vous vois pas, sous les feuilles.

EUGÈNE. — A droite. (A Damien.) Demi-tour à gauche. Le *Mayeux* ne tourne qu'à gauche. C'est fait! Le *Mayeux* ne demandait que ça.

POLYTE, dans l'eau, barbotant. — Au secours! au secours! je vas me noyer. Ah! j'ai pied. Sacristi! j'ai manqué mon coup; me voilà propre!

DAMIEN. — Dame! on vous dit de sauter à gauche. C'est

comme ça que vous perdez la tête, vous? Heureusement que nous sommes là. Sans nous, vous périssiez, jeune homme!

POLYTE. — Allons, donnez-moi la main et passez-moi l'eau, que j'aille retrouver ma tante!

MAURICE. — Eh bien, voilà une tante qui va retrouver un joli neveu! Allons, entrez dans le *Mayeux,* mon gentilhomme! Vous pouvez bien dire que vous devez la vie à ce beau navire.

SCÈNE III.

Chez Jacques.

JACQUES, RALPH, JENNY.

JACQUES. — Présentez mon respect à madame de Noirac, dites-lui qu'un autre jour, demain, si elle veut, j'irai dîner avec elle; mais aujourd'hui, impossible. J'ai invité Florence, et je ne veux pas lui faire une impolitesse.

JENNY. — Mais est-ce que monsieur Florence n'a pas songé à vous faire dire qu'il ne pouvait pas dîner avec vous?

JACQUES. — Non.

JENNY. — C'est singulier. Il aurait dû songer à cela, du moins!

JACQUES. — Il est donc retenu par quelque occupation inattendue?

JENNY. — Oui, je crois... Après cela, je ne sais pas; il compte peut-être revenir à six heures... et voilà justement que six heures sonnent à l'horloge du village. Ah! tenez, le voilà, je parie! on entre dans votre jardin.

RALPH, allant ouvrir. — Non. Ce sont nos jeunes artistes.

MAURICE, qui entre avec Eugène et Damien. — Ah! philosophe! je vous trouve en bonne compagnie, et je vous fais mon compliment.

JACQUES. — Je le reçois comme un père que vous féliciteriez de la présence de sa fille.

MAURICE. — Je l'entends bien comme ça. Vous vous portez bien, mademoiselle Jenny? Tenez, nous sommes un peu gris; mais devant vous, *motus*, nous redevenons tout de suite parfaits gentilshommes. Voulez-vous savoir une histoire qui concerne Florence?

JENNY, troublée. — Non, monsieur... cela ne me regarde pas.

MAURICE. — Bah! ça regarde toute la maison de Noirac. Dites à votre maîtresse de ne pas recevoir tous ces curieux de la ville qui escaladent les murailles pour voir par les fenêtres, quand ils trouvent les portes fermées. Nous venons de faire baigner un joli garçon qui grimpait au pavillon de Florence.

JENNY. — Vraiment? vous me conterez ça. Mais ma maîtresse m'attend.

DAMIEN. — Ah! à propos de votre maîtresse, demandez-lui donc si elle veut aller quelquefois au spectacle? Elle ne se doute pas qu'elle peut aller au spectacle dans le village de Noirac.

JENNY. — Vos marionnettes? On les vante beaucoup. Je lui en parlerai, et je suis sûre que cela l'amusera.

EUGÈNE. — Et vous, ça vous amusera-t-il?

JENNY. — Si ma maîtresse y va...

MAURICE. — Il faut qu'elle y vienne! Croyez-vous qu'elle nous recevrait agréablement si nous lui portions notre invitation nous-mêmes?

JENNY. — Mais je suis sûre que votre visite lui ferait plaisir.

MAURICE. — Oh! une visite sérieuse, non, mais une apparition de bateleurs, en costumes de la foire, avec tambours et trompettes.

JENNY, bas. — Ah! monsieur, puisque vous savez tout, vous savez bien qu'elle n'est pas en train de rire aujourd'hui.

MAURICE. — Bah! elle rira ce soir ou demain, car Florence réussira, je vous en réponds. La Myrto paraissait coiffée de lui tantôt. Est-ce que votre maîtresse sait que nous avons été mis, malgré nous, dans la confidence?

JENNY. — Oh non! je ne le lui ai pas dit. Elle a bien assez de tourment.

MAURICE. — Ne le lui dites jamais, c'est inutile. Nous serons muets comme des souches.

JENNY. — Ah! si tout le monde était comme vous, les méchantes langues n'auraient pas si beau jeu! Mais dites-moi donc... Florence... est-ce qu'il ne revient pas? Madame est bien inquiète!

DAMIEN. — Florence? Non certes! Je viens de le voir dans la prairie, donnant le bras à Myrto et soupirant avec elle, à la brise du soir.

JENNY, *s'efforçant de sourire.* — Ah! vraiment? Dans la prairie?

DAMIEN. — Ça me fait penser à dire à monsieur Jacques qu'il ne viendra pas dîner avec lui.

JENNY, *bas à Jacques.* — Ah! monsieur Jacques, vous n'aurez pas Florence... Il ne peut pas venir. En ce cas, vous venez tout de suite au château?

JACQUES, *de même.* — Mon Dieu, est-ce que c'est absolument nécessaire aujourd'hui? J'avais à causer avec mon ami Ralph.

JENNY, *bas à Jacques.* — Vous aimeriez mieux cela, je le sais bien; mais je vous en prie.

JACQUES. — Vraiment? Qu'y a-t-il donc, mon enfant, et pourquoi cette insistance?

JENNY. — Je vous le dirai en chemin; venez, monsieur Jacques. Vous pouvez lui faire beaucoup de bien. Elle souffre!

JACQUES. — Allons! vous me croyez donc médecin? Eh bien, mon cher Ralph, je suis forcé de vous quitter. On réclame de moi un petit service, mais consolez-moi du regret de vous laisser seul en gardant nos jeunes voisins avec vous à dîner.

RALPH. — Ah! certes, faites-moi ce plaisir, messieurs.

EUGÈNE. — Dîner? nous avons déjeuné jusqu'à trois heures de l'après-midi!

MAURICE. — Raison de plus, nous causerons sans avoir la bouche pleine, et monsieur Ralph, qui mangera pendant

ce temps-là, ne pourra pas placer un mot. Nous aurons toujours raison!

JACQUES. — C'est convenu? Je vous remercie, et je compte vous retrouver ici ce soir.

DAMIEN. — Certes! je ferai une partie d'échecs avec monsieur Ralph. J'ai une passion pour les échecs.

EUGÈNE. — Une passion malheureuse.

JACQUES. — Maurice, si vous voulez voir mes coléoptères, vous savez où ils sont, et vous prendrez, sans vous gêner, tout ce qui manque à votre collection. Au revoir!

SCÈNE IV.

Dans la prairie.

MYRTO, FLORENCE.

FLORENCE. — Si vous le prenez ainsi, si vous devenez sérieuse, si vous faites appel à mon honneur et à la vérité, il faut que je vous détrompe. J'ai été riche, il est vrai, mais je suis ruiné.

MYRTO. — Ah !... Tout à fait, tout à fait?

FLORENCE. — Tout à fait. Je ne suis donc pas l'amant de madame de Noirac, mais très-réellement son jardinier.

MYRTO. — C'est là que vous mentez.

FLORENCE. — Mademoiselle, jusqu'ici j'ai plaisanté parce que vous l'avez voulu. Je ne plaisante plus, parce que vous m'avez demandé ma parole d'honneur. Si vous n'y croyez pas, il est inutile de continuer la conversation. Je vais vous reconduire chez vous.

MYRTO. — Ah! comme vous êtes susceptible!

FLORENCE. — Pas du tout quand on rit avec moi; extrêmement quand on ne rit plus.

MYRTO. — Voyons, restons amis, et ne nous quittons pas comme ça! Vous avez beau être ruiné, qu'est-ce que ça me fait? Vous n'en êtes pas moins charmant quand vous

voulez, et ça plaît d'autant plus que vous ne l'êtes pas toujours. Si je vous avais connu aimable et spirituel comme ça, dans le temps, je vous aurais bien préféré à Guérineau!

FLORENCE. — C'est très-flatteur pour moi, mais les temps sont changés. D'ouvrier, j'étais alors devenu seigneur, et, depuis, le seigneur est redevenu polétaire. Ce n'est pas à des gens comme nous que s'adressent vos sourires. Ainsi...

MYRTO. — Vous nous croyez donc bien intéressées?

FLORENCE. — Oui, en général.

MYRTO. — Mais il y a des exceptions.

FLORENCE. — Je sais que vous n'en êtes pas une.

MYRTO. — Voilà une parole bien dure.

FLORENCE. — Pourquoi serais-je flatteur avec vous? C'est à ceux qui vous désirent de fermer les yeux sur vos défauts. Moi qui n'ai rien à vous demander, j'ai le droit d'être meilleur pour vous que les autres, et de vous dire la vérité.

MYRTO. — Ainsi, c'est par amitié?

FLORENCE. — Si vous voulez.

MYRTO. — Et si je ne veux pas?

FLORENCE. — Ce sera par humanité.

MYRTO. — Ah! oui, par pitié! Vous êtes bien cruel, vous, avec votre air insouciant. Voyons, croyez-vous donc bien me connaître?

FLORENCE. — Oui.

MYRTO. — Vous aviez donc fait attention à moi chez Guérineau? Vous m'examiniez donc? Cela ne paraissait pas.

FLORENCE. — Une jolie femme est toujours une jolie femme pour un homme de vingt-cinq ans, et je ne me piquais pas d'une vertu farouche pour mon compte particulier; mais l'amitié m'est sacrée. Guérineau était un digne jeune homme, plein de dévouement pour moi et de confiance en moi.

MYRTO. — C'est vrai qu'il parlait de vous comme de quelque chose de supérieur à tout le monde! Et ça m'ennuyait de ne pas pouvoir vous entendre causer sérieusement. Alors, c'est

par amitié pour Guérineau, c'est par principe d'honneur que vous n'avez pas voulu me faire la cour?

FLORENCE. — Peut-être! Cependant, au cas où vous eussiez été libre, il n'est pas encore certain que j'eusse cédé au désir de vous plaire.

MYRTO. — C'est que je ne vous plaisais pas?

FLORENCE. — Je vous demande pardon. Vous étiez ravissante de fraîcheur et de beauté, et de plus, votre figure m'était sympathique.

MYRTO. — Ah! et à présent?

FLORENCE. — A présent, vous êtes toujours très-jolie; mais votre figure a pris une expression qui me plaît moins.

MYRTO. — Quelle expression?

FLORENCE. — Vous aviez déjà l'air très-hardi, il y a trois ans; mais il y avait de l'irréflexion, de la spontanéité dans cette manière d'être. C'était encore de la jeunesse, par conséquent une sorte d'innocence. Aujourd'hui, votre hardiesse est fébrile, maladive, volontaire, c'est du parti pris et par conséquent de l'audace.

MYRTO. — Excusez! comme il vous dit ça! N'importe, on ne trouve pas tous les jours l'occasion d'entendre la vérité, et je veux l'attraper au vol. Voyons, dites tout. Puisqu'il y a trois ans je vous plaisais, pourquoi, en supposant que vous n'eussiez pas été l'ami vertueux de Guérineau, ne m'auriez-vous pas aimée?

FLORENCE. — Oh! dans ce cas-là, si j'avais été bien sûr de ne pas vous aimer, il est fort possible que je vous eusse fait la cour; mais j'étais et je suis ainsi fait, que je ne sais guère posséder l'intimité d'un être de mon espèce sans m'attacher à lui, sans être porté à me dévouer sincèrement à lui, et sans éprouver du regret quand je m'en sépare. Je vous aurais donc aimée malgré moi et j'en aurais bientôt souffert, bientôt rougi probablement.

MYRTO. — Rougi!... Pourquoi, quand on est un philosophe, un homme d'esprit, dire de ces mots-là?

FLORENCE. — Mon intention n'y met rien d'insultant pour vous. J'eusse rougi de moi-même, de ma faiblesse, de ma souffrance, de ma déraison, de mon injustice peut-être.

MYRTO. — Mais pourquoi ça? Pourquoi ne vous aurais-je pas rendu heureux?

FLORENCE. — Il eût fallu m'aimer, m'aimer fidèlement, exclusivement; être toute flamme, tout abandon avec moi, toute réserve, toute pudeur avec les autres. Autrement...

MYRTO. — Autrement, vous auriez été jaloux, terrible?

FLORENCE. — Non, j'aurais été malheureux.

MYRTO. — Et vous n'auriez pas eu la force de me quitter?

FLORENCE. — Pardonnez-moi. J'aurais eu la force de vous quitter sans colère et sans outrage; mais j'aurais fait, une fois de plus, la triste expérience d'une tentative impossible.

MYRTO. — Quelle tentative? Allons, dites donc?

FLORENCE. — Celle de vouloir ranimer le feu sacré là où il n'y a plus qu'une étincelle.

MYRTO. — Tant qu'il y a une étincelle, celui qui a le cœur dans la poitrine peut, en soufflant dessus...

FLORENCE. — Pour cela, il faut être plus qu'un homme, il faut être un ange.

MYRTO. — Eh bien, vous en êtes un, peut-être?

FLORENCE. — Non, je ne suis qu'un enfant de mon siècle.

MYRTO. — Mais si l'étincelle cherche d'elle-même à se ranimer?

FLORENCE. — La corruption du monde est là qui l'étouffe. Que peut faire un individu isolé, contre le poids immense de la société, de ses mœurs vicieuses et de l'effroyable fatalité que ces mœurs créent aux individus?

MYRTO. — Florence! Marigny!... Comment vous appelez-vous, décidément?

FLORENCE. — Comme vous avez dit, Florence Marigny.

MYRTO. — Eh bien, Florence Marigny... prenez-le comme vous voudrez, je vous aime!

SCÈNE V.

Dans la salle à manger du château de Noirac.

DIANE, JACQUES.

DIANE. — C'est bien étrange, n'est-ce pas, de vous avoir invité comme cela en tête-à-tête, moi qui ne vous connais pas, et qui n'ai aucun titre à votre intérêt! Que voulez-vous? je suis une enfant; malgré toute ma science du monde, je ne sais pas résister à la souffrance, et aujourd'hui je souffrais tant, que, par moments, j'avais envie de me jeter par la fenêtre. Vous ne savez pas pourquoi? Jenny ne vous l'a pas dit?

JACQUES. — Non, Jenny prétend que c'est l'ennui qui vous exaspère à ce point, et je ne conçois guère que vous ayez compté sur moi pour le dissiper.

DIANE. — Ah! maintenant, vous me croyez plus enfant que je ne suis. Il n'y a pas que la gaieté qui m'amuse. Je suis capable de goûter les plaisirs sérieux et de comprendre un langage élevé, exprimant des idées d'un ordre supérieur à celles dont malheureusement je suis forcée de me nourrir à l'habitude. Voyons, monsieur Jacques, vous êtes bien poli, vous avez l'air bien bon, mais vous n'êtes pas expansif avec moi, et il semble que vous ne vouliez rien approfondir.

JACQUES. — Ai-je donc à vous dire quelque chose que vous ne sachiez pas ou que vous n'ayez pas pensé et senti comme moi?

DIANE. — Mais certainement. Je suis jeune, je n'ai pas beaucoup réfléchi encore, mon instruction n'est pas bien profonde, et vous avez sur moi ces trois supériorités de l'âge, de l'expérience et du savoir.

JACQUES. — Et avec tout cela, je ne vois pas ce que j'ai à dire à une femme du monde catholique et légitimiste.

DIANE. — Ah! voilà donc le motif de votre répugnance?

Vous me croyez incurable dans ce que vous appelez mes préjugés?

JACQUES. — Je n'en sais rien; mais je ne suis pas venu vous voir pour discuter et argumenter. Le prosélytisme est une vertu, mais ce peut être aussi un ridicule. C'est vertu quand cela sert à détruire des erreurs; c'est ridicule quand cela ne sert qu'à se faire écouter; et malheureusement, dans le temps où nous vivons, le faux, le sot prosélytisme philosophique et politique est une maladie bien répandue et bien incommode.

DIANE. — Oh! vous n'en êtes pas atteint, je le vois! et vous n'avez pas à craindre d'ennuyer avec cela.

JACQUES. — Pardonnez-moi, j'ennuie mes amis tout comme un autre; mais c'est parce qu'ils veulent bien le supporter.

DIANE. — J'entends, vous n'accordez la faveur de vos épanchements qu'à vos amis, et je n'en suis pas digne. Eh bien, je veux le devenir, et je sais ce qu'il faut faire pour cela.

JACQUES. — Vraiment? Quoi donc, madame?

DIANE. — Il faut ouvrir son cœur franchement, vous prouver qu'on en a un, et qu'il vaut la peine qu'on s'y intéresse.

JACQUES. — Prenez garde, madame; les confidences ne soulagent pas toujours. Êtes-vous sûre que je vous comprendrai?

DIANE. — Oui! Je le vois dans vos yeux qui sont purs comme ceux d'un enfant, et sur votre front qui est ferme et viril sous vos beaux cheveux blancs. Ah! vous souriez. Vous me croyez coquette?

JACQUES. — Je sais que vous l'êtes beaucoup; mais je vous permets de l'être avec moi, je ne vous en ferai pas repentir.

DIANE. — Repentir!... Voilà un mot qui me bouleverse! Vous ne savez pas le mal qu'il me fait! Tenez, je veux me confesser à vous, comme dit Jenny. Passons au salon; Jenny nous y portera le café, et elle seule entrera. Je n'ai rien de caché pour cette honnête et bonne créature; je me

sentirai plus à l'aise qu'ici, où les allées et venues de mes domestiques m'impatientent.

SCÈNE VI.

Sur un chemin.

ÉMILE, LE CURÉ DE SAINT-ABDON.

LE CURÉ. — C'est vous, Émile? Où allez-vous donc comme ça, à la nuit tombée?

ÉMILE. — Au prieuré, chez Maurice. J'y vas coucher tous les samedis pour y passer le dimanche.

LE CURÉ. — Diable! vous avez un bon bout de chemin d'ici à Noirac, et le brouillard menace de s'épaissir. Je puis vous conduire jusqu'à la descente de la Crottée. Ça sera ça de moins à user vos pattes. Montez dans ma carriole, si vous n'avez pas horreur d'un curé, vous! Oh là! oh! bellement, Cocote.

ÉMILE. — M'y voilà, et grand merci, monsieur le curé! Pourquoi dites-vous que j'ai horreur de vous autres?

LE CURÉ. — Oh! parce que... Allez donc, Cocote! Cette satanée bête s'arrête bien, mais c'est le tout de repartir! Ah! ça n'est pas malheureux! Je dis que c'est un genre que vous vous donnez, de crier toujours et à tout propos : *Plus de prêtres! à bas les calotins!*

ÉMILE. — Ceux qui disent cela sont des imbéciles.

LE CURÉ. — Bah! vous le direz pourtant quand sonnera la cloche du branle-bas.

ÉMILE. — Et d'abord, sonnera-t-elle?

LE CURÉ. — Oui, un jour ou l'autre. Que j'y sois ou que je n'y sois plus, peu m'importe. Je ne suis pas poltron, et je ferais peut-être au besoin comme un de mes confrères qui, aux jours de la révolution, alla dire sa messe avec deux pistolets chargés sur l'autel.

ÉMILE. — Oui, je le connais. C'est brave, mais ce n'est

pas chrétien. Vous ne l'imiterez pas, j'en suis sûr, et quant à moi, je regretterais fort d'être de ceux qui vous mettraient dans l'alternative d'être martyr ou meurtrier. Que vous soyez attaché à votre foi, cela me paraît légitime; que ceux qui la partagent aillent à votre sermon, c'est leur droit et le vôtre, et pourvu que...

LE CURÉ. — Je sais ce que vous allez dire. Oui, nous avons des torts. Le clergé veut trop empiéter sur le temporel, et cela sert de prétexte à nos ennemis.

ÉMILE. — Vos ennemis! Et c'est vous, prêtre, qui dites un mot comme celui-là? Où avez-vous trouvé des ennemis en février?

LE CURÉ. — Je sais que vous avez été très-gentils avec nous; mais à présent vous dites: « C'est le tort que nous avons eu. »

ÉMILE. — Si des hommes irrités disent ça, à qui la faute?

LE CURÉ. — La faute en est au diable qui brouille toujours les cartes, et qui joue sa partie au milieu de toutes nos agitations.

ÉMILE. — Si vous croyez au diable, moi je vous déclare que je n'y crois pas.

LE CURÉ. — Bah! appelez-le comme vous voudrez. Le mal est dans l'homme, et l'enfer est souvent dans notre cœur!

ÉMILE. — Pour ma part, s'il y est, il ne me brûle pas assez pour que ma volonté n'y puisse jeter de l'eau.

LE CURÉ. — De l'eau qui n'est pas bénite, mon gars!

ÉMILE. — Qu'importe? Je me sens plus fort que l'instinct du mal. Croyez-vous, par exemple, que je veuille vous nuire, moi qui cause en ce moment de bonne amitié avec vous?

LE CURÉ. — Ah que oui, mon garçon! Que si vous pouviez nous retirer casuel et allocation, vous le feriez de bon cœur!

ÉMILE. — Je ne dis pas non, mais vous empêcher d'être entretenu par vos coreligionnaires, vous menacer, vous inquiéter, vous contraindre, ce serait une atteinte à la liberté de conscience, que je veux souveraine et absolue.

LE CURÉ. — Puissiez-vous dire toujours de même! Ah!

nous vivons dans un temps maudit! Quand on pense que nous voilà côte à côte, dans la même brouette, traînés par la même rosse, devisant sans fiel sur des matières où nous ne nous entendons pas, mais où nous nous accordons l'un à l'autre le droit de tout dire ; que demain vous viendrez peut-être tranquillement à ma messe comme j'allais hier à votre club; que je suis pour vous le gros curé de Saint-Abdon, un bon garçon au bout du compte; que vous êtes pour moi le petit Émile, un honnête garçon aussi; que tous les jours nous pouvons nous rencontrer à la même table, buvant le même vin, faisant les mêmes réflexions et riant des mêmes histoires... que si nous versions dans ce moment-ci, nous nous porterions secours comme deux frères ; et que, dans un an peut-être!... Où serons-nous? Ah! que le changement est donc une mauvaise chose! Et pourquoi les sociétés ne s'arrangent-elles pas, une fois pour toutes, pour être ce qu'elles seront toujours!

ÉMILE. — Vous en parlez à votre aise, mon cher curé. Mais ceux qui ne boivent pas de vin, qui ne vont qu'à pied dans la boue et dans la neige, qui ne rient jamais, qui ne s'amusent point, qui ne fraternisent avec personne parce qu'ils sont trop tristes, trop pauvres ou trop stupides, ne serait-il pas bon qu'ils pussent être au moins aussi à leur aise et aussi sociables que nous le sommes en ce moment-ci, tous les deux?

LE CURÉ. — Voilà un brouillard enragé, et si ça continue, nous ne verrons plus à nous conduire.

ÉMILE. — Ah! oui, quand on vous met au pied de ce mur-là, vous invoquez le brouillard qui empêche d'y voir clair.

LE CURÉ. — Mon Dieu, c'est malheureux, mais puisque les sociétés ne peuvent subsister sans l'inégalité des jouissances!

ÉMILE. — C'est Jésus-Christ qui vous a dit cela?

LE CURÉ. — Jésus-Christ n'a pas parlé de cela comme vous l'entendez. Il a dit: « Heureux ceux qui souffrent et pleurent ici-bas, ils seront consolés dans le ciel. »

ÉMILE. — Il faut l'espérer ; mais, selon vous, plus on souffre ici, plus on est digne d'aller là-haut !

LE CURÉ. — Certes !

ÉMILE. — Alors pourquoi n'allez-vous pas pieds nus, pourquoi ne vivez-vous pas de pain bis et ne buvez-vous pas de l'eau claire ?

LE CURÉ. — Ah ! voilà votre lieu commun, à vous autres ! Serait-ce là un bon régime pour un curé de campagne dont le métier est si rude ? Nous n'y résisterions pas !

ÉMILE. — Ainsi, pour répandre l'assistance de l'aumône et de la parole, il faut être bien portant, manger de la viande et boire du vin ? Et si la misère vous avait tenu, dès l'enfance, dans une ignorance presque absolue du bien et du mal, quelles consolations intelligentes pourriez-vous donner ? de quel dévouement seriez-vous capable ? L'extrême misère abrutit et dégrade, pouvez-vous le nier ?

LE CURÉ. — Si chacun faisait son devoir, il n'y aurait pas d'extrême misère.

ÉMILE. — Et que dites-vous d'une société où chacun est non-seulement libre de ne pas faire son devoir, mais encore rebuté de faire le bien, et sollicité par la force des choses à devenir égoïste ?

LE CURÉ. — Vous voulez la liberté absolue, et vous ôtez à l'homme la liberté d'être bon ou méchant ?

ÉMILE. — Non, mais je voudrais le mettre dans des conditions où il lui serait facile et profitable de faire le bien, difficile et nuisible de faire le mal. Dites-moi, monsieur le curé, l'Église qui encourage cette liberté dans la loi civile, la tolère-t-elle dans la loi religieuse ?

LE CURÉ. — Non certes ; nous ordonnons le bien au nom du ciel, nous proscrivons le mal au nom de l'enfer ; et nous avons raison, car il n'y a que l'espoir et la crainte qui agissent sur l'homme.

ÉMILE. — Vous êtes donc très-absolus, et vous n'admettez pas que l'homme ait le droit de manquer à sa conscience ?

LE CURÉ. — Je vous entends : vous voulez faire une société absolue comme l'Église !

ÉMILE. — Non; mais je dis que si la perfection est un précepte religieux, une chose à part de la contrainte civile, vous ne devriez jamais entrer dans la pratique de la vie politique, vous, les prêtres d'un idéal qui ne peut pas transiger. Mais, pour tout de bon, le brouillard s'épaissit, et je ne sais plus où nous sommes.

LE CURÉ. — Ni moi non plus. Je ne vois plus les oreilles de mon cheval! — Mais faites donc, vous, une société où tout ce que vous voulez de bon soit possible!

ÉMILE. — Au moins, ne dites pas, vous, que nous voulons tout bouleverser et tout détruire à notre profit!

LE CURÉ. — Au diable nos raisonnements! Je crois que nous nous sommes égarés!

DEUX GROS SCARABÉES, *sur le tronc d'un arbre pourri.*

LE PREMIER. — Qui va là? Qui êtes-vous? que voulez-vous?

LE SECOND. — Qui êtes-vous vous-même, et pourquoi me fourrez-vous votre corne dans l'œil? Vous ne pouvez donc pas regarder devant vous?

LE PREMIER. — Eh bien, et vous? Êtes-vous devenu aveugle, et cette rainure de l'écorce est-elle un chemin trop étroit pour deux? Bientôt il vous faudra l'arbre entier à vous tout seul. Vous êtes si brutal!

LE SECOND. — Et vous si vorace! Je ne connais rien de pire qu'un voisin comme vous!

LE PREMIER. — Vorace vous-même! Pourquoi voulez-vous descendre quand je monte?

LE SECOND. — Et pourquoi montez-vous quand je veux descendre?

LE PREMIER. — J'ai cru qu'il faisait jour, et je voulais aller là-haut regarder l'horizon.

LE SECOND. — Vous êtes fou. Il ne fait pas jour, et c'est au contraire le moment de creuser au plus profond de l'arbre. Ne voyez-vous pas que c'est le brouillard, un temps excel-

lent pour travailler, parce que le bois s'imprègne d'humidité et s'amollit à souhait?

LE PREMIER. — Ah! c'est le brouillard? Comme c'est blanc et d'une fraîcheur réjouissante! Je retourne à mon trou et à mon ouvrage.

LE SECOND. — Non, venez avec moi. A nous deux, nous minerons beaucoup plus vite.

LE PREMIER. — Merci! Quand j'aurai bien travaillé, vous me mettrez dehors.

LE SECOND. — C'est mon droit, je suis plus fort que vous.

LE PREMIER. — C'est pour cela que je vais de mon côté!

LE SECOND. — Aïe! prenez garde! La chouette s'éveille! Si elle nous voit, nous sommes perdus!

LE PREMIER. — Où fuir? Ce brouillard cache tout: je ne sais plus où nous sommes!

LE SECOND. — Entrons dans la première fente venue, vite, vite! La nuit est blanche, l'air est sonore, et la chouette a des yeux terribles!

LE PREMIER. — J'ai peur! Serre-toi contre moi, mon frère. Oh! la chouette! l'horrible chouette!...

LA CHOUETTE. — Voilà d'excellents scarabées! Ils ont un goût de champignon des plus agréables!

LE MARI DE LA CHOUETTE. — Quel goût dépravé vous avez ce soir, de manger cette vermine!

LA CHOUETTE. — Que voulez-vous? faute de gibier! Par un temps de brouillard, on s'arrange de ce qu'on trouve.

SCÈNE VII.

A la maison blanche.

FLORENCE, MYRTO.

MYRTO. — N'essayez pas de rentrer chez vous par ce brouillard. Il y a de quoi se tuer, rien que pour faire deux pas.

FLORENCE. — Je resterai jusqu'à ce qu'il s'éclaircisse un peu;

mais n'essayez pas de me tromper davantage. Ceci est une raillerie, et une raillerie méchante.

MYRTO.—Pourquoi méchante? Quand je vous dis que je vous aime; vous qui n'êtes plus rien, vous qui n'avez plus rien, quel intérêt puis-je avoir à vous tromper?

FLORENCE. — Vous trouveriez divertissant... voyons, excitant, intéressant, de troubler la raison d'un homme sage, parce que vous avez vu qu'il y avait en lui un cœur aimant? Vous croyez que l'amour s'éveillerait en lui dans le délire, et qu'au milieu du plaisir vous entendriez enfin un cri de l'âme qui vous donnerait une jouissance nouvelle?

MYRTO.—Ah! si je l'avais entendu une seule fois, ce cri de l'âme, ce mot du cœur, je ne serais pas ce que je suis!

FLORENCE.— Vous mentez, Myrto, vous l'avez entendu plus d'une fois. Plus d'une fois on a essayé de vous aimer. Il n'est pas une de vous qui n'ait inspiré une passion vive à quelque enfant naïf et pur, trompé par l'ardeur de la jeunesse et le besoin d'aimer. L'ami dont nous parlions tantôt vous a aimée follement et sincèrement, je le sais. A cette époque de votre vie, il vous eût encore été possible de sentir le prix d'une affection vraie, et vous l'avez quitté pourtant pour un homme plus riche! Ne jouez donc pas avec ce mot sacré que vous avez foulé aux pieds, l'amour! Il peut vous inspirer encore des moments de curiosité, parce que ce n'est pas sur la passion vraie que vous êtes blasée; mais il ne dépend plus de vous d'embrasser ce beau rêve, et vous devez le laisser à celles qui ne l'ont pas profané.

MYRTO. — Florence, je vois que c'est un parti pris de me faire souffrir. Ah! vous me tuez! Je ne sais pas si tout cela est vrai; je ne sais pas si mon cœur est mort, mais il se brise en vous écoutant. Votre regard, votre voix me fascinent; il me semble que je vais me mettre à vos genoux pour vous supplier, non pas comme vous le croyez, de me donner du délire, mais de m'accorder un peu de consolation et de pitié. Voyons, que faut-il donc faire pour vous prouver que j'ai du repentir et du chagrin?

FLORENCE.—Je vous l'ai dit. Il faut d'abord renoncer à

une mauvaise action, étouffer en vous un instinct de méchanceté détestable.

MYRTO. — Il faut vous rendre les lettres? Eh bien, après, m'aimerez-vous!

FLORENCE. —D'amitié, oui! d'une amitié compatissante et toujours prête à vous tendre la main, si cette première bonne action vous donne le goût d'une suite de bonnes actions.

MYRTO.—D'amitié, d'amitié seulement! Ah! quel supplice, si vous en aimez une autre, et si le sacrifice de ma vengeance est un triomphe pour elle! Oui! vous aimez madame de Noirac! Les preuves de sa coquetterie ne vous en empêcheront pas. Je vois comme vous êtes, vous! Vous êtes capable de pardonner ce que les hommes du monde ne pardonnent jamais. Cette femme-là vous a fait croire à son repentir, à sa conversion, et vous voulez sauver sa réputation à tout prix! Ah! comme vous m'avez menti! Comme vous êtes amoureux d'elle! Vous lui passez tout, à elle, et à moi, rien! Et cependant, quelle est la plus coupable? N'est-ce pas celle qui a été élevée dans un couvent ou sous l'œil d'une mère tendre; qui a eu un mari avant de songer à s'ennuyer d'être fille? Celle qui n'a jamais rien eu à désirer, qui a connu tous les triomphes, tout le luxe, tous les plaisirs que nous convoitons en vain, nous, pauvres enfants de la misère? Pourquoi font-elles le mal, celles qui n'ont pas besoin d'être coupables pour être heureuses? Pourquoi leur pardonne-t-on, à celles qui mentent et qui trompent cent fois plus que nous? Notre vertu n'en impose à personne, et la leur, quelle hypocrisie!...

FLORENCE. — Avez-vous tout dit? Je vous jure que je ne suis pas amoureux de madame de Noirac, et que je ne m'intéresse à elle qu'indirectement.

MYRTO. —Eh bien, alors, est-ce à moi que vous vous intéressez?

FLORENCE.—Attendez! Oui, je peux vous dire cela sans vous tromper. En ce moment où je vous connais plus qu'elle, où je vois en vous des accès de douleur que je ne verrai probablement jamais chez elle, et où vous me parais-

sez plus à plaindre qu'elle dans l'avenir; enfin, dans ce moment où je me rappelle que vous êtes comme moi un enfant du peuple et ma sœur, par conséquent, plus que cette patricienne, je peux vous dire que je m'intéresse personnellement à vous plus qu'à elle. C'est donc pour vous plus que pour elle que je vous redemande ses lettres.

MYRTO. — Ah! tu vas les avoir; merci! sois béni! Dis-moi que tu m'aimes, et ma vengeance tombe à tes pieds!

FLORENCE. — Te dire que je t'aime, pauvre fille! Comme tu l'entends, non! Abuser de ce mot-là avec toi, ce serait faire déborder la coupe de ton châtiment.

MYRTO. — Eh bien, vous ne les aurez pas, les lettres! Non, non, allez-vous-en! Je pars, et je les emporte!

FLORENCE. — Adieu donc, Myrto! Mais je vous avertis qu'après cette vengeance-là vous êtes perdue, vous n'êtes plus digne de pitié; vous n'êtes plus seulement débauchée, vous êtes méchante, et c'est encore ce qu'il y a de plus effrayant et de plus répulsif chez une femme!

SCÈNE VIII.

Chez Jacques.

RALPH, DAMIEN, EUGÈNE, MAURICE, LE CURÉ DE NOIRAC.

RALPH. — Sur ce chapitre-là, mes enfants, puisque vous voulez absolument que je parle, moi qui aime beaucoup à me taire et qui me laisse volontiers intimider par un auditoire de quatre personnes, j'aurai pourtant le courage de m'expliquer et de vous dire que je suis plus compétent que vous tous.

EUGÈNE. — J'en étais sûr! Il n'est rien de tel que l'eau qui dort! Vous l'ai-je dit, que l'Anglais était un homme très-passionné, et qu'il avait plus de noms de femmes inscrits

sur l'ongle de son petit doigt qu'il n'en tiendrait dans toutes nos archives?

MAURICE. — Un instant! nous parlons science, théorie, nous philosophons sur l'amour; nous ne racontons pas, nous n'interrogeons pas, surtout. Monsieur Ralph, ne vous laissez pas distraire par les plaisanteries hors de saison de ce jeune homme frivole. Il est encore gris de ce matin!

RALPH. — Non! je ne me laisse pas distraire. Je suis très-fort sur mon sujet, parce que j'ai une certitude.

MAURICE. — Voyons! laquelle! Eh bien, voilà monsieur le curé qui se lève? Il aime mieux se faire étouffer par le brouillard et risquer d'aller coucher dans la mare verte que d'entendre prononcer un jugement sur les femmes? Ah! pasteur, voilà qui est mal. Si monsieur Ralph soutient une hérésie, personne ici n'est assez orthodoxe pour la culbuter, et vous nous abandonnez dans le péril le plus grand où des âmes chrétiennes se soient peut-être jamais trouvées!

LE CURÉ. — Mes enfants, vous êtes trop gais pour moi sur ce sujet-là. J'ai toute confiance dans la moralité de monsieur Ralph, et je vous laisse entre ses mains.

DAMIEN. — Non, je m'y oppose. Je vous ôte votre chapeau des mains et je me l'adjuge! Tiens, je suis sûr que ça ne me va pas mal. Curé, curé de mon cœur, ne vous en allez pas comme cela, ou nous fermons la discussion. Vous nous feriez croire que nous avons été inconvenants et que nous avons blessé vos chastes oreilles par quelque sot propos! Pour mon compte, je ne crois pas...

LE CURÉ. — Non, non, mes enfants, vous n'avez rien dit, vous ne voudriez rien dire devant moi dont je dusse me scandaliser; mais il se fait tard...

MAURICE. — Eh non, il n'est que neuf heures! Attendez que le brouillard tombe. Vous êtes donc bien savant sur ce chapitre-là, que vous ne voulez plus rien entendre? Après ça, peut-être... Oui, oui, le curé en sait plus long que nous tous et que monsieur Ralph lui-même; il reçoit la confes-

sion des femmes, et il connaît tous les secrets petits et gros de sa paroisse.

RALPH. — Monsieur le curé ne sait rien, et, comme il est rigide et pur, il ne saura jamais rien de la femme ni de l'amour.

LE CURÉ. — Ah! permettez, cependant...

EUGÈNE. — Écoutez, écoutez, monsieur le curé réclame!

LE CURÉ. — Je connais le péché dans l'âme des autres, et c'est une triste connaissance.

RALPH. — Mais qui parle de péché, ici! L'amour est-il le péché, la femme est-elle le serpent?

LE CURÉ, souriant. — Elle est au moins sa cousine, et le péché est fils de la femme.

RALPH. — Non, curé; la femme doit écraser la tête du serpent, et la prédiction des temps veut être accomplie.

MAURICE. — Voyons, voyons, monsieur Ralph! Êtes-vous saint-simonien, êtes-vous fouriériste, êtes-vous manichéen, essénien, talapoin? Êtes-vous pour le paradis de Mahomet? pour...

RALPH. — Je suis chrétien, si vous voulez. Mais je ne me pique que d'être homme, et je dis que l'homme (non pas l'homme sauvage, que je ne considère pas comme un type complet, puisqu'il n'a pas subi la loi essentiellement constitutive de l'homme, la loi du progrès), l'homme vrai, l'homme civilisé, moral, intelligent, ne doit avoir qu'une femme, et que la fidélité est l'idéal, par conséquent la vraie loi de l'amour.

EUGÈNE. — Écoutons! Ce don Juan m'intéresse!

RALPH. — Oh! je ne parlerai pas longtemps; ce n'est pas mon habitude, et surtout je ne discuterai pas; je ne discute jamais, c'est du temps perdu presque toujours. Je sais tout ce qu'on peut dire contre la pratique de mon idéal dans le temps de désordre et de corruption où nous vivons. Je parle d'un idéal, et du moment qu'un homme sincère et raisonnable a pu le saisir et le savourer, un temps doit venir où tous les hommes cueilleront enfin le fruit de la vérité à l'arbre de la science.

MAURICE. — Vous avez saisi votre idéal, vous? Ah diable!

RALPH. — Oui, et ici se terminera ma démonstration. Dans toute ma vie, j'ai aimé une seule femme. J'étais un enfant quand j'ai commencé à l'aimer, j'ai soixante-cinq ans...

EUGÈNE, étonné. — Vous avez soixante-cinq ans?

RALPH. — Oui, j'ai soixante-cinq ans, et je l'aime toujours! Et je suis aujourd'hui encore plus heureux de son amour et du mien que je ne l'ai été depuis trente-cinq ans qu'elle est ma femme.

DAMIEN, ôtant le chapeau du curé de dessus sa propre tête. — Alors, respect, hommage et silence!

(Un silence.)

RALPH. — Eh bien, nous ne parlons pas d'autre chose? *Un ange a passé sur nos têtes*, comme disent les Slaves quand la conversation tombe.

EUGÈNE. — Ce qui m'étonne, c'est votre âge. Vous pourriez cacher vingt ans au moins.

RALPH. — C'est que je suis une âme tranquille.

LE CURÉ. — Et que vous avez connu le bonheur!

MAURICE. — Que diriez-vous, l'abbé, du mariage des prêtres?

LE CURÉ. — C'est une hérésie que ma foi repousse.

MAURICE. — Bah, bah! Un concile a fait le célibat des prêtres, un concile peut le défaire... Est-ce que ça vous fâcherait?

LE CURÉ, avec une gaieté forcée. — Mon cher ami, il est assez difficile de faire son salut, sans venir encore le compliquer de la peine de s'accorder avec une femme!

DAMIEN. — Taisez-vous, curé! J'entendais chanter les anges sur ma tête, et voilà que vous nous flanquez une fausse note! Mais qui donc frappe si fort?

EUGÈNE, allant regarder. — *La Marseillaise*, mes amis! Voilà Florence!

MAURICE. — Ah diable! ça devient intéressant. Laissons partir le curé!

SCÈNE IX.

Dans le village de Noirac.

GERMAIN, PIERRE, à la porte de leur maison.

GERMAIN, effrayé. — C'est-il toi, Pierre?

PIERRE. — C'est donc vous, mon père?

GERMAIN. — M'as-tu fais peur!

PIERRE. — Ah dame, et vous à moi!

GERMAIN. — J'en étais malade. Depuis un quart d'heure d'horloge que je te voyais venir à six pas derrière moi, et que je n'osais point te parler!

PIERRE. — Et moi! depuis l'écluse de la rivière que je vous voyais toujours dans mon chemin, et que je me disais : « Si c'était un chrétien, ça me parlerait, mais ça ne me dit rien, je ne veux rien lui dire. » J'en ai le mal de ventre!

GERMAIN. — Je voyais une chose toute noire sur le brouillard tout blanc, une chose grande comme moi, faite comme moi, avec un chapeau fait comme le mien... Je pensais, « Voilà mon double, » et quand on voit ça, c'est signe de mort! La tête m'en chavire!

PIERRE. — Ah! c'est des bêtises d'avoir peur comme ça! Disons nos prières et couchons-nous. Voilà une nuit bien mauvaise! Y aura des malheurs cette nuit sur la terre!

SCÈNE X.

Dans le salon du château de Noirac.

DIANE, JACQUES.

DIANE. — Eh bien, oui, voilà mon péché! Je suis coquette, j'ai soif de plaire : est-ce un grand mal?

JACQUES. — Attendez, ma pénitente! Avez-vous soif de charmer ou d'éblouir? Plaire est un mot vague. Il est beau de vouloir plaire à ce qu'on aime. C'est une jouissance du cœur; mais vouloir l'étonner, l'étourdir, le dominer, c'est préméditer sa servitude. N'est-ce pas ainsi que vous prétendez être aimée de Gérard? Telle que je vous vois et tel que je le connais, je crains fort que vous ne soyez pas occupée de le charmer pour le rendre heureux, mais de le fasciner pour le rendre esclave.

DIANE. — C'est discutable, cela. Il y a des gens qui ne sont heureux que dans la dépendance, et à qui l'on rend un vrai service en leur enlevant leur libre arbitre.

JACQUES. — Je ne suis pas de cet avis. C'est une maxime de tyran, et je vois que vous l'êtes. Je plains vos sujets, mais je vous plains encore davantage.

DIANE. — Vraiment! Pourquoi?

JACQUES. — L'esclave volontaire (et vous n'avez que de ceux-là, parce que les lois qui nous régissent aujourd'hui ne vous permettent pas d'en avoir d'autres), l'esclave volontaire est misérable et avili; mais en amour, il se console et se relève par la conscience de son dévouement. Par là, il est vraiment plus grand devant Dieu que celui qui l'opprime. Le tyran volontaire est le plus infortuné des êtres; il est seul; rien ne lui sert d'être aimé; il n'aime pas. Il ne croit à rien, il n'estime personne. Il aspire à s'adorer lui-même, mais il se fait peur, comme l'homme qui voit son propre spectre.

DIANE. — C'est effrayant, ce que vous me dites là! Vous me montrez, dans l'isolement de mon cœur, le châtiment de mon despotisme! Mais je ne vois pas en quoi ce châtiment est mérité, puisque le despotisme me paraît de droit divin.

JACQUES. — Ah! madame! je vous disais bien que nous causerions inutilement, et je regrette le temps que je vous fais perdre. Il faudrait vous reprendre et vous changer depuis A jusqu'à Z, pour vous amener à me comprendre. Oui, je vous le disais, je ne puis convaincre une personne catholique et légitimiste!

DIANE. — Voyons, monsieur Jacques, vous me prenez pour une vieille douairière encroûtée. Je ne suis catholique que

par raison et légitimiste que par convenance. L'église or thodoxe et la royauté absolue sont les clefs de voûte indis pensables de mon édifice philosophique. Mon cœur n'y tien pas, mon esprit en voit les injustices et les ridicules; ma je ne trouve pas dans le passé quelque chose de mieux pou étayer ma croyance à l'inégalité nécessaire des condition et dans le présent (dans le présent qui m'attire pourtant p le piquant de la nouveauté, et dont je suis, malgré m par l'attrait de la jeunesse), vous ne voulez pas admettr vous, philosophe, ce que je réclame avant tout : ma part royauté et mon lot d'esclaves.

JACQUES. — Non! nous ne vous accorderons cela ni da la religion, ni dans le mariage, ni dans l'amour. L'amo c'est l'idéal de l'égalité, puisque c'est la fusion, l'identifica tion de deux êtres qui s'admirent et s'adorent l'un l'aut Celui qui n'adore plus n'aime déjà plus, et celui qui n'a j mais admiré que lui-même n'a jamais aimé.

DIANE. — Hélas! c'est vrai! je n'ai jamais aimé!

JACQUES. — Et si vous ne renversez en vous le culte vous-même, vous n'aimerez jamais.

DIANE. — N'aimant pas, j'espérais du moins être heureu par l'amour que j'inspirais.

JACQUES. — Et vous ne l'étiez pas. Pour celui qui ne sa pas donner, il n'y a pas de plaisir à recevoir. Je défiera Dieu lui-même de suffire à sa propre félicité, s'il n'exist pas un échange, une réciprocité d'amour et d'intelligen entre lui et les œuvres sorties de son sein.

DIANE. — Il me semble que je vous comprends et que sens ce que vous dites; mais si je ne peux pas me corrig si le bronze de mon cœur ne se fond pas, si l'amour m' impossible!

JACQUES. — Faites-vous religieuse, vous qui êtes cath lique, et tâchez d'aimer Jésus-Christ.

DIANE. — Je l'admire beaucoup, mais je saurais êt amoureuse d'un mort.

JACQUES. — Eh bien, vivez seule, et punissez-vous vou même. Lisez, instruisez-vous, réfléchissez, ennuyez-vo beaucoup; ce sera du moins vous abstenir de faire le mal

d'inspirer de l'amour aux autres pour leur tourment et leur humiliation.

DIANE. — Vous m'écrasez. Je suis donc perdue sans ressource? Il n'est pas de bonheur pour moi? Je suis un être odieux, un monstre, une femme sans cœur et sans entrailles? Je mourrai comme cela, sans avoir vécu? Ah! monsieur Jacques, que vous m'avez fait de mal!

(Elle fond en larmes. Jacques la laisse pleurer sans rien dire. Jenny entre.)

JENNY. — Ah! mon Dieu! vous pleurez, ma maîtresse! Monsieur Jacques, vous la laissez pleurer?... Madame, madame, écoutez-moi! (Elle se met à genoux devant elle, le dos tourné à Jacques, et met un paquet sur ses genoux. — Bas.) Voyez donc, madame, et consolez-vous!

(Jacques s'éloigne d'elles.)

DIANE, de même. — Quoi?... qu'est-ce que c'est, Jenny?... Les lettres!

JENNY. — Il n'en manque pas une seule.

(Diane fait un grand cri, se renverse sur sa chaise, puis tend les bras à Jenny et la presse contre son cœur en sanglotant.)

JENNY, pleurant et lui embrassant les mains. — Ma chère maîtresse! ah! que je suis contente!

DIANE. — Florence! où est Florence?

JENNY. — Il m'a remis cela sans rien dire, et il s'est retiré dans son pavillon.

DIANE. — Je veux le voir, aussitôt que je serai seule. Va, cours lui dire que je veux le remercier. Qu'il ne se couche pas. Il dormira demain. Je ne veux plus qu'il travaille... que pour son plaisir, pas du tout si bon lui semble! je veux qu'il soit mon hôte, mon ami. Va!

(Jenny sort.)

DIANE. — Vous prenez votre chapeau, vous partez, monsieur Jacques? Non! pas encore, je vous prie! Laissez-moi vous dire... vous remercier d'abord d'avoir bien voulu vous ennuyer deux heures avec moi, et puis vous promettre que je ferai mon possible pour me corriger. Tenez, tout à l'heure, j'étais aigrie, j'étais amère, j'étais malheureuse, je haïssais le genre humain. J'aurais voulu l'écraser sous mes

pieds! Mais Jenny vient de m'apporter une bonne nouvelle, quelque chose d'inespéré qui me sauve, et je me sens renaître. Et puis, vos duretés m'ont pénétrée d'effroi et de douleur. Je me sens toute petite auprès de vous, j'en souffre; je vois que je ne fais pas d'effet sur vous! Vous voyez comme je me confesse! Mais votre sévérité est paternelle, je le sens, et je veux qu'elle me soit salutaire. Venez me gronder souvent, ne m'épargnez pas. Tenez, je n'ai presque pas connu mon père; soyez le mien! Vous m'apprendrez la piété filiale, et, après cela, mon cœur s'ouvrira peut-être pour l'amour. Alors, vous me guiderez, vous me conseillerez, vous choisirez pour moi, vous me marierez!

JACQUES. — Ma chère madame, je vois que vous avez la tête vive. Tout à l'heure vous pleuriez, et j'ai remarqué que vous êtes fort nerveuse. Tout cela n'est ni de l'enthousiasme, ni de la sensibilité. Cependant, ce n'est pas de la sécheresse, ni de l'indifférence... Eh bien, voulez-vous, avant que je vous quitte, car il me semble que vous désirez être seule, que je vous dise tout à fait vos vérités?

DIANE. — Oui, oui, dites. Je ne suis pas pressée de vous voir partir.

JACQUES. — Vous ne vous fâcherez pas? vous ne vous chagrinerez pas? Mais vous essayerez de traiter votre maladie, car vous m'avez appelé en consultation, et vous m'avez tourmenté, supplié et taquiné, tant que j'ai refusé de faire le pédagogue?

DIANE. — Oui, cher pédagogue, parlez, je veux être sauvée par vous.

JACQUES. — Eh bien, écoutez! Je vous connais, à présent, et vous ne vous connaissez pas du tout. — Savez-vous ce que vous êtes? Vous vous prenez pour une impératrice, pour un tyran, pour une tête froide, orgueilleuse et forte. Rien de tout cela... Vous n'êtes qu'une enfant!

DIANE, *abattue.* — Une enfant?... Eh bien, cela vaut mieux, peut-être?...

JACQUES. — Sans aucun doute, et telle que je vous comprends maintenant, je vous aime beaucoup mieux que tout à l'heure. Vous posez, voilà votre travers; et vous, qui

raillez tant la faiblesse et le ridicule dans la société et dans l'humanité, vous ne vous doutez pas que vous avez un ridicule bien conditionné, celui d'affecter un caractère bien trempé et bien logique, qui n'est pas le vôtre. Vous êtes coquette beaucoup plus innocemment que vous ne pensez, car vous devez vous prendre un jour dans vos propres filets, et je serais bien étonné si cela ne vous était pas déjà arrivé... plus d'une fois peut-être!

DIANE. — Ah! monsieur Jacques, que me dites-vous là? Vous voulez que je me confesse à ce point?

JACQUES. — Non pas! c'est inutile; je crois que je devine votre passé. Vous avez dû être légère quelquefois, et puis vous en repentir beaucoup, car vous avez des instincts de dignité qui se révoltent lorsque vous vous sentez glisser sur la pente où vous cherchiez à vous élever. Vous éprouvez le besoin d'aimer et vous êtes capable d'aimer; donc vous avez déjà aimé! Vous ne vous en souvenez plus, parce que l'aversion, le mépris peut-être sont venus à la suite. Mais rentrez en vous-même; faites la guerre à l'estime exagérée que vous avez de votre force; reconnaissez que vous êtes dupe de votre illusion et que votre miroir vous trompe. Préservez-vous, au contraire, de votre principale infirmité, qui est la faiblesse. Tâchez de rendre votre cœur fort. Il faut être très-fort pour aimer et pour se dévouer. Quand vous en serez là, vous saurez choisir sans l'aide de personne, et Dieu vous conseillera beaucoup mieux que moi. Adieu, madame.

DIANE. — Merci, monsieur Jacques, merci! J'accepte tout cela. J'y réfléchirai, et vous verrez, vous verrez que j'aurai la force de devenir forte! Je ne vous dis pas adieu. Bonsoir! Je veux vous voir souvent!

JACQUES. — Bonsoir donc, et puissé-je vous être bon à quelque chose!

(Jenny entre.)

DIANE. — Eh bien, Jenny, est-ce lui?

JENNY. — Non, madame. Ce sont des êtres singuliers... des masques, je crois, qui demandent à vous voir.

DIANE, effrayée. — Ah! ciel! qu'est-ce que c'est? monsieur

Jacques, ne me quittez pas, je vous en prie. J'ai peur des masques! Jenny, je ne veux pas qu'ils entrent!

JACQUES. — Ne craignez rien, madame; je crois que je les connais. Je vais m'en assurer.

(Il sort.)

JENNY. — Eh! madame, soyez tranquille. Ce sont nos voisins, les artistes, monsieur Maurice Arnaud et ses amis. Ils viennent vous inviter à la comédie, et j'ai pris sur moi de leur dire d'attendre. Ce sont de braves jeunes gens; tout le monde ici les estime, et on dit qu'ils sont très-amusants. Puisque vous voilà tranquille, soyez donc gaie, et prenez cette distraction.

DIANE. — Ah! certes, je veux bien; à la bonne heure! J'ai eu une peur affreuse. J'ai cru que cette fille m'envoyait des gens à elle pour me reprendre mes lettres. Je suis folle!... Mais serre-les donc, ces maudites lettres, jusqu'à ce que j'aie le temps de les brûler. Je ne sais où les mettre, ici!

JENNY. — Donnez-les-moi. J'ai de grandes poches, et soyez tranquille : on me tuerait plutôt que de me les ôter. Mais ne craignez rien de ces gens-là, au moins! et faites-vous-en des amis. Ils vous désennuieront de temps en temps. Monsieur Gérard les connaît, et ils sont amis de monsieur Jacques.

DIANE. — Fais-les entrer, et allume toutes les bougies, que je les voie.

JENNY. — Les voilà, monsieur Jacques les amène.

(Jacques entre avec Maurice, Émile, Damien et Eugène. Florence reste près de la porte. Maurice en pierrot, la figure enfarinée, commande par signes un roulement de tambour à Damien, qui est affublé en *pitre*. Puis il salue Diane et lui fait un assez long compliment en pantomime.)

FLORENCE, qui est sur le seuil de la porte du salon avec Jenny. — Eh bien, mademoiselle Jenny, êtes-vous un peu consolée?

JENNY — Oui, puisque madame est contente, et que vous l'avez sauvée d'un grand chagrin. Elle vous le dira, monsieur Florence, et vous serez bien récompensé de ce que

vous avez fait pour elle, par l'amitié qu'elle veut vous témoigner.

FLORENCE. — L'amitié, c'est beaucoup dire! N'importe... Et vous, mademoiselle Jenny, est-ce que cela vous fait vraiment plaisir, le succès de mon entreprise?

JENNY. — Moi, je vous remercie du fond du cœur, car le résultat, c'est une bonne action, et la joie de ma maîtresse, c'est la mienne.

FLORENCE. — Pourquoi donc paraissez-vous encore triste?

JENNY. — Triste, moi? Mais non, je suis contente, je ris! Regardez donc comme il est amusant, monsieur Maurice!

(Maurice, après son compliment muet, commande un roulement après lequel Eugène, en berger, danse un pas comique.)

DIANE, à Jacques. — Mais c'est ravissant, tout cela! Sans rien dire, ils ont beaucoup d'esprit. Ce pierrot a mimé avec tant de clarté et de gentillesse que j'ai compris son invitation, et maintenant je comprends très-bien aussi la pantomime de ce berger. Quels costumes divertissants! Comment peut-on s'arranger si bien avec des chiffons pris au hasard! C'est risible, et pourtant cela a une physionomie tout à fait Watteau.

JACQUES. — J'en suis aussi étonné que vous, et je vois que l'esprit et le goût savent tout créer avec presque rien.

(Eugène ayant fini son pas, Damien fait un troisième roulement de tambour, et Eugène joue une fantaisie sur le mirliton.)

DIANE, battant des mains. — C'est charmant, c'est l'imitation d'un violon prétentieux, et c'est dit avec une grâce tout à fait aimable et comique. Grand merci, messieurs, je comprends très-bien. Vous m'avez invitée à aller vous voir demain, dimanche... (A Maurice, qui recommence ses gestes.) Oui, dans vingt-quatre heures, en regardant la pendule... et quand le soleil aura fait le tour de l'horizon... C'est très-clair! une représentation de marionnettes... chez vous... de l'autre côté de la rivière. Vos marionnettes sont fort bien élevées. Oui : votre mouchoir noué dans vos doigts levés en l'air exprime leurs petits gestes, et votre physionomie me dit qu'elles n'abusent pas de leur droit de tout dire. Ah! voici un dialogue entre la marionnette et vous!

Vous lui faites la leçon, elle me salue... Quoi! vous la grondez? Aurait-elle dit une impertinence?... Elle se permet de me trouver à son goût... Elle m'a envoyé un baiser? Oh! c'est un peu fort, en effet! (Maurice, qui a mimé tout le temps, donne un coup de pied à sa main qui, jouant dans un mouchoir, figure la marionnette.) Ah! ne la châtiez pas si cruellement; je lui pardonne, à condition qu'elle ne recommencera plus! Et, à présent que vous avez mimé, dansé et joué sur le mirliton votre aimable harangue, ne l'entendrai-je pas en vers ou en prose?

(Maurice fait le signal du roulement, après quoi lui, Eugène et Damien se groupent et figurent le serment des Horaces.)

DIANE. — Je n'y suis plus. Je ne sais ce que cela veut dire.

JACQUES. — Cela veut dire qu'ils ont fait ou qu'ils font un serment. Ah! tenez, le pierrot vous l'exprime. C'est d'être muets... (A Eugène, qui fait le mort par terre, pendant que Damien figure une croix au-dessus avec ses bras.) Oui!... Comme la mort, comme la tombe! Est-ce cela?

(Maurice fait signe que oui.)

DIANE, troublée. — Muets comme la tombe! A propos de quoi? Je vous assure que je ne comprends plus du tout.

ÉMILE, en femme, avec une grande barbe postiche, s'approche et prend la parole. — Je suis la sibylle de Cumes, et je suis chargée de dire à la châtelaine de Noirac que les acteurs sont des personnages muets. Leur engagement leur défend de jamais ouvrir la bouche quand ils sont dans le costume de leurs rôles.

DIANE, inquiète et souriant. — Mais quand ils le quittent, ils s'en dédommagent, et avec beaucoup d'esprit, j'en suis sûre?

(Maurice, Eugène et Damien prennent la pose des trois Suisses au Rutly.)

DIANE, très-inquiète. — Voyons, respectable sibylle, rendez vos oracles!

ÉMILE, à qui Damien souffle la réponse. — Ce nouveau serment est mystérieux comme le Dieu qui m'inspire. Voici la lettre sacrée de l'oracle incompréhensible : *En tout temps, la beauté trouvera le pompier français sur le chemin de l'honneur.*

DIANE. — Je me contente de cette réponse, et voici la mienne :

J'irai demain applaudir les marionnettes, et après le spectacle, les quatre personnes qui me rendent cet honneur, ainsi que monsieur Jacques et son ami, absent d'ici ce soir, à mon grand regret, viendront souper chez Florence avec moi; c'est-à-dire que nous souperons tous dans la serre du château de Noirac, dont Florence a déjà fait un paradis.

MAURICE. — Alors, en avant la musique!

(Ils saluent avec toutes sortes de grâces comiques; Damien reprend son tambour, Eugène son mirliton, Maurice une guimbarde, Émile sa flûte, et ils sortent en faisant un charivari après lequel Marquis s'élance en aboyant. Jacques les suit, et Florence les accompagne pour ouvrir et fermer les portes. Jenny reste seule avec Diane.)

DIANE. — Florence va revenir, n'est-ce pas? Tu lui as dit que je l'attendais?

JENNY. — Oui, madame; mais auparavant ne voulez-vous pas voir monsieur Gérard?

DIANE. — Gérard?... Non! pas encore. Je suis calme, je suis gaie, je suis heureuse... Laisse-moi au moins cette soirée sans nuages!

JENNY. — Mon Dieu, vous ne l'aimez donc pas du tout, ce pauvre jeune homme?

DIANE. — Je ne sais pas!... Jenny, je ne sais plus rien! J'ai la tête je ne sais comment... Mais je ne me trouverais pas à l'aise avec Gérard... Je sens à présent que je l'ai trompé, et c'est le tromper encore...

JENNY. — Eh bien, madame...

DIANE. — Non, non! à demain. Rends-lui sa liberté; dis-lui qu'il vienne demain matin. Nous monterons à cheval, s'il fait beau. Ce soir, je suis malade; je vais dans mon appartement. Envoie-moi Florence et fais partir Gérard, vite! Il a dîné?

JENNY. — Oui, madame.

DIANE. — Et dormi, je parie!

JENNY. — Qu'est-ce que ça fait?

DIANE. — Oh! cela m'est bien égal!

SCÈNE XI.

Sur la place du village de Noirac.

Près d'une des portes du château.

MANICHE, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Allons, voilà que ça s'éclaircit un peu, et tu retrouveras bien ton chemin à c'te heure?

MANICHE. — Tu viendras bien me conduire jusqu'après le cimetière? Je n'aime point à passer par là le soir.

MARGUERITE. — Comment, une grande fille comme toi, si forte, si courageuse, tu as peur d'être seule?

MANICHE. — Excusez, je n'ai pas peur du monde qui est vivant, mais de celui qui est mort.

MARGUERITE. — J'irais bien, mais après ça, faudrait m'en revenir seule, et je n'aime guère à y passer non plus.

MANICHE. — Hélas! mon Dieu, faut-il! Qu'est-ce que c'est que ça qui vient là avec une grande chandelle?

MARGUERITE. — Ça vient sur nous! Ah! je me sauve.

MANICHE. — Non! ça s'en va de l'autre côté! Il y a un grand homme tout blanc, et puis une grande femme avec de la barbe... Ah! c'est-il laid! C'est des carnavals!

MARGUERITE. — Attends donc... Ça rit, ça cause, ça chante! C'est du monde humain!

EUGÈNE, à Maurice. — Palsambleu, messeigneurs, la comtesse Diane est une agréable créature!

MAURICE. — Je ne la croyais pas si bonne enfant. Elle pose un peu, mais elle n'est pas sotte; elle a goûté notre pantomime.

DAMIEN. — As-tu vu le père Jacques, comme il riait de bon cœur? Il est décidément très-gentil, ce philosophe!

EUGENE. — Avec tout cela, vous riez, et notre ami le jardinier est tombé dans les piéges de Satan.

MAURICE. — Eh bien, tant mieux pour lui!

DAMIEN. — Croyez-vous qu'en effet, la Myrto l'ait pris jusqu'au bout pour un capitaliste?

EUGÈNE. — Dame! il a reconquis les lettres!

DAMIEN. — Heureux coquin! Palsambleu, messeigneurs, il me vient une idée!... Si nous allions inviter aussi la lorette à notre représentation?

MAURICE. — C'eût été un joli tour à faire à la lionne, si elle nous eût mal reçus; mais elle a été charmante, et nous avons juré sur le Rutly! Et puis j'ai diablement froid en pierrot!

EUGÈNE. — Et moi en berger. N'importe! Nous sommes beaux dans le brouillard! Je voudrais nous voir passer. Nous n'allons pas frapper à la maison blanche, pour voir ce qui s'y passe?

DAMIEN. — M'est avis, mon bon, que nous y serions de trop. Crois-tu que Florence va trier et étiqueter de la graine de réséda, ce soir? Il pense bien à autre chose!

(Ils passent.)

MANICHE, à Marguerite. — Les voilà qui s'en vont du côté de la rivière. Je gage que c'est monsieur Maurice avec ces autres badins?

MARGUERITE. — Oui, v'là ce que c'est! Étions-nous sottes d'avoir une frayeur comme çà! Tiens, vois! Ils passent au long du cimetère. Ça ne leur fait rien, à eux!

MANICHE. — Je vas m'en aller derrière eux. Tant que je les entendrai rire, je n'aurai point peur! Bonsoir, ma vieille!

(Elle s'en va.)

MARGUERITE. — A demain, ma mignonne. (Marguerite fait quelques pas seule et s'arrête.) Allons! qu'est-ce que c'est que ça, encore?

MYRTO. — C'est moi, ma bonne femme. Avez-vous fait ce que je vous ai dit?

MARGUERITE. — Votre paquet? Oh! il n'est pas gros, et il sera d'abord prêt.

MYRTO. — Apprêtez-le, rangez tout, et puis allez vous coucher. Je n'ai plus besoin de vous. Ah! tenez, voilà pour le propriétaire de la maison, et puis pour vous.

MARGUERITE. — Vous partez donc cette nuit, comme ça, toute seule ?

MYRTO. — On viendra me chercher. Allons! vous n'êtes pas trop curieuse, vous, j'ai vu cela; vous devez être contente de moi. Ne vous occupez pas de moi davantage, si vous voulez me faire plaisir.

MARGUERITE. — A votre volonté, et en vous remerciant, mam'selle. (A elle-même, en s'en allant.) Elle a un drôle d'air! Et qu'est-ce qu'elle fait là toute seule autour du château? Si elle avait une idée de se périr! Elle a ri ce matin, elle a pleuré ce soir, et m'est avis qu'elle est quasiment folle. Je ne me coucherai point que je ne l'aie entendue rentrer... Pauvre jeunesse! Ça a pris le mauvais chemin, c'est à plaindre!

SCÈNE XII.

A la porte de la cour du château.

GÉRARD, JENNY, MYRTO.

JENNY. — Oui, sortez par cette petite porte, et sans faire de bruit. Il est inutile qu'on vous entende dans le village, car vous ne sortez jamais aussi tard du château. Il est bien onze heures... Emmenez votre cheval au pas jusqu'au grand chemin, et ne vous affligez plus; vous trouverez madame tranquille et bonne demain matin.

GÉRARD. — Ah! Jenny, dites-lui que je l'aime, et dites-lui... hélas! oui... dites-lui que je suis ruiné!

JENNY. — C'est bon! c'est bon! nous penserons à cela demain. Vous parlez trop haut ici. La voix résonne par ce brouillard, comme si on était dans une chambre! Tenez! il me semble qu'il y a quelqu'un par là, sous les grands arbres.

GÉRARD, montant à cheval. — Eh! qu'importe, Jenny? Accueilli ou repoussé par elle, je dirais à l'univers que je l'aime!

MYRTO, allant droit à lui et prenant la bride. — S'il en est ainsi, Gérard... Non, non, vous m'entendrez! Ne crains rien, Jenny; laisse-moi dire, et rapporte mes paroles à qui tu voudras.

JENNY. — Mon Dieu, tais-toi, Céline! écoute...

MYRTO. — Qu'as-tu donc, toi? On dirait que tu crains ce que je peux dire!

GÉRARD. — Mademoiselle, laissez-moi, je ne veux pas vous entendre.

MYRTO. — Vous m'entendrez! Oh! vous levez votre fouet? Vous perdez la tête! Frappez donc Myrto, si vous l'osez; ou que votre cheval la foule aux pieds, elle parlera!

JENNY. — Ah! monsieur Gérard! la frapper! Madame ne vous le pardonnerait jamais!

MYRTO. — Je crois que madame le commanderait, au contraire! N'importe! je ne me soucie pas d'elle, pas plus que je ne me soucie de vous, Gérard! Que vous l'aimiez ou non, cela m'est fort indifférent; je ne me vengerai pas, j'ai pardonné à cette femme. J'ai beaucoup à me faire pardonner à moi-même et je suis lasse du vice. Ah! ça vous étonne? Ça en étonnera bien d'autres! mais c'est comme cela. Je ne vous demande ni pardon, ni amitié, à vous, monsieur de Mireville; je n'ai plus besoin de vous, je ne vous aime plus. Aussi je ne veux rien vous devoir. J'ai reçu vos dons tant que vous m'avez aimée. Il me semblait que c'était mon droit; mais il me répugnerait de les conserver. J'ai dissipé votre fortune, mais je puis vous la rendre; je suis assez riche pour cela. Je n'ai ni terres, ni châteaux, ni maisons, moi! mais j'ai des meubles, des chevaux, des diamants. Tout cela sera réalisé dans quelques jours et vous en recevrez le prix. Il égalera, j'espère, les pertes que je vous ai causées, et vous serez à même d'épouser madame de Noirac, sinon avec une fortune égale à la sienne, du moins avec une aisance qui vous rendra indépendant et vous permettra de ne pas lui devoir le nécessaire.

JENNY. — Ah! Myrto! si tu dis ce que tu penses... c'est bien, cela! et je te retrouve!

GÉRARD. — C'est peut-être un bon mouvement, c'est peut-

être aussi une perfidie. Je la sais également capable de l'un et de l'autre; mais moi, cette idée fût-elle sérieuse, je la repousse avec horreur. Êtes-vous folle, mademoiselle, de croire que j'accepterai ce qu'il vous plairait d'appeler une restitution? Vous avez mangé le reste de ma fortune, je ne m'en plains pas, je ne m'en repens pas; je l'ai voulu ainsi. Et après avoir tout dissipé, vous êtes riche encore, dites-vous? Je le crois sans peine. D'autres amants vous avaient enrichie de leur côté; et c'est avec le produit de leurs présents que vous prétendez me mettre à même... Tenez! le dégoût l'emporte sur la colère, et je n'ai pas un mot de plus à vous dire!

(Il lance son cheval et disparaît.)

MYRTO. — Tu le vois, Jenny! quand nous voulons réparer nos fautes, on nous crache à la figure!

JENNY. — Non, Céline, non! Ceux qui agissent ainsi ont tort, ce me semble; mais je comprends bien ce qu'il a dit. Ce que tu veux lui rendre n'est plus à lui, puisque cela n'est pas même à toi. N'y pense plus. Ta fierté, dont je ne veux pas douter, moi, est un commencement de repentir. Tu redeviendras sage et bonne, j'en suis sûre... et tu renonceras à ta vengeance.

MYRTO. — Est-ce que je ne l'ai pas fait? Est-ce que Florence Marigny n'a pas rendu les lettres à ta maîtresse! Mon Dieu! s'il voulait s'en servir contre elle, me venger en se vengeant lui-même!... Mais non!.., il est vertueux, lui, et il l'aime!

JENNY. — Il l'aime? Que dis-tu là? Tu rêves donc, ma pauvre Céline?...

MYRTO. — Et où est-il maintenant?

JENNY. — Il est auprès de madame, il lui parle de toi, sans doute; et vois-tu, tout cela te justifie et te relève à ses yeux, aux miens... aux tiens propres, Céline, j'en suis sûre.

MYRTO. — Aux miens! que m'importe? Ce n'est pas cela, Jenny. Pourvu que... Dis-moi, dis-moi comment il t'a raconté cela.

JENNY. — Quoi donc? la manière dont tu lui as rendu les



lettres? Je ne sais pas... Il ne m'a rien expliqué... je ne lui ai rien demandé. Il m'a dit : *Les voilà,* et c'est tout. Je ne veux pas, je ne dois pas en savoir davantage.

MYRTO. — Comment? il ne t'a pas dit que cela m'avait coûté et que j'avais cédé à des reproches, à des menaces... à des prières aussi! Ah! bien belles, bien grandes!... Ah! Jenny, quel homme que ce Marigny, et que ta maîtresse est heureuse!

JENNY. — En vérité, tu me fais perdre la tête! Est-ce que tu as le délire?

MYRTO. — Oui, peut-être! Ah! je peux te dire cela, à toi qui es bonne et qui as aimé!... Je l'aime, je l'aime de passion, et ce n'est pas d'hier! Je l'avais aimé déjà, il y a longtemps. Il ne le savait pas, il n'avait pas voulu le savoir.

JENNY. — Ah! vous vous connaissiez? Tu l'aimais? Est-ce bien lui? ne te trompes-tu pas?

MYRTO. — Quelle folle question!

JENNY. — Il n'est donc pas ce qu'il dit être?

MYRTO. — Si fait; il est pauvre, mais il a été riche; il a reçu une belle éducation, et, riche ou pauvre, il a toujours été un homme supérieur. Ah! si tu l'avais entendu, il m'a brisée! Il s'est emparé de moi comme d'un enfant. Je ne vois plus que par ses yeux et je me hais moi-même, je me méprise depuis ce matin. Oui, je me haïrai jusqu'à ce qu'il m'aime, et il m'aimera, vois-tu! Je le veux fortement. Je ferai tout pour l'obtenir, si je ne peux pas le mériter. Je quitterai tout, le monde, le plaisir, le luxe; je me cacherai dans une mansarde ou je me retirerai dans une ferme; je me ferai ouvrière ou servante; tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il m'aime!... Quoi! il ne t'a rien dit de moi? Est-ce qu'il va causer longtemps avec ta maîtresse? Et pourquoi les laisses-tu seuls ensemble? Pourquoi tarde-t-il, quand je l'attends?

JENNY. — Tu l'attends?

MYRTO. — Oui, là, à la porte, et j'y passerai la nuit s'il le faut; et si le jour vient sans qu'il ait tenu sa promesse, on me trouvera morte au pied de cette tour.

JENNY. — Ah! Céline, il t'a promis...

MYRTO. — Oui, de revenir à minuit. Encore une heure, un siècle à l'attendre!

JENNY. — Tu l'aimes à ce point?... et tu serais capable de te tuer?... Mon Dieu, tu me fais peur!

MYRTO. — N'aie pas peur, il viendra, il l'a dit! Oh! un homme qui ne ment pas, qui vous parle sérieusement, avec un grand cœur et un grand esprit, sans vous railler, sans vouloir vous acheter! avec le seul désir de vous rendre digne de lui pour vous aimer un jour!...

JENNY. — S'il en est ainsi, sois tranquille, il viendra. Te voilà donc sauvée, convertie, réhabilitée? Allons, c'est une double bonne œuvre qu'il a faite là, monsieur Florence, et je dois prier Dieu pour toi.

MYRTO. — Oui, prie Dieu pour que je sois aimée. S'il me trompait, s'il ne venait pas... oui, c'est bien vrai, je crois que je mourrais de douleur et de rage cette nuit... Ou bien, vois-tu! je ne sais pas, mais il me semble que je me vouerais au diable et que rien ne m'arrêterait plus dans le chemin du mal.

SCÈNE XIII.

Dans le boudoir de Diane.

DIANE, FLORENCE.

DIANE. — Et vous l'accepterez de ma main.

FLORENCE. — Une bague? c'est bien flatteur, certainement, madame! Mais permettez, c'est un diamant. Je ne m'y connais pas, je suis fort peu minéralogiste... et ces objets-là sont sans valeur scientifique pour moi. Permettez-moi de le remettre dans cette coupe, où il me fait autant de plaisir à voir que s'il était à mon doigt... C'est très-joli, en effet, un diamant! C'est un emblème; c'est pur, c'est brillant, c'est inaltérable! mais le soleil est encore plus beau!

DIANE. — Mais je ne peux pas vous le donner.

FLORENCE. — Non, car il est à moi plus qu'à vous; je le vois lever tous les matins et coucher tous les soirs; et à toutes les heures de la journée je le contemple et je le consulte pour mes fleurs, qui sont ses filles, et pour lesquelles je suis, moi, le prêtre du Dieu qui leur donne la santé, la couleur, le parfum et la vie.

DIANE. — Voilà bien de belles choses sous lesquelles cependant la moquerie et une fierté excessive percent toujours. Vous me refusez avec beaucoup d'esprit; mais ce n'en est pas moins un refus et une sorte d'outrage.

FLORENCE. — Je croyais que l'outrage, si outrage il y a, était ici pour moi, madame la comtesse, et j'étais décidé à ne pas m'en apercevoir... Pourquoi exigez-vous?...

DIANE. — Allons, j'ai tort! pardonnez-moi.

FLORENCE. — Comment dites-vous, madame?

DIANE. — J'ai dit: pardonnez-moi, vous avez bien entendu. Vous ne voulez aucun gage de ma reconnaissance; alors, que voulez-vous donc?

FLORENCE. — Vous avoir fait plaisir, voilà tout.

DIANE. — Vous ne voulez pas même de ma reconnaissance pure et simple, sans preuves, sans témoignages aucuns? Oui, c'est cela, je le vois. Eh bien, je souffre beaucoup de cette situation... et je vous le disais bien hier, je sens en vous je ne sais quelle méfiance... une sorte d'antipathie! On dirait que vous voulez m'humilier et me dire avec une certaine satisfaction hautaine: Vous resterez éternellement mon obligée.

FLORENCE. — Ah! que tout cela est froid et amer, madame la comtesse! Voyez donc combien est vrai ce que je vous disais tout à l'heure, qu'un abîme de préjugés et de mauvais sentiments, de sentiments faussés par l'orgueil, séparait en nous deux êtres qui pourtant se valaient peut-être l'un l'autre! Si j'étais un de ceux que vous regarde comme vos égaux, vous ne me diriez pas tout cela; vous me prendriez la main en me disant: Vicomte ou marquis, vous serez à jamais mon *ami*. J'ai foi en votre loyauté, et je dors tranquille en vous sachant maître de mes secrets...

Et vous dormiriez tranquille effectivement. L'honneur d'un patricien vous paraîtrait une chose si naturelle!

DIANE. — Florence, vous êtes un raisonneur amer! Ah! qu'ils sont froids et vindicatifs, ces républicains! Vous moquez-vous de moi quand vous me dites que l'honneur d'un patricien me paraîtrait sacré, à moi qui viens d'être si lâchement trahie! Ah! les hommes du monde! je les hais maintenant, je les méprise! et vous croyez que je n'oserais pas vous tendre la main et vous dire : Florence, soyez mon ami?

FLORENCE. — Non, madame, ne le faites pas, car cela ne peut pas être.

DIANE. — Pourquoi donc?

FLORENCE. — Je vais vous le dire: l'amitié ne s'improvise pas comme l'amour.

DIANE. — Ah! je vous arrête, car voilà un mensonge, un blasphème! Tous les beaux sentiments s'improvisent. L'admiration, la reconnaissance ne sont-elles donc pas imprévues, spontanées? Supposez que vous, mon jardinier depuis deux jours, vous ayez tiré de la rivière un enfant à moi, je ne vous bénirais pas, je ne vous chérirais pas avec transport? J'attendrais pour cela le temps et l'expérience de votre caractère! Allons donc!

FLORENCE. — Bien, madame, et dans ce cas-là j'accepterais votre amitié. Elle serait si naturelle, si légitime, que tout le monde la comprendrait. Mais le service que je viens de vous rendre est bien moins important, bien moins méritoire. Il ne m'a coûté que le sacrifice d'une journée de travail; c'est quelque chose, car j'aime beaucoup le travail; mais le plaisir d'être utile est une compensation suffisante. Vous ne me devez donc rien, et la satisfaction que vous éprouvez n'augmente en rien mes mérites. Si j'étais galant, je dirais même qu'elle les efface entièrement; mais il ne m'appartient pas de vous dire de ces choses-là, et je ne vous les dirai pas, soyez tranquille, madame la comtesse.

DIANE. — Ah! si vous les pensiez, vous ne seriez peut-être pas si timide pour les dire ou si orgueilleux pour les supprimer.

FLORENCE. — Je ne suis ni orgueilleux, ni timide, madame, et je vois les choses comme elles sont. Vous ne pouvez dire à personne la cause de la reconnaissance et de l'amitié que vous prétendez me devoir. Vous devez en faire un mystère, et le mystère est incompatible avec l'amitié.

DIANE. — Eh bien, pourquoi cela? Vous n'êtes guère romanesque, si vous ne sentez pas que le mystère est un charme, un attrait de plus dans les sentiments nobles et purs.

FLORENCE. — Non, madame, je ne suis pas romanesque, je l'avoue. Votre intendant, en m'engageant à votre service, n'a point exigé cela de moi.

DIANE. — Mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui, j'aurais cru qu'un philosophe, un poëte, car vous êtes l'un et l'autre, s'élèverait tout naturellement au-dessus de certaines misères réelles; qu'il verrait sans humeur et sans dépit certaines limites apparentes gêner l'expansion de mes sentiments; mais qu'il comprendrait que mon cœur est exempt de préjugés, et que je puis nourrir en secret, pour lui, une amitié douce, chaste et profonde, comme le dévouement qui l'a fait naître. Moi, j'appelle illusion, chimère et mensonge, cette vie positive, cette vie de convenances et d'hypocrisie que je subis et que je déteste. J'appelle vérité tout ce que Dieu inspire et approuve, et le roman me paraît la vie comme elle n'est pas, mais comme elle doit être. Donc, être romanesque, c'est être dans la vérité absolue. Un disciple de l'idéal, comme vous devez l'être, peut-il ici me contredire?

FLORENCE. — Non certes, madame; votre théorie me paraît vraie, puisqu'elle est la mienne; mais ici la pratique ne pourrait pas la justifier. Ce serait trop grave entre nous, un pareil contrat, puisque ce serait une contravention secrète, très-dangereuse pour votre réputation, aux lois du monde où vous vivez. Ne me tentez donc pas davantage, ou permettez-moi de quitter votre service; car, de deux choses l'une: ou je puis accepter le titre de votre ami, en prenant la résolution de ne jamais vous revoir; ou je puis rester chez vous, en ne me considérant que comme votre jardinier.

DIANE. — En vérité, je ne vous comprends pas. Pourquoi ne seriez-vous pas mon ami, puisque c'est mon désir, et mon jardinier, puisque c'est votre goût?

FLORENCE. — Parce que, malgré vous, vous seriez inquiète de ma conduite ultérieure, de mon attitude même auprès de vous, et cela m'humilierait et me ferait souffrir. Or, je ne veux pas m'exposer à être soupçonné, ce qui serait pour moi la dernière des humiliations.

DIANE. — Ah! Florence, je ne sais plus que vous dire, et vous m'affligez. J'allais à vous le cœur plein et la main ouverte, toute disposée à oublier... qui sait! à braver peut-être le préjugé des convenances; toute prête à vous appeler *mon frère*, et voilà que, parce que j'ai eu le malheur de vous blesser en vous offrant un souvenir où vous avez voulu voir un présent, vous me rappelez que nous sommes nés dans deux camps ennemis, irréconciliables, selon votre impitoyable logique! Ah! c'est triste, cela, et je vois bien qu'il faut vivre dans la solitude du cœur! D'un côté, ce vieux monde, que je déteste; de l'autre, cette race nouvelle, que je veux aborder et qui me repousse!

FLORENCE. — Hélas! oui, madame; c'est ainsi de nos jours! On est forcé de rompre avec le passé ou avec l'avenir!

DIANE. — Et dans le présent, il faut se haïr?

FLORENCE. — Ma conduite d'aujourd'hui vous prouve-t-elle de la haine, madame?

DIANE. — Oh! non certes! mais de la pitié, et voilà tout.

FLORENCE. — Si c'était de la pitié, qu'aurait-elle donc d'humiliant pour vous, si vous êtes sans préjugés? L'homme offense-t-il son semblable en le plaignant dans sa douleur et dans sa faiblesse? Autrefois, vos soubrettes et vos Frontins servaient le vice avec le mépris dans l'âme et le sourire sur les lèvres. Aujourd'hui, vous pouvez rencontrer, parmi vos serviteurs, des gens assez fiers et assez sages pour vous sauver sans vous condamner. C'est que tous les hommes tendent à devenir des hommes, et que toutes les femmes...

DIANE. — Eh bien, toutes les femmes?

FLORENCE. — Ne sont pas des marquises de la régence

qu'on se dégraderait à servir. Il en est de bonnes et d'excusables, qu'on peut respecter encore après les avoir assistées dans leurs secrets embarras, et je crois, madame, vous l'avoir humblement prouvé dans ce long entretien. Mais il est minuit ; je vous demande la permission de me retirer.

(Diane, immobile et muette, le regarde sortir.)

SCÈNE XIV.

Dans l'escalier du château de Noirac.

JENNY, FLORENCE.

FLORENCE, tressaillant. — Quoi ! c'est vous, mademoiselle Jenny? Je vous prenais pour une statue. Que faisiez-vous donc là, appuyée contre la rampe ?

JENNY, troublée. — Mon Dieu, je pensais, je ne sais à quoi. Je ne vous ai pas entendu venir. Madame me demande, sans doute !

FLORENCE. — Madame est fort préoccupée aussi. Que craignez-vous donc encore toutes les deux ? Dites, Jenny, que puisse-je faire maintenant pour que vous soyez contente de moi, vous?

JENNY. — Moi? rien! Je suis contente, et je vous remercie.

FLORENCE. — C'est moi qui vous remercie d'être contente, Jenny ! Allons... voilà minuit qui sonne !...

JENNY, tressaillant. — Ah oui, minuit! Adieu, Florence !

FLORENCE. — C'est bonsoir que vous voulez dire ?

JENNY. — N'est-ce pas la même chose ?

FLORENCE. — Non ! Vous m'avez dit cet adieu-là comme si nous ne devions pas nous revoir avec plaisir demain matin.

JENNY. — Allons, monsieur Florence, on vous attend, vous le savez bien.

FLORENCE. — Ah ! et comment le savez-vous ?

JENNY. — Parce que je viens de la voir. Mais je crois que madame sonne ! Adieu !

FLORENCE. — Encore adieu ? (Jenny s'éloigne.) Qu'a-t-elle donc contre moi ?

SCÈNE XV.

Chez Jacques.

UN GRILLON, dans la cheminée. — Vite, vite, la plaque est chaude, l'âtre brille ! viens, ma chère amie, regarder comme c'est beau et comme la flamme danse avec grâce. Entends-tu ma chanson des jours de fête ? Le feu ! le feu ! le feu ! c'est l'amour, c'est la vie !

Heureux, bruyants, éveillés toute la nuit, à l'abri de tout danger, dans ce petit trou couvert de suie, nous passerons ici tout l'hiver, toute la vie.

Feu ! feu ! vive le feu ! Aimons-nous, ma chère amie !

Regarde la braise, comme elle est rouge ! C'est notre soleil, à nous ! Aux champs, il fait froid. Ici, point de neige, point de brouillards, et quand la terre se couvre d'un drap mortuaire, le foyer s'allume, et notre été commence.

Dans le feu, on voit des choses superbes, des bois, des rochers, des herbes, des villes, des châteaux, des cascades. Tous les êtres redoutent le feu ; ils l'adorent et le craignent. C'est à distance qu'ils le saluent ; le feu ne les aime pas assez pour leur permettre de se jouer si près de lui. Nous autres, nous sommes ses enfants ; nous vivons presque dans son sein ; nous effleurons légèrement, sans les abattre, les belles montagnes de cendre brûlante ; nous traversons la fumée noire, et nos yeux ravis ne se lassent jamais de regarder la fournaise.

Le feu ! le feu ! vive le feu ! Aimons-nous, réjouissons-nous, ma chère amie !

CINQUIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dimanche, la nuit, chez Jacques.

RALPH, JACQUES, auprès du feu.

(Ils gardent le silence. Le grillon chante. Minuit sonne.)

JACQUES, mélancolique. — Un jour qui finit, un jour qui commence! Ne vous semble-t-il pas qu'aussitôt qu'on s'est dit, en entendant le timbre d'une horloge, *nous voici à dimanche*, on compte déjà ce dimanche comme si c'était un jour révolu? L'idée qu'on se fait du temps est illusoire, et on passe sa vie à croire qu'il est trop tard ou trop tôt pour toutes choses.

RALPH, tranquille. — Ce premier feu de l'automne est agréable! Entendez-vous comme il réjouit le cœur de votre petit lutin du foyer?

JACQUES. — Oui, ce grillon-là chante dans l'âtre tout l'hiver, comme son cousin le grillon des champs crie tout l'été dans la prairie. Tous deux adorent l'esprit du feu, mais sous une autre apparence. Les uns ont le culte du soleil, comme les Péruviens; les autres celui de la flamme sur l'autel, comme les mages. Croyez-vous qu'ils se damnent et se persécutent les uns les autres?

RALPH, gravement. — Je ne le pense pas.

JACQUES. — Mais vous ne prétendez pas pour cela, comme certains philosophes du dix-huitième siècle, que les animaux sont supérieurs à l'homme, et que la société humaine doit prendre exemple sur celle des bêtes?

RALPH. — Non certes. Les bêtes sont privilégiées d'un certain côté. Toujours soumises aux mêmes lois pendant des périodes de siècles inconnues à l'homme, elles peuvent toutes dire et chanter sans cesse, sur un mode invariable, que le jour où elles vivent est le jour de l'âge d'or. C'est la divine compensation accordée à leur impuissance en fait de perfectionnement. Mais l'homme, condamné à toujours désirer et chercher le mieux dans le travail et la douleur, se croit toujours dans l'âge de fer, sans songer que, par rapport au passé, chaque période de son existence sur la terre est un âge d'or relatif.

JACQUES. — Quoi, optimiste! même les jours incertains et douloureux que nous traversons, vous les croyez filés d'or et de soie, au prix de ceux qu'ont traversés nos pères? Hélas! tout ce que je puis vous accorder, c'est que nous avons, de plus en plus, la conscience de souffrir pour accomplir l'œuvre de Dieu sur la terre!... Allons, mon cher Ralph, il se fait tard, il faut nous reposer. Nous n'avons plus d'objections à nous faire sur ce grand chapitre de l'amour et de la famille qui nous a occupés jusqu'à présent et qui m'a fort attristé, je l'avoue. Nous disons que l'égalité rendra possible, et même facile, l'amour fidèle et la famille indissoluble.

RALPH. — Et que jusque-là le désespoir ou l'hypocrisie régneront sur le monde... Attendez que je couvre le feu... Mais qui donc frappe encore, à cette heure?

JACQUES. — C'est pour quelque malade, probablement. On vient me chercher ainsi fort souvent au milieu de la nuit.

RALPH. — N'importe, je vais voir avec vous. Vous faites donc concurrence au médecin du village?

(Ils vont ouvrir.)

JACQUES. — Bien malgré moi; mais on préfère mes soins, parce qu'ils sont gratuits.

RALPH. — Votre jeune médecin est pourtant fort charitable!

SCÈNE II.

JACQUES, traversant la cour avec Ralph. — Oui certes ; mais il faut bien qu'il vive de sa profession. Il est pauvre ! Ah ! est-ce que l'État ne devrait pas assurer l'existence de ces hommes dévoués ? Est-ce que la médecine et l'instruction devraient être vendues en détail aux consommateurs ? (Il ouvre la porte de sa cour.) Ah ! c'est vous, Florence ! qu'y a-t-il donc ?

FLORENCE. — Une chose bizarre, comique en apparence, sérieuse au fond. Prêtez-moi votre carriole couverte et votre petit cheval.

JACQUES. — Mon domestique est couché ; mais venez, je vais vous aider à atteler.

FLORENCE. — Oh ! ce n'est pas tout ! Je vous demande de venir avec moi et de passer la nuit en route ; rien que la nuit. Vous pourrez être ici au point du jour.

JACQUES. — Fort bien. Ralph, prêtez-moi votre imperméable. (Souriant à Florence.) Je suis un vieux, moi !

RALPH. — Je vais le chercher.

(Florence et Jacques entrent dans l'écurie.)

FLORENCE. — Ah ! monsieur Jacques ! que vous êtes bon, et que je me reprocherais de vous occasionner ce dérangement et cette fatigue, s'il ne s'agissait que de moi !

JACQUES. — De vous ! Ce serait bien assez pour me récompenser d'un si petit désagrement... Tenez, préparez le collier du cheval, pendant que je vais lui donner une poignée d'avoine. — De quoi s'agit-il ?

FLORENCE. — Il s'agit de moi indirectement. Il s'agit, avant tout, de ce grand *devoir* dont nous sommes tous les compagnons.

JACQUES. — Oui, le *devoir de Dieu,* n'est-ce pas ? — Allons, Coco, ne t'amuse pas à flairer. Mange ton avoine, mon garçon ; nous sommes pressés !

FLORENCE. — Je vais vous dire cela en deux mots.

JACQUES. — Bien, dites vite. Je lui passe son harnais, et je vous écoute.

SCÈNE III.

Dans le boudoir de Diane.

DIANE, JENNY.

JENNY. — Eh bien, madame, à quoi pensez-vous? Vous êtes là comme une statue!

DIANE. — Ah! c'est toi, Jenny? Est-ce qu'il est parti, lui?

JENNY. — Il vous l'a donc dit, qu'il partait?

DIANE. — Non! Je voulais dire, est-ce qu'il s'est retiré? Qu'est-ce que tu dis donc, qu'il part?

JENNY. — Mais oui, il s'en va avec elle.

DIANE. — Avec qui? avec cette fille?

JENNY. — Céline, oui! Elle l'attend pour partir.

DIANE. — Partir avec elle?... Ah! c'est pour l'emmener sans doute, pour lui faire quitter le pays et m'en débarrasser tout à fait? C'est bien à lui, cela! Vois! que de dévouement, que de prudence dans ce garçon-là!... Il va revenir tout de suite, demain, sans doute?

JENNY. — Je ne le crois pas, madame.

DIANE. — Il s'absenterait ainsi, sans m'en prévenir? C'est impossible. Je ne le veux pas. Cours après lui!

JENNY. — Mais vous ne pouvez pas l'en empêcher, madame.

DIANE. — Si fait! il ne peut pas me quitter sans ma permission.

JENNY. — Mais s'il vous quitte tout à fait?

DIANE. — Mon Dieu! il te l'a dit?

JENNY. — Non, mais celle qui l'emmène espère le retenir.

DIANE. — Il ne faut pas souffrir cela. Qu'un homme comme lui soit le jouet, la proie d'une fille? Je m'y oppose. Il ne doit pas quitter ma maison sans que j'aie pourvu à son rem-

lacement. Il me doit au moins huit jours, c'est l'usage; et ans huit jours il aura oublié cette Myrto, si tant est qu'il oit sa dupe aujourd'hui. Va donc, Jenny, dépêche-toi! Faura-t-il que j'y coure moi-même?

JENNY. — Ah! pour cela, madame, oui, je vous y laisserais ourir plutôt que de m'en charger. Cela me répugne!

DIANE. — Pourquoi donc? C'est pour son bien. C'est pour a sécurité aussi!

JENNY. — Vous avez les lettres, vous ne craignez plus rien. i Myrto parle, peu importe, elle n'a plus de preuves. D'ailurs, elle ne parlera pas; elle est bien changée, allez! Elle t bonne au fond, elle se repent, elle veut redevenir honête; elle aime Florence, et Florence la sauvera d'elleème.

DIANE. — Il l'aime donc, lui? C'est donc sérieux? Il la nnaissait déjà, peut-être?

JENNY. — Oui, madame, ils se connaissaient depuis longmps.

DIANE. — Ah! je comprends l'influence qu'il a eue sur elle! omme c'est heureux pour moi, tout cela!

JENNY. — Alors, tranquillisez-vous, et ne trouvez pas mauis qu'ils partent ensemble.

DIANE. — Qu'ils partent ensemble! Non, je ne le veux pas. tte idée-là m'est insupportable, odieuse!

JENNY. — Mais, mon Dieu, madame, qu'est-ce que cela us fait donc, après tout?

DIANE. — Cela ne te fait rien, à toi? Ah! que tu es heuuse d'être si calme, et d'avoir dans le cœur un souvenir ui te rend invulnérable à toutes les émotions!

JENNY. — Madame, madame! est-ce que vous pensez à ce ue vous dites?

DIANE. — Qu'est-ce que j'ai dit? Je ne sais pas. Je ne m'ennds pas. Jenny, je crois que je suis folle!

JENNY. — Vous vous exaltez beaucoup, madame, à propos e tout.

DIANE. — Cela te scandalise, toi?

JENNY. — Non, mais cela vous fait du mal.

DIANE. — Du mal, oui! et du bien aussi! J'ai besoin de ces agitations. Ah! Jenny, je suis toujours sur le point d'aimer, moi! J'espère toujours que mon cœur va se fondre. Jacques me l'a dit, je ne suis pas froide, je ne suis pas forte. Il a raison! Si je rencontrais un être qui sût et qui voulût se faire aimer de moi!

JENNY. — Mais à propos de quoi toutes ces idées-là?

DIANE. — Eh bien, quoi! à propos de Florence! Est-ce que je ne te le dis pas?

JENNY. — Florence saurait se faire aimer de vous?

DIANE. — Il le saurait, oui!

JENNY. — Et il ne le veut pas?

DIANE. — Il affecte de ne pas le vouloir; mais s'il le peut, c'est qu'il le veut, et je ne suis pas dupe de sa réserve, va! On dit que les femmes sont coquettes! Il y a des hommes cent fois plus habiles, et qui s'emparent de nous en ayant l'air de nous fuir. C'est la meilleure, la plus sûre des tactiques.

JENNY. — Mais quand on est habile, et un peu coquette soi-même... comme vous, madame, on n'est pas dupe de ce jeu-là?

DIANE. — Il n'en plaît pas moins; il est plus neuf et plus excitant que les fadeurs accoutumées.

JENNY. — Et cependant Florence part avec Céline!

DIANE. — Eh bien, qu'il parte! Qu'est-ce que cela me fait, à moi, une fille? Il reviendra, va! C'est une nouvelle coquetterie de sa part, à lui, une véritable impertinence envers moi! Mais elle est de bonne guerre... et je comprends maintenant tout ce que j'aurais dû comprendre, là, pendant qu'il me parlait, debout! Figure-toi que je n'ai jamais pu le faire asseoir. Il affectait de se tenir planté sur ses jambes comme un domestique qui attend un ordre, et malgré lui, cependant, il se posait à la cheminée ou contre la console, avec l'aisance d'un homme fort habitué au boudoir d'une femme. Il me donnait envie de rire et de me fâcher, et de pleurer aussi. Personne ne m'a jamais tant excité les nerfs!

JENNY. — Et vous aimez tout ce qui vous excite?

DIANE. — Je n'aime que cela.

JENNY. — Ah ! pauvre monsieur Gérard !

DIANE. — Gérard !... Qui te parle de Gérard ?... Je te parle de Florence.

JENNY. — J'entends bien. Vous l'aimez ?

DIANE. — Non, mais il me plaît, et un peu plus, ce serait de la passion.

JENNY. — Vous vous vantez, madame ! Vous n'aimeriez pas votre jardinier !

DIANE. — Est-ce qu'il est mon jardinier ? Quelle plaisanterie ! C'est un plébéien, j'en conviens ; mais il y en a tant maintenant dans le monde, qui sont remarqués, goûtés, et qui dament le pion à tous nos freluquets ! Est-ce que tous les artistes ne sont pas des fils d'artisans ? Est-ce qu'ils manquent de succès ? Il n'y a plus de passions dans le grand monde que pour ces gens-là, et ils ont beau dire, les plus démocrates d'entre eux sont vivement flattés de plaire aux plus aristocrates d'entre nous. C'est le monde renversé, disent nos grand'mères. Eh bien, il n'y a que le monde renversé qui procure des émotions et qui agite encore la pensée dans le cerveau et l'amour dans le cœur.

JENNY. — Mais il vous faudrait donc l'aimer en secret ? Vous ne l'épouseriez jamais ?

DIANE. — L'aimer en secret ? C'est ce qu'il veut, va ! et ce serait charmant ! L'épouser un jour ? Eh bien, pourquoi pas ?

JENNY. — Ah ! que vous m'étonnez, madame ! Plus je vous vois et moins je vous comprends ! Vous avez de pareilles idées, et voilà que vous riez, que vous faites des projets pendant que Myrto emmène ce jeune homme !

DIANE. — Bah ! que tu es sotte ! Entre une fille comme elle et une femme comme moi, tu crois qu'un homme de cet esprit-là va hésiter un instant ? S'il n'allait pas au rendez-vous qu'elle lui a arraché en échange de mes lettres, il serait un sot ; mais demain matin il sera ici.

JENNY. — Et il vous plaira encore demain matin ?

DIANE. — Eh bien, est-ce qu'un homme est déshonoré pour une fantaisie comme ça ?

JENNY. — Vous êtes donc bien différente de moi ! A votre

place, cela me ferait l'effet d'une souillure, et il me semble que, l'eussé-je aimé aujourd'hui, je ne pourrais plus l'aimer demain !

SCÈNE IV.

A la porte de la maison blanche.

MYRTO, FLORENCE.

FLORENCE, *tenant la bride du cheval de Jacques attelé à la carriole.* — Oui, c'est moi ! Je suis en retard d'un quart d'heure, mais il fallait me procurer une voiture, et la voilà. Elle n'est pas belle, mais elle est solide, et c'est le premier point, car nous avons des chemins difficiles.

MYRTO. — Ah ! c'est toi... c'est vous, Marigny ! Que m'importe la voiture! J'irais avec vous à pied au bout du monde ! Ah ! vous êtes venu ! Je ne vous espérais plus !

FLORENCE. — Eh bien, partons ! C'est malgré moi que je vous ai fait attendre.

MYRTO. — Oh ! je ne me plains pas ! J'ai souffert un siècle, mais qu'importe ? Vous voilà et je vous bénis. Partons !... Vous ne me donnez pas la main ?

FLORENCE. — Je tiens ce petit cheval, qui est fringant, comme vous voyez.

JACQUES, *sortant à demi de la voiture* — Je vous aiderai, madame.

MYRTO, *reculant.* — Comment ! nous sommes trois ?

JACQUES, *souriant* — Sans doute. Je vous prête ma carriole avec plaisir, et comme j'ai affaire aussi à la ville, je vais tout naturellement avec vous.

MYRTO, *à Florence, qui se rapproche.* — Ah ! monsieur, c'est une trahison !

FLORENCE, *froidement.* — Je ne vous comprends pas, mademoiselle. Vous plaît-il de monter ? Le cheval s'impatiente.

MYRTO, dans la carriole. — Et vous restez, vous? Je comprends !

FLORENCE, montant dans la carriole et prenant les rênes. — Moi? Ne vous ai-je pas donné ma parole d'honneur de vous conduire jusqu'à Sainte-Aigue?

(Ils partent.)

SCÈNE V.

Chez Maurice.

Au prieuré.

MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, JEAN, domestique de Maurice.

DAMIEN. — Eh bien, est-ce qu'elle était mauvaise, mon idée? Nous aurons au moins cinquante spectateurs demain, et je voudrais bien savoir où vous les auriez fourrés, si vous aviez dressé le théâtre dans le salon?

MAURICE. — En fait d'idées, tu as des idées. A présent que c'est arrangé, c'est superbe pour une salle de spectacle, ce vieux réfectoire de moines.

EUGÈNE. — C'était un meurtre de consacrer ça à serrer des fagots. A présent que c'est clos et nettoyé, c'est très-vaste et c'est joli. Nous emprunterons des bancs au curé, à Jacques et à tous les voisins. Nous pourrons avoir aussi des chaises et des fauteuils pour les dames et les gens respectables. La vieille tapisserie, tendue sur les côtés du théâtre jusqu'aux murs, nous fera une séparation qui nous permettra d'agir et de circuler sans communiquer avec le public. Nous avons une profondeur superbe qui nous donnera une coulisse de plus et un éclairage excellent. Enfin, c'est réussi, c'est adopté, c'est approuvé, et il s'agit d'achever la besogne.

JEAN. — Voyons, le théâtre est-il établi solidement?

MAURICE. — C'est bien, Jean; merci, mon vieux. Oui, il est

solide. Tous les crochets sont mis. Emporte ton échelle, et va te coucher si tu veux.

JEAN. — Je ne suis pas bien pressé de dormir, et vous aurez encore besoin de moi pour tendre la toile verte.

MAURICE. — Non. Nous commençons par habiller nos personnages. C'est le plus pressé, parce que c'est le plus long. Le reste n'est rien.

JEAN. — J'aurais voulu voir le premier décor.

DAMIEN. — C'est bien facile. Aidez-nous, et dites votre avis. Comment la trouvez-vous, mon sergent pompier, cette toile de fond?

JEAN. — Comme ci, comme ça. Les maisons sont trop petites. Elles sont deux fois plus petites que vos bonshommes. Ils ne pourraient pas entrer dedans.

EUGÈNE. — C'est ce qu'il faut; dans le lointain! Est-ce qu'une maison que vous voyez à un quart de lieue ne vous paraît pas plus petite que vous?

JEAN. — J'entends bien ça; mais si vous comptez un quart de lieue sur votre théâtre, vous comptez rude. Il n'y a pas un mètre.

MAURICE. — Raison de plus pour faire les maisons petites. Nous créons l'éloignement par l'artifice de la perspective. Comprends-tu, sergent?

JEAN. — Oui, mais personne n'y sera trompé. On verra toujours bien qu'il n'y a pas là un quart de lieue. Et comment le croirait-on, d'ailleurs, puisque le théâtre est dans une chambre?

EUGÈNE. — Quel sceptique, quel réaliste que ce Jean-là !

JEAN. — J'entends bien, j'entends bien! mais si vous faites les maisons si petites, vos arbres ne devraient pas être si verts; quand on regarde des arbres au loin, ils paraissent plutôt comme bleus ou comme gris que comme verts.

DAMIEN, à Eugène. — Mordu! Il a raison, notre sergent! Tes arbres sont trop verts!

EUGENE. — Ils paraîtront bleus quand l'éclairage y sera.

JEAN. — En attendant, vous les avez faits avec du vert. Je vous les ai vu faire!

EUGENE. — Pour faire du bleu en détrempe qui soit bleu à

la lumière, il faut du vert, du vert Véronèse, maître Jean!

JEAN. — J'entends bien ; mais...

MAURICE, à Eugène. — Si tu ergotes avec lui, nous en aurons jusqu'à demain matin, et il faut que tout soit prêt cette nuit. Nous n'aurons pas trop de la journée de demain pour faire la pièce. Allons, allons, enfants, à l'ouvrage!

JEAN. — Je vas me coucher; mais c'est égal, les maisons sont trop petites ou les arbres sont trop verts.

(Il sort.)

DAMIEN. — Ah çà! quelle bêtise faisons-nous là? Nous costumons les acteurs avant de savoir quels rôles ils joueront?

EUGÈNE. — Tiens! d'où sors-tu, toi, aujourd'hui? La pièce se fera d'après les costumes : c'est la nouvelle manière.

DAMIEN. — Je le veux bien. Qu'est-ce que c'est que ça? une femme ou un homme?

MAURICE. — A volonté! C'est madame Rabourdin qui fait les duègnes, et, à l'occasion, les jeunes premiers.

DAMIEN. — Tiens, oui! je reconnais son nez écrasé! Quel monstre!

MAURICE. — Que veux-tu? elle est aimée du public; elle est grivoise; mais nous avons du public superbe demain, et, en femme, la Rabourdin serait trop légère pour les oreilles de Jenny.

DAMIEN. — Et trop franche pour celles de la lionne de Noirac. Donc, on lui donne un rôle d'homme?

EUGÈNE. — Oui, elle a de la décence dès qu'elle a de la barbe.

DAMIEN. — Un costume Louis XIII? J'aime les costumes Louis XIII!

MAURICE. — Non, un costume moderne; faisons une pièce d'actualité.

DAMIEN. — C'est bien scabreux! Aujourd'hui, ce qui plaît à l'un choque l'autre, et je crois qu'il ne faut pas chercher ailleurs la difficulté de réussir au théâtre par le temps qui court.

MAURICE. — C'est vrai, ce qu'il dit là.

EUGÈNE. — Bah! est-ce que de tout temps, les hommes n'ont pas été divisés d'opinions? J'ai ouï dire que Cicéron était un

vieux *réac,* et qu'il y avait des socialistes chez les Grecs et chez les Romains.

MAURICE. — Tu vas nous citer *Rome au siècle d'Auguste !* Tu sais, Damien? c'est le seul livre qu'il ait lu en trois ans. — Donne-moi donc un clou, que je fasse tenir le chapeau de monsieur Cassandre.

EUGÈNE. — Comment ôtera-t-il son chapeau, s'il est cloué à sa tête?

MAURICE. — Il ne l'ôtera pas. (A Eugène.) Tu dis, toi, que de tout temps les hommes ont été divisés d'opinions ? C'est probable; mais je doute qu'en aucun temps ils l'aient été en autant de nuances que dans celui-ci. Je me disais ça l'autre jour en relisant *Tartufe.* Je ne m'étonnais pas que la pièce eût été persécutée par les bigots, et je ne m'étonnais pas non plus qu'elle eût été soutenue par les dévots sincères en même temps que par les philosophes. Cela faisait un public pour, un public contre. Mais que *Tartufe* fît sa première apparition aujourd'hui, les bigots feraient bien comme ceux d'autrefois; mais les dévots sincères, s'il en est encore, n'auraient pas le courage de le soutenir, parce que la peur est trop grande dans ce camp-là. Quant aux philosophes, ils trouveraient la morale de la pièce trop timide. Les républicains n'applaudiraient pas au *prince ennemi de la fraude.* Les proudhonistes ne voudraient pas de l'éloge de la vraie piété; les saint-simoniens et fouriéristes, de l'éloge du mariage et de la famille; les littérateurs se diviseraient en dix partis pour ou contre le style et la conduite de la pièce. Bref, je crois que *Tartufe* tomberait à plat, non pas tant à cause de la force des passions déchaînées contre lui, qu'à cause de l'absence d'un parti assez nombreux pour en approuver et en soutenir l'esprit et la forme.

DAMIEN. — Alors, il n'y a plus deux publics dans une salle, il y en a quinze ou vingt.

MAURICE. — Et comment répondre au sentiment de tout cela? Alors, on s'est mis à faire des pièces pour les yeux, des phrases pour l'oreille, avec le moins de sens possible pour l'esprit, et on a bien fait, puisque sans cela le théâtre serait mort. Il en est résulté des pièces qui occupent, qui

étonnent, qui amusent, un art tout nouveau, admirable de ressources, car quel tour de force ne faut-il pas faire pour louvoyer dans son sujet, de manière à ne le rendre blessant pour personne! Mais quand on lit ces pièces-là au coin de son feu, qu'en reste-t-il, et quel bien vous font-elles?

EUGÈNE. — Donc, la pièce que nous allons faire sera... quoi?

MAURICE. — Oh! ici, c'est bien différent! nous avons un public homogène, des paysans, des domestiques ou des amis qui voient à peu près comme nous. Nous faisons de la bonne grosse morale avec des types éternellement comiques, comme ceux qui divertissaient nos pères. Nous copions, nous imitons le plus possible les antiques traditions, et nous les rafraîchissons *ad libitum* par la critique enjouée du présent.

DAMIEN. — Donc, nous ne sortirons pas demain de notre genre favori? Toujours Pierrot, toujours Arlequin, Léandre, Isabelle et Colombine? Soit! Ce sont des types acceptés, toujours vieux, toujours jeunes, et qui peuvent tout dire aujourd'hui comme il y a trois cents ans.

MAURICE. — C'est mon opinion. Aux voix!

DAMIEN. — Boule blanche pour! Justement, je tiens la tête du docteur Baloardo!

EUGÈNE. — Boule blanche pour!... Je ne trouve pas de calembour pour le moment.

MAURICE. — Ce sera pour une autre fois. Donc, voilà Isabelle avec son chaperon rose et ses rubans de toutes couleurs; voilà un joli Crispin tout noir. Damien a fini le Docteur et le beau Léandre... Ah! qu'as-tu fait? Il fallait le costume souci et les rubans couleur de feu! Tu lui as mis la casaque rayée du matamore!

EUGÈNE. — Et moi qui cherchais l'habit de Fracasse! Changeons! Et vite, le Brighelle, le Mezzetin et le sbire; n'oubliez pas le sbire! six pouces de moustaches et un manteau couleur de muraille. Tu parlais de public homogène! Sais-tu que demain, c'est-à-dire ce soir, puisque voilà une heure du matin qui sonne, nous serons pourtant dans le cas que tu signalais? Nous avons invité toutes sortes d'opinions. Ce qui plaira à Jacques et à Florence ne plaira

probablement ni à maître Pierre, ni à madame de Noirac, ni au curé de Saint-Abdon.

MAURICE. — Moquons-nous un peu de tout le monde afin de ne déplaire à personne. Donne-moi les tenailles; voilà un clou rouillé qui me fera damner! Et le nègre! n'oubliez pas le nègre. Et à propos du curé de Saint-Abdon, nous l'aurons donc?

EUGÈNE. — Probablement. Emile a voyagé ce soir avec lui. Ils se sont égarés, et le brouillard l'a décidé à revenir demander asile au curé de Noirac pour cette nuit. Emile ira demain matin l'inviter, et après avoir été dire ses offices du dimanche dans sa paroisse, il reviendra certainement.

DAMIEN. — Il est donc couché, ce paresseux d'Emile? au lieu de nous aider!

ÉMILE, entrant. — Non! je viens de lire les journaux dans la salle à manger. Savez-vous ce que dit la Presse, du nouveau ministère?

MAURICE. — Il est bien question de ça! Montez sur l'escabeau et tenez-nous la lumière, pendant que nous accrocherons nos coulisses.

ÉMILE. — Je veux bien. Ça vous est donc bien égal, ce qui se passe?

DAMIEN. — Dans ce moment-ci, oui! Nous n'avons pas le temps d'y penser.

EUGENE. — Ne dis donc pas ça. Ça l'indigne.

ÉMILE. — Moi? pas du tout. Quand je travaille à mon étude, je ne pense qu'à mon travail, et je n'y sauve pas la patrie plus que vous dans ce moment-ci.

MAURICE. — Il a raison. On ne peut pas sauver la patrie à tous les instants du jour et de la nuit, que diable?... Nº 10, Eugène!

EUGÈNE. — J'y suis. Un cran plus haut, c'est ça. Le premier acte se passera donc dans la campagne?

MAURICE. — Il le faut bien, puisque nous avons mis ce décor-là. Nº 3, y es-tu?

EUGÈNE. — Le piton est tombé. Vite, un piton, Damien!

Emile, tiens donc bien ta bougie : tu m'en jettes sur les mains, philosophe !

DAMIEN. — Il verse

..... des torrents de *bougie*...
Sur ses obscurs blasphémateurs.

EUGÈNE. — Que le diable l'emporte ! j'en ai plein les cheveux. Ah çà, tout est prêt, je crois ? Moi, je fume une cigarette.

MAURICE. — Moi, je souperais bien. Le déjeuner de la lorette est dans mes talons. Emile, vous qui ne faites rien, allez nous chercher dans l'armoire un bon morceau de pain bis et un joli fromage.

ÉMILE. — J'y vas, j'ai faim aussi. Je me suis égosillé à bavarder avec le gros curé.

(Il sort.)

EUGÈNE. — Excellent enfant qu'Emile ! Il aime la politique et la discussion, et avec nous il est aussi gai, aussi insouciant que nous-mêmes !

MAURICE. — C'est qu'il n'est pas pédant, et qu'il sait que nous ne sommes pas égoïstes.

EUGÈNE. — D'ailleurs... *L'homme d'esprit s'amuse de tout. L'ignorant seul critique sans discernement.*

DAMIEN. — Où recueillis-tu cette sentence ?

EUGÈNE. — D'un bateleur, sur la place du Louvre.

ÉMILE, rentrant. — Voilà le fromage demandé.

DAMIEN. — Vive Emile ! Quand la marmite sera renversée, nous l'emmènerons avec nous pour donner le spectacle des marionnettes à toute la France.

MAURICE. — Ah çà, dites donc, Emile, ça vous amusera-t-il demain, les marionnettes ?

ÉMILE. — Oui, s'il n'y a pas de politique.

DAMIEN. — Ah bah ? ce jeune homme se perd avec nous !

ÉMILE. — Non pas ! j'aime chaque chose en son lieu : la politique là où elle peut se développer, et la comédie là où elle a ses coudées franches. Les allusions directes, au théâtre, m'ont toujours semblé de mauvais goût. Ce sont des

platitudes lâches ou des bravades inutiles. On va au théâtre pour s'amuser et se distraire des soucis de la réalité, et là, je n'aime pas qu'on me ramène à la réalité actuelle.

MAURICE. — Il a raison, et cependant il faut instruire en amusant : *Castigat ridendo mores!*

DAMIEN. — Je soutiens la proposition de ce jeune lettré, et pourtant j'admets aussi l'opinion de mon capitaine.

EUGÈNE. — Vil flatteur!

MAURICE. — Laisse-le s'expliquer. Il doit avoir raison, puisqu'il me donne raison.

DAMIEN. — Voilà! je dis que le théâtre doit corriger les mœurs par des tableaux de mœurs, mais non corriger les opinions par des appels à l'opinion. Le théâtre a une mission plus fine et plus douce que la discussion; c'est une œuvre de persuasion, d'insinuation, si vous voulez. Vous y venez chercher une fiction; il faut que cette fiction vous saisisse, et si elle se laisse oublier, si on vous entretient de ce qui agite matériellement votre existence individuelle, vous voilà aussitôt en garde ou en guerre contre la leçon qui aurait pu vous venir, à votre insu, à travers l'émotion ou le rire. Il faut qu'une bonne moralité empoigne les spectateurs sans qu'ils sentent qu'elle s'adresse à leurs vices, à leurs erreurs ou à leurs ridicules. Et ne craignez rien; quand ce spectateur empoigné aura ri ou pleuré sur lui-même sans songer à lui-même, le lendemain il sera déjà meilleur ou plus sage, sans savoir comment cela lui est venu.

MAURICE. — Heu! heu! pas sûr! Ces leçons-là s'effacent si vite!

ÉMILE. — Oui, mais la théorie est bonne. Appliquez-la sans vous lasser. Si chacun faisait de même, tous les soirs une bonne leçon sortirait du théâtre, et à force de bonnes leçons...

EUGÈNE. — Que vois-je, ô ciel? ô terre! sang et damnation! nous avons dressé le système d'éclairage à l'envers! Tous nos quinquets auraient la tête en bas! C'est à déclouer et à reclouer. Avez-vous fini, Sybarites, de vous gorger de pain bis et de fromage de Brie?

DAMIEN, chantant :

Frappons, chantons et travaillons,
Et narguons la nuit qui s'avance :
Travaillons, chantons et veillons...
Frappons nos marteaux en cadence !...

C'est improvisé, messieurs !

MAURICE. — Oh ! tu n'as pas besoin de le dire !

SCÈNE VI.

Dans la campagne.

FLORENCE, JACQUES, MYRTO.

FLORENCE, à pied, conduisant le cheval par la bride, à Jacques et à Myrto, qui sont dans la carriole. — Ah ! je touche un mur. Bon ! un pas de plus, et je faisais passer la roue sur la borne ! Attendez-moi ici, c'est peut-être une maison, mais je ne peux m'en assurer qu'avec les mains.

MYRTO. — Prenez garde, Marigny ! On peut se tuer par un temps pareil.

FLORENCE. — Tenez la bride du cheval, monsieur Jacques. Je veux savoir où nous sommes.

(Il s'éloigne.)

MYRTO. — Quel temps ! Vous ne trouvez pas que c'est lugubre ?

JACQUES. — Enveloppez-vous bien dans mon manteau, car ce brouillard, sans être froid, est humide et malsain.

MYRTO. — Ah ! vous êtes trop bon, monsieur Jacques ! Vous n'êtes pas jeune, vous, et vous vous dépouillez pour moi qui suis forte comme un cheval de charrette !

JACQUES. — C'est parce que vous êtes jeune que votre existence est plus précieuse que la mienne.

MYRTO. — Plus précieuse ! Est-ce que vous me raillez, monsieur Jacques ? Ce ne serait pas bien, je suis si triste !

JACQUES. — Je ne raille jamais. Vous avez encore le temps

de faire beaucoup de bien, si vous voulez, et moi, en dépit de ma volonté, pour peu que les infirmités de la vieillesse arrivent bientôt, comme c'est dans l'ordre, j'ai à peu près fini ma carrière.

MYRTO. — Faire du bien, moi! Ah! si je le pouvais! Mais je ne le pourrai jamais; il ne m'aime pas, lui!

JACQUES. — Qui donc? Florence?

MYRTO. — Vous le savez bien. S'il ne vous l'a pas dit, vous le voyez du moins à ce que je souffre. Il me parle à peine, ou il parle exprès de choses qui ne m'intéressent pas. Il vous a fait venir avec nous pour ne pas se trouver seul avec moi. Je ne me plains pas de vous, monsieur Jacques! Vous êtes si doux, si poli! Vous avez pour moi des égards qui devraient me flatter, moi, pauvre mauvaise fille, de la part d'un homme aussi respectable que vous... Mais tenez, ce brouillard qui s'était presque dissipé et qui est revenu tomber tout à coup sur nous, ça m'irrite, ça m'étouffe : il me semble que je suis dans un linceul. Je ne suis pas peureuse. Le danger où nous sommes depuis une heure ne m'occupe pas du tout; mais ces ténèbres blanches me donnent des idées de mort. C'est plus affreux que la nuit la plus noire. Et lui, qui ne revient pas! Ça m'inquiète. Descendons et cherchons-le. On ne doit pas se séparer dans un danger pareil!

JACQUES. — Vous avez raison... Mais tranquillisons-nous, le voilà. Eh bien, Marigny, où sommes-nous?

FLORENCE. — Je le sais maintenant. Nous sommes au pied de la chapelle de Saint-Satur. J'y ai passé en venant de Paris.

MYRTO. — Et qu'est-ce que c'est que cet endroit-là? Est-ce habité?

JACQUES. — Non; c'est une chapelle abandonnée dans une lande déserte; mais il y a un ravin à deux pas d'ici, et il serait imprudent, nous qui l'avons évité par miracle jusqu'à présent, de nous avancer davantage.

FLORENCE. — Savez-vous ce qu'il faut faire, monsieur Jacques? Vous avez froid, j'en suis sûr, et mademoiselle aussi. Entrez dans la chapelle, qui n'est pas très-bien close, mais où vous serez toujours mieux qu'en plein champ. Je vais

dételer le cheval, le mettre dans ce petit préau fermé, et j'irai vous rejoindre. Il est impossible que dans une heure ce brouillard ne soit pas à peu près tombé.

JACQUES. — C'est en effet le seul parti raisonnable à prendre, et pour cela, mademoiselle Myrto, il ne faut qu'un peu de patience.

MYRTO. — Oh ! monsieur Jacques, je n'en ai pas besoin quand je suis avec vous... et avec lui... qui ne m'entend déjà plus !

JACQUES. — Attendez ! Je vais prendre une des lanternes de la voiture pour nous éclairer dans cette espèce de ruine.

SCÈNE VII.

Dans la chapelle de Saint-Satur.

MYRTO, JACQUES.

JACQUES. — Ah ! ah ! le brouillard y est entré aussi, car il doit y avoir bien des brèches au vitrage, mais cependant on y voit clair à se conduire, et on y respire un air moins épais que dehors.

MYRTO. — Cela me paraît bien joli, cette vieille chapelle. Pourquoi est-ce abandonné ?

JACQUES. — Ce n'a jamais été une église paroissiale, mais seulement un point de dévotion particulière. On y vient dire une messe tous les ans. Il y a sous une voûte, quelque part, une source merveilleuse qui guérissait jadis de la lèpre ; mais il n'y a plus de lèpre, et la source ne rapporte plus rien au curé de Saint-Abdon, qui dessert cette chapelle. Attendez, n'allez pas au hasard dans ces décombres; la source est profonde, et je ne me rappelle pas bien où elle est ; il y a longtemps que je ne suis entré ici. Tenez, voici une petite roue en bois qui sert de lustre, le jour de la messe annuelle, et qui est encore garnie de bouts de cierges

moitié cire, moitié résine. Ce ne sera pas une profanation que de les allumer, et vous pourrez trouver la source et admirer la petite chapelle romane, qui est en effet fort jolie.

MYRTO. — Ah! ce n'est pas vous qui pouvez profaner une église, c'est moi, monsieur Jacques! Une église! Je n'y entre jamais sans trembler, et celle-ci me fait un effet... Oui, elle est jolie, elle est belle, à mesure qu'elle s'éclaire! Et la source qui guérit de la lèpre? Quand je faisais ma première communion, j'entendais parler de la *lèpre du péché*. Je ne savais ce que cela voulait dire, pauvre enfant que j'étais! Et à présent... Ah! si cette source pouvait en effacer la souillure jusqu'au fond de l'âme, comme je voudrais m'y plonger, monsieur Jacques!

JACQUES. — Vous êtes triste, mon enfant? Voyons, racontez-moi vos peines. Une belle dame voulait absolument hier soir me faire deviner les siennes. J'y portais une grande répugnance, je vous assure; mais avec vous, c'est le contraire, car je sens que vous êtes sérieuse et sincère en ce moment, et que vous ne jouez pas avec votre conscience. Parlez-moi donc! Ne suis-je pas là pour essayer de vous calmer?

MYRTO. — Ah! monsieur Jacques, je ne suis pas madame de Noirac, moi; je ne saurai pas m'expliquer comme elle. Je suis une sotte, une folle... C'est la vanité, la parure, le goût des chiffons, des meubles, des bijoux, qui m'ont perdue. Peut-on se perdre pour quelque chose de plus bête? Et puis l'ennui du travail! Si vous saviez comme c'est desséchant, le travail d'une femme dans une grande ville; comme la privation excite l'envie de paraître et de posséder! Et comme le mariage entre pauvres est triste! Mettre au monde des enfants condamnés à mourir de faim! Ah! la famille avec la misère, c'est l'effroi et le désespoir à envisager!...

JACQUES. — Je sais tout cela, mon enfant; je l'ai souvent observé; j'y ai beaucoup réfléchi. Tout ce qui peut, non pas vous absoudre, mais vous excuser, je me le suis dit probablement plus souvent que vous.

MYRTO. — Ah! oui, vous êtes un philosophe, vous, on me l'a dit! un bon philosophe, pas pédant, et très-humain. Je

vous ai parlé comme une impertinente, hier matin, en traversant votre jardinet. Je vous en demande bien pardon. Je ne suis pas maintenant ce que j'étais il y a douze heures. J'ai bien changé, bien vieilli, allez ! Je n'ai pas encore réfléchi, je ne sais pas réfléchir, moi; mais j'ai bien souffert !

JACQUES. — Vous avez aimé, et pour la première fois peut-être? Prenez garde à votre réponse, Myrto; ne mentez pas. Je sais les accès de lassitude, d'effroi ou d'attendrissement auxquels ne peuvent résister les femmes qui s'étourdissent trop à l'habitude; mais je sais aussi que dans ces moments-là elles exagèrent et mentent, sans en avoir conscience, aux autres et à elles-mêmes. Leur thème favori, dont elles abusent souvent pour surprendre la bonne foi des hommes compatissants ou romanesques, c'est de dire qu'elles n'ont encore jamais aimé, et qu'un amour vrai ferait d'elles des Madeleines repentantes. Ne dites pas de ces choses-là si vous ne les sentez pas bien vraies. Là serait la profanation, la lèpre du péché incurable.

MYRTO. — Eh bien, vous avez raison, monsieur Jacques ! Je ne peux rien dire, je n'ai pas le droit de me repentir et de me confesser : je dois souffrir et me taire... (A Florence, qui est entré.) Ah Dieu ! c'est vous ! Je ne vous ai pas entendu venir, et vous m'avez fait peur ! Ah ! c'est que j'ai bien peur de vous, allez !

FLORENCE. — N'ayez pas peur de moi; vous pouvez parler devant moi, comme vous parliez devant monsieur Jacques. Je pense, je sens comme lui, et tous deux nous voudrions vous voir consolée, c'est-à-dire guérie de ce que vous appelez vos péchés, de ce que nous appelons vos erreurs.

MYRTO. — Ah! vous me parlez avec amitié; mais votre amour est à une autre ! Je sens bien que cette femme-là est plus que moi. Le vent lui a bien enlevé quelques feuilles, mais il ne l'a pas arrachée de sa tige et roulée dans la boue !

JACQUES. — Cela est vrai, Myrto; mais vous, qui semblez avoir le souvenir d'une éducation chrétienne, rappelez-vous que le repentir sincère et profond efface tout, tandis que le repentir faux ou frivole aggrave nos torts devant Dieu.

MYRTO. — Dieu?... Oui, j'y crois et je l'aime; mais je l'ou-

blie et je n'y pense jamais. J'ai une tête bien légère, et je l'ai tant laissée courir, ma pauvre tête, qu'elle est souvent comme celle d'un homme ivre. Parlez-moi de Dieu, Florence, et vous aussi, monsieur Jacques; je vous entendrai, je vous comprendrai ici, dans cette jolie chapelle, qui paraît grande et sévère dans le demi-brouillard. Ah! comme ils font bien, vos cierges allumés, monsieur Jacques! Voyez comme cette lumière tremble sur les arcades!... Et la source, nous y voilà! Qu'elle est claire et immobile, et triste! On dirait d'une grosse larme qui ne peut ni couler ni sécher. Ah! j'en ai une comme cela sur le cœur!

JACQUES. — Myrto, vous êtes portée à la poésie comme toutes les âmes excitées. Il faut des choses extérieures à votre imagination! Ce n'est pas un mal si leur impression vous fait rentrer en vous-même; mais si elles ne font que réjouir vos yeux et traverser votre cerveau sans y laisser une émotion durable, vous jouez là avec un tableau comme un enfant avec une image dont il ne comprend pas le sens. Dieu n'est pas plus dans cette église que partout ailleurs. S'il n'est pas dans votre âme, il n'est réellement pour vous nulle part.

MYRTO, montrant Florence. — Et il ne me dit rien, lui! S'il me disait qu'il m'aime, je saurais bien où trouver Dieu! Je l'adorerais en lui! Mais il me plaint, et c'est tout. Je vois bien cela, Florence, et comme vous n'avez que cela à me dire, vous faites bien de vous taire.

JACQUES. — Et pourquoi voulez-vous que Florence vous aime? De quel droit le lui demandez-vous? et comment osez-vous le lui demander ainsi, vous qui auriez de la réserve, de la crainte, de la pudeur enfin, si vous étiez repentante comme vous prétendez l'être?

MYRTO. — Mon Dieu! est-ce que je rougis? Oui, je sens un feu monter à ma figure comme quand j'avais quinze ans! Jacques, vous me faites rougir! Est-ce de l'amour-propre blessé ou de la honte? Est-ce du repentir ou de la colère? Tenez, je ne sais pas, mais je souffre bien!

JACQUES. — Souffrez, Myrto; pourquoi ne souffririez-vous

pas? Il y a tant de consciences pures qui souffrent affreusement sans l'avoir mérité!

MYRTO. — Ah! que vous devenez cruel pour moi, vous! Il est meilleur, lui! il ne me dit rien.

FLORENCE. — Eh bien, répondez donc à Jacques, qui vous interroge; pourquoi voulez-vous que je vous aime?

MYRTO. — Je n'ose plus vous répondre! J'allais vous dire que c'est parce que je vous aime, moi; mais vous me trouvez hardie, et je sens qu'en effet une femme ne doit pas dire cela à un homme qu'elle respecte!

JACQUES. — Quand même vous auriez le droit de le dire, avez-vous celui d'exiger qu'on y croie? A sa prière, à son exhortation, vous avez renoncé à une mauvaise action, à une détestable vengeance. Vous vouliez perdre une femme qui n'avait d'autre tort envers vous que celui d'être moins perdue que vous. C'était une pensée infâme que vous aviez là. Florence vous l'a ôtée; remerciez-le de l'avoir voulu, de l'avoir fait, et n'exigez pas que ce soit lui qui vous récompense quand c'est lui qui vous sauve.

MYRTO. — Vous m'écrasez, vous avez raison! Mais ce n'est pas ma faute si j'ai renoncé à faire le mal par amour et non par devoir.

JACQUES. — Et qui lui prouvera, à lui, que cet amour ne soit pas un caprice, et que, s'il le partage, vous ne le foulerez pas aux pieds dans trois jours? Où sont les preuves de votre raison et de votre loyauté? Quelles garanties trouverait-il dans votre caractère?

MYRTO. — Qu'il me mette à l'épreuve! Mais il ne le veut pas! et alors je vois bien que tout ce que j'ai résolu de bon est inutile. Personne ne veut, personne ne peut croire en moi. Il faut donc que le chien retourne à son vomissement, comme me disait ma grand'mère en me lisant sa vieille Bible! L'ivresse de la débauche, voilà mon lot, à moi! Adieu donc, laissez-moi, partez! Je n'ai pas besoin de vous. Je n'ai pas peur de la nuit et de la solitude. Il n'y a pas de danger pour moi sur les chemins. Ne suis-je pas une prostituée? Que m'importe d'être insultée par le premier vagabond dont je ferai rencontre? Ne suis-je pas sa proie légi-

time? Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je; je ne vous aime plus, je ne vous écoute plus. Je veux rester seule dans cette église pour y maudire Dieu tout à mon aise et pour y cracher sur l'image des saints!

JACQUES. — Myrto, vous êtes affreuse en ce moment, et la pitié s'envole de mon cœur. Venez, Marigny, venez! Qu'elle rugisse, qu'elle pleure, qu'elle souffre! Elle l'a bien mérité, et je ne sais pas pourquoi deux consciences sans reproche serviraient de jouet au dépit d'une femme sans cœur.

MYRTO, *tombant à genoux.* — Florence, ne me quittez pas ainsi, vous! Que ce vieillard me maudisse, il en a le droit; mais vous, êtes-vous assez vertueux, avez-vous assez souffert, assez mérité dans la vie, pour me repousser du pied comme un haillon? Ne m'aviez-vous rien promis, hier, quand j'ai cédé à votre volonté? Je sais que je n'ai pas de droit sur votre amour, je ne vous le demande plus; je vous ai remis les lettres sans condition; mais vous, vous m'aviez dit, pour me récompenser : « Je n'aurai plus de mépris pour vous si vous continuez ainsi, et je vous porterai une amitié chrétienne et fraternelle. » Oui, c'est comme cela que vous avez dit; et quand j'ai tant pleuré de n'avoir pas mieux à espérer de vous, vous m'avez encore consolée en me disant : « Je reviendrai à minuit, je vous en donne ma parole d'honneur, et je vous conduirai au premier relais de votre voyage. » Alors, moi, que voulez-vous? j'ai espéré! Oui, j'ai espéré vous séduire, surprendre votre amour, et je crois que je serais devenue tout de suite digne de le conserver. C'était un mauvais moyen, je le reconnais; il fallait commencer par le mériter, et cela ne se peut pas tout d'un coup! Ce n'est pas de se donner qui rend digne d'être aimée. Hélas! pour une femme comme moi, ce n'est pas un sacrifice; on ne lui en sait aucun gré! Oui, oui, j'étais folle, et on a le droit de me le faire sentir cruellement! Mais à présent, je ne le suis plus; je comprends, je me rends justice. Tenez, je me relève; je sens que j'en ai le droit à mon tour, et que je peux vous tendre la main en vous disant : Florence, je serai heureuse de votre amitié; je vous la re-

demande, et, cette fois, j'en sens assez le prix pour ne plus vouloir la perdre par les avances d'une folle passion.

FLORENCE. — Eh bien, Céline, voici ma main en témoignage d'estime et de respect. Je retrouve pour vous les sentiments qu'une femme doit préférer aux promesses d'une affection dont la pureté peut toujours sembler douteuse. Le respect, Céline, il ne s'est jamais effacé pour vous de mon cœur, parce que vous êtes une femme, et que ce doit être un caractère indélébile pour l'homme né de la femme. Toutes mes duretés envers vous, tous mes reproches s'adressaient à l'être factice que la corruption du siècle avait mis à votre place; mais vos traits si nobles, en dépit de l'ivresse de votre cerveau, mais votre forme si pure, cette création de Dieu dont il ne nous appartient pas de détruire le type, mais votre rang dans la nature, ce rang sacré que vous avez toujours le droit de reprendre si vous en sentez l'importance et la dignité; tout cela, je l'ai toujours respecté en vous et malgré vous! Faites que ce respect n'ait plus à lutter contre vos actions et qu'il s'empare de mon âme comme un devoir facile et doux. Si vous ne le voulez pas, je garderai votre souvenir comme celui d'une sœur que la mort m'aurait enlevée; si vous le voulez, je me réjouirai dans ce souvenir comme dans la pensée d'une sœur vivante, ressuscitée, et dont je puis encore être fier.

MYRTO. — Du respect? du respect à moi? Le respect d'un homme de bien pour la pauvre Myrto... pour la pauvre Céline? Car vous m'avez appelée ainsi, et je ne veux plus porter d'autre nom que celui qui me rappelle le temps de mon innocence et l'heure de votre pardon! Ah! oui, je le sens, le respect vaut quelquefois mieux que l'amour, et vous me proposeriez maintenant d'échanger ce que je vous demandais contre ce que vous m'offrez, que je ne le voudrais plus! Et vous, monsieur Jacques, vous aussi, avec vos cheveux blancs et votre parole sévère, vous auriez du respect pour moi, si je rentrais dans le chemin du devoir?

JACQUES. — Oui, ma fille, car vous auriez droit à celui de toutes les âmes équitables. Vous en mériteriez peut-être plus que certaines femmes sans reproche, parce qu'il vous

aurait été plus difficile de rentrer dans le bon chemin. Souvenez-vous qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur, que pour la persévérance de cent justes.

MYRTO. — Ah! ce n'est pas ce que disent les hommes du monde! Ils nous disent, au contraire, que l'on ne remonte pas la pente de l'honneur, et que la souillure du vice est ineffaçable.

JACQUES. — Ils mentent!

MYRTO. — Eh bien, qu'ils mentent! que m'importe? N'y eût-il que vous deux pour me faire aimer la vérité, cela me suffirait. Vous verrez, vous verrez, Marigny! Je vais vous quitter dans quelques heures, et je ne vous demande pas de me revoir avant que j'aie pu vous dire que j'ai droit à votre estime; mais dans un an, peut-être, j'aurai déjà réparé bien des fautes, et si je vous demande alors de venir vous en convaincre, me le refuserez-vous?

FLORENCE. — Non certes; je vous promets d'aller vous tendre une main amie, si je suis libre, si la pauvreté n'y apporte pas, de ma part, un obstacle invincible.

JACQUES. — Eh bien, Céline, commencez, dès cet instant, à mériter le respect. Partons! Le brouillard se dissipe, car il n'y en a plus ici ; je vais vous conduire à la ville, où votre voiture vous attend, et Florence retournera à son jardin, où le retour du soleil va bientôt lui marquer l'heure de sa tâche.

MYRTO. — Quoi! déjà? nous quitter ici... quand il est si loin de son gîte... seul... la nuit?

FLORENCE. — Je suis jeune, je suis fort, et vous m'avez rendu fier et content de moi. En marchant, je penserai à vous avec une douce satisfaction, et, loin d'être accablé et honteux comme je l'eusse été si nous eussions cédé l'un et l'autre à l'ivresse de la volupté, je me remettrai au travail avec un saint enthousiasme. Relevez-moi de ma promesse, Céline, et permettez-moi de vous quitter ici. Je vous laisse auprès d'un cœur paternel et trois fois saint. Vous, laissez-moi emporter dans mon âme la douce émotion de ce moment solennel qui fait de moi votre ami et votre frère.

MYRTO. — Eh bien, oui, partez, Marigny! Mon frère, mon ami! Ah! que ces mots-là sont doux! Tenez, je suis heureuse, et je vous vois partir sans colère et sans chagrin. Je veux remercier Dieu, là, à genoux, devant cet autel nu et dévasté où les hirondelles ont abrité leur nid! Vous n'êtes pas catholiques, vous autres? Moi, je ne sais pas ce que je suis; mais je me figure qu'un autel est toujours une chose sacrée, une pierre où se gravent les serments. J'embrasse celle-ci, et j'y jure à Dieu de faire mon possible pour connaître sa loi et pour l'observer. Donnez-moi votre main, Florence, et vous, monsieur Jacques, bénissez ma tête égarée qui s'incline dans la douleur et dans la prière: il me semble que cela me portera bonheur!

VOIX DE COQS, éparses autour de l'horizon.

Le jour! le jour! Voyez cette ligne blanche à l'horizon! Répondez, répondez! Est-ce que vous dormez tous? Est-ce que vous ne songez point à saluer l'aurore?

Le jour! le jour! Réveillons les chiens paresseux et les hommes qui ont tant de peine à sortir de leurs demeures! Répondez, répondez, clairons de la nuit, hérauts de l'aube nouvelle! Réveillons les chiens et les hommes!

Le jour! le jour! Volez d'une colline à l'autre, cris d'alerte et de vigilance, hymnes de lumière et de vie! Remplissez le ciel et la terre. Le soleil va venir embraser les toits, et le voile de la nuit brumeuse, plié comme une tente, va laisser à découvert la face blanchissante de la plaine. Alerte! alerte! criez, appelez, répondez! Que les portes s'ouvrent! Il est temps d'aller saluer aux champs le retour du beau soleil qui s'approche!

SIXIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dimanche matin, au point du jour, sur un chemin.

GÉRARD, FLORENCE.

GÉRARD, à cheval. — Comment, c'est vous, monsieur le jardinier... monsieur... Comment vous nommez-vous donc ?

FLORENCE, à pied. — Et vous, monsieur le marquis, je ne sais pas encore votre nom.

GÉRARD, sèchement. — Ah, oui-da ! vous courez de grand matin !

FLORENCE. — Et vous aussi, vraiment !

GÉRARD. — Ramassez-moi, je vous prie, ma cravache que j'ai laissée tomber.

FLORENCE. — Votre cheval est trop dangereux pour que vous puissiez descendre ?

GÉRARD. — Pourquoi ca ?

FLORENCE. — C'est qu'à moins que vous n'ayez absolument besoin que je vous rende ce petit service, je ne me baisserai pas volontiers.

GÉRARD. — Vous avez donc bien mal aux reins, mon cher ?

FLORENCE. — Oui, un manque de souplesse.

GÉRARD. — Qui peut vous faire du tort dans votre état.

FLORENCE. — Non ; le travail me remet tout à coup. Il n'y a qu'à cela que je me plie facilement. Pour le reste, je ne vaux rien du tout.

GÉRARD. — Venez donc me dire ça de plus près.

FLORENCE. — M'y voilà, monsieur.

GÉRARD. — Ah çà... il n'y a pas à dire, vous êtes Marigny !

FLORENCE. — En êtes-vous bien sûr ?

GÉRARD. — Ma foi, mon cher, je vous demande pardon. Je vous prenais pour un domestique. C'est qu'il y a, depuis deux jours, à Noirac, un jardinier qui vous ressemble. J'étais préoccupé quand je l'ai aperçu; pourtant, j'ai tout de suite pensé à vous, et voilà que, ce matin, je vous prenais pour lui.

FLORENCE, souriant. — Oui, il y a comme cela des ressemblances ! Vous voulez ramasser votre cravache vous-même à présent ? Ne descendez pas, je vais vous la donner.

GÉRARD. — Mille pardons, mon cher ami, je vous remercie. Mais qu'est-ce que vous faites donc dans ce pays-ci ? Vous voilà affublé d'une limousine comme un vrai campagnard ! Chez qui êtes-vous venu chasser ?

FLORENCE. — Je ne chasse plus. Est-ce que vous ne savez pas ce qui m'est arrivé après 48 ?

GÉRARD. — Je sais, je sais, mon cher ! Vous avez perdu votre fortune, et, de ce moment-là, on ne vous a plus revu. On m'a dit que vous aviez passé en Angleterre.

FLORENCE. — On vous a trompé. Ayant scrupuleusement remboursé les créanciers de mon père, je n'avais pas de raison pour passer à l'étranger.

GÉRARD. — Je sais que vous avez été plus que galant homme ; vous avez été admirable de délicatesse. On vous en a su gré dans le monde.

FLORENCE. — Le monde est bien bon; mais je doute qu'il se soit beaucoup occupé de moi. Je n'y avais pas fait figure bien longtemps, et j'ai toujours été assez sauvage.

GÉRARD. — Quand je dis le monde, je parle de nos connaissances communes. Le monde est partout et nulle part !

FLORENCE. — C'est que je ne sais pas bien apparemment ce que vous appelez le monde; mais je vous retiens là, je suis à pied...

GÉRARD, mettant pied à terre. — Non, non, je suis bien ais de vous rencontrer, et je ne veux pas perdre l'occasion d causer avec vous. Il est de si bonne heure que je n'ai pas d motif pour me presser d'arriver où je vais. De quel côt allez-vous pour votre compte ?

FLORENCE. — Je vais du côté de Noirac, et nous pouvon faire un bout de chemin ensemble.

GÉRARD. — J'en serai charmé. Ah çà, vous connaissez l pays... Vous y êtes donc depuis quelque temps ?... Et vou n'êtes pas venu me voir !

FLORENCE. — Je le connais fort peu ; j'y suis depuis quel ques jours, et quant à aller vous voir, je n'y ai pas songé, j vous l'avouerai. Vous parliez du monde, tout à l'heure ; j ne suis plus du monde.

GÉRARD. — Pourquoi ça ? parce que vous n'êtes plus riche Qu'est-ce que ça fait donc ? Quand on a été du monde, on en est toujours.

FLORENCE. — J'ai donc été du monde ? Je ne le savais pas

GÉRARD. — Vous plaisantez, mon cher ! On ne peut pa aller dans le monde sans en être ; si on n'en était pas, on n' serait pas reçu. C'est la réunion des personnes d'un certair rang...

FLORENCE. — Ah ! vous savez très-bien que j'étais extrê mement roturier ; je ne m'en cachais pas.

GÉRARD. — En cela vous faisiez preuve d'esprit. Mais votr éducation, votre tenue, votre savoir-vivre...

FLORENCE. — Selon vous, le monde est donc la réunion de personnes bien nées ou bien élevées ?

GÉRARD. — Mon Dieu, si vous voulez que nous fassions la critique du monde, je le veux bien, et j'avouerai que c'est un amalgame aujourd'hui ; car on y rencontre des gens bien nés qui sont très-mal élevés...

FLORENCE. — Et des gens mal élevés qui ne sont pas du tout bien nés. Tenez, avouez que le monde, c'est la réunion des gens qui ont le moyen d'y aller, et qu'il n'y a plus que deux classes dans la société française : celle qui a de l'argent, et celle qui n'en a pas.

GÉRARD. — Eh bien, oui; pour aller dans le monde, il faut être quelque peu riche, parce qu'il y faut une certaine apparence et une certaine libéralité. Je comprends donc que vous l'ayez quitté; mais je dis que vous avez toujours le droit d'y reparaître et de traiter d'égal à égal avec tous ceux qui en font partie.

FLORENCE. — Pourquoi donc me traitiez-vous si cavalièrement tout à l'heure, en me demandant qui j'étais, d'où je venais, et en me priant, d'un ton très-impérieux, de vous ramasser votre cravache?

GÉRARD. — Je vous l'ai dit: ce n'est pas à vous que je parlais. Je vous prenais pour le jardinier de Noirac. C'est un beau garçon, et qui a l'air distingué!

FLORENCE. — Eh bien, si j'étais maintenant jardinier à Noirac?

GÉRARD. — Allons donc, mon cher, vous plaisantez!

FLORENCE. — C'est comme vous voudrez, mon cher; mais vous ne me répondez pas.

GÉRARD. — Je ne peux pas répondre à une supposition comme celle-là!

FLORENCE. — Est-ce que vous croyez que je dérogerais, moi, fils de jardinier, si je me faisais jardinier?

GÉRARD. — Non certes. Jardinier pour votre compte, sur une terre à vous!...

FLORENCE. — Vous voulez dire un terrain! Et si je n'avais pas le moyen de l'acheter, ce terrain? ne serais-je pas forcé d'accepter une fonction rétribuée dans une maison particulière?

GÉRARD. — Mais quand on est instruit comme vous l'êtes, on est journaliste, homme de lettres, spéculateur, artiste, que sais-je! Mais on ne se fait pas jardinier, que diable!

FLORENCE. — Et si on a reconnu qu'on n'avait ni le goût, ni la facilité d'écrire; qu'on n'avait pas d'aptitude pour l'agiotage, et qu'en fait d'art, la botanique et l'horticulture étaient une vocation?

GÉRARD. — Alors, je ne vous dis plus rien, je ne sais que vous dire... Vous me troublez un peu. Je vous regarde... Je

pense à l'homme d'hier, à l'homme que j'ai connu autrefois... et ma foi, si cela ne vous fâche pas, je vous confesse que je vous crois, en effet, jardinier à Noirac.

FLORENCE, riant. — Alors, vous allez me demander d'où je viens si matin, et m'ordonner de vous tenir l'étrier pour remonter à cheval?

GÉRARD. — Non pas, mon cher! Je puis être une bête, mais je ne suis pas un sot, et le souvenir que j'ai gardé de vous, souvenir que rien dans vos manières actuelles ne dépare, me fera toujours vous regarder comme mon égal... Bah! nous vivons dans un temps où il faut bien se dire que la vraie supériorité, c'est celle de l'esprit, et, comme vous en avez plus que moi, vous pouvez bien vous regarder comme mon supérieur. Cela ne me fâchera pas; vous voyez bien que je suis plus démocrate que vous.

FLORENCE. — Vous, démocrate, Mireville? Vous ne le serez jamais. Avec la meilleure volonté du monde, vous ne pouvez pas l'être. Forcé d'avouer que l'intelligence est plus forte aujourd'hui que la naissance pour remuer le monde, vous passez d'une erreur à une autre. Vous croyez que l'intelligence crée, de droit, une supérioriété de fait.

GÉRARD. — Ah! par exemple, si vous niez cela, si vous vous croyez l'égal de votre confrère Cottin, par exemple, ou d'Antoine, mon domestique...

FLORENCE. — Oui, je me crois, je me sens leur égal devant Dieu, et c'est pour cela que je n'ai pas de répugnance à me faire domestique...

GÉRARD. — Vous l'êtes donc, décidément?

FLORENCE. — Je m'étonne de votre obstination à en douter.

GÉRARD. — Eh bien, passons!... Vous n'êtes pas, pour cela, l'égal des autres domestiques, car il n'y en a pas un seul qui ne soit une brute auprès de vous.

FLORENCE. — Vous vous trompez, peut-être. Est-ce que vous les connaissez, vos domestiques? Est-ce que vous les interrogez avec le respect qu'on doit à son semblable? Est-ce qu'ils peuvent vous répondre avec confiance? Jamais.

GÉRARD. — Ma foi, non, jamais! Comment diable aurais-je

du respect pour l'homme qui me permet à toute heure d'en manquer à son égard? Si j'avais des domestiques comme vous, ce serait différent. Je crois bien que, du caractère dont je suis au fond, ils seraient vite mes maîtres; mais comme cela n'est pas...

FLORENCE. — Comme cela n'est pas encore, vous ne voulez pas que cela puisse jamais être? Et tenez, cela ne sera jamais, tant qu'on croira qu'un homme titré, riche ou intelligent (je mets dans le même sac ces trois aristocraties) a des droits matériels sur son semblable. Il n'en a pas, croyez-moi; les hommes lui en donnent, mais Dieu ne les sanctionne pas.

GERARD. — Oui, je sais, je connais ça. J'ai entendu soutenir cette thèse! C'était fort beau, fort bien dit. J'ai lu aussi quelques ouvrages là-dessus. La conclusion était que l'homme le plus vertueux et le plus intelligent devait se dévouer plus que tous les autres, et ne commander à personne. Ma foi, je trouve cela un peu fort, et je n'y comprends rien.

FLORENCE. — Vous n'avez pas voulu comprendre. Commander, au nom de la vérité qu'on possède, à des hommes qui l'acceptent, c'est commander comme je l'admets, d'une façon légitime et tout à fait fraternelle; mais, selon vous, commander c'est s'emparer, par droit de naissance, d'un pouvoir absolu qui n'a plus de contrôle, plus de frein, plus de terme. Cela, nous le repoussons de toutes nos forces, de toute notre raison, de toute notre dignité, et nous disons que l'homme le plus pauvre, le plus ignorant, le plus faible et le plus inepte a le droit de refuser sa sanction à l'autorité de celui qui n'est pas forcé, par les lois divines et humaines, de s'en servir au profit de tous, même à celui des faibles, des pauvres, des ignorants et des imbéciles; voilà ce qu'on vous a dit et ce que vous avez lu; mais il ne dépend pas de vous de vous y rendre. On vous a nourri, dès le jour de votre naissance, d'une idée contraire, et je ne me flatte pas de vous en faire changer. Adieu, Mireville; nous allons tous deux à Noirac; vous y serez dans un quart d'heure et moi dans une heure. Dans une heure, mon cher ami, vous serez toujours le marquis de Mireville, et moi toujours Marigny;

mais je ne serai plus, à vos yeux et en dépit de vous-même, que Florence le domestique. Eh bien, cela m'est égal, je ne vous en veux pas, et je vous souhaite joie et santé. Adieu !

GÉRARD. — Attendez, attendez, Marigny, encore un mot. Je vous estime, je vous aime, mon cher ! Ne me prenez pas pour un sot, cela me fait mal. Je suis moins fort que vous, mais j'ai du cœur, que diable ! Comptez toujours sur moi, entendez-vous ? Venez me voir.

FLORENCE. — A quoi bon ? Nous nous verrons tous les jours à Noirac. Je ne compte pas négliger mon jardin et ma serre !

GÉRARD. — Mais dites donc, Marigny, si vous étiez gêné, mon cher...

FLORENCE. — Gêné ? Du tout ; je travaille !

GÉRARD. — Bah ! est-ce que ça vous fâche que je vous offre ça ? Est-ce qu'autrefois vous ne l'eussiez pas accepté de moi, comme moi de vous ? Vous voyez bien que je ne veux pas qu'il y ait rien de changé dans nos anciens rapports !

FLORENCE. — Merci, mon cher Mireville. Je vous sais gré de l'intention ; mais, sur l'honneur, je n'ai besoin de rien. Je ne me suis jamais trouvé plus riche que depuis que je suis pauvre.

GÉRARD. — Ah ! je comprends ça, moi ! Je suis probablement plus gêné que vous, et si je n'étais pas forcé de paraître, j'aurais pourtant si peu de besoins que je me trouverais bien libre et bien heureux !

FLORENCE. — Je sais que ce serait vous rendre service que de consommer votre ruine en la liquidant. Vous n'êtes pas le seul dans cette position !

GÉRARD. — C'est vrai, mon cher ; mais nous ne saurions pas travailler, nous autres !

FLORENCE. — Vous en auriez cependant bien la force, vous ?

GÉRARD. — Une force d'athlète, c'est vrai, Je bêcherais plus rude qu'un paysan ; mais ça m'ennuierait bien ; on ne m'y a pas habitué, et malheureusement je ne serais pas bon à

autre chose. Je n'aurais jamais assez de moyens pour être jardinier. Tenez, si la *démoc* arrive, comme disent vos braillards, vous serez au plus haut et je serai au plus bas de la hiérarchie des travailleurs.

FLORENCE. — Espérez que la *démoc* ne sera pas ce que vous craignez, et que vous saurez vous y faire votre place.

GÉRARD. — Ma foi, comme je ne sais s'il y en aurait une pour moi, ce jour-là...

(Il part au galop en achevant sa phrase.)

FLORENCE, le suivant des yeux. — Hélas! que tout cela est triste! Va! pauvre jeune homme, élève d'une société dont tu ne comprendras jamais ni le commencement ni la fin, ni le but, ni les vicissitudes, ni la destinée! Va, étourdis-toi sur les périls d'une situation que ton ignorance et ton aveuglement provoquent! Sois beau, sois bon, sois brave! Oublie que demain est proche; aime, espère et vole vers la dame de tes pensées, emporté par ton cheval rapide! La jeunesse sacrifie à l'amour et cherche le bonheur au milieu des ruines d'une société qui s'écroule, comme la fleur s'épanouit et cherche les atomes fécondants au milieu de l'orage. Et vous, mon Dieu, sagesse, équité, bonté souveraines! détournez la coupe de la colère, et faites que ce qui est bon se sauve à travers tous les cataclysmes!

SCÈNE II.

Dans le jardin de Noirac.

JENNY, COTTIN.

COTTIN. — Comment, déjà debout, mademoiselle Jenny? Vous êtes matineuse! Vous n'êtes pourtant pas obligée à ça, vous?

JENNY. — Non, mais je ne dormais pas; je me suis levée pour voir si ce vilain brouillard était fini.

COTTIN. — Ah! vous voyez! le soleil se lève bien gaillard et bien gentil.

JENNY. — Mais cela a duré presque jusqu'au jour, cette obscurité?

COTTIN. — Vous le savez donc mieux que moi, car je dormais bien tranquille. Mais je crois que, pour de vrai, il n'y a pas longtemps que c'est fini, car il y en avait encore tout à l'heure une couche si épaisse sur mes paillis que je ne voyais pas mes artichauts.

JENNY. — C'est dangereux, n'est-ce pas, ce temps-là, pendant la nuit?

COTTIN. — Oh! non, ça ne fait pas de mal aux légumes.

JENNY. — Mais les gens qui sont dehors, dans les mauvais chemins, peuvent s'égarer, verser...

COTTIN. — Ah! ça, par exemple, oui bien! Ça me fait penser que je suis étonné de ne pas voir mon camarade.

JENNY. — Qui? monsieur Florence, n'est-ce pas?

COTTIN. — Oui. Oh! dame, je l'appelle mon camarade parce qu'il le veut, car il est assez savant pour être mon supérieur; mais, voyez-vous, ce garçon-là est si humain, si gentil! Il n'y a pas trois jours que je le connais, et il me semble qu'il y a dix ans.

JENNY. — Eh bien, vous craignez qu'il ne lui soit arrivé malheur?

COTTIN. — Je ne dis pas ça, mais il a découché et il n'est point encore rentré. Bah! il se sera amusé! Le samedi soir, c'est assez la coutume, jusqu'au lundi matin.

JENNY. — Vous n'avez pas entendu dire qu'il fût arrivé des accidents, aux environs, pendant cette mauvaise nuit?

COTTIN. — Non, je n'ai encore vu personne; mais... tenez, nous en parlons, et le voilà!

JENNY. — Ah mon Dieu! déjà?

FLORENCE. — Déjà? Vous avez dit déjà, Jenny?

JENNY. — Ai-je dit cela? Je ne sais pas de quoi je parlais avec monsieur Cottin.

COTTIN. — Oh! dame, nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier! Nous parlions de vous, Florence! Elle se tour-

mentait de ce que vous n'étiez pas rentré. Allons, je vais visiter mes couches, faire ma tournée aux espaliers, et puis, comme, grâce au bon Dieu, c'est aujourd'hui dimanche, je m'en irai un peu prendre l'air du pays dans le village. Est-ce que vous n'y viendrez pas aussi, mon camarade? On va à la messe, on joue aux quilles sur la place, on boit chopine avec les amis. Oh! ici, c'est tous des bons enfants! Vous viendrez, pas vrai, quand vous aurez visité vos serres?

FLORENCE. — Oui, oui, mon ancien. Je serai bien aise de faire connaissance avec les bons enfants de l'endroit.

COTTIN. — Et puis, vous savez, nous allons ce soir à la comédie des marionnettes! C'est-il vrai que madame ira, mademoiselle Jenny?

JENNY. — Oui, elle l'a promis.

COTTIN. — Ah! tant pis! ça me gênera un peu pour rire tout mon soûl.

JENNY. — Mais madame compte bien rire aussi.

COTTIN. — A la bonne heure. Au revoir, Florence. Salut, mademoiselle Jenny.

(Il s'éloigne.)

FLORENCE. — Vous vous en allez aussi, mademoiselle? Vous ne venez pas faire avec moi le bouquet de madame?

JENNY. — Oh! vous vous y entendez mieux que moi, et je ne vous serais bonne à rien. D'ailleurs, j'ai affaire dans la maison.

FLORENCE. — J'aurais pourtant voulu vous donner des nouvelles de votre ancienne compagne, la pauvre Céline.

JENNY. — La pauvre Céline?... Oui, pauvre Céline, c'est vrai!... Est-ce que vous l'avez accompagnée jusqu'à la ville?

FLORENCE. — Non, jusqu'à mi-chemin à peu près.

JENNY. — Elle est bien partie, vous en êtes sûr?

FLORENCE. — Vous craignez donc bien de la revoir?

JENNY. — Pour moi, non! Je ne m'en inquiète que pour madame.

FLORENCE. — Vous l'aimez beaucoup, madame?

JENNY. — Oui, parce qu'elle m'a fait du bien.

FLORENCE. — Et parce que vous avez besoin d'aimer?

JENNY. — Pas plus qu'une autre, je pense.

FLORENCE. — Si fait, vous êtes aimante ! Eh bien, puisque vous acceptez si généreusement les défauts et les erreurs des autres, gardez donc un peu de votre commisération pour celle qui est vaincue dans la lutte !

JENNY. — Laquelle est-ce donc, selon vous?

FLORENCE. — Oh ! ce n'est pas madame de Noirac ! Elle a dormi tranquille cette nuit, n'est-ce pas ? Elle pourrait braver Céline, à présent, et lui jeter à la face l'accusation de calomnie, si Céline essayait de se repentir de sa générosité. Céline n'a plus de preuves, et monsieur Gérard de Mirceville sera tout à l'heure aux pieds de sa maîtresse coupable et triomphante, tandis que la courtisane, délaissée et abattue, s'en va seule, essayant de se repentir et projetant de rentrer dans le bon chemin.

JENNY. — Elle est dans ces idées-là, vrai? Je ne le croyais pas... Mais si c'est vrai, je m'en réjouis. Pourquoi voulez-vous que je la plaigne? C'est elle alors qui est la plus victorieuse des deux, car je ne voudrais pas avoir, vis-à-vis d'un bon cœur comme monsieur Gérard, ce que ma pauvre maîtresse a sur la conscience.

FLORENCE. — A la bonne heure, Jenny. Je suis content de vous entendre juger et prononcer ainsi. Il me semblait, pardonnez-moi ma franchise, que vous étiez trop indulgente pour madame de Noirac. A présent, je ne serai plus blessé de vous voir l'aimer de tout votre cœur. Je saurai que votre conscience n'est pas dupe de votre gratitude envers elle, et qu'à l'occasion vous lui direz la vérité.

JENNY. — Je vous promets... c'est-à-dire je promets à Dieu de faire mon devoir en toute occasion.

FLORENCE. — Et moi, certain de cela, je vous promets de ne jamais plus vous dire un mot contre celle que vous aimez.

JENNY. — Vous m'obligerez, je vous en remercie.

FLORENCE. — Mais vous ne me défendez pas de vous parler de Céline ?

JENNY. — Si vous y tenez, je le veux bien, car il paraît que vous n'avez plus que du bien à m'en dire?

FLORENCE. — Je vous assure, Jenny, que Céline n'est pas une mauvaise nature, et qu'il y a en elle assez de cœur et d'intelligence pour revenir à la raison et à la droiture, si...

JENNY. — Je n'ai jamais dit le contraire.

FLORENCE. — Elle souffre beaucoup dans ce moment-ci.

JENNY. — Elle souffre?... Ah! oui, je sais pourquoi.

FLORENCE. — Vous savez pourquoi?

JENNY. — C'est-à-dire, je le devine... Elle songe à sa vie passée... elle voudrait l'effacer!

FLORENCE. — Et la réparer.

JENNY. — Que Dieu l'aide! Je prierai pour elle de tout mon cœur.

FLORENCE. — Vous qui la connaissez mieux que moi, puisque vous l'avez vue dans son temps d'innocence, pensez-vous qu'elle puisse y revenir? Y a-t-il en elle un peu de suite dans les idées, un peu de religion véritable au fond de l'âme?

JENNY. — Il y en avait; pourquoi n'y en aurait-il plus?

FLORENCE. — Ah! le vice a passé par là, et il est si difficile de remonter du fond de l'abîme!

JENNY. — Vous me parlez de choses que je ne sais pas, monsieur Florence. Comment pourrais-je juger de ce qui vous inquiète si fort? A vous dire vrai, tout en m'intéressant à cette pauvre Céline, je n'aime pas beaucoup à parler d'elle... Cela m'embarrasse, je ne sais trop pourquoi... Il me semble que ce n'est pas à moi, mais à une personne mûre, comme monsieur Jacques, que vous devriez demander conseil.

FLORENCE. — Est-ce que je vous ai demandé conseil, Jenny?

JENNY. — J'ai cru que oui.

FLORENCE. — Oh! non. Je n'ai pas de conseils à demander à propos d'elle.

JENNY. — Sans doute, vous savez ce que vous avez à faire, et c'est votre cœur seul qui doit vous diriger.

FLORENCE. — Jenny! Céline vous a parlé de moi hier soir; que vous a-t-elle dit?

JENNY. — Je ne m'en souviens pas, monsieur.

FLORENCE. — C'est-à-dire que vous ne voulez pas vous en souvenir : pourquoi ?

JENNY. — Mon Dieu, monsieur Florence, je m'étonne de vos questions, ce matin. Je ne vous aurais pas jugé capable de m'en faire jamais auxquelles je ne pusse pas répondre.

FLORENCE. — Si je comprends votre réserve, Jenny, et si j'insiste cependant, que penserez-vous de moi ?

JENNY. — Je penserai qu'il y a des choses que les hommes ne comprennent pas, et je serai forcée de vous dire que ce n'est pas à moi d'être votre confidente.

FLORENCE. — Non, Jenny, je ne vous demande pas cela. Je vous demande si vous pensez qu'une pécheresse repentante puisse être jamais comparée à la vertu sans tache ?

JENNY. — Je sais que l'Évangile dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

FLORENCE. — Ah ! Jenny, vous dites comme Jacques. Vous êtes grande et bonne comme lui !

JENNY. — Monsieur Jacques vous a dit comme cela ? Eh bien, suivez les avis de monsieur Jacques. Ils doivent être bons.

FLORENCE. — Ainsi, vous m'approuverez, vous ne m'ôterez pas votre estime si je retourne auprès de Céline ?

JENNY. — Mais... certainement non, monsieur Florence ! De quel droit vous blâmerais-je ? Adieu, je vais faire le chocolat de ma maîtresse. Faut-il, si elle m'interroge, que je lui dise que vous nous quittez ?

FLORENCE. — Non, pas encore, Jenny. Je veux passer la soirée avec les nouveaux amis que j'ai dans le pays, avec vous, avec Jacques, Eugène et les autres. Nous allons à la comédie, vous savez ?

JENNY, riant. — Oui, ce sera très-joli, très-gai, j'en suis sûre !

(Elle étouffe un cri et tombe évanouie.)

FLORENCE, la relevant. — Qu'est-ce donc, mon Dieu ! Jenny, vous souffrez ?... Est-elle morte ? O Dieu de bonté ! non ; vous voulez qu'elle vive et que je sois heureux un jour !

à la porte sur un banc.) Jenny, chère Jenny, revenez à vous! ne souffrez pas... Mon Dieu, que faire?

JENNY, revenant à elle. — Qu'est-ce donc, monsieur Florence? Comment suis-je venue ici? J'étais là-bas tout à l'heure!

FLORENCE. — Vous êtes malade, Jenny? Vous souffrez beaucoup?

JENNY. — Oui, j'étouffe, je ne sais pas ce que j'ai... Je suis tout étourdie!

FLORENCE. — Êtes-vous sujette à vous évanouir?

JENNY. — Non, jamais... Ce n'est rien... C'est que je n'ai pas dormi depuis deux nuits... à cause de madame... et puis l'air du matin, je crois... J'ai froid, je vais rentrer.

FLORENCE. — Oui, vous tremblez. Laissez-moi vous donner le bras, vous vous soutenez à peine.

JENNY. — Oh! non... Ce n'est rien... je peux marcher... Merci... Adieu!

FLORENCE. — Attendez! Tenez, voilà Marotte qui vous cherche, elle vous reconduira au château. Venez ici, mademoiselle Marotte! Voyez, mademoiselle Jenny est malade. Ayez soin d'elle, n'est-ce pas?

MAROTTE, accourant. — Oh! la pauvre enfant, je le crois bien qu'elle peut être malade! Depuis deux jours qu'elle ne boit ni ne mange! Venez avec moi, ma petite Jenny! Vous avez des peines, j'en suis sûre! Eh! mon Dieu, est-ce qu'il faut se faire du mauvais sang comme ça! Appuyez-vous, prenez mon tartan. Vous êtes toute gelée! Venez, mon cœur, j'aurai bien soin de vous. Pauvre colombe du bon Dieu. (A Florence.) Ah oui, c'en est une, elle! de colombe du bon Dieu!

(Elle l'emmène.)

FLORENCE, les suivant de loin. — O Jacques, que n'êtes-vous déjà de retour!

SCÈNE III.

Sur la place du village de Noirac, près du porche de l'église.

JEAN, COTTIN, PIERRE, GERMAIN, LE BORGNOT, et une douzaine d'autres Paysans.

GERMAIN. — Tu dis qu'il n'est point pour le partage et qu'il est républicain? Eh bien, moi, je dis que c'est un faux républicain comme les autres.

LE BORGNOT. — Vous voulez donc ça, vous, à présent, père chose, le partage?

GERMAIN. — J'en veux si j'y gagne, je n'en veux point si j'y perds. Je veux un partage qui donne au paysan sans lui ôter; et après ça, un roi ou un consul pour empêcher le dérangement de la chose, et je serai content.

JEAN. — Mais les consuls pas plus que les rois n'entendent le partage. Où diable cherchez-vous ça, vous, un roi partageux?

GERMAIN. — Faudrait bien qu'il l'endure, un coup que la chose serait faite. Ça serait à recommencer comme dans l'ancien temps que j'ai vu, moi. Une révolution pour faire nos affaires, et puis un homme bien entendu pour nous les conserver.

PIERRE. — Comme ça, c'est donc une révolution que vous souhaiteriez mon, père?

GERMAIN. — Non, je n'en veux point; mais s'il en vient une comme l'ancienne, et qu'on soit forcé d'y répondre, au moins faut-il qu'elle se tourne à notre idée.

LE BORGNOT. — Qu'est-ce qu'il dit de ça, lui, monsieur Jacques?

PIERRE. — Il dit qu'un partage ruinerait tout le monde; et je n'ai guère envie d'être ruiné, moi. Il dit que ça serait la ruine de la terre, qu'un chacun continuerait à tirer de

son côté, que les gros mangeraient vitement les petits, et qu'on reverrait la grosse propriété faire sa boule et prendre sa graisse comme au jour d'aujourd'hui.

LE BORGNOT. — Comme ça, faut donc rester comme on est?

PIERRE. — Il dit qu'il faudrait voir à s'associer tous ensemble pour cultiver nos biens, à seule fin d'amender la terre. Il appelle ça l'association.

GERMAIN. — Ah! c'est ça! Croyez ça, et vous verrez que tout sera mangé, pillé et volé!

PIERRE. — Si c'est nous-mêmes qui faisons valoir ensemble nos appartenances, qui donc qui viendra nous les voler?

GERMAIN. — Tout ça, tout ça... c'est de la peine à prendre et du risque à courir; je crois qu'il vaut encore mieux brouter à la corde qui vous tient.

LE BORGNOT. — Vous pouvez dire ça, vous qui avez de l'herbe sous la dent; mais ceux qui n'ont que du caillou trouvent la nourriture bien sèche!

COTTIN. — Comme ça, père Germain, vous voulez donc voter avec les blancs, que vous dites qu'il faut rester comme l'on est?

GERMAIN. — Comment je voterai, ça ne regarde personne. Dites comme vous voudrez, vous autres. Parler ne cuit pas; mais quand il s'agira de fourrer le billet dans la bouinotte... Suffit! De la main à la poche, c'est le bon Dieu qui est le maître!

PIERRE. — Chut! attention! Voilà monsieur le marquis sur son grand cheval. Allons causer plus loin.

COTTIN. — Non, il ne s'arrête pas, il entre au château, et voilà monsieur Jacques qui vient par le chemin d'en bas. Diantre, il s'est promené de grand matin, qu'il rentre déjà! Qu'est-ce qu'il y a donc dans le fond de sa carriole? on dirait d'une femme qu'il ramène chez lui?

JEAN. — Ça doit être la femme à l'Anglais. Je crois avoir entendu dire qu'elle devait venir le chercher un de ces jours pour le remmener à l'Ile de France.

PIERRE. — Dans quel endroit donc de la France qu'il y a une île?

JEAN. — Oh! c'est loin, loin! dans la mer.

LE BORGNOT. — Comme ça, il y a donc deux Frances?

JEAN. — Il y a de la France partout, mes enfants. Moi, j'ai été soldat de marine à la Martinique, et je vous dis qu'on y parle de la France tout comme si on y était, et qu'on n'y pense guère à autre chose.

GERMAIN. — Comme ça, la France est donc la plus fameuse nation de toutes les nations?

JEAN. — Tiens! je crois bien!

SCÈNE IV.

Dans le vestibule du château de Noirac.

GÉRARD, MAROTTE.

GÉRARD. — Madame la comtesse n'est pas encore levée?

MAROTTE. — Mais non, monsieur, il n'est pas huit heures!

GÉRARD. — C'est qu'elle m'avait fait dire hier qu'elle monterait à cheval avant la messe, s'il faisait beau temps ce matin.

MAROTTE. — Oh dame, monsieur, je crois bien qu'elle l'a oublié, ou qu'elle trouve la matinée trop fraîche, car elle n'a rien commandé, et elle est encore dans son lit; mais je sais qu'elle est réveillée, et je vas lui demander, de votre part, ce qu'elle veut faire. Entrez toujours au salon.

SCÈNE V.

Dans la chambre à coucher de Diane.

DIANE, dans son lit; JENNY, assise à côté d'elle.

DIANE. — Non, non, je ne veux pas me lever encore; cela te fatiguerait de m'habiller. Comme tu es pâle, ma pauvre

Jenny! Sais-tu que tu m'inquiètes? Tu ne te sens donc pas mieux?

JENNY. — Je suis tout à fait bien, madame, je vous assure.

DIANE. — Mais comment cela t'a-t-il pris?

JENNY. — Je ne sais pas du tout; j'étais tranquille, je riais, et, tout d'un coup, j'ai senti un étouffement, un vertige...

DIANE. — Et il était là, lui? Il t'a secourue?

JENNY. — Je crois que oui; mais à vous dire vrai, je n'en sais rien, je me rappelle cela très-confusément.

DIANE. — C'est singulier, cela! Depuis deux jours, je te trouve toute changée. Tu ne peux pas guérir de ton chagrin? Oui, je vois ce que c'est. Depuis deux jours, on ne fait ici que parler d'amour, de passion, de caprice, de jalousie... Tout cela te rappelle le passé et t'excite l'imagination. Il faut pourtant bien que tu oublies ton Gustave, à la longue!

JENNY. — Je ne suis pas pressée d'oublier que l'amour rend malheureux.

DIANE. — Bah! tu crois ça? On est heureux quand on le veut! Tiens, je veux me lever, voir le soleil, aller au jardin, dans la serre. Tu penseras, toi, à notre petit souper de ce soir! Tu en seras, ça te distraira.

JENNY. — J'en serai?... Ah! oui, je vous servirai.

DIANE. — Non. Tout sera servi d'avance, et de manière à ce qui personne n'ait à se déranger. Je ne veux pas de domestiques. Nous les enverrons souper et se divertir entre eux. Toi, tu feras les honneurs de la table, et Florence fera les honneurs de la serre. Comme cela, il sera avec nous, tout naturellement. Cela ne scandalisera ni Jacques, ni les artistes qui, à ce qu'il paraît, l'invitent à dîner chez eux. Ils ont bien raison, et quand on est comme lui, on fait honneur à la meilleure compagnie. Eh bien, tu ne m'écoutes pas?

JENNY. — Je vous écoute d'une oreille, et j'ai dans l'autre ce que monsieur Gérard me disait de vous, hier. Ah! madame, il vous aime tant, lui!

DIANE. — Ah ! mon Dieu, que tu m'ennuies, avec ton Gérard ! Je ne peux pas l'oublier un instant, avec toi !

MAROTTE, entrant. — Monsieur le marquis fait demander si madame la comtesse veut monter à cheval ce matin.

DIANE. — Est-ce qu'il est fou? Il fait un froid de loup!

MAROTTE. — Mais non, madame, il fait un temps magnifique.

DIANE. — C'est égal, je ne veux pas sortir. Dis-lui qu'il attende que je sois levée. Tiens, Marotte, donne-lui les journaux, ça l'endormira.

(Marotte sort.)

JENNY. — Madame, madame ! il faudrait pourtant bien prendre un parti avec monsieur Gérard.

DIANE. — Eh bien, oui, mon parti est pris, c'est de le renvoyer. A présent, je n'y risque plus rien. Je l'aime peu ou point. Je vais lui donner son congé aujourd'hui.

JENNY. — Comme cela? sans ménagement, sans regret, sans pitié? Il en mourra !

DIANE. — Mourir, lui? un homme si bien portant? Ce serait dommage; mais, heureusement, ce n'est pas facile.

JENNY. — Vous riez?... Eh bien, je vous dis qu'il est capable de se tuer !

DIANE. — Cela me poserait bien dans le monde ! Mais je n'aurai pas tant de gloire. Il vivra cent ans pour m'ennuyer.

JENNY. — Ne jouez pas avec cela, madame, je vous le dis bien sérieusement. Quand ce ne serait que parce qu'il a la tête exaltée et faible ! Un homme toujours chargé d'armes de chasse, de couteaux... c'est sitôt fait ! et il y a des gens qui agissent avant de réfléchir !

DIANE. — Tu as raison, tu me fais peur ; il faut le ménager, ce pauvre garçon ! Tu crois donc qu'il m'aime bien?

JENNY. — Si vous saviez à quel point il vous aime, votre amour-propre serait satisfait, et vous ne songeriez qu'à lui.

DIANE.— Eh bien oui, ça me flatterait d'être aimée passionnément ; mais je n'y crois pas. Dis donc, Jenny, j'ai envie

de faire une chose. C'est de lui dire toute la vérité sur l'histoire des lettres. A présent que je les ai, je ne crains plus rien, parce que j'aurai tout le mérite d'une confession avec lui. Si cela l'indigne, il s'en ira sans avoir le droit de m'accuser de perfidie. Il n'aura, au contraire, que trop de franchise à me reprocher, et je serai délivrée de lui avec honneur. Il est trop loyal pour me diffamer ou pour se plaindre, lui; du moment que je lui aurai donné cette preuve de ma loyauté! Si cela le fait souffrir sans l'indigner, s'il persiste à vouloir m'épouser... eh bien, ce sera très-joli de sa part, et je crois que j'en serai touchée.

JENNY. — Ah! madame, cette idée qui vous vient là, j'allais vous la dire, car je l'ai depuis le moment où j'ai prié Florence de ravoir les lettres. J'avais résolu, aussitôt que je vous verrais bien disposée, de me mettre à vos genoux et de vous supplier d'être sincère et courageuse avec monsieur Gérard. Si j'avais pensé que vous dussiez ne vous servir de votre victoire sur Myrto que pour tromper davantage, j'aurais, je crois, regretté ce que j'ai fait et fait faire pour vous. Cependant, écoutez, ma chère maîtresse, je n'entends pas comme vous la confession que vous voulez faire. Si c'est pour renvoyer monsieur Gérard, elle est cruelle bien inutilement. Si c'est avec l'idée seulement de l'éprouver, elle n'est pas assez vraie, pas assez bonne.

DIANE. — Tu veux que ce soit avec la résolution de l'épouser, s'il sort triomphant de l'épreuve? Ah! certes non! Je verrai, je me tâterai. Si son dévouement me touche beaucoup... mais je ne sais pas encore quel effet ça me fera. Peut-être qu'il sera trop facile, trop aveuglé, et qu'il prendra ça si bêtement que ça me fera rire!

JENNY. — Mon Dieu, il y a des moments où vous êtes si ingrate pour les autres, que je me demande si vous n'êtes pas mauvaise.

DIANE. — Eh! Jenny... tu vas trop loin, ma chère! Je te passe cela parce que tu es malade.

JENNY. — Oh! fâchez-vous, grondez-moi si vous voulez; je soutiens mon dire. Si monsieur Gérard vous aime après

avoir lu les lettres, vous devez l'aimer de tout votre cœur et pour toute la vie!

DIANE. — Toute la vie! c'est récompenser bien longtemps un moment de vertu!

JENNY. — Il y a des moments de vertu qui valent bien ça. Est-ce qu'elles sont bien vilaines, vos lettres?

DIANE. — Vilaines? comment l'entends-tu? Une femme qui se respecte n'écrit jamais de lettres qui blessent la chasteté. Elles sont un peu exaltées, un peu vives, un peu trop poétiques, si tu veux. J'avais la tête montée! Mais elles ne me feraient pas rougir dans le sens que tu redoutes.

JENNY. — Eh bien, alors, pourquoi vous faisaient-elles tant de peur?

DIANE. — Ah! voilà! Tu veux le savoir? je peux te le dire; tu es discrète, et, après tout, j'aime autant avoir ton petit jugement sur ma conduite. J'écrivais ces lettres-là, à la même époque, à deux adorateurs à la fois.

JENNY. — Ah! c'est très-mal cela, madame!

DIANE. — Bah! je ne mentais ni à l'un ni à l'autre! Je les appréciais d'une manière différente: l'un pour son esprit, et mes lettres pour lui étaient brillantes; l'autre, pour son cœur, et mon style était tendre.

JENNY. — Et ils ne se savaient pas encouragés tous les deux?

DIANE. — Je m'amusais bien quelquefois à les rendre jaloux l'un de l'autre; mais cela amenait des scènes, des menaces, et alors j'étais forcée de mentir, ou de me brouiller, ce qui eût été funeste.

JENNY. — Pourtant, ce moment-là est venu?

DIANE. — Pas par ma faute, du moins! Ils se détestaient. J'espérais qu'ils se détesteraient toujours; mais un beau jour ils se sont réconciliés, chez cette Myrto apparemment, et ils l'ont chargée de leur vengeance! Quel moyen! quelle infamie! Ah! Jenny! conviens que si j'ai été coupable, la rancune de ces hommes-là n'est guère proportionnée à l'outrage.

JENNY. — Elle est affreuse! Mais écoutez, madame: à mon

idée, il y aurait bien peu d'hommes capables de croire en vous après cela.

DIANE. — Tu crois? Bah! tu te trompes! Les hommes ne haïssent dans la coquetterie d'une femme que ce qui les blesse personnellement. Il se déclare beaucoup de détracteurs et d'ennemis auprès d'elle, parce que tous les hommes qui l'entourent ont eu ou allaient avoir des prétentions sur elle. Mais ceux qui ne la connaissent pas encore, en entendant raconter cela, désirent la connaître. Ils blâment aussi, c'est-à-dire qu'ils font semblant de blâmer, dans la crainte de passer pour faibles; mais ils sont déjà épris, en imagination, de cette femme habile qu'il serait si glorieux de vaincre ou de jouer, et dans les fers de laquelle ils sont pourtant tout près de tomber à leur tour.

JENNY. — Comme la confiance vous est revenue! Vous ne disiez pas tout cela, hier matin!

DIANE. — J'étais surprise, effrayée, j'avais perdu la tête!

JENNY. — Mais vous l'avez bien retrouvée, aujourd'hui! Eh bien, madame, faites donc un essai. Vous dites que monsieur Florence vous plaît, et que vous êtes sûre de lui plaire? Montrez-lui donc ces lettres!

DIANE. — Oh! pour cela, jamais! Je ne sais ce que Myrto a pu lui dire, mais il ne les a pas lues, et il croira toujours qu'elle a exagéré, d'autant plus qu'elle a dû exagérer, en effet. Florence est un homme très-fort, très-rigide, qui ne me passerait pas cela, et j'espère bien que tu ne lui diras jamais...

JENNY. — Non, madame, je ne dirai jamais rien à personne contre vous, vous le savez bien. Mais puisque monsieur Florence est trop sévère pour pardonner cela, il faut donc être meilleur, ou aimer davantage, si on le pardonne?

DIANE. — Je te vois venir! Il faut être plus fort ou plus faible. Gérard le pardonnerait par faiblesse, s'il le pardonnait!

JENNY. — Moi, je dis qu'avec cette faiblesse-là, il serait plus fort dans son amour que celui qui ne l'aurait pas. Quand on aime, vous appelez ça de la faiblesse, vous, madame? Moi,

je pense que c'est tout le contraire. Qu'est-ce que ça fait que l'esprit soit faible, si toute la force est dans le cœur?

DIANE. — Tu as raison, Jenny, et je voudrais être persuadée par toi; mais Gérard m'attend et Florence est revenu. Tous deux m'aiment, et si je suis portée à aimer davantage celui qui m'aime le moins, ce n'est pas ma faute.

JENNY. — Alors, madame, il ne faut pas recommencer l'histoire que vous venez de me raconter; il faut être franche et renvoyer celui des deux que vous aimez le moins.

DIANE. — Alors, ne me dis donc pas que Gérard se tuera; car, en vérité, je ne sais que faire!

SCÈNE VI.

Dans le parc.

JACQUES, RALPH.

JACQUES. — Non, je ne suis pas fatigué, et il m'arrive bien souvent de passer la nuit auprès d'un malade sans le devenir moi-même. Eh bien, j'ai soigné une âme malade; je ne l'ai peut-être pas sauvée; je ne me flatte pas encore d'une cure si merveilleuse et si soudaine; mais je l'ai beaucoup soulagée, et, à présent, le médecin a quelque espérance.

RALPH. — J'en ai plus que vous, j'en ai tout à fait. Il y a, d'après tout ce que vous m'avez raconté, un grand fond à faire sur cette nature-là. Et la vérité est si bonne, que si on en goûte un peu, on ne s'arrête pas volontairement au milieu de la coupe.

JACQUES. — Les meilleurs aliments soulèvent le cœur des malades! Ne chantons pas victoire. Attendons, et que notre zèle ne s'endorme pas. Le premier point, c'est de ne pas l'abandonner à elle-même d'ici à quelque temps. Est-ce bien sûr que votre femme vient vous rejoindre ici?

RALPH. — Sa lettre de ce matin m'annonce son arrivée pour ce soir. Si le pays lui plaît, nous sommes capables d'y pas-

ser le reste de la saison, et je crois fort qu'il en sera ainsi, car elle désire vivement vous connaître, et la douce surprise qu'elle me cause en est la preuve.

JACQUES. — Eh bien, Ralph, votre femme sera l'ange gardien qui sauvera notre pénitente !

RALPH. — Vous permettez donc à celle-ci d'habiter le village?

JACQUES. — Non pas! Elle serait trop près de Florence, et sa passion subite pour lui paraît encore assez vive pour me donner des craintes; mais comme c'est cette passion qui lui a révélé le besoin d'être estimée, je risquerais, en la brisant tout d'un coup, de détruire l'effet avec la cause. Je veux donc qu'elle ne soit ni assez près de lui pour espérer son amour, ni assez loin pour se croire indifférente et délaissée. Je l'installerai dans les conditions obscures et modestes qu'elle rêve en ce moment, dans une famille d'honnêtes gens que j'aime et qui demeurent à une lieue d'ici. Elle y payera une modique pension et y sera indépendante, mais surveillée. J'irai la voir souvent, tant que je me sentirai nécessaire, car j'ai pris beaucoup d'empire sur elle, et, en se sachant à portée de prouver à Florence et à moi que sa conversion est sérieuse, elle y persévérera peut-être.

RALPH. — Et elle est décidée à prendre ce parti?

JACQUES. — Oui, par moments, et, en d'autres moments, le chagrin, le dépit et le découragement reviennent me disputer son âme. Vous l'avez vue tout à l'heure joyeuse d'être chez moi, se décider à prendre du repos et à se tenir cachée; mais, ce soir, quand il s'agira de la faire partir, nous aurons encore une lutte, un orage peut-être, et c'est pourquoi je compte sur votre femme. Il me semble que l'intérêt et la protection d'une mère de famille comme madame Brown seront une séduction nouvelle pour cette conscience avide de réhabilitation.

RALPH. — Ma femme s'y emploiera de tout son cœur et y portera toute la fermeté, toute l'onction, toute la délicatesse dont vous êtes capable vous-même.

JACQUES. — Elle saura en mettre bien davantage! Ah!

c'est par les femmes pures que les filles égarées devraient être sauvées et rendues à Dieu !

FLORENCE, accourant. — Ah ! monsieur Jacques, je vous attendais avec impatience ! J'ai tant de choses à vous demander et à vous dire !

JACQUES. — Venez par ici. J'aperçois madame de Noirac et son fiancé au bout de l'allée. Évitons-les, afin de n'être pas dérangés.

FLORENCE. — Allons chez vous.

JACQUES. — Non, vous ne le pouvez pas ; je vais vous dire pourquoi.

(Ils s'éloignent.)

DIANE, GÉRARD.

DIANE. — Vous êtes ruiné, et vous n'aviez pas songé à me le dire ? Est-ce là tout, marquis ? Votre désespoir n'a pas d'autre cause ?

GÉRARD. — La cause est grave. J'ai l'air de vous avoir trompée jusqu'à présent ! J'étais si loin de penser que vous ignoriez l'état de mes affaires !

DIANE. — Non, Gérard, je ne crois pas que vous ayez songé à me tromper, et je ne vous attribuerai jamais des vues intéressées.

GÉRARD. — Ah ! que vous êtes bonne et que vous me faites de bien ! Mais cette situation à laquelle je n'avais jamais songé auprès de vous m'a tout à coup frappé ! Si le soupçon a pu entrer dans l'âme des autres...

DIANE. — Ce n'est pas une raison pour qu'il entre dans la mienne. Tenez, hier, ce matin encore, je voulais rompre avec vous ; mais ce que vous me dites là m'en ôte la pensée, et si je ne vous dis pas *espérez*, je vous répète ce que je vous ai dit jusqu'à présent, *attendez*.

GÉRARD. — Ah ! c'est plus de bonheur que je n'en mérite ! et pourtant... ma conduite d'hier est exempte de reproche ; je n'ai pas voulu entendre un seul mot de cette malheureuse, et, ce matin, je ne l'ai pas revue.

DIANE. — Vous croyez donc, marquis, que c'est à propos de cette fille que j'ai eu la pensée de rompre avec vous?

GÉRARD. — Mon Dieu, quel autre crime aurais-je donc commis?

DIANE. — Aucun. C'est moi qui suis coupable, c'est moi qui ne suis pas digne de vous.

GÉRARD. — Que dites-vous, Diane? vous me raillez impitoyablement... et avec un sérieux!... Ah! qu'ai-je donc fait pour mériter...

DIANE. — Rien, vous dis-je; je ne raille pas. Écoutez-moi, Gérard, et d'abord, dites-moi pourquoi vous m'aimez?

GÉRARD. — Le sais-je, moi? Pourrai-je jamais vous le dire? Il me semble que tout le monde doit vous aimer autant que je vous aime, et que cependant je vous aime plus que tout le monde.

DIANE. — C'est bien dit, cela, Gérard, et voici la première parole naïve et juste que j'entends de vous. Pourquoi vous maniérez-vous donc avec moi, à l'habitude?

GÉRARD. — Je me manière? Eh bien, c'est possible, j'éprouve auprès de vous une insurmontable timidité. Je me sens trop inférieur à vous; je voudrais vous le cacher...

DIANE. — Et vous vous faites inférieur à vous-même; vous me faites des compliments fades; je vois bien qu'ils sont sincères; mais la forme ne l'est pas...

GÉRARD. — Ah! c'est ma gaucherie, mon trouble, mon embarras, qui me font chercher l'esprit, et je trouve le contraire probablement. Dites-moi la vérité, Diane! Jusqu'ici, vous-même, vous ne m'avez pas montré le fond de votre pensée, je le sens bien. Vous avez été bienveillante, un peu railleuse, mais amicale. Vous m'avez accordé le bonheur de vous servir et d'être votre esclave. C'est beaucoup, mais ce n'est pas de l'affection véritable. Pas une seule fois vous ne m'avez repris avec la sévérité qu'on a quand on s'intéresse beaucoup aux gens. Commencez donc à le faire. Blâmez-moi, grondez-moi quand je vous déplais; mais ne me raillez pas, cela me paralyse, cela me tue... Et si vous doutez de mon amour, parce que je n'ai pas encore su vous

l'exprimer agréablement, mettez-le à l'épreuve. Ne me d mandez pas de l'instruction et de l'esprit, je n'en ai pa Mais faites-moi courir, veiller, souffrir, traverser le feu l'eau, ne fût-ce que pour aller vous cueillir une fleur, vo verrez si je ne m'élance pas au-devant de vos désirs !

DIANE. — Je sais cela, mon ami. Je pourrais vous dire q le plaisir d'attraper un chevreuil ou un sanglier vous en f rait peut-être faire tout autant...

GÉRARD. — Vous n'aimez pas un chasseur? J'ai cru qu vous aimiez la chasse ! Ne l'aimez-vous plus? je ne chasser de ma vie.

DIANE. — C'est trop d'abnégation ! Je ne voudrais pas vo retirer vos plaisirs habituels; l'ennui vous prendrait aupr de moi. La lecture ne vous passionne guère, et la conve sation vous embarrasse...

GÉRARD. — Faut-il s'instruire? je m'instruirai, si je peu Si ma tête est de fer, je la briserai contre les murs jusqu' ce qu'elle s'amollisse.

DIANE. — Ah ! Gérard, que vous me faites de peine ! Te nez, je suis affreusement triste !

GÉRARD. — Mon Dieu, est-ce ma faute? Vous désespérez d moi ! je ne pourrai jamais vous plaire...

DIANE. — Je sens que vous l'auriez pu, au contraire, e votre affection est si grande, si bonne, que l'incertitud où je suis forcée de rester est une anxiété, une torture pou moi.

GÉRARD. — L'incertitude ! toujours l'incertitude !

DIANE. — Eh bien, oui ! je sens depuis longtemps qu je dois vous éloigner de moi ; je ne peux pas m'y décider et ma faiblesse à remplir mon devoir a deux causes : l'es-ime, l'affection que j'ai pour vous, et la situation où vous êtes.

GÉRARD. — Mon désastre de fortune? Ah ! Diane, personne n'est plus insouciant que moi à cet égard-là. J'ai des goûts si simples, des habitudes si rudes, que je me ferais braconnier sans presque m'en apercevoir. Si c'est ce genre de pitié qui vous empêche de me chasser, ne vous gênez pas. Mais non!

vous ne me faites pas cette injure de croire que, si vous ne m'aimez pas, j'aie besoin de quelque chose au monde. Vous vous faites un devoir de me renvoyer, parce que vous sentez que vous ne m'aimerez jamais... Eh bien, ne vous faites pas de scrupule avec moi. Je sais bien que vous n'êtes pas coquette...

DIANE, souriant. — Bon Gérard !

GÉRARD. — Si vous l'êtes, ce n'est pas avec moi, du moins ! Vous le voyez bien, vous me dites que votre conscience souffre de me faire attendre un amour qui ne vient pas... et si je veux attendre, moi ! si je veux risquer toute ma vie sur une espérance très-faible ? Que peut-il m'arriver de pire, le jour où vous me l'ôterez ? de mourir ? Ah ! ce n'est rien, je vous assure, et c'est sitôt fait que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

DIANE. — Gérard, assez, assez, de grâce ! Je vous aime !

GÉRARD, tombant à ses pieds. — Oh ! mon Dieu ! est-ce vous qui me dites cela ?

DIANE. — Oui, je vous aime, et cependant il faut que renonciez à moi. Je vous l'ai dit, je ne suis pas digne de vous. Venez, écoutez-moi ! Vous m'y forcez, je vais tout vous dire !

SCÈNE VII.

PIERRE, MANICHE, assis dans un pré, au bord d'une mare.

MANICHE. — Ma fine, mon Pierre, si tu as du souci à cause de ça, tu me feras repentir de te l'avoir dit.

PIERRE. — Du souci, moi ? je serais bien sot ! Et cependant... j'en ai encore par secouées ; mais ça ne dure guère, et ça va toujours en diminuant. Foi d'homme, encore deux ou trois jours, et je te promets qne ça sera passé..

MANICHE. — A la bonne heure, mon vieux. Je patienterai, i ça te revient sur le cœur ; mais comme ta peine me peine

aussi, moi, tu seras bien mignon si tu t'en défends de ton mieux.

PIERRE. — Si je ne m'en défends point, il faudra me battre. Dame! après ça, qu'est-ce que tu me devais dans ce temps-là? rien du tout! Et j'aime mieux que ça soit Cottin qu'un autre, parce que c'est un gars bien comme il faut. Tu ne l'as point affiné... Tu n'as point voulu m'affiner non plus. Ça me donne la preuve que tu ne m'affineras jamais, parce que tu ne saurais point mentir.

MANICHE. — Oh! ma fine, la menterie, c'est la plus mauvaise marchandise du monde! Ça ne sert de rien, les choses viennent toujours à se savoir, et ce qui a été caché reste toujours taché, au lieu que ce qui a été confessé est blanchi.

PIERRE. — C'est comme si la rivière y avait passé, quoi? Allons, allons, ma grosse, viens danser sur la place. Entends-tu la musette qui descend au village? Allons-nous-y-en! je me sens gai comme une alouette!

MANICHE. — Tu me prends donc toute la main aujourd'hui?

PIERRE. — Eh dame! nos bans sont publiés d'à ce matin; j'ai bien ce droit-là et je ne veux point le perdre. Hier, c'était seulement par le petit doigt que je pouvais te prendre; mais nous voilà accordés! Veux-tu mettre ton bras dans le mien?

MANICHE. — Eh non! ça, c'est pour après le second ban.

PIERRE. — Bah! qu'est-ce que ça y fait? Nous ne voulons point rompre, à c'te heure, pas vrai?

MANICHE. — Je te donne mon bras dans le tien, en gage que non.

PIERRE. — Dis-donc, Maniche, j'ai une idée pour un cadeau que je veux te faire.

MANICHE. — Ah bah! des cadeaux, mon vieux! Il y en a bien assez quand on se marie. Vaut mieux ménager l'argent pour les enfants qui viendront.

PIERRE. — Je sais que tu es la fille la plus raisonnable qu'il n'y ait pas! Mais ça ne coûte pas bien gros, et ça me fera plaisir de te voir porter ça.

MANICHE. — Qu'est-ce que ça sera donc?

PIERRE. — Devine!

MANICHE. — C'est peut-être bien un parapluie?

PIERRE. — Juste! je savais bien que tu désirais ça! Eh bien, tu l'auras! Je veux que ma femme aille à la foire avec un parapluie sous son bras.

MANICHE. — Ma foi, c'est vrai que j'y ai souvent songé!

PIERRE. — De quelle couleur que tu le veux? rouge ou bleu?

MANICHE. — M'est avis que le bleu sera plus de durée.

PIERRE. — Oui, mais le rouge, c'est plus réjouissant.

MANICHE. — Eh bien oui, rouge, puisque ça te plaît mieux. Je le ménagerai un peu plus. Je ne l'ouvrirai ni au soleil ni à la pluie, quoi!

SCÈNE VIII.

Dans le parc de Noirac.

FLORENCE, GÉRARD.

GÉRARD. — Ah! c'est vous, Marigny?... Écoutez, écoutez, je vous en prie!

FLORENCE. — Je vous croyais avec madame de Noirac.

GÉRARD. — Oui, elle était là, elle me parlait. J'ai été atterré... Elle me quitte blessée, elle me donne une heure pour réfléchir... et après cela...

FLORENCE. — Que me racontez-vous là, mon cher marquis? Avons-nous jamais été assez liés pour que vous me preniez ainsi pour votre confident, surtout aujourd'hui, que nos relations doivent être nécessairement changées?

GÉRARD. — Pas du tout. Elles ne le seront pas par mon fait. D'ailleurs, vous savez tout; on vient de me le dire, on m'a tout raconté.

FLORENCE. — Non! Faites attention à ce que vous voulez me confier. Je ne sais pas tout, je n'ai pas voulu le savoir. Madame de Noirac vient de se confesser à vous? Elle a bien

fait. Cela répare tout à mes yeux, et doit tout effacer aux vôtres. Taisez-vous donc! vous n'avez pas le droit, dussiez-vous rompre avec elle, de trahir sa confession.

GÉRARD. — Oui, Marigny, vous avez raison. Vous êtes un galant homme, vous! et c'est pour cela que j'ai raison aussi de vous demander conseil. Tenez, j'ai la tête perdue, et j'ai besoin de l'appui d'un esprit plus fort que le mien. Que feriez-vous à ma place?

FLORENCE. — Je ne sais pas.

GÉRARD. — Oui, parce que vous ne connaissez pas les faits; mais supposez-les tels... qu'ils ne sont pas! Supposez-les bien mortifiants, bien irritants pour moi.

FLORENCE. — Sont-ils antérieurs à votre liaison avec madame de Noirac?

GÉRARD. — Fort peu antérieurs, presque pas! J'ai été pris comme un parapluie après l'averse.

FLORENCE. — N'importe! vous n'avez pas été personnellement trompé, et le fussiez-vous d'ailleurs, il n'y a qu'un mot à se dire : J'aime ou je n'aime pas.

GÉRARD. — Vous voyez le désespoir où je suis. J'aime comme un fou.

FLORENCE. — Je le vois; eh bien, pardonnez.

GÉRARD. — C'est mon premier besoin; mais je crains pour mon honneur...

FLORENCE. — Où placez-vous votre honneur? dans le cerveau, dans la fantaisie d'une femme? Alors, ne vous mariez pas.

GÉRARD. — Quoi! nos femmes ne disposent-elles pas, par leur conduite, de l'opinion qu'on prend de notre caractère?

FLORENCE. — Si l'opinion n'est pas fixée d'avance sur votre caractère, vous n'en avez donc pas?

GÉRARD. — J'espère que si; mais le caractère d'un mari et celui d'un garçon, cela fait deux.

FLORENCE. — C'est vrai : le mariage nous fait revêtir un caractère plus grave et plus difficile à porter.

GÉRARD. — Eh bien, quel doit-il être, ce nouveau caractère? Trompés, nous sommes ridicules; complaisants, nous

sommes vils; jaloux, nous sommes insupportables; vindicatifs, nous sommes odieux, et encore ridicules, par-dessus le marché, puisque nous publions notre mésaventure. Je ne vois pas le moyen d'être marié avec une femme légère et capricieuse sans devenir la victime du préjugé ou la proie du désespoir.

FLORENCE. — Je ne le vois pas non plus; mais cela n'empêchera ni vous ni les autres de s'y exposer. Le mariage n'est pas susceptible d'améliorations sérieuses dans une société où règnent tant d'inégalité et tant de corruption; et cependant le mariage est nécessaire, puisque sans lui point de famille. L'homme et la femme aimeront donc mieux passer par tous les risques d'un prétendu déshonneur et d'un malheur réel, que de renoncer aux joies et aux tourments de la famille. Si vous n'épousez pas madame de Noirac aujourd'hui, vous épouserez plus tard une autre femme du monde avec qui vous vous exposerez peut-être à de plus mauvaises chances.

GÉRARD. — C'est vrai, cela, Marigny! Que faut-il donc faire pour souffrir et rougir le moins possible en subissant les lois et les mœurs d'une société qui ne peut changer?

FLORENCE. — Vous qui êtes précisément de ceux qui ne veulent rien y changer, vous devez être d'autant plus patient à supporter les maux qu'elle engendre. Eh bien, en me plaçant à votre point de vue, je ne vois que deux partis à prendre dans le mariage, en cas de jalousie fondée: ou être odieux à votre femme, et ridicule en même temps aux yeux du monde par vos fureurs; ou la quitter sans bruit, et vous préserver ainsi d'assumer sur vous la responsabilité de ses fautes.

GÉRARD. — Et si on a des enfants? Ici la loi n'a pas de lettre fixe: tantôt elle les adjuge au plus digne et tantôt au plus riche; et il faut que la loi décide des cas, moyennant des enquêtes, des récriminations scandaleuses où les deux époux sont forcés, par tous les moyens, de se déshonorer l'un l'autre. Ah! tenez, Marigny, le mariage est une impasse et la société un enfer!

FLORENCE. — C'est vous qui dites cela, Mireville?

GÉRARD. — Oui, c'est moi! Je ne l'avais pas encore compris comme en cet instant, où je me sens en train de me brûler la cervelle.

FLORENCE. — Vous aurez oublié demain tout ce qui vous frappe aujourd'hui. L'habitude et la croyance seront plus fortes que votre propre expérience, et vous ferez encore la guerre, une guerre à mort, Gérard! à ceux qui parlent de réformer cette société détestable! Vous serez un mari terrible ou débonnaire, un père désolé ou méconnu, et vous direz encore que tout est bien dans ce monde. Vous le direz d'autant plus, je vous en réponds; et le mariage, tel qu'il est, vous paraîtra une arche sainte qu'il ne faut point parler de modifier.

GÉRARD. — Quelle modification, selon vous, serait donc possible? Le divorce?

FLORENCE. — Je l'ignore, car, en fait, dans nos mœurs, ce serait peut-être aujourd'hui une porte de plus ouverte à la dissolution de la famille.

GÉRARD. — Mais quoi, alors? L'abolition du mariage!

FLORENCE. — Non certes! L'amour est la loi de Dieu, et la fidélité réciproque est l'idéal de l'amour, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus doux, de plus sacré, de plus nécessaire à l'humanité; mais comment voulez-vous l'obtenir par la force? Vous ne pourriez pas obtenir ainsi le choix de l'amour; comment obtiendriez-vous la durée de l'amour?

GÉRARD. — C'est donc par la douceur, la persuasion, le dévouement qu'on le pourrait?

FLORENCE. — Il me semble que c'est ce que vous faites depuis que vous adressez vos hommages à madame de Noirac.

GÉRARD. — Oui, je vous entends, ce que je peux faire pour l'obtenir, je dois savoir le continuer pour le conserver.

FLORENCE. — Sans doute! Cela ne changera rien au mal général; mais si chacun faisait comme vous, les bonnes mœurs ramèneraient la sainteté dans le mariage religieux et dégageraient vite l'institution civile de ce qu'elle a de barbare. Tenez, votre cœur est large, mais votre esprit est

fermé à la théorie du progrès général. Eh bien, essayez au moins de la pratique du progrès en vous-même. Vous êtes très-loyal, très-bon, très-dévoué ; appliquez-vous à l'être tous les jours davantage. Si vous n'y parvenez pas, vous vous attribuerez peut-être le droit de dire que tous les hommes ne sont pas susceptibles de s'améliorer ; mais alors ce sera nier le christianisme ! Si, au contraire, vous réussissez à vous compléter et à vous perfectionner dans vos bons instincts, il y a cent à parier contre un que vous rendrez sage une femme étourdie, et tendre une femme froide.

GÉRARD. — C'est vrai, Marigny ! Je me suis dit vingt fois, en voyant des ménages orageux et troublés, que si l'un des deux époux était parfait, l'autre cesserait d'être détestable.

FLORENCE. — C'est une société difficile que celle où il faut être parfait pour n'être pas désespéré, vous en conviendrez ! Mais il faut que cette vertu religieuse sauve l'individu, en attendant qu'elle sauve la société.

GÉRARD. — Vous m'étonnez, Marigny ! Vous paraissez chrétien !

FLORENCE. — J'essaye de le devenir.

GÉRARD. — Ah ! alors vous cesserez d'être socialiste ?

FLORENCE, souriant. — Vous croyez ? Tenez, allez rejoindre votre maîtresse, et si vous voulez la conserver, tâchez de n'être pas trop absolutiste.

GÉRARD. — Nous ne serons jamais d'accord sur les mots, Marigny, mais nous pouvons l'être sur le fond des choses.

FLORENCE. — Cette anomalie se voit souvent dans ce temps-ci.

GÉRARD. — Quoi qu'il en soit, je vous suis obligé, mon cher ami. Vous m'avez donné un bon conseil, je le suivrai. Vous m'avez calmé, je vous en remercie.

FLORENCE. — Je ne vous ai conseillé qu'une chose, c'est d'agir dans la donnée de votre caractère et dans la tendance de vos sentiments.

GÉRARD. — Je vous dois aussi de la reconnaissance pour m'avoir délivré de cette malheureuse...

FLORENCE. — Ah ! ne parlons pas d'elle, je vous prie !

SCÈNE IX.

Dans le village.

UN GROUPE D'ENFANTS de huit à dix ans.

FANCHETTE. — Non, je ne veux plus jouer à la marelle; vous faites trop de poussière, et je veux garder ma coiffe blanche pour la noce de la Maniche.

CADET. — Tu y vas donc, toi, aux noces?

FANCHETTE. — Dame!

SYLVINET. — Et moi itout, j'y vas, parce que je sais danser.

FANCHETTE. — Ah bien, nous danserons tous deux.

PIERROT. — J'irai aussi, moi, pour manger de la galette.

FANCHETTE. — Si tu n'es pas prié?

PIERROT. — Ça m'est bien égal, j'irai tout de même.

FANCHETTE. — Toi! tu n'iras pas seulement à la tienne, de noce! Tu n'es pas assez sage.

PIERROT. — Si fait, je veux y aller, à ma noce!

CADET. — A quoi que ça sert de se marier? C'est des bêtises!

SYLVINET. — Eh bien, tu ne veux pas te marier, toi? Tu veux être soldat, peut-être bien!

CADET. — Oui, je veux être pompier, comme mon parrain, monsieur Maurice. Il m'a promis que je serais pompier.

PIERROT. — Moi, je veux me marier. Ça me fait peur, la pompe. Veux-tu nous marier tous deux, Fanchette?

FANCHETTE. — Oui, si tu veux te moucher.

SYLVINET. — Ah! le v'là qui se mouche! Faisons la noce!

FANCHETTE. — Allons, Pierrot, mon petit homme, fais-moi danser.

PIERROT. — Puisque je ne sais pas!

CADET. — Faut apprendre.

PIERROT. — Non, ça m'ennuie.

SYLVINET. — Eh bien, Fanchette, dansons à trois.

PIERROT. — Si elle danse, je lui flanque une pierre!

FANCHETTE. — Oh! le vilain méchant! Je me démarie d'avec toi.

PIERROT. — Je ne veux pas. Je te flanque une pierre!

CADET. — Viens-y, mon gars! Je prends mon sabot!

PIERROT. — Et moi une pierre!

FANCHETTE. — Fouaillez-moi ce malicieux, bien fort.

SYLVINET. — Non, il me ferait du mal!

CADET. — Moi, je vas le taper, Fanchette... Veux-tu te marier avec moi?

FANCHETTE. — Oui! Le v'là qui me jette des pierres!

CADET. — Attends! attends!

FANCHETTE. — Le v'là qui se sauve, laisse-le, va! Tiens, le v'là qui pleure! Est-il bête!

SYLVINET. — Allons, Pierrot, faut pas pleurer, c'est des bêtises; et faut pas se marier, c'est des batailles.

SCÈNE X.

A la maison blanche.

MAURICE, JACQUES, RALPH.

MAURICE. — Oui, oui, monsieur Brown, tout ce qui est ici et au prieuré est à la disposition de votre famille, et si vous voulez me faire bien plaisir, vous ne me parlerez pas d'argent. Vous disposerez de ma baraque comme si elle était à vous et pour tout le temps que vous voudrez. Je suis bien fâché qu'elle ne soit pas plus belle; mais ce n'est pas ma faute... on n'est pas millionnaire!

RALPH. — Ma femme et mes filles sont habituées à une vie simple et aux habitations modestes qu'un climat généreux autorise. Je vois que votre maison est bien close; c'est tout ce qu'il faut dans ce pays-ci. Je ne veux pas vous parler d'argent puisque cela vous chagrine. Eh bien, si vous le

permettez, je ferai arranger la maison d'une manière confortable, si ma femme, comme j'en suis presque certain, prend plaisir à s'y installer pour quelque temps, et ceux qui nous succéderont ici profiteront de ces petites améliorations.

MAURICE. — Vous ferez tout ce que vous voudrez, monsieur Brown. Ah çà! vous avez donc des enfants?

JACQUES. — Deux filles belles et bonnes, deux anges, à ce que j'ai ouï dire ; mais la modestie paternelle de Ralph s'oppose à ce qu'il nous les vante.

RALPH. — Mais non! Pourquoi? Elles ressemblent à leur mère; elles ont été élevées par elle : c'est dire qu'elles sont parfaites à mes yeux.

MAURICE. — Il n'y a qu'une chose qui me chagrine, c'est que leur arrivée ne vous permettra peut-être pas de venir à notre comédie. J'ai laissé Émile, Eugène et Damien brochant le second acte, et ils m'attendent pour faire le troisième. Leur porterai-je ce coup de poignard, de leur dire que vous ne serez pas à notre représentation?

RALPH. — J'espère bien que nous y serons, au contraire! Ma femme est matinale, je suis bien sûr qu'elle se sera mise en route de bonne heure, et qu'elle arrivera à temps pour dîner et aller au spectacle que vous nous préparez.

MAURICE. — Avec vos filles? Ah! pour le coup, il faut que les marionnettes se surpassent aujourd'hui. Je cours surveiller ça. Au revoir! A huit heures, vous savez!

(Il sort.)

JACQUES, RALPH.

RALPH. — J'aime ce jeune homme, il est franc, et sa gaieté soutenue est l'indice certain d'une conscience tranquille.

JACQUES. — Je vous réponds de cela, quant à lui et quant à ses compagnons. Leur vie est pure au milieu d'une activité et d'un enjouement intarissables. Il n'y a chez eux ni soucis d'ambition, ni vanité de parvenu, chose bien rare chez les artistes de notre temps!

RALPH. — Je vous objecterai qu'ils ne sont pas encore parvenus, ceux-là.

JACQUES. — Pardonnez-moi, ils le sont relativement. Ils sont tous fils d'artisans, et comme ils ont du talent, ou sont en train d'en avoir, les voilà montés d'un cran sur cette échelle imaginaire de la noblesse des conditions. Aucun d'eux n'a eu le moyen ou l'occasion de faire ses classes. Les voyez-vous pour cela moins intelligents, moins capables de comprendre leur art et nos idées?

RALPH. — Non certes. Il me semble, au contraire, qu'ils ont moins de défense intérieure contre les conseils de l'équité, que ceux qui ont passé sous la toise de l'éducation universitaire. Savez-vous que je suis frappé de l'existence à la fois excentrique et régulière de ces trois enfants? A quoi attribuez-vous ce bonheur insouciant, et pourtant légitime, qu'ils savent préserver des atteintes de la vie générale extérieure? Je ne saisis pas bien les nuances de leurs caractères, et, dans leur gaieté communicative comme dans leur adhésion sympathique à ce qui leur vient de bon de la part des autres, je trouve quelque chose comme un accord parfait en musique; j'ai encore vu peu d'artistes depuis mon retour en France. Sont-ils tous dans ces conditions?

JACQUES. — Mon ami, l'art a pour but la gloire dans les temps de gloire, et l'argent dans les siècles d'argent. Les artistes subissent vivement le contre-coup des époques qui les produisent, parce que ce sont des êtres de sentiment et d'imagination, impressionnables comme des femmes ou comme des enfants. Vous trouverez donc peu d'artistes parvenus qui ne soient pas égoïstes, et par conséquent plus partisans de la cour de Russie que de la France pauvre et libre. Ils craignent les révolutions par crainte pour leur bien-être, et, en cela, les plus subtils et les plus charmants de ces hommes-là offrent parfois une ressemblance singulière avec les paysans les plus lourds et les plus incapables de raisonnement. Voilà pour les artistes d'aujourd'hui, en général; mais il y a là, comme partout, une jeune race rieuse et insouciante de caractère, enthousiaste et généreuse au fond du cœur. L'artiste et l'artisan des grandes villes, quand ils ne

sont pas corrompus par le succès ou désespérés par la misère, sont encore ce qui résume le mieux l'ancien, l'impérissable caractère français. Ce sont les poëtes de la tourmente, riant à bord du navire qui sombre et chantant la divinité qui les frappe. Chez eux, vous trouverez peu d'aptitude à connaître *la cause des choses*, ce *rerum cognoscere causas* dont Maurice se divertissait l'autre jour! Leur vie est tout extérieure et sensitive; mais quand la démonstration se fait pour eux par l'image, ils la saisissent vite et la communiquent à l'instant même par mille images saisissantes. En somme, les idées de réforme sociale qui voudraient atteindre le libre développement de l'art et des artistes seraient mortelles pour la France et pour l'humanité. Les théoriciens froids, les raisonneurs infirmes qui voudraient proscrire l'imagination et la fantaisie, loin d'être des logiciens et des hommes positifs, comme ils s'en flatteraient, seraient des aveugles qui jetteraient leur bâton pour mieux trouver le but. Le peuple est poëte, c'est-à-dire que l'idée passe de ses sens à son cœur et à son cerveau. L'idée nue et abstraite le trouve paresseux ou indifférent. Le son d'un tambour, la vue d'une image coloriée lui font comprendre la gloire. Un couplet de chanson lui révèle plus de sentiment et de pensées que les livres et les discours. Qu'on épure ses sensations, qu'on éclaire son goût, et vous verrez qu'il cessera de vous dire que les artistes ne servent à rien et feraient mieux de bêcher la terre! Mais à quoi songez-vous, mon ami?

RALPH. — Au passé et au présent. Je regarde d'ici le grand pignon moussu du prieuré et le filet de fumée légère qui flotte au dessus de cette cheminée de moines, antique officine de repas pantagruélesques, dont la tradition est restée dans le pays; et je me dis qu'il est des habitations qui semblent inféodées à des existences tranquilles. Eh bien, j'aime autant la cocagne intellectuelle de nos jeunes artistes que la ripaille grossière des vieux carmes!

SCÈNE XI.

Dans la serre du château de Noirac.

FLORENCE, DIANE.

DIANE. — Oui, l'arrangement est parfait, ravissant. Nous souperons littéralement sur la mousse et parmi les fleurs. Il n'est pas nécessaire d'y mettre un grand éclairage. Les masses de plantes dans une demi-obscurité prendront plus d'importance, et je ne serais pas fâchée de voir là-bas, au fond, un rayon de la lune se jouer sur ces myrtes, à travers le vitrage.

FLORENCE. — J'en suis désolé, madame, mais il n'y aura pas de lune cette nuit, et il ne dépend pas de moi de vous procurer ce complément à mon décor.

DIANE. — Eh bien, on s'en passera. Le reste sera si joli! Mon Dieu, que vous avez de goût! Comme c'est commode et gracieux de souper auprès de cette fontaine! Est-ce qu'elle fera toujours ce petit bruit? C'est incommode pour causer!

FLORENCE. — Vous voulez voir le jet d'eau au reflet des lumières; je ne peux pas vous faire jaillir de l'eau qui retombe sans bruit dans sa nappe.

DIANE. — Eh bien, on s'y accoutumera. Savez-vous que vous êtes un véritable, un grand artiste, Florence?... Ah çà, vous ne voulez pas me dire si vous avez réfléchi sur notre conversation d'hier soir?

FLORENCE. — J'ai réfléchi, madame, et je persiste à demeurer votre jardinier.

DIANE. — C'est-à-dire que vous ne voulez pas être mon ami? Eh bien, vous le serez malgré vous, monsieur de Marigny!

FLORENCE. — Marigny tout court, madame. On vous a mal informée de mon nom.

DIANE. — Bah! cela est vrai comme le reste. Je jurerais que vous êtes d'une bonne famille!

FLORENCE. — Très-bonne, madame. Mon grand-père était un paysan.

DIANE. — Eh bien, qu'est-ce que ça me fait? Croyez-vous que j'y tienne? Au contraire, vous avez plus de mérite à être ce que vous êtes: un homme d'esprit, un homme de cœur, un homme du monde incomparable. Tenez, monsieur Marigny, je ne veux plus que vous puissiez souffrir de votre position actuelle vis-à-vis de moi; je l'accepte entièrement. Je ne veux faire mystère à personne de votre mérite et du cas que j'en fais. Vous travaillerez aux fleurs le jour, et le soir vous viendrez au salon. Nous dînerons souvent ensemble, avec le curé, ou avec Gérard qui vous estime et vous aime, enfin avec tous ceux qui viendront me voir. Il faudra bien qu'on s'y habitue; ce sera une chose neuve, excentrique, progressive, comme vous dites...

FLORENCE. — Et qui vous amusera? Je suis touché de vos bonnes intentions, madame la comtesse; mais il n'en peut être ainsi...

DIANE. — Ah! pour le coup, c'est trop fort, monsieur Florence, et cette résistance à des avances qui n'ont rien de féminin, je vous prie de le croire, ressemble à une fatuité dédaigneuse dont je ne puis accepter la pensée.

FLORENCE. — Voilà que vous vous fâchez, madame la comtesse! déjà! Vous voyez bien que ce rêve d'intimité évangélique est bien irréalisable de votre part.

DIANE. — Encore plus de la vôtre, à ce qu'il paraît!

FLORENCE. — Peut-être. Tenez, madame, je vais vous parler sans détour, et comme peut vous parler aussi bien un jardinier qu'un homme du monde. Vous êtes jeune et belle. Je suis jeune et ne suis point aveugle. Vous savez plaire souvent; vous le voulez toujours; c'est votre droit. Je ne sais pas si, avec le cœur libre, j'aurais la force de me défendre du danger de vous entendre et de vous regarder; mais je suis sûr de mon cœur, parce qu'il ne m'appartient plus, et que ce qui est donné je ne le reprends pas. Mon intimité auprès de vous, quelque exempte de soupçon qu'elle pût

être, ferait souffrir un cœur que je veux précisément consoler, et douter un esprit que j'ai résolu de convaincre. Vous voyez que je ne suis pas libre d'accepter les flatteuses distinctions que vous m'offrez, et qu'il n'y a, dans mon refus, qu'un hommage rendu à l'importance d'une telle faveur. Mais voilà monsieur de Mireville qui vient ici, madame... Je crois qu'il veut vous parler, et je me retire.

DIANE. — Non, non! Je vais au-devant de lui, et vous laisse achever vos ornements. Mais j'ai encore le temps de vous adresser une question. C'est donc la courtisane dont l'ascendant l'emporte sur celui de l'amie? Je vous prenais pour un homme sérieux, pour un philosophe, sinon austère, du moins assez relevé dans ses goûts pour ne pas mettre en balance dans son esprit deux sentiments qui ne peuvent avoir entre eux aucun terme de comparaison. Je présume que mademoiselle Myrto n'est pas réellement partie cette nuit, et que nous aurons désormais l'agrément de son voisinage...

FLORENCE. — Sans répondre aucunement à votre commentaire indulgent, madame la comtesse, je vous déclare que si la personne dont vous parlez devait vous importuner de son voisinage, ou je n'en serais pas la cause, ou je quitterais votre maison immédiatement.

DIANE. — Vous auriez tort, et vous me causeriez un regret inutile, mon cher Marigny! Le voisinage dont nous parlons ne pourrait avoir aucun effet dont il me fût possible de m'apercevoir. Allons! à ce soir, au moins! Jenny, qui, moins fière ou plus libre que vous, consent à être mon amie, soupera ici avec moi et mes nouveaux amis. Vous en serez pour la première fois, c'est ma volonté, et pour la dernière, puisque c'est la vôtre.

(Elle sort de la serre.)

FLORENCE, la suivant des yeux. — Souper avec Jenny pour la première fois! Oui, c'est un bonheur; mais pour la dernière fois?... oh! non certes; ce n'est pas là ma volonté, et vous n'y pouvez rien, belle comtesse!

Dans le parterre.

DIANE, GÉRARD.

GÉRARD, sans rien dire, prend la main de Diane, la conduit à un banc ombragé, se met à ses genoux et fond en larmes.

DIANE. — Ah ! vous m'aimez donc, vous? Vous m'acceptez telle que je suis, avec mes défauts, mes travers et mes fautes? Eh bien, vous avez raison, bon cœur que vous êtes! Et vous seul peut-être saurez me guérir et me fixer. Gérard, je ne suis pas méchante, je ne suis pas pervertie, je suis folle! J'ai vécu dans le faux, dans l'excitant, dans le vide ! Une âme droite et qui s'abandonne comme la vôtre, est ma seule planche de salut. Aimez-moi, Gérard, et, au nom du ciel, faites que je vous aime !

(Elle fond en larmes aussi, en tendant ses deux mains à Gérard, qui les couvre de baisers.)

SCÈNE XII.

Au prieuré.

Dans une vieille chapelle servant d'atelier aux artistes.

EUGÈNE peint, DAMIEN grave, ÉMILE écrit, MAURICE entre.

MAURICE. — Eh bien, c'est comme ça que vous faites la pièce!

EUGÈNE. — Eh bien! et toi, qui es dehors depuis une heure?

MAURICE. — Il a bien fallu conduire l'Anglais à mon palais vénitien.

DAMIEN. — Où prends-tu ce chef-d'œuvre d'architecture?

MAURICE. — A la maison blanche. Monsieur Brown attend

sa femme, ou plutôt il ne l'attend plus, car elle vient d'arriver chez Jacques, et elle va demeurer avec ses filles dans dans ledit palais moresque.

EUGÈNE. — Bah? En voilà une, de nouvelle! Elles sont jolies?

MAURICE. — Les filles de Ralph? Deux anges, deux madones, deux houris, deux...

DAMIEN. — Tu les as vues!

MAURICE. — Non, mais je m'en flatte.

EUGÈNE. — Qu'est-ce que ça te fait?

MAURICE. — C'est qu'elles viennent ce soir à notre comédie.

EUGÈNE. — Bon! Tu ne mens pas?

MAURICE. — Vous le verrez... si nous avons une comédie! Et je commence à en désespérer, car vous voilà, permettez-moi de vous le dire, messeigneurs, en train d'en faire une comme moi d'aller chanter vêpres!

EUGÈNE. — Elle est faite, mon général. Il n'y manque plus que le dénoûment. Tu vois bien qu'Émile est en train de mettre au net le canevas.

MAURICE. — Pas de détails, pas d'analyse, Émile! ça embrouille! Trois mots pour chaque scène... *Le Docteur accorde la main de sa fille à Léandre. Pierrot reçoit les confidences d'Arlequin.* Il n'en faut pas davantage pour des improvisateurs qui savent leur affaire.

ÉMILE. — Soyez tranquille. Je suis au courant de la forme. Ne me parlez pas, je me dépêche.

MAURICE. — Ah çà, qu'est-ce que c'est que cette rage de travail, vous autres? Un jour rempli d'émotions comme celui-ci!

EUGÈNE. — Quelles émotions? Le public de ce soir? Attends que nous ayons vu si ces nouveaux visages en valent la peine. Jusque-là, il faut toujours piocher et se dépêcher pour l'ouverture du Salon... qui n'ouvrira pas cette année, qui n'ouvrira plus jamais, à ce qu'on dit.

MAURICE. — Au fait, puisque vous travaillez, je vais suivre le bon exemple, ô vertueux amis! Qu'est-ce que tu grattes maintenant, Damien? Encore ton Christ! Il était fini hier.

DAMIEN. — Ah ! oui, fini ! Est-ce qu'une gravure est jamais finie ? Et toi, qu'est-ce que tu vas brosser ?

MAURICE. — Mon tableau n'est pas sec... Je vas ébaucher un groupe d'enfants que je viens de voir dans le village. C'était éclairé, mon cher!... c'était un peu joli, va !

EUGÈNE. — Avant de t'asseoir, donne donc un peu de jour. On n'y voit plus. Est-ce qu'il pleut ?

MAURICE. — Non, un nuage qui passe. Gare le gris, Eugène !

EUGÈNE. — Ma foi, je ne vois plus que du gris, en effet ; je vas dessiner.

DAMIEN. — Vous n'en avez pas pour longtemps ! Si ça continue comme ça, nous n'y verrons plus dans un quart d'heure.

MAURICE, *dessinant*. — Quelle heure est-il donc ?

DAMIEN. — Je ne sais pas, mais il me semble que le jour tombe.

MAURICE. — Ah diable ! et dîner ! et préparer tout !

EUGÈNE. — Tout est prêt, nous nous sommes couchés assez tard pour ça, cette nuit.

MAURICE. — Eh bien, et la pièce ? et le dénoûment ? Y êtes-vous, Émile ?

ÉMILE. — Tout à l'heure.

DAMIEN. — Écrivez gros ! Pas de pattes de mouche !

MAURICE. — Mais le tenez-vous, le dénoûment, vous autres ?

EUGÈNE. — Nous comptions sur toi pour l'apporter.

MAURICE. — Sans que je connaisse le second acte ?

DAMIEN. — Depuis quand, esprit fécond, te préoccupes-tu d'un souci vulgaire ?

MAURICE. — Il est vrai que nous avons toujours le dénoûment à toute sauce, la selle à tous chevaux, la mort du diable. Ah ! tiens ! je n'y pensais plus. Il est dans le caveau de Saint-Satur, et il fait des miracles !

EUGÈNE. — Abominable profanation, messeigneurs !

DAMIEN. — Pas du tout. Le curé de Saint-Abdon nous l'a très-bien dit. Ce morceau de bois n'avait jamais fait de mal à personne. Dans toutes les églises d'Italie, on vénère

comme images chrétiennes des statues de dieux du paganisme.

ÉMILE. — N'importe ! Il a tort, mon ami le gros curé !

MAURICE. — S'il y est forcé par le paganisme de ses chers paroissiens !

EMILE. — Bah ! on les guérit de cela, au lieu d'y céder ! Le curé de Noirac en est venu à bout.

MAURICE. — Aussi n'est-il pas en bonne odeur auprès des vieilles femmes de sa paroisse !

ÉMILE. — On les laisse crier !

DAMIEN. — Écrivez donc, vous ! La pièce ne sera pas finie. Il n'y aura que la pièce qui manquera à la représentation !

MAURICE. — Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, le diable ?

DAMIEN. — C'est une métaphore.

MAURICE. — Mais comment arranges-tu que les paysans, qui y croient jusqu'à l'évoquer, rient comme des bossus quand ils nous le voient pendre ? Et le curé lui-même, ça ne le scandalise pas de voir tuer le diable ! Les gouvernements les plus catholiques n'ont jamais fait renverser par la police les baraques en pleine rue où Polichinelle, plus fort que l'ange rebelle, l'occit ni plus ni moins que le juge et le commissaire !

EUGÈNE. — Eh bien, comment expliques-tu les mystères et soties du moyen âge, où les saints disaient tant de gaudrioles et de coq-à-l'âne ?

DAMIEN. — Et les pièces d'Aristophane, où les dieux les plus vénérés du paganisme disaient et faisaient mille ordures !

MAURICE. — Donc, c'est qu'on s'est toujours moqué de la figure, du symbole, comme dirait le père Jacques, ce qui n'empêchait pas de respecter ou de craindre l'idée cachée sous le symbole.

EUGÈNE. — Tu es fort, toi ! Comme tu retiens ça !

MAURICE. — Mais voyons, sans rire, est-ce vrai que nous sommes portés au mal, et qu'il y a dans nous, ou autour de

nous, une attraction mystérieuse pour ce qui nuit aux autres et à nous-mêmes?

ÉMILE. — Je le nie!

DAMIEN. — On ne vous parle pas. Écrivez donc!

MAURICE, regardant le dessin d'Eugène. — Que diable fais-tu là? Est-ce un chien, où une casquette?

EUGÈNE. — Tu vois bien que c'est une casquette, puisque ça n'a pas de pattes!

MAURICE. — Enfin, je vous le demande? sommes-nous méchants par nature, ou bien y a-t-il un principe de méchanceté, répandu dans notre atmosphère, qui nous bouscule l'entendement?

EUGÈNE. — Grave question, messeigneurs! Moi, je crois au diable sous une figure palpable; une bouteille de champagne ou la belle Myrto. Voilà les principes sataniques qui flottent dans nos atmosphères!

DAMIEN. — Ce grand esprit vient d'éclairer la question! Le diable est dans les êtres qui nous entourent; donc il est en nous aussi, à moins que nous ne soyons des anges. (A Émile.) Qu'en pensez-vous, hein, swédenborgiste?

ÉMILE. — Moi? pas du tout!

DAMIEN. — Écrivez donc! on ne vous dit rien.

MAURICE. — Bah! nous ne sommes ni anges, ni diables!

EUGÈNE. — Nous sommes donc des bêtes?

ÉMILE. — C'est mon avis pour le moment.

DAMIEN. — Ah çà, vous tairez-vous, bavard insupportable? On ne peut pas se livrer tranquillement aux douceurs de la métaphysique sans que monsieur s'en mêle?

MAURICE. — Oui, nous sommes de rudes métaphysiciens! Nous ne pouvons pas seulement nous expliquer ce que c'est que le diable.

EUGÈNE. — Sais-tu pourquoi?

MAURICE. — Non.

EUGÈNE. — C'est qu'il est mort.

DAMIEN, qui s'est levé et qui regarde à la fenêtre. — Oui, pas mal! Le voilà qui passe!

MAURICE. — Où donc?

EUGÈNE. — Le curé de Saint-Abdon nous le rapporte? Il ne peut pas venir à bout de son éducation?

DAMIEN. — Ma foi, c'est elle, c'est bien elle!

(Maurice et Eugène courent à la fenêtre.)

MAURICE. — Qui donc, elle?

EUGÈNE. — Ma foi oui, Myrto! la perle des favorites de Satan!

MAURICE. — Comment, elle n'est pas partie?

ÉMILE, à la fenêtre aussi. — Ou elle est revenue!

DAMIEN. — Allez donc écrire, vous! Ça ne vous regarde pas.

EUGÈNE. — Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire, de la voir passer en carriole avec monsieur Ralph?

DAMIEN. — Fi, le vilain! au moment où sa légitime vient d'arriver!

ÉMILE. — Je crois que je devine, car j'ai causé avec Jacques aujourd'hui, et dans ce qui se passe, il n'y a rien que de très-édifiant.

EUGÈNE. — C'est édifiant que l'Anglais enlève la lorette?

ÉMILE. — Oui, s'il l'enlève au diable!

MAURICE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

ÉMILE. — Ça veut dire que le diable est mort, messeigneurs!

EUGÈNE. — Contez-nous ça?

ÉMILE. — Je veux bien, si vous me promettez de ne pas tourner la chose en ridicule.

MAURICE. — En ridicule, l'Anglais? et Jacques? ma foi non, c'est impossible!

ÉMILE. — Eh bien donc, hier soir...

(Cinq heures sonnent.)

EUGÈNE. — Eh bien, hier soir?

JEAN, entrant dans l'atelier avec une serviette sous le bras. — Ah çà! venez-vous dîner, messieurs? Tout est paré!

EUGÈNE — Oui, marin, on y va. Mais l'histoire?

MAURICE. — En dînant!

DAMIEN. — Et le dénoûment de la comédie?

MAURICE. — Au dessert! nous avons tout le temps!

SCÈNE XIII.

Auprès de la haie.

JENNY, JACQUES.

JACQUES. — Oui, ma bonne et pure enfant, il faut oublier le passé sans effroi et ne pas repousser la vie qui vous cherche.

JENNY. — Mais non, monsieur Jacques, la vie s'éloigne de moi, au contraire.

JACQUES. — Ce serait donc votre faute?

JENNY. — Non, j'étais bien décidée à ne pas me faire un devoir de ma tristesse. Vous m'aviez si bien prouvé, en deux mots, que c'était de l'égoïsme!... Et puis, je serai franche: je sentais, par moments déjà, des bouffées d'espérance qui me venaient malgré moi, comme un air de printemps qui vous passe jusque dans le cœur. Eh bien, je ne sais d'où cela me venait, mais, bien sûr, ce n'était pas Dieu qui m'envoyait cela, car il m'a passé tout à coup comme un froid mortel, et, à présent, je me sens si malade dans mon âme et dans mon corps, qu'il me semble que je vais mourir.

JACQUES. — Jenny, ma fille, voulez-vous me promettre de ne penser à rien pendant quelques jours?

JENNY. — Si je peux, monsieur Jacques. Et je crois qu'en effet, ce ne sera pas bien difficile; je suis comme hébétée maintenant.

JACQUES. — Jenny, je vois plus clair dans votre cœur que vous-même, et je sais ce qui doit l'épanouir ou le tranquilliser. Vous n'avez donc pas besoin d'y regarder et de savoir ce qui s'y passe. Laissez-moi ce soin-là, et oubliez-vous vous-même. Tenez, vous dites que madame de Noirac vous a permis de porter des secours à cette pauvre famille qui demeure là, au bout du village? Allez-y, plaignez, assistez et consolez. Suivez votre pente, à vous, qui est l'abnégation de

soi-même, le dévouement pour les autres. Un jour... bientôt, viendra la récompense.

JENNY. — Ah ! monsieur Jacques, je ne sais comment vous faites, mais vous ne savez pas dire un mot qui ne donne du repos et de la consolation.

(Elle s'en va vers le village.)

FLORENCE, accourant. — Ah ! elle vous quitte... lui avez-vous dit?...

JACQUES. — Pas encore, pas encore, mon ami. Cette personne-là est un ange; mais votre intention est si sérieuse que vous devez mettre ce jeune cœur à l'épreuve. S'il en sort triomphant, je ne craindrai pas de vous avoir laissé disposer de votre existence avec trop de précipitation.

SCÈNE XIV.

Dans le chemin qui descend à la chaumière.

DEUX ROUGES-GORGES, suivant Jenny le long du buisson.

Jenny, Jenny, c'est la bonne Jenny! Viens, ma femelle mignonne, ne crains rien de la fille aux yeux bleus ! C'est elle qui, tous les jours, nous met du pain sur sa fenêtre. C'est elle que nous voyons dans la serre, où nous entrons comme chez nous. C'est elle qui nous laisse venir jusque dans sa chambre sans vouloir nous empêcher d'en sortir. Jenny, Jenny, c'est la bonne Jenny, c'est la fille aux yeux bleus qui nous aime !

LA FEMELLE DU ROUGE-GORGE. — Jenny, Jenny ! nous vois-tu? nous entends-tu? Tu vas là-bas porter du pain blanc aux petits enfants de la chaumière, et, au retour, tu nous donneras les miettes de ta corbeille. Moi aussi, vienne le printemps, j'aurai des petits enfants, et je les amènerai dans le jasmin de ta fenêtre, pour qu'ils te connaissent et qu'ils n'aient pas peur de toi. Jenny, Jenny, douce fille aux yeux

doux, quand tu regardes, on a envie de voler vers toi, parce que ton regard fait qu'on t'aime.

LES DEUX ROUGES-GORGES, en duo. — Va, va, Jenny! cours et reviens, nous te suivrons de branche en branche! Pour aller aussi vite que nous, il ne te manque que des ailes. Tu vas, légère et souriante, comme si tu voulais remplir d'amour, de confiance et de bonheur les êtres et les choses qui te saluent! Elle prend soin et pitié de tout, la bonne fille aux yeux bleus; elle ne brise pas le rameau qui s'attache à ses cheveux blonds; elle n'écrase pas le brin de mousse qui se colle à son petit pied. Va, va, Jenny, le bien qu'on fait, c'est du bonheur qu'on prend partout. Le ciel te rit, le vent te caresse, la fleur t'admire. Nous qui t'aimons, Jenny, Jenny, nous te suivons de branche en branche!

SEPTIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la salle de spectacle, séparée en deux par une vieille tapisserie. D'un côté, le théâtre des marionnettes ; de l'autre, le public déjà arrivé en partie. ÉMILE reçoit et place les arrivants. Dans le théâtre, MAURICE, DAMIEN, EUGÈNE, JEAN.

MAURICE. — Voilà un affreux quinquet qui file. Jean, arrange-nous ça, mon garçon. Voilà une coulisse qui tombe à la renverse... Eugène, une cale ! Et Léandre qui a perdu son chapeau !

EUGÈNE. — Cet étourneau-là n'en fait jamais d'autres ! Il perd tout !

MAURICE. — Damné chapeau ! Où peut-il être ? On a beau se préparer d'avance, penser à tout, au moment de jouer, il manque toujours quelque chose.

DAMIEN. — Eh ! ne vous pressez pas tant ! Le public n'est pas encore au complet. (Il regarde par un trou de la tapisserie.) Il y aura du beau monde aujourd'hui, donc il y aura du retard. Tous nos paysans sont placés ; une vingtaine, au moins.

MAURICE, occupé au théâtre. — Cottin y est-il ? lui qui rit de si bon cœur !

DAMIEN. — Oui, il rit déjà ! Il a la bouche ouverte, toute prête à éclater ; il n'y a plus qu'à lâcher la détente. Notre ami Pierre est à côté de lui, avec la grosse Maniche. Quel brin de fille ! mouchoir rouge, tablier rouge, figure idem.

EUGÈNE, regardant aussi. — Quel Rubens ! Je vois un curé, deux

curés!... Maurice, nos deux curés sont là! ma foi, le curé de Saint-Abdon recale encore la Maniche pour le ton. Leurs nez vont mettre le feu à la baraque! Je vois le père Germain, le partageux-monarchiste, nouvelle combinaison politique à son usage!

MAURICE. — Comment, tu t'amuses à regarder, flâneur! quand je t'attends pour ranger les acteurs dans l'ordre des scènes! Damien nous dira ce qui se passe. Viens vite là! Tiens, Isabelle qui se trouve accrochée de mon côté! C'est toi qui fais parler les femmes. Prends-la dans ta case.

EUGÈNE. — La coquette! Elle est toujours dans la coulisse des hommes! Allons donc, péronnelle! A votre clou, plus vite que ça! Est-ce que le Borgnot est là, Damien?

DAMIEN. — Oui, au troisième rang, avec sa sœur Marguerite. Voilà les domestiques du château qui arrivent. Tiens, Florence qui donne le bras à Jenny! il n'est pas malheureux, celui-là!

MAURICE et EUGÈNE. — Jenny? Voyons! Est-elle gentille, ce soir?

(Ils regardent.)

DAMIEN. — Ma foi oui, elle est gentille! Toujours son petit air triste!

EUGÈNE. — Ça lui va! Quand elle sourit, elle devient belle tout à fait.

DAMIEN. — Voilà la grande Marotte, la cuisinière du château, premier cordon bleu, messeigneurs!

EUGÈNE. — Un soliveau! Ça m'est égal!

(Ils retournent aux marionnettes.)

DAMIEN. — Qu'est-ce que c'est que ça qui arrive? Quel chapeau! excusez!

JEAN, à Maurice. — C'est madame Paturon, votre marchande. Elle m'a demandé la permission de venir. Ma foi, je lui ai dit que ça vous serait bien égal!

MAURICE. — Ça m'est égal. Est-ce que son jeune idiot est avec elle?

JEAN. — Son neveu, Polyte Chopart?

DAMIEN. — Qui grimpe aux treilles pour regarder dans les

maisons? Il y est, et il a fait une toilette... Oh! je t'en prie, Maurice, viens voir son gilet!

MAURICE. — Je n'ai pas le temps.

DAMIEN. — Si, si, ça en vaut la peine... Tiens, il parle à Jenny! Veux-tu te cacher, hé! serin! Jenny ne l'entend pas. Bon! c'est bien fait. Oh! attention... Voilà le père Jacques, le père Ralph et... Diantre!

EUGÈNE, regardant. — Quoi donc?... Eh! Maurice! La femme de Ralph! les filles de Ralph!

MAURICE, regardant. — En voilà un, de public! Ah! si nous n'avons pas d'esprit avec des figures comme ça dans la tête!

DAMIEN. — Ma foi, je crois que la mère est aussi jolie que les filles.

EUGÈNE. — Elle est plus jolie; mais c'est égal, je ne ferais pas le cruel avec ces filles-là!

MAURICE. — Ni moi non plus.

DAMIEN. — La grande est superbe. Ressemble-t-elle à son père, hein?

EUGÈNE. — Et la petite lui ressemble aussi. Il ne peut pas les renier. Est-ce joli, ces tons fins!

MAURICE. — Les cheveux ondés naturellement, ça se voit. Et les mouvements, est-ce nature?

DAMIEN. — Est-ce vrai, est-ce pur, est-ce enfant, cela! Tiens, la petite est gaie! Regarde-t-elle le théâtre avec ses grands yeux étonnés!

MAURICE. — Ah çà! Emile est-il là pour faire les honneurs? J'ai envie d'y aller, moi, pour les faire placer!

EUGÈNE. — En manches de chemise, malheureux? Quand nous avons les mains pleines d'huile à quinquet! Ne te montre pas comme ça, ou tu es perdu!

DAMIEN. — Voilà Émile qui les place! Savez-vous que la mère a l'air plus duchesse, avec sa petite robe grise, que madame de Noirac dans son plus bel attirail?

MAURICE. — Voyons, voyons, préparons-nous. Est-ce qu'elle arrive, la châtelaine?

DAMIEN. — Oui! la dernière, c'est dans l'ordre. Il faut se fair

désirer. Tudieu! quelle toilette! Des grains d'or dans les cheveux! Ah çà, est-ce qu'elle croit venir aux Italiens?

MAURICE. — Aux Italiens? J'espère bien que nous allons enfoncer tout ça, et je ne trouve pas qu'il y ait de trop belles toilettes pour une représentation comme celle que nous allons leur flanquer! C'est égal! je vas me payer de regarder encore une fois ces créoles, ça me donnera du cœur pour commencer. Ah! que la lionne de Noirac est bien badigeonnée! Cette femme-là a un fameux chic, il faut lui accorder ça... Mais c'est égal, elle est effacée ce soir. La voilà qui met la bouche en cœur pour parler à madame Brown; elle admire ses filles, elle lui en fait compliment. Bon! la voilà qui se retourne vers Gérard et qui les abîme tout bas, j'en suis sûr!

DAMIEN. — J'ai entendu ce qu'elle leur disait : elle les invite à souper.

EUGÈNE. — Bon! ça me va! Il faudra se mettre sur son trente-six, alors! L'habit noir?

DAMIEN. — Et l'esprit pas trop chatoyant; ce ne sera pas tout à fait les mêmes métaphores qu'hier à la maison blanche.

MAURICE. — A propos, elle est bien partie, cette fois, la lorette? Elle n'est pas là, par hasard?

EUGÈNE. — Hélas! non; mais il paraît que le père Ralph ne l'a pas menée loin, puisqu'il est de retour.

MAURICE. — Pauvre lorette!

DAMIEN. — Pourquoi, pauvre lorette?

MAURICE. — Je ne sais pas!... qui sait?

DAMIEN. — Qui sait, quoi? Dis donc?

MAURICE. — Ma foi, je ne sais plus ce que je voulais dire; mais à tout péché miséricorde. Si l'étoffe est bonne, qu'importe que la broderie soit fanée!

DAMIEN. — Oui, mais elle tient, la broderie, et il s'agit de l'enlever pour en pouvoir mettre une neuve.

MAURICE. — Tout ça dépend de l'artiste qui s'en charge.

DAMIEN. — Il paraît que Florence n'a pas voulu s'en charger, car il m'a l'air, ce jardinier, de regarder Jenny comme le camélia de ses rêves.

MAURICE. — C'est vrai! Tiens, comme il la regarde! Sais-tu que c'est amusant d'être où nous sommes? Tous ces spectateurs qui se tournent le dos ne savent pas qu'en face d'eux nos yeux, braqués derrière cette tapisserie, saisissent tout ce qu'ils croient cacher? C'est eux qui maintenant nous donnent la comédie. Je vois Gérard soupirer pour la belle Diane...

DAMIEN. — Bah! il devrait la battre, la Diane...

EUGÈNE. — Je vois Pierre soupirer pour Maniche. Il y a de quoi faire tourner trois moulins!

MAURICE. — Et pour les filles de Ralph, qu'est-ce qui soupire? Ce n'est pas Polyte Chopart, j'espère?

EUGÈNE. — Ne parlons pas de ça. Ce sera peut-être nous, ce soir!

JEAN. — Monsieur Maurice, madame de Noirac a déjà bâillé trois fois. Vous devriez commencer, savez-vous?

MAURICE. — Tu as raison! Vite, Eugène! Trois minutes pour relire ensemble le scénario, et en avant la musique!

SCÈNE II.

Dans le public, de l'autre côté de la tapisserie.

GÉRARD, bas à Diane. — Est-ce que vous êtes triste... quand je suis si heureux, moi?

DIANE, de même. — Non, Gérard; je ne veux pas être triste. Ouvrez-moi donc mon flacon. Ces paysans sentent affreusement mauvais.

GÉRARD. — Ils sont cependant propres, le dimanche surtout. C'est l'odeur du gros drap dont sont faits leurs habits neufs.

DIANE. — C'est vrai, ça sent le mouton; mais j'aimerais mieux autre chose. Donnez-moi donc mon bouquet?

GÉRARD. — Vous me le reprenez déjà?

DIANE. — Je vous le rendrai tout à l'heure.

FLORENCE, à Jenny, à demi-voix. — Eh bien, mademoiselle Jenny, est-ce que vous êtes toujours souffrante? Vous êtes triste?

JENNY. — Mon Dieu, qu'est-ce que cela fait, monsieur Florence, que je sois triste ou gaie! Je vous assure que je ne pensais pas à moi dans ce moment-ci.

FLORENCE. — A qui donc pensiez-vous? Est-ce mal de vous le demander?

JENNY. — Non, je pensais à monsieur Jacques.

FLORENCE. — Et vous pensiez...

JENNY. — Regardez donc comme elles sont belles, les demoiselles Brown!

FLORENCE. — Je ne sais pas, je ne les ai pas regardées.

JENNY. — Pourquoi donc?

FLORENCE. — Je n'y ai pas pensé. Je pensais... à monsieur Jacques, moi aussi!

PIERRE, à Maniche. — A quoi donc que tu penses, hé! ma grosse?

MANICHE. — Ma fine, je pensais à toi et à mon parapluie.

LE CURÉ DE SAINT-ABDON, au curé de Noirac. — Je me sens en train de rire!

LE CURÉ DE NOIRAC. — Moi, j'ai peur que nous ne soyons censurés d'être venus ici.

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Bah! des marionnettes, c'est un spectacle pour les enfants, et, par conséquent, c'est bon pour des curés.

LE CURÉ DE NOIRAC. — Ce n'est pas à cause des marionnettes, ce n'est pas un spectacle. C'est à cause de la maison! une maison d'artistes! c'est léger!

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Bah! farceur, vous y dînez toutes les semaines!

LE CURÉ DE NOIRAC. — Oui, mais il n'y a pas tant de monde qu'aujourd'hui. Nous voilà en public!

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Si on veut faire de nous des chauves-souris qui ne volent que dans les ténèbres, je n'en suis plus, et j'envoie promener toute la boutique. Croit-on

nous traiter comme des petits garçons? Non, non, soyez tranquille, Monseigneur est homme d'esprit, et dans son dernier mandement...

MAROTTE, à Bathilde. — Vous en buvez donc tant que vous voulez, vous, du vin muscat?

BATHILDE. — Hélas! oui, mais ça s'épuise, et si monsieur le marquis n'épouse pas votre dame, il n'y aura pas moyen de remonter la cave sur un bon pied.

MAROTTE. — Ah bah! madame l'épousera, allez! Elle le bouscule, mais elle ne peut pas s'en passer. Moi, je voudrais que ce fût lui. C'est un homme très-doux, et nous aurions un bon maître.

BATHILDE. — Très-doux? pas toujours! C'est une soupe au lait!

MAROTTE. — Ah bah! on lui mettra du sucre dedans, et la soupe se mitonnera tout doucement sur le feu.

RALPH, à Jacques. — Je ne m'en inquiète pas, je vous jure. S'il y avait quelque parole légère, mes filles ne la comprendraient pas.

JACQUES. — Il n'y en aura pas; les paroles seront chastes par respect pour les oreilles chastes.

RALPH. — Oui, je le crois. La chasteté! Ah! que ce progrès dans les mœurs ferait de miracles dans les institutions!

JACQUES. — Eh! mon Dieu, mon ami, c'est ce que nous disions à propos du mariage. Les hommes veulent un sexe chaste pour le mariage, et un sexe impudique pour leurs plaisirs! Et ils osent vous dire qu'il faut des femmes débauchées pour qu'il y ait des femmes honnêtes!

RALPH. — C'est comme s'ils disaient qu'il faut qu'il y ait des fripons pour qu'il y ait des honnêtes gens.

COTTIN, au Borgnot. — Je voudrais que ça soye déjà commencé. Je suis sûr que ça va être encore plus joli que la dernière fois.

LE BORGNOT. — C'est toutes les fois plus joli! Ils s'inventeriont le diable!

MADAME BROWN, à ses filles. — Vous n'avez pas froid, mes enfants?

SARAH. — Non, maman, mais je vais mettre mon manteau par précaution, si cela t'inquiète.

MADAME BROWN. — Et toi, ma Noémi, tu ne te sens pas envie de dormir ?

NOÉMI. — Oh ! non, petite mère. Je me sens en train de m'amuser. Tu t'amuseras aussi, Sarah ?

SARAH. — Je t'en réponds ! Et toi, maman ?

MADAME BROWN. — Certainement, si vous vous amusez, mes enfants.

MADAME PATURON, à son neveu Polyte. — J'espère que nous en voyons, aujourd'hui, du beau monde ! Ah ! si madame Charcasseau était là ! Serait-elle contente, elle qui est si curieuse !

POLYTE. — Je voudrais bien savoir comment c'est fait dans ce théâtre !

MADAME PATURON. — Qu'est-ce qu'elle a donc sur la tête qui brille comme ça, la dame de Noirac ?

POLYTE. — J'ai envie de passer sous la tapisserie pour regarder.

MADAME PATURON. — Tu ne penses qu'aux marionnettes, toi ! Es-tu bête ? Regarde-donc ces Égyptiennes qui sont à côté de M. Jacques !

POLYTE. — Des Égyptiennes ? Tiens, comme elles sont blanches ! J'aurais cru que des Égyptiennes c'étaient des négresses... On dirait qu'il y a des chandelles dedans.

MADAME PATURON. — Dans ces dames étrangères ?

POLYTE. — Non, dans le théâtre !

MADAME PATURON. — Polyte, il n'y a pas de plaisir à être avec toi. Tu ne fais attention à rien.

POLYTE. — Je suis venu pour voir les marionnettes, et je suis curieux de marionnettes.

MADAME PATURON. — Mais où est-ce donc que tu te fourres ?

POLYTE. — Je veux regarder sous la tapisserie.

MAURICE, derrière la toile. — Qu'est-ce que c'est que ça ! à qui la tête ?

EUGÈNE. — Un curieux ? tape dessus !

DAMIEN. — Vite le pot à la colle !

(Polyte se retire précipitamment.)

MADAME PATURON. — Eh bien, qu'est-ce que tu as vu?

POLYTE. — Rien, ils ont voulu me barbouiller!

MADAME PATURON. — C'est bien fait. Pourquoi es-tu si curieux?

(On entend frapper trois coups.)

NOÉMI. — Ah! quel bonheur, ça commence!

MAURICE, à Émile. — Allons, venez faire votre partie dans l'orchestre! Jean, à toi les cymbales!

(L'ouverture se compose d'un tambour, d'une trompette, d'un mirliton, d'un flageolet et de deux couvercles de casserole, jouant tous ensemble, chacun dans un ton ou dans un rhythme différent. Jacques rit aux éclats, ainsi que la famille Brown.)

RALPH. — Eh bien, c'est ce qu'on peut imaginer de plus amusant, pour une ouverture de marionnettes.

MANICHE. — C'est trop joli, c'te musique-là! Ça donne envie de danser.

GERMAIN. — Ils savent donc tous jouer de la musique, là dedans?

DIANE. — Quel effroyable charivari! Ils m'en ont donné hier un échantillon, mais maintenant ils abusent de la permission.

GÉRARD. — Ça ressemble à une meute en désarroi.

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Quel carillon!

MADAME PATURON. — Tiens, je connais cet air-là! C'est une polka.

POLYTE. — Je crois bien qu'il n'y a pas d'air du tout et qu'ils se moquent du monde.

(La musique cesse.)

DAMIEN, dans le théâtre. — Y sommes-nous? Bonne chance! enlevez!

(La toile se lève.)

SCÈNE III.

Sur le théâtre des marionnettes, qui représente une maison de campagne.

CASSANDRE, PIERROT, son jardinier.

CASSANDRE. — Oui, je te dis que tu es un imbécile, et que si tu te fais vacciner, je te chasse de mon service.

PIERROT. — Dame! je n'y tiens pas beaucoup, monsieur Cassandre; mais on m'a dit que ça me conserverait le teint frais.

CASSANDRE. — Voyez l'animal; avec son teint! une figure de navet, avec des yeux de betterave!

COTTIN, dans le public, riant aux éclats. — Ah! voilà les pièces que j'aime! C'est quand il y a des légumes dedans!

CASSANDRE, sur le théâtre. — Je te dis que je t'interdis la vaccine! C'est une invention du diable!

PIERROT. — Pourquoi donc ça?

CASSANDRE. — Parce qu'elle est nouvelle.

LE CURÉ DE NOIRAC, dans le public. — Bon! c'est une pièce contre les conservateurs. Gare à nous!

LE CURÉ DE SAINT-ABDON. — Bah, bah! il est permis de rire! Nous ne rions pas si souvent!...

PIERROT. — On m'a dit pourtant que ça empêchait la petite vérole.

GERMAIN, dans le public, tout haut. — C'est vrai que ça l'empêche! Faut pas dire le contraire!

CASSANDRE, sur le théâtre, se tournant vers le public. — Moi, je vous dis le contraire. (Parlant à Pierrot.) Et vous êtes une bête de me contredire. On n'empêchera jamais la petite vérole.

GERMAIN, dans le public. — Eh si!

CASSANDRE, sur le théâtre, à Pierrot. — Tu n'es qu'un malhonnête de m'interrompre, et si ça t'arrive encore, je te ferai tâter de ma canne.

GERMAIN, dans le public. — Est-il méchant et obstiné, ce vieux-là, avec sa tête de chanvre?

CASSANDRE, sur le théâtre. — Encore? Tu m'appelles tête de chanvre!

PIERROT. — Je n'ai rien dit, monsieur.

CASSANDRE. — Si fait!

(Il lève sa canne.)

GERMAIN, dans le public. — C'est pas lui, c'est moi!

CASSANDRE, sur le théâtre.—Tu dis que c'est toi, tu t'en vantes! Eh bien, attends!

(Il rosse Pierrot, qui se sauve. Cassandre, en voulant le poursuivre, tombe sur le nez. Grands éclats de rire et trépignements de joie des paysans, qui s'écrient :)

C'est bien fait! c'est bien fait!

(Ils applaudissent. Une petite fille entre et parle bas à Jenny, qui sort. Florence la suit des yeux avec étonnement. La pièce continue.)

SCÈNE IV.

Auprès du prieuré, au bord de la rivière.

JENNY, conduite par la petite fille. — Eh bien, où est-elle donc, cette femme qui me demande?

LA PETITE FILLE. — Tenez, là, contre un peuplier.

JENNY. — Bien, je la vois. Merci, mon enfant.

(La petite fille s'éloigne; Jenny approche d'une femme enveloppée d'une mante de paysanne et qui a la tête cachée dans ses mains.)

JENNY. — Eh bien, ma bonne amie, qui êtes-vous et que puis-je faire pour vous? Vous paraissez chagrine? Est-ce que vous pleurez? Voyons, voyons, dites-moi vos malheurs. Vous êtes sans pain, sans abri? Je vais parler à ma maîtresse. Est-ce là ce que vous voulez?

MYRTO, se dégageant de sa mante et se jetant dans les bras de Jenny. — Ah! Jenny, je voudrais être sans pain, sans abri... et sans reproche!

JENNY. — Quoi ! Céline, c'est toi ? et tu pleures, ma pauvre camarade ? Est-ce que c'est comme hier au soir ?

MYRTO. — Oui, oui ! C'est pire qu'hier au soir.

JENNY. — Comment ? Est-ce qu'il ne t'aime pas ?

MYRTO. — C'est toi qui me demandes cela, Jenny ?

JENNY. — Mais oui, je te le demande ! J'ai causé avec lui, ce matin, et il me paraissait si bien disposé à te plaindre, à t'encourager, à t'absoudre même !

MYRTO. — Je sais tout cela. Il sera tout pour moi, excepté mon amant. Tiens, Jenny, je veux tout te raconter. Il m'a tenu parole, il est venu me chercher hier soir ; mais nous n'étions pas seuls, monsieur Jacques était avec nous.

JENNY. — Ah !... Je ne savais pas, moi.

MYRTO. — Ah ! Jenny ! de quel ton tu dis cela ! et comme tu respires, à présent !

JENNY. — Moi ? Pourquoi donc ?... Je ne te comprends pas.

MYRTO. — Si, tu me comprends. Ah ! il y a bien toujours un peu d'hypocrisie dans ce qu'ils appellent la pudeur des femmes ! N'importe, c'est comme ça qu'ils nous aiment, et c'est comme ça qu'il faudrait être... Eh bien, écoute. Nous avons voyagé dans le brouillard, nous nous sommes arrêtés dans une vieille église, et là, Jacques et lui m'ont dit des choses qui m'ont torturée, et d'autres choses qui m'ont donné du courage. Florence nous a quittés. Jacques m'a conduit jusqu'à la ville, me consolant, me soutenant toujours. Mais là, au moment de partir tout à fait, la force m'a abandonnée, et j'ai cru, oui, j'ai bien cru que j'allais mourir de chagrin, ou redevenir... de rage ! ce que je ne veux plus être ! Alors, ce bon vieillard m'a sauvée en me brisant encore plus le cœur... C'était le plus rude coup ! Mais il le fallait bien ! Sans cela, je ne me serais jamais soumise ! Et quand il m'a eu tout dit... j'ai eu un accès de rage terrible, Jenny ! Je t'aurais tuée, si tu avais été là ! Ah ! ne crains rien, c'est fini, j'ai réfléchi, j'ai prié, j'ai pleuré, et tu vois que je suis vaincue puisque je pleure encore...

JENNY. — Eh bien, pleurons donc ensemble, ma pauvre Céline, car ton chagrin me fait du mal ! Seulement, je ne



comprends pas... Tu dis que tu voulais me tuer... De quoi donc suis-je coupable envers toi?

MYRTO. — De rien, et de tout! Tu es heureuse, toi, tu es aimée!... Eh bièn, tu frissonnes, tu trembles?... Allons, menteuse, tu le savais bien?...

JENNY. — Non, non! je ne mens pas, je n'en sais rien. Tu me trompes pour m'éprouver? C'est toi, ce n'est pas moi qu'il aime!

MYRTO. — Tu serais donc jalouse de moi, si je voulais te laisser croire... Mais non, tu ne serais pas jalouse; tu ne me ferais pas cet honneur-là. Tu dirais comme ta maîtresse: Qu'est-ce que ça nous fait, à nous, que nos adorateurs soient vos amants? Ils finiront toujours bien par vous quitter et par nous épouser.

JENNY. — Non, non, Céline, ce n'est pas moi qui dis cela!

MYRTO. — Mais tu le penses.

JENNY. — Non, jamais! Si j'aimais... celui que tu aimes... je serais bien jalouse de toi, va, et je souffrirais beaucoup!

MYRTO. — Je sais que tu as souffert, aujourd'hui. On me l'a dit, et tu me haïssais probablement!

JENNY. — Non, ma pauvre Céline, oh! pour cela non! Il m'a demandé ce qu'il devait penser de toi; il avait l'air de me dire qu'il voulait se consacrer à toi, et je l'ai encouragé à cela, bien sincèrement, et sans croire que ce serait peine perdue...

MYRTO. — Ah! oui, s'il m'aimait, n'est-ce pas, je serais bien sauvée? Mais il s'agit de se sauver sans cela, et c'est plus difficile. C'est égal, Jenny, je suis contente de toi, puisque tu m'as estimée assez pour me craindre... Je t'ai fait souffrir un peu, je ne suis plus si humiliée!

JENNY. — Mon Dieu, Céline, ne me dis pas que je l'aime! je n'en sais rien, vrai! je n'en sais rien!

MYRTO. — A la bonne heure! Mais toi, ne me dis pas que tu ne l'aimes pas. Tu mentirais, et je rougirais de me voir méprisée pour quelqu'un qui ne daigne pas me savoir gré de ma soumission.

JENNY. — Lui, te mépriser? Si cela était, je ne l'estimerais

pas. Non, va, c'est impossible qu'un honnête homme méprise une femme qui se repent!

MYRTO. — Tu as raison, Jenny! J'exagère parce que je souffre encore, mais je guérirai, vois-tu, je me consolerai, j'oublierai tout cela.

JENNY. — Non, amie, il ne faut pas l'oublier; il faut continuer à te repentir; il faut tout réparer, et tu seras aimée.

MYRTO. — De lui? Tu le laisseras m'aimer? Tu ne l'aimes donc pas? Allons, Jenny, la vérité! Au nom de Dieu, qui est, disent-ils, la vérité même, ne me trompe pas, ne m'avilis pas par cette réserve qui me paraît de la pruderie, au point où nous en sommes!

JENNY. — Non! Dieu m'est témoin que je ne suis pas, que je ne veux pas être hypocrite! Mais la pudeur, la fierté, Myrto, ce n'est pas ce que tu crois. Une femme ne doit pas demander l'amour d'un homme, et le désirer c'est déjà le demander. Non! je ne me suis pas dit cela à moi-même, et si je te le disais, il me semble que ce serait le lui dire, et que je ne serais plus digne qu'il en fût reconnaissant. Céline, est-ce que tu ne te souviens pas de la première fois que tu as été aimée? Est-ce que tu aurais été au-devant de l'amour qui te cherchait?

MYRTO. — Non, je ne m'en souviens pas, car je n'ai jamais été aimée, moi! J'ai été séduite, et c'est autre chose. C'est égal, Jenny, tout ce que tu dis là est vrai, et je sens que mes questions te blessent. Tu me le fais sentir avec douceur. Oui, tu es bonne, oui, tu mérites d'être aimée! Eh bien, je ne te questionnerai plus, je t'implorerai.

JENNY. — Pour toi, chère Céline? Ah! ce n'est pas la peine! mon cœur te sera toujours ouvert, et tout ce que je pourrai faire pour te consoler, je le regarderai comme un devoir si tu redeviens coupable, comme un plaisir si tu restes bonne et pieuse comme tu as envie de l'être.

MYRTO. — Embrasse-moi, Jenny. Oui, s'il y a de mauvais cœurs sur la terre, il y en a aussi de bien bons; je le sens, et cela me donne confiance. Allons, il faut croire à Jacques, à monsieur Ralph, à madame Brown, qui m'ont parlé si bien! Tiens, voilà le projet qu'ils ont fait pour moi, et le

conseil que j'ai suivi. Quand monsieur Jacques m'a ramenée ici (Oh! il le fallait bien, car je me sentais et il me voyait bien perdue sans cela!), il m'a fait jurer de ne pas revoir Marigny et de partir pour une petite maison de campagne où il m'a fait annoncer ce matin, et où j'étais attendue. C'est à une lieue d'ici, dans un endroit très-désert, mais bien joli, chez de braves gens qui m'ont reçue comme leur fille. C'est ce bon vieux Anglais qui m'y a conduite tantôt. Je n'ai pas voulu que ce fût monsieur Jacques, je craignais de le trop fatiguer. Je l'ai quitté en le bénissant, en lui jurant d'attendre bien sagement ses conseils et ses consolations, car il viendra me voir souvent, il me l'a promis. Il m'a fait donner ma parole d'honneur de ne revoir Marigny que quand il me l'amènerait là-bas... avec toi, Jenny!... Ma parole d'honneur! comprends-tu? Il me l'a demandée, et il y croira. Ah! je ne voudrais pas y manquer, j'aimerais mieux mourir... et la belle, la bonne, la douce femme de Ralph... Sais-tu ce qu'elle a fait au moment de mon départ? Elle m'avait bien parlé et prêché tête à tête, et quand je me suis décidée à obéir, quand je lui ai demandé la permission de l'embrasser, elle, cette mère de famille, cette femme qui a vingt-cinq ou trente ans de vertu sur la tête, elle m'a embrassée comme tu m'embrasses, Jenny. Ah! si ta fière et dure comtesse m'avait traitée comme cela, hier, quand tu le lui conseillais, quand je tenais déjà sa main de marbre dans ma main tremblante... j'aurais renoncé à me venger, et j'aurais aujourd'hui tout le mérite du pardon! Mais ce n'est pas tout, Jenny! Vois un peu comme on s'intéresse à moi, comme on a confiance en moi! Pendant que cette dame parlait chez monsieur Jacques, il y avait dans le petit jardin deux belles jeunes filles de quinze à seize ans, qui se promenaient en riant de si bon cœur! deux amours, deux anges blonds avec de grands yeux si purs... comme les tiens, Jenny! Et moi, je les regardais malgré moi pendant que leur mère me consolait, et je pensais à ma jeunesse, à ma gaieté, à mon bonheur d'autrefois, et je disais à cette dame: « Ah! si j'avais des filles comme cela, moi, je n'oserais pas les regarder en face! » Alors, cette bonne

créature s'est levée en me disant: « Attendez! » et puis tout de suite elle est revenue avec ses deux vierges, ses deux saintes. Elle leur a dit en me montrant: « Mes enfants, voilà une personne bien belle, comme vous voyez, et très-bonne, que j'aime beaucoup: saluez-la, donnez-lui la main, et priez tous les jours pour elle, parce qu'elle a du chagrin. » Alors ces deux beaux enfants m'ont donné leurs belles mains pures, d'un air si tranquille, si ouvert, et avec un sourire si tendre, si humain! Ah! tu le vois bien, Jenny, il faut que je sois sauvée, car j'ai reçu le baptême aujourd'hui, le baptême de la miséricorde!

JENNY. — Oui, oui, Céline, tu es sauvée; tu es digne de Florence, et tu mérites mieux de lui que moi-même...

MYRTO. — Non! cela n'est pas! Ne m'ôte pas mes forces, j'en ai encore besoin, car j'ai encore quelque chose à faire pour me purifier. Tu n'es pas étonnée, tu n'es pas inquiète de me voir ici quand j'étais partie, quand j'étais arrivée à l'asile où j'ai juré de rester?

JENNY. — Inquiète? non. Tu ne peux revenir qu'avec de bonnes intentions.

MYRTO. — Eh bien, oui, c'est ce qui me coûte le plus à accomplir, ne le vois-tu pas? Quand j'ai été installée là-bas, il était sept heures du soir. Je me sentais brisée de fatigue. J'ai été me coucher; mais quoi? impossible de dormir! Je pensais toujours à lui... et à toi! Jacques m'avait dit: « Jenny l'aime, j'en suis sûr; mais elle n'en sait rien elle-même; elle ne se sait pas aimée, et je ne veux pas qu'elle le sache trop vite. Ils souffrent tous les deux de n'oser se rien dire... Mais vous souffrez aussi, vous, et je ne veux pas que vous emportiez l'idée qu'on se réjouit et qu'on vous oublie quand vous partez l'âme navrée... » C'est encore bien bon, bien délicat, n'est-ce pas, Jenny, ces idées-là? Eh bien, moi, quand je me suis trouvée seule avec ma conscience, je n'ai pas pu accepter ce sacrifice fait à mon égoïsme. Je me suis relevée, j'ai pris le manteau d'une servante, en disant que j'avais besoin de faire un tour de promenade pour m'endormir, et je suis venue seule ici, à pied, pour te dire ce que je t'ai dit. Jenny, il t'aime, et je ne te



bais pas! Sache-le, n'aie pas de remords, sois heureuse, aime-le! Je te le demande à genoux! Tiens! je sens que le devoir n'est pas un mot et qu'il porte ses fruits, car, en te disant cela, je suis fière de moi-même!

JENNY. — O Céline! comment as-tu pu t'égarer, toi si grande et si forte! Viens, viens sur mon cœur! Non, viens avec moi, allons ensemble demeurer où tu voudras, ne nous quittons plus. Je laisserai tout pour toi, pour te distraire quand tu t'ennuieras, pour te rapprendre à travailler, à chanter en travaillant. Tu redeviendras aussi pure, aussi enfant que les filles de cette bonne étrangère que je bénis pour t'avoir bénie...

MYRTO. — Oui, ma Jenny, un jour peut-être, quand tu seras sa femme, à lui!... Quand je me sentirai bien fière et bien forte, et bien digne de ta sainte confiance, nous pourrons vivre et travailler ensemble; car je veux travailler, je t'en réponds! Je ne veux rien garder de ce que j'ai si honteusement gagné. Dans huit jours, tout cela sera restitué à ceux qui voudront l'accepter, ou vendu pour les pauvres. A présent, adieu. J'ai peur qu'on ne s'inquiète de toi, qu'on ne te cherche et qu'on ne me voie. Ah! si on croyait que j'ai voulu manquer à ma parole! Non, non! tu rendras témoignage de moi, si on sait que je suis revenue ce soir. C'est la dernière fois; je n'y reviendrai plus que ramenée par toi ou par Jacques.

JENNY. — Tu veux t'en aller comme cela, toute seule, si loin, la nuit, sur des chemins que tu connais à peine? C'est impossible!

MYRTO. — Je suis bien venue, je m'en irai de même. L'air de la nuit me ranime. Ces belles étoiles qui sont là-haut, elles ont l'air de me regarder! J'ai suivi le cours de cette petite rivière, je vais le redescendre. Son joli bruit doux me guidera dans l'obscurité. Je suis bien, je ne sens plus de fatigue depuis que mon âme est guérie. Oui, elle l'est, j'en suis sûre. Je dormirai bien cette nuit, sous ce toit couvert de mousse, que je trouve encore trop riche et trop beau pour abriter le souvenir de ma mollesse et de mon luxe infâme! Adieu, ma Jenny, je t'aime! ne me retiens pas davantage

mes hôtes seraient inquiets de moi. Ils croiraient peut-être que je mène une mauvaise conduite... M'entends-tu parler, Jenny? Ne ris pas, si je parle comme une fille honnête qui craint d'être soupçonnée! Embrasse-moi encore.. et adieu!

(Elle s'éloigne rapidement.)

JENNY, un instant irrésolue. — Elle le veut!... Mais non, je ne peux pas la laisser comme cela! Céline, écoute-moi!

JACQUES, la retenant par la main. — Non, ma fille; laissez-la tenir ses promesses et mériter sa réhabilitation. Nous la lui avons un peu escomptée pour la lui rendre possible, et elle l'est devenue. Ne lui ôtez pas le mérite de son premier pas dans la bonne voie.

JENNY. — Vous l'avez entendue parler, monsieur Jacques? Ah! vous pouvez bien être fier de votre ouvrage! Mais la laisser seule, comme cela...

JACQUES. — Ne craignez rien, je la fais suivre à distance par le bon Ralph, en cas d'accident; mais il n'aura pas sujet de se montrer et de lui faire croire qu'on se méfie d'elle. Il ne lui arrivera ni malheur ni chagrin en route. Dieu veille sur elle, et c'est à présent qu'elle peut dire comme le juste de l'Écriture: « Je marcherai sans frayeur dans les ténèbres, parce que le Seigneur est avec moi! »

JENNY. — Mais moi, monsieur Jacques, je ne peux pas accepter un sacrifice comme le sien. Je suis peut-être moins digne qu'elle, aujourd'hui, d'être aimée et recherchée par un honnête homme; je n'ai pas ses mérites, moi à qui la sagesse a toujours été facile!

JACQUES. — N'avez-vous pas beaucoup souffert aussi, Jenny? et pourtant, vous, vous n'avez rien fait pour ne pas rencontrer le bonheur! Il est temps qu'il vienne. Acceptez-le comme une récompense qui vous est due et que vous n'enlevez à personne. Il ne dépendrait pas de Florence de s'attacher ailleurs. Il vous aime depuis longtemps; il s'était promis de vous consoler et de vous persuader; il n'est venu ici que pour vous; il n'y restera que pour vous. Il avait résolu de ne pas vous effrayer de son amour avant que de vous voir bien guérie. Il savait qu'il est des souffrances qu'il

ne faut pas heurter. Il eût attendu des mois et des années avec persévérance. Mais des circonstances étranges et assez romanesques ont précipité sa destinée et la vôtre. Vous vous aimez, et vous avez raison, car jamais Dieu n'a rapproché deux êtres plus dignes l'un de l'autre, et plus faits pour donner un de ces exemples de fidélité dans le bonheur que les mœurs de notre temps rendent si rares! Ne rougissez donc plus de ce que vous éprouvez, ma fille, et permettez-vous à vous-même d'être heureuse.

JENNY. — O bonté céleste! être aimée véritablement comme je l'ai rêvé, comme je sens que je puis aimer moi-même!... Mais est-ce que c'est vrai, est-ce que c'est possible, monsieur Jacques? Ne vous trompez-vous pas? Est-ce que monsieur Marigny et moi, nous nous connaissons assez?... Oui, moi je le connais, à présent, et je lui confierais ma vie... Mais lui... je me sens bien effrayée de le revoir, de lui parler. Je n'oserai jamais lui répondre, s'il m'interroge!...

FLORENCE, se montrant. — Jenny, je ne vous interrogerai pas, je ne vous parlerai pas. Ne soyez ni troublée, ni effrayée. Tenez, mettez votre main dans la mienne, comme dans celle d'un ami. Dites-moi que vous avez confiance en moi, c'est tout ce que je vous demande. Et puis j'attendrai, s'il le faut, des mois et des années, comme j'étais résolu à attendre. Prenez le temps de me juger. Je ne crains rien de vous ni de moi, à cet égard. Je sais que votre amour une fois trahi dans le passé ne se fondera plus que sur l'estime, mais aussi qu'il ne voudra pas s'y refuser... Vous pleurez, Jenny... est-ce de chagrin?

JENNY. — Oh! non, car voilà ma main dans la vôtre.

FLORENCE. — Mais elle tremble! est-ce de peur?

JENNY. — Non, car elle y reste!

JACQUES. — Maintenant, mes enfants, songez à votre mariage, non comme à un but convoité par la passion, mais comme à la consécration de toute une existence de vertu, de courage et de travail. Vous n'avez rien ni l'un ni l'autre, selon le langage du siècle; mais vous avez tout selon Dieu. Marigny n'est pas d'humeur à accepter les bienfaits de madame de Noirac, et je suis forcé de vous dire, à vous, Jenny, qui

aimez cette dame, que je doute d'un véritable accord entre elle et vous, quand elle saura de qui vous êtes aimée.

JENNY. — Ah! monsieur Jacques, elle a pris une bonne résolution; elle a été bien éprouvée depuis deux jours, elle a reçu des leçons bien sévères... Oui, elle m'a tout dit, Florence. Eh bien, elle est vaincue; mais elle est sans dépit, et elle désire que vous ayez de l'estime pour la marquise de Mireville. Elle veut se marier tout de suite.

FLORENCE. — Jenny, je ne suis entré au service de cette belle dame que pour être auprès de vous. J'y resterai tant que vous voudrez; mais, prévoyant avec monsieur Jacques qu'un temps peut venir où vous ne le désirerez plus, j'ai formé un projet qui nous permettrait de rester auprès de lui et de ses amis. J'ai travaillé depuis deux ans que je suis pauvre, et j'ai de quoi acheter un coin de terre dans ce beau pays que j'aime, puisque j'y ai trouvé le bonheur. J'y travaillerai pour mon compte, et je sais que je vous y ferai vivre libre et respectée, dans une pauvreté sans misère, sans honte et sans découragement. Voilà tout ce que vous voulez, n'est-ce pas?

JENNY. — Je veux tout ce que vous voudrez, Florence. Ah! j'aime tant à obéir, moi! et vous obéir, ce sera me commander à moi-même!

JEAN. — Monsieur Jacques, mademoiselle Jenny, monsieur Florence, la comédie est finie, et on vous attend pour aller souper au château.

JACQUES. — Nous voilà. Venez, mes amis, Demain, j'irai voir mon autre fille, Céline, et je lui dirai qu'ayant travaillé au bonheur d'autrui, elle mérite qu'on travaille au sien. Espérons qu'elle deviendra digne d'être aussi quelque jour une heureuse épouse.



SCÈNE V.

A la porte du prieuré.

Le public est en train de sortir.

ÉMILE, à Gérard. — Oui, monsieur, nous allons nous y rendre. Mes amis ont de la poussière plein les yeux, et se débarrassent de leurs blouses. Dans cinq minutes, nous serons au rendez-vous.

DIANE. — Il me tarde de les remercier du plaisir qu'ils m'ont donné. C'est charmant de décors, de costumes, de dialogue, de gaieté. Bref, je suis ravie de leur esprit, et je reviendrai bien certainement... Comment, Gérard, vous avez fait venir votre américaine pour m'épargner trois pas ?

GÉRARD, bas. — J'aimerais mieux vous porter dans mes bras, mais vous me refuseriez !

DIANE. — Eh bien, votre bras me servira au moins pour me conduire. Que la voiture suive. Allons à pied : il fait si beau !

GÉRARD. — Mais le chemin est bien raboteux !

DIANE. — Les chemins raboteux ! précisément je n'aime que ceux-là !

LE CURÉ DE SAINT-ABDON, entre ses dents, au curé de Noirac. — Ces belles dames qui se manièrent, ça mériterait d'être vivandières et de faire la retraite de Russie !

MADAME PATURON, à Polyte. — Attends donc que je mette mes socques ! Pardié ! tu auras beau les regarder, ces demoiselles, ça n'est pas pour ton nez ! C'est trop fier pour des gens comme nous, ce monde-là ! ça ne cause qu'entre *eusse*.

COTTIN, à Pierre. — Pour une jolie comédie, c'est une jolie comédie. J'ai ri mon soûl !

LE BORGNOT. — Moi, j'en ai la gueule démanchée.

GERMAIN. — Cette comédie-là, c'est des bêtises. C'est une vilaine comédie. J'aurais voulu casser la tête à ce vieux gueux qui bat son domestique parce qu'il veut se faire vacciner. Y a du mauvais dans les inventions nouvelles, c'est vrai ; mais y a du bon aussi. Quand c'est prouvé !

PIERRE. — Oui, mon père, quand il est déjà ancien, vous acceptez bien le nouveau, pas vrai ?

GERMAIN. — Dame ! certainement !

MANICHE. — Ah bien, moi, j'aime mieux le nouveau que l'ancien !

PIERRE, bas. — C'est-il bien vrai, Maniche ?

(Ils partent.)

MADAME BROWN, à ses filles. — Attendez un moment, mes enfants ; votre père s'est absenté pour une heure, mais monsieur Jacques va venir.

MAURICE, à Eugène et à Damien, en se rhabillant derrière la toile. — Et vite, les belles créoles qui attendent des bras ! En voilà six pour un ! Moi, je me dois à la mère, messeigneurs !

DAMIEN. — Alors, je vais être forcé de conduire une de ces petites filles ?

EUGÈNE. — Plains-toi, cafard ! Tiens, regarde-moi, je ne vas pas faire le difficile avec la grande.

MAURICE. — Dites donc, pas de bêtises !

EUGÈNE. — Le conseil est joli ! on fait le matamore à trois pas de l'innocence et de la beauté, et puis quand on veut lui dire un mot, on a une peur ! on n'est plus qu'un pierrot !

DAMIEN. — C'est comme ça. On est content, mais on est bête.

(Ils vont offrir leurs bras aux dames Brown très-respectueusement, et partent avec elles. Jean avec le Borgnot restent les derniers.)

JEAN. — Regarde par là-bas, si c'est bien éteint partout.

LE BORGNOT. — Bah ! si le feu prend, on est pompier, à c'te heure.

JEAN. — Mais j'aime autant dormir que de faire jouer la pompe cette nuit!

LE BORGNOT. — Laisse-moi donc un peu regarder les petits hommes de bois... Tiens! comme les voilà pendus au mur! tout habillés!... Ça fait peur, ça a l'air de vous regarder!

JEAN. — Bah! bah! ils sont bien sages, ceux-là. Ça n'a besoin ni de lit pour s'endormir, ni de café pour se réveiller.

(Ils sortent en fermant les portes.)

LES MARIONNETTES, pendues au mur.

ISABELLE. — Ils sont partis? nous pouvons causer. Ah! je vous le disais bien qu'ils se doutaient de quelque chose!

CASSANDRE. — Parlons bas! Si on savait que nous existons encore, on voudrait nous forcer à travailler tout seuls, et on nous ferait du mal!...

COLOMBINE. — Bah! qu'est-ce que cela, le mal? Nous en parlons sur le théâtre, mais nous ne savons pas ce que c'est? Preuve que l'homme de bois est bien au-dessus de l'homme de chair et de sang, dans l'échelle des êtres.

LE DOCTEUR. — Le mal n'est pas pour nous, comme pour lui, cette sotte grimace qu'il fait quand il se blesse la tête ou quand il s'écorche les mains. Que de bruit, que de contorsions pour un coup de marteau sur ses doigts ou pour un clou dans sa chair! Certes, nous lui sommes bien supérieurs, nous qui n'éprouvons de la rencontre des corps étrangers qu'une secousse gracieuse et qu'un retentissement harmonieux. Les chocs violents que nous nous donnons les uns aux autres nous divertissent et nous électrisent. Mais le mal que ces géants insensés peuvent nous faire est d'une autre nature. Ils peuvent nous abandonner au feu et au ver, nos implacables ennemis!

LÉANDRE. — Je voudrais bien savoir comment ils s'en préservent eux-mêmes !

LE MISANTHROPE DE LA TROUPE. — Tu l'as dit, ils s'en préservent eux-mêmes : tout est là ! Nous autres, nous ne savons nous préserver de rien ; nous n'existons que par leur volonté, et ils sont nos maîtres.

ISABELLE. — Ils ont des maîtres, eux aussi ! Ils doivent avoir des esprits supérieurs qui les créent, qui les animent, qui leur infusent la pensée, comme ils font à notre égard !

COLOMBINE. — Vous croyez?... Alors ces esprits les font mouvoir, parler, vivre et mourir, absolument comme ils nous font jouer la comédie.

LE DOCTEUR. — Tout porte à le croire.

LE MISANTHROPE. — Mais ils sont bien ignorants, et l'homme est un méchant maître qui ne nous fait dire que des choses frivoles. Il nous fait à sa ressemblance ; nous sommes sa propre image, et il craint de nous initier aux secrets de sa véritable existence.

ISABELLE. — La nôtre est meilleure. Nous sommes plus petits, mais plus solides. Nous n'avons pas de corps, mais seulement une tête pour parler et des mains pour gesticuler.

LE DOCTEUR. — Dont nous ne pouvons rien faire sans leur aide ! C'est là un grand inconvénient de notre existence, et il faudrait trouver le moyen d'y remédier.

LE MISANTHROPE. — Cherchez-le donc ! Mais faites vite, car vous n'avez pas longtemps à vivre.

LE DOCTEUR. — Moi ? je peux vivre mille ans de plus, à l'état d'homme de bois !

LE MISANTHROPE. — Oui, si les hommes de chair ont soin de vous comme à présent. Un de ces matins, il peut leur passer par la tête de nous jeter tous au feu.

COLOMBINE. — Leur existence n'est peut-être pas mieux assurée !

LE MISANTHROPE. — Raison de plus de trembler pour la

nôtre ! Et puis, vous oubliez que quand la dose d'électricité que leur main nous communique est épuisée, nous retombons dans le néant jusqu'à ce qu'il leur plaise de nous en tirer par une pièce nouvelle.

COLOMBINE. — L'électricité? qu'est-ce que cela?

ISABELLE. — Je n'en sais rien, ma chère. Mais je me sens toute refroidie, et je crois que je vais dormir.

CASSANDRE. — Et moi aussi, je tombe de fatigue.

LE MISANTHROPE. — Vous voyez bien, la vie nous échappe. Et vous, docteur? et Léandre? et les autres?... Pas de réponse!... Allons, les voilà tous flasques, inertes et glacés !

COLOMBINE. — Non, pas moi ! Je rêve agréablement ! mon esprit divague avant de s'éteindre. J'aperçois encore le décor où nous étions si beaux tout à l'heure ; un arbre bleu, un ciel vert, une étoile qui tremblote à la fenêtre, des bruits vagues, des chuchotements mystérieux ! Ah ! je vois le scénario de la pièce ; les mots écrits résonnent, ils volent dans la salle. Il y a là-bas une phrase bouffonne qui s'est assise sur un banc; voilà un éclat de rire qui traîne par terre et qui essaye de se relever. Le voilà qui flotte, qui s'accroche à la corniche...

LE MISANTHROPE. — Vous battez la campagne, pauvre fille de bois ! Allons, dormons ! La vie n'est pas une chose qui nous appartienne. Nous la perdons quand l'homme nous quitte. Heureusement il peut nous la rendre, lui qui dure moins longtemps que nous, mais qui vit tout le temps de sa vie. Voilà l'horloge qui sonne... Quelle vibration dans ma tête !... Elle aussi, l'horloge, elle est un être... un être mystérieux, un être captif... Bonsoir, Colombine ! Allons-nous dormir un jour ou un siècle?

SCÈNE VI.

Dans la serre.

Les convives sont tous à table.

DIANE, à Maurice. — Ah çà ! vous parlez de vos marionnettes comme si vous croyiez à une sorte d'existence qui leur serait propre !

MAURICE. — Je vous avoue que je m'illusionne parfois sur leur compte, et que je ne suis pas toujours bien sûr qu'elles ne se moquent pas de nous après la pièce !

SCÈNE VII.

Dans le théâtre.

Au prieuré.

LES ARAIGNÉES.

Une ! deux ! une deux, d'un bout à l'autre ! filons, filons, travaillons, il fait sombre.

Travaillons pour qu'au jour naissant nos toiles nouvelles soient tendues. On a détruit aujourd'hui notre ouvrage, on a ruiné nos magasins et traîné nos filets précieux dans la boue. N'importe, n'importe ! une, deux, filons !

Que tout dorme ou veille, que le soleil s'allume ou s'éteigne, il faut filer, une, deux ! d'un angle à l'autre ! Tissons, tissons, croisons les fils ; le travail console et répare !

Tissons, filons, prenons les angles. Et vous, qui détruisez le travail des jours et des nuits, vous qui croyez nous dé-

goûter de notre œuvre, balayez, ravagez, brisez. Une, deux ! toujours, toujours, filons, tissons, et travaillons jusqu'à l'aurore.

Dans les vieux coins, dans l'abandon et la poussière, nuit et jour la pauvre araignée grise tisse la trame de son existence ; active, patiente, menue, adroite, agile, une, deux ! la pauvre araignée persévère. On la chasse, on la ruine, on la poursuit, on la menace ; une, deux, la pauvre araignée recommence !

Pour l'empêcher de travailler, il faut tuer la pauvre araignée. Mais cherchez donc nos petits œufs, cachés là-haut dans le plafond, dans l'ombre et dans la poussière. Le soleil reviendra toujours pour les faire éclore, et l'araignée, sitôt sortie de l'œuf, reprendra la tâche sans commencement et sans fin, la tâche patiente que Dieu protége. Une, deux, joignons les angles ! tissons, filons jusqu'à l'aurore.

Nohant, 12 novembre 1851.

FIN.

LES

DEGRÉS DE L'ÉCHELLE

COMMENT TOMBENT LES FEMMES



Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

Mme LA COMTESSE D'ASH

pseud. : G. A. C. Poilloüe, vicomtesse de Saint-Mars.

LES DEGRÉS

DE L'ÉCHELLE

COMMENT TOMBENT LES FEMMES

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

COMMENT
TOMBENT
LES FEMMES

LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE.

I.

Les Premiers Jours.

Vous êtes bien jeune, mon ami, vous avez le cœur plein d'illusions, vous regardez la vie à travers les fleurs de votre couronne; vous m'aimez passionnément aujourd'hui, vous m'accordez toutes les perfections d'une femme adorée : eh bien, je vous aime aussi, je viens vous arracher le bandeau dont vos yeux sont couverts. En vous causant une grande douleur, j'y joindrai le remède : vous apprendrez à connaitre ce que vous allez perdre, et vous ne regretterez plus de l'avoir perdu.

Pauvre enfant ! ma main cruelle détruira la première chimère de votre existence : vous croyez si fermement en moi, que peut-être après vous ne croirez plus en personne. C'est un bienfait dont vous me rendrez grâces plus tard. Si j'avais été désabusée à vingt ans, que de larmes j'aurais évitées ! que de déceptions ! que d'amers désespoirs ! Nous avons une foi entière dans la jeunesse, et nous voyons s'enfuir notre douce confiance, comme les hirondelles s'envolent à l'approche du froid. Je vais faire pour vous ce qu'aucune femme n'a fait, ne fera peut-être : je vais vous dire la vérité, la vérité

sans réticence, la vérité sur mes actions et même sur mes pensées. C'est un enseignement que je vous laisse; je mettrai de côté l'amour-propre, la honte : vous saurez tout. Vous apprécierez les motifs qui m'ont entraînée si loin, vous mesurerez de l'œil l'abîme où je suis ensevelie, et lorsque, comme moi, vous lèverez vos regards vers le bord, vous aurez de la peine à comprendre qu'on puisse descendre si bas, lorsqu'on était placé si haut. Vous apprendrez comment tombent les femmes, comment la nature la plus généreuse perd son essence divine, et quand vous serez appelé à guider la compagne de votre vie, vous devinerez les écueils sur lesquels elle pourrait succomber. Étudiez cette confession à présent et plus tard. Cherchez-y un sens profondément moral, voyez où mènent les passions. Voyez ce qui attend les esprits frivoles, et tâchez de placer du *sérieux* dans tout ce qui vous touche, même dans vos plaisirs.

Je veux que la dernière action de ma vie répare les précédentes.

Vous êtes prévenu de ce que vous allez lire. Ayez un peu d'indulgence, Raoul, vous ne savez pas ce que je souffre, ce que j'ai souffert avant d'arriver où je suis! Pardon et pitié, voilà ce que je vous demande à genoux. Maintenant écoutez-moi.

Afin de vous mettre complétement au courant de mon passé, il faut vous dire quelques mots de ma famille. Mon père, le comte de Rudolstheim, avait épousé une jeune et charmante personne, Mlle de Blumemberg. Tous les deux habitaient l'Alsace. Mon père, émigré et ruiné par la Révolution, revint dans son pays avec la cape et l'épée, un délicieux visage, une réputation de bravoure incontestée à l'armée des princes, et un de ces charmants esprits qui ne se trouvent plus, maintenant que tout le monde en a. Sa cousine Marie, celle qui fut ma mère et qui est une sainte, ne put le voir sans l'aimer. Héritière d'une immense fortune conservée à son enfance par un tuteur plébéien, car elle était orpheline, Mlle de Blumemberg déclara qu'elle voulait rendre au comte sa position perdue, et, malgré des propositions brillantes, elle devint sa femme. Mon père méritait cette distinction par ses

qualités et par sa tendresse. Elle fut la plus heureuse des créatures. Tous les deux s'établirent à Blumemberg, un de ces vieux manoirs dont se couronnent les cimes des Vosges, aux environs de Colmar, et y firent venir auprès d'eux Mme de Rudolstheim, sœur aînée de mon père, ancienne abbesse de Sainte-Odile, chassée de son couvent par la Terreur, et depuis lors errante de résidence en résidence, sans avoir pu se fixer nulle part.

Je dois vous parler longuement de cette tante, car elle eut une influence bien grande sur mon avenir. Son caractère froid, sa sévérité austère, peut-être aussi son intelligence bornée, la rendaient incapable d'apprécier sa position et celle des autres. Jamais on ne se ressembla moins que mon père et sa sœur. Elle n'avait conservé d'humain que l'orgueil de son nom. Il devait être le but unique des démarches d'une fille de Rudolstheim, et elle ne comprenait pas qu'on pût changer ce nom pour un autre.

Madame l'abbesse imposa bientôt son autorité au jeune ménage. Ma mère, douce, bonne et timide, concentrée dans l'amour exclusif qu'elle portait à son mari, regarda sa belle-sœur comme une espèce de mentor infaillible, simplement parce qu'elle était sœur du comte : cette qualité lui donnait à ses yeux un mérite incontestable. Elle ne l'aimait pas, elle la craignait et la respectait, sans oser se permettre une réflexion lorsque ma tante avait prononcé.

Mon père, dont le premier besoin était de conserver la paix dans son intérieur, après avoir essayé de lutter contre l'influence de Mme Odile, finit par s'y soumettre, en apparence du moins, et feignit de perdre sa liberté afin de la conserver d'une manière plus certaine.

Mme de Rudolstheim avait été une des belles personnes de l'Europe. Elle conservait le plus grand air du monde, une régularité de traits admirable, et une fraîcheur que les larmes n'avaient point ternie. Je la vois encore sous son costume de fine laine noire, sa croix abbatiale sur la poitrine, son anneau pastoral au doigt, agenouillée dans la chapelle de Blumemberg, bénissant les assistants, ainsi qu'elle le faisait du haut de son trône, à Sainte-Odile. Elle obtint de ses supérieurs la per-

mission de rester au château, sous prétexte de santé, mais, dans le fait, parce qu'elle ne pouvait se résoudre à accepter la vie du cloître, dépouillée de sa puissance, de ses richesses et de sa position.

Ma mère devint grosse.

Cet événement répandit la joie dans la maison. Mon père était heureux, et ma tante sourit à l'idée de voir naître un héritier de ce nom près de s'éteindre, et pour lequel elle aurait tout donné. La santé de la comtesse, faible et délicate, causait de véritables inquiétudes. Elles ne furent que trop justifiées; à sept mois, elle accoucha d'un enfant mort, d'un garçon! Ma mère le pleura, mon père fut inconsolable; madame l'abbesse prétendit qu'un jeune comte de Rudolstheim ne pouvait pas mourir sans cause, comme un enfant vulgaire: elle attribua ce malheur à l'oubli qu'avait fait ma mère d'un pèlerinage à Sainte-Odile, patronne de notre maison.

Ma mère promit que, le cas se renouvelant, elle irait à la chapelle, et qu'elle prierait avec ferveur pour la conservation de son enfant.

Une seconde grossesse se présenta.

Le médecin commanda le repos le plus absolu, il craignait l'excessive faiblesse de la malade, déjà épuisée par son accident. On promit qu'elle ne commettrait pas d'imprudence, mais elle s'obstina à faire le pieux voyage; malgré les observations de mon père, elle partit avec lui, accompagnée de la première assistante de madame l'abbesse.

Sainte-Odile est une église miraculeuse située à quelques lieues de Strasbourg, au milieu des Vosges, sur la montagne de ce nom. Il faut plus de trois heures pour arriver au sommet. Là, on trouve la grotte et le sanctuaire remplis de pèlerins accourus de toute l'Alsace, et même d'Allemagne.

Ma mère pria avec une dévotion de mère, c'est tout dire. Elle fit le tour du bâtiment au bord de l'abîme, se tenant à la corde, et fermant les yeux pour éviter le vertige. Mon père et Mme d'Eguishem la soutenaient et tremblaient de crainte, car la route était périlleuse. Elle redescendit néanmoins sans accident et arriva au château épuisée de fatigue. Il fallut la porter à son lit, qu'elle ne quitta plus, hélas!

Je vins au monde, et ma naissance coûta la vie à ma mère. Ce fut mon premier malheur, celui qui amena tous les autres.

La douleur du comte de Rudolstheim ne peut se décrire. Elle résista au temps et aux attaques qu'on dirigea contre sa durée; et je puis dire avec certitude que, depuis la perte de ma mère jusqu'à sa mort, il ne regarda pas une femme. Sa tendresse se concentra sur moi. Il m'aima de tout l'amour d'un père et de tout celui qu'un homme de son âge pouvait encore offrir à celle qu'il regrettait.

On me nomma Odile, comme ma tante, comme la sainte à laquelle j'étais vouée, et les soins les plus empressés entourèrent mon berceau. Mme de Rudolstheim ne cessait de déplorer que je ne fusse point un garçon; elle tourmentait son frère pour qu'il se remariât.

— Non, ma sœur, répondit-il; je serai fidèle à la mémoire de Marie, je serai pour Odile un père sans reproche. Elle aura toute la fortune de sa mère. Jamais nulle autre ne recevra de moi le nom d'épouse, je ne donnerai point de rivaux à l'enfant de ma bien-aimée; ne m'en parlez plus, cela est inutile.

Ma tante gardait près d'elle, ainsi que je l'ai dit, sa première assistante, Mme d'Eguishem. Cette personne, attachée par devoir à la personne de son abbesse, était loin de lui ressembler, et mérite bien une mention particulière.

Entrée dès l'enfance au couvent de Sainte-Odile, Éléonore d'Eguishem y prit le voile à l'âge de seize ans, sans avoir connu ni le monde ni sa famille; elle n'avait donc aucune affection dans le cœur, et cependant ce cœur, qui ne savait où se prendre, se sentait dévoré du besoin d'affection. Son imagination vive, son esprit brillant et étendu, sa beauté, et surtout le charme de sa conversation, la rendaient propre à briller sur un autre théâtre. Madame l'abbesse la remarqua promptement et se l'attacha en qualité d'assistante, malgré sa jeunesse.

Lorsqu'on les chassa de leur cloître, Éléonore suivit sa supérieure, et ne songea même pas à invoquer l'appui de ses parents. Elles se retirèrent ensemble dans un chapitre d'Allemagne; là, les idées de la jeune professe se développèrent. Elle prit l'amour de la science; son imagination trouva un

aliment, un point d'appui dans le désir d'apprendre; une rich bibliothèque fut mise à sa disposition, elle s'y enferma des jour nées entières, et partagea son temps entre la prière et l'étude

Ma tante changea plusieurs fois d'asile, Mme d'Eguishem emporta avec elle ses notes et ses livres. Elle devint de l sorte une manière de savant. Elle parlait toutes les langues connaissait toutes les littératures, et malgré cela elle rest simple et modeste. Elle cachait son savoir ainsi qu'un autr cache son ignorance.

Quand elle vint à Blumemberg, ma mère la distingua, e elles se lièrent d'une amitié intime. Ce fut à Mme d'Eguishem qu'elle me recommanda à son lit de mort; elle lui fit pro mettre qu'elle serait ma gouvernante et mon guide; elle a fidè lement tenu son serment.

Aussitôt que je bégayai, elle commença à m'instruire. S sollicitude descendait aux plus petits détails.

Néanmoins un obstacle imprévu contraria ses intentions.

Ma tante, qui me regardait à peine tant que je fus au mail lot, songea à s'occuper de moi quand elle vit qu'une autre s'e occupait; elle voulut conserver la haute main sur mon édu cation; c'était son droit, nul ne le lui contesta, pas même mo père. Il ne comprenait pas lui-même le mal qui devait en ré sulter : d'abord, parce qu'il ne pouvait deviner mon caractère ensuite, parce qu'il ne connaissait pas parfaitement celui d sa sœur.

Mon enfance se passa donc entre les leçons sérieuses d Mme Éléonore, les rêveries poétiques et les regrets du comte et l'orgueilleuse sévérité de ma tante.

Il y eut ainsi trois influences diverses qui, toutes trois, on constamment dominé ma vie: l'amour des arts et des plaisir de l'intelligence, par Mme d'Eguishem; un besoin immodér d'émotions et de chimères, par la tendresse de mon père; u ennui profond de toute obligation imposée par la rigueur d madame l'abbesse, en y joignant ma nature frivole, qu'on n brisa pas et qui devint la plus forte.

J'étais douée d'une facilité prodigieuse. J'appris tout en me jouant, je ne me souviens pas de m'être appliquée un quar d'heure. Aussi me fut-il impossible de m'astreindre au

iences exactes ; mais l'histoire, les langues, la littérature, e trouvèrent avide de leçons; la peinture, la musique, la ésie, occupèrent mes loisirs; à treize ans, je savais ce que savent pas beaucoup de femmes dans toute leur vie.

Ma sage gouvernante devina et apprécia mon caractère. Si e eût été entièrement maîtresse de me diriger, certes j'au-s suivi une route différente. Elle employa au moins tout ce i fut en son pouvoir pour atténuer ce qu'elle ne pouvait dé-uire. Elle comprit qu'il fallait un aliment à ma tête exaltée, se demanda ce qu'elle allait m'enseigner pour remplir les nées qui devaient s'écouler jusqu'à mon mariage. Elle m'ap-it le grec et le latin, elle m'ouvrit ainsi des trésors inconnus une riche mine littéraire. Je m'y adonnai avec la même ssion que je plaçais dans tout. Ma tante y joignit l'étude du son et celle du nobiliaire.

Je pus ainsi me rendre compte de l'ancienneté de ma race. ne de Rudolstheim me sut plus de gré de cette disposition e de tous mes talents.

Mon père fit venir au château un de mes cousins, le comte Blumemberg, fils d'un parent de sa femme, lequel n'avait cune fortune.

Mon père se regardait comme le chef de la famille; il se it obligé d'élever ce jeune homme, de lui donner, avec l'é-cation convenable à sa naissance, l'amour de l'état mili-re, auquel il le destinait.

Plus âgé que moi de six ans, Wilfrid partagea néanmoins es jeux. A mesure que nous grandissions, on mit plus de serve dans nos relations intimes, on nous permit de nous ir seulement quelques heures par jour, en présence de me Éléonore et de l'abbé, gouverneur de Wilfrid.

Nous avions encore une compagne, une amie, Mlle Adrienne e Recouvremont, notre proche voisine, qui venait profiter de es leçons, selon un arrangement pris entre nos deux familles. Adrienne était jolie comme un ange, elle avait six mois de us que moi, sa mère fut l'amie de la mienne. Son cœur et n esprit, formés de bonne heure, annonçaient déjà l'éclat et sensibilité d'une femme parfaite.

Elle m'aimait tendrement et se soumettait à mes volontés.

Modeste et simple, douce, bonne, studieuse, elle aurait dû me servir de modèle ; elle fut plutôt mon esclave.

Wilfrid m'adorait, l'expression n'est pas trop forte.

Il ne voyait rien sur la terre qu'on pût me comparer. Mes moindres désirs devenaient ses lois. Plein de qualités aimables, il avait surtout une bienveillance universelle et une générosité de sentiment très-rare dans votre sexe. Pour lui faire apprendre une leçon, ou retenir une lecture, il fallait lui dire que je le désirais, il s'y mettait à l'instant. « Odile le veut ! » avec ces mots magiques on l'eût conduit au bout du monde.

Hélas ! à présent encore, j'ai conservé cette puissance; vous verrez à quel usage je l'ai employée jusqu'ici, et ce qu'elle a fait pour tous les deux.

Les personnages pieux qui formaient ma jeune imagination ne négligèrent point mon instruction religieuse. On m'apprit de bonne heure à prier.

Madame Éléonore inculqua dans mon âme une dévotion entière à la sainte Vierge. Cette dévotion presque superstitieuse a survécu à tout, elle me suivra jusqu'à ma dernière heure; j'ai longtemps cru qu'elle me sauverait, apparemment je n'en suis pas digne.

L'époque de ma première communion arriva.

Tout ce qu'on peut rassembler de douces inspirations fut inventé pour ce jour solennel. Nous devions marcher ensemble à l'autel, Adrienne et moi. Mon père voulut que nous allassions à l'église du village, ma tante y consentit à regret. Elle n'osait pas y conserver ses habitudes d'abbesse comme dans notre chapelle.

En m'approchant de la sainte table, je tremblais, non pas de crainte, mais d'une émotion de bonheur telle qu'il me semblait voir le ciel ouvert. L'image de ma mère planait au-dessus de ma tête, elle me cachait sous de longues ailes blanches, elle murmurait à mon oreille de douces paroles, elle effleurait d'un chaste baiser mon front virginal. Ces impressions me sont encore présentes, et ce n'est pas le moindre de mes regrets.

Nous chantions, Adrienne et moi, de saints cantiques. J'avais une belle voix, et ce jour-là je mis tant d'ardeur dans les ex-

pressions de l'amour divin, que Mme d'Eguishem, prévoyante et attentive, ne put s'empêcher d'en frémir. Ce foyer brûlant que j'ai porté en moi si longtemps venait de se révéler à elle. Elle comprit ce que je serais si l'on n'imposait pas un frein salutaire à cette impétuosité passionnée. A mes côtés, Adrienne priait doucement, sans éclat, sans exaltation.

Elle ne pleurait pas comme moi en recevant l'eucharistie, sa joie se concentrait en elle-même. Elle remerciait Dieu, elle était satisfaite. Moi, je demandais, j'attendais encore !

En sortant de l'église, mon père nous conduisit toutes deux à la tombe de ma mère.

Je me jetai à genoux et je sanglotai.

Une statue de marbre ornait ce monument funèbre. La comtesse, entraînée par un ange, se retenait à mon berceau. Cette composition simple, mais touchante, m'a toujours vivement impressionnée.

Ce jour-là, mon imagination fut montée à un tel diapason, que je crus voir la statue s'animer et étendre ses mains sur moi pour me bénir. L'illusion fut complète, et quelquefois je me demande encore si ce n'était pas une réalité.

Après ce pèlerinage, nous entrâmes au salon où Mme de Recouvremont et ma tante nous attendaient ; pour la bonne Éléonore, elle ne nous avait pas quittées. Nous fîmes une grave révérence à madame l'abbesse, puis nous approchâmes ; je m'inclinai devant elle, elle me donna à baiser son anneau de saphir.

— Ma nièce, me dit-elle en me relevant, je suis satisfaite de votre tenue, de votre piété ; vous avez été ce qu'une fille de notre maison devait être en ce saint jour. Hélas ! sans le malheur des temps, ce serait dans mon abbaye que vous eussiez reçu le pain des anges. C'est une terrible épreuve pour moi. Il faut s'y soumettre. — Ma sœur, répondit le comte, ces chères enfants sont aussi pures, aussi heureuses ici qu'à Sainte-Odile ; oubliez donc vos regrets et occupons-nous de leurs espérances. Voyons, Adrienne, ajouta-t-il, qu'avez-vous demandé à Dieu pour votre avenir ? — Le bonheur de tout ce que j'aime, monsieur, celui de ma mère, celui d'Odile. Surtout que nous ne soyons jamais séparées. — Vous n'avez pas formé d'autres

vœux ? — J'ai aussi prié pour Wilfrid, afin qu'il nous reste, continua-t-elle en rougissant. — Ce sont de bons sentiments, interrompit Mme de Recouvremont ; vous ne devez pas rougir pour cela. — Et vous, ma fille, qu'avez-vous pensé ? poursuivit M. de Rudolstheim. — Je ne sais pas bien positivement, mon père. Mon cœur battait, il nageait dans un océan de délices, je voyais autour de moi des anges, des palmes, des couronnes ; j'entendais des paroles célestes ; je m'enivrais de parfums : je songeais à vous, à ma mère, à Wilfrid, à Adrienne, à tout le monde ; j'étais heureuse, heureuse ! à me croire au ciel ! Dieu était réellement en moi, il me remplissait d'une ivresse infinie. J'ai promis de rester digne de cette grâce, de ne jamais oublier le bienfait de cette révélation, et puis j'ai désiré pour l'avenir. Là s'est arrêtée ma pensée, mon bon père, cependant je suis bien heureuse encore, je vous le répète.

Mme d'Eguishem haussa légèrement les épaules en regardant mon père, qui lui répondit par un signe de tête.

— Nous la calmerons, madame. Ce feu s'éteindra assez vite en présence des glaces de la vie. — Prenez garde qu'il ne brûle avant le temps, répliqua la religieuse ; tâchons de le couvrir pour qu'il n'éclate pas.

Le comte sourit doucement et fit un mouvement de la main.

— Cela vous étonne, ajouta-t-il. Vous qui ignorez le monde, vous êtes effrayée de cette exaltation. Rappelez-vous sa mère ; elle était ainsi. N'est-elle pas restée angélique jusqu'à son dernier jour ? — Sa mère est morte à vingt-huit ans, monsieur ! Je connais le monde par mes livres, par les récits des autres, et je sais que ces sentiments exaltés sont le plus funeste présent que Dieu puisse faire à une femme. — Encore une fois, nous la calmerons. Ne l'effrayez pas, madame, elle vous écoute, il ne faut pas qu'elle ait peur d'elle-même.

Oui, j'avais recueilli avidement les paroles de mon père et celles de ma gouvernante. Elles devaient germer dans mon cœur, elles y germèrent et m'inspirèrent des réflexions nouvelles. Je me demandai pourquoi on voulait m'interdire ces émotions délicieuses ; je compris qu'il existait pour cela des raisons inconnues, et la curiosité s'éveilla en moi ; la curiosité

qui a perdu notre mère Ève, qui en perdra bien d'autres encore ! Que me cachait-on ? Quels secrets me restait-il à apprendre ? qui me les révèlerait ? Quel mal y avait-il à aimer Dieu jusqu'à la folie ?

Je cherchai la solution de ces problèmes, et malgré moi aussi, lorsque nous retournâmes le soir à l'église, je dissimulai ce que je sentais. On m'avait fait entrevoir l'importance de ce trésor ; je me reprochai de l'avoir montré.

Je baissai mon voile sur mon visage et je me prosternai dans une espèce d'extase d'autant plus enivrante qu'elle acquérait le charme du mystère.

En me relevant, mes traits étaient aussi calmes que ceux d'Adrienne ; je craignais tant mon exaltation que j'en devins presque froide. J'eus honte d'être naturelle, et, pour la première fois, je cachai ma pensée.

On ne m'interrogea plus ; je remerciai le ciel et je parlai d'autres choses, aussitôt que nous fûmes réunis, pour éviter toute espèce d'occasions de me trahir.

— Ma nièce, me dit Mme de Rudolstheim, est-ce que vous n'avez pas songé en ce jour combien la vie religieuse est enviable ? — Pardonnez-moi, madame ; mais je n'en ai pas eu l'idée. — Et elle a bien fait, interrompit vivement mon père, je serais désolé qu'elle entrât en religion. — Hélas ! qu'a-t-elle de mieux à faire, puisqu'il n'y a plus de Rudolstheim ? — Il y en aura peut-être ! reprit le comte avec impatience. Nous avons le temps d'y songer, madame !

Ainsi, chacun apporta dans mon imagination un doute, une pensée inachevée ; ainsi on entr'ouvrit devant moi des horizons qui disparaissaient ensuite. Ce fut un grand tort, et ma vie tout entière l'a payé.

II

La Promenade.

J'avais quatorze ans alors.

Mon éducation avancée ne développa ni mon cœur, ni mon imagination. Je restais enfant comme si j'ignorais la science,

et, grâce à la vigilance de Mme d'Eguishem, je ne songeais qu'au colin-maillard ou aux belles poupées à ressorts achetées à Nuremberg. Adrienne était sur ce point infiniment plus avancée que moi. Sa mère ne s'occupait pas exclusivement d'elle; elle lut quelques romans à la dérobée. Elle s'en cacha soigneusement, mais elle apporta dans nos entretiens cette curiosité vague qui cherche à s'éclairer, sans trahir ce qu'elle sait déjà, et qui conduit souvent bien loin les jeunes filles.

Un soir, nous étions sorties après dîner, accompagnées de Wilfrid, et nous nous promenions sans but autour du château.

— Convenez, ma cousine, dit le jeune homme en s'arrêtant tout à coup, convenez que cette montagne est bien nommée la *Montagne des fleurs*. N'y a-t-il pas une grande poésie dans ce mot de la rêveuse Allemagne : *Blumemberg?* on ne trouverait pas ailleurs une harmonie aussi complète entre le site et la langue. — C'est certainement un très-joli nom que le vôtre, repris-je, Wilfrid de Blumemberg? — Cela ferait admirablement en tête d'un roman en huit volumes, répondit Adrienne. — Un roman! Adrienne, et que savez-vous des romans? — Ma chère Odile, je n'en sais rien, je vous assure... je disais cela comme autre chose... — Mesdemoiselles, interrompit Wilfrid, c'est demain jour de congé pour vous; si vous le voulez, je demanderai la permission de vous conduire au Hohenkœnigsburg. Il y a si longtemps que vous le désirez! — Mon Dieu! cousin, vous savez quel plaisir nous aurions à vous y suivre, mais jamais madame de Rudolstheim ne nous laissera aller seules avec vous. Songez donc que nous devenons des jeunes personnes, et que vous voilà officier. On a peur... je ne sais de quoi, car vos épaulettes ne changent rien à notre affection. — Chère cousine, j'écouterai ce soir sans l'interrompre l'histoire de l'horrible scandale donné par les nonnes de Sainte-Odile, lorsqu'elles abandonnèrent leur couvent, conduites par leur abbesse Mme d'Oberkrich, pour aller se faire protestantes. Je porterai aux nues la vertu courageuse de Berthe de Rudolstheim, qui demeura seule avec une vieille religieuse dans cette vaste abbaye, jusqu'à ce que Dieu lui eût



envoyé des compagnes. Je parlerai des trois roses sur la montagne et de la tour d'argent dont se compose votre écusson ; je dirai que vous ne pouvez vous marier sans exiger de votre mari la promesse de transmettre ces armes et ce nom de Rudolstheim à votre second fils, et vous verrez avec quelle grâce la bonne dame accueillera ma supplique.

Nous approchions du château.

Mon cousin me fit signe de me taire, car Mme Odile se tenait sur le perron, accompagnée de son assistance. Elles regardaient le soleil se coucher, et causaient vivement.

— Je vous prie, ma sœur, continua l'abbesse en élevant la voix, de ne plus me parler de ce projet. Je n'y consentirai de ma vie. — Venez ici, ma nièce, ajouta-t-elle, et voyez comme la ruine du Kœnigsburg se détache sur le ciel, rouge des nuances du soir. Oh ! mon enfant, quel bonheur pour moi si je pouvais contempler ainsi ces sapins, ce beau ciel, assise à la fenêtre de mon oratoire dans l'abbaye de Sainte-Odile ! Mais, hélas ! il n'y faut plus songer. Et voilà notre sœur d'Eguishem qui nous demande de nous retirer dans un autre asile, dans un autre pays, comme si l'abbesse de Sainte-Odile pouvait vivre ailleurs qu'en Alsace. — Nous quitter, m'écriai-je en sautant au cou de Mme d'Eguishem, et que deviendrais-je sans vous ? — Mon enfant, répliqua ma pieuse amie, vous n'avez plus besoin de moi. Il vous faut maintenant un autre guide. Le temps approche où vous devrez vous produire dans le monde, et ni madame l'abbesse ni moi ne pouvons vous y conduire. Et puis, j'ai besoin de repos, de retraite : je veux m'occuper uniquement de mon salut. — Nous, aller dans le monde ! répliquai-je étonnée, et pourquoi ? et où ? nous ne connaissons personne. D'ailleurs, si cela est absolument nécessaire, Mme de Recouvremont ne peut-elle se charger de moi avec Adrienne ? Cela n'est-il pas convenu ? — Sans doute, mademoiselle, et comme vous venez de le dire, à quoi bon aller dans le monde ? Depuis la Révolution tout est bouleversé. Vous y rencontrerez des gens indignes d'être reçus chez vous. Vous serez exposée à des impertinences telles que l'invitation de ce préfet de Colmar, qui vient on ne sait d'où, et qui ose engager le comte de Rudolstheim à dîner. Cela fait pitié,

vraiment! Les grandes familles du pays sont disséminées, les unes à l'étranger, les autres à la cour; celles qui restent se renferment dans leurs manoirs. — Ma sœur, interrompit mon père qui venait d'arriver, ne parlez donc point ainsi à ces jeunes gens. Les idées de ce siècle ne sont pas les nôtres. Ce qui était convenable autrefois devient ridicule aujourd'hui. Je resterai fidèle jusqu'à mon dernier soupir à mes saintes croyances et à la dynastie de nos rois; cependant mon neveu aurait servi le gouvernement impérial, parce que cela doit être. Un jeune homme ne peut rester oisif. — Et le gouvernement impérial, comme vous l'appelez, mon frère, si vous ne lui aviez pas envoyé de bonne grâce le comte de Blumemberg, en aurait fait un soldat sans votre permission. C'était une loi de paix et d'amour que la sienne.

Ma tante se leva pour rentrer.

Wilfrid lui offrit son bras, et après l'avoir ramenée à son fauteuil, il s'assit à ses côtés et commença l'exécution de son projet.

Nous travaillions dans un coin de l'appartement, mais nos regards suivaient les mouvements de ce groupe qui nous intéressait très-fort.

Mme de Rudolstheim s'adressa à mon père, qui jouait au piquet avec le curé de la paroisse.

— Monsieur, dit-elle, voilà M. de Blumemberg qui me demande une grâce. Je ne puis l'accorder sans votre autorisation, car il s'agit d'Odile. — Qu'est-ce que c'est? continua mon père. — Mlle de Recouvremont et ma nièce ont envie d'aller passer demain la journée au Hohenkœnigsburg en compagnie de monsieur votre neveu. Je trouve cette escorte un peu légère, mais je pense que si M. ou Mme de Recouvremont voulait être de la partie, il n'y aurait pas d'inconvénient à les laisser aller. — Comme il vous plaira, ma sœur, comme il plaira à Odile.

Je me levai de ma place, et je courus vers le comte.

— Mon bon père, murmurai-je à son oreille, si vous nous accompagniez, nous n'aurions besoin de personne, et cela nous ferait tant de plaisir!

Mon père ne m'avait jamais rien refusé. Il me regarda en

souriant, et le lendemain, à huit heures du matin, nous commencions à gravir la montagne.

Je ne vous raconterai pas les folies joyeuses qui nous occupèrent pendant la route. Je sautais en avant, je cueillais des fleurs, je jouais avec un jeune chien qu'on m'avait donné depuis peu. J'étais heureuse comme l'innocence! Il n'existait pour moi ni avenir ni passé. Je ne songeais même pas qu'il viendrait un autre temps que l'enfance et ses beaux jours! J'oubliais mes études, seulement je chantais tous les airs possibles dans les différentes langues qu'on m'avait apprises.

Adrienne me suivait de loin. Elle cueillait aussi des fleurs, mais elle tressait des couronnes, elle effeuillait des marguerites et restait longtemps rêveuse à regarder la tige. Je ne remarquai point ces nuances, plus tard elles me revinrent à l'esprit.

Après trois heures de marche, nous parvînmes au sommet. Nous mourions de faim: aussi notre premier soin fut-il de déjeuner; puis nous visitâmes ces ruines magnifiques qui font du Hohenkœnigsburg le roi de la contrée.

Mon cousin et mon père commencèrent une longue discussion; Adrienne et moi, nous descendîmes un peu du côté de la vallée, et nous nous assîmes sur une sorte de plate-forme d'où on domine le pays tout entier.

Je restai muette d'admiration, mon cœur se serra, je me sentis dans l'imposibilité d'exprimer ce que j'éprouvais. Mes joues étaient brûlantes, j'avais une sorte de fièvre. La vie me montait au cerveau: pour la première fois je comprenais que je n'étais plus une enfant; des pensées inconnues, indéfinissables, bourdonnaient dans ma tête. Après quelques minutes d'extase, je regardai mon amie, elle effeuillait encore une marguerite!

— Mon Dieu, que c'est beau! m'écriai-je à plusieurs reprises. — Passionnément! murmurait Adrienne, je reste toujours au passionnément.

Nous gardâmes le silence quelque minutes, mon chien vint rôder autour de nous.

— Comment appelez-vous votre chien, Odile? demanda Mlle de Recouvremont. — Je l'ai nommé Alcibiade, ce héros

me plait beaucoup. — Alcibiade! c'est une vieillerie! nommez-le plutôt Malek-Adhel. — Qu'est-ce que Malek-Adhel? — Un héros de roman bien plus beau que les héros de l'antiquité. — Vous avez donc lu des romans, Adrienne? — Quelques-uns. Oh! ne le dites pas, ma chère! ma mère et Mme d'Eguishem me gronderaient trop fort. — Soyez tranquille. Mais racontez-moi... qu'est-ce qu'un roman? — Un roman... c'est une histoire d'amour. — Et cela est amusant? — On en perd le sommeil. — J'en voudrais bien lire! quelles sont ces histoires? — Presque toujours la même chose. Des jeunes filles qui aiment des jeunes gens; ils veulent se marier; les parents s'y opposent; il leur arrive mille aventurs: ils sont persécutés, séparés, malheureux. Quelquefois ils se retrouvent et s'unissent; d'autres fois, ils meurent de chagrin, ou se tuent, ou entrent au couvent. Cela dépend des circonstances. Ainsi, dans *Mathilde*, le héros, Malek-Adhel, dont je vous parlais tout à l'heure, est tué, et Mathilde prend le voile. — En vérité, ma chère, je suis stupéfaite. Et tout cela n'est pas vrai, ce sont des fictions? — Sans doute. — Cela doit être. Dans la vie, on n'aime personne ainsi. Il n'existe d'autre sentiment que celui que l'on porte à sa famille, à ses amis. S'il en était autrement, nous le saurions, vous ou moi. — Odile, je crois qu'il y en a d'autres. — Aimez-vous donc quelque étranger? — Non. — Eh bien, alors? — C'est égal... poursuivit-elle en ramassant les débris de la marguerite effeuillée.

Nous en restâmes là de notre conversation. Mais depuis ce moment tout changea entre nous et en moi; Wilfrid et mon père nous rejoignirent. Adrienne rougit et se leva vivement.

Nous nous éloignâmes, nous tenant par le bras, et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Cependant nous restions muettes.

— Odile, me dit Adrienne après un long silence, à quoi pensez-vous? — A ce que vous venez de m'apprendre. Je me demande quel peut être le sentiment assez exclusif pour nous faire oublier nos parents. Je ne le comprends pas encore. — Si vous voulez me promettre le secret, je vous prêterai un de mes livres et vous verrez comme cela est beau! — Certainement, chère amie, je ne vous trahirai pas. Quand me donnerez-vous ce livre? — La première fois que je retournerai chez ma

mère. Je les ai tous cachés dans ma chambre, et c'est mon trésor.

Nous gravissions toujours; notre esprit à toutes deux était bien loin et bien haut.

Après une heure passée de la sorte, mon père nous rappela. On songeait au départ.

Adrienne, d'une santé assez délicate, souffrait de la fatigue. Mon père la soutenait. Wilfrid restait à mes côtés, m'aidant à traverser les passages difficiles et retenant ma main plus qu'il n'était nécessaire. Jusqu'à ce jour je n'y avais fait aucune attention; j'y songeai alors et je m'en demandai la cause.

— C'est mon cousin, me répondis-je; mon père m'embrasse sans cesse et il n'a pas d'amour pour moi apparemment.

Ce raisonnement me satisfit et je n'y pensai plus.

A un détour de la route, mon père resta en arrière pour examiner une plante. Adrienne se rapprocha de nous, je remarquai qu'elle était très-pâle.

— Vous êtes donc fatiguée? m'écriai-je en riant. — Je n'en puis plus, répliqua-t-elle. — Oh! moi, je puis encore courir et danser.

En effet, par un grand effort sur moi-même, je retrouvai une énergie factice et je m'élançai en avant. Mon cousin et Adrienne continuèrent à marcher.

Après une centaine de pas, je revins et j'aperçus Wilfrid donnant le bras à mon amie. Je m'arrêtai : la jalousie venait de m'être révélée. Ce fut une douleur si vive que j'en jetai un cri. Ils accoururent.

— Laissez-moi! m'écriai-je en les repoussant. — Qu'avez-vous? demandèrent-ils à la fois. — Monsieur de Blumemberg, répondis-je en respirant à peine, Mlle de Recouvremont n'est pas votre parente, vous ne devez pas lui donner le bras.

Ils me regardèrent étonnés. Moi-même, revenue de l'espèce de vertige involontaire qui m'avait subjuguée, je baissai la tête, j'étais honteuse.

— Que dites-vous, Odile? vous m'interdisez de prendre un bras lorsque je suis épuisée! Vous êtes plus sévère que Mme de Rudolstheim elle-même. — Mon Dieu! ma chère Adrienne, pardonnez-moi, je ne sais réellement ce que je pensais; un

mal de tête... une douleur subite... — Ma cousine, n'allons pas plus loin, reposons-nous. — Non, non, Wilfrid, repris-je en secouant la tête, il faut continuer notre route, il se fait tard.

Nous nous remîmes en chemin, mais sans gaieté, sans confiance ; une gêne étrange régnait entre nous. La présence de mon père nous sauva un peu de notre embarras, sans le faire disparaître complétement.

A notre retour, madame l'abbesse nous reçut solennellement : nous nous attendîmes à quelque nouvelle mercuriale.

— Mon frère, dit-elle, vous allez faire reconduire sur-le-champ Mlle de Recouvremont chez elle. Madame sa mère la réclame, et je suppose que Mlle Adrienne ne reviendra pas ici de longtemps. — On aura découvert mes livres, me glissa à l'oreille la pauvre accusée, je suis perdue !

Le matin de ce jour, cette séparation m'eût été odieuse. Je vis partir mon amie d'un œil sec, sans regret, avec une sorte de triomphe égoïste, en songeant qu'on la trouvait coupable et que je ne l'étais pas. Bien des mauvaises passions s'éveillaient en moi depuis quelques heures ! Comme elles se montraient vite et qu'il faut peu de chose pour les faire grandir !

— Qu'a donc fait Adrienne, madame ? demandai-je à ma tante. — Ce qu'elle a fait, mademoiselle ! il n'est point à propos que vous le sachiez. — Comment, mon enfant, poursuivit Mme d'Eguishem, vous n'êtes pas touchée de sa punition ? A peine lui avez-vous tendu la main. — Si... je vous demande pardon... je suis très-touchée... — Que reprochez-vous à votre compagne aujourd'hui, Odile ?

Je ne l'entendais pas, je suivais des yeux Adrienne et mon cousin sortant ensemble de la cour et s'approchant de la voiture.

— Est-ce que Wilfrid va la reconduire, ma tante ? Trouvez-vous cela convenable ? — Assurément non, mademoiselle, aussi ne la reconduit-il pas. — Et depuis quand Wilfrid ne peut-il donner la main à Mlle de Recouvremont sans que cela vous offense, ma fille ? — Mon père, balbutiai-je en rougissant, je ne suis point fâchée. C'est une observation que je... — C'est bien, mon Odile, rentrez dans votre chambre.

Mme d'Eguishem et ma tante échangèrent un regard inquiet.

Une agitation singulière s'empara de moi. Je voyais partout des images fantastiques, des démons moqueurs me montrant mon cousin à côté d'Adrienne.

Le matin, je descendis pâle et souffrante. Mon père m'embrassa tendrement.

— Wilfrid, dit-il en se mettant à table, je viens de recevoir une lettre du général; votre congé est près d'expirer et vous devez rejoindre le régiment.

Je pâlis encore plus; mon cousin resta interdit.

— Dans combien de jours, mon oncle? — Dès demain. — Dès demain! m'écriai-je. — Oui, ma fille. L'État ne badine pas. Il lui faut ses officiers. — L'État! reprit ma tante en haussant les épaules. — Le roi, si vous l'aimez mieux, ma sœur. Il est le maître, et bon gré, mal gré, on obéit.

Wilfrid me regarda les yeux pleins de larmes.

J'approchais de ma quinzième année, ainsi que je l'ai dit plus haut. Je veux vous faire mon portrait, car je suis loin maintenant de ce que j'étais alors. Vous allez en juger, Raoul, et, malgré votre aveugle passion, il vous faudra vous-même en convenir.

J'avais à cette époque la taille presque aussi élevée qu'aujourd'hui. Je n'ai grandi que de quelques millimètres. Mes cheveux d'un blond cendré tombaient en mille boucles autour de mon visage régulier; leur abondance, leur finesse, et surtout leur couleur très-rare les faisaient remarquer de tout le monde. Ils tranchaient justement avec des yeux, des cils et des sourcils noirs. J'avais de belles dents, une peau éblouissante, et la tournure réellement aérienne. Mes mains et mes pieds passaient pour des merveillles dans ce pays d'Alsace où les femmes sont, en général, déshéritées de cette distinction. En un mot, j'étais belle, belle complétement, comme il est donné à peu de créatures de l'être.

Je puis en convenir à ce moment suprême, et d'ailleurs je n'ai jamais eu l'amour-propre de ma beauté.

Mon cousin m'adorait : il ne voyait sur la terre aucune

comparaison à établir entre moi et qui que ce fût; il regardait souvent ma tante des heures entières, parce que je lui ressemblais. Elle faisait remarquer cette ressemblance à tout le monde, et n'en était pas peu fière! Adrienne, svelte, mignonne, brune, jolie, plaisait beaucoup, pourtant on ne l'admirait pas.

Quant à Wilfrid, on reconnaissait en lui un Allemand, dans toute la force du mot. Grand, mince, blond, mélancolique, plein de bonté et d'honneur, il n'a jamais compris le vice et surtout la dissimulation; c'est un des caractères les plus nobles que j'aie rencontrés.

Le lendemain, il partit en effet.

Je fondis en larmes au moment où il nous quitta.

Mon père m'attira sur son sein.

— Console-toi, ma fille, me dit-il, ton cousin reviendra, et d'ici là tu seras en âge d'être mariée. — Mariée, mon père! m'écriai-je en séchant mes larmes. Avec qui? — Avec Wilfrid, si cela te plaît, avec qui tu voudras. — Mon père, je ne songe à épouser personne. — Quoi! pas même Wiffrid? — Non, mon père. — Eh bien, d'où viennent tes larmes, ta jalousie? — Je pleure mon cousin. Je ne suis pas jalouse. — Et Adrienne? — Ah! quant à Adrienne, je ne voulais pas qu'elle lui donnât le bras, voilà tout. — Tu n'appelles pas cela être jalouse? — Non, mon père, n'est-ce pas tout simple? — Sans doute, sans doute, murmura-t-il entre ses dents.

En rentrant au salon, il dit à Mme d'Eguishem :

— Allons, ce n'est qu'un enfantillage.

Hélas! il avait raison!

III

Les Fiançailles.

Je l'ai dit, Raoul, hélas! ce n'était qu'un enfantillage.

Si j'avais aimé réellement Wilfrid, je ne vous raconterais pas aujourd'hui une vie d'erreurs et de larmes : mes jours se fussent écoulés purs et sereins dans le manoir paternel, au milieu de ma famille, en face de ces souvenirs antiques, aux-

quels je n'aurais pas failli, car le bonheur m'aurait soutenue. Au lieu de cela, me voilà parvenue à l'extrémité d'une carrière orageuse, avec des remords, avec votre pitié en perspective sans doute !

Je ne veux pas m'arrêter sur ces idées, je perdrais courage et j'abandonnerais ma tâche.

Wilfrid partit.

Adrienne resta quelques jours éloignée ; pour la punir, on lui enleva sa bibliothèque ; je fus donc garantie des dangereuses lectures attendues avec impatience. Mais le germe était semé, il fructifia.

Mon imagination inventa des romans mille fois plus étranges que ceux des poëtes. Je composais des héros brillants, sans reproche, sans défaut, jeunes, amoureux, enchanteurs. Je me promenais des heures entières dans le parc. J'oubliais ma poupée et mes chiens, je nourrissais enfin les meilleures dispositions possibles pour recevoir une impression funeste.

Elle ne tarda pas à se présenter.

Un soir, je descendais avec Alcibiade jusqu'au bas de notre montagne.

Mon père, madame l'abbesse, Mme d'Eguisheim et le curé jouaient au whist, Adrienne restait chez sa mère, personne ne s'occupait de moi.

Il se trouvait en ce lieu solitaire une fontaine et la ruine d'une petite chapelle, consacrée à sainte Gertrude. Le sentier, conduisant les piétons de Colmar à Blumemberg, passait à côté.

Je m'assis au bord de l'eau, tenant à la main des myosotis et des bruyères, et je me mis à tresser une guirlande en chantonnant un vieux refrain d'Alsace. Le temps était doux ; le vent un peu frais soulevait mes cheveux autour de mon front et faisait voltiger mon écharpe. La nature semblait en fête, les oiseaux modulaient leurs derniers chants, et les rayons du soleil ne doraient plus que la cime du Hagheneck, au fond de la vallée.

J'entendis des pas dans le sentier.

Alcibiade aboya en s'élançant, je levai la tête, je regardai :

un jeune homme, portant un costume de voyage, parut derrière une ogive.

Il s'arrêta à mon aspect, me salua, hésita un instant, et s'avança vers moi.

— Mademoiselle, me dit-il avec un léger accent allemand, voulez-vous me pardonner mon indiscrétion? Égaré dans la montagne, j'ai besoin d'un guide. Suis-je loin de Blumemberg?

Je me levai à ces mots:

— Ce chemin vous y conduira directement, monsieur, et je puis moi-même vous accompagner, car j'habite le château avec mon père. — Vous êtes mademoiselle de Rudolstheim? — Oui, monsieur. — Alors, mademoiselle, je ne saurais trouver un meilleur introducteur auprès de monsieur le comte. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui. Je viens lui demander un asile de la part de mon oncle, son meilleur ami, le marquis de Tonnay. — J'ai souvent entendu parler à mon père de M. de Tonnay, monsieur, et je sais toute son amitié pour lui. Veuillez me suivre.

— Vous habitez un beau pays, me dit enfin M. de Tonnay. On y marche de merveille en merveille. — Oh! oui, monsieur! Il est bien beau, notre pays! — J'arrive de très-loin, d'un beau pays aussi; pourtant je préfère le vôtre. Je viens de Dresde. — Vous restez donc à l'étranger, monsieur? — Ma mère est Saxonne, j'ai perdu mon père. Mon oncle demeure à la cour. La Saxe est ma patrie; j'aime mieux la France, celle de mes aïeux, et je la vois avec bonheur. — Vous n'êtes point ici en France, monsieur, vous êtes en Alsace, répliquai-je fièrement.

Les Alsaciens, malgré les années écoulées depuis la conquête, ne peuvent perdre leur esprit national; ils vous diront: « Nous ne sommes pas Français, nous ne sommes pas Allemands, nous sommes Alsaciens. »

Il sourit.

— Oh! oui, me dit-il, j'avais oublié cela.

Il me regardait beaucoup. Je lui parlais sans crainte, et je n'osais pas supporter ses regards. Ce sont les mystères de la jeunesse!

Nous entrâmes de la sorte au château. Les domestiques s'étonnèrent. On recevait si peu de monde à Blumemberg, que mon arrivée en semblable compagnie frappa tout le monde.

Je me dirigeai vers le salon, précédant l'étranger de quelques pas.

— Mon père, dis-je, voilà M. de Tonnay, le neveu de votre meilleur ami.

Le jeune homme se tenait près de la porte. Ma tante me fit des yeux effroyables et un signe impérieux de revenir derrière elle. Je m'y rendis.

Mon père s'avança vers M. de Tonnay.

— Ma fille me parle du meilleur ami que j'aie au monde, monsieur; puis-je espérer qu'elle ne se trompe pas et que vous venez réellement de sa part? — Je suis chargé par mon oncle de vous remettre cette lettre, monsieur; elle m'assurera, j'aime à le croire, un accueil favorable.

Mon père prit la lettre avec une sorte d'émotion et la décacheta.

— Ce cher marquis! quelle joie d'avoir de ses nouvelles! Monsieur, ma maison est la vôtre. Tant qu'il vous plaira d'y rester, vous y serez chez vous. — J'ai été jeune, continua-t-il en souriant, je comprends le malheur qui vous arrive, et nous en causerons quand vous voudrez. Permettez-moi de vous présenter à ma sœur, Mme de Rudolstheim, ancienne abbesse de Sainte-Odile, et à Mme d'Eguishem, sa première assistante. Quant à ma fille, il me semble que la connaissance est déjà faite et je n'ai pas besoin de vous la nommer.

Dès ce jour, M. de Tonnay fut installé dans la maison.

Il plut à chacun de nous, parce qu'il avait beaucoup d'adresse et qu'il sut prendre chacun par son faible: mon père, par le souvenir de ma mère; madame l'abbesse, par l'admiration de ses récits; mon institutrice, par la poésie; moi, par l'amour.

J'attendais Adrienne impatiemment afin de lui ouvrir mon cœur. Je me sentais de nouveaux sentiments, une nouvelle vie. Ce n'était plus, comme du temps de Wilfrid, une préférence, une occupation, une rêverie sans but: c'était une impression brûlante, une ardeur se répandant sur tout. Je voulais, je vou-

lais fortement, quoi? je l'ignorais, mais je me révoltais à la seule idée d'une résistance opposée à mon désir.

Albert, ainsi se nommait notre hôte, suivait pas à pas les progrès de cette sympathie.

Il se contenait à merveille en présence de mes parents, et dès qu'ils ne nous observaient plus, il savait trouver le mot, le regard, le sourire qui devaient m'exalter encore. Sans me dire qu'il m'aimait, il me le répétait de mille façons. Il me fascinait, je restais parfois immobile des quarts d'heure entiers à ses côtés.

J'ai éprouvé depuis des commotions plus violentes, rien qui ressemblât à ces primitives lueurs d'une âme qui s'éveille. Je ne puis encore m'en rendre un compte parfaitement juste.

Mme de Rudolstheim ne me laissait pas parler à Albert en sa présence, il en résulta que je cherchai à le voir sans elle. Elle me poussa de la sorte bien plus vite vers le but qu'elle désirait éviter.

Chaque jour, après dîner, la partie de whist s'établissait au salon. Rien ne changeait, seulement notre hôte remplaçait le curé.

Je pouvais errer en liberté autour du parc; et je descendais presque chaque jour à la fontaine, comme si j'espérais revoir M. de Tonnay au lieu où je l'avais rencontré pour la première fois. J'y restais longtemps, longtemps, et lorsque la nuit devenait tout à fait close, je remontais pensive vers le château.

Un samedi, la cloche sonnait l'*Angelus;* je m'arrêtai frappée au milieu de l'allée tournante : ce bruit dans le silence universel, ces parfums des arbres et des plantes, cet hymne de la nature tout entière s'élevant vers son auteur, m'inspirèrent un élan de ferveur passionnée; je tombai involontairement à genoux, je priai tout haut; je ne sais ce que je dis, ce que je promis, mais il y avait en moi une éloquence irrésistible, et lorsque je me relevai, Albert se trouvait à côté de moi.

— Odile, murmura-t-il, et moi aussi, j'ai fait les mêmes serments; nous sommes l'un à l'autre, rien ne nous séparera.

Ce fut là sa première déclaration.

J'ignore comment je sentis la force de marcher, car je me

soutenais à peine. Il me donnait le bras, il me parlait bas, je dévorais ces paroles d'amour, rêvées mille fois, encore ignorées : c'était une ivresse sans nom, sans exemple. Je vous le répète, j'ai éprouvé tout cela depuis, avec plus de puissance sans doute, pas de la même manière.

Au souper, je ne répondis à personne. Mme d'Eguishem me considérait, étonnée ; Adrienne, de retour au château pendant ma promenade, m'interrogeait dans toutes les langues ; mon père s'inquiétait, ma tante pinçait les lèvres et ordonnait d'un ton sec qu'on m'envoyât coucher.

J'obéis, je n'avais plus le courage de me contraindre, je voulais pleurer, pleurer sans raison, ainsi que pleurent les jeunes filles et quelquefois les femmes, hélas !

Le lendemain, je ne pus pas voler une minute pour voir celui que j'aimais.

Deux jours se passèrent ainsi, soit que la surveillance semblât nécessaire, soit que le hasard seul fût coupable. Le surlendemain, je venais de rentrer dans ma chambre, triste et découragée ; en soulevant une boîte sur ma toilette, j'aperçus un billet.

La première lettre d'amour ! O mon Dieu ! que c'est beau ! Fût-elle sans esprit, fût-elle sans cœur, c'est pénible à dire, elle n'en serait pas moins la première lettre d'amour, et elle n'en produirait pas moins un effet hors de toute expression. On s'occupe à peine de ce qu'elle exprime, on ne voit qu'elle, ce papier, ces pages tracées par une main chérie, ces protestations brûlantes, ce mot : « Je vous aime, » brillant à chaque ligne, à chaque phrase. On la sait par cœur avant de l'avoir lue et on ne l'oublie jamais.

Pour vous le prouver, je vais vous répéter mot pour mot celle de M. de Tonnay ; je la trouve aujourd'hui assez plate ; si j'en recevais une semblable, elle ne me toucherait pas du tout, et je ne *conçois pas* comment elle m'a touchée :

« Mon Odile adorée,

» Nous sommes bien malheureux depuis deux jours, depuis ce céleste moment de l'allée des mélèzes. Comment nous voir, nous parler ? C'est pour en mourir.

» Je dis *nous*. Partagez-vous seulement mon impatience? M'aimez-vous comme je vous aime, comme je vous aimerai toute ma vie?

» Je languis loin de vous; mon exil de mon pays, l'absence de ma famille, j'ai tout oublié, vous êtes seule mon dieu.

» Demain, levez-vous avec l'aurore, pendant que le comte dort encore, et que les saintes mères chantent leurs matines à la chapelle; venez à notre fontaine, vous m'y trouverez. Il faut que nous causions de notre avenir, des moyens de l'assurer.

» Ne me refusez pas, je vous en conjure, ou, dans mon désespoir, je suis capable de tout.

» ALBERT. »

Je le crus, mon cher Raoul! et je ne balançai pas.

Mon père m'avait souvent répété que je me marierais suivant mon bon plaisir, je ne doutais donc point que l'on ne me laissât épouser le vicomte, et je le regardais déjà comme mon fiancé. Cette sublime épître m'effraya, et certainement je ne faisais pas à mon amant l'injure de supposer qu'il hésitât à se jeter par la fenêtre, si je repoussais sa demande. C'était bien le moins qu'il pût faire, en conscience.

Je ne fermai pas l'œil, dans la crainte de manquer l'heure, et quand le jour parut, je m'habillai, je descendis l'escalier en spirale, tremblant au bruit de mes pas, et je m'élançai ensuite, légère comme une biche, dans la direction de *notre* fontaine. Tout dormait, hors les gens d'écurie; ils me virent sortir, et probablement ils avaient vu Albert avant moi : je n'y songeai même pas.

Je courus à perdre haleine jusqu'à l'approche de notre retraite. M. de Tonnay m'y attendait.

— Odile, Odile! dit-il, vous voilà donc enfin!

Je rougissais et je restais muette.

— Vous m'aimez, puisque vous êtes venue, n'est-ce pas, vous m'aimez? — Vous parliez de désespoir... et... — Et vous avez eu peur, et vous avez cédé à la crainte! Malheureux! — Oh! non, non! m'écriai-je vivement; ne croyez pas cela! —

Alors c'est à l'amour! dites-le-moi, répétez-le sans cesse, je ne l'entendrai jamais assez. — Et mon père, et votre oncle, monsieur Albert, que penseront-ils? — Ils nous uniront certainement. — Mon père, j'ai lieu de le croire; mais M. de Tonnay? — Il en sera le plus heureux du monde. — Pourquoi vous a-t-il envoyé ici? Jusqu'à présent on m'en fait un mystère, ne pouvez-vous me le révéler? — Oui... chère Odile... je vous... je n'ai rien à vous cacher. — Eh bien, qu'est-ce donc? — Une affaire... d'honneur... un... duel avec un personnage puissaut. Le roi, irrité, m'a banni de la cour, mon oncle s'est effrayé et m'a envoyé en France, afin d'apaiser l'orage. Voilà tout.

Je respirai.

— Dans cette affaire rien ne s'oppose à notre mariage, et il faut sur-le-champ confier notre amour à mon père. — C'est mon plus cher désir. — Ce matin, après le déjeuner, entrez chez lui, dites-lui tout, et il approuvera mon choix. — Oh! chère Odile, quelle ivresse! quel bonheur!

L'horloge sonna huit heures au milieu de ces épanchements. Je me levai précipitamment.

— Déjà, Odile! — Et ma tante, que dirait-elle, si je n'allais pas à l'heure ordinaire lui demander sa bénédiction? Et mon père, comme il me gronderait si je n'étais pas prête pour le déjeuner! Laissez-moi, monsieur; ce soir nous pourrons causer devant tout le monde, sans craindre les gros yeux de madame l'abbesse.

Et lui jetant un adieu de la main, je m'échappai.

Lorsque je revis Mme de Rudolstheim et le comte, je ne pus m'empêcher de baisser les yeux, car, pour la première fois, j'avais un secret à leur cacher. Vingt fois un aveu erra sur mes lèvres en présence de Mme d'Eguishem, mais la crainte qu'elle ne me trahît me força à me taire.

Je pris ainsi l'habitude de la dissimulation : fatal commencement de cette route dangereuse, pendant laquelle on subit tant de métamorphoses, qu'on ne se reconnaît plus en cherchant derrière soi sa première image.

Le déjeuner se ressentit de cette gêne, Albert lui-même

n'était pas sans émotion. En sortant de table, il demanda à mon père un moment d'entretien, et tous deux se rendirent dans son cabinet.

Je pris le bras d'Adrienne, nous descendîmes sur la terrasse. Les fenêtres ouvertes donnaient toutes de ce côté; en prêtant l'oreille, on entendait facilement ce qui se disait au rez-de-chaussée,

— Adrienne, murmurai-je, ne me parlez pas, laissez-moi écouter. Le sort de toute ma vie se décide en ce moment. Je vous expliquerai cela après; restez ici, que je m'appuie sur votre amitié, si je suis menacée de perdre ce que j'aime le plus au monde à présent.

Adrienne me regarda étonnée; je mis un doigt sur mes lèvres, et nous allâmes nous placer sous un berceau de chèvre-feuille; nous ne perdîmes pas un mot de la conversation.

— Ma fille vous aime? disait mon père. — Elle m'a permis ce matin de vous demander sa main. — Et comment cet amour est-il encore un mystère pour moi, pour sa tante? — Hier encore je n'étais pas plus instruit que vous. — Comment cela s'est-il passé? — Le hasard nous a réunis près de la fontaine! Involontairement j'ai parlé de mon amour; involontairement peut-être elle m'a répondu, et en nous séparant, nous étions fiancés devant Dieu. — Je n'oppose rien à la volonté de ma fille, monsieur; je la laisse maîtresse de choisir un mari parmi les hommes de son rang, dont le caractère et la conduite offrent des garanties. — Ah, monsieur, que de bonté! — Cependant je crains votre exaltation, je vous l'avoue : ce duel, cet éclat à la cour de Dresde. Mon Dieu ! si vous rendiez ma pauvre enfant malheureuse! — Oh! que supposez-vous là? — Je veux croire que non. Je ne refuse ni n'accepte. Je vais écrire à votre oncle et sa réponse décidera. Cependant il faudrait de grands obstacles pour m'engager à affliger mon Odile; tranquillisez-vous. — Que je suis reconnaissant! — Maintenant, jeune homme, j'exige de vous une chose, et vous n'avez pas le droit de me la refuser. Jusqu'à ce que le consentement du marquis et de madame votre mère soit arrivé, vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas voir ma fille sans témoin. — Et si je la rencontre? — Vous la

fuirez. — Cette condition me semble cruelle, monsieur. N'importe, je vous obéirai. — C'est bien.

Mon père congédia Albert et donna ordre qu'on me cherchât. Je ne le fis pas répéter, et je m'acheminai vers sa chambre, un peu tremblante, mais résolue.

Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi.

— Il est donc vrai, mon Odile, vous avez fait un choix? — Oui, mon père. — Et vous voulez épouser M. de Tonnay? — Certainement, mon père. — Je vais écrire à son oncle, je vais prendre les renseignements indispensables, et s'il est digne de vous, il deviendra votre mari. — Que vous êtes bon, cher père! — Néanmoins, il n'a point toute ma sympathie, je ne vous le cache pas. Cette affaire pour laquelle on l'a exilé ne me semble pas parfaitement claire; ses manières, son regard surtout, me déplaisent. Je crains qu'il ne soit pas franc. — Il m'a paru très-loyal, monsieur.

Le comte secoua la tête.

— Vous l'aimez, ma fille, et vous êtes aveuglée.

Je trouvai mon père excessivement injuste. Il me répéta ce qu'il avait dit à Albert, et me fit promettre, comme à lui, de ne pas chercher à nous voir secrètement. Je m'y engageai. Avec l'espérance que j'emportais, aucune promesse ne me coûtait.

La lettre partit, et depuis lors il n'y eut plus pour moi de repos.

J'appris ainsi à connaître l'attente, cette douleur qui devine toutes les autres et qui empoisonne même la joie. La réponse ne pouvait arriver avant douze jours, nous avions compté les heures; le treizième on attendait encore!

A dix heures du soir, on jouait dans le salon; jamais cet éternel whist ne me sembla aussi long et aussi insipide; le fouet d'un postillon et le bruit d'une voiture retentirent dans la cour.

— Qui peut nous arriver à cette heure? s'écria mon père en se levant.

Nous le suivîmes, et nous le trouvâmes à la porte du vestibule, dans les bras d'un vieillard de haute mine.

Ils confondaient leurs larmes et leurs embrassements.

— Mon ami ! mon ami ! répétait mon père ; oh ! que c'est bien d'être venu ! Voici votre neveu, ma sœur. Nous sommes tous joyeux de vous voir !

L'air du marquis restait grave, il nous salua en silence, et fit à peine attention à Albert.

— J'ai peu de temps à demeurer ici, reprit-il, et je viens pour des affaires sérieuses ; ces dames m'excuseront si je vous demande sur-le-champ un entretien particulier.

Nous rentrâmes au salon, mon père se dirigea vers son cabinet. Le vicomte ne levait pas les yeux, ne parlait pas, il paraissait anéanti.

— Puisque monsieur votre oncle est ici, dis-je timidement, c'est bon signe ; il n'aurait pas entrepris un pareil voyage pour refuser. — Odile ! Odile ! soupirait le jeune homme, que Dieu vous entende !

Deux heures se passèrent ainsi, deux mortelles heures ! Ma tante et Mme d'Eguishem lisaient, Albert se taisait, moi je souffrais.

Enfin le valet de chambre du comte m'appela.

— Avec monsieur ? poursuivis-je en montrant Albert. — Monsieur le comte ne m'a point donné l'ordre d'avertir monsieur.

Cela me confondit ; néanmoins je suivis le domestique.

Le marquis et mon père se tenaient assis auprès d'une table sur laquelle reposaient des papiers ; leur visage était triste, leur contenance solennelle.

— Ma fille, dit le comte, croyez-vous à ma tendresse pour vous ? — Si j'y crois mon, père, comme en Dieu ! — Si je vous arrêtais sur le bord d'un chemin, et que je vous disse : « N'allez pas plus loin, Odile ; au bout de ce chemin il y a un précipice dans lequel vous serez entraînée, » croiriez-vous à mes paroles ? — Je n'en douterais pas. — Eh bien, ma fille, je vous dis à présent de ne pas faire un mariage qui vous rendrait malheureuse ; je vous le dis sur ma conscience, mon honneur et le souvenir de votre mère ; me croirez-vous ? — Mon père ! mon père ! cela est impossible. — Cela est, mon enfant, ma pauvre enfant ! Regardez cet ami, il n'existe pas un homme au monde plus loyal. Il est venu exprès de Dresde

pour vous empêcher de passer outre; il repartira dans quelques heures, me laissant un secret bien douloureux à garder. Ce secret, vous ne pouvez le connaître, il faut vous confier entièrement à mon amour de père, à cet amour sans lequel je serais mort, Odile!

Je sanglotais.

— Écoutez, mademoiselle, reprit le vieillard, vous me déchirez le cœur, cependant j'accomplirai ma tâche. Si M. de Tonnay est mon neveu, vous êtes la fille de mon meilleur ami. Je vous dois donc ma protection, à vous qui demandez à entrer dans ma famille. Le vicomte n'est plus digne de vous, il n'est plus digne de moi. Je vous conjure de ne pas unir votre sort au sien, et, si cela devient nécessaire, je vous le défends! — Mais qu'a-t-il fait, mon père, de quoi l'accuse-t-on? Il n'est pas coupable, j'en suis sûr, murmurai-je au milieu de mes larmes. — Je ne puis malheureusement conserver un doute, reprit le marquis. J'ai eu toutes les preuves, j'ai vu! Lorsque j'ai envoyé mon neveu en Alsace, je n'étais pas complétement éclairé; si j'avais connu alors ce jeune homme comme je le connais aujourd'hui, jamais il n'aurait franchi le seuil de cette maison! — Mais il m'aime, monsieur! mais nous mourrons tous deux si l'on nous sépare! — Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, mademoiselle, et quant à l'amour d'Albert, ce n'est malheureusement pas le premier dont il se console.

Je regardai le marquis de Tonnay avec un mépris profond.

Parler de consolation à un cœur comme celui-là, à cet homme qui menaçait de se tuer parce que je refusais de le voir! Il devina ma pensée et sourit tristement.

— Oui, mademoiselle, continua-t-il, il se consolera, et, ce qui vous paraît un plus grand blasphème encore, vous vous consolerez vous-même et vous me remercierez un jour. Dans un quart d'heure, MM. de Tonnay quitteront Blumemberg, et vous ne devez pas revoir le vicomte. Odile, je n'ai pas besoin de vous le faire comprendre; allez dans votre chambre, Mme d'Eguishem vous y attend déjà et Adrienne va vous y rejoindre. Allez, mon enfant, soyez raisonnable, ne vous

affligez pas, votre père vous reste et sa tendresse vous rendra plus que vous ne perdez.

Je me levai tremblante et incertaine. Mon père me conduisit jusqu'à la porte et me suivit de l'œil pendant que je montais l'escalier.

Lorsque j'eus tourné et qu'il lui fut impossible de me voir, je m'arrêtai, je donnai un libre cours à mes larmes.

Je sentis une main pressant la mienne, un bras entourant ma taille :

— Albert ! m'écriai-je. — Eh bien, me dit-il, vous pleurez, Odile ! — Albert, Albert, laissez-moi ! on me défend de vous voir, de vous parler. Tout est perdu ! — Que dites vous? cela n'est pas possible. — Cela n'est que trop vrai, on nous sépare, j'en mourrai, quoi qu'ils en pensent, et vous aussi, n'est-ce pas? — Sans doute, mais le mal est-il sans remède? Quelle raison a-t-on donnée? — Ils parlent de secrets qu'on ne peut me révéler, vous êtes indigne de moi, que sais-je?

La porte de ma chambre s'ouvrit; nous allions être surpris, nous n'eûmes que le temps de nous séparer en nous jetant un regard d'adieu.

— Que faites-vous là seule sur cet escalier, chère Odile? me dit Mme d'Eguishem. Venez, mon enfant, et ne pleurez pas ainsi. Il faut obéir à votre père, c'est votre premier devoir.

Cette pauvre Mme Éléonore connaissait bien mal les passions, elle me parlait de devoir au moment où le devoir brisait mon cœur ! Je m'éloignai d'elle.

Nous nous enfermâmes dans mon appartement, je pleurais toujours, la tête appuyée sur mon lit.

Nous entendîmes rouler une voiture; je poussai un cri affreux et je me bouchai les oreilles par un mouvement involontaire.

Tout était fini. J'étais séparée pour jamais de celui qui fut mon premier amour.

Je ne vous raconterai pas ce que j'éprouvai, il vous sera facile de le comprendre. Je pris alors le germe de cette terrible maladie qui a causé tous les malheurs et toutes les fautes de mon existence : le besoin invincible d'émotions et

l'ennui le plus mortel lorsque j'en étais privée. La moitié des erreurs des femmes viennent de cette source; si on n'éveillait pas chez elles cette disposition, elles resteraient innocentes. Je ne cesserai de le répéter, on nous fait ce que nous sommes.

Le temps s'écoula, et je me calmai nécessairement; mais je conservai un dégoût amer.

Je passais pour une riche héritière, et tout le pays le savait; j'avais seize ans, les prétendus arrivèrent.

Chaque jour on m'en proposait de nouveaux, chaque jour je refusais, car je rêvais, bien entendu, une constance éternelle. Cependant un descendant d'une des grandes familles d'Alsace se mit sur les rangs, ma tante persuada à mon père qu'on ne devait pas le renvoyer comme les autres; on me fit venir, on me déclara solennellement que je ne pouvais rester fille, que je ne trouverais jamais un meilleur parti et qu'il fallait l'accepter sans délai.

— Mon père, répondis-je, sans oser regarder madame l'abbesse, je ne cédarai pas à vos désirs, je ne veux pas me marier, et si je change un jour de sentiment, j'ai tout le temps d'y songer. Permettez-moi donc de demeurer telle que je suis, vous me rendriez bien malheureuse si vous exigiez qu'il en fût autrement. — Mademoiselle, répliqua aigrement Mme de Rudolstheim, vous avez de singulières façons d'agir et de parler. Vos parents savent mieux que vous ce qui vous convient; si vous faites à M. de W... l'offense de le repousser, vous vous montrerez indigne des bontés de votre famille, et mon frère sait trop ce qu'il se doit pour autoriser chez vous cet esprit de désobéissance.

Je baissai la tête. L'habitude de crainte que m'inspirait ma tante triompha de ma hardiesse. J'opposai seulement la force d'inertie.

Je tombai malade. La tendresse de mon père en devina le motif, et dès lors il ne fut plus question de M. de W...

Cependant je ne reprenais pas mes occupations ordinaires, je négligeais l'étude et les arts, et ma seule distraction consistait en d'interminables promenades au fond des vallées.

Adrienne ne me quittait pas, nous errions ensemble de

montagne en montagne, de ruine en ruine, quelquefois seules, quelquefois accompagnées de mon père. Il mettait une grande complaisance et nous abandonnait rarement aux soins des domestiques.

La poésie qui remplissait mon imagination s'exaltait doublement par les sites qui m'entouraient. Nous restions des heures entières à regarder le soleil se couchant dans les sapins. Mon Dieu, que c'était beau !

— Vous l'aimez donc toujours! disait Adrienne. — Si je l'aime ! Pauvre Albert ! calomnié, méconnu ! Qu'il doit souffrir loin de moi ! Et pas un mot, pas un souvenir! Nous sommes tellement surveillés l'un et l'autre! Nous surmonterons les obstacles, et un jour... — Vous voyez, Odile, que, sans avoir lu mes romans, vous comprenez aujourd'hui combien on peut aimer un homme hors de sa famille. — Oui, sans doute, Adrienne, et cela est bien naturel. Nous chérissons le protecteur de notre avenir. — On prétend qu'après le mariage il existe des femmes qui cessent d'être attachées à leur mari. — Je ne puis le croire, ma chère, *je ne conçois pas* qu'on aime un autre que celui dont on porte le nom. — Hélas! mon amie, lorsqu'on se marie sans amour. — On ne se marie pas. — Et si celui qu'on aime vous dédaigne ? — A qui cela arrive-t-il lorsqu'on est, comme nous, jeunes et riches ? — Vous ne savez pas tout, Odile! — Que me reste-t-il à apprendre ? — Ne m'interrogez pas, un jour je vous ouvrirai mon cœur, laissez-moi recueillir mes forces.

IV

Le Val d'Enfer.

Lorsque les Bourbons rentrèrent en France, ma famille était dans l'ivresse; cependant mon père n'avait pas revu le monde, j'étais alors une enfant.

Quelques mois après, un prince auguste vint à Strasbourg, le préfet nous invita à un grand bal en honneur de ce mémorable événement; il fut décidé que mon père et Mme de Recouvremont nous y conduiraient, Adrienne et moi.



Wilfrid était de retour ; je l'avais revu avec plaisir, comme un frère, sans la moindre émotion.

Il n'en fut pas de même de sa part. Son amour ne s'était pas éteint dans l'absence : il me retrouvait plus belle et plus séduisante ; il n'ignorait pas mon inclination pour Albert : la jalousie et l'impossibilité me donnèrent plus de prix encore.

Huit jours avant ce fameux bal, nous ne fûmes occupées que de nos toilettes.

Vous ne saurez jamais l'impression que produit sur une jeune fille sa première entrée dans le monde. Ce mélange de timidité et d'orgueil, cette naïveté d'enfant et cette coquetterie de femme, toutes les passions, tous les penchants, toutes les répulsions de notre sexe se développent et se combattent en un instant.

Joignez à ces généralités la retraite absolue où j'avais vécu, la position omnipotente que nous occupions dans la province, par notre naissance, notre fortune, ma réputation de beauté et d'esprit, mon élégance remarquable, vous comprendrez que tous les hommages m'entourèrent et que je me sentis enivrée.

On me nomma ces prétendants ; j'oubliais à mesure les noms et les personnes, lorsque mon cousin s'approcha de moi, accompagné d'un fort agréable jeune homme qu'il me présenta comme un de ses amis, et qu'il appela le marquis de Moncabrié.

Je lui donnai son rang, il vint, et je ne m'en occupai pas davantage. Cependant il m'engagea à valser à plusieurs reprises, et il s'en acquitta à merveille ; cette circonstance me força de le remarquer, et lorsque le bal fut fini, en retournant à notre hôtel, je demandai à Wilfrid quelques renseignements sur son compte.

— M. de Moncabrié a une fortune considérable, me répondit-il, c'est un très-grand seigneur de la Provence, mais il a d'étranges idées. Il s'est mis dans la tête une spéculation, et il veut la réaliser dans ce pays, sous prétexte que les gens du Midi sont trop paresseux pour être de bons ouvriers. Il vient à Strasbourg dans le but d'acheter de vastes terrains où il puisse établir une forge. Très-bon mathématicien, il a travaillé pour l'École polytechnique. Une grave maladie de ma-

dame sa mère, dont il était l'unique enfant, l'a appelé auprès d'elle ; maintenant elle a succombé, il est maître de ses millions! il veut exécuter son projet favori. Je l'ai connu à Paris, dans le monde, et nous nous sommes liés d'une espèce d'amitié. Il a choisi l'Alsace pour sa patrie d'adoption. Je ne sais jusqu'à quel point il réussira. Les gentilshommes n'entendent rien aux affaires, et sont toujours dupes.

La conversation se termina là, et je ne songeai plus à M. de Moncabrié.

Ce qui m'occupa presque exclusivement depuis lors, ce fut le monde et le désir d'y retourner.

Je tourmentai mon père, afin de rester quelques semaines à Strasbourg, et de retrouver encore ces plaisirs qui déjà s'emparaient de mon imagination.

Il y consentit. Nous eûmes dix invitations nouvelles; on me mena partout : partout je rencontrai le marquis, et il se posa bientôt en adorateur déclaré.

Ma coquetterie en fut flattée, je ne le repoussai point. Toutes les femmes se le disputaient, j'étais fière de l'emporter sur elles. Wilfrid me regardait tristement, mon père feignait de ne s'apercevoir de rien, et Mme de Recouvremont me surveillait.

Une personne de la ville organisa une partie dans la forêt Noire. On nous engagea des premiers, je sautai de joie à l'idée de cette promenade.

Il fut décidé qu'on remonterait le Rhin jusqu'au vieux Brisach, et qu'ensuite on se rendrait à Fribourg, pour aller de là au Val d'Enfer, et dans différents autres lieux célèbres.

A cette époque les bateaux à vapeur n'existaient pas, et ce n'était pas une petite entreprise que de remonter ce fleuve impétueux, dont les flots sont quelquefois agités autant que ceux de la mer; j'y trouvai un attrait de plus.

Nous nous embarquâmes. Mon Dieu, que nous étions gais! Tous mes soucis d'amour fondaient comme de la glace au soleil. De temps en temps un soupir m'échappait encore ; pourtant je me sentais revivre, je découvrais un nouvel horizon de jeunesse et de plaisirs, qui faisait du passé un songe douloureux. Je voyais s'enfuir les bords admirables du Rhin à

esure que nous avancions; ils me semblaient l'image de on avenir. Les aspects variaient à chaque instant, mais tout ait beau, joyeux, plein de charmes.

Nous arrivâmes au vieux Brisach, dont le clocher domine rivage, sur son rocher à pic et sa terrasse élevée.

Nous descendîmes à terre; M. de Moncabrié ne m'avait pas uittée, ce fut encore lui qui me donna la main et qui se mit côté de moi en voiture.

Fribourg, en Brisgaw, est une ville fantastique, pour ainsi re. On jurerait qu'elle sort d'une boîte fermée depuis deux trois siècles.

On nous montra ce qu'il y avait de plus remarquable, et us nous dirigeâmes ensuite vers le Val d'Enfer. Dans tout duché de Baden, si pittoresque, il n'existe pas un lieu plus nommé.

Les chars à bancs de la forêt Noire sont légers et commodes; nous en attela une douzaine, ce qui fit sortir sur les portes ville de Fribourg en masse, et nous partîmes.

Mme de Recouvremont et Adrienne occupèrent le premier nc, mon père et Wilfrid s'emparèrent du dernier, je m'assis r celui du milieu; M. de Moncabrié ne laissa pas échapper tte occasion et reprit sa place à côté de moi.

Nous commençâmes à causer, mais, je dois le dire, moi seule utenais la conversation.

Les distractions du marquis étaient continuelles.

Il répondait à mes questions par des questions tout oppo-es. Je finis par lui rire au nez, avec cette franchise de l'en-ntillage, que nous devons nous efforcer de vaincre, lorsque monde nous a appris, à nos dépens, qu'il ne faut pas être anche.

Il me regarda tristement.

— Vous riez, mademoiselle, moi je ne ris plus. — Et pour-oi, monsieur, devenez-vous si grave? — C'est que je ne 'occupe que de projets sérieux, c'est que je n'ai plus qu'une nsée. — Oh! oui, m'écriai-je follement, votre usine! — Non s, mademoiselle, vous! — Moi! — Oui, vous, que j'aime ec passion, vous, à qui je voudrais offrir un royaume. Je ai à vous présenter que le nom et le cœur d'un gentil-

homme, une fortune brillante, cela est vrai, mais trop indigne de vos charmes... — Oh! monsieur, monsieur, murmurai-je, taisez-vous, je ne suis plus libre.

Le fantôme d'Albert m'apparaissait en ce moment; et, faut-il l'avouer, non pas charmant, plein de grâce et de tendresse, mais sombre, menaçant, terrible; j'en avais peur, je ne l'aimais plus. Je n'osais me parjurer; à mon insu, mon esprit murmurait contre cette chaîne imposée.

M. de Moncabrié, prévenu par mon père, savait tout cela; il comprit que je voulais être forcée, et disposa son plan en conséquence.

Après cette réponse décourageante il se tut quelques instants, puis il reprit :

— Je devrais me retirer, mademoiselle, puisque vous me repoussez, et cependant je ne sais quelle voix me crie de rester encore. Ma persévérance vous touchera, je n'en doute pas. Vous aurez pitié d'un amour tel que le mien, vous aurez pitié de moi.

Il éleva la voix en achevant ces mots.

Mon père l'entendit et montra qu'il l'entendait. J'en fus désolée, je m'attendis à de nouvelles persécutions; une aussi belle alliance ne se retrouve pas souvent.

En descendant de voiture le comte prit mon bras, m'entraîna à quelques pas en arrière, et me dit de ne point encourager les prétentions de mon adorateur, parce qu'elles ne lui convenaient pas.

Tout changea d'aspect, j'entrevis une lutte entièrement opposée à celle que je soutenais depuis plus d'un an. Mon ennui, déjà chassé par le monde, s'envola tout à fait devant cette perspective.

Lorsque le marquis s'approcha de moi, je le reçus avec un doux sourire, très-éloigné de ma colère précédente.

La journée tout entière, je m'efforçai de me montrer charmante. En parcourant cette nature sauvage, en côtoyant le Road-Bach, le torrent de la vallée, le pauvre Albert resta aussi loin de mon souvenir que s'il n'avait jamais paru à Blumenberg.

Wilfrid me suivait d'un œil mélancolique. Mon pauvre cou-
n! que de douleurs cet amour insensé lui a causées!

V

Mariage.

Le soir, dans mon lit d'auberge, je pensais aux événements
e la journée.

Je me demandai pourquoi mon père repoussait M. de Mon-
abrié. Je l'accusai d'injustice : on m'avait tourmentée pour
n accueillir d'autres qui n'offraient pas les mêmes avantages,
ucun parti aussi brillant ne se présentait pour moi.

Je vis dans cette résistance le désir de me contrarier, puis-
que j'avais semblé encourager ses désirs, et je résolus de ne
pas me laisser dominer ainsi.

D'ailleurs, Albert était perdu pour moi, je ne pouvais m'at-
tacher à une idée aussi extravagante que celle de le revoir,
son silence me rendait mes serments, et sans doute il n'avait
pas tenu les siens.

Le lendemain je fus plus aimable encore pour M. de Mon-
cabrié, je baissai les yeux en rougissant lorsqu'il implora la
permission de me demander à mon père, et en entrant dans
la petite chapelle de la Vierge, située entre les deux monta-
gnes, pendant que nous étions tous à genoux et que l'on
sonnait l'*Angelus*, il me glissa au doigt mon anneau de fian-
çailles.

Avant de me coucher, mon père m'embrassa au front, en
m'appelant madame la marquise; il avait bien jugé mon esprit
de contradiction. Tout cela se passa si vite que je n'eus pas le
temps de me reconnaître.

Seule enfin, je me laissai tomber dans un fauteuil, étonnée,
interdite, ne me reconnaissant pas moi-même, ne sachant si
je rêvais ou si j'avais réellement engagé ma foi à un autre
qu'à Albert.

La bague frappa mes yeux, puis je me rappelai la chapelle,
l'*Angelus*, la prière... C'était comme l'autre fois! seulement
mon cœur ne battait pas si fort, je n'éprouvais pas la même

exaltation fiévreuse, je ne sentais pas ce bonheur violent qui m'avait suffoquée, je conservais la faculté de raisonner l'avenir, de comprendre le présent; la passion n'existait pas enfin !

Nous quittâmes le Val d'Enfer le troisième jour.

Mon père, sans doute pour m'empêcher de changer d'avis, confia à une ou deux personnes nos projets d'union, de sorte que tout le monde les connut.

Adrienne et Wilfrid se montrèrent tristes à l'envi l'un de l'autre.

J'appréciai le chagrin de Wilfrid. Quant à celui de mon amie, je ne pus me l'expliquer. Elle répondit à mes questions qu'elle avait peur d'être moins souvent avec moi lorsque je serais mariée.

Nous retournâmes immédiatement à Blumemberg, et mon prétendu nous y accompagna. Mme de Rudolsheim le reçut avec toute la dignité voulue et me félicita ironiquement de ce que je me décidais enfin ; ma bonne Éléonore m'embrassa, en me souhaitant le bonheur et la paix dans mon ménage.

Je ne pus me soustraire à l'impression que produisait toujours madame l'abbesse, et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes après son brusque compliment.

On pressa les choses d'une manière étrange. La corbeille, le trousseau, furent prêts comme par enchantement. L'un et l'autre étaient magnifiques. Mon père me donna en dot la terre de Blumemberg, se réservant seulement le droit de l'habiter près de nous.

M. de Moncabrié décida qu'il bâtirait sa forge au bord de l'Isle, dans la vallée. Il réalisait ainsi le plus cher de ses vœux, son bonheur tenait du délire.

Il passait sa journée à mes genoux, au grand scandale de ma tante; elle nous trouvait inconvenants et ridicules.

Enfin le mardi, 1er août, nous fûmes unis, dans la chapelle de Blumemberg, en présence de toute la noblesse d'Alsace, des autorités des deux villes de Strasbourg et de Colmar, et de nos anciens vassaux, se pressant à la porte.

Mon mari reçut en triomphateur les compliments qu'on lui adressait, et moi, au milieu de la masse, ayant rencontré le

regard éteint, le visage morne de Wilfrid, il me vint à la pensée que peut-être un autre souffrait comme lui, loin de moi, que j'étais injuste, infidèle.

Je baissai mon voile et je pleurai. On respecta mon émotion. C'était un regret, mon enfant. Un regret, déjà! sur les marches de l'autel, lorsque je devais me livrer toute à l'espérance.

Il était trop tard pour retourner en arrière : l'irrévocable serment venait d'être prononcé.

VI

Sacrifice.

Mon mari ne pouvait passer pour un bel homme, mais c'était, dans toute la force du terme, un homme fort agréable. De petite taille, et très-mince, il avait l'apparence extrêmement leste et la justifiait. Ses yeux bleus, ses cheveux d'un blond foncé s'harmoniaient tout à fait avec son teint d'une blancheur presque féminine.

Quant à son moral, on lui accordait de l'esprit, des saillies. Il amusait beaucoup, lorsqu'il le voulait, et il le voulait souvent.

Il alliait à cette espèce de légèreté une grande puissance de calcul. Il l'a prouvé par la façon remarquable dont il a créé et dirigé son établissement en Alsace.

Son caractère, assez égal, prenait quelquefois une indifférence générale, dont lui-même ne comprenait pas la cause. En un mot, cette nature, plutôt bonne que mauvaise, se formait de contrastes inexplicables, ce qui arrive beaucoup plus communément qu'on ne le croit.

Tel qu'il fut, je l'aimai, ainsi que toute jeune fille bien née et bien élevée aime son mari.

Les moralistes ne réfléchissent pas à cela : on nous accuse, on nous condamne sans nous entendre, et pourtant aucune d'entre nous ne trahit ses devoirs sans avoir eu d'abord les meilleures résolutions possibles. Notre éducation se dirige vers ce but.

On nous épouse ignorantes de tout, ignorantes de nous-mêmes et des autres. On nous jette dans les bras d'un homme que nous connaissons à peine ; néanmoins, telle est la force de l'instinct, que nous nous mettons presque toujours à l'aimer, avec la certitude très-arrêtée de l'adorer notre vie entière.

Le changement opéré dans notre position nous est annoncé d'avance, nous savons que l'existence d'une fille et celle d'une femme ne se ressemble pas ; mais une fois ce changement décidé, on croit sa vie arrangée pour jamais, on se figure que ce qui existe durera éternellement, et l'on se réveille un beau matin surprise de se trouver seule.

M. de la Rochefoucauld a dit, et chacun l'a lu : « Il est plus difficile de trouver une femme qui n'ait eu qu'un amant, qu'une femme n'en ayant pas eu du tout. » Ceci est une grande vérité, mais presque toujours notre premier amant est notre mari : ils nous apprennent la passion pour devenir ensuite froids et glacés.

Il en résulte que nous ne pouvons plus vivre sans amour, et, comme ils ne nous en donnent plus, nous en cherchons ailleurs. Si les hommes avaient le sens commun, ils feraient de leur femme une mère de famille, ils ne la traiteraient pas, pendant six mois, en maîtresse adorée, pour la réduire ensuite au rôle de gouvernante.

Le mien n'y manqua point, et notre lune de miel n'eut rien à envier au plus brillant astre de ce genre qui ait jamais lui sur un ciel d'amoureux.

Nous ne nous quittions pas, nons formions les projets les plus riants pour cet avenir sans bornes qui s'ouvrait devant nous. Nous avions déjà élevé et marié six enfants le premier mois de notre mariage, nous ne pouvions être contents à moins.

Ces chimères nous occupaient plus encore que la réalité. Mon pauvre père, dont le bonheur avait été si court, nous regardait d'un œil mélancolique ; il souffrait, tout en jouissant de nos joies. Depuis ce moment, sa santé, déjà chancelante, déclina chaque jour.

Mme de Rudolstheim prit un gros rhume qu'elle ne soigna



pas, et qui devint une maladie grave, la première depuis son enfance. Elle en mourut en peu de temps.

Je ne fus pas inconsolable de cette perte : j'éprouvais pour ma tante plus de respect que de tendresse, et, sans le vouloir certainement, elle a contribué à développer chez moi les idées qui m'ont perdue.

Si je n'avais pas craint sa sévérité, ses remontrances, j'aurais laissé lire dans mon imagination, et une sage direction en eût atténué la fougue. Mais un regard de madame l'abbesse me glaçait jusqu'au fond de l'âme, quand mes lèvres s'ouvraient pour communiquer une remarque ou adresser une question.

Sa dévotion peu éclairée m'éloigna par des pratiques superstitieuses du véritable esprit religieux. Ma raison me montra la niaiserie de certaines formules, de certaines démarches, et, en enfant ignorante que j'étais, je ne distinguais pas le vrai du faux, le sublime du ridicule.

Mme d'Eguishem sentait cela; intimidée et muette en face de sa supérieure, elle n'osait se permettre une observation. Aussitôt que son devoir ne la retint plus à Blumemberg, elle exécuta son projet favori et entra, à Fribourg, dans un couvent des Bernardines, où elle ne s'occupa plus que de son salut.

Mon père, ainsi que je vous l'avais dit, languissait sensiblement. Nous passâmes l'hiver à le voir s'éteindre peu à peu, et à mesure que le mal augmentait, sa tendresse devenait plus vive et sa bonté plus adorable. Je dois rendre à M. de Moncabrié la justice de dire qu'il se montra pour lui un excellent fils. Wilfrid partageait nos soins et nos inquiétudes.

Peu de jours avant le dernier moment, nous étions réunis auprès du comte. Il m'appela et mon cousin aussi.

— Odile, me dit-il, je ne resterai plus longtemps sur cette terre, et avant de la quitter, je voudrais accomplir dans son entier un des désirs les plus chers de Marie. — Lequel, mon père? vos vœux sont une loi pour nous, vous le savez. — Je voudrais assurer le sort du dernier Blumemberg, de mon neveu. — Qu'à cela ne tienne, mon père, et ne craignez pas que je vous désavoue. — Il faudrait marier Wilfrid, le marier

richement, et je crois que cela est possible. — Marier Wilfrid! m'écriai-je, et pourquoi? — Parce qu'il n'a point de fortune, parce qu'il ne peut vivre seul : il lui faut une compagne, un intérieur.

Je n'avais jamais songé à épouser mon cousin, mais il règne un égoïsme involontaire au fond de nos sentiments. Je me sentais blessée qu'on le donnât à une autre.

— Vous êtes mille fois trop bon, reprit-il, je vous remercie, mon oncle, je ne veux pas me marier. — D'où vient cette résolution, Wilfrid? A votre âge on ne doit pas se prononcer ainsi.

Mon mari nous avait quittés au commencement de notre conversation.

— Je puis vous en dire la raison, mon oncle, elle n'a rien que d'honorable et de compréhensible. Je n'ai aimé, je ne puis aimer qu'une femme, cette femme en a choisi un autre ; pourquoi irai-je offrir ce qui ne m'appartient plus? Pourquoi jurer ce qui ne peut être vrai? En honnête homme, je dois rester garçon. — Vous avez encore assez de tendresse dans l'âme à côté de l'amour, Wilfrid, pour faire le bonheur de celle qui s'unirait à vous. Parlons sans détours. Adrienne de Recouvremont vous aime, seul ici peut-être je m'en suis aperçu. Je la demanderai pour vous à madame sa mère, et je crois être sûr qu'elle ne me refusera pas. — Oh! mon cousin, faites cela, m'écriai-je.

Ses yeux se tournèrent lentement vers moi, un nuage de larmes les voilait alors.

— Vous le désirez, Odile, demanda-t-il. — Je vous en supplie. — Cela contribuera à votre bonheur. — Certainement; Adrienne est si bonne, si jolie, et puis elle a une belle dot. Nous ne formerons qu'une même famille.

Ma nature généreuse venait de l'emporter; je désirais voir la position de mon cousin assurée.

— Je l'accepterai, ma cousine, répliqua-t-il après quelques réflexions ; mais j'y mettrai une condition qui dépend de vous. — Et laquelle? — Permettez-moi de ne la confier qu'à vous seule. — Parlez-lui, Wilfrid, interrompit le malade, je vais prier, je n'écouterai pas.

Nous nous approchâmes de la fenêtre.

— Vous allez entendre, ma cousine, ce que je ne vous ai jamais dit, ce que je ne vous répéterai jamais, et je ne crois pas manquer à mon devoir en vous ouvrant ainsi mon âme. Je vous aime; depuis que je suis au monde, vous avez été et vous êtes toujours la reine de mon cœur. J'épouserai Adrienne, mais elle saura que je n'ai pas d'amour pour elle, elle ne m'en demandera pas, et vous me jurerez de me regarder comme votre meilleur ami sur la terre. Vous me laisserez vous suivre de l'œil, vous me laisserez venir à vous, lorsque vous aurez besoin de mon secours; à cela près, je serai tout à ma femme. — Elle deviendra jalouse, Wilfrid. — Non, car je ne la tromperai pas, je lui avouerai tout; je l'aimerai autant que je puis aimer, et mon dévouement, désormais sans espoir, bien plus, qui ne *veut pas* d'espoir, ne saurait l'alarmer. C'est un rêve, une chimère; je la garderai, si je n'en parle pas. — Je vous enverrai Adrienne, mon cousin; vous causerez avec elle, et j'espère que tout s'arrangera pour votre bonheur.

Mon père entendit ces mots.

— Hâtez-vous, mes enfants, dit-il, il me reste à peine le temps d'en être témoin.

Mon amie se rendit à la demande de Wilfrid; elle écouta, les larmes aux yeux, ce qu'il lui confia de l'état de son cœur.

— Adrienne, ajouta-t-il en terminant, vous me connaissez: si je vous promets de vous consacrer ma vie, cette promesse sera sacrée et rien ne m'en fera dévier. Je n'ai pas pour vous cette passion extravagante que j'ai nourrie pour une autre, passion changée maintenant en un culte presque religieux; mais je vous aime, et, si vous voulez accepter la parole d'un homme d'honneur, ce sentiment peut encore vous rendre heureuse. — Wilfrid, répliqua la douce créature en lui tendant la main, je sais qui vous aimez, je n'en suis point jalouse, je l'aime aussi, moi! Je ne vous demande rien que ce que vous m'offrez. Et cela vaut mieux ainsi.

M. de Blumemberg baisa la main de sa fiancée avec une profonde reconnaissance.

Ils s'appréciaient mutuellement, et cette union commencée, en apparence, sous des auspices aussi défavorables, a eu plus

de bonheur que bien d'autres. Mon père eut la consolation de les bénir avant de rejoindre celle qu'il avait tant chérie.

VII

Un Revenant.

Cette mort fut pour moi une cruelle douleur; à peine si l'amour de mon mari parvint à sécher mes larmes.

Je me croyais seule au monde, maintenant que j'étais orpheline; je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de ne plus voir mon premier ami dans ces lieux si pleins de son souvenir, où nous avions passé ensemble de longues années.

M. et Mme de Blumemberg y restaient presque toujours, plutôt qu'à Recouvremont.

Wilfrid vivait heureux près de moi, et Adrienne, dont tout le romanesque se réfugiait dans son devoir, jouissait de ce bonheur que je lui donnais à mon insu.

Mon mari s'occupait presque exclusivement de l'usine qu'il construisait dans la vallée. Il fit jeter bas la ruine de Sainte-Gertrude, je n'osai pas m'y opposer.

Cependant je vis disparaître avec regret ce témoin des premières impressions de mon âme. J'avais tout confié à Ernest, et je craignais qu'il ne prît de l'ombrage si je lui témoignais le désir de conserver ce qu'il détruisait peut-être à dessein.

J'allais presque chaque soir le chercher au milieu de ses ouvriers: nous revenions ensemble au château, et cela me servait de promenade.

Peu de temps après la mort de mon père, je descendis comme de coutume jusqu'aux travaux. M. de Moncabrié n'était pas prêt encore; je m'éloignai de quelques pas et je m'assis près de la fontaine. Malgré moi, j'y retrouvai des pensées d'autrefois.

Je m'effrayai de ce qui serait arrivé si l'on n'eût pris la précaution d'éloigner Albert de l'Alsace.

— Où est-il? me demandai je; m'aime-t-il encore? Quand il m'aimerait, à quoi cela pourrait-il le conduire, puisque je ne suis plus libre et que je ne l'aime plus?

Ce jeune homme conservait de nobles élans, lorsqu'il était bien dirigé; une mauvaise tête, un goût effréné de dépense, le conduisirent à des actions indignes d'un gentilhomme. Cette conduite lui fut reprochée en plein théâtre, à Dresde, par un des seigneurs les plus en crédit à la cour; il lui donna un soufflet, se battit le lendemain et le tua. De là son exil, de là la découverte des fautes qu'il avait commises et la loyale indignation de son oncle. J'étais néanmoins bien heureuse de ne pas l'avoir épousé.

L'établissement de Blumemberg fut bientôt en pleine activité, et les relations de mon mari s'étendirent rapidement et lui donnèrent une impulsion nouvelle. Il voulut faire de la science et de l'art en faisant du commerce, et il appela auprès de lui quelques-uns de ses camarades de l'École, mécontents du régime actuel. Il leur fit bâtir un pavillon dans la forge et les chargea des travaux difficiles et aventureux.

Wilfrid se joignit à cette colonie, et nous eûmes bientôt, Adrienne et moi, une escorte de jeunes gens plein de talent, d'esprit et de savoir-vivre.

Ce fonds de société attira autour de nous ce qu'il y avait de jeune et d'élégant dans la province. Notre vallée, autrefois si tranquille, retentit du bruit des fanfares auxquelles se mêlaient le mouvement de la forge et le roulement des voitures, arrivant sans cesse de Strasbourg et de l'Alsace entière.

J'appris à monter à cheval, je devins une intrépide chasseresse. Je courais dans nos belles forêts, accompagnée de nos *aides de camp,* pour lesquels j'étais réellement un camarade. Nous sautions les haies, les fossés; nous faisions des paris, et, dans ce coin retiré du monde, fut exécuté plus d'un steeplechase qui, à Paris, aurait occupé huit jours les curieux.

Adrienne cessa d'être des nôtres à cause d'une grossesse assez avancée, mais Wilfrid ne me quittait pas. Nous allions presque chaque jour à quelque fête nouvelle.

Mon mari ne me refusait aucune dépense; j'aimais passionnément le faste, mon élégance passait en proverbe. Ma coquetterie augmenta en proportion.

Je ne m'occupais plus que de bals, de la danse, de la toi

lette, mon enfantillage de quinze ans revenait; l'amour et ses folies restaient si loin de ma pensée qu'il me semblait n'en avoir jamais eu. Mon innocence d'imagination tenait du prodige, une frivolité extrême remplaça ma rêverie.

M. de Moncabrié ne me contrariait pas, j'étais comblée des dons de la fortune et de la santé; ma gaieté avait quelque chose d'étonnant pour ceux qui ne me connaissaient point, tant elle était franche et naïve; jamais on ne vit une créature plus heureuse que moi pendant trois ans. Je n'avais le temps ni de penser, ni de sentir.

L'amour de mon mari s'envola et fit place aux spéculations et aux calculs de vente. Je ne m'en aperçus pas, tant l'amour me devenait superflu. Je ne donnais pas un regret à ce temps d'ivresse enfui pour toujours!

Ma cousine, au contraire, attachée à son mari par la naissance de son enfant, gagnait dans le cœur de Wilfrid autant que je perdais dans celui d'Esnest. Elle s'occupait dès lors uniquement de son intérieur. On n'eût pas reconnu la jeune fille romanesque, vaporeuse, dans la maîtresse de maison assidue, dans la mère admirable que j'avais sous les yeux.

La véritable vocation d'une femme est la maternité. Lorsqu'elle lui fait défaut, la femme sort de sa sphère et elle s'égare en cherchant à trouver ailleurs l'équivalent de ce qui lui manque. Mais rien ne remplace les émotions divines causées par le sourire de notre enfant, rien ne remplit notre cœur comme la préoccupation qu'il nous laisse; l'amant le plus chéri ne semble pas aussi beau, à notre œil prévenu, que le petit chérubin, notre successeur dans l'avenir.

Il n'existe plus de vieillesse, plus de changement, *on cesse* sans regret d'être jolie en voyant sa fille le devenir. Une seconde existence commence, une existence remplie, dévouée, toute dans une autre et sans rien de personnel. Heureuses, heureuses les mères!

Wilfrid aussi adorait son fils, il voulut que M. de Moncabrié en fût le parrain; celui-ci y consentit volontiers.

Ici, mon enfant, je ne puis m'empêcher de m'arrêter un instant, car je commence à comprendre combien ma tâche est rude.

J'arrive au commencement de mes fautes et de mes malheurs.

Je vais dérouler devant vous, non plus les joies pures et célestes de mon enfance, non plus les plaisirs bruyants, mais honnêtes, des premières années de ma vie de jeune femme, non plus les mêmes amours embaumées et calmes du hameau.

Je vais entrer dans les emportements de la passion, dans les tortures de la jalousie; je vais mettre à nu des plaies vives qui saignent encore.

Je dépouillerai et moi et le monde du masque qui nous couvre. Je vous dirai, armée d'un affreux courage, en mettant le doigt sur la blessure, en en réveillant la douleur : « J'ai souffert tout cela parce que j'ai fait cette action coupable, parce que, rebelle aux conseils de mon bon ange, j'ai oublié les principes de ma jeunesse et suivi une fausse direction. »

Je vous dirai tout cela, Raoul, et vous me croirez, car c'est avec mes larmes que je vous écris.

En ouvrant devant vous un nouveau théâtre, de nouvelles scènes, en vous amenant de nouveaux acteurs, je vous prie de ne pas me quitter de l'œil. Les nuances sont tout dans un récit de ce genre. On descend dans l'abîme sans s'en apercevoir, par une pente insensible. Si l'on s'en apercevait, on aurait peut-être le courage de se retenir.

Je dis : peut-être, Raoul; c'est que je n'en suis pas très-sûre.

VIII

Maladie.

Mon mari reçut un jour une lettre qui l'appelait en Provence; il hésita beaucoup à s'y rendre, non pour ne point me quitter, il n'avait plus besoin de ma présence continuelle, mais parce qu'il lui en coûtait de remettre à un autre le gouvernement de sa fortune.

Une seconde lettre le décida et il se mit en route.

Je restais indifférente, je ne m'inquiétais ni de son départ, ni de son retour, non pas que je n'eusse de l'affection pour M. de

Moncabrié; il existe dans notre cœur à toutes une case particulière destinée à notre mari; la plus oublieuse, la plus coupable même ne l'en chasse jamais entièrement. Les hommes ne comprennent pas qu'on puisse aimer passionnément un autre et conserver un sentiment très-véritable à celui dont on porte le nom. Cette parité de position et de fortune, cette sorte de solidarité que l'on contracte l'un envers l'autre, tout, jusqu'aux premiers souvenirs, nous lie et nous retient.

Mon mari m'embrassa sans tristesse, et je n'y fis pas attention : nous devions chasser ce jour-là un sanglier, j'entendais hennir mon cheval, j'entendais hurler la meute, les piqueurs sonnaient des fanfares, ce mouvement m'occupait bien davantage.

Le marquis monta en voiture et disparut; je l'avais suivi jusqu'au perron, prête à m'élancer en selle, je lui disais adieu d'une main, et de l'autre j'appelais le groom qui tenait la bride de ma jument, de ma belle Rowena, si fière et si coquette. Adrienne restait derrière moi, son enfant au cou et surprise de cette façon d'agir.

— Odile, me disait-elle, vous n'avez donc pas de chagrin?

— Mon Dieu! ma chère, pourquoi en aurais-je? Ernest part dans une bonne calèche, avec un courrier et deux domestiques; il va s'occuper de ses affaires, il ne court pas le moindre danger; je recevrai bientôt de ses nouvelles, nous nous reverrons dans quelques mois, comment voulez-vous que je m'afflige.

Je me mis à rire aux éclats.

— Chère Adrienne, vous avez toujours été exaltée, vous devez vous en souvenir. Moi, hélas! je vis sur la terre. — Et vous faites bien, ma cousine, reprit Wilfrid, le ciel se ferme trop vite pour ceux qui le rêvent.

Mme de Blumemberg crut que son mari faisait allusion à son amour d'autrefois! elle se retourna sans rien dire et rentra au salon. Le soir, en revenant de la chasse, nous lui trouvâmes les yeux rouges et les traits altérés. Wilfrid eut beaucoup à faire pour ramener le sourire sur ses lèvres, il ne fallut rien moins qu'un quart d'heure employé à l'état de berceuse pour que cette blessure se cicatrisât.

Pas un de mes compagnons ne pouvait lutter avec moi; le danger m'attirait, pour ainsi dire; le besoin d'émotion, dont je ne me rendais pas compte, me jetait tête baissée dans le péril. Je descendais nos montagnes au triple galop, au milieu des pierres et des ornières; quelquefois je fermais les yeux en apercevant la hauteur où j'étais placée : la tête me tournait et l'abîme me semblait inévitable.

Ce jour-là, je me sentis plus intrépide encore que de coutume, je défiai mes chevaliers; malgré les observations de mon cousin, je m'obstinai à franchir un fossé très-large : Rowena perdit pied en arrivant à l'autre bord, nous roulâmes toutes deux dans la fange.

Ma honte fut grande, je vous assure, quand on me retira de là; je n'avais plus figure humaine. Mes vêtements souillés, mon visage, mes cheveux couverts de boue, me firent monter la rougeur au front. Je me fis beaucoup de mal, mais je le cachai. J'y mis un amour-propre stupide, et je voulus absolument retourner au château sans attendre qu'on allât chercher ma voiture.

Je fis à mon arrivée une toilette très-brillante, je m'inondai de parfums, je m'efforçai d'être le soir plus sémillante que jamais.

La nuit je payai ma bravade. Une grosse fièvre me prit, il me fallut convenir que je ne pourrais me lever.

Deux heures après, la pleurésie se déclara tout à fait, et le médecin annonça la maladie comme très-grave. Wilfrid pensa en devenir fou. Adrienne apporta le berceau de son fils dans ma chambre et ne m'abandonna ni le jour ni la nuit. J'eus le transport, le délire, une espèce de folie; l'inquiétude redoubla.

On écrivit à mon mari; il répondit, en me recommandant à mon cousin, qu'il ne pouvait absolument quitter Marseille. Je n'oubliai pas cette preuve de dévouement incontestable.

Ma maladie dura trois semaines, pendant lesquelles la sollicitude de mes amis ne se démentit pas. Ils m'accablèrent de soins, de tendresse, et mirent tout en œuvre pour me dissimuler l'indifférence d'Ernest.

Un soir ils causaient près de moi, à voix basse, me croyan endormie, je me reposais seulement et j'entendais tout.

— Je ne conçois pas M. de Moncabrié, disait Wilfrid. Si Odile avait succombé, quels reproches il aurait eu à se faire de l'abandonner ainsi! — Eh mais! je conçois encore moins Odile, elle n'a pas songé à l'absence de son mari depuis sa maladie. Je suis effrayée du tour que prennent ses idées et ses sentiments; d'ici à quelques années, elle n'aimera plus rien. — Vous êtes dans une grande erreur, chère Adrienne, et vous méconnaissez singulièrement notre cousine. C'est un volcan couvert de cendres. On le croit éteint, on ne redoute plus d'explosion, mais une étincelle met le feu à ce cratère, et il brûle avec plus d'ardeur que jamais. Dieu veuille que ce ne soit pas l'histoire d'Odile! — Quand Odile aimerait son mari, où serait le mal? — Partout, ma chère, parce que son mari ne l'aime pas, qu'elle se lasserait de l'aimer sans espoir, et que la passion éveillée de nouveau chez elle irait loin, croyez-moi.

Je fis un mouvement involontaire, ils se turent : mais je réfléchis longuement sur ce que j'entendais. L'étonnement d'Adrienne, la prophétie de Wilfrid me sonnaient aux oreilles comme une cloche.

Ma convalescence arriva; nos amis se chargèrent de la rendre moins ennuyeuse. Ils vinrent, l'un après l'autre, causer et me faire la lecture dans ma retraite; je pris assez bien patience, pour une malade de mon espèce. Un de ces messieurs savait l'allemand. Je lui mis entre les mains le *Faust* de Gœthe et j'en écoutai avidement la lecture.

Il me sembla que pour la première fois j'en comprenais les beautés. Les amours de Marguerite me parurent suaves, ravissantes de passion et de vérité; je ne pensai plus à autre chose.

— Adrienne, disais-je à ma cousine, vous souvenez-vous comme vous effeuilliez des pâquerettes en montant au Hauenkœnigsburg? Marguerite en effeuillait comme vous, est-ce que vous aviez la même pensée qu'elle? — Je crois bien que oui, ma cousine, j'aimais déjà Wilfrid de toute mon âme. — Et moi, je n'aimais rien alors! — A présent aimez-vous davan-

tage? — Non, mon amie, *je n'aime plus*; à cette époque, *je n'aimais pas*, et cela ne se ressemble nullement. — Vous avez cependant votre mari, ma chère, et vous ne pouvez manquer de le chérir. — De le *chérir*, oui, mais c'est tout! — Cela reviendra. — J'espère bien que non, Ernest se moquerait de moi. — Le pensez-vous ainsi? — Oui, sans doute. Vous ne lisez plus de romans, Adrienne? — Je n'ai plus le temps, ma chère amie, et puis on ne me les défend plus. — J'en veux lire, maintenant, moi, je crois que cela m'amusera. — Vous vous trompez, Odile, et c'est une mauvaise lecture. — Une mauvaise lecture! ce divin, cet adorable docteur Faust, ce superbe giaour dont Byron nous raconte avec une plume de feu les ardeurs touchantes; ces pages d'*Amélie Mansfield*, où la passion découle à pleins bords, même votre *Mathilde*, que vous aimiez tant autrefois!... Mais laissons cela; quand serai-je guérie? Voilà les beaux jours revenus, nous irons, si vous le voulez bien, pour célébrer mon rétablissement, faire le voyage que nous projetons depuis longtemps dans les montagnes; nous irons voir les lacs et les cascades des environs de Gerardmer, cela achèvera de me remettre... Et je remonterai Rowena pour cette course; elle vaut tous les chevaux de montagne. — Même après sa chute? — Ce n'est pas elle qui est tombée, c'est le terrain. A sa place une autre m'eût tuée.

Depuis ce moment, mes rêveries se partagèrent entre les romans que j'écoutais et le plaisir que je me promettais dans ces excursions.

La nuit, en songe, je voyais ces beaux lieux, peuplés comme les champs Élysées antiques, des ombres de mes héros; je me promenais avec eux, je les interrogeais, j'entendais leurs histoires de leur propre bouche : c'était un mélange de différents langages, de différents sentiments. Je me rétablis néanmoins.

Mon premier désir fut de recommencer mes promenades. Je me sentais une inquiétude morale, de laquelle rien ne pouvait me guérir qu'une grande agitation physique. Pour la première fois de ma vie je pensais, et mon instinct me révélait que trop de pensées ne me valaient rien en ce moment.

Dès que je pus me tenir à cheval, je priai Wilfrid de m'ac-

compagner dans mes chères forêts, et nous commençâmes à gravir au pas la montagne du *Hagueneck*.

Quel charmant château que le Hagueneck ! Sa position, encadrée dans les hautes cimes du *Hauenlansberg*, des *Eguishem* et du *Hauenhastadt*, est une des plus romantiques que je sache. La tour carrée, à moitié démolie, le lierre et les plantes grimpantes qui la couvrent, forment une opposition remarquable avec les liserons, les petites giroflées jaunes croissant au pied des murailles et les immenses sapins qui les dominent. Un ruisseau bordé de bruyères et de pâquerettes murmure au milieu des roses, il forme des cascatelles dans les décombres, et se perd souvent parmi les aubépines, que le printemps couvrait alors de toutes ses splendeurs.

Il avait fait un orage le matin ; les bois exhalaient cette enivrante odeur que leur laisse la pluie ; la nature entière se montrait riante et forte, autour de moi et en moi. Mon cœur se mit à battre, sans que j'en pusse expliquer la cause. Je m'arrêtai, car je me sentis près de défaillir ; mille émotions contraires me montèrent au cerveau et je ne pus que m'écrier :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve ?

Mon cousin s'élança et me soutint. Nous faillîmes tomber de cheval tous les deux, les domestiques qui nous suivaient accoururent ; ma pâleur les effraya.

— Asseyons-nous ici un instant, dis-je, cela me remettra tout à fait. Ce lieu est si beau et le temps est si doux !

Nous nous assîmes, et Wilfrid me parla de chasses, de bals, de plaisirs ; il plaça entre mon cœur et moi une barrière d'étourdissements qui me calma peu à peu. Il dépeignit les toilettes splendides attendues de Paris ; il passa de là à une innocente critique de mes rivales en élégance, il me prédit leurs colères, leurs prétentions, et me fit enfin rire aux éclats ; or, le rire, sachez-le bien, mon enfant, est l'antipode des chimères ; rien de plus positif que le rire : une femme gaie, lorsqu'elle n'a pas atteint le dernier degré de la corruption, est presque toujours innocente, si sa gaieté reste franche et enfantine, bien entendu.

Nous rentrâmes pour dîner.

Il vint du monde le soir; je demeurai au salon, et la conversation fut étourdissante d'esprit.

Je ne retrouvai plus mon impression de la promenade, on ne m'en laissa pas le loisir.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, il était grandement question d'une partie aux lacs, dans l'intérieur des Vosges. Depuis plusieurs mois nous voulions les visiter; ma maladie avait dérangé ce projet, qui revint tout naturellement alors.

— Vous attendrez bien quelques jours, interrompit Wilfrid, au milieu de nos arrangements, car nous aurons un bon compagnon de plus. — Et qui donc? demandai-je. — M. de Moncabrié. Je viens de recevoir une lettre par laquelle il m'annonce son retour pour le commencement de la semaine prochaine. Il vous croit encore malade, ma cousine, et se figure que nous le trompons sur votre santé.

Cette attention inquiète de mon mari me surprit et me rendit heureuse. Je voulais l'aimer; bien qu'à cette heure je ne me fusse pas encore *signifié* cette résolution, elle n'en était pas moins prise, pour ainsi dire, à mon insu.

Hélas! je ne tardai pas à découvrir l'officieux mensonge de mon cousin. Le premier ingénieur de la forge arriva, il avait aussi reçu des nouvelles du marquis, et il raconta, le plus simplement du monde, que celui-ci revenait pour une vente de bois fixée au dimanche suivant.

Je regardai Wilfrid; il semblait tout interdit et baissait les yeux.

Ernest arriva, ainsi qu'il l'avait annoncé. Je me jetai dans ses bras avec une effusion de bonheur véritable.

Son valet de chambre déposa à mes pieds un coffre rempli de toutes les fantaisies orientales les plus riches et les plus coûteuses. Il avait, je crois, dévalisé le port de Marseille. C'étaient des écharpes, des châles, des étoffes, des bijoux, une vraie corbeille de mariage: j'en fus ravie.

Je sautai au cou de mon mari, qui me repoussa légèrement, avec ce geste de satiété de l'homme qui n'aime plus, et que toutes les femmes connaissent.

— Ah! lui dis-je blessée, reprenez tout cela je n'en veux plus. — Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il.

Il vit une larme rouler sur ma joue, il n'en devinait pas le motif.

Lorsque je le lui dis, vaincue par ses instances, il ne me comprit pas, il ne s'en était même pas aperçu; son mouvement avait été involontaire, et c'est bien plus triste que s'il l'eût fait exprès. L'indifférence qui se trahit ainsi naturellement est incurable, l'indifférence rassasiée ne peut se guérir.

Après la vente, nous partîmes pour *Gerardmer, Longemer* et *Retournemer.*

Ce petit voyage me promettait un plaisir infini.

Nous étions une joyeuse troupe, et Adrienne consentit enfin à nous accompagner.

Nous avions en outre une dame de Colmar et sa fille, laquelle allait épouser par amour un de nos habitués; puis une autre jeune femme, très-jolie, qu'on prétendait *fort liée* avec un de nos voisins.

Tout le monde était donc heureux; la perspective de passer ensemble une huitaine de jours, dans la liberté de la campagne, comblait de joie les amants: les jeunes gens se promettaient du plaisir, les maris de la bonne chère (mon cuisinier nous suivait, accompagné de toute une boutique de comestibles), les femmes s'occupaient d'être jolies; Adrienne avait Wilfrid; il ne manquait rien à personne, si ce n'est à moi : je n'y songeai pas en ce moment.

A Munster, M. de Moncabrié rencontra un marchand de fer et entama une affaire. Cette affaire, très-lucrative, devait se terminer sur-le-champ, et elle ne pouvait se conclure qu'à Belfort, à cause de différents renseignements indispensables; Ernest n'hésita pas, il vint m'en prévenir.

— Continuez sans moi, me dit-il, je tâcherai de vous rejoindre, mais, si je ne le puis pas, vous avez votre cousine et nos amis, je ne suis donc point inquiet. — Mon ami, lui répliquai-je, près de pleurer, vous devriez rester avec moi ; que nous fait un peu plus d'argent à gagner? ne sommes-nous pas assez riches? Et je me promettais tant de bonheur de votre présence ! — Quel enfantillage, Odile ! les affaires avant tout, dans ce siècle on n'a jamais trop d'argent. Vous vous amuserez très-bien sans moi, seulement n'allez pas vous casser le cou.



Je vous recommanderai à Wilfrid. — C'est juste, repris-je amèrement, vous n'avez pas besoin de cette inquiétude ; à travers vos occupations, c'est bien le moins que vous soyez tranquille.

Il ne me comprit même pas !

IX

L'Isolément.

Nous gravîmes le soir même le Haunek, qui sépare l'Alsace de la Lorraine.

Je répondais à peine aux plaisanteries des uns, aux galanteries des autres, aux attentions de tous. Je devins surtout maussade, je pris de l'humeur. Mon cœur souffrait moins alors peut-être que mon amour-propre et mon désir contrarié.

Nous voyagions à cheval, les routes ne permettant pas aux voitures de passer. Sur l'autre versant de la montagne se trouve une forêt de pins, suspendue au-dessus du lac de Retournemer; charmant bassin, limpide comme une fontaine, et reflétant dans ses eaux les cimes nuageuses qui l'entourent.

Au bord du lac, une maison de garde, bâtie en chalet suisse, est aussi propre qu'hospitalière ; nous résolûmes d'y passer la nuit, la distance était grande de là à Longemer.

Nous mangeâmes fort passablement, nous bûmes l'excellent vin de *Ribeauvillé*, aussi fort que le vin du Rhin, et puis l'on parla de danser.

Un de ces messieurs avait apporté à cette intention un violon de poche. Chacun prit place. Belle rage de la jeunesse, qui vous fait trouver délicieux un tel orchestre sur l'herbe ! On n'a de ces illusions-là qu'à vingt ans !

Je dansais avec notre ingénieur ; en face de nous se trouvaient la jeune femme dont j'ai parlé et son amant ; à ma droite, Wilfrid et Adrienne ; à ma gauche, le futur ménage; les autres personnes se promenaient dans le bois, sauf quelques jeunes gens qui buvaient encore.

Il fallut jouer trois fois la ritournelle. Aucun de nos par-

tenaires ne s'en apercevait, tous restaient en place causant à voix basse, nous seuls nous étions à la contredanse.

— Eh bien, figurons tous deux, s'écria mon danseur, après des tentatives inutiles.

Mais moi aussi, je restais clouée, moi aussi, je n'entendais pas la musique; mes regards erraient d'un couple à l'autre, je les examinais curieusement, ils semblaient si heureux! L'amour régnait sous toutes ses faces, l'amour qui espère, l'amour heureux, l'amour légitime, l'amour coupable.

Je ne voyais qu'amour autour de moi, et en reportant mes regards sur moi-même, je me trouvai seule, je me trouvai déshéritée à jamais de cet amour dont tous prenaient leur part : ce fut une découverte horrible, j'ai rarement souffert autant dans ma vie de souffrances.

— Oh! me dis-je en étouffant mes sanglots, je ne puis vivre isolée; moi aussi, je veux aimer, moi aussi, je veux être aimée! — Madame, reprit mon danseur, ils sortent enfin de leur contemplation, commençons la chaîne anglaise.

J'obéis machinalement, mon âme n'était plus là, elle cherchait dans le vide cette autre âme, sa sœur, à laquelle elle se donnerait tout entière; elle cherchait où s'appuyer, où se reprendre, et, je dois vous le dire, mon ami, parmi tant de pensées nouvelles, il n'en existait pas une de coupable. Ernest seul apparaissait à mon imagination.

Je me rappelais les premiers moments de notre mariage, je me rappelais combien de fois nous avions erré seuls et heureux dans les sentiers fleuris de la passion, et je n'aspirais qu'au retour de ces belles chimères, pour moi les réalités les plus certaines de la vie. Trahir mes devoirs me faisait horreur, *je ne comprenais pas* que cela fût possible.

Wilfrid m'observait sans cesse et s'aperçut bien vite de mon changement. Il craignit que je ne fusse malade et me le demanda.

Rassuré sur ma santé, il chercha une autre cause.

— Qu'avez vous donc enfin, Odile?

J'hésitai une minute, mais j'étouffais, j'avais besoin d'ouvrir mon âme : j'entraînai mon cousin au bord du lac.

— Wilfrid, murmurai-je avec des sanglots, moi, ici, je suis



seule ! — Vous vous en apercevez ! répliqua vivement M. de Blumemberg.

Puis, fâché de laisser ainsi percer sa pensée :

— Vous n'êtes pas seule, continua-t-il, vous avez un mari qui vous aime, vous avez un frère en moi, une sœur en Adrienne, des amis dévoués : que vous faut-il de plus ? — Il me faut Ernest, Ernest tel qu'il était lorsque je devins sa femme, lorsque trop jeune, trop enfant alors, je ne comprenais pas cette vérité, qui me tuera peut-être, que l'amour est indispensable au bonheur. Oh ! qui me le rendra ? — Vous-même, Odile, si vous le voulez bien. Non pas ce qu'il fut dans ces instants d'ivresse, mais ce que vous devez le désirer maintenant, avec un sentiment plus réel, plus solide, plus exempt de trouble et de déception. — Vous ne m'entendez donc pas, Wilfrid ? repris-je impatiemment ; je veux ce trouble, ces déceptions, car, à côté des orages il y a le bonheur, et, je vous le répète, sans ce bonheur je rejette mon existence. — Prenez garde, ma cousine, vous tombez dans une étrange erreur. Dans le mariage, si l'amour vient, s'il reste, il apporte le bonheur, sans doute ; mais, à côté de l'amour, il y a autre chose, il y a un élément plus sûr de félicité constante, il y a ce que nous éprouvons l'un pour l'autre, Adrienne et moi. Croyez-vous que nous soyons malheureux ? — Mais vous aimez Adrienne d'amour et elle vous aime de même !

Wilfrid jeta sur moi un regard que je n'oublierai jamais, un regard dans lequel se résumait une passion contenue pendant tant d'années, une passion qui devait durer autant que lui, et le reproche muet de l'avoir méconnue.

— Vous savez bien, Odile, reprit-il après un silence, que je ne puis avoir d'amour pour personne, et quant à ma femme, elle est trop mère, trop sainte et trop calme pour que la passion approche maintenant de son cœur. Non, nous nous aimons *mieux*, si ce n'est *plus*. Bannissez de cette jolie tête les folies romanesques, ma chère enfant, ou vous êtes perdue, ou vous apporterez le désordre et le malheur dans ce coin de terre, jusqu'à présent si tranquille. On peut se vaincre, croyez-moi ; il s'agit de le vouloir seulement, et une femme comme vous doit avoir une volonté ferme.

J'écoutais Wilfrid avec un saisissement douloureux, avec un pressentiment pénible. Je sentais qu'il avait raison ; pourtant ce langage n'était pas celui qu'il fallait à mon cœur.

Il me parlait raison trop tôt, je n'étais pas en état de l'entendre ; il fallait d'abord me ramener par des voies insensibles, par le chemin de l'affection, où l'on marche sans défiance, en se reposant sur elle, et qui conduisent, sans qu'on s'en aperçoive, aux routes difficiles du devoir.

Il alla trop vite, je compris sa résistance, je m'en blessai, et ma confiance se ferma sans retour.

Mais je me tus, mais je le craignis, et dès lors mon bon ange s'envola.

X

Scène de ménage.

Pendant les huit jours que dura notre excursion, je me sentis tout autre qu'à l'ordinaire ; je pensai à Ernest avec une continuité persistante ; je repassai dans ma mémoire ses tendres serments d'autrefois et je me promettais de voir renaître ces beaux jours.

Je redoutais Wilfrid ; il me prêchait de toute sa raison, et Adrienne, instruite par lui, faisait de vains efforts pour me convaincre. Nous revînmes enfin à Blumemberg, le marquis n'y avait pas paru.

Je m'inquiétai alors : c'était une variation de sentiments, et cela me rendit une nouvelle ardeur. J'envoyai partout savoir de ses nouvelles ; j'appris que M. de Moncabrié se rendait à Strasbourg, toujours avec son marchand de fer.

—Eh bien, ma chère, me dit Adrienne, il reviendra. — Vous ne parliez pas ainsi lorsque mon mari partit pour la Provence, ma cousine, vous vous étonniez de ma froideur. Qu'y a-t-il de changé à présent ?

Adrienne hésita.

Elle soutenait une thèse contre sa pensée, et parce que Wilfrid lui en avait fait une loi. Mon observation lui coupa la parole, je m'en aperçus.

— Il n'y a rien de changé, Adrienne, repris-je en souriant, rien que moi. Vous, vous pensez toujours de même, néanmoins vous répétez une leçon.

Plusieurs jours se passèrent; mes impressions prenaient plus de force, je les nourrissais avec amour, je les augmentais de tout ce que les choses extérieures m'apportaient de poésie.

Je faisais des vers et j'écrivais des pages brûlantes, que je jetais aux vents, car je n'aurais osé les montrer à personne, même à Ernest.

Je pris enfin la résolution de lui tout dire, et une fois bien décidée à cette démarche, j'attendis son retour plus impatiemment que jamais.

Il m'écrivit, il restait à Strasbourg pour ses affaires. Il était joyeux, content, et me priait de l'excuser.

Wilfrid me crut tranquille, parce que je ne me plaignais pas. L'homme le plus fin et le meilleur manque presque toujours d'adresse en face du cœur d'une femme. Il alla à Recouvremont et me laissa Adrienne, bien moins tranquille que lui.

M. de Moncabrié, après un mois d'absence, arriva un matin lorsque je l'attendais le moins. Il m'éveilla; cette joie fut si forte que je me trouvai mal.

Il n'en pouvait croire ses yeux.

Je le couvrais de baisers, je tenais sa main sur mon cœur; ces manières m'étaient peu habituelles, et, malgré sa préoccupation de choses indifférentes, il fallut bien qu'il s'en aperçût.

— Vous êtes une enfant, Odile, me répéta-t-il; il faut que je parle à M. Cordier, notre ingénieur, à mon régisseur; je n'ai pas de temps à perdre.—Non, non, vous ne me quitterez plus, tu ne me quitteras plus, Ernest, ou je mourrais.

Il se mit à rire aux éclats.

— Tu as mal aux nerfs, ma chère amie, tu as fait de mauvais rêves, et maintenant tu extravagues; est-ce qu'on meurt ainsi? — N'en ai-je pas été bien près? — Oui, d'une fluxion de poitrine et d'une chute de cheval, non pas de mon absence.

Je crus le moment arrivé d'exécuter mon grand projet, et je m'assis sur mes oreillers en disant :

— Ernest, j'ai à vous parler très-sérieusement.—Ma chère, je ne demande pas mieux, mais pas en ce moment, cela ne se peut pas; je vous écouterais mal, on m'attend. — Ce que j'ai à vous communiquer est plus grave que tout ce que l'on pourrait vous apprendre, monsieur : il s'agit de notre bonheur.

Il rit encore.

— Mon Dieu! Odile, que vous êtes singulière! vous voilà solennelle comme un sermon de Massillon. Notre bonheur! ne sommes-nous donc pas heureux ?— Vous, monsieur, peut-être, mais pas moi.

Il était assis sur mon lit, je tenais sa main, il me donna une brusque secousse et se leva.

— Laissez-moi aller, Odile, cela vaut mieux, car vous finirez par me donner de l'humeur.

Et il sortit de l'appartement.

De l'humeur! moi qui attendais une magnifique scène, moi qui l'avais déjà répétée vingt fois dans mon imagination. Il y avait là de quoi démonter le romantisme le plus complet.

Je me levai furieuse, je m'habillai de même, je fis une magnifique toilette, c'est-à-dire la toilette la plus simple du monde, mais la plus *assassine*, et je me dis tout bas :

— Essayons si son humeur résistera à cela.

Elle n'y résista point, car elle n'existait plus depuis longtemps.

Il entra dans la salle à manger aussi libre d'esprit, aussi dégagé qu'à son arrivée.

Adrienne me fit un compliment sur mon bonnet et sur mon peignoir de mousseline des Indes, mon mari parla politique pendant ce temps avec M. Cordier et le curé de Blumemberg.

J'aurais eu un chapeau de chien savant et une robe de velours qu'il ne l'aurait même pas remarqué.

En sortant de table il retourna à la forge, je rentrai chez moi et j'essayai de lire. *Antony* venait de paraître. On m'avait envoyé ce drame; je me plongeai dans un grand fauteuil, et bientôt j'oubliai tout pour la magique histoire qui se déroulait sous mes yeux. Rien ne pouvait m'impressionner davantage. La passion était là, ardente, échevelée, sans frein; elle

était telle que je la rêvais, avec ses jalousies, ses fureurs, son délire. Je m'identifiai en elle, et dès lors je ne pus penser ni parler d'autre chose.

On se réunit pour le dîner, je mis la conversation sur ce sujet, tant caressé dans ma tête.

— Votre Antony est un fou, disait M. de Moncabrié. S'il existait, il irait aux Petites-Maisons et ne trouverait pas une femme comme il faut qui voulût le recevoir. — Eh bien, moi, monsieur, j'adorerais un homme semblable. — Un homme qui vous tuerait? — C'est justement pour cela. — Vous êtes aussi folle que lui, ma chère; heureusement je puis être tranquille, vous ne rencontrerez pas d'Antonys, ils sont impossibles par le siècle qui court. Vous appelez le sentiment de cet homme de la passion, vous, une femme distinguée, une femme d'intelligence! C'est de l'instinct brutal, c'est la bête défendant sa femelle! — Oh! monsieur, fi donc! Pouvez-vous parler ainsi des nobles sentiments du cœur! — Ma chère, le bon moyen d'éviter la déception, c'est de réduire les choses à leur expression véritable, et je vous ai défini votre furieux. — Vous ne comprenez pas cela, monsieur, interrompis-je d'un air de souverain mépris, parlons d'autre chose.

La conversation en resta là, mais je n'abandonnai pas mon projet. Je voulais ouvrir mon cœur à Ernest; je le guettai donc le soir, et dès qu'il fut seul dans son cabinet, où il restait toujours au moins une heure avant de se coucher, j'allai l'y rejoindre.

Il sourit en m'apercevant.

— Vous voilà donc, belle passionnée, dit-il. — Oui, mon ami, je viens causer avec vous; pourquoi m'appelez-vous ainsi? — C'est que vous mettez de la passion partout. — Et vous, vous n'en mettez nulle part. — Je suis plus vrai et plus raisonnable. — Cela est possible, pourtant cette raison me rendra folle. — En vérité, vous l'êtes déjà! — Je désire vous ouvrir mon cœur, Ernest, me faire connaître à vous, qui ne m'avez jamais connue, et peut-être ensuite nous pourrons être heureux. — J'écoute, me répondit-il d'un air moqueur, en s'établissant dans son fauteuil, en homme qui va entendre une lecture ennuyeuse. — Vous savez comment se fit notre

mariage; vous savez que j'étais une enfant, tout à la fois romanesque et rieuse, quand je vous épousai, parce que mon père feignit de contrarier mon goût, afin de lui donner plus de puissance; vous savez tout cela; pourtant il y a une chose que vous ne savez pas : je ne vous ai jamais aimé. — Étrange et flatteur aveu! — Non, je ne vous ai jamais aimé d'amour. — Alors vous aimiez donc ce M. de Tonnay? — Pas davantage. — Et qui donc? — Personne. — Personne? — Non, je n'ai eu d'amour pour personne. Ces sentiments éphémères et imparfaits restaient aussi loin de la passion que de l'indifférence. — Comment savez-vous cela? — Je le sais par comparaison, par la connaissance de moi-même. — Vous aimez à présent sans doute? — Mon ami, j'aimerais, si vous vouliez. — Si je voulais, moi? — Vous, vous seul. Voyez-vous, Ernest, chez certaines natures les sentiments, les impressions ne se développent que bien tard. Jusqu'ici je n'ai été qu'une petite fille sans énergie, sans idée; j'ai été coquette, légère, ainsi que vous le disiez tout à l'heure. Cela m'a suffi; à présent cela ne me suffit plus; le voile tombe de mes yeux, je sens le vide de mon existence, je sens l'isolement dans lequel je végète, et j'ai cherché autour de moi la cause de cette tristesse. J'ai besoin d'amour, Ernest, vous seul au monde avez le droit de m'en donner, c'est à vous que j'en demande, ne m'en refusez pas.

Mon mari me regarda étonné.

— De l'amour, Odile? j'en ai beaucoup pour vous, c'est-à-dire autant qu'un homme de trente-six ans peut en ressentir, après plusieurs années de mariage, de cet amour qui dure toute la vie, parce qu'il est raisonnable. — Ce n'est pas de la raison qu'il me faut, entendez-vous? c'est de la passion, de la passion jeune, ardente, telle que je crois devoir l'inspirer. Il y a un grand malheur dans notre vie : vous en avez fini avec le cœur, lorsque je n'ai pas commencé encore; vous n'avez plus d'autre désir que le calme et le bien-être, lorsque moi je ne puis vivre que dans l'agitation et le mouvement. Comment nous entendre alors?

— Et vos devoirs, Odile? — Je les connais et je les accomplirai; mais quelle force a le devoir en face du bonheur?



Quels combats ne faut-il pas livrer aux fantômes qui vous poursuivent, qui vous crient de les suivre! — Ma chère, je ne comprends rien à tout cela. — Vous ne comprenez pas? — Absolument pas. — Faut-il alors vous dire toute ma pensée, vous la dire aussi coupable qu'elle l'est, qu'elle l'est malgré moi, mon ami? Eh bien, sachez-le donc, si vous ne voulez pas me donner cet amour que je vous supplie de m'accorder, si vous refusez de veiller sur moi, de guérir mon âme malade et blessée, il arrivera quelque malheur. — Eh! mon Dieu, lequel? — Ou je deviendrai folle, je le répète, ou j'en aimerai un autre; je ne vois pas de troisième parti. — Ma chère amie, je vous défie de devenir plus folle que vous ne l'êtes. — Non, non, je chercherai ailleurs ce que vous méprisez tant.

Il partit d'un éclat de rire.

— Chère Odile, ceci arrive au drôle; me prévenir que vous me tromperez! C'est peine perdue, je ne le crois pas. Je vous connais mieux que vous-même. Votre esprit élevé, votre noble intelligence, vos principes si sûrs ne céderont point ainsi aux caprices de votre santé. Vous avez mal aux nerfs, vous prenez cela pour un vide de cœur, et vous bâtissez là-dessus des châteaux de cartes qu'un souffle renversera. Croyez-moi, ma chère, réfléchissez, occupez-vous, chassez la tentation, bannissez les illusions et la rêverie. Regardez de près la position que Dieu vous a faite. Belle, riche, jeune, vous avez un mari honnête homme, qui vous appartient corps et âme; si vous formez un désir, on le satisfait sur-le-champ; que vous faut-il de plus? Avec votre caractère, vous laisserez-vous dominer par de froides théories, impossibles à exécuter, et qui tuent ceux qui les suivent? Encore une fois, je ne le crois pas, je ne peux le croire. Nous ne parlerons plus de ce sujet pénible. Mettez la sourdine à votre imagination, elle vous mènerait trop loin, si vous l'écoutiez.

En achevant ces mots, mon mari se leva, me prit la main, me conduisit à ma chambre, et m'y laissa.

Je restai à la même place, aussi étonnée que s'il m'eût annoncé la chute du globe : un torrent de larmes me soulagea, je m'enfermai et je pleurai ainsi toute la nuit.

XI

La Première Erreur.

Cette soirée décida de mon sort : la passion, que je pouvais encore diriger, qui se serait portée vers mon mari, s'il l'eût acceptée, chercha un autre but à son avidité.

Ernest, par sa raisonnable et moqueuse indifférence, mit le sceau à mon malheur. Je me renfermai en moi-même, je m'abandonnai à mes extravagants désirs, je devins enfin prête à succomber aussitôt que se présenterait l'occasion.

Quel chemin j'avais fait en un mois ! Je *comprenais* maintenant que j'en pouvais *aimer* un autre, d'un amour platonique, il est vrai, mais je descendais déjà et je ne m'en doutais guère. Je parais les idoles que mes lectures me présentaient, j'aimais tour à tour les héros de tous les poëtes, en attendant que j'en eusse un moi même. Il ne tarda pas à paraître.

Un des châteaux voisins, inhabité depuis longtemps, appartenait au comte Léonce de Chambourg. Orphelin, et élevé par ses tuteurs en pays étranger, il entra au service à son retour en France ; il n'avait pas songé jusque-là à visiter l'héritage de ses ancêtres, lorsqu'un beau jour nous le vîmes paraître en Alsace, et il me fit une visite.

Léonce de Chambourg, à vingt-cinq ans, était grand, élancé, d'une physionomie mobile et spirituelle. Son visage, sans offrir une régularité parfaite, avait un charme immense d'intelligence et de distinction. Il avait reçu une éducation admirable, de ces éducations si rares chez nous depuis la Révolution; il montrait toute la bonne grâce, toute la galanterie d'un courtisan de l'Œil-de-bœuf.

Il ne manqua pas de me trouver belle, et, en moins de trois semaines, il prit pour moi un amour passionné.

Notre proche voisinage, l'affabilité de ses manières nous rapprochèrent promptement, et chaque soir il se joignit à notre cercle intime.

Ernest l'appréciait beaucoup ; ils chassaient ensemble, ils raisonnaient de choses graves et philosophiques ; avec moi,

M. de Chambourg parlait poésie et romans; avec Adrienne, il devenait presque *mère de famille*; avec Wilfrid, il causait service militaire; avec les ingénieurs, mathématiques : il disait à chacun ce qui lui convenait le mieux et plaisait à tous.

M. de Moncabrié me quitta à cette époque pour un voyage d'Allemagne, où l'appelaient les intérêts de son entreprise. Je ne cherchai ni à le retenir, ni à l'accompagner.

Depuis notre explication, un mur d'airain s'élevait entre nous ; je lui parlais à peine, je le fuyais presque, je crois qu'il ne s'en apercevait pas.

Après son départ, le comte de Chambourg continua à venir chaque soir, et souvent, dans la journée, nous montions à cheval ensemble, quoique toujours accompagnés de Wilfrid, d'Adrienne, ou de quelques-uns de nos commensaux. Ses regards m'apprenaient ce qu'il n'avait pas encore osé me dire, et ma pensée caressait ce souvenir, je l'avoue. Mon amour-propre et ma sympathie flattés à la fois, il fallait bien peu de chose pour que mon cœur allât plus loin qu'eux.

Un matin, je rêvais dans le parc, au pied d'une vieille tour, reste de l'ancienne forteresse de Blumemberg : je lus quelques vers de Lamartine, et je fermai le livre, afin de causer avec mon imagination, où Léonce dominait tout depuis quelque temps.

Il faisait une de ces belles matinées d'été, si pleines de charme et de poésie. J'écoutais le bruit du ruisseau, j'écoutais chanter les fauvettes et les pinsons dans les grands arbres ; je m'enivrais de cette mélodie enchanteresse.

Tout à coup des pas légers retentirent derrière moi, je retournai la tête, et je vis le comte debout à mes côtés.

Je me levai embarrassée et presque tremblante; je balbutiai quelques paroles et lui me répondit de même. Ces premiers moments de tête-à-tête furent plutôt pénibles qu'agréables, bien que fort désirés peut-être.

Je me remis la première, c'était tout simple, j'aimais moins. Je fis signe à M. de Chambourg de s'asseoir près de moi.

Il obéit en silence.

J'avais posé mon livre; il me demanda la permission de le voir, je la lui accordai.

— C'est *notre* Lamartine, madame? — Oui, monsieur, *notre* Lamartine, car il appartient à toutes les âmes généreuses.

M. de Lamartine a sur sa conscience littéraire bien des péchés d'amour de cette époque-là; ses *Méditations* devenaient une espèce de franc-maçonnerie; elles servaient de mot d'ordre aux imaginations vives, aux âmes rêveuses, et une des choses les plus vraies de M. Charles de Bernard, dont le ravissant talent en présente tant de vraies, c'est la femme de quarante ans, distribuant les vers du chantre d'Elvire et les étoiles du ciel à ses amants d'un jour.

Nous parlâmes donc pendant bien longtemps poésie : sur cette trace glissante, nous ne tardâmes pas à succomber. Le mot d'amour voltigeait sur nos lèvres à chaque instant; le devoir d'un côté, le respect de l'autre, nous retenaient. Mais, hélas! mon enfant, la passion nous envahissait, elle pénétrait nos âmes et nos pensées, elle faisait battre nos cœurs; ce doux poison m'enivrait déjà et je ne l'avais pas goûté encore.

Complétement sous le charme, je retins M. de Chambourg à dîner. Je voulais prolonger cette extase ravissante, et, par un compromis trop ordinaire à notre faiblesse, elle ne coûtait rien à ma conscience.

M. et Mme de Blumemberg couchaient à Recouvremont. M. Cordier seul restait au château; c'était un témoin, mais ce n'était pas un auditeur; perdu dans ses calculs algébriques, à moins qu'il ne les jetât entièrement de côté, comme à Gerardmer, et cela lui arrivait au plus une fois tous les ans, il n'écoutait rien de ce qui se disait autour de lui.

Notre conversation continua donc, presque comme si elle n'eût pas été interrompue. Nous déraisonnâmes à qui mieux mieux, et la toilette délicieuse que j'avais improvisée produisit tout l'effet que j'en pouvais attendre.

Le soir nous fîmes de la musique.

Jamais sur le théâtre une cantatrice plus passionnée ne rendit avec plus d'expression les beaux motifs de Rossini, de Meyerbeer ou de Mozart: certes, on ne pouvait donner à l'amour de plus magnifiques interprètes que ces grands maîtres et le sublime poëte auquel nous avions eu recours d'abord.

Je tremblais d'émotion; lorsque j'eus chanté, j'étais rouge

et brûlante ; je m'approchai du balcon, une autre splendeur m'attendait : celle de la nature et d'une nuit d'été dans tout l'éclat de mon admirable pays, éclairée par la lune la plus pure et par des milliers d'étoiles.

Léonce me suivit ; nous nous appuyâmes sur la rampe de pierre, au-dessus d'un précipice de cinq cents pieds.

En cet endroit, le château est bâti sur une roche coupée à pic, en bas de laquelle le torrent roule ses flots d'argent La lune semait de ses paillettes la cime des arbres, penchés vers cet abîme, pendant que le gouffre restait plongé dans des ténèbres épaisses, d'où sortait le bruissement de la cascade. Au loin, la plaine d'Alsace déroulait ses fertiles vallées, et le Rhin, se perdant à l'horizon des montagnes, promenait sa magnificence.

Il n'y eut plus entre nous deux que le silence. Aucun mot ne pouvait nous satisfaire. Nos poitrines se gonflaient de ce bonheur sans nom, qui n'a qu'un éclair de durée dans la vie. Nous nous parlions sans nous rien dire, sans nous regarder. Une larme tomba de ma paupière sur ma joue ; je contemplais la voûte azurée, les astres, je n'appartenais plus à la terre, Léonce suivait mes yeux, nos pensées se rencontraient, nous étions à l'unisson le plus complet et le plus réel. Sa main chercha la mienne, sans qu'il y eût de sa part un dessein arrêté ; je ne la retirai pas, je ne songeai point à le faire. Ma vie de femme commençait seulement alors, je cessai d'être enfant, je jetai loin de moi les langes de l'indifférence, j'entrai dans la voie si large et si dangereuse des passions.

Avant de nous séparer, le comte me jura une constance éternelle à laquelle je croyais fermement. Si je n'y répondis point, si je ne promis pas aussi d'aimer toute la vie, c'est que la pudeur du premier aveu résistait encore chez moi.

Je me sentais dans un étourdissement inaccoutumé, mon cœur bruissait à mon oreille, mais je ne me rendais compte de rien. Je ne devais aimer que mon mari, je le savais instinctivement, je comprenais que j'en aimais un autre, pourtant je ne l'avouais pas.

Avais-je besoin de le faire ? d'ailleurs, ne l'avait-il pas deviné ?

Avec sa présence s'évanouit la fascination dont j'étais saisie, je me rappelai ce qui venait de se passer, mon bon ange m'envoya les remords et une crainte effroyable des suites. Les principes que j'avais été si près de méconnaître se représentèrent à mon esprit, j'eus honte de ma conduite, c'est-à-dire de ma pensée, car ma pensée seule était coupable, et ma nuit se passa dans les larmes.

Un combat terrible,

Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,

dit M. de Lamartine, ce combat donc se livra sans relâche entre mon devoir et la séduction. Je ne pouvais renoncer sans mourir, croyais-je, à ces délices auxquelles j'étais à peine initiée, et je ne pouvais vivre avec les reproches tumultueux de ma conscience; j'eus alors un véritable moment de désespoir, je conçus mille projets, plus fous les uns que les autres, dont le plus exécutable était d'aller retrouver Mme d'Eguishem dans son couvent, en cachant, même à mon mari, le lieu de ma retraite.

Lorsque je sonnai, ma femme de chambre m'apporta une lettre et un immense bouquet de fleurs les plus rares et les plus odorantes.

Je savais d'avance d'où venait ce présent, la lettre brûlait mes regards, je n'osais pas la toucher, je me rappelais l'effet produit sur moi par celle d'Albert de Tonnay, et je redoutais ce danger dont j'avais déjà éprouvé l'atteinte.

Enfin je ne résistai plus, je rompis le cachet, et je me plongeai dans la volupté décevante d'une lettre d'amour, écrite avec un cœur passionné et réellement épris, une imagination jeune et un esprit supérieur. Je dévorai ces lignes, puis j'en pesai chaque mot, chaque expression; elles se gravèrent dans ma mémoire en traits que je crus ineffaçables, et tout ce que je pus obtenir de ma vertu, ce fut de n'y pas répondre.

M. de Chambourg revint dans la journée, j'étais sortie à cheval, par suite de mes résolutions, auxquelles la lutte ajoutait plus de force. Il parcourut tous les environs et ne me re-

trouva pas; je courais à Recouvremont chercher Adrienne et Wilfrid, puissants auxiliaires à ma résistance. Wilfrid consentit, non pas à m'accompagner, une affaire indispensable le retenait ce jour-là chez lui, mais à me rejoindre le lendemain. Adrienne restait près de madame sa mère.

Le soir, je vis entrer Léonce pâle, défait; il répondit à peine à mes questions, à celles de M. Cordier, et, lorsque celui-ci nous eut laissés seuls, il me demanda si je voulais le faire mourir de chagrin.

Je fus saisie de ce brusque débat, je balbutia en le repoussant, il devint plus pressant encore : le danger se dressa alors, menaçant, devant moi; j'appelai à mon secours le courage de mon devoir, et je me décidai à terminer sur l'heure un débat aussi pénible.

— Monsieur de Chambourg, dis-je, nous ne nous sommes pas compris, je suppose. Vous avez pris un instant de folle rêverie pour un sentiment coupable, vous m'avez écrit ce matin comme si je vous donnais le droit de compter sur mon amour; vous m'adressez maintenant le reproche de ne pas vous entendre. Il faut que vous appreniez à me connaître.

» Je respecte mes devoirs, je les chéris, je n'y manquerai jamais. Si une amitié de sœur peut vous satisfaire, vous consoler de ce qu'il ne m'est pas permis de vous donner, comptez sur la mienne; elle aura la tendresse, le dévouement, la sincérité que ne vous offrirait pas l'amour de bien des femmes. Si cette affection ne vous suffit pas, ne nous revoyons plus; par ce moyen, nous oublierons ce que ni vous ni moi ne devons nous rappeler.

A mesure que je parlais, le visage de Léonce devenait plus sombre ; il reflétait, comme un miroir, les mots que je prononçais. Il prit enfin une expression d'ironie amère en me jetant ce mot : « Coquette ! » comme la plus sanglante injure qu'il pût m'adresser.

Nous étions tombés dans la vulgarité la plus vulgaire. Il n'existe pas de femme qui, pour excuser à ses propres yeux l'amour qu'elle désapprouve, ne l'ait revêtu du masque de l'amitié, et pas un homme qui, à une semblable proposition, n'ait supposé un calcul de coquetterie de sa part. Simple al-

phabet de la chose! Les gens inexpérimentés seuls donnent ce travers.

Rien ne prouve davantage la bonne foi d'une femme que cette éternelle rubrique à laquelle elle se laisse prendre, et, certes, tout autre qu'un amoureux fort jeune le comprendrait à merveille. Une coquette a bien d'autres moyens, elle sait trop les ruses, les finesses du métier, pour se poser ainsi en pensionnaire; elle se rirait au nez à elle-même.

Quoi qu'il en soit, nous étions deux enfants; nous ne manquâmes ni l'un ni l'autre à ce que nous devions dire, nous n'étions dans le vrai ni l'un ni l'autre.

Je demandais à toute force une illusion pour me sauver de ma conscience; lui voulait une réalité qui répondît sans feinte à sa brûlante folie. Nous disputâmes de la sorte toute la soirée, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; enfin l'*amitié* l'emporta sur la passion, et nous nous jurâmes un sentiment fraternel qui commença par un échange d'anneau et par la permission de nous appeler Léonce et Odile.

Je dormis parfaitement cette nuit-là, je fus tranquille et heureuse: je m'étais persuadée de mon innocence, il n'en fallait pas davantage pour trouver le repos.

Le lendemain Wilfrid arriva.

Je fus presque fâchée de l'avoir dérangé pour *si peu de chose*. Je le reçus néanmoins comme à l'ordinaire. Nous reprîmes nos promenades, auxquelles Léonce s'associa de nouveau; il revint le soir. En apparence, rien ne fut changé dans nos relations.

Cependant *mon ami* se montra tout à coup triste et maussade; il affecta un éloignement presque malhonnête pour mon cousin, lui, si poli, si bien élevé, et je reçus un jour quatre pages de plaintes jalouses: je ne tenais pas ce que j'avais promis; Wilfrid affichait des manières et des privautés interdites à lui, *l'ami de choix*, l'ami si dévoué, l'ami qui se sacrifiait si héroïquement à ma volonté. Qu'était un cousin auprès de tout cela?

Je ne manquai pas de lui écrire à mon tour que Wilfrid, bien avant lui, avait fait mieux encore, qu'il méritait par conséquent ma reconnaissance. C'était d'ailleurs mon seul parent, et il me semblait très-outrecuidant à Léonce de se plaindre,

rsque je le plaçais dans mon cœur très au-dessus de cet ıtre *héros*, tout aussi *héroïque* que lui-même.

Je me croyais moi-même une *héroïne*, de résister à de semables tentations; il en résultait nécessairement que pas un s hommes de Plutarque, pas un des martyrs du calendrier nous le disputait en grandeur.

Voilà pourtant comme on divague à vingt ans, souvent plus rd, lorsque le cœur reste de bonne foi.

Mon *ami* se calma un peu par mes assurances, mais il prit autres fureurs quand M. de Moncabrié revint. Je crus qu'il rdrait la tête.

Il passait les nuits à la fenêtre de son salon, d'où on découait les miennes, pour voir les lumières et savoir ce qui se ssait à Blumemberg, après son départ; il m'écrivait des ttres désespérées, et enfin il m'annonça qu'il ne pouvait us supporter la vie que je lui faisais, et qu'il y mettrait fin une manière ou d'une autre.

Depuis le retour de mon mari, mon bandeau s'épaississait us fortement. Je me croyais guérie et je chantais vicıre. La douleur de Léonce me rappela à la vérité. Je vis le nger; je le mesurai des yeux, et comme, je vous assure, étais réellement honnête, malgré ma folle imagination, je 'imposai la loi de chercher un refuge pour le combattre; aturellement, je songeai à M. de Moncabrié.

Le hasard me mit sur la voie plus tôt que je ne l'espérais. Il ntra dans ma chambre avant de descendre à la forge.

— Vous avez meilleur visage, Odile, me dit-il; je vous ai rouvée tout à fait remise, et j'en suis heureux. — Je vous en emercie, mon ami; tout ce qui vient de vous m'est cher, ne attention de cœur surtout. — Vous êtes donc plus raisonable? — Raisonnable, comment? — Vous renoncez à vos olles idées. — Que voulez-vous dire? — A force de rêver, ous exaltez votre tête, et le chagrin arrive. — J'ai fait plus ue rêver, monsieur. — Et quoi donc, s'il vous plaît? — Donez-moi un quart d'heure, mon ami, je vous en supplie, et coutez-moi. — J'écoute. — Eh bien, ce rêve dont vous parlez, ce n'est plus un rêve. — Comment? — Je suis bien près

d'en aimer un autre, si je ne l'aime déjà ; ne voulez-vous pas me sauver ?

Il resta quelques secondes sans répondre.

— Je vous croyais plus calme, chère amie, je vois avec douleur que je me trompe. — Vous ne comprenez donc pas ? repris-je avec l'accent du désespoir. — Je comprends, Odile, je comprends que vous jouez à la princesse de Clèves, que vous vous excitez par la solitude, par vos lectures ; je comprends que vous vous trompez vous-même, que vous vous créez des dangers, afin de les combattre, afin de devenir une héroïne de roman. Voilà votre tort, votre malheur. Regardez autour de vous, rentrez dans la vie, il ne s'agit pas de dire : « Je ne puis pas ; » à quoi serviraient l'énergie, l'intelligence dont vous êtes douée, si vous vous égarez? Je vous l'avoue franchement aujourd'hui, parce que le moment me semble grave, parce qu'il doit servir de base à un nouvel avenir, les folies de l'amour sont aussi loin de moi que celles de ma première jeunesse. Il m'est désormais impossible d'en ressentir, et je ne vous promettrai pas un sentiment que je ne puis vous donner. Mais ne serons-nous pas heureux sans cela ? L'affection qui nous unit n'est-elle pas bien tendre et bien véritable ? Ne pouvez-vous pas ôter de votre imagination cette extravagance qui la domine ? Ma bonne Odile, faites un grand effort, consultez votre expérience ; l'amour n'apporterait-il pas plutôt la douleur et le trouble ? Vous savez quel intérêt me dicte ces réflexions sérieuses. Mûrissez-les, pesez-les, elles vous ramèneront à vos devoirs, à votre position véritable. Je ne m'alarme pas de votre aveu ; vous vous faites des illusions, et si malheureusement vous ne vous en faisiez pas, je vous connais trop pour douter de votre victoire.

Il me quitta après ces mots.

Eh bien, mon ami, savez-vous ce qu'il laissa dans mon âme à la suite de cette seconde épreuve de confiance inutile ? Un sentiment d'amertume et un désir immodéré de vengeance.

Je ne pouvais lui pardonner de m'avoir forcée de me regarder moi-même. Les vérités qu'il m'avait dites me blessaient, parce que je ne voulais pas les entendre. Je sentais malgré moi qu'il parlait juste, et c'est là ce que je ne lui pardonnais pas.

Et pourtant, si je l'avais cru !

Je n'ai pas d'excuse, Raoul : je me suis perdue moi-même, 'ai été avertie; une main sage a essayé de me retenir, je me uis jetée tête baissée dans le péril, j'ai succombé. J'expie mes autes, je dois courber le front et me soumettre.

Nous ne reprîmes pas cette conversation, j'y pensai sans esse, et *pour une fois* du moins elle porta ses fruits.

XII

Adieux.

Vous le voyez, mon cher Raoul, je mets le scalpel dans mon œur avec une incroyable intrépidité; je vous montre à nu les laies hideuses de mes passions, afin que vous puissiez en ap-récier l'horreur.

Je vous donne cet enseignement, non pas pour vous, qui, heureusement, êtes homme, et à qui on permet de se livrer à es mêmes passions qui nous perdent et nous déshonorent, ans en retirer d'autre inconvénient que la réputation de char-mant mauvais sujet, de héros, auquel toutes les portes s'ou-vrent par curiosité, peut-être par amour-propre. Il y a là une profonde injustice du monde, une injustice dont bien d'autres se sont plaintes avant moi.

J'accepte le blâme pour la femme coupable, je m'y soumets en baissant la tête, puisque c'est la loi suprême; mais le blâme doit se partager; mais celui qui l'égare, celui qui la séduit, ne peut être porté sur un pavois, pendant qu'on la traîne aux gé-monies; mais le crime reste au moins égal, et Dieu, le souve-rain juge, n'a point fait de différence dans ses commande-ments; il a dit : « Tu ne prendras point la femme de ton pro-chain. »

Quand donc le jour de la rétribution exacte arrivera-t-il pour la société?

Lorsque je revis Léonce, après mon explication avec le mar-quis, je me sentis bien plus effrayée encore, et le penchant qui m'entraînait vers lui me sembla augmenter de violence. Je

tremblais des pieds à la tête, je trouvais à peine la force de lui répondre.

Il s'en aperçut et me chercha davantage.

Il partageait mes émotions; nous souffrions tous les deux également de ma résistance, et chaque jour me rendait plus faible.

Il régnait cependant d'inexprimables joies dans ces combats, dans cette certitude de me savoir aimée par-dessus toutes choses, de tenir la vie de cet homme suspendue à un de mes sourires. Je dois l'avouer, mon amour n'approchait pas de celui que j'inspirais; il y avait encore un reste d'enfantillage dans mon sentiment; je jouais, je me livrais à mes caprices, j'étais la maîtresse enfin, ce mot dit tout.

M. de Chambourg m'obéissait avec la docilité la plus aveugle. Il dépérissait à vue d'œil, à la lettre; *il se mourait d'amour*, comme le jeune Antiochus.

Nous nous rencontrions chaque jour plusieurs fois, mais jamais seuls; j'en fuyais les occasions, car je me sentais très près de m'attendrir.

Le voisinage faisait ses commentaires; cette lutte était trop visible pour que quelqu'un l'ignorât. Un dimanche, après la messe, Wilfrid me demanda de faire avec lui quelques tours d'allée dans notre jardin français, où l'on pouvait causer sans crainte des curieux.

J'acceptai, le cœur un peu agité; je craignais ses observations, quelque douces qu'elles fussent; j'attendis qu'il parlât.

— Odile, me dit-il après un instant, n'avez-vous rien à me raconter? — Rien, mon ami, répondis-je tout bas. — Vous n'avez plus de confiance, répliqua-t-il, et c'est mal; en quoi ai-je mérité de la perdre? Ne comptez-vous pas sur mon affection? — J'y compte toujours, mon cousin, mais je n'ai point de confidence à vous faire. — Odile, Odile! interrompit-il en secouant tristement la tête, on ne parle pas ainsi à un frère dont la vie vous appartient, qui vous aime plus que toutes choses. Je ferai donc le chemin entier, puisque vous vous refusez à venir au-devant de moi... M. de Chambourg vous aime.

Je ne répondis rien.

— Et vous l'aimez, Odile, et vous le lui avez avoué, et peut-être... —Non, non, m'écriai-je vivement, non, je suis innocente!

Wilfrid respira.

— Dieu en soit loué! Nous pouvons vous sauver alors, si toutefois vous y consentez vous-même.

Je pressai le bras de mon cousin sans prononcer un mot; il me comprit.

— Vous méconnaissez votre mari, ma chère; au milieu des graves préoccupations qui l'absorbent, il pense à vous. Il veut que vous soyez heureuse. Je crois qu'il a tout vu comme moi; il vous surveille, sans en avoir l'air; il connaît vos souffrances, votre faiblesse; il y vient en aide, et il a résolu de vous conduire à Paris, pour rompre sans éclat une dangereuse intimité.

Je devins pâle comme un linge.

— A Paris! il veut me conduire à Paris? — Oui, et vous partirez d'ici à quinze jours. Ce voyage vous sera annoncé ce soir au salon; j'ai voulu, moi, vous prévenir d'avance, afin d'éviter votre surprise. Vous désirez depuis si longtemps connaître la grande ville, que personne ne trouvera extraordinaire la condescendance du marquis. Il est bon, vous le voyez, ma cousine; il ne vous punit pas, il ne vous blâme pas, aucun reproche ne sort de ses lèvres, il n'a pas cessé d'être le même; mais il veut vous retirer du péril; il est persuadé, et moi-aussi, du reste, qu'avec une organisation comme la vôtre, le monde et le tourbillon sont moins préjudiciables que la solitude et la rêverie : l'ennui entre pour beaucoup dans les fautes des femmes de votre caractère. La distraction vous fera *oublier* et vous occupera; après, j'espère vous voir raisonnable tout autant que nous avons le droit de l'attendre de vous.

— Raisonnable! murmurai-je, mon mari aussi m'a dit cela : s'il l'avait voulu, je serais devenue ce que vous appelez *raisonnable*. — Qu'entendez-vous par là, Odile? — Il s'est passé entre M. de Moncabrié et moi deux scènes que je suis loin de lui reprocher; je les ai provoquées, mais peut-être avais-je le droit d'attendre de lui autre chose.

Je lui racontai ce que vous avez lu, il m'écouta en silence; pourtant je lus son émotion sur sa physionomie, et s'il ne

blâma pas le marquis, il s'abstint également de tout blâme envers moi.

Wilfrid, ainsi que presque tout le monde, jugeait les autres d'après lui. Il avait, sinon vaincu, du moins entièrement dominé une passion fougueuse; il l'avait soumise au devoir, il l'avait épurée et n'en conservait que le sentiment le plus noble, le dévouement.

Il me croyait capable d'un pareil effort, il croyait pour moi à une vie positive, à une vie en dehors de cette passion, telle qu'il se la créait à lui-même. Hélas! combien il se trompait! Ma nature tenait de la sienne par ce que j'avais de bon, mais quelle différence! Au lieu de ses idées sérieuses et réfléchies, je rêvais; au lieu de ce saint et sacré amour de la famille qui remplissait son cœur, il me fallait des émotions vives, brillantes; il me fallait souffrir plutôt que de ne pas sentir quelque chose. Toute mon énergie, et j'en possédais une grande, se portait vers le même but; je le voulais à tout prix, le bonheur! Lui employait la sienne à combattre, à tuer un reste d'exaltation que le *ménage*, les obligations de père de famille amoindrissaient chaque jour, mais qui pouvait encore se réveiller tout entière à un mot de moi. Il s'estimait heureux de ses victoires, et il me montrait cette satisfaction, en récompense de ma peine, imaginant qu'elle me suffirait comme à lui.

Notre entretien dura longtemps encore, je lui promis d'obéir à M. de Moncabrié; je lui promis de rompre la chaîne éphémère que je n'avais pas rivée; il me quitta content et tranquille, sûr d'avoir rempli son devoir, et, à son insu peut-être plus content encore de me savoir arrachée à la tendresse de Léonce.

Pauvre Léonce! lorsque le soir il entendit cet arrêt sortir de la bouche de mon mari, lorsqu'il me vit presque charmée et reconnaissante, il crut à une complicité entre nous, et avant de se retirer, il me glissa dans la main un billet griffonné au crayon, contenant seulement ces mots :

« Je vous suivrai! »

Je lus, dès que je fus seule, et tout mon être se bouleversa

Me suivre! oh! c'était impossible. Il fallait l'empêcher à tout prix, ou je me perdais alors. M. de Moncabrié ne douterait pas que je n'eusse autorisé sa hardiesse; il ne pouvait manquer d'en être instruit. Ou bien, si Léonce en gardait le secret, ma résistance ne me sauverait plus d'un si dangereux mystère, je succomberais; or, je vous le répète, Raoul, je ne le voulais point.

Quel moyen prendre pour sortir de ce terrible embarras? Parler à Wilfrid, lui confier cette mission, c'était risquer un éclat, une querelle, c'était me compromettre davantage encore peut-être. Il me parut bien plus raisonnable de persuader moi-même le comte, d'exiger de son honneur, de son amour, un dernier sacrifice. Ce moyen flattait à la fois mon cœur et ma vanité. Il me procurait l'occasion de revoir Léonce et d'essayer sur lui la force de mon empire et de mon pouvoir illimité.

Je m'exaltais moi-même, en me répétant à huis clos d'avance la scène où mes émotions seraient doublées de la sorte; et, je vous l'ai dit, pour notre génération accoutumée à une littérature *délirante,* à des drames *palpitants,* le besoin d'émotion est un des moteurs les plus entraînants. Vous le savez vous-même : tous ceux qui pensent, qui réfléchissent, le savent également, il suffit d'observer, de voir et d'entendre.

En me levant, j'écrivis un mot à M. de Chambourg, je le lui fis porter par ma femme de chambre, sur laquelle je pouvais compter, et je lui donnai rendez-vous, à deux heures, dans le parc, à la place où avait eu lieu notre premier entretien. Tout devient significatif en amour.

A cette heure-là, d'ordinaire, M. de Moncabrié faisait ses comptes à la forge. Ce soin, le premier de tous, croyais-je, lui ferait oublier la surveillance dont Wilfrid m'avait prévenue, et je gagnerais quelques instants de liberté.

Je parlai toute la matinée de notre voyage, je m'en montrai ravie, je donnai des ordres pour les emballages, et je m'échappai, certaine de n'être vue de personne.

Ce que je prévoyais arriva, chose fort rare ici-bas! nul ne songea à moi, pas même mon mari, ou du moins il eut une distraction d'une heure, je n'en souhaitais pas davantage.

Le comte m'attendait déjà. Son salut fier, presque hautain,

fut sur le point de me déconcerter, et sans me laisser le temps de m'expliquer la première, il me dit, en me montrant mon billet qu'il tenait ouvert :

— Vraiment, madame, je vous remercie d'avoir compté sur mon intelligence ; cette note diplomatique ne saurait vous compromettre, et il fallait l'imbécillité de ma passion pour me le faire comprendre. J'y trouve la suite de votre système de coquetterie infernale, auquel vous obéissez aveuglément et qui vous rend si habile. Vous m'avez mis au cœur un de ces sentiments incurables qui bouleversent l'existence ; vous m'avez leurré d'un fol espoir ; vous avez même poussé l'hypocrisie jusqu'à m'avouer *votre flamme,* et lorsque vous avez été bien sûre de votre victime, lorsque vous l'avez vue mourante à vos pieds, vous l'abandonnez pour en chercher une autre sans doute ; mais heureusement je me suis réveillé, et je vous demande compte de mon âme brisée, de mon avenir détruit ; car, pour demeurer près de vous, j'ai jeté de côté et mes obligations et mes affaires ; j'ai presque renoncé à mon état, où de brillantes faveurs m'attendaient. En récompense, vous me bafouez, vous me jouez ! c'est indigne, et j'en aurai vengeance : je ne vous quitterai point, je m'attache à vos pas ; je vous suivrai sur le nouveau théâtre où vous déploierez votre art perfide... — Léonce, interrompis-je tristement, les moments sont précieux : je n'ai ni le loisir ni la volonté d'entreprendre une justification inutile. Vous êtes ingrat, et moi je ne suis pas coupable ; je vous aime, je ne vous aime que trop réellement ; mais, vous le savez, cet amour, toujours combattu par mon devoir, a résisté à vos vœux, aux miens, pour ne pas les trahir. Ma résistance vous égare, vous m'accusez, Léonce ! Hélas ! que n'avez-vous raison de le faire ! Si vous saviez ce que cette sévérité me coûte, combien j'ai souffert ! Hier seulement, à cette même heure, on m'a prévenue de ce voyage. J'ai dû me soumettre, car la résistance eût été inutile, et d'ailleurs ce départ me sauve de vous et de moi. Vous m'aimez, Léonce, vous m'aimez d'un amour grand et dévoué, je le sais, j'en suis heureuse. Eh bien, cet amour, voulez-vous me condamner à le maudire, à le renier ? Voulez-vous mettre le sceau à mon malheur ? Voulez-vous me perdre ou voulez-vous conserver

mon éternelle reconnaissance, mon éternelle amitié? Choisissez, cela dépend de vous.

— Je vous comprends, madame, vous comptez sur ma faiblesse... — Non, mon ami. Je compte sur votre honneur, sur votre générosité, je m'adresse à ces nobles sentiments. Mon mari sait tout, votre présence à Paris donnera créance à une liaison entre nous, et vous comprenez ce qui peut en résulter de malheurs.

M. de Chambourg baissait la tête sans répondre. Il comprenait que j'avais raison et il répugnait à en convenir : c'était renoncer à moi. Je le vis ébranlé, je pris sa main.

— Ne me résistez pas, lui dis-je; montrez-vous digne d'être aimé comme je vous aime, laissez-moi vous conserver toujours ce culte que je vous ai voué dans mon cœur. Laissez-moi aussi digne de vous, digne de moi-même; soyez grand, et aidez-moi à rester forte.

Il se détournait encore, cependant des larmes venaient à sa paupière, ses sanglots l'étouffaient; assis près l'un de l'autre sur le gazon, sa tête sur mes genoux, il pleura sans se contraindre, je pleurais aussi; pourtant j'étais résolue. L'excès de mon *héroïsme* m'enivrait moi-même.

Léonce se taisait toujours et couvrait ma robe de baisers passionnés.

— Ne le voulez-vous pas ? me repousserez-vous? continuai-je. — Je ne sais ce que je veux, ce que je suis; je souffre une douleur mortelle, je vous excuse et je vous blâme; je tremble de vous croire, et pourtant vos paroles me persuadent; vous faites de moi un insensé, Odile ! — J'en voudrais faire un homme fort, un homme dominant et lui-même et les autres ; un homme tel que je l'ai rêvé enfin. — Mais si je consens à vous obéir, je ne vous verrai plus, vous m'oublierez.—Léonce, pourquoi ce reproche?—L'absence n'éteint-elle pas les flammes légères?—Oui, mais elle anime les grandes, et je vous aime tant!

Ce mot, l'accent avec lequel je le prononçai décidèrent ma victoire. Je l'aimais! dès lors ma volonté redevenait souveraine. Il promit tout, il sacrifia tout à la certitude de conserver cet amour, et, lorsque nous nous séparâmes, un baiser, le premier, le seul qu'il eût reçu de moi, fut sa récompense.

Ainsi est l'amour vrai ; un rien l'arrête, un rien l'excite; il se montre presque toujours noble et généreux, surtout dans une âme jeune. Moteur puissant des grandes actions, des entreprises difficiles, il passe tout, il conduit à tout; et en lui montrant une réussite, même éloignée, on le rend invincible. Il s'oublie lui-même, il se dévoue avec un orgueilleux bonheur, il se déchire, il saigne, il pleure, et ne croit jamais assez faire. Oh ! quelle chose sublime et admirable, quelle ineffable joie que sentir en soi un pareil sentiment, fût-il méconnu, fût-il repoussé ! L'amour ! reflet du ciel, rayon de la Divinité, consolation suprême des déceptions, des déchirements, des ignominies ! Que faire en ce monde, si l'on n'y peut plus aimer ? Ce qui rend l'enfer si terrible, c'est qu'un Dieu vengeur en bannit l'amour.

Le soir, nous nous retrouvâmes au salon, tristes, mais contents de nous-mêmes, mais fiers de notre résolution.

Nous nous regardâmes sans crainte devant tous; nous échangeâmes des promesses de correspondance, des projets d'avenir en face de mon mari, qui n'en prit pas d'ombrage. Sûr de ma loyauté, de ma susceptible délicatesse envers lui, il savait que je ne le rendrais pas le jouet d'un autre homme, que je ne le tromperais pas d'une manière basse et honteuse. Ma hardiesse venait de la conscience, il le comprit et ne montra pas la moindre inquiétude. Je lui en sus un gré infini.

Depuis ce moment jusqu'à mon départ, je ne revis plus le comte que devant témoins. Il persista dans ses promesses. Il fut d'une convenance parfaite; il assista sans sourciller à tous les préparatifs.

Quant à moi, mon heure n'était pas venue de connaître cette lave brûlante que la passion coule dans nos veines; je chérissais l'amour et non l'amant. Nos sensations commencent et finissent de même. M. de la Rochefoucauld, ce grand et terrible moraliste, qui a disséqué d'une main ferme le cœur humain et en a montré la pauvreté, nous dit quelque part : « Les femmes aiment *l'amant* une fois en leur vie ; après, elles aiment *l'amour*. »

Cela est parfaitement vrai, mais c'est vrai aussi avant d'avoir aimé. Seulement avant on espère, et après on regrette. Les

regrets sont plus ardents que l'espérance ; aussi les derniers sentiments ont-ils plus de violence que les premiers, à défaut de la même chaleur.

XIII

Le Mauvais Ange.

Nous arrivâmes à Paris en très-bonne intelligence, M. de Moncabrié et moi. Je prenais des soins extrêmes pour cacher ma douleur, et j'y réussissais d'autant mieux qu'elle était facile à distraire. Souvent, la nuit, pendant qu'Ernest dormait dans la voiture, je réfléchissais, je pensais à celui que je quittais et qui m'adorait ainsi.

« Oh! me disais-je, j'ai laissé surprendre mon cœur, mais je ne suis point déchue, et je puis relever mon front plus haut que si je n'avais jamais été éprouvée. Je me suis arrêtée, je m'arrêterai dans cette voie si séduisante, parcourue par tant d'autres; *je ne conçois pas* qu'on puisse s'oublier assez pour céder à un homme, quelque passion qu'on éprouve. »

Hélas! mon enfant, c'était déjà la troisième chose que *je ne concevais pas* et que j'étais destinée à faire, c'était le troisième degré de cette échelle laissé derrière moi. Mes larmes devaient les arroser l'un après l'autre et mon sang en rougir le dernier. Que le ciel me pardonne!

Aussitôt que nous fûmes arrivés, nous fîmes des visites dans la famille du marquis, très-nombreuse et très-haut placée.

L'hiver allait commencer, et en trois semaines, grâce à ces relations de parenté, notre société se forma, les invitations arrivèrent de toutes parts, et je me trouvai lancée parmi ce que la fashion a de plus élégant... Ma fortune, une position élevée, des talents, une beauté certaine jointe à un esprit remarquable, me mirent bientôt au rang des femmes à la mode, des femmes *citées*; j'acceptai ma part du trône, montrant toute la joie d'une nouvelle dignitaire.

Je parle de moi, vous le voyez, sans orgueil et sans modes-

tie; je vous dis la vérité, avec l'indifférence d'une personne à qui ce monde n'est plus rien.

Je suis à un point de vue où tout paraît misérable, où il n'y plus ni retenue ni faux-fuyants. J'ai une telle pitié, un si profond mépris de moi-même que je ne me ménagerais pas davantage pour éviter à mon amour-propre la plus grave blessure. Qu'est-ce que cela me fait?

L'image de Léonce me suivait partout.

Je lui écrivais souvent, je lui racontais mes journées et mes soirées brillantes. Je lui peignais gaiement l'effet que je produisais dans les salons, et j'ajoutais que ma pensée suivait mon *frère*; qu'au milieu des hommages et des séductions je restais la même, et que, fidèle à ma promesse, son nom veillait sur moi.

Les lettres du comte étaient pleines de reconnaissance, de tendresse et de regrets. Il *craignait*, me disait-il, il ne soupçonnait pas; cependant la jalousie perçait à travers cette tranquillité. Il m'aimait tant!

Nous louâmes un hôtel que nous fîmes somptueusement meubler, sans former le projet de nous fixer à Paris néanmoins.

M. de Moncabrié tenait à déployer une magnificence remarquable. Pour lui plaire, il me fallut choisir les toilettes les plus chères et les plus riches. Les diamants de ma mère, estimés cent mille écus, ceux qu'il me donna en me mariant, une royale parure de perles, seul et dernier trésor des Rudolstheim, ne lui semblèrent pas encore suffisants; il me fit présent, pour mes étrennes, de rubis entourés de brillants et mêlés d'émeraudes, qui sont bien la plus superbe chose que l'on puisse imaginer. La guirlande de tête, les bouquets pour mettre à la robe, représentent des roses composées de pierres fabuleuses de grosseur et d'éclat, et les feuillages verts, de l'*orient* le plus foncé, n'ont que peu de rivales dans les écrins des impératrices.

Près de notre hôtel se trouvait un joli pavillon, indépendant du reste; il nous devint complétement inutile. M. de Moncabrié avait une cousine, dont le mari, ruiné en spéculations, finit par s'expatrier. Il lui offrit cette retraite, qu'elle

accepta, bien entendu. Nous eûmes de la sorte une société chez nous, et moi bientôt une amie toute trouvée et toute naturelle.

Mme la baronne d'Ormès était une femme de trente-six ans, belle et charmante, d'un esprit fin et pénétrant, d'une bonté dangereuse, d'une légèreté inouïe. Ses principes peu sérieux, sa vie inconnue à Paris, n'engagèrent donc point mon mari à l'éloigner de moi. Il la savait malheureuse, il aimait à faire le bien, il en saisit l'occasion avec l'empressement d'une âme noble; il en fut récompensé par ma perte totale.

La baronne vivait seule depuis de longues années aux colonies, où son mari la conduisit, puis la laissa, pour aller chercher fortune aux Indes.

Habituée à l'indépendance, elle craignit d'abord un joug en acceptant notre maison.

Bientôt, guérie de sa frayeur, elle se montra plus aimable, offrit d'elle-même ce que nous ne lui imposions pas. Elle devint ma compagne assidue, nous suivit partout, dans le monde, au théâtre, à la promenade, et souvent même Ernest, profitant de cette circonstance, nous laissait seules, se rendait à son club, où la mode appelait déjà les hommes d'un certain cercle.

Je commence par le dire, madame d'Ormès n'était ni une méchante femme, ni une femme perverse, ce qui la rendait plus dangereuse. Son cœur se viciait à son insu, parce que sa nature, sans être mauvaise, ne comportait pas une exquise délicatesse. Provençale par les passions, par la vivacité, elle resta toujours aussi loin de l'hypocrisie que du calcul. Elle *s'accoutuma* à se mal conduire, dans le sens que les femmes donnent à ce mot, et finit par le trouver tout simple, absolument comme les héroïnes du dix-huitième siècle, auxquelles elle ressemblait sur plus d'un point.

Grande dame jusqu'à la pointe des cheveux, elle descendait d'une illustre maison du Midi, et la noblesse de M. d'Ormès ne le cédait pas à la sienne. Elle prenait des airs de princesse lorsqu'elle le voulait; sa grâce, son abandon même ne manquaient jamais de dignité, et je suis sûre que jusque dans la passion la plus effrénée, elle savait mettre de la distinction.

On ne pouvait la voir sans l'aimer; elle avait *de la glu* dans le regard. Les hommes en raffolaient, et les femmes aussi, ce qui est plus inconcevable. Elle fut bientôt recherchée partout, on se l'arracha; ses bons mots, ses saillies se répétaient; on citait son goût, ses toilettes; sa décision faisait presque loi; une personne qu'elle tenait pour belle, un homme qu'elle proclamait de bonne compagnie, se classaient immédiatement comme tels; enfin, ce fut une autorité dans le monde, et moi, plus jeune, plus jolie, plus riche, tout aussi spirituelle, je restai, gravitant autour d'elle en satellite, non pas peut-être aux yeux des jeunes gens, mais certainement près du reste de la galerie.

Je n'en pris ni souci, ni envie : dans le petit nombre de mes bonnes qualités, il faut compter celle-là. Je rendais franchement justice à mes rivales, lorsqu'elles ne touchaient qu'à mon amour-propre, et les blessures de cœur seules me laissaient impitoyable.

Cependant les hommages ne me trouvèrent pas insensible, le tourbillon m'enivra. Je me laissai entraîner à l'étourdissement des fêtes, des succès, des compliments. Je crus à tout, parce que je ne me défiais pas assez de moi-même, et, sans oublier mon amour, je le serrai dans un coin retiré de mon cœur, ainsi qu'une chose précieuse que je retrouverais en temps et lieu, et à laquelle rien ni personne ne devaient toucher.

Mme d'Ormès possédait trop d'expérience pour ne pas deviner, au bout de deux jours, une préoccupation sous mon étourderie. Elle ne le montra point qu'elle ne fût sûre de ma confiance. Elle épia dès lors le moment favorable et ne tarda pas à le faire naître.

Je vous fais connaître cette femme : elle est en grande partie la cause de mes erreurs; sans elle, peut-être, je ne les aurais jamais commises.

Nous avons, tous, deux intelligences supérieures auprès de notre berceau; ces intelligences, le génie du bien et celui du mal, personnifiées par nous sous le nom d'ange et celui de démon, nous suivent jusqu'à notre lit de mort. Ordinairement elles restent invisibles; pour moi, elles se montrèrent constamment, depuis le jour où s'engagea sérieusement la lutte.

Mon ange gardien, ce fut Wilfrid; toujours placé entre le danger et moi, il me défendit tant qu'il put contre ses atteintes; il me servit de soutien et de bouclier; il ne se démentit pas une minute dans sa noble tâche; il marcha sur son cœur avec un courage admirable; il s'oublia complétement pour ne songer qu'à moi, et je le retrouverai encore lorsque je ne serai plus, pour sauver ma mémoire, pour exécuter mes volontés. Ame belle et sublime, cœur rare, auquel Dieu doit la paix sur la terre et le bonheur dans le ciel!

La baronne fut mon mauvais ange, mauvais ange de l'espèce la plus bénigne, car il ne fait point le mal exprès, il le fait sans s'en douter, sans sonder la plaie incurable qu'il cause. Sur un caractère semblable au sien l'entraînement eût amené l'habitude, comme chez elle; sur ma puissante organisation elle enfanta le désespoir, le dernier, le pire des maux de ce monde; il n'y a pas de milieu en pareille circonstance, si ce n'est la nature mauvaise, faisant alors le mal pour le faire, *con amore*, et auquel le chemin n'a pas besoin d'être ouvert.

Rappelez-vous cette vérité tant de fois répétée et toujours nouvelle: « Ne confiez jamais une femme à une femme. » Mieux vaut les hommes les plus séduisants, les plus pervertis; ils ne la perdront pas aussi vite, aussi entièrement surtout, qu'une femme, même simplement légère, telle que Mme d'Ormès. Elle se méfiera des galanteries, elle ne se méfiera pas de l'amitié; elle croira aux autres tant qu'elle croira en elle, et ses yeux s'ouvriront plus tard. La suite de ce récit vous en convaincra suffisamment.

Un soir j'avais reçu une lettre de Léonce, et cette lettre laissait sur mon visage un reste de bonheur qu'elle m'apportait: je me berçais de mes rêves.

Nous dînions seules et nous allions seules ensuite aux Italiens, où j'avais pris une loge de rez-de-chaussée très-retirée afin d'entendre tranquillement la musique. Le repas fut silencieux; à peine répondais-je par monosyllabes aux questions d'Élise.

Elle m'observait, et cherchait à s'expliquer ce recueillement intime.

— Vous avez reçu une lettre, me dit-elle tout à coup. —

Oui, répondis-je distraite. — Une lettre d'Alsace, je crois; serait-ce quelque mauvaise nouvelle de Blumemberg? Monsieur votre cousin ou sa famille seraient-ils malades? — Non, je vous remercie, tout va à merveille. — D'où viennent donc alors cette tristesse, cette préoccupation? — Je ne suis ni triste, ni préoccupée, je vous assure. — Ma chère Odile, j'ai trop d'expérience pour me laisser tromper ainsi. Et à qui vous confieriez-vous, sinon à moi, votre meilleure amie, presque votre sœur? ajouta-t-elle en se levant de table et en me faisant lever aussi, bien que nous fussions seules. Venez dans votre boudoir, causons, dites-moi tout, cela vous soulagera et cela sera comme si vous ne m'aviez pas parlé. — Il est huit heures, ma chère, repris-je embarrassée; on donne *il Pirata*, et j'y veux assister en entier, partons plutôt. — Vous ne m'échapperez pas, Odile; il viendra un moment où vous me chercherez vous-même, quand cela *vous étouffera*.

La sympathie agissait malgré moi, les larmes me venaient aux yeux; je sentais le besoin de me jeter dans ses bras et de pleurer en prononçant le nom de Léonce. Je n'avais pas de chagrin néanmoins: c'était un de ces moments où le cœur se fond sans qu'on puisse s'en rendre compte, où il faut un épanchement pour ne pas *étouffer*, ainsi que le disait la baronne.

Nous entrâmes au théâtre.

Je me cachai au fond de la loge. Rubini chantait: cette voix me pénétra jusqu'à la dernière fibre; je joignis mes mains, j'oubliai l'univers, j'oubliai quelle personne me regardait, et mes pleurs coulèrent un à un sur mes joues, sans que je songeasse à les retenir.

— Pleurez, pleurez, me dit madame d'Ormès en m'embrassant; pleurez sans crainte; les larmes d'un cœur tel que le vôtre sont des perles aux yeux de Dieu. — Pardon, ma cousine, je vous supplie de ne pas faire attention à moi, à ce mouvement nerveux. — Un mouvement nerveux du cœur qui souffre, nous connaissons cela. — Je vous l'ai déjà dit, Élise, je ne souffre point. — Non, vous aimez seulement.

Je devins rouge et je ne répondis pas.

— Pauvre enfant! déjà! continua-t-elle avec un accent de pitié véritable.

Il y eut un moment de silence, comme si elle hésitait.

— Écoutez, ma cousine, dit-elle enfin : nous sommes probablement destinées à vivre longtemps ensemble; nos esprits et nos âmes se conviennent parfaitement; l'avenir amènera, sans aucun doute, une liaison intime; pourquoi attendre? pourquoi ne pas cimenter de suite, par la confiance entière, ce que l'avenir apportera?

» Je suis la plus âgée, c'est à moi de commencer. Écoutez-moi donc; ici, dans ce temple de l'harmonie où notre être tout entier s'ouvre à l'exaltation, à l'attendrissement, nous causerons mieux. Enfin vous suivrez mon exemple, je l'espère; quand vous connaîtrez mes secrets, vous me direz les vôtres, n'est-ce pas? et vous verrez combien cela soulage. »

Je consentis par un signe de tête; il m'eût été impossible de parler.

Élise me raconta son histoire, elle me dépeignit, sans le moindre embarras, ses impressions et ses fautes; elle se montra d'abord malheureuse avec son mari qu'elle épousa par obéissance, puis elle chercha à se consoler dans le monde, où un amour violent s'empara de son cœur. Elle le combattit d'abord; elle y céda ensuite. A cet aveu je me sentis rougir. Son amant la trompa; elle voulut s'en venger: elle écouta de nouveaux soupirants, parmi lesquels un élu parvint à lui plaire. Celui-là se lassa aussi, il eut également un successeur, et plusieurs *règnes* arrivèrent l'un après l'autre. Les uns furent très-aimés, les autres soufferts; pourtant elle se montra bonne envers tous, dévouée pour le premier, loyale vis-à-vis des suivants, jusqu'à ce que, à force d'être trompée, elle trompa aussi.

— Voyez-vous, Odile, ajouta-t-elle, la société est mal faite. Certes, je ne cherche pas à m'excuser, je suis coupable; pourtant, que voulez-vous faire d'une pauvre femme dont la vie est manquée? Pourquoi ne pas nous permettre de briser les nœuds qui nous pèsent? Et puis je n'avais pas d'enfants, rien à aimer, rien à qui porter ce foyer ardent qui m'embrasait. J'ai essayé d'être dévote, je n'ai pas pu; les petites pratiques m'ont rebutée, et je n'étais pas assez fervente pour trouver un aliment en moi-même. Mon esprit trop futile, mon éduca-

tion trop négligée, n'espéraient rien de la science. Que faire alors, je vous le répète?

XIV

La Leçon.

Jamais je ne rendrai, mon cher Raoul, l'effet que produisit sur moi ce récit.

La sensation dominante fut l'étonnement. Moi, élevée par des personnes austères, j'osais à peine arrêter jusque-là ma pensée sur un amour illégitime auquel une femme s'abandonnait; je croyais la chose *possible*, mais je la supposais excessivement rare. J'appris ainsi que non-seulement on avait un amant, mais qu'on en avait deux, qu'on en avait plusieurs, sans être pour cela repoussée du monde, sans être marquée au front du mépris public. Je ne pus en croire mes oreilles, il me sembla rêver. Je jetai un cri involontaire, auquel la baronne ne comprit rien du tout et qu'elle attribua sans doute à ses aventures saisissantes; je lui en fis apprécier le motif.

— Votre surprise me paraît naturelle, Odile, répéta-t-elle en soupirant; vous ignorez la vie. Hélas! pauvre enfant, vous l'apprendrez à vos dépens, comme les autres. Sans doute, la société, d'après la morale qu'elle a établie elle-même, devrait me rejeter et me maudire; elle ne le fera pas cependant: d'abord, parce que je ne suis pas la seule coupable de pareilles fautes et que la mesure mènerait loin, et puis je n'ai point risqué d'éclat, j'ai respecté tout haut les lois que je violais tout bas; ma famille me soutient, ma position me protége. Je me *défendrais*, enfin; je n'ai perdu ni mes amis, ni mon nom; on redoute mon esprit; on sait que je n'attaque pas, on sait aussi que je me tiens sur mes gardes. L'envie trouve une autre raison d'être indulgente, elle se soulage en plaignant ma quasi-misère. Elle se livre à cette pâture, je la lui laisse sans la disputer; une fortune médiocre la rendrait plus sévère, une grande fortune la désarmerait, parce que avant tout le *moi* est l'intérêt, et que les gens très-riches peu-

vent beaucoup s'amuser, beaucoup dépenser au besoin. Vous ne revenez pas de ces tristes vérités, ma chère belle; les exemples sont devant vos yeux chaque jour. En ce moment il s'en présente deux très-frappants et très-contradictoires en apparence. En dehors de moi et de bien d'autres qui, je vous l'ai dit, respectent les convenances sociales, il y a deux femmes à Paris, coupables toutes les deux d'un bel et bon scandale, sans circonstances atténuantes. L'une, la duchesse de C..., quitta son mari, ses enfants, tout, excepté sa fortune, pour suivre un amant chéri. Fatiguée, elle l'abandonna, et reparut après six mois d'absence, non pas dans son hôtel, mais dans autre plus magnifique où elle s'entoura de ce que le luxe a de plus merveilleux. Son mari vit à la campagne, de son majorat, son unique bien; les millions viennent d'elle; il a gardé ses enfants, ainsi que la loi le lui permet. La duchesse se console très-bien, en donnant de petits bals, aussi triés qu'autrefois le Marly de Louis XIV; il est excessivement difficile de s'y faire admettre. Impitoyable pour les réputations ébréchées, ses invitations représentent des certificats de bonnes vie et mœurs. Pourquoi? parce qu'en arrivant elle s'est mise sous la protection de la coterie puissante, parce qu'elle a ouvert sa maison aux chefs de l'opinion parisienne, parce qu'elle se montre sévère pour les autres, et qu'elle ferme la bouche à la médisance avec des flots d'or. Ce furent d'abord des réunions de bienfaisance, des matinées pieuses, le prétexte fit passer le fond; puis elle risqua des dîners dignes de Carême, puis les routs, les concerts; enfin cette année on y danse, et il n'y paraîtra plus. L'amant, assez stupide pour aimer sérieusement une pareille femme, se meurt de chagrin, dit-on, en Italie. Le mari a noblement refusé de la revoir; ses enfants ne l'approchent qu'à de rares intervalles; que lui importe? le monde est là. Elle trouve même des consolations qu'elle cache avec un soin de femme heureuse. Sa brillante position est aussi bonne que jamais. Ne connaissez-vous pas cette histoire? — Non, ma cousine; je ne m'en doutais guère à la délicieuse soirée de mercredi, chez cette duchesse de C... — Écoutez maintenant le revers de la médaille. La marquise de M... n'avait point d'enfants, aucune fortune. Son mari, très-

riche et très-désagréable, l'épousa pour sa beauté; mais il voulait la tenir sous sa dépendance, il ne lui assurait rien qu'après sa mort et d'une manière révocable. Elle aima passionnément M. d'A... Ils s'enfuirent ensemble, sans calculer l'avenir. Cet homme la garda tant qu'elle lui plut; puis il l'abandonna de la manière la plus lâche et la plus infâme. La pauvre femme est revenue dans un petit coin de Paris, sans pain, sans amis, sans vêtements presque; le désespoir lui ronge le cœur, car elle aime toujours celui qui l'a trahie. Il lui faut travailler pour vivre, elle, accoutumée au luxe et à l'aisance, elle qui s'est sacrifiée avec un dévouement et une abnégation sans bornes. Savez-vous ce qui arrive? On la traite de misérable, de vile créature; ses parents la renient, ses connaissances la repoussent, il n'y a pas de calomnies assez fortes, d'injures assez douloureuses à lui cracher à la face. Cachez-vous, lui crie-t-on; entrez au couvent, renoncez à ce qui pourrait apporter quelque joie dans votre existence brisée; de votre désespoir faites une torture, et à ce prix nous ne vous pardonnerons pas, non, vous qui n'avez pas d'argent à dépenser pour nos plaisirs, vous n'avez pas non plus de pardon à attendre, nous vous oublierons, nous vous jetterons une aumône suffisante pour payer la cendre qui vous couvrira, le pain noir que vous mangerez, la bure dont vous serez vêtue. Priez Dieu; Dieu seul peut vous entendre, Pauvre, n'attendez rien de nous qui encensons la duchesse de C..., plus coupable mille fois que vous ne le fûtes jamais; la duchesse de C..., sans cœur, sans pitié, sans entrailles maternelles, mais qui dépense trois cent mille francs de rente! — Cela ne saurait être vrai, interrompis-je; le monde n'a pas deux mesures avec cette impudeur. — Cela n'est pas tout encore, enfant. Les faux dévots, il en existe, hélas! beaucoup en ce siècle, se sont mis à sa poursuite. Sous prétexte de conversion, ils l'assassinent de conseils; ils lui ôteraient, si elle pouvait la perdre, cette céleste confiance en Dieu, son seul refuge et son seul espoir. Au lieu de l'aider à trouver de l'ouvrage, et de l'amener par la reconnaissance à ce qu'ils attendent d'elle, ils la rebutent en l'outrageant. Oh! la religion est bien belle et bien admirable puisqu'elle existe encore, après dix-neuf siècles, lorsque tant d'hypocrites pren-

nent son masque et en cachent leur infamie ! Quelle preuve de sa divine origine ! elle sort pure et sainte de cette fange impuissante à souiller l'éclat de l'or. Cet aveu dans ma bouche n'est pas suspect; je ne suis pas dévote, je voudrais bien l'être à la manière de certaines âmes, réellement les élues du Seigneur. Celles-là ne rebutent pas le coupable, surtout le coupable malheureux; celles-là se montrent charitables d'abord; elles trouvent un baume pour toutes les plaies, un soulagement pour toutes les misères. Elles mettent en pratique les lois de l'Évangile, le plus magnifique livre du monde; elles suivent les ordres de ce Dieu de miséricorde, jugeant ainsi la femme surprise en faute : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

Mme d'Ormès était certainement de bonne foi en ce moment.

Son éloquence me pénétra; nous quittions le théâtre, nous revenions chez moi, j'écoutais encore.

— Et l'amant de Mme de M...? demandai-je. — L'amant de Mme de M..., continua-t-elle avec un sourire de mépris, est, comme la duchesse, possesseur de millions; et bien qu'il se soit conduit d'une façon telle qu'un honnête homme ne devrait pas lui donner la main dans la rue, l'intérêt se porte sur lui. La victime a toujours été douce et inoffensive; on sait, et lui aussi, qu'elle ne se vengera pas, même par une épigramme; dès lors il l'accuse, et les autres le répètent, pour aller à ses soupers et à ses chasses. Tout le monde le méprise et tout le monde le recherche; quelques femmes briguent l'honneur d'être déshonorées par lui. Il va le front haut, gai, heureux; et la marquise reste en butte aux humiliations, aux misères, aux privations de tout genre. Il trouvera vingt familles empressées à lui donner leurs filles; elle n'a pas dans tout Paris une porte ouverte à son malheur ! Voilà la société telle qu'elle est, Odile; voilà l'être de raison au jugement duquel nous sacrifions nos goûts, nos opinions, nos sympathies. La première loi, la seule, est celle-ci : De l'or, de l'or, et toujours de l'or ! Beaumarchais ne dirait plus : « Sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée. » Il dirait maintenant : « Sois riche, » parce qu'il saurait que c'est la même chose. — Tous

ne pensent pas ainsi pourtant, Élise ; il y a de belles âmes dans cette foule. — Je vous l'ai dit, il y a les âmes d'élite, il y a les gens réellement religieux, il y a de saints prêtres et de saintes femmes. — Oh ! m'écriai-je en levant mes mains vers le ciel, ô mon Dieu ! rappelez-moi à vous, ne me laissez pas vivre davantage entourée de pareilles déceptions ! — Vous avez raison, mon enfant ; vous avez tiré de mon récit une morale juste et véritable. Il faut regarder là-haut ; il faut espérer dans celui qui voit tout, qui pèse tout à la même balance, qui ne fait acception de personne, et pour lequel l'or, le dieu de ce monde, n'est qu'une vile poussière ; celui-là connaît les cœurs, il les apprécie ; il sait les motifs qui nous guident, les séductions qui nous entraînent ; celui-là jugera, ainsi qu'il l'a dit, selon ce que nous aurons jugé les autres ; celui-là *nous pardonnera comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*.

Nous étions émues toutes deux. Ce retour vers la religion pénétra jusqu'à l'âme blasée de ma cousine, comme il envahissait la mienne. Il ne fut pas question de confidences ce soir-là ; nous ne pouvions songer l'une et l'autre qu'à ces graves matières.

Il en résulta pourtant un grand mal. Elle m'avait éloignée par sa confession presque cynique, elle me ramena plus que jamais par les élans de sa foi et la réalité de son exaltation généreuse. Je l'aurais méprisée, je l'aurais fuie ; je me rattachai à elle. Je lui cherchai des excuses, je la crus seulement égarée ; une nature aussi noble ne pouvait être pervertie ; elle reviendrait certainement, elle rachèterait ses erreurs, et puis je n'oubliais pas ces paroles du Christ qu'elle me répétait elle-même.

Certes, avec de l'expérience, cette idée ne présentait rien que de louable ; si la personne que j'excusais n'avait dû exercer aucune influence sur moi, l'indulgence m'eût été permise.

Aujourd'hui, dans ce moment suprême, je pense encore ainsi ; c'est devenu sans danger : mais alors !

Je ne saurais trop vous le redire, mon cher Raoul : pour une femme aimée, gardez-vous des femmes.

Celle-ci, loin d'être des plus mauvaises, m'a amenée où je suis : jugez ce qu'eût fait une autre, pire encore !

Le lendemain nous nous revîmes ; je n'eus bientôt plus de secrets pour la baronne, elle connut mon sentiment, elle m'engagea à le combattre et à le vaincre, non pas en m'en montrant la culpabilité, mais en me répétant qu'il ne me mènerait à rien qu'à des peines. Je l'*arrangeais* avec mes anciens principes, par un de ces compromis de conscience qui nous entraînent si loin, et il me fut désormais impossible de me passer de Mme d'Ormès.

XV

Imprudence.

Mme d'Ormès plaisait autant à Ernest qu'à moi. Son intarissable gaieté animait notre intérieur et me rendait parfois la mienne.

Dès que ma rêverie paraissait, Élise se moquait de moi ; elle m'appelait *don Quichotte,* et prétendait que je me battais contre les moulins à vent.

— Aimer, me disait-elle, sottise ! se faire aimer, à la bonne heure ! se sacrifier, se dévouer, folie ! J'ai commencé par là, j'en suis revenue ; je n'ai été heureuse que depuis ce temps. Allons au bal : qu'ils vous fassent tous la cour, qu'ils souffrent; vengez les victimes qu'ils trahissent, laissez là votre Léonce, conservez-vous belle, et votre vie n'aura pas d'hiver.

A son point de vue, elle raisonnait juste.

J'écrivais moins souvent au comte ; mes lettres devenaient plus courtes, je me sentais gênée, embarrassée ; je ne lui disais pas tout, pour la première fois.

Je pris d'abord des prétextes, ensuite je n'en donnai plus ; je répondis aux reproches par des railleries, aux plaintes par des colères ; je finis par chercher une *querelle d'Allemand* ; je boudai, je fus outrée, outragée, et cessai la correspondance.

A mesure aussi je me lançais davantage dans le monde ; j'affichais une coquetterie sans nom, pourtant encore une

coquetterie naïve, ne désirant de mal à personne; je me laissais adorer de bonne foi, en tranquille idole sûre de son pouvoir.

Le carnaval finissait; les routs et les concerts du carême faisaient place aux pompes de la semaine sainte, que devaient bientôt suivre les matinées dansantes, ce terrible écueil de la beauté, auquel peu de réputations de beauté résistent.

Je ne craignais pas cette épreuve; j'avais en outre les plus belles broderies et les angleterres les plus remarquables de Paris. Je ne voulais pas manquer une matinée, j'en voulais donner, sans compter les parties de cheval, où mon habileté dépassait les autres.

Certes, quitter de pareils triomphes me semblait impossible, lorsque tout à coup M. de Moncabrié parla de retourner en Alsace. Il y eut une insurrection au logis.

— Retourner en Alsace au mois d'avril, Ernest! s'écriait comiquement la baronne. Ceci n'est pas d'un homme civilisé. Emmener Odile, la reine, la déesse du jour! on vous lapidera et moi aussi, pour l'avoir souffert. — Et les affaires? répondait mon mari en riant; nous sommes ici depuis six mois. Songeons un peu à la vie sérieuse; nous reviendrons l'année prochaine. — Mais Odile n'a pas d'affaires, elle. — J'en ai, c'est la même chose. — Cela ne se ressemble pas, vous pourriez la laisser ici sans que votre forge allât moins bien pour cela. — Laisser ici Mme de Moncabrié sans moi! — Vous séparez-vous pour la première fois? — Non, répondit Ernest, rougissant à un souvenir sans doute. — Eh bien, alors! La campagne ne vaut rien à ma cousine; elle y tombe malade, elle s'y ennuie, elle tourne à l'églogue, à l'élégie peut-être, et quel mauvais régime avec un mari enthousiasmé de chiffres! Ici elle n'a pas le temps de penser; elle est heureuse, elle engraisse, elle embellit, elle fait enrager les femmes, mourir les hommes de chagrin par ses cruautés. On la cite partout, on l'admire, on l'adore; prenez garde, Ernest, vous passerez pour un jaloux: hier au club, ce grand et gros duc, si parfaitement fat, prétendait que vous l'étiez.

Il y avait de tout dans ces quelques mots; les cordes attaquables vibraient à la fois, et l'effet en fut puissant.

— Odile ne reste pas seule ; je suis là, avec mon âge respectable et mon titre de parente. D'ailleurs, elle a vingt-trois ans, elle est mariée depuis six ; un mari peut se permettre un voyage dans ces conditions. Annoncez partout une courte absence ; occupez-vous de vos affaires sans vous gêner ; nous ferons prendre patience au public ; ensuite revenez au-devant d'elle, ou, si cela vous paraît impossible, je vous la reconduirai à la fin de juin, au plus tard.

Ernest réfléchissait.

Le voisinage du comte l'effrayait encore. Il ne me savait pas si bien guérie ; il pensait, avec raison peut-être, que l'amour me consolerait du monde, et qu'un feu mal éteint se rallume souvent.

— Me promettez-vous de ne pas la quitter, Élise ? — Je le jure, répliqua la baronne avec le geste des Horaces. — Vous la suivrez partout ; vous m'en répondrez comme de vous-même.

Un fin sourire passa sur les lèvres de ma cousine, elle n'hésita pas à dire :

— Un peu plus. — Voilà qui est charitable au moins. Avant de me décider, je voudrais l'avis de la marquise, elle ne l'a pas donné : peut-être préfère-t-elle revoir Blumemberg, Wilfrid, Adrienne ?

Le premier tableau qui se présenta à mon imagination fut ces chers fantômes évoqués par mon mari ; le second fut les reproches de Léonce, l'ennui de cette solitude, le manque de ces superfluités intellectuelles, devenues ma vie ; il en résulta une hésitation mal interprétée par M. de Moncabrié, et qui décida de mon sort.

Il crut à une pensée en faveur du comte, il eut peur.

Je répondis pourtant :

— Je désire beaucoup rester ici, et je désire aussi ne pas vous quitter. — Réponse de femme soumise à laquelle on doit tout accorder, si l'on n'est pas un tyran. — Aussi j'accorde, je partirai seul. — Victoire ! — Vous savez nos conditions ? — Je n'oublie rien. Les bals et les théâtres ne nous verront pas l'une sans l'autre ; notre chevalier sera le comte de Chersenne : on n'en médira pas, soixante-huit ans et une figure d'ananas !

— Oui, mais quelle délicieuse tournure! — Heureusement! Sans cela, qui monterait à cheval avec nous? — Acceptera-t-il *cette charge*? — Elle le comblera de joie. — Tout était donc convenu d'avance? — Certainement. — Alors conspiration flagrante! — Je vous en réponds, et bien organisée, une conspiration de femme enfin!

Trois jours après, M. de Moncabrié partit.

L'hôtel n'en fut pas moins le rendez-vous du beau monde et des plaisirs.

Le comte de Chersenne prit sa *charge* au sérieux et s'établit auprès de moi, en vrai gendarme. Ses exquises manières, ses façons de l'ancienne cour, la finesse de son esprit faisaient oublier son âge; lorsqu'il causait, il effaçait les jeunes gens.

— Hélas! disait-il en soupirant, c'est un triste privilége. Ah! si mon neveu était ici! — Quand viendra-t-il? demanda Élise. — Dans quinze jours, j'espère, j'aurai l'honneur de vous le présenter. — Il arrive donc de ses voyages? — Oui, enfin! Depuis quatre ans il n'a pas revu la France, il doit en sécher d'impatience! — N'est-ce pas le fils de madame votre sœur, de cette célèbre vicomtesse de Lampérier dont les charmes et l'esprit firent tant de bruit sous l'Empire? — Justement, et il hérita de l'esprit comme de la beauté de sa mère. — Alors, il éclipsera tout le monde? — Il sera du moins assez bien élevé pour ne le faire sentir à personne.

Il ne fut question que de M. de Lampérier pendant cette soirée, et il me vint de la sorte une grande curiosité de le connaître.

Quinze jours après, nous arrivions aux Champs-Élysées en voiture; nos chevaux attendaient à l'avenue Charles X; le comte devait nous y attendre aussi.

Nous l'aperçûmes en effet de loin, se promenant au pas, accompagné d'un jeune homme inconnu dont l'élégance nous frappa. Il montait un cheval pur sang, célèbre dans la fashion par son caractère rétif; le marchand le reprit, après avoir traversé toutes les écuries, dans l'impossibilité de le soumettre. Ce nouveau venu semblait le conduire par un fil, et le maintenait à côté de M. de Chersenne, sans avoir l'air de faire aucun effort pour cela.

— Voilà le neveu tant promis! dit la baronne en riant. — Nous allons voir, répliquai-je. Si c'est lui, il a très-certainement bonne tournure.

C'était en effet le vicomte Richard de Lampérier; son oncle nous le présenta officiellement, avec tout le cérémonial obligé.

Je dois vous dire, mon cher Raoul, pour commencer par l'aveu le plus pénible, que, malgré mes nombreuses erreurs, cet homme fut le seul que j'aimai véritablement et passionnément en ma vie.

Richard était beau, d'une beauté royale, d'une beauté souveraine; certes, si le trône du monde se donnait à ce titre, jamais homme ne l'eût mieux mérité que lui.

Sa taille avait la distinction et la grâce les plus parfaites, jointes à une perfection de formes statuaires. Ses mains et ses pieds passaient pour des chefs-d'œuvre, et son visage, d'une régularité admirable, résumait le problème difficile d'une physionomie expressive et des lignes les plus irréprochables.

Il régnait dans ses mouvements, dans toute sa personne, un charme inouï, quelque chose d'irrésistible, lorsqu'il voulait s'en donner la peine. Son esprit naturel petillait de saillies et d'à-propos; il lui échappait continuellement des mots qui eussent fait la fortune d'un bel esprit de profession; mais, élevé par monsieur son oncle à la manière des gentilshommes d'autrefois, il savait peu. Son éducation, toute de cour et d'apparence, se bornait à d'exquises manières, à un véritable talent d'écuyer, à faire des armes comme Pons, à tirer le pistolet comme Saint-Georges, à danser toutes les danses de l'Europe. Une orthographe irréprochable fut la seule branche de l'instruction sur laquelle le comte se montrât sévère, parce que, disait-il, il ne fallait point être ridicule en écrivant un billet d'amour ou un cartel. A cela près, il n'apprit pas grand'-chose, hors assez d'histoire de France pour connaître et apprécier nos hauts faits anciens et modernes, et le blason, sur lequel il était *ferré à glace,* disait M. de Chersenne.

Le vicomte possédait un tact exquis; lorsqu'il arriva à l'âge d'homme, il comprit son ignorance et son infériorité vis-à-vis de ses contemporains. Il s'ennuyait de se remettre à

l'école, et pourtant il rougissait de se trouver si loin des autres.

Il prit le parti de fréquenter beaucoup de gens de talent et de savoir; il alla au théâtre, lut ce qui ne lui parut pas trop fastidieux, écouta énormément, et, grâce à une excellente mémoire, il acquit un vernis si trompeur d'éducation, que personne ne devina son incapacité; semblable aux seigneurs du dix-huitième siècle, effleurant dix sujets les uns après les autres, sans en approfondir aucun, et laissant toujours dans le doute s'ils ne pouvaient faire davantage.

Il était encore brave jusqu'à la témérité, fier et orgueilleux, bon par accès, jamais d'une méchanceté décidée, mais quelquefois d'une indifférence plus dangereuse. Sa tête, d'une vivacité extrême, s'excitait par son imagination de feu et par sa passion indomptable pour les femmes. Son cœur se réchauffait quelquefois; il y croyait lui-même alors et se trompait, ainsi qu'il trompait les autres. Il prenait dans ces moments-là jusqu'à de faux airs de dévouement et de générosité.

Léger comme le vent, étourdi, coquet, inconstant, rien ne pouvait être plus malheureux que d'aimer sérieusement un pareil homme.

M. de Chersenne lui inculqua dès l'enfance la discrétion; il ne put jamais s'en défaire. Un caprice de quinze jours lui restait sacré. Aucune de ses maîtresses ne fut compromise par lui que malgré lui, même celles qu'il n'y a plus moyen de compromettre.

Fort riche et fort libre, il dépensait sa fortune, sans la détruire, avec sagesse et prodigalité tout à la fois. On citait de lui des traits de bienfaisance adorables, dont il ne faisait pas parade; le lendemain il jetait une somme folle aux pieds d'une danseuse. Ce caractère, presque composé de contrastes, devait plaire aux natures impressionnables par son originalité même.

Lorsque je le connus, il venait de passer quatre ans à l'étranger, parcourant toutes les cours de l'Europe, et il en rapportait une réputation colossale d'élégance et de séduction.

Je l'examinai avec un étonnement extrême, car les éloges

les plus exagérés ne me donnaient point l'idée de cette beauté splendide, de cette bonne grâce sans apprêt et sans vulgarité, nuance si difficile à saisir pour un homme, aujourd'hui surtout que les modèles n'existent plus.

Il me salua juste comme il le fallait, avec le respect et la galanterie de nos pères. Ce salut et ce regard disaient : « Vous me plairiez, si vous n'étiez pas au-dessus de mes hommages. » Ma cousine, que rien n'embarrassait, entama la conversation, dès que nous fûmes montés à cheval; quant à moi, je me sentais troublée, sans pouvoir dire pourquoi.

Nous allions le soir à l'Opéra, pour une première représentation; nous rentrâmes de bonne heure, afin de nous occuper de nos toilettes.

— Ma chère, me dit Élise dès que nous fûmes seules, vous allez mettre une robe de mousseline de l'Inde, et des flots de dentelle; vos cheveux blonds auront pour tout ornement cette branche de lilas de Perse naturel, avec le bouquet pareil à votre corsage, des manches courtes, un seul bracelet, une écharpe d'Angleterre et une longue ceinture blanche. Si vous y ajoutez un bijou ou un ruban de plus, je vous donne ma malédiction. — Et pourquoi, répondis-je en riant, ce luxe de simplicité ainsi imposé par vous? — Parce qu'il s'agit d'éclipser tout le monde; et vous n'êtes jamais plus belle qu'en ayant l'air de n'y pas prétendre. — Je ne devine pas par quel motif je dois aujourd'hui briller d'un éclat *sans second.* — Oh! que vous le devinez bien! Vous voulez seulement vous l'entendre dire, afin d'être très-sûre de ne pas vous tromper. Ce beau Richard! il vous trouve adorable, il est près de devenir amoureux de vous, et certes la conquête en vaut la peine. Quel magnifique Antinoüs! Il fera événement à l'Opéra; on va se l'arracher, et si vous en prenez la peine, dès ce soir il est soumis. — Et que voulez-vous que j'en fasse? repris-je nonchalamment. — Ce que vous faites des deux douzaines de malheureux attelés à votre char : une victime. Celle-là vaut les frais du sacrifice au moins, ce sera glorieux. — Bah! un pareil homme ne se laisse pas victimer; le jeu pourrait être dangereux avec lui, je ne veux pas le tenter même. — Dangereux! vous êtes une enfant, ma chère; il sera à vos pieds, vous dis-je,

comme les autres, si vous ne l'aimez point. — Oh ! quant à cela, je vous en réponds ; aimer un être semblable, sans doute fat, présomptueux, insupportable, oh que non ! — Ma chère Odile, la devise de la sagesse et de l'expérience, c'est de ne jurer de rien. — Pouvez-vous parler ainsi, Élise ? Moi, aimer ! ne savez-vous pas que cela ne se peut plus, que mon cœur est mort? J'ai fourni aux passions mon triste contingent, elles n'ont plus rien à me demander.

A ces mots la physionomie de la baronne se rembrunit ; elle secoua mélancoliquement la tête :

— Plaise à Dieu, ma cousine, que vous ayez seulement commencé avec elles, ou, pour mieux dire, plaise à Dieu que vous ne commenciez jamais ! — En vérité, ma chère, vous prenez à tâche de me tourmenter; vous savez quel amour j'ai eu, j'ai encore peut-être, combien j'en ai souffert, combien il m'en a coûté pour rester vertueuse. — Tenez, Odile, ne parlons pas de cela; j'ai l'air d'une prêcheuse, et c'est un sot rôle. Je désire de tout mon cœur vous donner raison, n'en parlons plus, vous dis-je; causons toilette, c'est plus gai.

Je me laissai guider par les *bons conseils* de ma cousine, et, je dois vous l'avouer, ma toilette et moi nous eûmes un succès fou. Ma robe blanche, mes longs cheveux blonds, mon regard voilé, firent rêver je ne sais combien de poëtes et soupirer les jeunes gens les plus cités. On me *lorgnait* de toutes parts ; ce fut un triomphe.

Le comte, mon chevalier, ayant de droit sa place dans ma loge, M. de Lampérier y passa la soirée. On faisait queue à la porte, il ne s'en dérangea pas; mais, fidèle à son principe accoutumé, il partagea si également ses soins entre Mme d'Ormès et moi, que la médisance la plus acharnée n'y pouvait voir autre chose que de la galanterie.

Il me donna pourtant le bras pour rejoindre ma voiture, et pendant que nous attendions sous le vestibule, j'entendis un peintre célèbre dire en nous montrant :

— Voilà le plus beau couple de tout Paris.

En rentrant à l'hôtel, Élise plaisanta beaucoup sur mon air de majesté, sur les malheureux qui se mouraient de désespoir,



et même sur le superbe vicomte blessé comme les autres, malgré ses apparences fanfaronnes.

Je ne répondis rien, et la conversation en resta là.

Je ne vous raconterai point jour par jour ce qui arriva ensuite, vous vous en doutez.

Vous connaissez la vie élégante de Paris; je la menais dans toute son extension; le vicomte me suivait sans qu'on le remarquât, parce qu'il n'était pas le seul.

Je dois pourtant relater ici une lettre de Wilfrid, qui vint me frapper comme un remords au milieu de ce tourbillon.

« Ma cousine, m'écrivit-il dès que mon mari fut de retour, en voyant arriver Ernest sans vous, Adrienne et moi nous avons eu le cœur bien serré.

» Vous voilà seule dans cette grande ville; vous nous avez préféré les plaisirs ! Tant mieux si vous êtes heureuse ! Je suis inquiet néanmoins, et je n'aurai pas de repos que vous ne m'ayez fait une promesse. Quand votre isolement vous pèsera, quand vous sentirez le besoin d'un protecteur, appelez-moi, je viendrai à vous; j'y serais déjà, si la grossesse très-pénible de ma femme ne me retenait auprès d'elle.

» Je suis votre frère, votre unique parent, celui à qui votre père vous a recommandée en mourant; si vous courez quelque danger, si vous êtes malade, triste, malheureuse, Odile, pensez à moi. »

Cette lettre de mon bon ange influença quelques jours mon cœur; une voix secrète m'appelait à Blumemberg; que ne l'ai-je écoutée, mon Dieu !

XVI

Combats.

Au milieu de ces perplexités le mois de juin arriva. M. de Moncabrié me demandait, et je ne sentais pas le désir de retourner en Alsace.



Tout le monde formait des projets de voyage, ou aux eaux, ou dans les pays étrangers; rentrer simplement chez moi me semblait d'un ennui et d'un prosaïsme insupportables. M. de Lampérier ne se prononçait sur rien : il avait l'air d'attendre ma décision, et je n'osais arrêter ma pensée sur ce que cette docilité apportait à mon cœur d'idées nouvelles et chéries.

Un soir, à l'Opéra, et je me le rappellerai toujours, nous nous réunîmes dans ma loge, M. de Chersenne, le vicomte, la baronne et moi.

On donnait un spectacle ravissant : *le Comte Ory,* chanté par Nourrit et Mme Damoreau, et *la Sylphide,* c'est-à-dire Mlle Taglioni.

J'arrivai de bonne heure, je n'en voulais rien perdre, et j'entendis l'ouverture, chose inouïe pour une élégante de ma sorte. L'opéra me fit un plaisir extrême; au commencement du ballet, ces messieurs parurent et me trouvèrent encore sous le charme de ces délicieux talents. J'en parlais avec enthousiasme; la toile se leva et je me tus. Mlle Taglioni était en scène.

Tout le monde connaît ce gracieux tableau, si l'on peut appeler tableau une chose insaisissable. Le vol des oiseaux, la course aérienne des papillons ne se représentent pas, il faut les voir. Il en est de même de Mlle Taglioni : aucune expression ne rendra bien ce qu'elle inspire, la langue reste impuissante; je ne connais qu'un seul mot pour la représenter fidèlement au souvenir de ceux qui la connaissent, c'est son nom. Il finira par devenir un adjectif : on dira d'une danseuse approchant de la perfection, qu'elle se *taglionise.*

Le comte nous témoigna sa sympathie; il mettait notre sylphide bien au-dessus des Guimard, des Sallé, des Camargo, des Gardel, des Clotilde, des Bigottini, enfin de toute la chaîne de déesses qu'il vit se succéder dans l'Olympe, lorsque le vicomte ajouta une observation dont la justesse me frappa.

— La grande supériorité de Mlle Taglioni, dit-il, consiste surtout en ce qu'elle seule parle à l'intelligence. Les autres danseuses ne s'adressent qu'aux yeux et aux sens; elle va à l'âme, elle fait rêver. Sa chaste attitude, sa poétique décence, tout, même son visage expressif, forme un ensemble inconnu



jusqu'ici, inconnu, excepté à la Fontaine, qui certainement l'avait devinée lorsqu'il traça ce vers charmant :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

— Vous avez raison, vicomte, répondit la baronne, et j'ajouterai une remarque à la vôtre : l'éloge de Mlle Taglioni se trouve dans toutes les bouches, sans que la jalousie la plus ombrageuse s'en offense. Les femmes permettent à leurs amants de la trouver belle et divine, justement parce qu'elle est *divine*. Elle ne semble pas pétrie de notre limon terrestre, c'est la ravissante chimère que tous poursuivent et qu'aucun ne peut atteindre. — Je ne crois pas qu'on ait mieux peint cette délicieuse personne, madame. Mais aussi, comme ce ballet me paraît bien composé ! Il présente une idée vraie, chose rare à l'Opéra ! — Une idée trop vraie, mon cher vicomte, et plus vraie encore pour notre sexe que pour le vôtre. Certes, vous aussi, vous poursuivez des illusions, mais vous n'en mourez pas. Nous, notre jeunesse entière se passe à cette course insensée, dont le but disparaît chaque fois lorsque nous croyons l'atteindre. Nous avons, non pas le bonheur, hélas ! au moins la tranquillité, le repos sous la main dans notre intérieur ; nous pouvons presque oublier notre triste partage en ce monde, en acceptant nos devoirs et en les remplissant avec amour. Eh bien, semblable à ce pauvre berger que vous voyez là, cette réalité ne peut nous suffire ; il nous faut l'impossible. Ainsi que lui, nous abandonnons nos foyers, les joies douces et calmes, pour les orages de la passion, pour ses séductions imaginaires. La fuite de notre sylphe nous réveille, jusqu'à ce qu'un autre songe aussi trompeur nous attire de nouveau, et c'est ainsi toute la vie, c'est ainsi jusqu'au moment où les songes s'envolent sans retour et font place aux regrets. Oh ! les belles erreurs ! comme elles ressemblent à cette céleste créature qui danse, ou, pour parler plus juste, qui voltige au milieu de ces arbres, là-bas, sur le théâtre ; comme nous sommes aussi entraînés par des fleurs, par des prestiges, et comme cela finit tristement ! Oui, ce ballet est vrai, douloureusement vrai, éternellement vrai !

Mme d'Ormès se laissait entraîner par son enthousiasme; jamais elle ne s'exprimait aussi franchement, à moins que ce ne fût dans nos tête-à-tête.

M. de Chersenne et Richard la regardaient étonnés, moi je me retirai au fond de la loge; je ne disais rien, je sentais combien ces vérités étaient incontestables, et Blumemberg m'apparaissait dans un mirage lointain. La voix de M. de Lampérier me fit tressaillir.

Ma cousine et le comte, assis l'un près de l'autre, engagés dans une discussion, ne faisaient pas attention à nous; l'ombre nous cachait presque à tous les yeux. Il parlait bas; ce spectacle magique, cette féerie sur la scène, la musique, un gros bouquet de roses que je tenais à la main, et cet homme qui, à mon insu, s'emparait depuis deux mois de tout mon être! je me livrais à des impressions enivrantes, j'écoutais, sans les interrompre, des phrases d'amour qui me brûlaient; ce moment fut un enchantement sans mélange, un des plus beaux de ma vie.

J'oubliais! Je regardais Mlle Taglioni; elle me semblait réellement une créature d'essence supérieure à la nôtre, une nymphe qui m'appelait, m'offrant les fleurs de sa couronne : machinalement je m'élançai vers elle; une salve d'applaudissements me ramena sur la terre, sans m'ôter ma dangereuse émotion.

— Oh! disais-je, comme à moi-même, quelle belle existence! Être artiste ainsi, voir un public, une nation, l'univers entier attaché à un de vos mouvements, à un de vos regards; objet de l'adoration de tous, se courber sous les couronnes, sous les feuilles de roses, et avoir dans un coin de cette immense salle un cœur qui vous aime et que l'on a choisi, qui entend, qui voit tout cela; auquel on offre son triomphe, auquel on dit : « Je te fais maintenant le roi du monde, toi que j'ai couronné de mes baisers, toi que j'ai élu pour te donner mon amour. » Que de pareilles femmes doivent être adorées! Est-il possible de les oublier jamais? Et combien nos pauvres romans, à nous autres, sont décolorés en face de ceux-là! — Odile, me répondait la douce voix, il existe d'autres bonheurs aussi enivrants, aussi désirables, et vous pouvez les atteindre,

vous pouvez les donner. — Taisez-vous, taisez-vous. Ne portez pas à mon oreille une trompeuse parole. Je ne veux pas de l'amour : c'est un prisme, c'est un feu follet ; il conduit au précipice, l'écharde empoisonnée se mêle aussi à nos jouissances. Je ne veux pas, je ne veux pas, vous dis-je. — Oh ! madame ! pourquoi me repousser ainsi ? pourquoi ne pas voir la vie ce qu'elle est ? Mon dévouement, ma tendresse sans bornes sont à vous ; nous pouvons être heureux, si vous y consentez. — Non, non, je ne puis pas, je ne dois pas ; je m'en irai. — Odile, Odile, ayez pitié de moi, ayez pitié de vous : vous m'aimez, je l'ai vu, je l'ai compris ; votre regard me l'a révélé cent fois. Que craignez-vous en me le répétant ? — Oh ! mon Dieu, murmurai-je, est-il vrai que je l'aime ?

Ce mot suffit ; Richard, plus habile que moi, ne m'en demanda pas davantage. Il prit ma main, je ne la retirai pas, je n'en eus pas même la pensée ; je restais dans une extase impossible à rendre, mon cœur battait à m'étouffer ; je ne sentais ni remords, ni crainte : la passion m'envahissait tout entière !

J'arrachai une fleur de mon bouquet, je la donnai au vicomte, sans rien ajouter, mais dans ce mouvement il trouva tout : aveu, promesse, reconnaissance ; il le comprit, baisa furtivement la fleur et la plaça sur son sein ; ce fut un éclair, personne ne s'en aperçut. Hélas ! j'étais perdue !

Le vicomte s'approcha d'Elise pour me laisser le temps de me remettre. Il se mit à la conversation avec une présence d'esprit admirable. On causait des eaux, le comte engageait ma cousine à m'accompagner à Aix.

— C'est impossible, reprenait-elle ; le moment vient de rentrer au gîte conjugal. L'Alsace nous réclame. — Eh bien, interrompit M. de Lampérier, je sais un moyen de tout arranger. — Lequel ? — Conduisons ces dames jusqu'à leur terre ; allons ensuite les attendre à Baden, le plus délicieux séjour du monde. — Oh ! voilà qui serait charmant ! s'écria M. de Chersenne ; Moncabrié sera surpris de nous voir arriver, et il ne nous refusera pas une hospitalité de quelques jours. — A vous, son parent ! certainement, il en sera charmé. — Son parent ! je ne le suis plus que de courtoisie : feu Mme de Chersenne était sa tante ; mais l'amitié que je porte au marquis ne

mourut pas avec elle. Que pensez-vous de ce projet, belle Odile? le croyez-vous exécutable?

Il paraît qu'en effet j'étais belle en ce moment, que la scène précédente laissait sur mes traits une empreinte singulière, car Mme d'Ormès, levant les yeux sur moi, s'écria, sans me laisser le temps de répondre :

— Regardez donc la marquise, messieurs, jamais je ne la vis ainsi. Les feuilles de chêne semées dans ses cheveux lui donnent l'air de Norma, ou de Velléda inspirée. — Certainement, répliqua le comte, madame est admirablement belle.

Le vicomte ne parla que par son regard.

L'opéra finissait; nous rentrâmes à l'hôtel, le comte et M. de Lampérier nous accompagnèrent; nous avions dîné de bonne heure, nous soupâmes, et avant de nous séparer, le voyage de Blumemberg, suivi de celui de Baden, se décida tout à fait.

Au moment où je passais dans ma chambre, Elise m'y suivit; lorsque mes femmes se retirèrent, elle s'assit auprès de moi.

— Odile, me dit-elle, je ne vous demande pas de confidence, je sais tout; ce que je vous ai raconté de moi me défend la sévérité, mais je puis au moins vous offrir un conseil. Prenez garde de trop aimer Richard, ou bien c'est fait de vous. Aimez-le, comme vous avez aimé jusqu'ici; fermez, tant que vous le pourrez, votre cœur à une passion exclusive; craignez-vous vous-même avant de craindre les autres.

Je fondais en larmes, je rentrais en moi-même, je sentais un combat intérieur, auquel rien, dans le passé, ne pouvait se comparer. Je me remettais en vain sous les yeux mes devoirs, mes serments, mes douleurs; l'image de Richard écrasait tout, je ne trouvais plus que lui dans mon cœur; un enivrement, une fièvre inconnue s'emparèrent de moi, je me jetai dans les bras d'Élise en murmurant :

— Je l'aime! oh! je l'aime! — Voilà ce que je prévoyais, me répondit-elle tristement. Au nom du ciel! cachez-le-lui, au moins qu'il ignore à quel point il s'empare de votre âme; s'il le savait, il ne vous aimerait pas quinze jours. — Lui, cesser d'aimer, lui dont la passion est si vive, si profonde! Oh! ma

cousine, depuis trois mois il m'en entretient sans cesse; depuis trois mois il se fait mon esclave, il obéit à mes moindres souhaits, il n'a pas une autre volonté que la mienne. Et pourtant, ce soir seulement il a su que je l'aime aussi; ce soir seulement, un mot sorti de mon cœur lui a rendu l'espérance. Il a cruellement souffert, allez! — Tant pis, tant pis, il prendra sa revanche : vous payerez cela plus tard au centuple. —Vous ne connaissez pas Richard, répondis-je avec un sourire presque de mépris. — C'est cela : j'ai été ainsi, j'ai cru, j'ai aimé! A présent je ne puis ni aimer, ni croire, je ne puis plus m'abuser enfin, et ma vie est finie; il ne reste rien pour moi sur la terre, pas même la vengeance; je la rêve sans avoir la force de l'exécuter; les hommes seuls, ou les femmes sans cœur trouvent ces courages-là. »

Je ne dormis point et je n'en fus pas fatiguée. A mon lever on me remit un billet adorable, un bouquet, chef-d'œuvre de Mme Prévost; je n'eus plus de pensées, de regards que pour ces gages si chers, et j'aurais oublié de déjeuner si la baronne ne m'eût conduite à table.

Je suivais cette route décevante qui rend toutes les autres impossibles, hors de laquelle il n'y a plus d'existence supportable, et qui aboutit toujours à un précipice. Je la suivais sans regarder derrière moi, et je ne devais la quitter qu'avec la vie.

Nous retardions notre départ sous mille prétextes. Ernest nous rappelait, nous reculions sans cesse; je ne supportais pas l'idée de revoir mon mari avec un amour coupable dans l'âme. Enfin il fallut se décider, et le 1er juillet nous devions prendre la route de Blumemberg.

Un adieu à nos parties joyeuses fut résolu : nous allâmes à Fontainebleau.

La perspective de rester de longues heures près de Richard embellissait tout à mes yeux. Nous partîmes, emmenant les chevaux et les ânes du pays, résolus à dîner sur l'herbe, à vivre le plus *champêtrement* possible.

Le vicomte, bien entendu, restait près de moi, mais il y

mit une telle mesure, que le plus habile n'aurait pas décidé s'il obtenait autre chose que la permission de soupirer. J'essayais mon empire, cet empire de femme aimée, dont on se sent si bien certaine, sur lequel on compte invariablement ; je boudais, je riais, j'imposais mes caprices : il supportait tout sans se plaindre.

Vers les quatre heures le temps se couvrit, les connaisseurs annoncèrent un orage, les fous refusèrent d'y croire, nous continuâmes à marcher en avant. L'orage éclata terrible : on chercha un abri, chacun se mit en quête d'un de ces rochers, d'une de ces grottes dont la forêt est remplie

M. de Chersenne, la baronne et le vicomte me suivaient. Richard connaissait parfaitement les routes, et nous guida en fort peu de temps vers un ermitage inhabité, où nous trouvâmes un asile sûr. Le comte et Mme d'Ormès s'assirent sur une pierre moussue; on attacha les chevaux à côté; Richard et moi, nous restions debout à l'entrée, à regarder tomber la pluie, à suivre l'effet des éclairs sur les grands chênes.

— Odile, me dit-il à voix basse, je vous l'ai écrit hier, je ne puis plus vivre ainsi, et je vous donne ma parole d'honneur que si vous me repoussez encore, je partirai pour l'Orient.

Je devins pâle, il s'en aperçut.

— Il faut que j'oublie, il faut que je reprenne mon énergie, détruite par cette funeste passion. Ou vous serez à moi, ou je vous fuirai. Si vous m'aimez, vous ne pourrez me condamner plus longtemps à ce supplice, trop long déjà; si vous ne m'aimez pas, vous ne méritez point mes regrets. Ceci, je vous le dis de sang-froid, sans colère; après avoir réfléchi, j'ai arrêté ma résolution et ni vos sourires, ni vos larmes ne la feront changer. Malgré votre coquetterie, je vous sais loyale et franche, Odile; j'attends votre réponse; une union éternelle, ou une séparation sans terme : c'est à vous de décider.

Il retourna près de son oncle, et me laissa seule. Je m'appuyai contre le rocher; la tête me tournait, je me sentais défaillir.

Au moment de franchir ce pas terrible, qui allait me faire entièrement coupable, mes bons sentiments se réveillèrent. Je

vis se dresser les figures vénérées de mon père, de ma gouvernante; le spectre de ma mère étendit ses ailes d'ange sur ma tête; Ernest, Wilfrid, se placèrent à mes côtés, comme deux gardiens fidèles, tandis que la douce Adrienne joignait ses mains devant moi. Les larmes me vinrent aux yeux, la prière aux lèvres, et je murmurai en m'agenouillant presque: Mon Dieu! ayez pitié de moi!

Dieu m'entendit; il m'envoya du courage, je me crus sauvée et je n'eus plus peur. Hélas! je ne connaissais pas ma faiblesse.

L'orage diminuait, nous remontâmes à cheval pour rentrer en ville.

— Eh bien, me demanda Richard, dès que nous fûmes un peu écartés des autres. — Eh bien, Richard, pardonnez-le-moi, je ne puis oublier les derniers avis de mon père.

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang, et, arrêtant d'un mouvement sec son cheval et le mien, il attendit que la baronne nous eût rejoints.

Je lisais dans son œil une résolution immuable; mon cœur saignait à l'idée de le perdre. Je souffrais, mon Dieu! je souffrais tout ce que souffre une femme qui fait souffrir l'être qu'elle aime. Il ne m'adressa plus un mot, il devint triste au point d'être remarqué, il oublia son savoir-vivre, ses précautions accoutumées, et se retira à l'écart.

Le soir, on dansa; le vicomte garda sa chambre sous prétexte d'indisposition. Il avait été mouillé, prétendait-il, et il craignait la fièvre. On se moqua de lui, il n'en persista pas moins, et les ambassadeurs que nous lui envoyâmes successivement le trouvèrent inflexible.

Alors je craignais tout de bon, je me repentis. Il allait partir sans doute, et cette retraite n'était que le prélude de la séparation dont il me menaçait.

Je fis de vains efforts pour cacher mon inquiétude. Si Mme d'Ormès ne fût venue à mon secours, chacun s'en fût aperçu. Avec son habileté ordinaire, elle détourna l'attention et l'on ne songea point à m'examiner.

Nous étions tous fatigués: on se retira de bonne heure. En rentrant chez moi, je trouvai sur ma cheminée une lettre ca-

chetée, et je reconnus l'écriture de Richard : elle renfermait ses adieux sans doute ; je devins tremblante et je n'osais pas l'ouvrir, je tenais mon arrêt de mort ; enfin je lus. Cette lettre, chef-d'œuvre de style et d'habileté, ne parlait que de son désespoir ; il ne m'accusait plus, il suppliait, au nom de sa vie, au nom de notre amour, il se mettait à mes pieds, il demandait à deux genoux pardon de son emportement du matin. Ce n'était plus cet homme presque tyrannique, c'était un martyr promettant d'essayer de vivre, acceptant son supplice, tout en en montrant l'horreur ; il ne s'adressait plus qu'à l'âme ; il disait : « Je me meurs ! » mais il ne disait pas : « Guérissez-moi ! » Il me laissait libre, il s'en remettait à ma générosité, et ce fut là le comble de la science.

Il écrivait quatre pages, tendres, passionnées, incisives. Je me sentais faiblir à chaque ligne, mon cœur se brisait, enfin je ne résistai plus à la dernière, au dernier cri de son amour.

« Adieu, Odile, adieu ; nous ne nous reverrons plus, c'est fait, soyez heureuse. Puisse celui que vous aimerez après moi ne pas vous punir de votre cruauté ; puisse mon désespoir ne pas vous devenir funeste dans l'avenir.

» Je vous aime et je vous aimerai toujours ; vous faites le malheur de cette vie, qui vous appartient.

» Adieu ! adieu ! je vous pardonne et je vous bénis ! »

Le lendemain, en revenant à Paris, Richard emportait une gaieté folle, et moi je me cachais dans le fond de ma voiture, pâle et morne, n'osant lever les yeux, répondant à peine aux questions de la baronne. Il me semblait que je n'existais plus ; la joie de mon amant me rattachait seule à moi-même. Si cette joie ne m'avait pas tant coûté, j'eusse été plus accablée encore.

Mais à présent je me sacrifiais : j'aimais davantage, j'avais tout donné ! J'en étais fière et j'en étais honteuse ; ce mélange de sentiments me tuait ; on ne supporterait pas longtemps une pareille torture. Heureusement tout s'efface, tout s'épuise ; on s'accoutume à souffrir, comme on s'accoutume à être heu-

reux, et les aspérités de la douleur s'usent comme celles de la vie.

XVII

Retour.

On a bien souvent et bien longuement discuté, depuis les cours d'amour jusqu'à présent, pour savoir qui l'emportait en dévouement, en passion, des hommes ou des femmes. Beaucoup d'opinions ont été formulées et chacun a gardé la sienne, ainsi que cela arrive presque toujours.

Une chose pourrait trancher la question : c'est que, dans les combats les plus vifs du cœur, les hommes n'ont d'autre guide que leur satisfaction propre, tandis que les femmes, à peu d'exceptions près, font toujours un sacrifice énorme en cédant aux vœux de leur amant.

Pas une de nous, je parle de celles qui ont quelque valeur, ne commettrait une faute pour son bonheur personnel; nous voulons faire un heureux à nos dépens, nous ne faisons presque jamais qu'un ingrat. Nos larmes rachètent notre faiblesse, et nous n'évitons un écueil que pour tomber dans un autre.

Si nous restons vertueuses, nous devenons, aux yeux de ceux qui nous attaquent, des prudes et de franches bégueules qu'il faut fuir, parce qu'elles sont *ennuyeuses*.

Si nous résistons à moitié, si nous laissons échapper une à une les concessions qu'on nous arrache, en ne retenant que la dernière, nous sommes des coquettes bonnes à pendre, à assommer, et le sexe masculin en masse devient notre ennemi.

Si, aimantes et dévouées, nous détruisons notre avenir et notre bonheur, nous sommes des femmes perdues, des misérables, indignes de pardon et de pitié, et plus tard des femmes abandonnées, délaissées de celui qui nous a séduites; lui-même se joint à nos ennemis, lui-même jette à notre nom et la boue et l'insulte : car, ainsi que je vous l'ai dit, ainsi que l'expé-

rience l'a démontré mille fois, la punition de la faiblesse, c'est l'ingratitude.

Aussi le Dieu qui prévoit tout, le Dieu qui savait à quel supplice il condamnait dès ce monde la pauvre femme dont le cœur est plus fort que la vertu; aussi Dieu, le Christ, notre Sauveur, impitoyable pour les envieux, les orgueilleux, les profanateurs, les méchants de toutes sortes, a-t-il été bon, clément jusqu'à la mansuétude, pour les femmes coupables. Il a relevé la Samaritaine, il a absous la femme adultère, il a accueilli la Madeleine; il leur a trouvé des excuses dans sa miséricorde inépuisable, et il leur a montré l'autre vie, cet immense pardon que notre Père céleste nous prépare, afin de les consoler de celle-ci.

Oui, mon cher Raoul, oui, dans l'amour d'une femme réellement digne de ce nom, tout est sacrifice, mais aussi, par là, tout est bonheur. Ce sentiment adorable ne sera jamais parfaitement compris de votre sexe. Les lois que vous avez imposées, en vous donnant sur nous une supériorité positive, ne vous permettent pas de connaître cet inexprimable orgueil du dévouement, de l'abnégation, au-dessus duquel il n'existe rien. Plus on le méconnaît, plus il devient sublime : la souffrance épure. Voilà le secret de tant d'existences brisées : le courage leur tient lieu d'espérance, elles se retrempent en elles-mêmes; dans la conscience de leur valeur, elles trouvent la force de braver en face la douleur et la calomnie.

Oh! le cœur est grand! oh! le malheur a ses magnificences! Il s'y trouve une mine inépuisable, que les âmes non éprouvées ne soupçonneront jamais. Les soldats d'élite seuls sont frappés dans la bataille, parce qu'ils se placent au premier rang; mais quand vient l'heure des récompenses, ceux-là seuls aussi reçoivent des couronnes.

Vous trouverez cette digression bien longue peut-être, mon cher Raoul; c'est moins une histoire que je vous raconte ici qu'une étude à laquelle je vous initie, vous le savez.

Reprenons mon récit, pourtant, revenons-en à ces premiers moments de liaison, si pleins d'une douloureuse volupté.

C'en était fait, j'oubliais mes devoirs : Richard, devenu mon maître, continua à rester mon esclave. Si ma faiblesse

me laissa des remords, elle ne m'apporta pas de regrets. L'ivresse dans laquelle je vivais ne me permettait pas de réfléchir.

Nous partîmes pour Blumemberg. Par un respect involontaire pour celui dont je portais le nom, j'obtins du vicomte que, sous un prétexte quelconque, il nous laisserait à Strasbourg, qu'il continuerait sa route vers Baden, et que nous n'arriverions point ensemble dans la maison de mon mari. La baronne et M. de Chersennc semblèrent comprendre cette délicatesse, bien que ni l'un ni l'autre n'eussent reçu une confidence directe ; ils ne montrèrent ni étonnement ni curiosité.

Nous arrivâmes chez moi sans qu'une question s'échangeât entre nous.

Lorsque j'aperçus de loin les tours du manoir, lorsque je vis cette Alsace, que je quittai innocente et dans laquelle je revenais souillée, la fièvre me saisit au cœur.

J'allais affronter les regards d'Ernest, ceux de Wilfrid, ceux d'Adrienne ; j'allais retrouver la tombe de mes parents et les souvenirs de mon enfance ; ce fut une souffrance sans nom.

Il fallut me composer une contenance, et j'y tâchai de tout mon pouvoir ; je n'ai jamais su être hypocrite : ce vice est, avec l'envie et l'ingratitude, ce que je connais de plus bas sur la terre ; ce sont les seuls crimes pour lesquels le pardon me soit difficile : tout s'excuse, excepté cela.

Cependant je parvins à me contraindre, et lorsque M. de Moncabrié nous reçut au perron, je ne lui montrai qu'un visage dont la fatigue pouvait expliquer la pâleur. Je ne l'embrassai point, je ne l'aurais pas osé ; je me jetai, en revanche, dans les bras de mon cousin et de sa femme. Là je pouvais pleurer sans honte, je pouvais trouver un asile, je ne les offensais pas, et je savais que leur amitié indulgente sécherait mes larmes par une caresse.

M. de Moncabrié ne remarqua rien. Sa tranquillité, tout à fait revenue depuis mon obéissance en quittant Léonce, ne se troublait pas pour si peu de chose. Il fut bon comme de coutume, me trouva changée, me conduisit à ma chambre, en chassa Wilfrid et Adrienne, m'ordonna de dormir tranquille, et reprit son train de vie ordinaire, absolument comme en mon absence.

Il se levait avec le soleil, se couchait presque aussitôt que lui, chassait toute la matinée, passait la journée entière à sa forge, et ne me voyait qu'aux heures des repas. Aussi notre fortune acquérait-elle des proportions colossales.

Je ne m'en occupais guère. Accoutumée à satisfaire mes moindres fantaisies, le luxe m'était tellement habituel, que l'idée d'en être privée ne se présentait jamais à moi.

Le marquis me fit un long détail des acquisitions pour lesquelles on n'attendait plus que ma signature; il me montra les magnifiques résultats obtenus par son industrie; en dirigeant mes regards tout autour de moi jusqu'à l'horizon, il me dit :

—Tout ici vous appartient, vous voilà la marquise de Carabas.

Je souris faiblement. Je ne trouvais plus ni gaieté ni joie. L'absence de Richard me tuait, et je ne feignais pas la maladie : elle n'était que trop véritable.

Le besoin d'une expiation me suivait partout. Ces beaux lieux, ce patrimoine de ma famille, dont les habitants, autrefois nos vassaux, ne devenaient que nos voisins ou nos locataires, n'en restaient pas moins l'objet de ma sollicitude.

J'obtins de mon mari la fondation perpétuelle d'une école et d'un hôpital à Blumemberg. J'exigeai que les protestants et les juifs, très-nombreux en Alsace, y fussent admis comme les catholiques; je ne voulais en excepter personne, moi qui attendais tout de la miséricorde de Dieu.

Le médecin, appelé par ma famille, attesta que l'air du pays ne me valait rien. Il me fallait les distractions accoutumées, et l'ennui seul, disait-il, causait l'indisposition que mes traits amaigris révélaient malgré moi. Le voyage de Baden fut alors proposé par la baronne et résolu sans opposition. Un seul changement se glissa dans notre plan : M. et Mme de Blumemberg se décidèrent à m'accompagner, puisque mon mari devait rester à la tête de ses affaires.

Je n'osai pas dire non; pourtant je craignais la présence de Wilfrid. Ma seule consolation était le secret absolu gardé sur ma liaison avec Richard.

« *Je ne conçois pas* qu'on se compromette pour son amant, me disais-je; et *je ne conçois pas* surtout qu'on y survive. »

Encore un degré de descendu! encore la même répulsion

pour celui qui doit suivre, jusqu'à ce que je le franchisse à son tour.

En revoyant Richard, bien que je me fusse d'avance fortifiée contre cette impression, je faillis me trouver mal. Wilfrid m'observait; la beauté du vicomte, les regards ardents qu'il jetait sur moi, malgré sa retenue, lui donnèrent des soupçons; je m'en doutai, je le connaissais si bien ! Dès lors je n'eus pas d'autre idée que de les détruire.

Je saisis ce terme moyen qui cache la vérité plus sûrement qu'une indifférence jouée. J'eus l'air de m'occuper de Richard comme d'un joli joujou auquel ma vanité attachait un certain prix; je plaisantai de ses assiduités, je fus habile enfin, moi qui n'avais jamais su l'être.

Tout le monde s'y prit, même la baronne. Elle me complimenta sur ma braverie et sur la manière dont je suivais ses avis.

— Continuez, disait-elle, il vous restera toujours. Joignez-y un atome de jalousie, vous aurez alors le fin du fin. Wilfrid est merveilleusement placé pour cela, ne le trouvez-vous pas ?

— Oh ! ma chère, je ne joue pas avec Wilfrid. Tout ce qui le touche devient sérieux. Et puis M. de Lampérier est violent, Dieu sait quelles en seraient les suites, et jugez donc alors !

Elle se mit à rire.

— M. de Lampérier, homme de bonne compagnie, gentilhomme avant tout, ne vous perdra point pour si peu, et tout éclat me semble impossible de sa part. Vous ne me dites rien, vous vous cachez de moi, mais je réciterais votre roman par cœur, ma chère; ces premiers romans se ressemblent tous, ainsi c'est de la discrétion perdue.

Ce mot, premier roman, me fit un mal !

— Nous allons au bal ce soir; faites-vous belle, soyez coquette et vous verrez. — L'affliger, Élise ! oh ! ce serait affreux !

— Ma cousine, en amour un des deux doit souffrir, le plus sage est celui qui ne souffre pas.

Elle disait vrai, et cette circonstance me rappela une charmante expression, tirée d'un livre fort remarquable du vicomte Henri de la Tour du Pin Chambly. Ce livre, intitulé : *Caractères et réflexions morales*, est écrit avec la force de style

et de pensée des moralistes d'autrefois. L'auteur dit, en parlant d'une liaison de cœur, pour exprimer cette inégalité qui s'y rencontre :

« Entre deux personnes qui s'aiment, il y en a toujours une qui embrasse et l'autre qui tend la joue. »

Vérité aussi bien sentie qu'élégamment exprimée. Seulement ils changent presque toujours de rôle. Les femmes commencent ordinairement par *tendre la joue*, et les hommes prennent ensuite ce personnage passif, jusqu'à ce qu'ils se lassent même de celui-là, ce qui n'est pas long d'ordinaire.

Je suivis, dans la crainte de me *compromettre*, les conseils d'Élise. Je me croyais si sûre du vicomte! Il ne se plaignit pas, il ne fit ni bruit, ni esclandre; seulement il se mit à l'écart, en me regardant à la dérobée; la douleur était visiblement peinte dans ses traits. Je ne voulais pas m'en apercevoir, afin de ne pas me laisser attendrir. Je dansais, je valsais, avec une sorte de frénésie.

Placée entre Adrienne et Élise, je les écrasais, l'une par ma vivacité, l'autre par ma jeunesse. On faisait cercle autour de nous. En me voyant si *générale*, Wilfrid se rassura; il me crut aimée de Richard, mais non pas sa complice; je n'en demandais pas davantage.

La saison des bains se passa ainsi dans une alternative continuelle d'émotions différentes.

Cependant le temps marchait : M. de Lampérier, trop adroit pour ne pas découvrir un manége dans ma manière, devina aussi qu'on me l'inspirait, et trouva le moyen d'y mettre un terme, en cessant de s'en attrister.

— Nous avons affaire à forte partie, ma chère, dit Élise. Cet homme-là sait son métier. Je crains que vous ne l'appreniez que trop.

Wilfrid reprit ses craintes et me surveilla sans relâche. Je trouvais toujours ses yeux entre mon amant et moi, je fus assez lâche pour lui en vouloir.

Je lui dis un jour un peu sèchement, après une observation qu'il venait de m'adresser :

— Mon cousin, je ne suis plus une petite fille, et je puis me conduire, ce me semble.

Si vous eussiez vu alors sa physionomie, ce qu'elle exprimait de surprise et de douleur! Pauvre Wilfrid, cher et saint martyr d'une affection mal placée, que n'a-t-il pas souffert et que ne souffrira-t-il pas plus tard!

M. de Moncabrié vint me chercher pour me reconduire à Blumemberg. Il invita de nouveau le comte, son neveu et Mme d'Ormès à nous accompagner.

Tous acceptèrent, comme vous le pensez, et j'eus alors un mois de véritable enchantement. Wilfrid, forcé de rester à Recouvremont d'abord et ensuite de suivre sa belle-mère et sa femme à Mulhouse, où des affaires les appelaient, ne me gêna plus de son inquiète amitié; il m'écrivait. Faut-il vous l'avouer, Raoul? je ne lisais pas ses lettres! mes réponses parlaient de choses indifférentes, et je travaillais à chasser ce souvenir importun.

M. de Chambourg quitta l'Alsace avant mon retour de Paris, j'ai oublié de vous le dire. Mon mari, retenu toute la journée à la forge, faisait souvent même des courses de plusieurs jours dans les environs, me laissant parfaitement libre.

Nos autres commensaux ne venaient que le soir; quant à M. de Chersenne et à la baronne, soit discrétion, soit habitude, ils se tenaient chez eux et ne paraissaient qu'à l'heure du dîner.

J'eus donc toute la facilité possible de rester avec Richard. Nous nous livrâmes entièrement à notre amour, nous nous en *grisâmes,* si je puis parler ainsi. Ce fut un enivrement, un délire.

Je rougis de l'avouer, j'étais bien heureuse! Toute à ma passion immense, entièrement partagée, je chassais les craintes et les remords; mon amour devenait ma vie, mon univers : hors de lui, il n'existait plus rien.

— Quel beau rêve! me répétait Élise incessamment, prenez garde au réveil!

—

XVIII

La Fin.

Le commencement de l'hiver rappela nos hôtes à la ville; les convenances exigeaient qu'ils nous quittassent enfin. Cette séparation, quelque courte qu'elle dût être, me blessa le cœur.

Mme d'Ormès me restait heureusement, pour causer et recevoir *mes lettres*, ces lettres si chères, seule consolation de l'absence. M. de Moncabrié me promit de retourner à Paris, au mois de janvier, et d'y passer ainsi chaque année le carnaval; il fallut me contenter de cette promesse et attendre.

La correspondance la plus active s'établit : nous ne passions pas trois jours sans nous envoyer mutuellement de longues pages, où tout ce que l'amour a de plus brûlant s'unissait aux espérances les plus douces et aux regrets les plus amers.

Oh ! les beaux projets, les belles rêveries ! Après un mois les lettres devinrent moins fréquentes du côté de Richard. Il s'en excusa sur une indisposition légère et sur la nécessité de donner beaucoup de temps à son oncle.

A cette nouvelle, l'expérience de la baronne s'alarma. Elle ne me dit que peu de mots, dans la crainte de m'affliger; mais je le sentis, je le compris comme elle, et la première blessure est si horrible !

— Ma chère Odile, voilà le moment du courage; il faut savoir son jeu, pour ne pas être volé. Si vous vous montrez faible, si vous vous plaignez, si vous faites un reproche, adieu votre puissance, adieu votre bonheur. La peine du talion, ma belle, je ne connais que cela. *OEil pour œil, dent pour dent,* dit l'ancien proverbe; il écrit moins, faites-en autant; il écrira alors pour demander pourquoi. Donnez de mauvaises raisons et persistez. Inquiétez-le, et sérieusement, l'instant en est venu.

J'obéis pendant quelques semaines aux injonctions de Mme d'Ormès, mais j'aimais trop : mes forces s'épuisèrent. J'écrivis à son insu une lettre désespérée à Richard, je lui répétai mille fois qu'il ne m'aimait plus, je mis à nu devant lui ce pauvre cœur brisé où il régnait en maître.

La réponse se fit attendre, néanmoins elle me soulagea ; je la trouvai bonne, tendre, pleine d'affection, bien que d'une nuance moins passionnée. Aujourd'hui que je me la rappelle, je ne comprends pas comment je n'y vis pas de suite la vérité, c'est-à-dire, que le vicomte se distrayait de moi, qu'il était à son tour sûr de son empire, et qu'il se reposait dans cette certitude : chez les hommes elle tue la passion.

La baronne sut bien vite à quoi s'en tenir, cependant elle se garda de m'en rien apprendre. Elle m'avait vue si malheureuse ! elle eut pitié de moi. Les derniers moments de notre séjour à Blumemberg, je tombai malade ; l'inquiétude me gagnait sérieusement. Richard devenait de plus en plus *raisonnable* ; malgré ma bonne volonté d'aveuglement, malgré cet instinct involontaire repoussant la souffrance comme la mort, il me fallut le voir et en convenir vis-à-vis de moi-même, ce qui est bien plus difficile que d'en convenir vis-à-vis des autres. Souvent on se fait malade afin d'entendre répéter qu'on ne l'est pas ; de même, on se fait malheureux, pour que de bonnes paroles effacent ce malheur ; mais lorsqu'on s'avoue franchement et sans arrière-pensée la vérité qu'on a repoussée jusque-là, c'est qu'elle est évidente, c'est qu'elle est irrécusable, c'est qu'elle nous a bien profondément blessés.

Enfin nous touchâmes au mois de janvier, nous partîmes. Ce voyage me parut éternel ; je dévorais les distances, je croyais n'arriver jamais.

Lorsque la voiture entra dans le faubourg Saint-Honoré, que j'aperçus la porte de ma maison ; lorsque nous nous arrêtâmes sous le vestibule et que la portière fut ouverte par M. de Lampérier lui-même, je ne fus plus maîtresse de mon émotion, je me trouvai mal.

M. de Moncabrié me prit dans ses bras, et me porta jusque sur mon lit.

— Voyez-vous, répétait Mme d'Ormès, cette route était trop

longue pour elle, il fallait nous arrêter le soir, vous ne l'avez voulu ni l'un ni l'autre, en voilà le résultat. — Je ne comprends plus rien à la santé d'Odile, répondit mon mari en me faisant respirer du vinaigre ; elle autrefois si forte, la moindre fatigue l'abat. Depuis un mois elle souffre à Blumemberg ; en vérité, elle m'inquiète et m'étonne : il faudra demander un médecin.

Il n'était pas loin le médecin et l'auteur de tous ces maux, celui qui les causait et qui seul pouvait les guérir. Lorsque je revins à moi, mon premier besoin fut de le voir ; je jetai un regard sur la baronne, elle me comprit à merveille.

— Comment allez-vous, ma chère ? me demanda-t-elle. Restez au lit, nous nous établirons près de vous, n'est-il pas vrai, marquis ? — Sans doute, si la marquise se trouve assez forte pour recevoir ces messieurs. Peut-être a-t-elle mal à la tête et veut-elle dormir ? — Non, répondis-je ; au contraire, la distraction me fera du bien, et je serai charmée d'entendre causer le comte et M. de Lampérier.

On les appela.

Mon rideau de dentelle dissimula ma pâleur ; Richard me donna la main, cette pression me fit un bien ! Je ne fus seule avec lui que le soir ; alors, après les premiers épanchements, je ne pus retenir mes reproches, bien doux, bien tendres, mais réels enfin, et mérités, qui plus est.

Le vicomte badina, tourna la difficulté avec un esprit trop présent pour être bien épris, m'accabla de protestations, de serments : je voulus être persuadée ; malgré moi, un pressentiment me glaçait le cœur.

Je me sentais moins aimée, des riens suffisent pour éclairer : en amour, ils sont même plus certains que les grandes choses, auxquelles on prend garde, et par lesquelles on ne se trahit pas, tant qu'on tient à ne pas l'être. Mais les nuances ! on ne les surveille pas, elles échappent à la volonté, et par elles une âme clairvoyante lit dans l'âme qu'elle chérit, presque à son insu.

J'étais peu habile encore ; en outre, je repoussais la lumière ; il me fut donc possible de me faire illusion quelque temps. Hélas ! on me désabusa cruellement !

Il y avait alors à l'Opéra-Comique une pièce nouvelle, à

laquelle tout Paris courait. Je fis prendre une loge, et, quinze jours après mon arrivée, nous y allâmes, M. de Moncabrié, la baronne et moi.

M. de Chersenne devait nous y rejoindre; le vicomte se prétendait à Versailles, pour une chasse dans les bois de Satory. A la moitié du premier acte, le marquis aperçut aux stalles un de ses amis avec lequel il désirait causer; le comte et Mme d'Ormès restaient, il nous quitta et alla chercher son ami qu'il emmena au foyer.

A côté de moi, coude à coude, se trouvaient dans la loge suivante deux femmes, dont une parfaitement belle; pourtant leur mise et leurs manières ne me laissèrent pas de doute sur leur profession.

Elles causaient à demi haut sans songer à la musique; je ne m'occupais point d'elles, lorsque le nom de Richard, prononcé par la plus jolie, attira mon attention; j'écoutai.

— Oui, ma chère, disait-elle, il se nomme Richard; c'est joli, pas commun, n'est-ce pas? — Est-ce Richard Cœur de lion? demanda l'autre en souriant. — Je te l'assure, c'est un fier gentilhomme, va! et si beau! si beau! Et si tu savais comme il m'aime, si tu savais quelle jalousie! quel délire de se voir adorée ainsi! Et puis, si riche! si généreux! Il m'a donné les chevaux que tu admires tant, il m'a donné des bijoux en masse, que sais-je moi! Je te montrerai tout cela. — Et lui, quand me le montreras-tu? — Ce soir, mon enfant, nous le trouverons en rentrant : il m'attend.

Je respirai. Le vicomte était absent, ce ne pouvait être lui; d'ailleurs, n'y avait-il qu'un Richard au monde? Oui, mais un Richard si beau, si gentilhomme, si riche, si généreux! je trouvais cela étrange.

La femme continua :

— Oui, une de ces attentions fines, délicates, dont lui seul est capable; il ne veut pas me compromettre, ma chère; il ne m'affiche pas, afin de me traiter comme je le mérite. Il a donc arrangé pour aujourd'hui un souper mystérieux, chez moi, où toi seule seras admise. Tout le monde le croira à Versailles, à la chasse; il se cache à Paris pour moi, uniquement pour moi. Quelle amabilité de sa part, à ce cher vicomte!

Je me sentis défaillir, je me mourais, c'était bien lui!

Mes compagnons, occupés du spectacle, ne virent pas ma pâleur effrayante. Cependant, par un de ces sentiments inexplicables attachés à notre nature, je voulais entendre encore, je voulais tout savoir; j'ajoutais à mon supplice une torture de plus; il me les fallait toutes.

L'autre femme fit une question que je n'entendis pas.

— Certainement, répliqua ma rivale, il reste ainsi quelquefois deux ou trois jours chez moi, caché dans un tête-à-tête délicieux. Il déteste les femmes du monde; elles sont toutes pimbêches et bégueules, ou bien insupportables, avec leurs grandes passions, à ce qu'il prétend. Et je crois, en effet, que plus d'une a dû l'aimer *trop*, il est si charmant!

Et moi, je l'aimais *trop* alors! Et j'entendais tout cela: quelle punition, mon Dieu!

— Sois discrète au moins, reprit-elle, car il m'a fait promettre de ne révéler à personne ce qui se passe entre nous, et il ne me pardonnerait pas de te l'avoir dit. Nul ne s'en doute, ce mystère est adorable. Tout le monde se demande le nom de mon amant, qui est-ce qui me donne mes châles, mes dentelles, qui est-ce qui tient ma maison. On ne le devine pas.

Chaque phrase était un coup de poignard, ma tête brûlait, mon cœur semblait se fendre; je ne conservais plus une idée précise du lieu où je me trouvais, de ce que j'entendais, de ce que je sentais moi-même.

Je devenais presque folle; au milieu de ces impressions déchirantes une idée dominait seule et unique: celle de voir Richard, de me venger, de l'arracher à cette femme.

Pressée par un désir inexplicable, je rappelai M. de Chersenne et lui demandai le nom de ma voisine.

Il la regarda et me répondit en souriant:

— C'est Mlle Cléofé, une des beautés à la mode au Jockey-Club. — Ah! ah! repris-je, n'est-ce point celle qui a un si magnifique appartement rue de Londres, et qu'on va voir par curiosité? — Non, celle-ci demeure rue d'Antin, et n'est point encore si superbe. Mais vous me faites faire là de singuliers aveux pour un homme de mon âge!

J'en savais assez, et ma résolution fut prise.

Je ne pus rester plus longtemps au théâtre; je me plaignais d'une douleur de tête horrible, et je ne mentais pas. Mon visage bouleversé témoignait pour moi.

Je fis chercher M. de Moncabrié; j'exigeai qu'Élise restât avec le comte; ma voiture n'était plus là; mon mari me reconduisit en fiacre et alla au club, d'où il ne rentrait jamais avant trois ou quatre heures du matin. Il me restait donc bien du temps devant moi. Je sonnai ma femme de chambre, et elle reçut l'ordre de faire dire à Mme d'Ormès, lorsqu'elle reviendrait, que je dormais et que je ne pouvais la recevoir.

Qu'allais-je faire? Je frémis encore quand j'y pense.

J'étais folle, mon enfant, j'étais folle de cette folie du cœur la plus dangereuse et la plus cruelle.

J'oubliais et ma position, et le nom que je portais, et ce que je me devais à moi-même; j'oubliais tout enfin pour cette passion, à la fois la source et la destruction de la vie. Il ne me restait plus qu'une idée : celle de surprendre Richard, de l'accabler par ma présence, au milieu de son infidélité; j'avais la rage de me perdre, cette rage qui domine les femmes dévouées, qui les pousse aux dernières extrémités et qu'elles maudissent ensuite de toute la force de leurs remords.

Je me fis habiller le plus simplement possible; cependant, malgré mon désespoir, malgré ma jalousie, j'allais affronter ma rivale : il fallait être belle! Je mis une recherche extrême dans cette toilette douloureuse; je tenais surtout à rester grande dame et à marquer ainsi d'une manière positive ce que je suis et ce qu'elle est.

Je soignai jusqu'au moindre détail; rien ne paraissait et tout éclatait néanmoins. J'exhalais ce parfum de bonne compagnie indéfinissable, apprécié des moins clairvoyants; je fus contente de moi; c'est le plus grand éloge que puisse faire d'elle-même une femme jalouse.

La jalousie a des yeux de lynx, auxquels rien n'échappe et que l'amour-propre n'aveugle pas.

J'envoyai chercher un fiacre, je sortis de l'hôtel, avec ma femme de chambre, afin d'endormir les soupçons du concierge, et je ne fus point aperçue.

On me conduisit, plus morte que vive, à l'adresse que j'avais

retenue, ainsi qu'on retient ce qui déchire l'âme; la voiture se rangea à la porte et j'attendis.

Mlle Cléofé avait dit, je me le rappelais à merveille, que le vicomte devait la précéder chez elle. Ma femme de chambre s'assura qu'il n'était pas arrivé encore; j'espérais dès lors le saisir au passage avant le retour de sa maîtresse et l'emmener avec moi.

Oh ! quels moments je passai dans ce supplice de l'incertitude ! Que de projets insensés traversèrent mon imagination ! que de douleurs inconnues jusqu'alors me torturèrent !

J'usai mes forces et mon courage à cette lutte insensée, et lorsque le cocher de M. de Lampérier fit retirer le fiacre et demanda la porte, je me laissai d'abord tomber dans la voiture, incapable de me soutenir, jusqu'à ce que la vue de Richard, passant auprès de moi, me rendît la volonté.

Je sautai à bas, sans marchepied; je me précipitai dans la maison comme une insensée, et j'arrivai auprès du vicomte au moment où il franchissait les premières marches.

Mon voile était baissé, mais j'avais perdu mes gants dans mon trouble. M. de Lampérier reconnut ma main, il entendit ma respiration haletante et pressée, il poussa une exclamation de surprise.

— Oui, murmurai-je, c'est moi ! — Odile, continua-t-il à voix basse, que faites-vous ici ? — Ce que je fais, repris-je en lui saisissant le bras, je viens vous arracher à cette femme, je viens vous dire que vous me trompez, car je vous aime, moi !

Il me regarda quelques secondes indécis, puis il continua :

— Et moi aussi, je vous aime, Odile; voilà pourquoi je vous supplie de ne point rester ici, je vais vous reconduire à votre hôtel. — Et vous ne me quitterez pas, Richard ? — Y songez-vous, Odile, et votre mari ! — Oh ! vous reviendrez chez elle ! répliquai-je, désespérée. — Je vous donne ma parole d'honneur que non, consentez à me suivre.

J'hésitai.

En cet instant même la porte cochère roulait sur ses gonds, deux admirables chevaux gris entraient en piaffant sous le vestibule, une tête souriante se montrait à la portière d'un

coupé anglais, en criant joyeusement le nom de Richard.

Je ne pouvais être vue; cachée derrière une colonne, je ne savais pour ainsi dire où je me trouvais; la tête me tournait comme dans un tourbillon, j'entendais pourtant le vicomte murmurer :

— Il est trop tard!

Il m'enleva de terre et m'emporta dans la loge du concierge.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? demandait-on. — Une femme qui se trouve mal, répondit assez froidement M. de Lampérier en me déposant sur un siége. — Elle est bien belle! s'écria mademoiselle Cléofé, qui nous avait suivis.

Ce seul mot rappela mes esprits.

J'étais belle! Je l'étais devant lui, aux yeux d'une rivale qui l'avouait elle-même; je n'osais pas tant espérer. Je relevai la tête, je secouai fièrement mes boucles blondes, j'examinai en face et sans trembler celle qui osait se jouer à ma colère et celui qui me trahissait.

Tous les deux baissèrent les yeux.

— Vous sentez-vous mieux? demanda la portière, indifférente au drame qu'elle ne soupçonnait pas. — Voulez-vous monter chez moi, madame? continua Mlle Cléofé timidement.

Richard fit un imperceptible mouvement de lèvres que je devinai seule; il avait peur!

— Je vous remercie, madame, poursuivis-je avec un dédain très-affecté; je me contenterai du bras de monsieur pour me reconduire.

L'œil de la belle fille s'anima; par cette intuition féminine dévolue même à la plus niaise, elle devina tout et répondit sèchement :

— Puisque vous ne voulez pas monter, madame, je mets à vos ordres ma voiture et mes gens; mais quant à monsieur, il attend ici une visite indispensable, et ne peut avoir l'honneur de vous accompagner.

Oh! mon ami, que nous sommes misérables! Combien les passions nous font petits et abandonnés! Moi, la marquise de Moncabrié, moi, la fille du saint et noble comte de Rudolstheim, j'allais entrer en lice contre une de ces femmes repoussées par

la société, flétries par l'opinion! J'allais l'insulter chez elle, donner le droit de me faire chasser, et cela pour un homme dont je n'étais plus aimée!

Nous nous toisions fièrement comme des tigresses; la position du vicomte devenait cruelle: il n'osait pas dire une parole de peur d'exaspérer ces deux fureurs sourdes et contenues jusque-là, mais qu'un rien ferait éclater plus indomptables et plus terribles.

— Je suis fâchée, madame, repris-je enfin, en donnant à chacun de mes mots le poids d'une sentence, je suis fâchée de contrarier et vous et monsieur, mais j'ai compté sur son bras, et je ne m'en irai pas sans lui. — Eh bien, madame, vous resterez alors, s'écria Cléofé, incapable de dissimuler plus longtemps et se jetant entre Richard et moi.

Le moment d'accepter franchement un parti arrivait pour M. de Lampérier, et je dois lui rendre la justice de dire qu'il n'hésita plus.

Il repoussa doucement sa maîtresse, me prit la main, me fit sortir, et marchant vers la porte, il continua:

— Vous vous trompez, mademoiselle, et vous voudrez bien vous rappeler qu'une femme implorant ma protection ne la réclame jamais en vain, même lorsqu'elle m'est inconnue. J'ignore le nom de madame; néanmoins je suis prêt à la conduire partout où elle le désirera et je ne souffrirai point que la moindre insulte lui soit adressée.

L'éducation parfaite donnée au vicomte par monsieur son oncle venait de se retrouver là tout entière.

Mademoiselle Cléofé ne répondit pas un mot.

Aussitôt que nous fûmes en voiture, je me jetai au cou de Richard et je fondis en larmes; je l'appelai des noms les plus tendres, je lui demandai pardon, car je m'accusais à présent, au lieu de l'accuser, car je voulais qu'il fût innocent, car j'en avais besoin, car ce bonheur de pardonner à ce qu'on aime, le plus grand de tous les bonheurs, je voulais le lui offrir; dans ma folie dévouée, dans mon exaltation sans bornes, je m'effaçais moi-même complétement devant celui que je nommais mon maître et mon roi.

Comment rester froid devant de pareilles impressions?



Richard les partagea presque malgré lui, presque à son insu. Nous eûmes quelques heures de bonheur indicible ; nous oubliâmes, moi ma jalousie, lui son infidélité ; nous oubliâmes surtout les suites probables de mon extravagante démarche ; nous fûmes heureux enfin, je vous le répète !

Mais le réveil arriva ; mais le lendemain, en me retrouvant seule parmi ces souvenirs honteux et brûlants, je sentis combien c'en était fait de mon repos.

Je ne croyais plus ; la plaie infernale du doute se creusait dans mon cœur. Je me rappelai l'humiliation subie, le pardon accordé, et, me trouvant supérieure à mon amant, je compris combien mon amour changeait de nature.

J'appréciai d'un coup d'œil l'existence horrible que je me préparais. Je me vis suivant Richard en imagination, lorsqu'il ne serait pas près de moi ; je devinai d'avance les soupçons dont j'allais être mordue ; je comptai pour ainsi dire mes larmes avant de les répandre, et cependant j'acceptai cette vie sans hésiter, car il fallait ou le perdre ou le conserver ainsi.

Je venais d'ouvrir une porte qui ne se referme plus lorsqu'elle a été franchie : l'amour ne retourne jamais en arrière ; il poursuit impitoyablement sa route, semant autour de lui le deuil et les larmes, écrasant les obstacles, jusqu'à ce qu'il les ait tous franchis, tous brisés, jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude et d'ennui, jusqu'à ce qu'il meure à côté de sa victime.

J'eus néanmoins le bonheur de pouvoir cacher mon expédition de la veille ; personne ne la soupçonna.

Mlle Cléofé ne me connaissait pas ; d'ailleurs, Richard la revit sans doute, et, avec son habileté ordinaire, il sut lui imposer silence. Je n'en entendis plus parler.

Mme d'Ormès devina le changement opéré dans mes relations avec Richard ; son expérience ne s'y trompa point. Elle m'entoura d'affection, je dois lui rendre cette justice ; elle voulut me distraire, rattacher le bandeau arraché ; elle chercha à me persuader que le vicomte, entièrement revenu à moi, ne s'occuperait désormais que de moi seule.

J'essayai de le croire huit jours, je renonçai bientôt à cette chimère.

M. de Lampérier se contraignit lontemps, se cacha toujours. Le savoir-vivre lui tenait lièu de cœur.

Il veilla avec tant de soin sur ses démarches, qu'il me fut impossible de le prendre en faute. C'était une torture odieuse, je soupconnais sans une certitude positive.

Je n'avais pas surtout le droit d'éclater, de me plaindre, seul soulagement des cœurs brisés. Il me fermait la bouche en me mettant au défit des preuves.

Ma cousine me sollicitait incessamment, ou de prendre le courage de rompre, ou d'accepter franchement la position. Elle me suppliait surtout d'éviter ces scènes qui tuent l'amour, qui le minent, qui lui ôtent son charme et son prestige. Je le lui promettais, et, malgré moi, je retombais sans cesse.

Je détruisais de mes propres mains la dernière ombre de mon bonheur; ainsi que tous les êtres réellement passionnés, je ne calculais pas et je me laissais envahir par le découragement, ce grand ennemi des liens qui se brisent.

Le terme de ce supplice arriva néanmoins.

La dernière catastrophe fut la plus cruelle, mais elle rompit tout. Richard cessa complétement de m'aimer, il m'en retira même les semblants qu'il me jetait en pâture jusque-là.

Une belle étrangère; une de ces créatures nées pour faire souffrir les autres sans souffrir elles-mêmes; une de ces femmes sans cœur, sur lesquelles les impressions glissent et ne pénètrent pas, dont le seul besoin est d'être adorées et de torturer leurs victimes; une de ces femmes, donc, s'empara entièrement de lui, lui *ordonna* de m'abandonner; il m'abandonna avec une cruauté, une rigueur inouïes, cette cruauté, cette rigueur d'un homme qui n'aime plus; auprès de cet homme, les plus féroces tyrans sont des dieux. Rien ne le désarme, rien ne l'attendrit; il foule aux pieds l'idole qu'il a encensée, il la traîne dans la boue, il l'en couvrirait si elle le laissait faire.

Il semble qu'il veuille la punir de ce qu'il l'a aimée et lui rendre une torture pour chaque baiser, pour chaque regard, pour chaque sourire.

Je tombai malade et je faillis mourir. Je le désirai; je me

serais certainement tuée, si la baronne ne m'eût pas surveillée rigoureusement.

M. de Moncabrié, occupé de ses affaires, ne devina rien. Il me fit soigner avec un luxe de médecins, de gardes, de domestiques, publiant sa tendresse pour moi et la taxant au taux le plus élevé de ce siècle d'argent, où tout se résume par l'argent, l'affection, l'inquiétude, jusqu'à l'honneur, et où, lorsqu'on a payé cher, on croit avoir tout fait et ne plus devoir quoi que ce soit à personne.

Après un grand amour arraché, il reste à l'âme un vide, une lassitude, une désespérance que rien ne peut combler, et quand on a surmonté cette terrible épreuve, arrive le ver rongeur de notre tranquillité, de notre repos : l'ennui! le fils de nos passions et le père de nos fautes.

Vous verrez plus tard!

En quittant mon lit de douleur, je me sentis brisée, je me crus guérie à jamais, et regardant Mme d'Ormès, à qui je tendis la main :

— Oh! mon amie, lui dis-je, *je ne comprends pas qu'on puisse avoir plusieurs amants en sa vie.*

XIX

Solitude.

Aussitôt que je pus supporter le voyage, je voulus retourner en Alsace.

Paris me devenait odieux, ce qui m'entourait me pesait sur le cœur comme un malheur permanent; la présence d'Elise même me semblait insupportable. Je désirais passionnément guérir, et pour guérir il fallait oublier; quel génie fantasque que l'oubli! il résiste à toutes les prières et il vient de lui-même lorsqu'on ne l'appelle pas. Oublier un amour qui vous déchire n'est pas plus facile que de retenir celui qu'on regrette.

M. de Moncabrié continuait son système : nous nous voyions une demi-heure chaque jour, il m'entretenait un peu de ma santé, beaucoup de ses espérances et de sa fortune, et me quit-



tait en me recommandant de satisfaire mes fantaisies, en m'offrant de l'argent à dépenser et en me promettant qu'il me reconduirait bientôt à Blumemberg.

On rencontrait partout le vicomte à la suite de la princesse P... Il affichait pour elle un luxe et des extravagances dont il s'était garanti jusque-là.

Son oncle n'osait plus reparaître chez moi, il se disait malade et envoyait seulement prendre de mes nouvelles.

Enfin nous montâmes en voiture, Ernest et moi : la baronne restait à Paris.

Mon état de souffrance, ma tristesse ne lui promettaient pas de grands plaisirs ; elle s'attacha à une parente très-répandue, très-riche et très-joyeuse, la suivit aux bains de mer et de là en Angleterre.

Je ne la retrouvai que trop tôt.

Pendant la route je fus silencieuse et réfléchie. Je désirais partir, et chaque tour de roue, en m'éloignant du vicomte, me broyait le cœur.

Il me semblait que pour la première fois nos liens se rompaient; je conservais l'espérance, je la nourrissais en secret, dans un coin bien caché de mon âme, comptant qu'elle s'éteindrait au milieu de mes larmes, et je croyais m'éteindre avec elle.

— Mon ami, dis-je à mon mari, vous me permettez de ne recevoir personne, n'est-il pas vrai ? — Je ne vous ai jamais contrariée, Odile, bien que vos changements d'humeur perpétuels puissent apporter un grand trouble dans mon existence. Vous êtes libre ; j'espère que l'air natal, l'amitié de Wilfrid, d'Adrienne, vous rendront à votre gaieté, à vos habitudes. — Ah ! oui, m'écriai-je, Wilfrid ! Adrienne ! je vais les revoir, je retrouverai la tombe de mon père, celle de ma mère. Puisse-t-on bientôt me placer à côté d'eux ! — Votre tante prétendait que vous teniez des Blumemberg un degré d'exaltation approchant du mysticisme ; par moments, ma chère, je suis tenté de le croire, et que... — Et que je suis folle, interrompis-je, avec un sourire amer ; vous me l'avez déjà assuré, je ne l'oublie point.

Ernest haussa légèrement les épaules, sans me répondre ; il

baissa la glace, resta quelques instants penché en dehors; puis, se tournant vers moi, il me prit la main et me dit d'une voix émue :

— Vous êtes malade, Odile, et je vous afflige, pardonnez-le-moi. Votre cœur, si susceptible, se blesse, lorsqu'on croit le caresser. En vous parlant des amis de votre enfance, j'ai voulu invoquer des souvenirs doux, j'ai voulu vous rappeler combien vous étiez aimée et combien, par conséquent, vous deviez tenir à la vie. — Aimée ! Oh ! je ne le suis plus, je ne puis plus l'être, et j'en mourrai, Ernest ! — Toujours les mêmes idées, toujours ces chimères d'amour, si insensées et si nuisibles ! Ne verrez-vous donc pas le monde à son vrai point de vue? ne serez-vous pas raisonnable un jour? — Oh ! taisez-vous, taisez-vous. Ne répétez pas ces paroles de perdition, ayez pitié de moi, mon ami, je suis si malheureuse! Ayez-en pitié comme d'un martyre de mon cœur, de mes désirs insensés, s'il vous plaît de les appeler ainsi. Laissez-moi vivre seule, laissez-moi me plaindre à ces grands bois qui virent naître et mourir mes premières illusions; laissez-moi prier ces dieux inconnus pour vous, visibles pour moi; laissez-moi leur offrir mes larmes en holocauste et ne vous étonnez pas si mes yeux restent rouges et mes joues flétries. Suivez votre route et je suivrai la mienne. Nous sommes unis devant Dieu et devant les hommes, mais nous sommes séparés devant notre conscience, car nous ne nous comprenons pas. Oh! comme je vous aurais aimé si vous l'eussiez voulu ! — Pas plus que je ne vous aime, répondit-il affectueusement.

Raoul, j'ai été bien idiote et bien coupable de méconnaître un pareil homme; il disait vrai : le bonheur était là.

Il était assis auprès de notre foyer, entre mon mari, Adrienne et Wilfrid; il était là, souriant et calme, avec sa chaîne de fleurs odorantes, avec les âmes de mon père et de ma mère planant au-desssus de moi.

Il était dans mes montagnes, au château de mes ancêtres, entouré des pauvres, qui me bénissaient, des paysans, dont j'étais l'idole. Il était sur les têtes blondes de mes jeunes cousins; il était dans la poésie de nos ruines, dans le fleuve serpentant au milieu des pâquerettes; il était dans les vertus du

toit domestique, dans la prière de famille, dans les plans d'avenir formés pour ceux qui doivent nous succéder.

Et je l'ai pas voulu! et je ne l'ai pas compris! et je me suis obstinée à suivre un fantôme menteur, me parlant de passion, de joie délirante, me conduisant vers un chemin où les précipices se rencontraient sous mes pas, où de nouvelles chutes m'attendaient sans cesse, d'où je suis sortie meurtrie, brisée, méconnaissable à mes propres yeux et cherchant la mort comme mon seul et dernier refuge!

Nous arrivâmes à Blumemberg la nuit; ce fut un moment terrible.

Les ombres gigantesques des tours se projetant, au clair de la lune, sur les fossés; ces sapins, dont le feuillage noir semblait semé de paillettes par les fantaisies de la lumière; ce torrent, dont le bruit couvrait la voix de mes gens, me souhaitant la bienvenue; tout, jusqu'à la petite flèche de la chapelle pointant au milieu des arbres et me désignant la place de ces tombes révérées. que je n'oserais plus aborder sans rougir, tout portait à mon âme le remords et le désespoir. Je ne pouvais qu'à grand'peine m'en rendre maîtresse.

Rentrée chez moi, je me mis à genoux devant le portrait de mon père, je lui dis ce que je souffrais, je le suppliai de me pardonner, je versai toutes les larmes de mes yeux. Brisée par la fatigue et la douleur, je m'endormis à cette place, et le lendemain, ma femme de chambre me trouva étendue sur le tapis.

La fièvre m'avait reprise, on me remit au lit. Adrienne et Wilfrid s'établirent à mon chevet; mes premiers regards rencontrèrent les leurs quand je revins à moi; ils me serrèrent la main en silence, et cette affection, née avec nous, brillait sur leurs physionomies, toujours aussi sainte, aussi dévouée.

— Pardon! pardon! m'écriai-je au milieu de sanglots déchirants. — Taisez-vous, Odile, répliqua vivement mon cousin, ou c'est moi qui ne me pardonnerais pas.

Ma maladie recommença plus douloureuse, plus pénible encore : il fallait renfermer en moi-même mes pensées; à mes autres maux se joignait le plus grand de tous, l'absence de mon amant, la certitude de n'entendre jamais parler de lui,

d'ignorer jusqu'à son infidélité, de ne pouvoir déplorer mon malheur et son abandon.

J'ignorais alors que la douleur ne tue pas; elle use jusqu'à ce qu'elle s'use elle-même, semblable à ces limes d'acier qui mordent sur le diamant.

Rien ne peut vous rendre les soins dont je fus l'objet de la part de M. et de Mme de Blumemberg. Quelle différence avec ce que je trouvais à Paris!

Eh bien, puisque je me confesse à vous, puisque je vous dévoile les mystères du cœur, je dois tout vous apprendre. Je fus ingrate, non parce que je ne sentais pas ce qu'il y avait de tendresse dans ces nobles créatures. non parce que je manquais à la reconnaissance, mais parce que leur présence me fatiguait, parce que j'aurais donné leurs caresses si franches, si affectionnées, leur dévouement si pur, pour l'attachement léger et menteur de Mme d'Ormès.

Ils me faisaient rougir malgré moi, je n'osais penser tout haut avec eux; elle, je ne lui cachais rien. Ils représentaient ma conscience enfin; elle, ma passion.

Et puis, je ne les comprenais plus : pour me distraire, ils me racontaient les événements du pays, les incidents de leur vie simple et calme; je les trouvais *province*, nous ne parlions pas la même langue.

Ils ignoraient jusqu'au nom de mes brillants amis; mes nouvelles idées leur étaient étrangères; les arts, le monde, la cour, ils ne connaissaient tout cela que par les livres, et depuis longtemps, entièrement occupés de leurs affaires et de leurs enfants, ils négligeaient leurs occupations d'autrefois. Wilfrid devenait un vrai campagnard, Adrienne une bonne mère de famille. Tous les deux se faisaient habiller, je ne sais par qui, ni avec quoi; mes yeux, accoutumés à l'élégance, s'en trouvaient choqués.

Il me passa en tête un jour que, si on les voyait entrer ainsi vêtus dans mon salon du faubourg Saint-Honoré, il n'existerait pas assez de quolibets dans notre langue pour défrayer la malice fashionable. Je me tournai dans mon lit avec humeur, je leur en voulais tout de bon.

Wilfrid, autrefois si svelte, d'une beauté si fière et si dis-

tinguée, *se laissait aller*, et ne ressemblait plus au poétique jeune homme du Hauenkœnigsburg. Adrienne n'avait plus sa fraîcheur suave : de grosses couleurs, un embonpoint un peu vulgaire, la rendaient méconnaissable ; elle ne portait point de gants, et ses mains perdaient leurs formes aristocratiques.

Mon amour-propre souffrait de tout cela Quelle petitesse! n'est-ce pas? Je les aimais pourtant, je les aimais sincèrement, tendrement. Le cœur s'entoure de replis inexplicables, impossibles à sonder.

Aussitôt que je pus me lever, je voulus reprendre mes courses à cheval.

J'espérais trouver l'oubli et la paix cherchés en vain ailleurs. En fatiguant le corps, je croyais tuer l'âme.

Je parcourus mes sites favoris, mes belles ruines et mes forêts séculaires. J'allai rêver et pleurer au sommet des tours, au bord de nos ruisseaux, au bord du grand fleuve ; je formai des bouquets de pâquerettes et de gentiane, assise dans les prairies, et la même idée me suivait : partout les larmes, partout l'abandon.

XX

Ennui.

Un jour, Wilfrid m'accompagna seul, nous allâmes jusqu'à Ribeauvillé ; laissant nos gens et nos chevaux dans la ville, nous montâmes vers les châteaux.

Silencieuse et triste, je m'appuyais sur son bras. Mes larmes coulaient lentement et tombaient une à une ; elles me faisaient horriblement souffrir. Wilfrid s'arrêta tout à coup, et, me conduisant vers un sapin dont le feuillage épais nous offrait de l'ombrage, il me fit asseoir et se plaça près de moi.

J'obéis machinalement, sans avoir la conscience de ce qui se passait. Il prit ma main, la baisa doucement, et puis écartant, d'un geste plein de tendresse et de chasteté, les boucles de mes cheveux, il essuya mes joues humides, et, me regar-

dant fixement pendant quelques minutes, il sembla chercher par quels moyens il pourrait consoler cette douleur si vraie et si pleine de désespérance.

— Odile, me dit-il enfin, vous ne m'aimez donc plus ? — Wilfrid ! répondis-je d'un air de reproche. — Non, vous ne m'aimez plus, car je n'ai plus votre confiance, car je ne suis pour vous qu'un étranger, devant lequel vous fermez votre cœur et votre pensée. — Oh ! repris-je, en cachant ma tête dans mes mains, je n'ose pas ! — Vous n'osez pas, vous me craignez, vous ne pouvez pas me dire pourquoi vous souffrez. Est-ce que je l'ignore, est-ce que je ne l'ai pas deviné ? — Wilfrid, Wilfrid ! vous ne le savez pas ; oh ! non, ne dites pas que vous le savez. — Je le sais, Odile, poursuivit-il, avec un accent d'ineffable mélancolie. Je sais que vous êtes entrée dans une voie de fautes et de périls ; je sais que vous avez trouvé votre part de la vie trop amère, et que vous en cherchez obstinément une autre ; je sais que vous demandez le bonheur sur cette terre, où l'on est bien favorisé de trouver la paix. Je sais qu'esprit inquiet, cœur passionné, imagination sans limites, il vous faut les orages, les émotions, les joies bruyantes. J'ignore cependant, Odile, si vous êtes coupable, je me souviens seulement que vous êtes malheureuse, et je vous ouvre mes bras ; et je vous dis : « Appuyez-vous sur moi sans crainte, appuyez-vous sur votre frère, sur votre ami. »

Je sanglotais à briser ma poitrine.

— Oh ! continua-t-il en me serant fortement contre lui, oh ! si j'avais pu prévoir, cette destinée n'eût point été la vôtre. J'aurais parlé à mon oncle, à vous, vous m'eussiez écouté tous les deux ; j'aurais trouvé chez vous ce qu'un autre n'a pas su y faire naître. Je vous aurais tant aimée !... Vous n'eussiez pas songé à chercher ailleurs ce que je vous aurais prodigué avec une joie si grande ! Ma bien chère Odile, ma belle idole, vous voilà abattue et misérable, vous ! vous ! oh ! c'est horrible !

Alors son front s'illuminait, ses yeux brillaient d'un pur enthousiasme : il redevenait lui-même.

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous pleurâmes ; la barrière se rompait, et je n'avais plus rien à lui

avouer, je pouvais désormais lui ouvrir mon cœur sans crainte, je serais comprise.

Je racontai alors à mon cousin l'histoire de ma dernière année; il me regardait, triste et étonné, épiant sur mon visage la vérité de mes paroles.

— Que pensez-vous donc? repris-je enfin. — Ce que je pense, Odile? Je retourne en arrière dans votre vie et je déplore ce passé, gage d'un avenir plus agité encore. — Vous vous trompez, mon ami, il n'y a plus d'avenir pour moi. — Je ne suis que trop clairvoyant, ma chère: à votre âge, avec votre caractère, vous ne vous arrêterez pas au milieu de la route. Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, ne m'accusez pas d'être sévère et moraliste; laissez-moi vous développer mes craintes, vous mettre sous les yeux le tableau qui se présente aux miens, et peut-être parviendrai-je à vous sauver, mon amie, ma sœur! Parlez, de vous je puis tout entendre. — Eh bien, rappelez-vous, Odile, rappelez-vous M. de Tonnay, votre mari, M. de Chambourg. Ne les avez-vous pas aimés aussi? Ne les avez-vous pas oubliés successivement? — Cela n'est pas, repris-je en rougissant beaucoup, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais personne que M. de Lampérier.

En ceci je disais profondément vrai, pour le fond, si ce n'est pour le fait.

— Peut-être me trompé-je en effet, et vous n'en seriez que plus malheureuse; car ainsi que vous avez *cru* aimer, vous *croiriez* aimer encore. Jugez alors jusqu'où cela peut vous conduire! — N'ayez pas d'inquiétude, Wilfrid; mon cœur est mort, je sais, je sens qu'il ne s'éveillera plus. Supporterai-je une seconde fois ce qui a failli me tuer? Croyez-vous que l'âme soit élastique et se prête ainsi sans cesse aux fardeaux qu'on lui impose? — Votre cœur est mort peut-être, votre imagination ne l'est pas, et voilà l'immense danger. Vous poursuivrez sans cesse cette chimère, atteinte une fois, et dont vous déplorez si amèrement la perte. Cela est inévitable, cela est dans la nature. — Non, non, mille fois non. — Eh! si vous vouliez, Odile, il y aurait encore un moyen de vous rattacher à vous-même, à ceux que vous aimez, de redevenir grande et forte, de mettre dans votre vie un intérêt tel qu'il



absorbât votre passé et votre avenir. — Lequel? — Votre âme est pleine de générosité et de noblesse, Dieu vous a donné de grandes facultés d'intelligence et de grands moyens pécuniaires, employez les uns et les autres. Occupez votre esprit par la science et les arts, occupez votre cœur par la bienfaisance et la charité. Vous n'avez pas d'enfants, soyez la mère des malheureux : cherchez les infortunes à secourir, les désespoirs à consoler. Donnez un but à votre activité dévorante, laissez-vous aimer de tous, vous ne songerez plus à être aimée par un seul.

Les imaginations vives embrassent d'un coup d'œil et saisissent avidement la branche de salut qu'on leur présente.

— Je suivrai votre conseil, Wilfrid, je ferai du bien. — Merci, merci, mon amie. Vous me sauvez aussi, moi, car je ressens vos douleurs, je pleure vos larmes, vos fautes m'entraîneraient peut-être loin de ma sphère ; je vous suivrai partout, fût-ce à la mort : vous n'avez pas cessé d'être le mobile de ma vie.

Après cette conversation, je repris pendant quelque temps une vie factice; je me crus plus tranquille, parce que je m'occupais beaucoup, et je parvins à m'étourdir.

Outre mon hôpital, je distribuai des aumônes considérables; je chargeai le curé de les répandre. Je fis bâtir des maisons pour les pauvres, j'établis des ateliers de couture, de toutes sortes de métiers; en deux mois je fus bénie à dix lieues à la ronde et je me crus complétement guérie, parce que j'étais aimée.

M. de Moncabrié me permit de disposer d'une forte somme pour mes charités. Il entendait les devoirs de propriétaire sur une grande échelle. Ses principes aristocratiques, féodaux même, s'alliaient très-bien avec mon nouveau caprice. Il était flatté de se voir à la tête de la noblesse de notre province, de me faire jouer à la châtelaine, et s'il l'eût osé, il m'aurait donné des pages, des gardes et des écuyers; il eût fait lever chaque soir nos ponts-levis, baisser nos herses, armer nos remparts.

Dans cette étrange nature tout se réunissait : d'un côté, encourageant l'industrie et les idées modernes; de l'autre, s'il

l'avait pu, dis-je, ressuscitant le moyen âge, défendant avec ses vassaux armés son *burg* sur la montagne; à la fois marchand et grand seigneur, généreux et avide, susceptible et insouciant. S'il m'eût aimée, il aurait fait de grandes choses et moi aussi.

Je m'étourdis ainsi pendant quelque temps, et je parvins à chasser les fantômes qui m'obsédaient; mais lorsque j'eus mis à exécution tous mes plans, lorsque arriva l'hiver et que le mauvais temps interrompit mes promenades, l'ennemi reparut sous la forme la plus difficile à vaincre. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, l'ennui, ce terrible jouteur que rien ne fatigue, qui oppose la force d'inertie aux combats les plus opiniâtres; l'ennui, auquel on ne résiste pas, et qui ronge l'âme comme la rouille le fer.

Je voulus le fuir; je lus, je dévorai des volumes, j'écrivis des centaines de pages, je chantai, je copiai tous les tableaux de ma galerie, tous les paysages des environs : il restait toujours là, immobile à mes côtés, impassible, inattaquable; ce fut un nouveau supplice.

Quelquefois, m'enfermant dans ma chambre, je découvrais mes belles robes, mes dentelles, mes pierreries, je m'en parais devant ma glace, je repassais mes triomphes, je voyais à mes pieds ce peuple d'adorateurs, attendant un sourire; chaque parure me rappelait un succès, un souvenir aimé, et je brûlais du désir de me montrer victorieuse, d'écraser de mon dédain l'ingrat qui m'avait trahie et la rivale qui m'avait remplacée.

Je sortais de ce *monologue* plus triste, plus ennuyée; je devenais maussade, mécontente, je ne trouvais de goût à rien. Wilfrid n'osait pas m'interroger, il craignait d'apprendre ma nouvelle chute, bien qu'il l'eût prévue.

Chaque jour, je descendais à table avec une robe différente. Je la faisais remarquer à Ernest, à l'ingénieur, à nos voisins.

Je voulais entendre répéter que j'étais belle : il me fallait des hommages à tout prix. Ces bonnes gens me regardaient, étonnés, et s'attribuaient naïvement les frais nouveaux que je prodiguais.

M. de Moncabrié, plus pénétrant, me dit, un soir que je re-



montais tristement chez moi, couverte d'angleterre et de satin rose :

— Allons, ma chère Odile, il est dommage de jeter plus longtemps en pâture à ces pauvres campagnards de si savantes combinaisons ; nous partirons dans huit jours pour Paris.

XXI

Rechute.

A mon arrivée, la première visite que je reçus fut celle de Mme d'Ormès.

Elle me trouva changée et me plaisanta beaucoup sur ce qu'elle appelait ma duperie.

— Il ne s'agit pas de cela, ma chère, ajouta-t-elle ; il nous faut une rentrée brillante, étourdissante, une de ces choses dont on parle pendant quinze jours. Le carême est très-avancé, envoyez des invitations pour le lundi de la mi-carême et donnez un bal à faire enrager toutes les femmes. Engagez la princesse P... et le vicomte, soyez charmante pour eux, ayez la toilette la plus simple du monde, coûtant autant que la fête ; qu'elle vous aille admirablement, qu'elle soit irréprochable, et vous verrez ! Vous savez bien ce que je veux dire ? une toilette hardie par sa naïveté, calculée un mois et qu'on jurerait improvisée, où les louis d'or se cachent sous une absence de prétention complète. Si j'étais riche, j'en inventerais comme cela pour chaque saison une ou deux, qui fourniraient les jaloux et les journaux de modes de médisances.

Je me fis d'abord prier, puis je convins qu'Elise avait raison.

M. de Moncabrié m'approuva ; nous envoyâmes des cartes à toute la société, et, quelques jours après, des invitations, en ayant soin de faire répandre partout que cette fête serait d'une magnificence royale.

J'allai moi-même dans quelques maisons, accompagnée de la baronne, rétablie dans son appartement chez moi. Je trem blais à l'idée de rencontrer Richard, et pourtant c'était inévitable.

M. de Chersenne vint me voir. Je lui parlai de son neveu, le plus naturellement possible; le pauvre homme se remit un peu, il craignait des plaintes et des élégies. Le lendemain le vicomte se fit écrire.

En touchant cette carte, en lisant ce nom, je me sentis moins émue que je ne le croyais. Étais-je donc guérie? Les railleries de Mme d'Ormès avaient-elles été plus puissantes que des mois entiers de combat? Notre première entrevue déciderait la question et elle ne tarda pas à se présenter.

Je mettais ma pelisse dans un salon d'attente à l'ambassade d'Autriche, lorsque M. de Lampérier entra; mon cœur battit si fort qu'il soulevait mon corsage.

Elise, attentive à mes mouvements, se mit devant moi pour me laisser le temps de me reconnaître; je fis un effort suprême et je saluai Richard, avec la liberté de l'indifférence; il fut au contraire décontenancé.

— Vous arrivez bien tard à Paris, madame, me dit-il en baissant le regard. — J'avais du monde chez moi, repris-je, nous nous amusions beaucoup en Alsace, j'ai un peu oublié ce pays-ci; mais je veux m'en dédommager et je donne un bal le lundi de la mi-carême; vous n'y manquerez pas, j'espère, vicomte?

Il s'inclina et adressa quelques mots à Élise. On annonça ma voiture; il me présenta la main pour y monter, me demanda la permission de venir me voir, je la lui accordai et nous nous séparâmes.

Je ne dormis pas de la nuit, mais la baronne prétendit que j'avais été sublime. Ces victoires-là coûtent cher!

Le jour du bal arriva, et vous en avez entendu parler, Raoul, car on ne l'a point oublié encore.

Jamais on ne vit, je crois, une telle profusion de bougies, de fleurs et de tentures. Les buffets, servis toute la nuit, avec la même prodigalité, se renouvelaient comme par enchantement; c'était féerique. Les orchestres, composés des meilleurs musiciens en ce genre, jouèrent, presque sans interruption, jusqu'à sept heures du matin.

Quant à la fameuse toilette, elle reçut la complète approbation de ma cousine. Figurez-vous trois tuniques superposées en vieille angleterre de la plus grande finesse. Cette dentelle

venait de la grand'mère du marquis. Commandée exprès pour elle, elle portait tout alentour ses armes, écartelées des alliances de sa maison. Ma robe de dessous, en poult-de-soie blanc, n'avait d'autre luxe que son extrême fraîcheur. Le bouquet de mon corsage et celui de ma main se composaient de fleurs de serre, aussi chères que des diamants ; plusieurs personnes coururent à la recherche, et certainement il eût été impossible de trouver les pareilles. Pour ornement de tête, je choisis une de ces fleurs naturelles, posée en arrière, avec un brillant de deux mille louis dans le cœur ; on remplaça la tige par un feuillage d'émeraudes, d'un prix inestimable. Les colliers, les bracelets et les boucles d'oreilles restèrent dans leurs écrins.

Je dois vous l'avouer, cette magnifique simplicité me seyait à ravir. La fête et moi nous fûmes l'objet de tous les hommages.

M. de Moncabrié s'en montra singulièrement flatté.

Le vicomte eut quelques regrets, j'en suis sûre, car j'étais, ce soir-là, l'idole de tout Paris. La princesse, éclipsée par mon éclat, garda une humeur massacrante ; elle ne l'embellissait pas.

Je voulus davantage encore : je l'accablai de soins délicats, recherchés ; je la rapprochai le plus possible de Richard, auquel j'accordai une valse, sans me faire prier, comme à un indifférent ; ils en séchaient tous les deux de dépit.

Je vous ai prévenu, mon enfant, que j'avais de nombreuses et déplorables erreurs à vous raconter. Vous le savez, cette divinité, encensée par vous, ne mérite pas l'autel sur lequel vous la placiez.

Ne vous étonnez donc de rien, accordez-moi votre indulgence plénière, je vous la demande à genoux. Pensez que je vais mourir pour expier mes fautes, pensez que cette confession même est une expiation assez grande, ne soyez pas plus sévère que Dieu, il me pardonnera peut-être en face de mon terrible châtiment.

Songez surtout à la cruelle leçon que je vous donne ; veillez sur vous, domptez vos passions, car si vous les laissez maîtresses de votre vie, elles ne connaîtront plus de frein, elles

vous domineront complétement, elles vous conduiront où je suis... au désespoir.

On me présenta, le jour de mon bal, un jeune diplomate allemand, le baron Stermann. Il réunissait une bonne grâce peu ordinaire à ses compatriotes, à leur beauté incontestable, à leur parfaite éducation. Il s'attacha à mes pas, dès le commencement de la soirée, avec cette persistance présage infaillible d'un commencement d'amour.

Je voulais piquer le vicomte, me montrer à ses yeux environnée d'une cour brillante : je ne fus jamais plus aimable, plus coquette, et chacun sollicitait, comme une faveur, le moindre de mes sourires.

M. Stermann me parut de meilleur goût que les autres; il restait toujours là, sans m'obséder; je le trouvais à point nommé chaque fois que j'en concevais le désir; il se retirait avant que d'être importun; il saisit cette difficile mesure, indiquant le respect et la passion, à laquelle les femmes sont très-sensibles.

Le lendemain, aux Italiens, ma loge était pleine, le baron n'y manqua pas, mais toujours aussi convenable.

Nous nous rencontrâmes ainsi chaque jour deux fois jusqu'au printemps : le matin au bois de Boulogne, le soir dans le monde ou au théâtre; il fut bientôt établi par tous mes habitués que le baron *me faisait la cour*.

Mme d'Ormès se constitua sa protectrice. Elle me vantait sans cesse sa retenue, sa distinction, son noble caractère.

J'écoutais et je me taisais, mais j'écoutais pourtant, et, en pareil cas, c'est déjà trop. Le serpent le savait bien.

Enfin elle m'entraîna... Je fis cependant une résistance plus grande et plus longue que la première fois : d'abord j'aimais moins, et puis je *savais !* et puis j'avais honte de moi-même, j'avais peur. Mettre un amant de plus dans sa vie est une immense chose pour une femme, avant que ce soit devenu une *habitude*, il faut dire le mot; il est affreux, mais il est vrai.

Les impressions de cette seconde intimité ne ressemblaient en rien à la première. Je craignais, j'étais mal à mon aise. Au lieu de cette fierté superbe, dissimulant ma faute sous un amour orgueilleux et immaculé, je me sentais deux fois infi-

dèle : d'abord à mes devoirs, ensuite au choix de mon cœur.

Je comprenais ce beau et noble rôle d'une femme pleurant sur la tombe de ses espérances, mais je n'avais pas la force de l'accepter.

Je voulais être heureuse à tout prix ; je voulais retrouver ces émotions enivrantes, semblables à la coupe empoisonnée de la fable, où l'on revient toujours lorsqu'on y a porté les lèvres, et qui m'attiraient malgré moi. Je parvins à les ressaisir, non pas complètes et sublimes, mais au moins assez douces pour me faire illusion quelquefois et pour me *laisser rêver le reste.*

Gunther présentait un *faux air* de cœur et de poésie que la nuageuse éducation allemande donne à tous.

Les circonstances romanesques de cette liaison lui prêtèrent un charme inconnu. Lorsque je dus retourner à Blumemberg, M. de Stermann, ne pouvant se séparer de moi, se servit de son accent, de sa langue maternelle, prit un déguisement, un faux nom, et s'installa, comme un fermier, dans une habitation rustique, tout près de nous.

Personne ne le soupçonna ; nous nous rencontrâmes tous les jours, soit dans les bois, soit dans mon parc ; nous passions ensemble des heures chéries et ignorées : ce temps fut un des plus heureux de ma vie. Par certains côtés de ma nature, Gunther m'était parfaitement sympathique. Nous possédions les mêmes goûts de poésie et de lecture, nous cherchions les mêmes impressions, nous adoptions les mêmes pensées. C'est une grande chose en amour ; aussi me crus-je liée pour le reste de mon existence, aussi m'appliquai-je à élever sur cette base fragile un édifice d'avenir.

Je n'avais pas encore assez souffert pour être désabusée ; de bonne foi avec moi-même, je l'étais aussi avec les autres.

Je croyais donc, je croyais fermement, et puis je ne supportais point l'idée d'une rupture, car je commençais à sentir que je courais vers de nouvelles erreurs, et ceci je ne le voulais absolument pas. Je suis née honnête ; cela est si vrai qu'aujourd'hui, après tant d'années de folie, ce sentiment existe dans mon cœur.

J'ai toujours eu en abomination la ruse et la tromperie, et

ma chimère la plus caressée a été de trouver un être qui m'aimât assez pour jeter au monde un défi, qui rompît mes liens, pour avouer hautement notre union, en me perdant.

Je n'ai jamais rencontré qu'un homme assez sublime ou assez lâche pour cela. Un homme réellement honorable ne consent à un pareil sacrifice qu'avec la certitude de remplir les devoirs sacrés qu'il impose, en consacrant, envers tous et contre tous, sa vie entière à la femme dévouée qui s'oublie elle-même. Un misérable peut l'accepter, l'exiger quelquefois, avec la certitude, au contraire, qu'au moment de la satiété il jettera de côté sa victime, sans s'inquiéter des suites. Il devrait exister des peines infamantes pour un pareil meurtre.

J'étais donc fermement résolue à m'attacher au baron, quoi qu'il arrivât. Les leçons d'Élise, mon expérience me faisaient craindre son infidélité; je m'y préparais d'avance, je raisonnais ma jalousie et j'acceptais l'indulgence aveugle et passive, j'acceptais tout pour ne pas être entièrement oubliée.

L'hiver arriva, j'eus besoin de cette patience, mais par la réflexion je cherchai à me vaincre; je souffris cruellement, je vous assure. Je me voyais moins aimée. Cette douleur, déjà éprouvée une fois, dont toutes les phases m'étaient connues, me déchirait doublement, car je la pressentais, je la devinais dans ses moindres détails.

Je n'oublierai jamais un jour où le baron me donna une de ces marques d'indifférence échappée d'un cœur où l'amour diminue; je me souviens donc que je passai trois heures dans les larmes et le désespoir le plus horrible. Je répétais : « Oh ! mon Dieu, le voilà, le voilà qui vient, ce serpent, il va me mordre sur mon ancienne blessure! Je le reconnais, c'est le même dard, je sais ce qui m'attend! »

Et je récapitulais les mois de douleur sous lesquels je m'étais courbée, les combats, les humiliations que j'avais subies; je mourais par anticipation.

Mme d'Ormès me poursuivait de ses railleries, elle riait de mes larmes, prétendant qu'avec moins de faiblesse je dominerais toujours Gunther.

— Ma chère, me disait-elle, si vous aviez pu rester irréprochable, vous seriez plus heureuse et plus sûre de l'être tou-

jours; mais vous avez été faible, ayez donc le courage de votre position. Rappelez-vous bien ceci : il n'y a d'aimées que celles qui sont adroites et non celles qui sont aimantes. Ne faites jamais de sacrifices, exigez-en. Attachez les hommes par ce qu'ils perdent et non par ce qu'ils obtiennent. Ils sont reconnaissants tant qu'on ne leur a rien donné. C'est la race la plus ingrate et la plus réellement méchante qui existe. Pour les dominer et les maintenir, il faut être plus méchante qu'eux, autrement ils vous méprisent et vous foulent aux pieds.

Hélas! hélas! Raoul, je dois vous le dire, elle avait raison.

Regardez autour de vous : qui réussit dans le monde? qui adore-t-on? La femme sans cœur, celle qui prend franchement au sérieux la trahison et la ruse, celle qui ne capitule pas avec sa conscience et qui ne cherche pas à s'excuser à ses yeux ni aux autres les fautes qu'elle commet. Celle-là, rien ne l'abat, rien ne l'intimide; elle marche hardiment, le front haut comme une innocente, elle ne recule devant aucune honte, tous les moyens lui sont bons, elle sait en tirer un avantage quelconque. On l'aime, on lui pardonne, on la recherche même, parce qu'elle réussit, parce qu'elle n'a pas peur, parce qu'elle ne courbe pas la tête. Elle trouve des amis et des partisans. Ses amants, qu'elle mène presque toujours à leur perte, sont à ses pieds, ils la défendent et la soutiennent, ils se feraient tuer pour elle, ils lui sacrifient tout avec délire, heureux qu'elle consente à l'accepter. Elle les trompe effrontément, souvent sans daigner leur cacher son offense; ils le trouvent bon, ils lui demanderaient volontiers pardon de ce qu'elle les outrage.

Cela est horrible, pourtant c'est incontestable, car mille exemples s'offrent de toutes parts. Voilà pourquoi j'ai hâte d'en finir avec la vie.

On ne m'a réellement aimée que depuis que j'ai cessé de le mériter.

XXII

Les Eaux.

Je supportai tout l'hiver avec une vertu stoïque les infidélités, les manques d'égard de Gunther. C'était un parti pris. J'espérais ainsi le ramener, comme si un homme qui n'aime plus pouvait être ramené par quelque chose !

Un matin, je reçus un billet de dix lignes par la poste, il ne contenait que ces mots :

« Pardonnez-moi, Odile, je pars sans vous voir, les adieux nous seraient trop pénibles à tous les deux. J'ai obtenu mon changement de résidence; je quitte Paris pour longtemps, pour toujours peut-être. Je ne saurais vous oublier, vous avez été un ange d'amour et de dévouement, et moi je fus bien coupable.

» Encore une fois, pardonnez-moi et croyez qu'en quelque lieu où le destin me porte, vous me trouverez prêt à vous prouver ma reconnaissance.

» Vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi.

» GUNTHER. »

Oh ! mon cher Raoul, il faut jeter un voile sur cette douleur, ainsi que les anciens sur le visage d'Agamemnon; on ne saurait la peindre.

Cependant, contrairement à mon habitude, je la renfermai, rien ne parut au dehors. Je fus parfaitement maîtresse de moi, le monde n'eut pas le plaisir de compter mes larmes, de réfléchir sur la pâleur de mon front. Je restai sur la brèche, le sourire aux lèvres; je répétai comme les autres combien j'étais fâchée du départ subit de *ce pauvre M. Stermann*. Quelle perte pour la société! il valsait si bien! il conduisait si admirablement le cotillon !

J'ôtai ainsi aux méchants la satisfaction de deviner mes regrets à travers d'aussi tranquilles apparences. Quelquefois les femmes ont des courages de héros !

Ma cousine me portait aux nues. Elle, non plus, ne savait pas sous quel masque effronté je me cachais. Sa nature frivole, bien plus frivole que la mienne, parce que chez moi, au moins, le cœur restait sérieux; sa nature frivole, dis-je, ne lui laissait soupçonner que l'écorce.

— Ma chère Odile, je vous admire, disait-elle, vous êtes une Clorinde. — Ma chère Élise, je suis votre élève; mais, s'il faut vous l'avouer, mon courage s'use, je vais succomber. — Gardez-vous-en bien! employez plutôt tous les remèdes, même les plus violents. — Oh! oui, je me meurs, et, il faut que je vous le dise, je souffre plus que la première fois; il se joint à la douleur d'être méconnue, d'être abandonnée, une sorte de honte que je ne connaissais pas, un effroi cruel que j'ignorais encore. — Eh bien, ma chère, étourdissez-vous, ne cédez pas à ces dispositions ennemies, vous perdriez votre triomphe. Changez de théâtre, portez votre gloire ailleurs, les courtisans vous suivront, soyez tranquille. Que pensez-vous d'un voyage? Allons en Angleterre, en Italie? — Que Dieu m'en garde! je hais les étrangers. — Ah! oui, je comprends, c'est un touchant patriotisme! Alors, parcourons la France; voyons les Pyrénées. — C'est trop loin. — Les bains de mer? — C'est trop gai. — Beau défaut! Les eaux de Plombières, du mont Dore? — Plombières est près de l'Allemagne. — Le mont Dore, j'espère, brille au milieu de la France. — J'en conviens. — Voulez-vous? — Ernest me permettra-t-il cette course, car pour lui il n'y faut pas penser. Les *affaires* ne lui en donneraient pas le loisir. — Ernest vous permettra tout ce que vous voudrez, pourvu que vous le laissiez causer au club du cours des rentes, du prix des fers, de la fortune des autres et des espérances de la sienne. C'est le cas de dire:

Hélas! que ce monsieur est bon!

— Ma chère Élise, vous êtes un démon! vous m'entraînerez.

Vous avez par cette conversation une idée de l'esprit léger, perfide de cette femme et de son empire funeste sur moi. Je vous ai bien dit qu'elle fut mon mauvais génie.

Elle parla au marquis, lequel subissait aussi son influence;

elle décida le voyage, me fit donner une somme considérable pour mes plaisirs et ma toilette, après revint m'annoncer en triomphe sa réussite, et prendre mon avis sur les arrangements à suivre.

Je la laissai maîtresse de tout; elle vit mes fournisseurs, elle acheta mes robes, mes chapeaux, mes bijoux, elle commanda les voitures; et, comme par enchantement, au jour fixé, je n'eus qu'à monter dans ma berline, où tout m'attendait le plus commodément du monde, jusqu'à mon petit chien.

Dans une autre disposition d'esprit, je me serais réjouie des courses joyeuses qui m'attendaient. Mais rien ne pouvait me plaire alors!

Nous retrouvâmes aux bains plusieurs personnes de notre connaissance. Le salon de l'hôtel devint chaque soir le rendez-vous des élégants, et ma fortune, mon nom, ma réputation de beauté, de femme à la mode, me rendirent bientôt le centre de la première coterie.

La société des eaux, ses usages, ne ressemblent en rien à Paris. Son gouvernement est essentiellement monarchique, absolu, aristocratique, je dirais même impertinent, si je ne craignais de m'attirer la haine de toutes les majestés passées, présentes et futures, ornées de ce sceptre fragile. On élit d'abord une reine : il n'y a ni scrutin, ni réunion, cela arrive tout seul, de soi-même. Quelquefois on choisit aussi un roi, mais c'est plus rare; les hommes vivent généralement en république, et gravitent autour de la souveraine.

Les deux monarques restent en bonne intelligence : il n'existe point de loi salique, et la reine conserve la première autorité reconnue. Elle dispose tout, elle arrange tout, chacun lui obéit; sur un mot d'elle, on mettrait l'établissement à l'envers; le médecin même, cette autre puissance, cède devant ses ordres. Elle donne les modes : ordinairement, ainsi que Louis XIV, elle invente une sorte d'uniforme, de signe de reconnaissance, qu'elle autorise ses élus à porter. Elle a sa cour, ses courtisans, ses favoris et ses favorites; elle fait et défait les réputations; ceux qu'elle accueille le sont par tous, ceux qu'elle repousse deviennent des parias. Ses jugements se transforment en sentences; ses mots, bons ou mauvais, se répètent. A sa

volonté on ouvre les bals, ou on les retarde. Si elle tombe malade ou si elle feint de le devenir, le silence s'établit partout; il y a des bulletins, on se demande de ses nouvelles, comme si elle était réellement une personne royale. La province entière parle d'elle, et vit jusqu'à l'année prochaine de ses faits et gestes. Je vous définis ici nos eaux françaises, bien entendu, celles de l'intérieur surtout.

Dans les établissements européens, tels que Baden, Spa, Ems et les autres, il s'y réunit trop de monde, trop de mouvement pour qu'il en soit ainsi, et un royaume d'Yvetot n'y prendrait pas racine.

La seule loi générale est une sorte de convention tacite de s'amuser à tout prix; on prend pour cela des moyens faciles : on se lie intimement avec des gens qu'on ne salue plus en revenant à Paris : ces gens-là ne s'en fâchent pas, ils savent d'avance ce qu'il en sera. On prend des titres et des noms pour briller, qu'on quitte à son retour chez soi, cela ne tire pas à conséquence.

J'eus donc l'honneur d'être reine du mont Dore cette année-là.

Le *roi* des eaux était un beau jeune homme du Dauphiné. Il régnait déjà à mon arrivée; il s'humilia devant ma suprématie et ne songea pas à me disputer le pouvoir.

M. Léon de Chassagne possédait les qualités de *son emploi*; il avait de plus vingt-quatre ans et une éducation très-convenable sous tous les rapports. Fils unique d'une veuve, il faisait au mont Dore sa première campagne; aussi lui accordait-on partout ce charme particulier aux jeunes gens élevés spécialement par une femme d'esprit et de bonne compagnie.

Madame sa mère, fille de grande maison, un des derniers restes de l'ancienne cour, transmit à son fils ces vieux principes et ces exquises manières oubliés aujourd'hui. Il me rappelait M. de Lampérier, avec plus de grâce peut-être, s'il était moins élégant.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'aima, cela devait être, qu'il m'aima passionnément, cela devait être encore. Il m'aima véritablement, ce qui semble plus rare.

Mme d'Ormès joua son rôle dans cette aventure. Heureuse

de mes fautes, parce qu'elles lui servaient d'excuse à ses propres yeux, elle m'entraînait en riant vers le précipice, et m'empêchait de me retourner pour mesurer de l'œil la pente que je descendais. Elle possédait une adresse extrême, adresse d'autant plus dangereuse qu'elle la tenait de la nature et ne la calculait pas. Grâce à ses sophismes, je me croyais presque toujours digne d'être estimée, je m'excusais, je colorais ma défaite par mille motifs irrécusables, et j'osais mépriser celles que je découvrais au-dessous de moi, du point où j'étais placée, sans penser que quelques pas de plus et je les aurais rejointes.

Un soir, dans le salon, on racontait l'histoire d'une femme qui, voulant se défaire d'un homme qu'elle n'aimait plus, inventa des prétextes spécieux pour le pauvre amant, et l'abusa ainsi par une fausse douleur. Je rougis d'une pareille duplicité en regardant Léon, assis auprès de moi.

— Oh! lui dis-je avec un dédain profond; lorsqu'on n'aime plus, on doit l'avouer sur-le-champ, *je ne conçois pas qu'on puisse tromper!* — Je le crois, me répondit-il, vous si noble et si franche!

Vous verrez, Raoul!

XXIII

Tromperie.

Je ne vous raconte pas des faits, mon ami, je dissèque, j'analyse devant vous le cœur d'une femme, afin de vous léguer cette triste science de la vie, sans laquelle on ne parvient à rien en ce monde.

Je ne vous détaillerai donc pas les progrès de ce nouvel amour, appelé, le croyais-je du moins, à me rendre ce que j'avais perdu, à réaliser cette chimère de bonheur tant poursuivie et s'enfuyant sans cesse. Je vous l'assure, j'ai longtemps agi de bonne foi; seulement, après avoir tenté en vain de réussir, mes yeux s'ouvrirent tout à fait et je perdis cette dernière faculté de me tromper moi-même.

Ma vie des eaux se passa dans un enivrement réel.

Nous restâmes ainsi tout l'été, je chantais victoire, la baronne riait, M. de Chassagne se croyait au ciel. Le nom seul de Blumemberg me faisait mal. Comment revoir Wilfrid ? Et si j'avais tant rougi après ma première faute, qu'arriverait-il donc alors ?

Je résolus de passer l'automne à Paris, bien que ce fût un crime de lèse-élégance. Léon me suivit, et sa pauvre mère remercia le ciel de ce qu'une si belle et si noble dame se constituait ainsi le chaperon de son fils, à son entrée dans le monde parisien.

Je vous le faisais observer tout à l'heure, la manière de voir aux eaux ou celle de Paris ne se ressemblent pas.

Au mont Dore, Léon dominait tout : il était le plus beau, le plus riche, le mieux élevé. A Paris, il se trouva éclipsé par des hommes qui ne le valaient pas, mais qui savaient la vie du monde, de l'Opéra, des boulevards, cette vie qu'il faut connaître à fond, sous peine de *n'être pas*. Ils m'amusaient, ils me faisaient rire ; grâce à eux, j'oubliais, selon mon désir le plus constant. Léon, au contraire, conjuguait le verbe aimer sur tous les tons ; il ne cherchait que les tête-à-tête. Si je l'avais cru, nous nous fussions enfermés pour soupirer à notre aise, et sans interruption.

Il me fallait le monde ; je m'y plaisais plus quand il était là, mais je m'y plaisais sans lui. Il stimulait ma coquetterie, j'excitais sa jalousie à plaisir, je le tourmentais presque avec délices.

— Bravo ! me disait Élise, il ne vous quittera certes pas, celui-là !...

Je ne sais si vous avez lu un admirable livre de Jules Sandeau, *Marianna ?*

Ce livre, vrai comme ce qu'il y a de plus vrai au monde, applique à l'amour ces deux vers si connus de madame Deshoulières :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Oui, tous ceux qui ont une vie de cœur à vous raconter

vous diront la même histoire, plus ou moins longue, plus ou moins accidentée : on souffre d'abord par les autres, puis on fait souffrir les autres. La peine du talion, involontaire sans doute, mais réelle. *Marianna*, au style le plus pur et le plus poétique, joint le grand mérite d'une page arrachée au cœur. Un pareil livre suffit seul à la gloire d'un nom.

M. de Chassagne aimait trop pour ne pas comprendre que j'aimais moins. Il se plaignait amèrement, il me fit subir ces scènes de désespoir, odieuses à celui qui les cause, lorsqu'il n'y joue qu'un rôle passif.

Je fus alors forcée de m'avouer mon indifférence, et de me rappeler ce mot si profond et si tristement vrai de *Marianna*, en pareille occasion :

— *Dieu ! que j'ai dû ennuyer ce pauvre Bussy !*

Je ne l'aimais pas et il m'aimait, et je ne pouvais rompre ces liens détestés maintenant sans m'attirer le mépris de cet homme abusé !

Je redoublai alors de rigueurs, de duretés ; j'accablai cet enfant de paroles ironiques, de ces mots qui entrent dans l'âme et y font des blessures cruelles, pareilles aux poignards du moyen âge, s'ouvrant dans la plaie pour l'agrandir.

Je ne le ménageais pas, je voulais le lasser, il ne voyait rien, il aimait et il espérait toujours ; il se rattachait aux dernières branches : j'avais été ainsi !

— Ma chère, répétait Élise, voilà un de ces êtres dont on ne se débarrasse pas facilement. Comprenez-vous, à présent, comment nous ennuyons les hommes par trop d'amour et comment ils adorent les femmes qui les tourmentent ?

Il fallait en finir. On remarquait les assiduités de Léon, on en parlait, *on s'en moquait*, ce qui devenait bien plus grave ; je ne le supportais plus !

Il me conduisit un soir au théâtre, avec la baronne, bien entendu, et nous causions tous les deux dans le fond de la loge. Il renouvelait ses plaintes.

— Vous ne m'aimez pas, Odile, ou pour mieux dire vous ne m'aimez plus. Vous n'étiez pas ainsi autrefois !

Une pensée infernale me vint à l'esprit ; j'allais enfin parvenir à ce que je désirais.

— Vous me répétez sans cesse ces reproches, Léon, et vous ne savez pas votre injustice. — Oh ! non, répondit-il, une larme dans les yeux, je dis la vérité. — Quoi donc, enfant, vous me méconnaissez ainsi ! Vous ne voyez pas le fond de mon âme, mes cruelles souffrances ! — Vous souffrez ! vous souffrez ! Et pourquoi ? qu'avez-vous ? que vous faut-il ? Voulez-vous mon sang et ma vie ? — Je souffre pour vous, Léon, à cause de vous, parce que je brise votre cœur, parce que vous me jugez mal et que je vous laisserais un mauvais souvenir. — Un souvenir ? Vous, un souvenir ! Vous êtes, et vous serez toujours la seule espérance de ma vie. — Toujours ! Léon, vous êtes bien jeune ! — Je suis jeune, oui, mais j'ai tant souffert ! Vous me faites tant de mal, Odile ! — Je vous fais tout ce mal, parce qu'il le faut. — Il le faut ! et pourquoi? — Eh bien, je parlerai. Ce secret me pèse, me tue et je vous le dirai, mon ami, pour qu'au moins vous ne m'accusiez pas. Léon, recueillez vos forces, nous devons nous séparer. — Plutôt mourir ! — Cela est indispensable, et si je vous ai tourmenté ainsi, si vous me trouvez cruelle, c'est que j'espérais vous détacher de moi et vous rendre cette séparation moins pénible. — Mon Dieu ! mon Dieu ! Et qui ose briser nos cœurs ? Qui exige cet horrible sacrifice ? — Ne m'interrogez pas, mon ami, j'ai juré de me taire ; sachez-le seulement, pour votre avenir, pour le mien, pour votre mère, il ne nous est pas permis d'hésiter. — Ma mère ! s'écria-t-il en fondant en larmes. — Je vous donne l'exemple du courage et je souffre plus que vous. Si le danger me menaçait seule, je le braverais, mais il planc sur tous les deux ; ce que je fais, ne m'aimez-vous pas assez pour le faire également ? — Oh ! tout ! je puis tout faire. Mais écoutez, Odile, quel est ce danger ? Peut-être vous effrayez-vous en vain, peut-être est-il moindre que vous ne le supposez. Confiez-le-moi, nous trouverons ensemble le moyen de le conjurer. Il en existe un certain, si vous l'acceptez comme je l'offre. Quittons la France, venez avec moi, ne vivons plus que l'un pour l'autre. J'abandonne ma mère, abandonnez ce qui vous attache ici. Nous changerons de nom, nous nous expatrierons à jamais, et alors que pourrons nous craindre ?

« J'eus un horrible regret, Raoul, je trouvais le cœur selon mon cœur et je ne pouvais pas l'aimer !

Il fallait terminer cette scène pénible, mettre un terme à ce supplice de mentir et de consoler ce jeune homme ; il me faisait pitié.

— Ne me parlez pas ain si, Léon, ne me montrez pas ce paradis ; je ne puis, je ne dois pas accepter. Je vous demande une seule chose, du courage, ou le mien succombera devant votre douleur ; et pourtant vous êtes un homme ! croyez-le bien, je ne vous oublierai jamais, vous n'aurez pas de meilleure amie que moi. — Une amie ! murmura-t-il. Oh ! je mourrai.

Je venais d'employer sans m'en apercevoir les mêmes expressions que Gunther, ces expressions si cruelles et d'une si froide ironie ! Je me servais de la même ruse que cette femme tant méprisée par moi, au mont Dore, et je ne l'avais point préméditée. J'y étais conduite involontairement.

Comprenez-vous bien la portée de ceci, Raoul, et voyez-vous notre faiblesse ?

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! savez-vous qu'il est horrible de tomber ainsi !

Nous restâmes longtemps ensemble, Léon et moi ; en parlant à son amour, à sa générosité, j'obtins la promesse de son obéissance.

Je lui avouai que je partirais bientôt, qu'il ne devait pas me suivre, sous peine de me voir perdue. Dans une passion vraie les mêmes cordes vibrent toujours, et le dévouement ne les trouve pas muettes.

Ce désespoir me pesait ; cette douleur résignée, acceptée par cet enfant, comme un sacrifice à me faire, ce regard sans cesse mouillé de larmes se levant vers le mien, cherchant sur mes lèvres un mot d'amour, un sourire de pitié, me déchiraient.

Je voulus abréger ce supplice ; d'ailleurs, je rougissais de moi-même. Pour la première fois je n'étais pas franche, je jouais une indigne comédie, je me dégradais à mes propres yeux.

Je pris en haine, d'abord celui pour qui je la jouais, l'on

n'est pas plus horriblement injuste! puis, ce qui se conçoit mieux, la tentatrice qui m'amenait à ce comble d'opprobre.

Incapable de supporter plus longtemps la contrainte, un jour que la baronne dînait en ville, j'éloignai Léon sous un prétexte, je fis faire mes malles, charger ma voiture et je partis pour Fontainebleau, en cachant à mes gens le but de mon voyage.

Je laissai quelques lignes d'adieu à ma cousine; une longue lettre, mon portrait et une boucle de mes cheveux à Léon, et je m'éloignai seule, emportant ma conscience déchirée.

XXIV.

Un Bon Mouvement.

Je me fis conduire dans une auberge et je défendis à mes gens de me nommer. Je me couchai, j'essayai de dormir: cela me fut impossible, mille pensées diverses m'assaillaient et parmi toutes, la plus tenace, la plus déchirante, c'était le remords, c'était le mépris de moi-même.

Ma nature généreuse et noble s'éveillait, elle me reprochait ma dégradation en traits de feu; j'eus honte. Je me sentis un besoin extrême de remonter à ma place, de redevenir digne de mon nom, de mon père et de ma famille, je me levai alors et je pleurai; je versai les larmes amères du repentir et de la douleur sans espoir.

Je priai de toute mon âme, je demandai à Dieu la force de me régénérer, de quitter cette voie dangereuse, où je ne pouvais recueillir que l'infamie et la misère.

Une voix intérieure, celle de mon ange gardien, sans doute, m'apporta quelque consolation, me parla d'avenir, d'expiation facile, me montra, comme dans un mirage, mon port de salut, me parla de Blumemberg et du foyer de ma maison. La clémence du Sauveur m'apparaissait au lieu de sa justice; je songeais à la Madeleine, à la femme adultère, absoutes par lui, et bientôt je me repris à l'espérance. Oui, je pouvais me relever, j'étais jeune encore, il restait de longues années à l'a-

mende honorable ; je pouvais racheter mes fautes, obtenir mon pardon ici-bas et là-haut : dès lors je n'hésitai plus.

Bien qu'il fît encore nuit, je sonnai, je demandai des chevaux, je donnai ordre de prendre la route d'Alsace ; mes gens durent me croire folle. Mme d'Ormès, laissée ainsi par moi à Paris, au moment où l'on s'y attendait le moins, lorsque depuis plusieurs années nous y étions inséparables, mon départ précipité, fourniraient matière à de nombreuses conjectures ; il fallait les colorer, aux yeux de mon mari surtout, et ne pas offenser davantage une femme maîtresse de ses secrets.

J'y pensai toute la route, je formai des plans étranges et romanesques, ma raison m'en démontrait l'insuffisance ; dès lors, je m'abandonnai au hasard, aux inspirations du moment, qui manquent rarement à un sexe obligé de se défendre par la ruse. Je détestais le mensonge, mais comment faire ?

Ce n'est pas un des moindres inconvénients de cette vie tortueuse que de se trouver toujours entraînée plus loin qu'on ne l'eût cru possible.

Quand j'arrivai à Blumemberg, M. de Moncabrié était absent. Loin de m'attendre, il me supposait fixée à Paris pour tout l'hiver, et comptait m'y rejoindre au mois de janvier.

Ce retard me donnait le temps de me remettre ; j'envoyai chercher Wilfrid, il vint seul.

Adrienne terminait une grossesse pénible.

Il accourut vers moi les bras ouverts et le cœur éperdu.

— Qui vous ramène, Odile ? Que vous est-il arrivé ? — Rien, que le désir de vivre désormais près de vous, d'y vivre tranquille, repentante, irréprochable ; de fuir les faux amis qui m'entraînent, et de racheter mon passé par mon avenir. — Cela est-il bien possible ? dites-vous vrai ? — Vous allez le voir, mon cousin, ma conduite vous répondra de ma sincérité.

Une larme roula le long de ma joue.

— Que le ciel en soit béni ! murmura-t-il après un instant de recueillement. Vous ne nous quitterez plus ? — Jamais. — Vous vivrez avec nous, pour nous ? — Oui, mon ami, oui, conduisez-moi vers Adrienne. — Oh ! quel bonheur sera le sien ! Venez, venez vite. — Et Ernest, quand revient-il ? — Dans trois jours : il va être aussi heureux que nous. Vous ver-

rez quel sort nous attend. Oh ! ma chère Odile! on ne meurt donc pas de joie!

Nous allâmes à Recouvremont à pied, par des sentiers couverts encore des dernières fleurs de l'automne. Nous nous sentions joyeux, nous nous arrêtions à chaque pas, pour former un projet, pour retrouver un site favori, pour marquer un souvenir. Cette promenade me rajeunit de dix ans, je me crus encore la folle et innocente jeune fille à laquelle tout souriait dans la vie.

En entrant dans cette demeure paisible, que je n'avais pas visitée depuis longtemps, un saint respect me saisit. Tout y paraissait si tranquille, si rangé, si calme ! Jamais les passions n'avaient franchi le seuil de cette porte, jamais une pensée coupable n'en avait approché. Les domestiques occupés de leur travail, les enfants jouant sur le gazon, surveillés par leur gouvernante, pendant que ma cousine, assise à quelques pas, les suivait d'un œil maternel, ce tableau d'une joie pure et chaste me fit venir les larmes aux yeux.

Je m'élançai dans les bras d'Adrienne, j'appelai à moi les petites créature étonnées, qui ne me reconnaissaient pas ; je riais, je pleurais tout à la fois: ce fut un véritable délire.

— Moi aussi, disais-je, je veux être votre mère, moi aussi, je veux vivre ici, près de vous, à l'abri des orages et des douleurs. Adrienne, ajoutai-je, cet enfant qui va naître, il faut me le donner, ce sera le mien. Il apportera dans mon existence ce qui y a manqué jusqu'ici, il me consolera, il m'apprendra les devoirs que j'ignore, je lui léguerai ce que je possède, le nom de mon père près de s'éteindre ; le voulez-vous ?

La comtesse regarda son mari, indécise.

— Odile, répondit Wilfrid, nos enfants sont les vôtres, comme ce que nous possèdons est à vous, vous le savez. Quant à la proposition que vous me faites, elle est grave, elle ne peut être jugée ainsi dans un moment d'enthousiasme ; d'ailleurs, M. de Moncabrié ne vous a point vue encore et c'est à lui, ce me semble, de répondre même avant nous.

Ces paroles *raisonnables* de Wilfrid éteignirent mon exaltation.

On oublie trop que, pour certains malades, il faut déguiser les remèdes; que, pour certaines natures, il faut idéaliser la vérité. C'est ainsi que, souvent, on fait un poison de ce qui devrait rendre la vie, de ce qui devrait rappeler au devoir; je l'ai cruellement éprouvé.

— Vous avez *raison*, répondis-je froissée, nous devons consulter M. de Moncabrié.

Cette impression se cacha néanmoins sous les caresses de cette chère famille, mais je ne reparlai plus de mon projet, et ce projet m'aurait sauvée peut-être! Un malentendu resta entre nous, comme une barrière glaciale.

J'avais cru comprendre que M. et Mme de Blumemberg répugnaient à me confier leur enfant, et eux, de leur côté, quoique disposés à le faire, n'osaient entamer cette question, dans la crainte de blesser mon mari et de montrer une avidité très-éloignée de leurs nobles instincts. L'affaire en resta donc là, pour le moment. Seulement je fus la marraine de la petite fille, qui naquit huit jours après; elle reçut au baptême le nom d'Odile, nom bien malheureux, je le crains! Je me suis souvenue d'elle dans mon testament.

Au retour du marquis, je le reçus sur le perron, lorsqu'il descendait de voiture; il ne pouvait en croire ses yeux.

— Et la baronne? me demanda-t-il, après les premiers moments. — Elle reste à Paris, la campagne dans cette saison lui fait peur. — Et combien comptez-vous demeurer ici? — Toujours. —Toujours! répéta-t-il en riant. Oh! c'est trop long pour vous, chère Odile. — Vous le verrez! et pour première preuve, je vous demande de vouloir bien donner l'ordre de vendre notre hôtel et nos meubles à Paris. — Voilà ce qui s'appelle brûler ses vaisseaux; mais, si vous le permettez, nous y réfléchirons. — Pourquoi donc? qu'en est-il besoin? — Parce que, dans quelques mois, nous ne trouverions peut-être pas une maison aussi convenablement placée, ni un tapissier assez habile pour nous la meubler en quinze jours. — Ernest! — Ne nous fâchons pas, mon amie, je vous crois très-ferme, très-résolue; pourtant accordez-moi un noviciat, cela ne se refuse jamais. — Je vous l'accorde de grand cœur, vous comprendrez qu'il est superflu. — Nous passons donc l'hiver ici?

— Celui-là et les autres. — Commençons par celui-ci. Nous chasserons, n'est-ce pas? Nous aurons des fêtes. Peut-être avec vos nouveaux projets d'ermite, cela ne vous arrange-t-il pas? J'ai cependant invité quelqu'un: parbleu! un autre ermite de votre force, qui, comme vous, fuit le monde et l'a en horreur, pour le même motif, j'espère. Vous, ce sera quelque caprice rentré, quelque rêve de mauvais augure, vous aurez cru voir un tigre prêt à vous dévorer. Lui, le pauvre garçon! c'est un chagrin d'amour, un désespoir féroce: on l'a trompé, on l'a trahi. Il erre autour du lieu témoin de ce crime, il crie à tous les échos du Rhin le nom de son infidèle; vous allez faire ensemble des élégies, vous de peur, lui de regret, ce sera magnifique. Eh bien, vous ne devinez pas? — Non, répliquai-je, troublée involontairement. — Allons, cherchez parmi vos soupirants, car il l'a été, le monstre! un de ceux qui ont rompu leur chaîne pour en prendre une autre plus lourde. — Je ne sais. — C'est que vous ne voulez pas savoir. Il est venu ici, avec vous, puis à Baden... vous devez comprendre? — Mais... — Allons donc! je le nommerai, cet esclave rebelle, puisque son nom vous déplaît maintenant: c'est Richard de Lampérier. Ah! votre coquetterie se trouve bien vengée, je vous assure: il n'est plus beau du tout; la princesse l'a rendu stupide, elle l'a traîné à sa suite à toutes les eaux d'Allemagne, et puis elle l'a laissé là, à Baden, sans lui jeter même un adieu, pour rejoindre S. M. le roi de... à qui elle a tourné la tête, de sorte que le vicomte ne peut même pas prendre la satisfaction de se venger, en offrant un coup d'épée ou une balle à son successeur. Et comprenez-vous qu'après cela il soit encore fou de cette femme? — Cela est toujours ainsi, monsieur: les hommes n'aiment jamais longtemps que celles qui les trompent. — Voilà une maxime de madame d'Ormès, je la reconnais, cette femme-là est une ingrate!

Je le regardai, étonnée, sans lui répondre.

— Oui, sans doute; d'ailleurs, vous vous ressemblez toutes. — Mon cher Ernest, n'entamons pas cette querelle, nous avons le temps. Quand arrive M. de Lampérier? — Quand sa douleur lui en laissera la force, il est mourant à Strasbourg. D'ailleurs, votre retour le chassera peut-être, il a votre sexe en

horreur, il ne veut plus voir un seul de ces affreux objets, cause de ses tortures. Vous payerez pour la princesse, vous! — Je lui écrirai, mon cher, si vous me le permettez; il souffre et je suis sûre qu'il a de l'amitié pour moi; malgré vos plaisanteries, il viendra. — Comme vous voudrez, mais je vous avertis qu'il ne vaut plus la peine que vous pourriez prendre à le guérir.

XXV

Nouvelle Épreuve.

Plusieurs émotions m'agitaient. D'abord, le nom de Richard, prononcé près de moi d'une manière si inattendue, et dans de telles circonstances, puis les railleries de mauvais goût que je venais d'entendre me blessaient.

Le marquis appartenait à cette classe de maris parisiens, variété de l'espèce qui, par crainte du ridicule, court au-devant de lui, prend le soin de s'en couvrir, afin que les autres ne le lui jettent pas et en doublent ainsi l'effet. Il se sentait très-sûr de moi au fond de son cœur et de son amour-propre, mais il savait que dans le monde on me trouvait légère, on me donnait des amants, et il pensait qu'en plaisantant lui-même de ces propos, en ayant l'air de les connaître et de les mépriser, il en atténuerait l'effet.

Innocente, le raisonnement eût été spécieux, mais vrai; je me sentais coupable, et combien ne souffrais-je pas de ces fanfaronnades!

Je n'ai jamais compris ces femmes qui déversent le mépris du monde sur celui à qui elles appartiennent; qui, sans respect pour lui et pour elles, l'abandonnent en pâture aux méchants et aux oisifs.

Une des plus grandes punitions de mes fautes a été de les voir rejaillir sur mon mari; j'aurais voulu lui sauver la honte et l'assumer tout entière sur ma tête; j'aurais voulu me faire mille fois plus criminelle, plus digne de mépris et les lui épargner tous, car je l'aimais et vous le verrez plus tard mieux encore. S'il ne m'eût pas repoussée, je l'aurais aimé



davantage, je vous le répète à satiété, pardonnez-le-moi, c'est le ver rongeur de ma vie !

Ma pensée se reporta ensuite sur Richard, sur cette autre affection, immuable aussi, et que rien ne pourra éteindre. Elle tient aux fibres les plus profondes de mon cœur, elle n'a point de nom connu dans la langue : ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de l'amitié, c'est un sentiment de protection, de tendresse ineffable, presque maternel.

Le savoir malheureux est plus que d'être malheureuse moi-même.

Je lui écrivis donc :

« Vous êtes près de moi, Richard, vous souffrez et vous avez besoin d'être consolé ; venez, venez vite ; une amie vous attend, votre meilleure amie certainement. Nous pleurerons, nous regretterons ensemble ; j'ai tout oublié, Richard, hors ma tendresse sans bornes et vos chagrins. N'est-ce pas ainsi que vous comptez sur moi ? »

La lettre venait de partir lorsqu'on m'en remit une autre, une de Léon, et j'y trouvais dépeintes les mêmes douleurs dont je voulais consoler le vicomte. Cet enfant aussi se mourait et se mourait pour moi. Je portais d'un côté le baume pour guérir et de l'autre le glaive pour frapper. Celui qui m'avait torturée souffrait à son tour, pendant que je rendais ces tortures à un innocent. Toujours *Marianna*, vous le voyez !

Huit jours après, le vicomte arriva.

Ernest ne m'avait rien dit de trop, je le reconnus à peine. Mon regard dut lui exprimer ce que je sentais. Il m'en remercia de même, mais aussitôt que nous fûmes seuls, il se jeta dans mes bras et fondit en larmes.

— Odile, Odile, me disait-il, me pardonnez-vous ? — Mon pauvre ami ! ne pensons point à cela, occupons-nous de vous, de vous seul, reposez-vous, calmez-vous près de moi. — Oh ! vous êtes bonne, vous l'avez toujours été. Vous êtes un ange et moi un misérable. Vos malheurs et les miens sont mon ouvrage, je suis puni justement. Si je ne vous avais pas méconnue, nous serions encore heureux l'un par l'autre ; et

vous m'appelez, et vous m'offrez le trésor de votre affection!

— Je vous aimerai toute ma vie, Richard, non pas de cet amour fou, passionné, que je n'éprouverai plus pour vous, ni pour personne, mais d'une tendresse inaltérable; vous la retrouverez la même, lorsqu'il vous plaira de la réclamer. N'en doutez pas, et maintenant, je vous le répète, parlons de vous.

J'éprouvai un soulagement extrême à cette *bonne œuvre;* je ne vis jamais un cœur plus sérieusement blessé, un découragement et une désespérance semblables.

Quelquefois, cependant, un sentiment d'amertume traversait mon âme en pensant que je l'avais aimé, lui, ainsi qu'il aimait cette coquette, et qu'il avait dédaigné cet amour, qu'il l'avait foulé aux pieds, comme elle le faisait aujourd'hui. Je n'étais plus rien pour l'amant qui tenait la première place dans ma vie; il ne voyait en moi qu'une confidente, une patiente amie, chez laquelle il trouvait pitié et secours, mais il oubliait notre passé d'ivresse et d'enchantements, expiés par tant de larmes.

Une partie de l'hiver s'écoula de la sorte. Nous étions tranquilles, nous menions une existence occupée et douce à la fois. Le vicomte se consolait un peu; tant qu'il souffrit, il ne s'aperçut pas de notre monotonie : avec le calme, l'ennui arriva. Il tourna ses regards vers Paris et m'engagea à y revenir. Je le refusai fermement, je redoutais les suites.

Mme d'Ormès, en femme d'esprit, se garda de se brouiller avec moi; elle aussi me rappelait. Léon, retourné près de sa mère, ne voulait plus la quitter. Il m'écrivait des lettres déchirantes, me demandant toujours ce secret que je lui tenais caché, et si notre sacrifice atteignait son but. J'éludais encore, mes réponses devenaient plus rares, et je justifiais bien cette grande vérité, qu'on ne pardonne jamais les torts qu'on a.

M. de Lampérier partit au mois de février, plein d'attachement et de reconnaissance pour ce qu'il appelait ma sublime miséricorde.

J'ai toujours conservé en lui un ami, un ami égoïste, j'en conviens; mais enfin nous devons nous estimer très-heureuses, nous autres femmes, lorsque celui auquel nous avons tout sacrifié ne nous couvre pas de dédains et de haine.

Nous restâmes seuls. Wilfrid et Adrienne, qui connaissaient mon caractère, mettaient tous leurs soins à empêcher l'ennui d'approcher de moi. C'étaient chaque jour de nouvelles inventions, de nouvelles parties : les livres à la mode m'arrivaient comme par enchantement, les pièces, les opéras, les romances, les journaux, on se serait cru dans le meilleur cabinet de lecture de Paris. Puis les légendes, les découvertes scientifiques, les courses dans les environs, les voisins qu'on engageait : il ne me restait pas un instant de solitude et leur ingénieuse bonté prévoyait tout.

J'essayai d'éveiller chez Ernest quelques sentiments tendres, de retrouver dans les cendres de notre union un charbon à rallumer sous mes lèvres.

Je rencontrai ce même positif, cette même amitié vulgaire, qui ne garde ni souvenirs, ni espérances, qui vit au jour le jour, qui veut le bien des autres et qui leur fait du mal, ce sommeil du cœur, enfin, ou plutôt cette léthargie dont rien ne guérit que la mort.

Il me fallut y renoncer et tâcher seulement de me mettre à son niveau, ce qui me fut plus difficile.

Lorsque j'eus fait *le tour* de ceux qui vivaient près de moi, lorsque leurs ressources de distractions furent épuisées, lorsque j'eus réglé les affaires de mes pauvres avec mon curé, je commençai à trouver les journées longues.

Adrienne mûrissait depuis longtemps un projet qu'elle aborda enfin, elle ne l'avait pas osé encore. Profondément religieuse, elle ne regardait pas mon changement de vie comme positif, jusqu'à ce que j'eusse promis à Dieu, dans la personne de son ministre, d'abjurer mes erreurs et de revenir entièrement à mes devoirs.

Un soir, nous nous promenions ensemble dans le parc; la flèche de la chapelle perçait les arbres. Ma cousine s'arrêta :

— Vous rappelez-vous, Odile, me dit-elle, le jour de votre première communion? vos extases, votre bonheur divin? Et ces joies ne valent pas celles que vous avez vainement poursuivies depuis lors? — Oh! oui, je me les rappelle, répondis-je avec un soupir. — Eh bien, ne pensez-vous pas à les retrouver? — Les retrouver, Adrienne? c'est impossible, hélas!

— Et pourquoi, mon amie ? Ne voilà-t-il pas le même autel, la même église ? Le ministre qui vous bénit alors n'est-il pas encore là pour vous bénir ? Le Dieu que vous priez n'est-il pas immuable, et sa miséricorde a-t-elle un terme ? — Vous avez raison, ma cousine, rien n'est changé ici, ni au ciel, mais moi je suis changée. Oh ! rendez-moi ma foi si pleine et si sincère ; rendez-moi mon innocence si pure ; rendez-moi mon espérance énivrante et l'amour divin qui brûlait mon âme ; rendez-moi la naïveté de mes quatorze ans, et alors, vous avez raison, en m'agenouillant au même autel, aux pieds du même ministre, devant le même Dieu, je retrouverai la même extase, les mêmes délices ; autrement, je viens de vous le dire, c'est impossible. — Le repentir rachète tout, Odile ! — Oui, le repentir rachète tout, mais il n'efface rien, mais il ne rend pas les illusions enfuies, la ferveur éteinte, mais il ne chasse pas les souvenirs. Je comprends ce que vous désirez de moi, ma cousine, et j'y répondrai comme si vous vous étiez exprimée. Non, je n'approcherai pas du saint tribunal. Je ne serai pas hypocrite, et je le serais, si je montrais au monde ce que mon cœur ne ressent pas ; je serais plus encore, je serais sacrilége. Lorsque je me croirai mûre pour cette auguste action, je l'accomplirai de moi-même, pas avant. — Mais vous trouveriez là des consolations. — Alors la pénitence disparaîtrait. Je n'ai pas besoin d'un confident, j'ai besoin d'un confesseur, c'est-à-dire d'un juge qui m'absolve ; ne parlez plus de cela.

Au printemps, lorsque la nature revêtit sa parure, je sentis en moi comme une séve nouvelle pénétrant tout mon être. Ma beauté prit un éclat extraordinaire, dont ceux qui m'entouraient furent frappés, même mon mari.

Mais il faut bien vous l'avouer, puisque j'ai entrepris cette terrible tâche, une transformation s'opéra aussi dans mon âme. Je sentais un besoin de mouvement incroyable. Mon repos me pesait, il me fallait étendre mes ailes et sortir de cette apathie. L'amour-propre m'empêchait d'en convenir, j'avais tant répondu de ma résolution ! D'ailleurs, Paris, le monde proprement dit, n'appelaient pas mes désirs.

Je reprenais dans ma retraite de nouvelles forces intellec-

tuelles et physiques, j'aspirais à la poésie, j'aspirais toujours au bonheur.

Wilfrid, mon bon ange, surveillait mon âme, il la devina à travers le masque dont je me couvrais. Il m'arracha un aveu, je désirais voyager. Le retour de la belle saison m'en laissait la faculté. Il me proposa de m'accompagner, je refusai : je voulais être seule.

Il insista pourtant, il me fit donner ma parole que je n'attendais personne et que je ne chercherais personne. Et puis, Adrienne, ses enfants, venaient d'être malades : quitter *il nido paterno* en pareille circonstance n'était pas prudent.

Huit jours au plus, rendront mon âme satisfaite.

disais-je ; permettez-moi de partir, je n'irai pas loin : un peu voir mon fleuve, un peu la Suisse, et je reviens tout de suite.

Mon mari riait de ces combats, il me laissait absolument maîtresse de mes actions et ne trouvait pas le moindre inconvénient à mon voyage solitaire, dans ma voiture, avec mon train ordinaire de domestiques, et, au point de vue habituel, il avait raison : mais Wilfrid voyait plus loin que lui !

Afin de concilier les avis, on me donna pour compagne une parente de mon père, femme entre deux âges, d'une bonté extrême et d'une stupidité plus extrême encore. Wilfrid accepta, en faveur d'une troisième *qualité* : curieuse, bavarde et indiscrète, on connaîtrait par elle mes démarches ; elle devait écrire chaque jour, et mon cousin se promettait d'accourir au plus léger péril ; c'était enfin un honnête espion auquel on me confia, sous prétexte de l'intérêt ; je ne m'en doutai seulement pas.

Nous partîmes pour la Suisse.

XXVI

Le Chalet.

Le commencement de ce voyage me rappelle les derniers instants de gaieté vraie que j'ai eus en ma vie. Cette pauvre

Mme de Walstheim me servait de plastron du matin au soir.

Je l'avais priée de ne pas me déranger dans mes rêveries, il était convenu qu'elle ne causerait avec moi qu'à ma réclamation ; elle s'y résigna, en tricotant un certain bas de laine grise qui me prenait sur les nerfs.

Aussitôt qu'elle le déposait pour dormir, je le saisissais à la dérobée, et je m'amusais à défiler son travail du jour, élevant ainsi ce misérable chausson à la hauteur de l'ouvrage de Pénélope. Elle ne put jamais se rendre compte de ce miracle, et accepta, sans la contester, la fable du lutin la poursuivant de ses espiègleries. Pauvre lutin ! il aurait eu alors bien du temps à perdre !

Nous voyagions à petites journées, en véritables amateurs. J'avais promis de suivre les grandes routes et de ne point m'aventurer dans les glaciers. En revanche, je voyais tout sur mon passage.

Nous visitâmes Bâle, Berne, Zurich, Lucerne, et je comptais aller jusqu'à Genève, lorsqu'une légère indisposition de Mme de Walstheim nous obligea de nous arrêter.

Je m'en consolai facilement par la perspective de ce beau lac des Quatre Cantons, et par l'espoir de l'explorer à mon aise.

J'établis la malade et ma femme de chambre dans le meilleur appartement du meilleur hôtel, et, accompagnée de mes deux domestiques, tous les deux attachés à moi dès mon enfance, je commençai mes excursions. Je ne vous fais point ici une description géographique, ni des impressions de voyage ; tout le monde d'ailleurs connaît le lac des Quatre Cantons ; mais j'ignore si tout le monde connaît un petit coin à peu de distance de la ville, au bord du lac, très-près du chemin de Veghis au Rigi, et qui est certainement l'endroit le plus poétique, le plus rêveur des environs.

Aussitôt que je l'eus vu, j'y voulus retourner, j'y vins tous les jours. Un chalet pittoresque ferme cette vallée, et les paysans qui l'habitent ne comprennent certainement pas sa magnificence.

Un matin, j'y arrivai comme de coutume, j'entrai dans la salle base ; je fis deux pas en arrière à l'aspect d'un étranger en costume de voyage d'un très-bon goût et d'une remarquable élégance.

Cet étranger se leva aussitôt, vint me saluer et s'excuser de m'avoir effrayée. Je le regardais sans répondre, car il me parlait français, et je ne m'expliquais pas la présence d'un compatriote en ce lieu retiré, où je n'avais jamais rencontré personne.

Il réitéra ses assurances; je balbutiai quelques mots, j'étais troublée, la surprise me trouble toujours. Il se nomma; ce nom, je ne vous le dirai pas, c'est aujourd'hui un des plus célèbres de notre littérature, alors complétement inconnu, et, s'il faut vous l'avouer, il méritait davantage la célébrité avant de l'avoir obtenue. Je le désignerai simplement ici sous le pseudonyme d'Anatole.

Nous causâmes quelques instants, l'étonnante beauté de ce petit ermitage nous fournit un sujet inépuisable de louanges.

— Je me croyais un Christophe Colomb, dis-je en souriant, et je vois que déjà j'étais devancée; votre découverte précède la mienne, à ce qu'il paraît, monsieur. — Oui, madame, depuis plus de deux mois je passe ici toutes mes journées; un voyage dans l'Oberland m'en avait éloigné momentanément. Si ma présence vous dérange en quelque chose, j'irai porter ma muse autre part. — Vous êtes poëte, monsieur? — Oui, madame, poëte indigne, mais enragé. Depuis que j'ai quitté la France et que j'habite ces belles montagnes, je ne vis plus, je rêve. — Et cela vaut mieux, je vous assure. — Oh! madame, vous êtes poëte aussi, j'en suis certain. — Non, monsieur, je ne suis qu'une pauvre femme bien vulgaire, je connais le monde et je préfère les rêves à la réalité.

Je me promenai encore quelques instants, et puis je rentrai chez moi. Anatole me fit de bonne grâce l'abandon de notre chalet, j'y revins donc le lendemain. Je m'assis au bord du lac et je chantai; ma voix se répétait sonore aux échos des montagnes, je me bâtissais en moi-même mille illusions sur les esprits des eaux, sur les légendes dont on berça mon enfance. Je me surpris en flagrant délit de poésie et je ne pus m'empêcher de sourire à cette idée que la présence du poëte déteignait déjà sur moi.

Je me crus cependant très-supérieure à une séduction commune, et d'ailleurs, ajoutai-je, je ne le reverrai jamais.

Madame de Walstheim ne pouvait plus écrire, j'écrivais do
à *mon mentor*, chaque jour, à sa place; je ne pensai pas ét
obligée de lui raconter une rencontre aussi insignifiante q
celle d'Anatole.

Un jour je m'oubliai plus longtemps que d'ordinaire, et lo
que je songeai au retour, il faisait tout à fait nuit. Mes ba
liers me dirent qu'un orage se préparait, et que si j'étais crai
tive, il valait mieux coucher au chalet. Le lac des Quatre-Ca
tons a souvent l'aspect et les périls d'une mer resserrée.

Un orage sur le lac de Lucerne ! au même endroit peut-ê
où Guillaume Tell abandonna Gessler aux flots irrités ; je
vais trop mon devoir envers ma nouvelle dignité de fem
poétique pour refuser cette partie. Je ne suis pas peureu
je suis brave ; en ce moment j'étais bien plus, j'étais exalté

Nous partîmes ; un quart d'heure après j'eus lieu d'être co
tente. La tempête se déchaîna terrible, les vents se croisai
en tous sens au-dessus des vagues et les faisaient monter à u
grande élévation. Courbée au fond de ma barque, je conte
plais sans crainte ce spectacle, et, chantant je ne sais que
ballade infernale, je mêlais ma voix à celle de la tourmen
à la grande stupéfaction des nautoniers qui marmottaient d
prières. Ce fut, je vous assure, un des moments les pl
solennels de ma vie.

Un cri terrible poussé par mon valet de chambre me fit
lever la tête. La barque prenait eau, et le pauvre garçon, f
poltron de sa nature, nous voyait déjà tous perdus. Il fall
la vider.

Nous n'avions que deux petits vases de bois pour cet usag
et l'ouverture donnait passage à une si grande quantité d'e
que nous n'y pouvions suffire. Notre marche en était retardé
mes conducteurs se montraient fort inquiets, mon imagin
tion se montait, la position me semblait trop romanesque po
la redouter.

Tout à coup, au moment où nous tournions une point
nous apparut au milieu de la nuit une embarcation monté
par un seul homme, et qui suivait le même chemin qu
nous.

Mon patron le héla, il répondit ; une conversation s'e

ngea entre eux à mots interrompus par le bruit de la mpête ; ils s'entendirent néanmoins et convinrent que je desndrais sur ce nouveau canot, avec mes domestiques, penant qu'un de mes bateliers ramènerait le nôtre au rivage le us prochain.

Ce changement s'exécuta, non sans peine, et nous prîmes en plus vivement le chemin de la ville.

Mon libérateur, placé à la poupe, dirigeait la manœuvre et imait avec une vigueur merveilleuse. Je ne distinguais pas s traits, je le remerciai malgré cela ; maintenant que j'étais sûreté, relativement, je repris mon idée première et je remmençai à chanter. Je choisis cette fois une romance plainve, amoureuse, pleine de charme et de mélancolie.

Le mouvement se ralentit, mon sauveur ne ramait plus, il coutait. J'avais parlé allemand jusque-là, maintenant je chanis en français : cet homme me comprenait-il?

Je continuai et je l'observais toujours ; il restait appuyé sur s rames, immobile, comme en extase ; ce succès me flatta, ar jamais public ne fut plus attentif, plus ému, aux accents ublimes de Mme Malibran ou de Mlle Falcon.

Je me tus, il prit sa rame, et, lorsque nous arrivâmes à Lucerne, au moment de débarquer, je le cherchai pour lui doner ma bourse ; je l'aperçus courant vers la ville et déjà bien oin.

— Quel est cet homme ? demandai-je étonnée. — Je ne le onnais pas, me répondit le patron, je le crois étranger.

« Voilà une singulière retraite ! » pensai-je.

Et je revins rêveuse à la maison, où je racontai mon avenure, avec l'enthousiasme qu'elle m'inspirait. Mme de Walsheim ne se consola jamais de ne pouvoir pas l'écrire.

Deux jours après, je me promenais dans le bois de sapins, près du chalet ; un portefeuille frappa mes regards, je le ramasssai et je l'ouvris, pour savoir à qui je devais le faire endre.

Je le trouvai rempli de vers remarquables, tous adressés à une Béatrix, ou à une Éléonore imaginaire et empreints d'une passion brûlante. La dernière pièce renfermait une allusion à mon aventure du lac, un récit exact des impressions du

poëte, en m'entendant chanter au milieu de l'ouragan. Je ne pus méconnaître la vérité : j'étais la Béatrix, comme Anatole et mon gondolier ne faisaient qu'une seule et même personne.

Je devins très-rouge et mon premier mouvement fut de regarder si l'on ne m'observait pas. Mes yeux perçaient bien loin dans la forêt, je ne découvris personne; alors je relus ces pages de feu, ces expressions d'un amour que j'inspirais; toute la poésie du sujet et de l'auteur me monta à la tête et m'enivra.

XXVII

Poésie.

Voici une nouvelle phase de mon existence, mon ami, voici une nouvelle erreur, marquée d'une sorte d'étrangeté. Celle-là est le partage des imaginations vives, et une foule de femmes en deviennent les victimes; je dis victimes, parce que les douleurs, pour être factices, n'en sont pas moins grandes : elles s'augmentent de tout ce qu'on leur prête. L'amour de tête est le plus dangereux, rien ne le satisfait; véritable hydre, il dévore toujours, et il lui faut un aliment perpétuel.

Pour la première fois j'inspirais des vers. Bien des hommages m'avaient entourée, j'avais repoussé les vœux de beaucoup d'hommes de la société; mais mes relations, toutes dans le haut monde, ne m'avaient pas encore rapprochée de ces rois de l'intelligence, décevantes créatures auxquelles leur génie ou leur talent prêtent du cœur et du charme, tandis que souvent ils n'ont ni l'un ni l'autre.

J'ignorais donc le *glissant* plaisir de me voir célébrer dans de belles rimes, flattant l'amour-propre et les sentiments d'une femme, j'en fus saisie et enthousiasmée. Ce soir-là aussi je restai bien tard à mon ermitage; je lus et relus ces strophes passionnées, et je ne voudrais pas jurer que le désir d'un second danger, pour être sauvée de la même manière, ne traversa pas mon imagination.

Lorsque j'arrivai au chalet, le lendemain, la fermière me

demanda si je n'avais pas trouvé un livre sur mon chemin. L'occasion de m'instruire était trop belle, je ne la laissai pas échapper.

— Un livre, et à qui? — A ce Français que madame a vu l'autre jour. — Il est donc revenu ici? — Il y vient tous les soirs et tous les matins, madame, répondit-elle en souriant.— Ah! ah!

Et je me mis à penser.

— Je crois qu'il y est encore, ajouta la paysanne, voyant que je ne la questionnais plus.—Et où cela donc?—Quelque part dans la forêt sans doute; eh non, le voilà!

Je levai les yeux, je me trouvai pour la première fois de ma vie complétement embarrassée; Anatole l'était plus que moi, cependant sa physionomie resplendissait de bonheur en me regardant; j'en fus presque orgueilleuse.

C'est une douce chose que de se sentir belle et admirée: pour nier cette vérité, il faut n'avoir jamais été ni l'une ni l'autre.

Je me remis un peu, cependant; la paysanne nous quitta.

—Je suis heureuse de vous rencontrer, monsieur, car je vous dois beaucoup, et je cherchais vainement une occasion de vous témoigner ma reconnaissance.

L'étonnement se peignit sur son visage.

— Comment le savez-vous, madame? — Pensez-vous que je ne vous aie pas reconnu, malgré l'obscurité de votre déguisement? — Vous m'avez reconnu! s'écria-t-il avec un éclat de joie, et vous ne me l'avez pas montré, ajouta-t-il tristement presque aussitôt!

J'étais alors tout à fait remise et je me possédais parfaitement.

— On respecte le masque d'une femme et l'incognito d'un homme, continuai-je en riant. — Oh! madame! vous riez!

Une des premières conditions de la poésie est l'attitude mélancolique que rien ne déconcerte, je n'en étais pas encore là. A cette époque, surtout, la littérature échevelée commençait à paraître; on ne voyait partout que meurtres, bourreaux, incestes, que sais-je? l'école romantique se posait comme celle du crime, en paroles et en vers seulement, grâce au ciel! Mais

un homme atteint de cette maladie devait tour à tour prier, blasphémer, aimer et souffrir. Ses lèvres prononçaient tantôt une bénédiction, tantôt une malédiction forcenée. L'étude de cette trasition furieuse est très-intéressante à faire.

Anatole, plus tard une des colonnes du temple, n'avait garde dès lors de manquer à sa vocation, et moi, faible disciple, je pris les allures des maîtres, je les pris au sérieux, plus au sérieux qu'eux-mêmes peut-être. J'admirai de bonne foi ce signe empreint sur le front du poëte, je me prosternai devant son omnipotence, et je me soumis à ce que cette fatalité exigerait de sacrifice et de souffrance.

Je passai de longues heures ce soir-là à m'entendre comparer successivement aux muses célèbres et inspiratrices des poëtes : ma beauté, mon esprit, mon âme, furent célébrés sur tous les tons.

Je respirais l'encens à plein cerveau, je le distillais pour ainsi dire; aussi la tête me tourna-t-elle bientôt entièrement, et je crus n'avoir jamais aimé qu'Anatole, que je n'aimais pas cependant.

Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir le lendemain, lui, amoureux jusqu'au délire, moi, persuadée que je l'étais, et très-résolue pourtant à résister. Je passai la nuit à me draper dans de chastes langes, à me diviniser moi-même.

Je résolus de conduire Anatole à la gloire par mon dévouement et ma pureté; de conserver, malgré notre passion mutuelle, mon auréole d'innocence, et d'être enfin malheureuse avec le plus de poésie possible. Je refusais un aveu, j'en recevais seulement, et si l'amour éclatait dans toute ma personne, au moins ma bouche restait muette, et Anatole n'en pouvait être qu'aux conjectures.

A son aspect mon cœur battit, il bat souvent dans la tête, il est vrai, et c'était là le cas. J'admirais mon poëte, et cependant il n'était point beau. Seulement ses yeux et son front s'illuminaient quelquefois, presque visiblement, lorsque l'inspiration lui arrivait; je lui aurais alors élevé un autel.

Oh! quels moments nous passâmes, assis l'un près de l'autre; moi, buvant ses paroles dont la musique me ravissait;

lui, laissant voler son âme sur les ailes de l'infini. Je comprenais ses folies; j'avais résolu de les mesurer cependant.

Lorsque je revis mon poëte, il me trouva triste mais aimante, il me trouva armée d'un parti pris, inébranlable, leçon apprise à mon insu : le pauvre amoureux ne devinait pas quelle tâche je lui imposais.

Sa nuit entière s'était passée à compulser mes *phrases*, à leur donner un sens : il se croyait aimé; néanmoins je ne prononçais pas le mot d'amour, et il brûlait de l'entendre. Il me le demanda avec l'instance de la passion; ce mot errait sur mes lèvres, je le laissai échapper, et rien ne peut vous donner une idée du bonheur d'Anatole, rien, pas même votre bonheur, à vous, en pareille circonstance, car ces amours de poëte ont une intensité qui fait pâlir les autres.

Alors je lui développai ma théorie, je lui révélai cette région éthérée dans laquelle nous devions rester ensemble, je lui fis prendre en profond mépris ces passions vulgaires que tout le monde éprouve, et auxquelles tout le monde cède.

Jamais pathos sentimental ne fut débité de meilleure foi, ni recueilli avec plus d'enthousiasme. Je devins un ange aux yeux de cet insensé, et presque une sainte aux miens propres. Je prenais en main la palme du martyre et le flambeau de l'intelligence, je marchais devant lui pour l'éclairer et le conduire, je semais sous ses pas les fleurs de la poésie et je lui en formais une couronne.

Les beaux rêves, mon Dieu! les belles folies! Et, remarquez-le, mon enfant, rien de tout cela n'est dans le vrai. Il y a aussi loin de ces illusions à l'amour réel que de la vérité au mensonge. Lorsque, par hasard, la passion revêt ce magnifique manteau semé de perles et de diamants, alors ce sont les amours complètes, les amours qui enfantent des prodiges et qui durent toute la vie.

Si j'avais connu Anatole avant d'avoir usé mon cœur à ces essais infructueux que vous savez, oh! certes, j'aurais goûté dans sa plénitude ce paradis tant cherché, après lequel nous courons sans relâche; mais la fleur était flétrie : ce qui germait en moi de saintes croyances, de purs instincts, n'existait plus. L'imagination seule ne s'épuise pas, elle est là, sans cesse re-

nouvelée, toujours jeune, toujours prête à la lutte et à la course.

Mme de Walstheim et son rhumatisme me retenaient indéfiniment à Lucerne.

Je voulais au moins profiter de ce séjour forcé pour bien connaître les environs et parcourir le lac, les montagnes, les villages célèbres dans l'histoire de la liberté helvétique. Je ne serais plus seule désormais. Ma compagne l'ignorait certainement, car mon valet de chambre et mon valet de pied, nés dans la maison de mon père, seraient morts plutôt que de consentir au rapport le plus indifférent sur la moindre de mes actions.

Je n'avais pas besoin de le leur dire. C'étaient des gens de cette race dévouée, autant amis que serviteurs, race qui s'éteint chaque jour et que la Révolution a détruite, comme elle a détruit toutes les fidélités.

Anatole n'osait pas imaginer que je fusse une femme, j'avais pour lui de belles ailes blanches et un cercle d'or autour du front. Je tenais le milieu entre l'ange et la fée. Je réunissais les deux mythologies, quelque peu sylphide et quelque peu lutin.

Il m'a répété souvent depuis que jamais il ne retrouverait rien de comparable à ce que lui inspira ce voyage, où il puisa le germe de son magnifique talent, et que très-certainement j'étais la cause de ses succès. Hélas ! et moi j'épuisais le peu de puissance et de noblesse morale oubliées par les orages au fond de mon âme : je l'ai nourri de mes dernières forces.

Nous restâmes quelques jours dans ces excursions. J'envoyais mes lettres à Wilfrid ; je savais qu'à la moindre inquiétude je le trouverais, semblable à l'ange exterminateur, prêt à me chasser de mon Eden.

Je ne le trompais pas, je me taisais seulement, je n'assurais pas que je voyageais seule, mais je ne disais pas non plus dans quelle société, le doute restait, ou, pour être franche, il ne restait pas. En véritable femme, je passais si adroitement à côté du mensonge, qu'un fil m'en séparait à peine.

C'était assez pour rassurer la loyale créature à laquelle je

m'adressais; c'était assez aussi pour ma conscience endormie sous les baisers d'Anatole.

Notre séjour de prédilection restait encore le chalet. Nous nous y trouvions chez nous avec nos premiers souvenirs. Nous y avions été longtemps bien près l'un de l'autre sans que je m'en doutasse.

Anatole suivait mes pas, depuis le premier jour, caché dans les sapins, et je ne voudrais pas assurer que le premier album n'eût pas été laissé à dessein au milieu du sentier.

Un soir, par une chaleur excessive, nous respirions fort péniblement, assis derrière les grands arbres.

— Allons sur le lac, dis-je. — Allons! me répondit-il. — Vous me reconduirez à Lucerne, n'est-ce pas? — Odile, voulez-vous me permettre de vous demander une grâce? — Vous savez qu'elle est accordée d'avance. — Quelle qu'elle soit? — Sans doute, vous n'exigerez rien que je doive refuser. — Eh bien, restons cette nuit dans notre asile. Oh! ne dites pas non! si vous saviez combien je le désire, si vous saviez ce qu'une nuit passée sous le même toit que vous m'apportera de chastes jouissances! Voyez, nous nous promènerons sur le lac tant que la lune éclairera les eaux, ensuite nous reviendrons ensemble à la maison; nous ferons un repas délicieux, avec ce que la bonne femme nous aura préparé; nous causerons jusqu'à ce que le soleil ferme vos yeux, et nous nous séparerons après; vous n'avez rien à craindre de moi, madame, ne le savez-vous pas? mais vous serez là, vous dormirez tranquille sous ma garde, j'épierai votre repos, j'écouterai votre respiration, je veillerai sur vos songes et je vous croirai alors à moi, mon Odile, je croirai que, déposant votre auréole d'or, ployant vos ailes diaphanes, vous vous êtes arrêtée dans mes bras; je parerai mon bonheur de mes chimères, je l'embellirai de mon amour.

Je n'ai pas besoin de dire que je consentis. Il y avait là une lutte à soutenir, un péril à vaincre; c'en était assez pour me décider.

J'écrivis à Mme de Walstheim, je me fis préparer un lit que la paysanne n'eut garde de me refuser.

Anatole déclara qu'il ne se coucherait point. Nous exécu-

tâmes de point en point le programme convenu : la promenade sur l'eau, en chantant, en récitant des vers, le souper, la causerie. Tout alla bien jusque-là et le jeune homme ne s'oublia pas une minute; mais, lorsque l'heure du sommeil arriva, lorsque, bercée par cet amour si tendre, par ces chants si doux, par ces paroles si pleines de charme, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller du lit placé à côté de mon siége, Anatole fixa ses regards sur mon visage, sur mes longs cheveux déroulés, sur mes yeux fermés en souriant encore, sur mes lèvres entr'ouvertes, balbutiant son nom, et sa jeunesse, sa passion, l'heure, le silence, ma beauté aussi, peut-être, le rappelèrent à la terre.

Il s'agenouilla devant moi, joignit les mains presque en extase et se mit à prier.

J'entendais ses plaintes sans pouvoir y répondre; une voluptueuse somnolence s'emparait de mes sens.

Je reposais avec une ivresse incomparable, j'étais heureuse, le moindre mouvement eût dérangé cette jouissance intime que je ne saurais vous rendre. Il y avait comme une musique délicieuse dans la voix de cet homme qui m'implorait, j'en devinais l'émotion : il tremblait, il respirait à peine, et cependant il n'osait pas même coller ses lèvres sur ma robe.

Si je ne rassemblais pas mon énergie pour sortir de cet état dangereux, c'en était fait de nos résolutions, de notre amour peut-être, car, je me le persuadais, une seule faiblesse le briserait.

Je m'éveillai donc, je rencontrai les regards ardents d'Anatole fixés sur les miens, je le vis à mes pieds, beau de cette beauté passionnée qu'une sensation vraie donne aux physionomies expressives. Je le contemplai quelques minutes ainsi, j'en étais fière! Il ne parlait que par ses yeux; mais quelle éloquence! quelle supplication!

— Anatole, murmurai-je encore faible, avez-vous donc oublié?... — Je n'ai rien oublié Odile, vous le voyez, car je suis à vos genoux, car, je vous respecte à l'égal d'une sainte! mais je souffre, mais je pleure, mais je me meurs! — Vous présumiez trop de vous-même, de moi peut-être; pourquoi me retenir? — Je n'ai pensé à rien qu'à vous voir plus longtemps,



qu'à vous aimer, à vous aimer toujours, vous le savez, Odile, et vous devez me croire, n'est-ce pas? Vous tromperai-je jamais? Écoutez, mon amie, et pardonnez si je vous offense. Répondez par un mot : M'aimez-vous assez pour me vouloir heureux à tout prix? — En doutez-vous, Anatole? — Eh bien, mon adorée, pardonnez, excusez, mais je ne suis plus cet enfant rêveur que vous avez protégé de votre amour, je ne suis plus cette âme candide, marchant par les chemins, cueillant des fleurs pour vous les offrir, formant une couronne de mes pensées, afin de la jeter sous vos pas. Je suis l'amant de la plus belle des femmes, une nouvelle vie se révèle à moi, une vie d'enchantement, de délire, de passion. Je ne suis point coupable pour avoir quitté les régions éthérées que nous habitions ensemble, l'air m'a manqué, j'ai dû ployer mes ailes. Odile! Odile! me laisserez-vous ainsi?

Je me sentais émue profondément. Ce langage de la passion *déchaînée*, que j'entendais pour la première fois sortir des lèvres d'Anatole, me combla de surprise et d'émotion.

Je me crus appelée à une action héroïque par la résistance, et, fermement résolue à ne pas céder, je me préparai à vaincre par tous les moyens possibles.

Cependant j'aurais cédé peut-être, si l'idée de la victoire glorieuse qui m'attendait ne m'en eût préservée. Un seul moyen me restait : la fuite.

Je me hâtai d'y avoir recours, et, me débarrassant des bras d'Anatole, j'appelai mes gens, je leur commandai d'éveiller les bateliers, et sans vouloir entendre davantage, sans permettre au poëte désolé de me suivre, je m'élançai dans ma barque, ordonnant de me conduire à Lucerne.

Il faisait jour déjà, pourtant les bords du lac étaient déserts encore. Au lieu de rentrer à l'hôtel, je cherchai la solitude la plus absolue, la plus inspiratrice; je me fis conduire au cimetière, que j'avais déjà visité plusieurs fois.

Les cimetières en Suisse sont charmants, celui de Lucerne en particulier. Rien n'y rappelle la mort lugubre et froide comme chez nous, sans présenter non plus les somptuosités du Père-Lachaise; les âmes y dorment entourées de fleurs. Chaque tombe est une corbeille en un jardin délicieux; de pe-

tits sentiers bordés d'aubépines et de clématites serpentent dans ce labyrinthe; les oiseaux chantent, le soleil brille, les grandes Alpes entourent ce riant tableau de leurs cimes nuageuses, et du fond des paturages la voix des bergers apporte un charme de plus aux ombres reposées.

La brise parfumée du matin embaumait les bosquets; lorsque j'arrivai, tout était splendeur et fête, je ne sais quelle mystérieuse vapeur entourait les arbres et leur prêtait des formes fantastiques.

« Je veux être inhumée ici, pensai-je; il me semble qu'on doit y oublier mieux qu'ailleurs. »

Et je marchais seule par les herbes, faisant voler sous mes pas une multitude d'insectes, encore cachés parmi les feuilles.

Je m'assis sur un banc gracieusement sculpté entre deux tombes; peut-être une mère y venait-elle pleurer son enfant, ou un amant sa maîtresse.

Je laissai errer mes regards autour de moi, et je voulus puiser du courage dans cette terrible pensée de notre fin commune et du sort incertain qui nous attend après.

J'étais assise, me félicitant de mon énergie, persuadée que j'avais vaincu un ennemi puissant, une passion indomptable, fougueuse, dont mon propre cœur formait l'arène.

— Je l'aime tant, ce cher Anatole !

Alors Raoul, dans ce moment même, comme en réponse à cette pensée brûlante, un rire moqueur, strident, se fit entendre au dedans de moi; une voix étrange me répondit, d'un ton sarcastique :

— Folle ! non, tu ne l'aimes pas ! tu n'aimeras plus rien.

Je me levai épouvantée et je me mis à fuir; la voix fuyait avec moi, le rire bruissait à mon âme; j'avais désormais un hôte, démon railleur et impitoyable, qui ne me laisserait pas une illusion, qui ne me permettrait pas une pensée. C'était horrible.

Je ne sais si quelqu'un a connu ce supplice, mais moi je l'ai subi plusieurs années; cet ennemi ne m'a pas quittée, il m'a labourée le cœur avec ses ongles, et je ne l'ai vaincu, je ne l'ai tué qu'en consentant à le croire, qu'en voyant enfin la vérité

positive, qu'en acceptant sa sentence et me décidant à la subir.

— Non, me disait-il ce jour-là, dans le cimetière de Lucerne, non, tu n'aimes pas cet homme. Tu n'as pas résisté à une grande passion, tu as suivi le plan tracé par ton imagination au roman nouveau enfanté par elle. Il te fallait ce dénoûment et cette persuasion que tu étais grande et forte devant une séduction irrésistible. Les douleurs de ce malheureux ne t'importent guère; au contraire même, elles sont dans ton programme. S'il voulait se tuer pour toi, *tu l'adorerais*, jusqu'au moment où une autre *adoration* remplacerait celle-là. Tu te couvrirais de deuil, tu le ferais porter dans ce *joli* cimetière, digne d'un poëte mort d'amour et digne des regrets de sa muse, devenue son bourreau. Quand tu as aimé, et tu as aimé réellement, tu ne songeais pas à toi, tu as immolé ton bonheur et ton avenir pour un des caprices de Richard. Une seule chose est forte contre l'amour vrai, c'est la religion et les principes inébranlables; tu les as arrachés depuis longtemps; aussi tu as été faible, parce que tu étais dévouée et que le dévouement triomphe de tout, hors de Dieu. Tu étais plus noble, plus sainte dans ta faiblesse d'alors, que dans ta vertu d'aujourd'hui. Tu aimais, et l'amour, c'est le sourire du Créateur; il embellit et vivifie même ce qui est impur. A présent tu n'es même pas coquette; tu es simplement égoïste. Il te faut des émotions inconnues, et tu choisis une victime pour te les procurer. Aussi barbare que le tyran de Rome, brûlant les chrétiens qui servaient de flambeaux à ses fêtes, tu berces ce malheureux des rêves les plus doux, tu le conduis en chantant au bord de l'abîme, et tu l'y repousses du pied, le regardant froidement s'engloutir et cherchant à juger s'il tombera avec grâce. Non, tu n'es pas forte, tu n'es pas grande! tu es déchue, tu es misérable, tu n'as plus en toi-même assez de puissance d'impressions, tu en cherches d'étrangères; tu bois, comme le vieillard de la fable, un sang jeune, afin d'enrichir le tien. O fille de Rudolstheim, qu'as-tu fait de ta couronne, dans quelle fange l'as-tu souillée!

Ce que j'écris là, mon ami, ce terrible prophète me le criait au cœur.

J'étouffais, j'essayais de me révolter contre cette voix puissante, et j'étais forcée de me taire, de courber la tête, car la voix avait raison. Cette voix, quelle était-elle? ma conscience, sans doute, devenue presque palpable, par la permission de Dieu. Cependant, je vous le répète, je croyais plutôt à un hôte dont j'aurais voulu me débarrasser, car il me pesait. La vérité qui déplaît est toujours odieuse.

Éperdue, presque folle, je rentrai chez moi; je suppliai Mme de Walstheim de se laisser porter dans le bateau à vapeur et de quitter Lucerne ce jour-là même : je n'y pouvais demeurer une heure de plus. Accoutumée à ma domination, elle y consentit.

J'écrivis à Anatole une lettre incompréhensible, dans laquelle je lui disais un adieu éternel, en le suppliant de m'oublier, puisque je ne pouvais faire son bonheur, et je me mis en route sans savoir au juste où je m'arrêterais. Que m'importait? je m'enfuyais poursuivie, en laissant après moi un désespoir que je ne voulais pas guérir.

Mme de Walstheim demandait à cor et à cri notre Alsace; il lui fallait son chez elle pour achever de guérir son rhumatisme et se remettre de ce voyage malencontreux.

Nous revînmes par un autre chemin. Je me cachai dans le fond de ma voiture, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir dit un seul mot, d'avoir regardé un seul paysage tant que dura le voyage. Nous le fîmes à petites journées, à cause de la santé de ma compagne.

Je n'avais qu'une idée : cette terrible chute, certaine maintenant, cette déception de moi-même, la plus cruelle de toutes, celle dont rien ne guérit et qui complète les autres.

Et si vous saviez quel dégoût de la vie, quel mépris de ma personne, quels remords de mon passé et quelle désespérance de mon avenir! Oh! si les femmes n'avaient pas juré de se rendre malheureuses, elles ne sortiraient point de la voie du devoir!

J'arrivai à Blumemberg au bout de huit jours; j'étais méconnaissable. Mon âme se reflétait sur mon visage, et je portais le signe infaillible du désenchantement.

XXVIII

Encore Paris.

Je reçus une lettre d'Anatole. Cette lettre, je l'ai conservée : c'est un chef-d'œuvre. Mon amour-propre se trouva singulièrement flatté de l'avoir inspirée, et certainement il y avait de quoi.

Les hommes n'ont pas, comme nous, la religion des petites choses, si grandes en amour ! Depuis qu'il ne m'aime plus, le poëte m'a souvent demandé et cette lettre et les vers qu'il a faits pour moi au temps de sa passion, afin de les intercaler dans ses œuvres. Il voulait ainsi ouvrir au public ce sanctuaire impénétrable de son premier amour, il voulait profaner ces magnifiques impressions, les seules vraies peut-être qu'il aura jamais, en les mettant sous les yeux d'une foule avide, qui juge en passant et qui rit de ce qu'on lui jette. Je m'y suis opposée et il ne les aura point. Je les brûlerais plutôt avant de mourir.

Je ne répondis à cette lettre que par quelques lignes d'oubli et d'adieu éternel. La douleur, le désespoir réel que j'éprouvais perçait à chaque mot. J'avais alors pris le parti de me laisser aller au courant, de ne plus combattre cette chute à laquelle je m'abandonnais sans défense, et dès lors, me détrônant moi-même, je reniais ce rôle de muse, de marchepied, dont je ne me sentais plus digne.

Le fond de ma nature était bon, voyez-vous, Raoul ; mieux élevée, mieux guidée, j'eusse été tout autre. Mon triste sort ne l'a pas voulu !

M. de Moncabrié avait des affaires à Paris. Il me demanda en riant, un matin, si je voulais l'y accompagner et si je ne trouvais pas maintenant beaucoup plus raisonnable de garder notre hôtel.

Wilfrid entra en ce moment ; Ernest lui annonça cette résolution : il pâlit.

— Cela est-il vrai, ma cousine ? demanda-t-il. — Cela est très-vrai, Wilfrid. — Allons, murmura-t-il, il n'y a plus d'es-

poir! — Je le crains bien! — Que Dieu vous protége, alors! puisque vous ne voulez plus me permettre de vous protéger. — Écoutez, Wilfrid.

Et, prenant son bras, je l'entraînai dans le jardin.

— Tout est fini, vous l'avez dit à l'instant; je ne puis plus, je ne veux plus lutter. Je n'ai pas la force d'envisager la vie telle que mon passé et mon caractère me l'ont faite. Je ferme les yeux et je vais en avant. Rester ici n'est plus possible, le supplice de moi-même est trop lourd à subir. Il me faut le tourbillon pour m'étourdir, pour m'ôter jusqu'à la pensée. Ici, en face de Dieu, de ma conscience et de vous, je suis accablée; je ne supporterais point cette existence, je vous l'assure. Qu'arrivera-t-il maintenant? qu'y a-t-il au bout de ma route, lorsque les années ou quelque autre raison m'interdiront de la suivre? Je l'ignore, mais à coup sûr il y a malheur et crime peut-être. Je vous demande alors, Wilfrid, lorsque tout m'abandonnera, de ne pas m'abandonner. Que votre main me soutienne jusqu'au dernier jour, que votre voix me parle d'espérance, que votre pardon m'empêche de douter de Dieu. Si vous saviez combien je souffre! si vous saviez de quelles larmes j'expie mes erreurs! vous auriez pitié de moi, mon frère. — Odile, vous me brisez le cœur. Ces souffrances qui vous déchirent me déchirent plus que vous, et, je vous le jure, si vous voulez me le permettre, je quitterai tout pour vous accompagner. Ma femme vous aime presque autant que je vous aime, je lui dirai que je vous suis nécessaire, et elle ne se plaindra pas de mon absence. D'ailleurs, elle a ses enfants; elle a sa mère, elle a sa famille, et vous, pauvre créature, vous n'avez rien, pas un lien sur la terre, pas un refuge pour pleurer. Votre père vous a léguée à moi, orphelin comme vous; je ne vous abandonnerai jamais, quoi qu'il arrive, quoi que vous fassiez. Je vous connais mieux que personne et je sais quel cœur bat sous vos folies, je sais ce que vous valez, plus que vous ne le savez vous-même. Soyez donc sans crainte, Odile, et dites ce que vous désirez de moi. — Restez, Wilfrid, répliquai-je en baissant la tête. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous; d'ailleurs, comment m'étourdirais-je si vous êtes là?

Il le sentit bien et baissa la tête à son tour.

Quand j'embrassai M. et Mme de Blumemberg au moment de monter en voiture, lorsque mon dernier regard les rencontra auprès du château, appuyés l'un sur l'autre, entourés de leurs enfants, un horrible sentiment d'envie me mordit le cœur.

J'aurais pu être ainsi!

Les chevaux partaient, M. de Moncabrié me fit une plaisanterie sur je ne sais quel sujet banal, je le haïssais en ce moment, et je ne lui répondis que par un geste de dédain.

Mme d'Ormès fut étonnée de mon changement. De cette époque date ce sarcasme perpétuel que vous m'avez souvent reproché. Je jetais sur tout la bave de mon désenchantement, je n'avais plus rien en moi de cette bienveillance qui excusait tout autrefois, je voulais punir les autres de ma dégradation, je les en rendais responsables, et le reste de ma vie fut un défi continuel entre le monde et moi.

Ce monde, Raoul, il fut juste, ainsi qu'il l'est toujours : moi, qui méritais si bien son mépris, il continua de m'accueillir comme il l'avait fait jusque-là, parce que j'étais riche. Il ferma les yeux sur ma conduite, parce que je lui offrais des plaisirs et que, pour me trouver coupable, il aurait fallu renoncer à ma maison, à mes bals si gais et si beaux, à mes concerts réunissant les plus grands artistes du monde, au premier cuisinier de l'Europe, servant des dîners égayés par les vins les plus exquis et les plus recherchés.

Il s'en vengea en accablant de pauvres femmes, coupables sans doute, mais coupables par le cœur, mais aimantes, mais dévouées, qui n'avaient pas cette excuse de l'argent, contre laquelle il ne reste pas d'objection à faire. On les bafoue, on les chasse, on les réduit au désespoir, à la misère; on les force de se perdre complétement, en leur fermant la voie qui aurait pu les sauver.

Ce n'est pas à moi de m'en plaindre, dira-t-on.

Ne m'est-il pas permis, cependant, de rendre à ce monde le mépris qu'il prodigue d'une manière si injuste?

Nous fîmes des visites ensemble, nous commençâmes de suite cette vie de Paris, qui tuerait une femme d'imagination

calme, et qui double l'existence cependant. J'allai dans le monde chaque soir, et je découvris que je n'aimais plus la danse, que le monde m'ennuyait aussi et que, pour m'y plaire, il fallait un *intérêt*.

J'y trouvai le comble à ma douleur, et jamais le rire infernal ne retentit plus éclatant et plus déchirant dans mon âme.

— Le bal est mortel, dis-je en bâillant à ma cousine. — Oui, je vous l'ai bien annoncé, lorsqu'on n'a plus la rage de la valse et de la contredanse, il faut *quelque chose* à la place, autrement ce n'est pas soutenable.

J'en étais donc arrivée à l'unisson de la baronne d'Ormès!

Ma coquetterie devait être satisfaite, je devins plus à la mode que jamais. Mille adorateurs m'entouraient, il pleuvait de bouquets à ma porte et des déclarations autour de moi.

Je respirai cet encens universel, je le trouvai fade et je le rejetai. Mes regards cherchaient ce *quelque chose* dont m'avait parlé Élise, et qui me manquait malgré moi.

— Vous vous ennuyez! me disait Richard, lequel revenait chaque jour chez moi; ma chère amie, vous ferez des sottises. J'en tremble pour vous. Prenez garde, l'ennui est un mauvais conseiller, il accepte comme une manne tout ce qui lui arrive pour le guérir et il n'est pas difficile sur les remèdes. Je le sais bien, moi, j'ai passé par là! — Ah bah! lui répondis-je, connaissez-vous la devise de mon cachet? — Non. — Eh bien, c'est *qu'importe!* ce mot est le plus vrai du dictionnaire. — Ma pauvre Odile, en êtes-vous donc arrivée là? — Oui, Richard, grâce à mon mari d'abord et à vous ensuite. — Vous! mon Dieu! alors je ne croirai plus à rien ici-bas. — Croyez à mon amitié, Richard, elle est vraie, mais ne croyez qu'à cela. Ne croyez pas aux femmes qui ont trop souffert, ne croyez pas aux hommes qui ignorent la souffrance. Pour être plus juste, vous avez raison, ne croyez en rien, pas même en vous.

Il me regardait effrayé.

— N'est-ce pas que j'ai dû bien pleurer avant que de descendre si bas? — Vous vous trompez sur vous-même, il est impossible que vous soyez ainsi. — Oui, n'est-ce pas, il est

impossible que la victime se soit faite bourreau? Il y a temp pour tout, mon cher.

Parmi mes admirateurs se trouvait un ancien chef d'escadron de la garde royale, connu par sa bravoure, je dirai presque sa *crânerie*, et par sa force prodigieuse; il avait un noble et loyal caractère, un visage expressif et distingué, et une des plus belles tournures que j'aie rencontrées. Son esprit, original et amusant, se passait d'une instruction sérieuse. Généralement aimé et estimé de tous, il s'attacha à mes pas avec une persistance inquiète qui m'effrayait.

Nous allions fréquemment au théâtre, et un soir je ne sais par quelle fantaisie, M. de Fougeron dînant chez nous, nous imaginâmes de prendre un fiacre, au lieu de ma voiture. Mes gens, je crois, n'avaient pas dîné; il pleuvait à verse; tant il y a que nous montâmes en carrosse de place. Arrivés au Vaudeville, nous étions d'une gaieté folle. M. de Fougeron, en payant le cocher, lui dit un mot dont celui-ci se trouva offensé, et répondit par une impertinence à mon adresse. Jamais je ne vis rien de plus prompt et de plus terrible que la colère du *guerrier*. L'automédon, encore sur son siége, se disposait à descendre, lorsqu'une main robuste le saisit par le collet de son habit, l'enlève comme une plume et le jette dans le ruisseau aussi facilement que si j'y eusse déposé mon mouchoir de poche. Il se forma un attroupement, ainsi que cela arrive pour moins que cela à Paris; M. de Fougeron cria à mon mari de me faire descendre, nous ouvrit un chemin dans la foule et se retourna ensuite pour lui tenir tête.

J'étais plus morte que vive; l'anxiété ne dura pas longtemps. Le commissaire de police et des gendarmes dissipèrent le rassemblement, M. de Fougeron donna sa bourse au cocher, et nous entrâmes dans la loge.

— Mon cher colonel, dit le marquis en riant, il me semble voir Richard Cœur de lion à sa fameuse passe d'armes, assommant d'un bras de plomb ses adversaires. — Et madame sera la reine de beauté, n'est-il pas vrai? Passez-moi cette sottise, mais je ne pouvais répondre autrement à M. de Moncabrié. — Mon érudition vaut la vôtre, c'est vrai, reprit mon mari sur le même ton.

XXIX

Un Autre Héros.

Mon cher Raoul, à dater de ce jour, M. de Fougeron devint l'*intérêt*, le *quelque chose* dont madame d'Ormès m'avait parlé, et qui me manquait à mon avis également.

Je ne vous demanderai plus indulgence, je ne m'excuserai plus, il n'y a pas moyen de l'essayer même. Je vous raconte une misérable vie, je dépose le masque doré qui me couvre, et que le monde me laisse parce qu'il est doré.

Vous, pure et noble créature, je veux que vous sachiez bien *qui* vous aimez. C'est le seul moyen de vous guérir, et il faut que vous soyez guéri.

Alphonse de Fougeron s'installa dès lors dans ma vie en esclave et en maître. Il croyait, il aimait, je le dominais sans peine. Avait-il une crainte, un soupçon, il ne parlait que de vengeance, et il était homme à l'exécuter. Je compris bien tard que ce *joujou*, trop lourd pour moi, ne *m'amuserait* pas longtemps. Madame d'Ormès augmentait ma terreur.

— Ma chère, me disait-elle, cet homme-là est capable de tout, il tuera votre mari, afin de vous épouser en secondes noces, et si vous en regardez seulement un autre, il fera comme dans les mélodrames : nous y passerons tous, même les confidents. Vous riez sans cesse, Élise, cela n'est pas plaisant le moins du monde. — Je ne ris point, et j'ai une peur mortelle. Aussi comment allez-vous souffrir qu'on vous aime ainsi ? C'est bon quand on ne sait pas la vie, mais vous ! — Moi, je la sais, c'est vrai, et vous avez bien contribué à me l'apprendre. — Ma chère amie, si je vous avais connue plus tôt, je vous l'aurais enseignée autrement.

Je me sentais lasse d'être gardée à vue et excédée de mon *gendarme*, ainsi que l'appelait la baronne. Je vous laisse à penser si la voix vengeresse m'accordait du repos ! J'étais réellement à plaindre, mon enfant ; Macbeth poursuivi par le spectre de Banquo ne souffrait pas davantage. Je voulais alors retourner en arrière, je voulais m'arracher à ce sup-

plice par une résolution forte et reconquérir la paix par le repentir.

— Non, tu n'en es pas capable, répétait le démon ; il faut que tu suives ta voie, on ne recule pas lorsqu'on a été si loin, tu iras jusqu'au bout. La punition de pareilles fautes commence dès ce monde, elle gît dans les fautes elles-mêmes.

On donna cette année-là un magnifique bal pour l'ancienne liste civile. Ce n'étaient point encore ces cohues impossibles que nous avons vues depuis, c'était toute la bonne compagnie de Paris se réunissant dans la même œuvre. Je fus une des patronnesses.

Le matin de la fête, les billets ne se distribuaient plus ; il m'en restait un seul lorsque je reçus une lettre d'une femme de mes amies, la duchesse de***. Elle me demandait en grâce un billet d'homme.

« Ce mot vous sera remis par la personne à qui je le destine ; informez-vous de son nom, et j'espère que vous la protégerez, ma chère marquise. J'en pourrais facilement avoir ailleurs ; mais c'est de vous que j'attends ce plaisir, le plus grand que je puisse recevoir aujourd'hui. »

— Faites entrer, répondis-je fort intriguée.

Un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près se présenta et on m'annonça le prince de***, fils de la duchesse.

— Oh ! mon Dieu, mon prince, m'écriai-je, madame votre mère aime les surprises et les péripéties ; pour un billet de bal, voilà une entrée de ballet.

Le prince me répondit très spirituellement, avec une mesure parfaite. Je le regardais pendant qu'il parlait et je concevais qu'une mère fût empressée de présenter un pareil fils. Il était petit, mais jamais une taille plus admirablement prise n'attira l'œil d'une femme. Son visage n'est pas beau, mais charmant ; ses grands yeux, sa physionomie vive et intelligente, et cette noblesse de manières qui indique si bien un grand seigneur, me frappèrent sur-le-champ. Il brillait dans ce jeune homme un reflet de sa grande race et des façons d'un autre siècle ; je n'ai vu qu'à lui cet assemblage remarquable. Il suivait dans l'exil nos princes légitimes, et il revenait voir quelques instants cette patrie que la fidélité transportait pour lui autre part.

Je le questionnai sur notre vieux et noble maître, sur sa famille, il en parlait avec son cœur : cette langue, je la comprenais depuis mon enfance et nous nous trouvâmes à l'unisson. Il me demanda pour le soir une valse, je la lui accordai, et la connaissance fut faite.

Je portai un grand soin à ma toilette, entièrement blanche. Il me prit fantaisie de me couvrir de diamants, ce que je ne faisais presque jamais. Mon mari m'avait fait monter une couronne de marquise en brillants, qui était certainement une des plus belles choses qu'on pût voir. Je la portai pour la première fois, on la trouva ravissante.

— Mon fils, dit la duchesse au prince, il en faudra mettre une dans votre corbeille.

Je relevai vivement la tête.

— Est-ce que le prince se marie? repris-je involontairement.

— Non pas, répliqua la duchesse, il est seulement chargé d'affaires de son ami intime le marquis de... Nous faisons les emplettes ensemble.

Je ne savais pas pourquoi, cette explication me soulagea.

M. de Fougeron parut quelques instants après et regarda le prince d'un air qui me fit trembler.

Il flairait un rival, et certes ce charmant jeune homme aurait donné de l'inquiétude à un moins jaloux; il me questionna longuement sur lui, j'eus la patience de répondre, ce que je ne faisais pas habituellement, et il se tranquillisa tout à fait par cette observation éminemment profonde :

— Il a l'air d'une femme, ce damoiseau-là.

Ce *damoiseau* était bien en effet le type du damoisel d'autrefois, et certes le fameux *damoisel de la mer* n'avait ni plus de séduction, ni plus de grâce. Nous valsâmes ensemble; ses paroles, ses gestes offraient l'imprévu d'une jeunesse charmante. Son éloge courait dans toutes les bouches, et sa mère dut être heureuse du succès qu'il obtint.

Le lendemain ils vinrent se faire écrire à ma porte; je boudai toute la journée d'avoir été assez maladroite pour sortir justement à cette heure.

M. de Fougeron, ainsi que les gens qui déplaisent, fit gaucherie sur gaucherie; il semblait y mettre de l'acharnement.

Une fois que la fée *Guignon* s'empare de quelqu'un, elle ne le lâche qu'après l'avoir battu.

Il me dit juste ce qu'il fallait pour me déplaire, me loua des choses qui me contrariaient et oublia celles qui m'étaient agréables. Je le rudoyai, je le traitai de Turc à More, il supporta tout, car il se crut aimé ; avec la magnifique illusion des gens orgueilleux, il prit mon humeur pour du dépit, de la jalousie, parce qu'il avait trouvé belle la veille au bal je ne sais quelle femme de mauvaise compagnie, amenée par erreur à la fête, et que les commissaires expulsèrent immédiatement : il en était encore ainsi alors ; vous voyez que les mœurs sont bien changées.

La duchesse venait fort souvent chez moi, il se passait rarement un jour sans que nous nous vissions. Le retour de Gaston ne changea rien à ces habitudes. Sa mère et lui ne se quittaient pas, il en résulta une intimité improvisée entre le beau jeune homme et moi !

On ne peut se montrer plus respectueux qu'il ne le fut ; cependant je m'aperçus qu'il me trouvait belle et ses regards me le disaient à défaut de ses lèvres.

La duchesse, femme de beaucoup d'esprit, connaissait le monde et avait infiniment d'expérience. Elle comprit les sentiments du prince ; elle m'appréciait trop pour se défier de moi, et heureuse de voir son fils s'attacher à une personne de son cercle, elle feignit de ne rien deviner.

Elle savait combien la société d'une femme influe sur l'avenir d'un homme de cet âge, elle craignait les mauvaises directions et, ne comptant pas marier son fils avant trente ans, elle ne redoutait pas de lui voir occuper ses belles années à un attachement convenable, dans lequel sa fortune et ses principes ne couraient aucun danger.

Elle m'examina plus attentivement alors, et M. de Fougeron, auquel elle n'avait pas songé, l'offusqua ; elle en eut peur, ainsi que nous en avions peur, la baronne et moi. Le pauvre homme eut dès lors trois adversaires à combattre, c'était trop pour lui : malgré sa bravoure, il devait succomber.

Le prince se montrait envers moi d'une galanterie exquise, il m'accablait de soins et prévenait mes moindres désirs, mais

avec une convenance parfaite. Il refusait les parties de garçons, il ne quittait pas sa mère, il passait de longues heures à l'Opéra ou aux Italiens, tournant le dos au théâtre et les regards fixés sur moi; c'était enfin un amour juvénile et sincère, une de ces adorations mystérieuses si rares dans ce siècle, qui a pourtant la prétention de monopoliser le sentiment.

Je le voyais et je me taisais. Mme d'Ormès ne reçut pas même la moindre confidence, je nourrissais cette préoccupation constante par laquelle une préférence commence chez les femmes. Je déplorais la chaîne que je m'étais donnée et qui me semblait impossible à rompre; je vous l'ai dit, je ne *comprenais point que l'on pût avoir plusieurs amants à la fois*. Je devais bientôt le comprendre, ainsi que j'avais compris le reste, jusqu'à ce que j'en fusse arrivée à tout comprendre.

Le prince perdait la gaieté et l'appétit. En vain madame sa mère l'engageait-elle à se soigner, il répondait qu'*il n'avait rien* et que par conséquent les soins étaient inutiles.

Je ne puis pas trouver sur son état une comparaison plus juste que celle-ci: il se flétrissait comme une fleur penchée sur sa tige. Il pâlissait à vue d'œil, chaque jour apportait un changement dans ses traits, et sa famille commença sérieusement à s'en inquiéter.

Je me surpris à me dire que lorsqu'on était aimée par un tel être, on possédait encore un cœur, que la femme arbitre d'une destinée si belle ne pouvait être tombée aussi bas que je le supposais.

Je me sacrifierais cette fois complétement, je ne reculerais devant rien pour prouver le dévouement le plus absolu. Oh! oui, je sens que je le ferais, si j'avais à le faire; j'existe donc!

Mais alors un rire atroce retentit jusqu'aux replis les plus secrets de mon âme, mais alors la voix moqueuse répondit:

— Oui, tu te dévouerais; oui, tu ferais tout pour cet être adorable et charmant, qui s'appellera le duc de... et qui sera dans un mois l'homme le plus à la mode de Paris. Tu l'attacherais à toi par tous les moyens et tu serais bien fâchée qu'il vînt à se guérir, tu perdrais ton esclave! tu vas te parer vis-à-vis de toi-même de cet amour, qui n'est pas plus véritable



que les autres; tu me feras taire peut-être, mais pas pour longtemps. Tu verras! tu verras!

— Oh! oui, je l'aime! comment ne l'aimerais-je pas? Il ressuscite mon cœur, il le rajeunit, et lui seul pouvait faire un pareil miracle.

— Hélas! hélas! mon enfant, le Christ seul ressuscite les morts!

Vous aurez peut-être souvenance d'un bal costumé donné par la comtesse de ***, et auquel toute la bonne compagnie de Paris assista. Ce fut une solennité: pendant un mois les tailleurs et les couturières n'entendirent pas parler d'autre chose. On feuilleta les bibliothèques, on remua les in-folio, et jamais, je crois, depuis le fameux bal de Mme la duchesse de Berri, en 1830, il n'y eut une agitation semblable.

Je choisis un travestissement tout nouveau alors et devenu bien commun depuis, celui d'une bergère Louis XV. La poudre m'allait à ravir; ce frais et élégant costume faisait ressortir les avantages de ma taille. Aussi mon entrée fut-elle un triomphe.

On m'entoura, on m'examina; on passait exprès dans le salon où je dansais pour me voir.

Gaston, vêtu d'une admirable armure, bien authentique et bien complète, me sembla plus charmant que de coutume. Il portait une écharpe blanche, et une cotte brodée de fleurs de lis: ce n'était pas une petite hardiesse. Appuyé sur une porte, à quelques pas de moi, il me contemplait avec un ravissement visible pour tous.

Sa mère nous examinait sans rien dire, mais certainement elle souffrait beaucoup.

Je surpris ce regard, empreint d'une sollicitude inquiète, et je ne pus m'empêcher de rougir.

M. de Fougeron s'affubla d'un habit français dans lequel il semblait à la torture. Ses gros mollets, très en évidence, lui donnaient un air commun; la poudre le rendait plus rouge encore, et, bien qu'il fût *superbe*, il me sembla presque laid.

Gaston ne dansait pas, bien entendu, son armure le lui interdisait, et je ne sais d'où lui venait cette fantaisie. Il resta presque toute la soirée appuyé au même endroit, pâle à faire

peur, me suivant de l'œil, tressaillant lorsque je lui parlais; M. de Fougeron s'en aperçut.

— Je crois, me dit-il en valsant, que ce petit prince s'avise d'être amoureux de vous. — Il y en a bien d'autres, répondis-je en m'efforçant de rire, et d'ailleurs, qu'est-ce que cela vous fait? — Rien du tout, s'il reste à l'état de soupirant; s'il en est autrement, nous verrons. — Mon Dieu! vous ne m'effrayez pas du tout avec vos tueries, je vous en préviens. Je vous crois trop homme de bonne compagnie pour compromettre une femme. — Et moi, je vous crois trop honorable pour avoir peur d'être trompée, ainsi tout est au mieux.

Je frissonnai involontairement; il voulut me rassurer par un mot tendre; mon cher enfant, faut-il vous l'avouer? j'en fus tellement repoussée, que je le priai de me reconduire à ma place, sous prétexte d'une fatigue soudaine.

La maîtresse de la maison, dont il était parent, s'empara de lui et l'emmena dans l'autre bout de l'hôtel. Je me sentis soulagée.

Gaston quitta alors son poste d'observation et s'approcha de moi. Le bal s'éclaircissait, beaucoup de personnes partaient, d'autres montaient aux étages supérieurs, car toute la maison était éclairée et ouverte; nous nous trouvâmes presque seuls dans un boudoir. Il s'assit à mes côtés, ne me parla pas pendant quelques minutes; enfin, sans lever les yeux sans aucune émotion apparente, il me dit : — Je ne veux pas mourir, sans qu'une seule fois vous sachiez combien je vous aime, madame, et que je meurs pour vous!

Ses joues pâles et creusées, son regard éteint confirmaient ses paroles. Mon cœur se mit à battre *réellement*, il y avait longtemps que cela ne m'était arrivé!

— Pourquoi mourir? répondis-je, si troublée qu'il devait m'entendre à peine. — Parce que vous ne m'aimez pas, parce que vous ne m'aimerez jamais. Je ne veux pas me tuer, à cause de ma mère, je me laisse mourir; c'est plus long, mais c'est aussi sûr. — Mon prince... balbutiai-je. — Vous avez raison, je suis pour vous le prince de ***. Vous avez quelque pitié de mon nom, qui va s'éteindre; de ma famille, qui va finir en moi; de ma mère, qui perdra son fils unique. Et une

larme trembla à sa paupière. — Eh bien... Gaston! repris-je alors. — Oh! répétez-le, répétez encore ce nom, qui me deviendra cher puisque vous l'avez prononcé. Oh! je vous remercie!

Si vous aviez vu comme sa tête se releva, comme ses joues se colorèrent, comme son œil devint brillant.

— Écoutez-moi donc un instant, madame, et pardonnez-moi. Vous tenez ma vie dans vos mains, je n'ai pas besoin de vous en assurer, il vous suffit de me voir. Si vous avez pitié de ma mère, laissez-moi vous aimer, laissez-moi vous le dire quelquefois; peut-être alors je ne mourrai pas, car je pourrai croire à votre intérêt, je pourrai me faire une illusion et cela me rendra des forces. Le voulez-vous, madame?

Hélas! je dis oui. Je le dis bien bas, je ne le dis peut-être que du regard, mais il n'avait pas besoin de l'entendre, il le sentit.

Alors si vous saviez ce que j'entendis, Raoul!...

Heureusement, Alphonse était loin!

XXX

Résurrection.

Nous causions ainsi depuis longtemps sans être interrompus, lorsque mon danseur, qui me cherchait dans le bal, me découvrit enfin. A son approche, je dis à Gaston :

— Quel dommage que vous ne dansiez point! — Je ne le pouvais pas, je le puis maintenant, je ne souffre plus. — Mais cette armure? — Les preux la quittaient après le combat ou le tournoi, madame; je suis trop bon chevalier pour conserver mes armes lorsqu'une belle dame me fait la grâce de me promettre une contredanse.

Et me saluant courtoisement, il disparut.

Comment, par quelle magie reparut-il, moins d'une demi-heure après, revêtu du plus charmant costume de *damoisel* qu'on pût rencontrer? je n'en sais rien. Ce fut un coup de théâtre, et chacun s'en occupa.

Il réclama ma parole, vous pouvez penser si je la tins!

M. de Fougeron entra au moment où nous valsions ensemble, il ne le reconnut d'abord pas. Ce ne fut qu'en s'approchant de nous, pendant que nous nous reposions, qu'il ne conserva plus de doute.

Poussée par une de ces inspirations soudaines dont les femmes sont douées, je lui dis de l'air le plus empressé :

— N'admirez-vous pas le prince, qui me gagne un pari comme les fées, à la baguette ? — Comment donc ? — Oui, j'ai voulu gager avec lui qu'il ne danserait pas de la soirée, sous prétexte de son armure. Il m'a répondu que si je voulais lui accorder la première valse, il se faisait fort d'être à mes ordres. J'ai accepté la gageure, et il en est résulté ce changement de décoration à vue : j'ai perdu. — Monsieur est bien changé, en effet, changé *à vue*, comme vous dites, madame ; on ne croirait pas que ce soit le même homme !

Et son œil ardent, parcourant Gaston, cherchait sur ce jeune visage les sources de la vie, dont il montrait à présent une surabondance. Ses sourcils se froncèrent, il tordit ses moustaches entre ses doigts ; je reconnaissais facilement les signes d'une colère à laquelle il était difficile de se méprendre.

Pour couper court à l'explication, je me remis à valser et je me fis conduire dans un autre salon.

Mais Gaston aussi, qui commençait à concevoir de l'espérance, n'était plus disposé à supporter des airs de maître.

— Ce grand monsieur m'est parfaitement antipathique, me dit-il. Oh ! je vous en conjure, dites-moi que vous ne l'aimez pas, car si je le croyais, j'irais lui demander sa vie. — Je ne l'aime pas, mais il m'aime, il est jaloux, et je crains qu'il n'ait raison de l'être.

Ce dernier mot fit oublier le reste.

Ce que le monde appelle l'*amour* est un échange de fausse monnaie ; chacun la donne et la reçoit en feignant de la trouver bonne, bien que l'on sache parfaitement à quoi s'en tenir.

Dans un salon, où ces liaisons éphémères se croisent à chaque minute, tous cherchent à se faire illusion sur la réalité de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils se disent.

Triste chose que le cœur humain, examiné d'un semblable point de vue, mon enfant.



M. de Moncabrié tenait désormais si peu de place dans ma vie, que j'ai négligé de vous apprendre son départ pour l'Angleterre, il voulait s'y créer des relations fructueuses pour son entreprise.

Mme d'Ormès restait auprès de moi, elle commençait à devenir moins recherchée, et à l'ombre de mes succès elle retrouvait presque les siens.

Je ne lui cachais aucune de mes actions, aucune de mes pensées. Elle ne pouvait souffrir Alphonse, qui, bonne et droite nature, quoique un peu brusque, craignait pour moi ses conseils et ses exemples.

Il m'aimait réellement, sans poésie, sans charmes, mais avec sincérité et dévouement. Il me voulait bonne, il me voulait réservée; il redoutait ma légèreté par jalousie, mais aussi par une amitié véritable.

J'avais peur de ses emportements, je craignais pour le prince, pour moi, et ces craintes me poussèrent à une infamie que je ne me pardonnerai jamais.

Par quels raisonnements insidieux en arrivai-je là? Quels magnifiques châteaux de dévouement ne construisis-je pas!

— Si je n'aimais réellement le prince, je ne me résoudrais point à ce rôle horrible de tromper. Je ne souffrirais pas comme je souffre. C'est pour lui, c'est pour sauver sa vie, c'est pour le conserver à sa mère que j'accepte la dégradation. L'amour peut-il aller plus loin?

Et la voix répondait, quoique moins éclatante :

— Si tu aimais Gaston, tu agirais plus franchement avec lui, tu lui ferais l'aveu d'une faute qu'il te pardonnerait, car tu ne lui devais rien avant de le connaître. Tu briserais une chaîne qui te pèse, et tu ne trahirais pas ainsi deux hommes d'honneur, assez fous pour te croire, assez malheureux pour t'aimer!

Je trouvai mille sophismes en réponse, je me les exposai les uns après les autres, et je ne manquai pas d'imposer silence à ce démon importun que je fuyais en vain néanmoins.

— Cela doit être, répliqua-t-il alors, suis ta marche, tu iras jusqu'au bout, je te l'ai dit : on ne retourne pas en arrière lorsqu'on est arrivé là.

Je courus au bal et j'oubliai !

Gaston reprenait chaque jour. Sa mère m'en témoignait une joie ressemblant presque à de la reconnaissance.

M. de Fougeron se taisait, mais il me surveillait avec soin. Il arrivait chez moi aux heures où je l'attendais le moins, il me demandait un compte exact et strict de mes actions. Cela m'irritait, et, lâche créature ! je n'osais pas m'y soustraire.

J'ai rarement souffert en ma vie au point où je souffris alors, où je souffris surtout lorsque, après des combats acharnés, après une résistance inouïe, j'acceptai complétement l'amour du prince.

Hélas ! quelle douleur que celle de tromper lorsqu'on est née franche et droite ! quel dégoût on prend de soi-même ! comme on se méprise !

Je feignis d'être très-effrayée des propos, j'imposai à Gaston une retenue indispensable, disais-je, à la conservation de ma position sociale : il accepta tout, il m'aimait tant !

Lorsque je pense combien j'ai été aimée dans ma vie, combien de trésors inappréciables j'ai dissipés ainsi, je trouve ma punition très-douce ; Dieu a été si bon envers moi et la mort est trop peu pour terminer une pareille existence.

Si j'avais une fille, mon ami... non, pas une fille, il me serait trop cruel de perdre son estime et je reculerais devant le crime de lui faire mépriser sa mère, mais une nièce, une jeune personne quelconque qui me fût chère et à qui je voulusse apprendre ce que je sais, ce que j'aurais tant désiré savoir plus tôt, eh bien, j'écrirais mon histoire pour elle comme je l'écris pour vous.

Je lui montrerais ce qu'a d'épouvantable une suite d'erreurs, dont la première n'est que le prélude ; je lui montrerais les tortures de mon âme, je lui dévoilerais ces mystères d'iniquités et d'horreurs au milieu desquels j'ai vécu, et puis je lui dirais :

— Maintenant, choisissez. Voilà ce qui vous attend, si vous sortez de la voie droite ; voilà où vous irez, voilà la marque d'infamie que vous porterez au front et la plaie qui vous déchirera le cœur. Et voilà ici la paix, les douces joies du foyer, les respects du monde, l'estime et l'amitié de tous. Choisissez,

mon enfant, marchez la tête levée devant la foule, ainsi qu'une digne et respectable femme, ou bien humiliez-vous, tremblez en face de Dieu, en face de votre mari, en face de vous-même, en face de vos enfants, si vous en avez : l'enfer d'un côté, le paradis de l'autre. Je dis bien, l'enfer, car le bonheur qu'on y trouve dévore et tue, car il faut payer chaque sourire par des flots de larmes.

Voilà ce que je lui dirais, voilà ce que je dis à toutes celles qui liront ces pages, si vous les faites lire à quelques-unes, et lorsque j'aurai écrit le dernier mot, ma voix sera bien plus prophétique encore, ce sera la voix d'une morte, tuée par ses fautes, à qui ses remords interdisent une fin chrétienne et une mémoire honorée.

Chaque moment était un supplice inouï, je craignais l'homme que je croyais aimer, je craignais celui auquel je ne voulais plus appartenir.

J'écoutais tous les bruits; si on parlait à voix basse, je tremblais; si ma porte s'ouvrait, lorsqu'un des deux était près de moi, je me sentais défaillir. J'épiais leurs regards, pour ainsi dire leurs pensées, et mon amour factice s'augmentait de ces difficultés, en même temps que mon éloignement pour Alphonse devenait plus irrésistible.

Un soir surtout, M. de Fougeron me quitta fort tard; arrivée à un point d'exaspération inouïe, je résolus de secouer ce joug, de me soustraire par la fuite à une tyrannie insupportable, d'arracher Gaston aux dangers qui le menaçaient, en cherchant avec lui un asile écarté à l'abri des méchants, des jaloux, des affections étrangères, de tout enfin, hors l'amour! ce rêve offert par Léon, et que j'avais repoussé, puisque je ne l'aimais pas.

Nous nous réunissions, le prince et moi, dans un petit appartement sur les boulevards neufs. Il m'y attendait chaque matin; si je pouvais m'échapper, je m'y rendais; autrement, passé deux heures, il n'y restait plus.

Ce jour-là, je me fis éveiller, je sortis à pied, je montai en fiacre et j'allai au rendez-vous, bien convaincue que je l'y attendrais longtemps. Il y était déjà!

Il courut au-devant de moi avec une joie enfantine, et,

sans me laisser le temps de m'asseoir, il m'entraîna vers le jardin :

— Ici, venez ici, Odile. Voyez les beaux lilas, ils ont fleuri cette nuit pour la fête de ce matin, et j'ai des fruits venus d'Italie, j'ai tout ce que vous aimez ; vous n'aurez rien, j'espère, à désirer dans notre petit palais, vous y paraîtrez tous les jours alors. — Taisez-vous, Gaston, répondis-je en lui fermant la bouche avec ma main, qu'il baisa. Il ne s'agit aujourd'hui ni de cette charmante maison, ni de ces rendez-vous où nous sommes si heureux l'un et l'autre : il s'agit de notre avenir, de mon bonheur, de ma vie, il s'agit de ne plus nous quitter, il s'agit de savoir si vous m'aimez comme je vous aime. — Si je t'aime, Odile ! — Oui, si tu m'aimes, si tu m'aimes assez pour recevoir de moi la plus grande preuve d'amour qu'une femme donne à un homme, sans craindre la reconnaissance. Car, vois-tu, ce que je vais t'offrir est un sacrifice de ma part, mais c'en est un aussi grand de la tienne. Je te le dis, Gaston, si tu acceptes, ton existence m'appartient, elle m'appartient jusqu'au dernier jour. Il faut renoncer pour moi à ta famille, à ta patrie, à tes espérances, et cela non pas pour un temps déterminé, mais pour toute ta vie. Je vais te suivre où tu voudras, je vais abandonner une position enviée de tous, je vais rompre les liens les plus sacrés devant Dieu et devant les hommes. Cependant, avant d'accepter ce qui te comble de joie, réfléchis bien, enfant, pèse et mûris tes idées. Je suis plus âgée que toi, ton amour s'éteindra, ta carrière sera brisée, et si tu ne veux pas te flétrir du nom d'infâme, si tu ne veux pas que les gens d'honneur et de cœur te renient, même alors tu devras porter le fardeau que tu prends, tu devras le porter sans reproche, sans plainte, sinon sans regret. Te sens-tu la force d'accepter ce que je t'offre, Gaston ?

Le sublime jeune homme, qu'il était beau alors ! Il étendit la main vers le portrait d'un de ses aïeux, ami et compagnon de Henri IV, le type de la gloire et de l'honneur :

— Odile, me dit-il, je jure devant lui, devant cet ancêtre vénéré, l'objet de mon culte et de mon orgueil, je jure qu'à dater de ce moment vous êtes ma femme, vous m'appartenez exclusivement et pour tout le temps que Dieu nous laissera ici-bas

l'un et l'autre. J'accepte le nom de parjure, de traître, d'infâme, si, sous quelque prétexte que ce soit, je manque à ce serment, et je consens à être dégradé comme tel devant celui que voilà et devant tous ceux de ma race. Me crois-tu maintenant, Odile?

Pour toute réponse je me jetai dans ses bras et j'eus alors, malgré le démon, un moment de joie ineffable. Pendant quelques secondes je fus la femme d'autrefois, la grandeur de mon sacrifice effaçait ma faute, et je pus regarder en face cette admirable créature, à laquelle je fus digne, la durée d'un éclair, de donner la main.

Mais ensuite la réalité revint.

Le labyrinthe inextricable qui m'enlaçait m'enserra davantage encore. Je cherchai vainement une issue droite; pour sortir il me fallait cent détours. Gaston ne le devinait pas. Il arrangeait déjà notre fuite et notre voyage, heureux et fier de m'enlever à ce qui m'entourait, de me garder pour lui seul.

— J'ai la fortune de ma grand'mère, disait-il, personne ne peut me la ravir, elle est plus que suffisante pour nous deux, car je veux que tu tiennes tout de moi. Tu laisseras ce qui t'appartient à ton cousin, à ce bon Wilfrid qui t'aimera, j'en suis sûr, même lorsque tu auras secoué les préjugés du monde. Il viendra nous voir dans notre solitude. Tu porteras mon nom sur la terre de l'exil, et nulle autre femme ne le portera jamais que toi, je te le jure, toi si belle, toi si noble, toi si franche et si loyale. Oh! quelle gloire pour moi que d'arracher cette perle au collier de ma grande ville, d'aller m'enfouir avec elle dans un coin ignoré de la terre, où nous nous aimerons, où nous serons l'un à l'autre sans partage et sans crainte! Je ne te remercie pas, mon Odile, je te laisse voir mon bonheur, c'est tout ce que je puis faire à présent.

Et moi, je pleurais! je pleurais!

— Tais-toi, murmurais-je, tais-toi, j'en mourrai! — Mourir, toi! à présent que tu m'appartiens, est-ce que cela se peut? Est-ce que je ne te défendrais pas contre la mort même? Odile, Odile, ma bien-aimée, sois bénie pour tout ce que tu m'apportes. Laisse-moi baiser tes pieds, laisse-moi vivre à tes genoux et te contempler comme le ciel. Je suis fou, je suis

ivre de délire et de passion. Quelle fête que celle-ci! Quelle couronne que tes baisers!

Vous qui savez tout, Raoul, vous qui avez un cœur, vous comprendrez ce que cette confiance m'apportait de tortures. Oh! c'était horrible! J'aurais voulu mourir.

Nous restâmes ainsi plusieurs heures, je ne les comptais pas, j'oubliais et j'étais loin de prévoir surtout ce qui m'attendait au retour. Épuisée par cette lutte incessante, je songeai enfin à rentrer chez moi, le cher enfant voulait me retenir encore. Il fallut lui promettre que le soir nous nous retrouverions à l'Opéra, que le lendemain je reviendrais, et surtout que je l'aimerais toujours. Toujours! ce mot que les amants passent la moitié de leur vie à attendre et le reste à regretter.

XXXI

Une Scène.

Je repris un fiacre; avec mes précautions habituelles, je le fis arrêter assez loin de chez moi, je le payai et je revins à pied jusqu'à l'hôtel. Le concierge en m'apercevant courut me prévenir que M. de Fougeron, venu quatre fois depuis le matin, paraissait très-empressé de me voir et qu'il m'attendait au salon avec Mme d'Ormès.

Mes gens pouvaient avoir des soupçons, mais jamais je n'en ai acheté un seul, jamais je ne leur ai fait un aveu, ma femme de chambre exceptée. Tous enfants de Blumemberg, leur dévouement ne me laissait pas d'inquiétude. Je vivais tranquille, sans avoir une critique ou une indiscrétion à redouter. L'avertissement de mon concierge était pour lui un devoir rempli, et il ne se permettait pas, même avec ses camarades, une réflexion injurieuse.

J'entrai dans ma chambre pour y déposer mon chapeau et mon châle, et, sans changer de costume, je revins au salon, bien résolue à ne plus me laisser conduire, la tête encore pleine de ce que je quittais.

Mme d'Ormès et Alphonse discutaient vivement. L'une était

fort rouge et l'autre très-pâle ; le premier coup d'œil me révéla un orage, je n'en doutai plus lorsque Élise ajouta :

— La voici, et vous pouvez l'interroger elle-même. — Eh bien, oui ! s'écria Alphonse sans hésiter, sans me saluer, car il était incapable de se contenir plus longtemps, oui, elle parlera, elle parlera enfin ; je la crois franche, *elle*, et elle ne me laissera pas souffrir.

Un sourire d'une ironie amère passa sur les lèvres de la baronne ; je le vis, et il acheva ma résolution.

— Qu'y a t-il donc ? demandai-je, faisant tous mes efforts pour conserver mon sang-froid. — Il y a, Odile, que madame (et quel mépris il mit dans ce mot !), que madame me torture depuis une heure en m'assurant que vous êtes résolue à secouer ce qu'elle appelle le joug de ma tyrannie et que je vous suis fort désagréable en cherchant sans cesse à me rapprocher de vous. Elle dit que vous m'aimez néanmoins, mais que vous voulez m'aimer à votre aise et sans exigence, qu'enfin mon caractère vous déplaît et qu'il faut davantage me conformer au vôtre. J'en appelle à vous, Odile, que dois-je croire de tout ceci ?

Je m'assis alors avec l'apparence du plus grand calme, et me tournant vers la baronne :

— Avez-vous dit cela ? lui demandai-je. — Oui, ma chère, presque dans les mêmes termes. — Alors, c'est à moi de répondre, n'est-ce pas ? J'y suis disposée, monsieur, vous pouvez m'interroger. — Je suis venu quatre fois depuis ce matin, je vous ai laissée hier souffrante, je n'ai pas dormi la nuit, je me mourais d'inquiétude. Comment allez-vous ? Où étiez-vous si longtemps ? Ne mentez pas, je vous en conjure ? — Oh ! mon Dieu, repris-je avec l'insolence d'une femme qui a à venger des mois de dissimulation, j'en suis désolée, mais je ne vous le dirai pas.

M. de Fougeron devint pâle comme un linge.

— Vous ne me le direz pas ! — Non, je ne vous dois aucun compte, et je ne veux pas vous en rendre. — *Cette femme* avait donc raison, s'écria-t-il, les dents serrées par la fureur, en montrant Élise.

Je me levai froidement.

— *Cette femme* est Mme la baronne d'Ormès, ma cousine et mon amie; elle est chez moi comme moi-même, et ceux qui l'oublieront trouveront ma porte fermée. — *Cette femme* est un serpent qui vous a perdue, Odile, car vous êtes née loyale et franche, je le répète, et sans elle vous le seriez encore. Depuis bien des mois, je la suis, je l'observe, *je la sais* à présent!

Mme d'Ormès se souvint alors du nom de ses aïeux, leur sang bouillonna dans ses veines. Se levant à son tour avec beaucoup de dignité, elle marcha vers la porte :

— Monsieur le colonel, accentua-t-elle très-fermement, vous avez bien fait de renoncer à vos épaulettes, car l'armée française renierait un officier capable d'insulter lâchement une femme.

Elle allait sortir, je m'élançai vers elle :

— Attendez un instant, ma cousine; restez, je vous prie. Monsieur m'accuse de ne plus être ni franche ni loyale, il prétend que vous m'avez appris à tromper; c'est à moi de vous défendre et de nous justifier toutes les deux. Asseyez-vous.

Elle me regarda, étonnée, et reprit sa place.

— Vous me demandez de la loyauté, monsieur, et Dieu sait que jamais je ne fus plus heureuse de vous satisfaire. Oui, je parlerai sans détour, oui, vous connaîtrez toute ma pensée. Nous allons devenir ennemis irréconciliables, vous ne me pardonnerez jamais, et ce sera fort triste pour moi, mais cela vaut mieux que l'état où je suis. Interrogez donc encore, et je répondrai.

Alphonse tremblait de colère.

— Est-il vrai, Odile, que vous soyez fatiguée de mon amour, de ma sollicitude? — Oui, monsieur, cela est vrai. — Est-il vrai que vous cherchiez à vous y soustraire? — Cela est vrai encore. — Oh! mon Dieu, et vous m'aimez cependant? — Je serai plus franche ou plus cruelle que madame sur cette question. Non, monsieur, je ne vous aime pas.

Le pauvre homme était à la torture, son visage pâlit à faire pitié.

— Vous ne m'aimez pas, madame, c'est-à-dire que vous ne m'aimez plus, car vous m'avez aimé au moins?

J'hésitai une minute : emportée par ce besoin de dire la vérité qui me possédait au point de me perdre, je me levai vivement, et m'avançant vers le colonel, debout au milieu du salon :

— Eh bien, non, monsieur, je ne vous ai jamais aimé et je ne vous tromperai pas plus longtemps. Je vous ai choisi, parce que j'étais trop épuisée de cœur pour chercher davantage, parce que vous étiez là... Je ne sais pourquoi, au fait! Vous avez flatté quelques instants mon amour-propre, j'étais fière de m'appuyer sur votre bras, et je m'y suis appuyée, voilà tout!

Il s'assit à son tour, comme atterré, et moi, je me promenais dans un état d'exaspération que vous ne comprendrez pas, vous si candide et si naïf; j'avais ce que l'on pourrait appeler la fièvre de vérité.

— J'ai supporté ma chaîne tant que vous ne me l'avez pas rendue trop lourde, mais lorsque de protecteur vous êtes devenu un maître, lorsque vous m'avez imposé cette force, non pas pour me défendre, mais pour m'opprimer, j'ai mesuré de l'œil votre valeur et la mienne, j'ai trouvé que vous valiez mieux que moi, mais que mon intelligence dépassait la vôtre; alors vous avez eu le tort des tyrans, je vous ai craint, je vous ai haï, je vous ai trompé. Vous me faisiez peur et je me suis jouée de vous; ce n'est pas ma faute, vous m'y avez forcée; je ne demandais pas mieux que de vous tout dire, mais en m'apprenant à trembler, vous m'avez appris la dissimulation. Vous savez tout maintenant, monsieur, ne m'accusez pas de ne plus être loyale, car vous auriez tort.

Je me vengeais sur ce malheureux, prétexte plutôt que cause de mes tourments; je les lui imposais, je déchirais son cœur, semblable au tigre que le sang excite et désaltère. Je me sentais plus légère et plus heureuse que je ne l'avais été depuis des années, je déposais ce masque infâme, cloué à mon visage par le mensonge; je redevenais moi, je respirais!

M. de Fougeron, l'œil morne, le front baissé, semblait un condamné à mort. Il resta un long moment en silence.

Pour Mme d'Ormès, triomphante et joyeuse, elle m'encou-

rageait du regard, et sa physionomie respirait la vengeance satisfaite.

— Vous m'avez trompé, madame, reprit enfin le pauvre Alphonse, vous en aimez donc un autre? — Oui, répliquai-je sans hésiter. — Et quel est-il? — Monsieur, si je me confesse à vous, il ne faut pas oublier qu'un homme d'honneur recevant le secret d'une femme ne peut en abuser en aucune manière. Si je vous nomme celui que j'aime, il doit vous être sacré. — Je le sais bien et je vous demande son nom. — C'est le prince de ***. — Êtes-vous sûre de l'aimer, celui-là! N'est-ce pas parce qu'il flatte votre amour-propre, ou par une raison de cette importance que vous l'avez choisi? Sait-il au moins quelle femme vous êtes, ou vous aime-t-il comme un sot, comme moi?

Je baissai la tête sans répondre.

— Vous vous taisez... il est trompé aussi. Hélas! hélas! la plus malheureuse dans tout ceci, c'est vous, Odile! Moi, je souffre, je souffre cruellement; ce jeune homme souffrira à son tour, car le moment viendra où il sera désabusé, ainsi que je viens de l'être! Mais vous! vous, la fille d'une si noble race; vous, madame de Moncabrié, vous, descendre à une perfidie semblable! Oh! voilà la vraie douleur. Voilà celle que le temps ne fera qu'augmenter et à laquelle il n'y a point de consolation possible. Vous étiez née pour autre chose, je vous le répète, je le sais, je le sens, je vous connais. Et cette femme vous a perdue, et votre mari aveugle vous a délaissée, vous a confiée à elle; il répondra de vous devant Dieu, s'il n'en répond pas devant les hommes.

Il se tut un instant et essuya son front mouillé de sueur.

— Je vous quitte maintenant, madame; ma tristesse est grande, mais elle se calmera : tout se guérit, lorsque nous ne portons pas en nous la cause de nos chagrins; je vous quitte, et je n'ai qu'une vengeance à exercer contre vous : c'est de vous abandonner à vous-même, au mépris que vous m'inspirez. Osez donc maintenant couvrir de vos sarcasmes ces misérables qui vendent leur cœur et leur amour. La faim les y porte souvent, et si vous étiez à leur place, vous, madame, que feriez-vous? Qui sait si vous n'y arriverez pas quelque jour!

Dans ce siècle tout s'écroule, et... — Monsieur ! m'écriai-je impérieusement en lui montrant la porte, vous m'insultez ! — Soit, madame... je me retire; mais je ne rétracte pas mes paroles, peut-être dans l'avenir vous en souviendrez-vous. Celui que vous aimez aujourd'hui, ceux que vous aimerez plus tard, me vengeront encore, ils vous connaîtront, et de toutes parts retentira à votre oreille ce mot : « mépris ! mépris ! » le dernier que vous entendrez de moi.

Et il sortit sans me saluer, sans saluer la baronne.

Je restai atterrée sous le coup ; jamais pareille humiliation ne m'avait mordu le cœur, jamais je ne m'étais sentie aussi loin de moi-même. Des larmes coulaient en silence sur mon visage. Mme d'Ormès, après un instant de silence, s'écria :

— Cet homme est un manant ! je ne sais pas, ma chère Odile, comment vous avez pu le supporter si longtemps ; à votre place, je l'aurais déjà chassé vingt fois, Au lieu de pleurer, vous devriez être heureuse de vous en voir débarrassée. Il nous a dit des choses dures, c'est vrai. Tant pis pour lui, l'insulte retombe sur celui qui l'a faite ; nous sentons bien, vous et moi, ce que nous valons. — Je ne connais pas assez votre vie pour savoir s'il s'y trouve de ces terribles actes pareils à celui qui vient de m'être reproché ; mais, quant à moi, j'accepte l'anathème appelé sur ma tête, je l'accepte puisque je l'ai mérité. Mais me comparer à ces femmes qui se vendent ! mais croire que je puisse jamais arriver à la bassesse ! comme si ce n'était pas assez de la trahison ! voilà ce que je ne puis lui pardonner, ce que je regarde comme une véritable insulte ; n'est-ce pas horrible, ma cousine ?

— Vous êtes une enfant, Odile, vous vous blessez de tout. Cet homme en colère n'a rien ménagé, il vous a attaquée par tous les côtés accessibles : il n'y faut pas songer ; il faut rentrer chez vous, faire votre toilette, voilà bientôt l'heure de sortir, et n'êtes-vous pas fière de retrouver enfin votre liberté ? Je n'ai qu'un conseil à vous donner : n'acceptez jamais un esclavage pareil. Vous devez du reste en être revenue. Et un homme qu'on n'aime pas encore !

Après ces mots la baronne se leva et quitta le salon en fredonnant un air d'opéra-comique.

Je restai plus d'une heure à la même place, sans avoir la force de faire un mouvement, si humiliée, si cruellement abaissée enfin, que je croyais entendre retentir autour de moi ce cruel mot : « mépris ! » bruissant à mon oreille. Ce que je souffris alors, je le souffre encore aujourd'hui, car à votre tour vous allez me le jeter à la face ; mais je ne serai plus là pour l'entendre, il est vrai.

XXXII

Une Course.

Le démon se tut et c'est étrange. La voix de mon cœur, un instant éveillée par ce choc terrible, parlait assez haut apparemment. J'eus quelques heures de retour salutaire sur moi-même, je pris des résolutions héroïques, qu'un souffle devait abattre ; j'écrivis à M. de Fougeron ces quelques lignes :

« Alphonse, vous avez dit vrai, mais ne me méprisez pas encore, je me repens. »

Il me répondit :

« Dieu le veuille ! pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! »

Je m'enfermai dans ma chambre, je fis défendre ma porte, même pour Gaston.

Vers l'heure du dîner on frappa à ma croisée donnant sur le jardin, je ne répondis pas. On frappa encore ; je regardai à travers le rideau, c'était Mme d'Ormès, c'était le prince. Ils riaient et continuaient à frapper.

J'écoutais sans faire un mouvement.

— Elle dort, disait le jeune homme. — Elle boude, reprenait Élise. — Eh bien, j'attendrai. Mais comment lui faire savoir nos projets ? Et le rendez-vous est à sept heures ! — Écrivez-lui, nous introduirons le billet sous le bourrelet.

Je les entendis revenir, je vis la lettre passer à grand'peine sous la porte, et dès lors je ne résistai plus au désir de la lire. Je la pris et je la décachetai.

Il s'agissait d'une partie de mélodrame et d'un souper au *Rocher de Cancale* avec de joyeux viveurs. Je laissai tomber le papier, c'était si loin de ma pensée.

Ils attendirent une demi-heure; Mme d'Ormès parla d'abord sans succès La voix suppliante de Gaston se fit entendre ensuite. j'y résistai, jusqu'à ce que j'y découvrisse l'accent d'une inquiétude et d'une douleur véritables; je m'élançai alors, sans réfléchir davantage, et j'ouvris.

A mon aspect, à ma pâleur, à mes larmes, le prince resta d'abord anéanti, puis il m'en demanda avec instance le sujet.

Pour toute réponse, je pleurai de nouveau et je le repoussai doucement.

— Qu'avez-vous, mon Odile? répétait-il, qu'avez-vous?

Emportée par ce mouvement qui m'avait déjà fait ouvrir mon âme à M. de Fougeron, je me laissai tomber à ses genoux, j'allais tout dire.

— Odile! s'écrièrent-ils à la fois en me relevant. — Vous êtes perdue si vous continuez, me glissa à l'oreille Mme d'Ormès.

Il était temps!

— Vous souffrez, ma bien-aimée? Excusons-nous, plus de partie, restons-ici, entre nous, à nous soigner. — Non, interrompit la baronne, qui prévoyait les suites d'un tête à-tête, ce serait de la dernière imprudence, elle a mal aux nerfs, elle n'a été que trop enfermée. Qu'elle s'habille, au contraire, qu'elle vienne chercher de la distraction. Insistez, cher prince, ne l'écoutez pas, emmenez-la de force, s'il le faut. Je connais cela, c'est ce que nos mères appelaient des vapeurs, cela ne se guérira qu'au bal ou dans un souper.

Gaston se mit à mes pieds et me pria avec sa parfaite bonne grâce; Élise se moqua de moi : trop faible pour leur résister à tous les deux, je sonnai ma femme de chambre et je demandai ma toilette.

Cette soirée fut charmante; au bout d'une heure, emportée par l'atmosphère d'esprit et de gaieté où je me trouvais, j'oubliais mes larmes; quelle est la femme d'imagination à qui pareille chose n'arrive pas, surtout lorsque son cœur n'est pas atteint? Les douleurs du cœur, rien ne les efface, on les porte partout, les consolations et les plaisirs glissent sur leur sur-

plus soignée que d'habitude, et je ne me rendis au salon que lorsque tout le monde y était déjà réuni.

La duchesse aussi souriait à son fils; nous nous assîmes auprès l'une de l'autre, et nous nous mîmes à critiquer, sans malice, les faits et gestes de la course.

— Comment a été la fin, duchesse? demandai-je. — Je l'ignore. Le duc s'est prétendu souffrant et m'a priée de rentrer. — C'est donc une épidémie, car ma cousine aussi a voulu revenir, et cela pour se promener de long en large et me demander à chaque instant : « Quelle heure est-il? » — Que faites-vous ce soir? — Je n'en sais rien; j'avais voulu aller à l'Opéra, madame d'Ormès me l'interdit. — Restons ici tous ensemble, je vous en conjure, dit vivement Gaston. Mon père viendra. Nous causerons; vous chanterez, madame, je préfère vous entendre à tous les opéras du monde. — Puisque vous le désirez, nous y consentons, répliquai-je.

Le dîner fut triste, malgré mes efforts. Une préoccupation visible planait sur les convives, hors la duchesse et moi.

Gaston nous regardait l'une après l'autre, et jamais son œil ne me parut plus tendre, jamais il ne fut plus rempli de ce suave amour qui m'avait rendu la vie. Richard, grave et pensif, résista à mes tentatives, je me décourageais enfin, et petit à petit la contagion me gagna.

— Chantons! s'écria enfin Élise. — Oui, chantons!

Je me mis au piano, j'ouvris un livre de musique, je tombai justement sur l'*Adieu* de Schubert, alors dans toute sa vogue, et je jouai la ritournelle.

— Pas cela, dit la baronne. — Si, au contraire, je vous en prie, continua Gaston. — Certainement, ajouta la duchesse, c'est si beau!

Je ne sais pourquoi, cette magnifique musique aidant sans doute, je fus touchante, déchirante même; les larmes m'en vinrent aux yeux, comme à ceux qui m'écoutaient. Il y eut un moment de silence lorsque j'eus fini, et je ne reçus pas d'autres applaudissements que ceux-là.

— Voilà une jolie partie de plaisir que nous nous donnons! m'écria-je en m'efforçant de sourire. — Les larmes font souvent du bien, répondit Gaston.

On annonça une visite.

La conversation prit un autre cours, et naturellement tomba sur la *solennité* du matin.

— On m'a assuré que Fougeron se battait demain, dit le nouveau venu, à la suite d'une querelle pour un pari. — Avec qui? interrompis-je vivement. — Je ne sais, madame. Ceci n'est même qu'un bruit vague et dont je ne puis garantir la vérité.

La duchesse et moi nous eûmes la même pensée, nous regardâmes le prince, qui rougit légèrement; l'embarras des autres devint visible. Élise ne me quittait pas de l'œil, je n'eus plus de doute.

Je conservai cependant la puissance de le cacher. Je voulais savoir, et pour cela je devais dissimuler mes soupçons. M'approchant de Gaston, je murmurai sans que nul pût m'entendre :

— Lorsque tout le monde sera parti, revenez.

— J'allais vous le demander, répliqua-t-il.

La conversation languissait, il régnait un malaise général. Moi, je souffrais, oh! je souffrais! J'entendis Richard répéter au prince avant de sortir :

— A demain!

Il me sembla qu'il y mettait une intention.

Ma défiance une fois éveillée, je comprenais tout.

La duchesse, inquiète, suivait les mouvements de son fils. Elle insista pour qu'il la reconduisît.

— Vous ne sortirez plus ensuite, Gaston, n'est-ce pas? — Pardon, ma mère, je dois aller au club, où j'ai de l'argent remettre, mais je vous promets de rentrer de bonne heure. — Je vous en prie, je ne me coucherai pas avant.

La physionomie du jeune homme exprima une légère contrariété. Le duc s'approcha alors.

— Ma chère, demain matin à six heures je pars pour Châtillon, et j'emmène Gaston; vous lui ferez donc vos adieux ce soir. — Restera-t-il longtemps? — Je l'ignore.

Ces avertissements, ces explications me semblaient prendre un caractère sinistre, toutes simples qu'elles fussent; je m'en

effrayais, et ce fut avec un plaisir extrême que je vis partir la duchesse et les autres. Elle me souhaita le bonsoir et disparut.

XXXIII

Querelle.

Une heure après, le prince revint. Je me jetai dans ses bras et fondis en larmes. Pendant ma solitude, mon imagination marchait; un malheur me paraissait imminent, je n'en doutais plus, j'en arrangeais les suites; aussi dis-je à Gaston avec une assurance positive :

— Vous vous battez demain? — Qui a pu vous apprendre cela, Odile? — Personne, mais je le sais. Tu te bats avec M. de Fougeron. — Non, mon amie, tu te trompes. — Je te dis que si, moi! Tu as M. de Lampérier pour témoin, et ton père assiste au duel. Ose répondre que ce n'est pas vrai.

Il restait confondu.

— Oui, cet homme t'a cherché querelle pour quelque pari, pour un cheval, je ne sais quoi! mais c'est un prétexte, entends-tu? Il se bat à cause de moi, et s'il te tue, j'en mourrai. — Mon Odile adorée! tu m'aimes donc ainsi? — Oui, je t'aime, et je ne veux pas que ce spadassin te tue. Je vais aller à lui, et lui demander de quel droit il t'attaque, de quel droit il veut t'enlever à moi, à ta mère. Il faudra bien qu'il recule devant mon désespoir. — Es-tu folle, Odile? et l'honneur? — L'honneur, pour moi, c'est de te sauver, c'est de détourner le coup qui te menace, et, de par le ciel! je le ferai. — Prends garde, ma bien-aimée, il s'agit ici de ma réputation. C'est mon premier duel; tout le monde aura les yeux fixés sur moi, et le prince de *** ne peut pas être un lâche. — Tu ne me comprends pas, tu ne peux pas me comprendre. C'est moi qui serais lâche de me taire et de laisser exposer tes jours dans une semblable cause. Tu ne te battras pas. — Odile, pour l'amour de Dieu, reviens à toi; écoute ma voix, écoute mon amour, tu t'alarmes à tort. — Je te dis que je le sais, ne cherche pas à me tromper; c'est inutile, Gaston. Le moment est arrivé où je ne puis plus me taire, je le répète; d'abord réponds à une

question : Si tu apprenais que tu défends une cause indigne, infâme, la défendrais-tu néanmoins? — Oui, si ma parole était engagée. — Et si une femme se jetait à tes pieds et te disait au milieu de ses sanglots : « Je t'ai trompé, pardonne-moi! » que ferais-tu? — Je ne sais, je n'ai jamais songé à une pareille alternative, car je n'ai aimé que toi en ma vie.

Sainte et sublime confiance! L'avoir trahie, mon Dieu! Être aimée ainsi et s'en sentir indigne! Je n'avais qu'un moyen de racheter ma faute et je n'hésitai pas à l'employer. Par moments, vous le savez, ma nature primitive reprenait le dessus lorsqu'elle n'était pas égarée par de mauvais conseils, lorsqu'elle était en contact immédiat avec de nobles natures.

— Écoute, Gaston, je te le demande au nom de ta mère, au nom de notre amour, tu vas m'attendre ici. Je ne serai pas longtemps absente ; mais, sur mon honneur et sur le tien, il faut que je sorte. Je te jure que je ne ferai aucune démarche pour te compromettre, je te jure que tu seras encore libre de tes actions, mais laisse-moi aller. — Où cela? — Je ne puis te le dire. — Alors tu n'iras pas, ou je te suivrai. — Me suivre, mon Dieu! c'est impossible. Gaston, j'implore ma vie à tes genoux ; songe que c'est peut-être la dernière grâce que je te demanderai!

J'éclatais en sanglots, j'étais à ses pieds, il me releva.

— Mais pourquoi cette démarche, Odile? Est-ce pour m'empêcher de me battre? — Non, tu resteras libre de le faire, si tu le veux encore. — Ne seras-tu point compromise ? — En aucune façon. Je le serai si tu me refuses, car alors la première personne qui se trouvera sur le terrain, ce sera moi. — Je ne comprends pas ce mystère, et je tremble malgré moi de le découvrir. Un seul mot, Odile : M'aimes-tu? — Plus que tout au monde. — Eh bien, va, alors, mon honneur est entre bonnes mains : je t'attendrai. — Oh! merci ! merci!

Je l'embrassai mille fois, je courus chez la baronne; sans lui donner le temps de me questionner, je lui fis mettre son châle et son chapeau et je l'emmenai.

Mon valet de chambre attendait, inquiet de ces allures inusitées.

— André, lui dis-je, suis-moi, et sois muet, sur ta vie!

Il nous suivit sans répondre.

— Mais où allons-nous ? répétait toujours Élise. — Chez M. de Fougeron. — Il sera couché à cette heure. — Il se lèvera. Pensez-vous que je lui laisse tuer Gaston, lorsque je puis l'en empêcher? — Mais comment ferez-vous? — Vous verrez.

Je l'entraînais, nous ne marchions pas, nous courions.

Alphonse demeurait près de chez moi, rue de Matignon, nous y fûmes promptement arrivés.

André frappa, le concierge fit attendre.

— André, frappe encore, entre dans la loge, donne deux louis au concierge, puis monte chez M. de Fougeron, et sonne jusqu'à ce qu'on te réponde.

André obéit, on ouvrit enfin, l'argent fut remis, le portier nous offrit une lumière que nous refusâmes : pour deux louis un portier allumerait toute la nuit ses bouts de chandelle.

Ainsi que je m'y attendais, Alphonse et son domestique veillaient encore; la présence d'André à une pareille heure les étonna; en me reconnaissant, le colonel resta stupéfait. Il nous introduisit en silence dans son salon, nous avança des fauteuils, s'assit lui-même et me demanda froidement ce qui lui procurait l'honneur d'une telle visite.

— Vous le savez bien, je ne veux pas que vous tuïez le prince, ou qu'il vous tue pour moi. — Mais, madame... Je ne comprends pas... — Vous comprenez à merveille... Demain vous vous battez avec M. de ***; le rendez-vous est pour six heures du matin. — Ah ! il vous l'a dit, et il vous envoie sans doute, poursuivit-il avec un sourire de fiel. — Il ne me l'a pas dit, et il ne m'envoie point, monsieur ; je suis venue de moi-même, parce que c'était mon devoir, parce que je ne puis souffrir que deux hommes d'honneur exposent leur vie pour moi, qui suis une coupable femme... vous le savez, vous me l'avez dit, et que je m'y opposerai de tout mon pouvoir, dussé-je me perdre. — Il est trop tard, madame. — Peut-être ! écoutez : que voulez-vous ? une vengeance, une vengeance de l'offense reçue, n'est-ce pas? Qui vous a offensé ? ce n'est pas le prince, c'est moi. Vengez-vous de moi alors et non de lui. — On ne se venge pas d'une femme, madame. — Si, et vous allez le voir. Vous me connaissez, vous, vous savez que

je ne mérite pas l'amour que vous me portez, mais, lui! lui, cet enfant si pur et si noble, il ignore tout. Il m'a voué un culte digne de la plus pure et de la plus noble des créatures; nous devons partir ensemble dans quinze jours, il m'a dévoué sa vie, il me croit irréprochable, il sait que la querelle d'aujourd'hui n'est qu'un prétexte; il est heureux, il est fier de défendre, de venger peut-être une maîtresse adorée: vous jugez si je suis heureuse et fière, moi, d'une passion semblable. Eh bien, monsieur, promettez-moi de renoncer à ce combat, et votre vengeance sera bien plus assurée. Je vais dans un instant déchirer le voile qui couvre les yeux de Gaston, je vais moi-même lui faire connaître la femme qu'il aime, je vais me vouer à son mépris, à son exécration, je vais lui transmettre de votre part la véritable cause de ce duel, en écartant le prétexte imaginaire, et alors vous vous réconcilierez sur mon cœur brisé et foulé aux pieds, vous me repousserez tous les deux, vous me dénierez, vous m'accablerez sous le nom d'infâme: j'y consens, j'y consens avec joie, si au moins j'ai pu arrêter le sang près de couler, si je sauve la vie de l'un de vous, de tous les deux peut-être. — Vous feriez cela, madame? — Je le ferai à l'instant, si vous voulez y consentir. — Je savais qu'il restait encore en vous de généreuses cordes, et qu'il s'agissait de les toucher seulement. — Eh bien, acceptez-vous? — Non, madame, je serais un indigne si je le faisais. Vous pouvez être parfaitement tranquille néanmoins, vous n'êtes nullement la cause de notre discussion, elle a eu lieu à propos d'un pari, et elle est de nature à pouvoir s'arranger. N'ayez pas d'inquiétude, n'en ayez aucune, je vous donne ma parole d'honneur de tout faire pour vous éviter un chagrin. — Oh! merci, monsieur! mais vous? — Moi, je suis un vieux bretteur, auquel il est permis d'être clément sans tirer à conséquence. Ne vous effrayez pas. — Ainsi vous arrangerez l'affaire? — Je ferai tout ce qui dépendra de moi. Je suis profondément touché de votre démarche, elle me prouve que vous valez mieux que je ne le craignais, et j'en bénis le ciel, car je vous ai tendrement aimée. Permettez-moi un conseil: que ceci vous serve de leçon; ne trompez plus personne, vous voyez où cela mène.

Nous sortîmes alors ; il nous accompagna respectueusement jusqu'à la porte, il voulait même me reconduire ; je lui fis sentir l'inconvenance de cette proposition en un pareil moment. Il céda.

Avec quelle joie je me retrouvai dans la rue, comme je me sentis plus légère, comme je volai vers Gaston, et avec quelle sorte de fureur bien heureuse je le revis !

Il m'interrogea coup sur coup, sans me laisser le temps de répondre. D'où je venais ? ce que j'avais fait ? et mille autres choses.

— Mon bien-aimé, lui dis-je, tu ne te bats pas pour moi, je t'en donne ma parole d'honneur ; tu te bats pour un cheval, et cette cause futile doit-elle t'engager à exposer ta vie, celle de ta mère et la mienne ?

Gaston réfléchit avant de répondre. Il crut à une ruse de M. de Fougeron, et il ne voulut pas m'ôter ce qu'il croyait une illusion favorable.

— D'où viens-tu, avant tout ? — De chez M. de Fougeron. — Et il t'a dit ? — Qu'il n'était nullement question de moi dans cette querelle, mais uniquement du pari et du cheval. — Eh bien, alors ? — Alors cette affaire peut s'accommoder, il en est convenu lui-même ; tu dois être de cet avis. — Sans doute, c'est très-différent, et s'il s'y prête... — Il s'y prêtera, il me l'a promis. — Tout est pour le mieux, n'en parlons plus. Sois tranquille, te dis-je, je défendrai, non pas ma vie, puisque nous n'en viendrons pas là, mais la position que tu m'as faite.

Moins aveuglée, moins aimante, j'aurais compris qu'il mentait. On ne cède pas si vite dans une cause d'honneur ! Mais je le croyais, je voulais le croire, et d'ailleurs l'énergie qui m'avait soutenue jusque-là commençait à tomber, je me sentais brisée. Gaston en profita pour me quitter.

— A demain, ma bien-aimée, me dit-il. En quittant ces messieurs, avant même d'embrasser ma mère, je serai chez toi. Ainsi, dors tranquille, ne te tourmente de rien, repose-toi sur moi du soin de notre bonheur. Puis-je renoncer ainsi à nos projets, à notre vie de délices ? Tu m'as donné ce soir de nou-

velles preuves d'amour et tu m'es devenue encore plus chère. Adieu, adieu, mon Odile.

Et il sortit avec Élise pour me laisser dormir.

XXXIV

Confession.

Je fus éveillée de très-bonne heure par cette vague inquiétude qui veille au fond de notre âme lorsque la douleur nous frappe.

Je ne me rendais pas encore bien compte de mes sensations, et déjà pourtant je souffrais. Je sonnai, je demandai l'heure ; il n'était que sept heures du matin.

En ce moment, sans doute, mon sort se décidait, et j'allais voir arriver Gaston. Je cédai à la rêverie calme et sereine ; je me croyais sûre de moi et des autres, et après un si long et si effroyable doute, je ne demandais rien de plus au ciel.

Une heure se passa et personne ne parut, l'inquiétude revint. Je fis prier madame d'Ormès de descendre ; on me répondit qu'elle était sortie. Elle, ordinairement si peu matinale, ce changement dans ses habitudes m'étonna.

Je me levai, ne pouvant rester en place ; e me fis habiller, je parcourus toute la maison; enfin, à midi, hors d'état de supporter davantage ce supplice, j'envoyai André chez le prince, sous prétexte de faire demander un livre.

André revint en me disant que M. de ***, absent depuis six heures du matin avec M. le duc, n'avait pas encore reparu, et que madame la duchesse, tourmentée au delà de toute expression, envoyait partout à leur recherche.

— Oh ! mon Dieu, m'écriai-je, ils se seront battus ! Va chez M. de Fougeron, informe-toi, tâche de savoir et hâte-toi, car e me meurs.

Vous devinez ce que j'éprouvai pendant ces moments d'attente ! Je fus mille ois au moment d'y aller moi-même, la

crainte de me trouver avec Gaston me retint; à midi et dem je reçus ce billet :

« Rassure-toi, mon Odile, je me porte bien, tu me verras dans quelques instants. »

Je me repris à [illegible]

André parut, le visage bouleversé, accompagnant Mme d'Ormès, plus pâle encore.

— Élise! m'écriai-je, André! que m'apportez vous? — André et moi nous nous sommes rencontrés au même endroit, mon amie, et nous avons vu un triste spectacle. — Mon Dieu! Gaston?... — Il n'a rien à craindre, mais... — Eh bien? — Calmez-vous, Odile, je ne vous dirai rien que vous ne soyez calme. — Je le suis! je le suis! pour l'amour du ciel, parlez! — M. de Fougeron... — Achevez donc. Ils se sont battus... il est mort? — Non, non, on espère le sauver, mais il a une balle dans la poitrine. — Ah! ils m'ont trompée! murmurai-je.

Et je restai anéantie sur un fauteuil.

— Ils ne vous ont point trompée, ou, pour parler plus juste, M. de Fougeron ne vous a point trompée, il a tout employé pour tenir sa parole. J'avais vu clair hier à travers la feinte tranquillité du prince, et, depuis ce matin, je cherche à prévenir un malheur, sans paraître, bien entendu, car les femmes ne doivent jamais se mêler ostensiblement de ces choses-là. J'ai été trois fois chez M. de Lampérier, chez la duchesse, chez M. de Fougeron, et sans succès; je prévoyais vos incertitudes, je tremblais pour vous et avec vous; revenue enfin une dernière fois rue de Matignon, j'ai rencontré à la porte le triste cortége. — Et c'est pour moi que ce meurtre est arrivé!

Je pensais tout haut, sans m'inquiéter d'être entendue. André se retira discrètement, Mme d'Ormès employait inutilement tous les moyens possibles pour me rappeler à moi : la voix de Gaston se fit entendre dans la pièce voisine.

Elle me dit alors très-vite et très-bas :

— Prenez garde à ce que vous allez faire, défiez-vous de



votre attendrissement; n'avouez rien dont vous ayez à vous repentir plus tard ; ne donnez pas d'armes contre vous, je vous en conjure, Odile.

Le prince se précipita vers moi, ivre de joie et de reconnaissance, il baisait mes mains et mes cheveux épars, il murmurait ces phrases sans suite qui viennent du cœur et qui s'adressent à lui. Moi, pareille à un automate, je recevais ses caresses sans les lui rendre, je le regardais sans le voir; je n'entendais, je ne sentais plus rien que mon immense douleur, que le remords poignant sous lequel j'étais atterrée.

Élise me contemplait en silence, redoutant tout du réveil de mes plaintes ; Gaston, attribuant à mon inquiétude seule l'état où je me trouvais, redoublait d'amour et de protestations.

Tout à coup je me levai, ma résolution était prise. Je voulus remonter à mes propres yeux, je voulus expier ce que je n'avais pu prévenir, et me tournant vers la baronne :

— Élise, cette chambre ne doit pas être témoin deux fois de la même scène, de même que vous ne devez pas entendre deux fois les mêmes aveux. J'emmène le prince dans mon boudoir; après son départ, vous reviendrez, n'est-ce pas ? — Je ne vous quitte point en ce moment, Odile, vous n'êtes pas à vous, votre imagination vous entraîne, Dieu sait jusqu'où elle vous conduira, laissez-moi rester. — Non, ma cousine, repris-je, permettez-moi de demeurer seule avec le prince, je sais parfaitement ce que je dis.

Elle céda, fort à regret, et nous entrâmes dans mon boudoir, petite pièce écartée, à l'abri des importuns et des indiscrets; les portières s'ouvraient sur le salon, dont toutes les issues étaient closes, nous nous trouvions donc bien en sûreté.

Gaston se méprenait sur mon idée. Tout à son amour, dominé par lui seul, il me croyait sous le même charme. Ne sommes-nous pas tous ainsi?

Je ne pleurais plus ; mon exaltation, excitée au plus haut degré, faisait toute ma force, toute ma décision. Je montrai au prince, d'un geste impératif, la causeuse placée au milieu de la pièce, et je continuai à me promener. Ce trouble fébrile l'éclaira enfin, il comprit que je n'étais pas comme lui occupée seulement de ma passion ; il m'interrogea vivement.

— Qu'as-tu? qu'as-tu, ma bien-aimée? — Gaston, vous venez de faire vos premières armes, c'est vous qui avez voulu vous battre, je le devine. Vous venez de faire couler le sang d'un homme, vous avez été heureux et brave; mais, dites-moi, ne vous repentez-vous pas? — Je souffre du mal que j'ai causé, sans le regretter cependant, puisque l'honneur me le commandait ainsi. — Rappelez-vous maintenant ce que je vous ai demandé hier, et répondez-moi franchement. — Mon Dieu! mon amie, tu m'effrayes; quel égarement dans tes yeux, quelle pâleur sur ton visage! Tu souffres, tu souffres cruellement, et tu me le caches! — Je ne vous le cacherai pas longtemps, Gaston, vous allez tout savoir; mais avant regardez-moi encore, répétez-moi ces mots d'amour qui m'ont enivrée, appelez-moi une dernière fois votre Odile. — Une dernière fois! mon Odile, mon Odile, mon Odile toujours? — Mon prince, non! dans un instant vous ne m'aimerez plus, dans un instant vous vous reprocherez d'avoir accepté ce combat qui vous fait presque homicide. Il faut que justice soit rendue, je ne vous demande point d'indulgence, je ne vous demande même pas un regret, je me soumets d'avance à ce qui m'attend, à mon désespoir, à mon abandon, car j'ai tout mérité.

Gaston me regardait avec une anxiété, avec un effroi inouïs.

— Que vas-tu dire? oh! si ce mot nous sépare, ne le prononce pas, je t'en conjure. Si tu dois être arrachée de mes bras, si une erreur t'y a jetée, laisse-moi cette erreur, je la veux, je l'aime, je la bénis.

Je tombai à genoux et les mains jointes, le cœur gonflé de sanglots, je me prosternai devant celui que j'acceptais pour juge.

— Gaston, si je vous avais connu il y a quelques années, je ne serais point aujourd'hui la misérable qui se traîne à vos pieds, car alors j'étais pure et noble, car j'étais digne de vous. — D'abord relève-toi, Odile, je n'entendrai pas un mot que tu ne sois debout, que tu ne me parles ainsi que je dois t'entendre, d'égal à égal. — Et moi, je ne me lèverai pas sans avoir achevé cette confession, cette torture; je ne le puis, je ne le veux. Gaston, vous avez versé pour moi le sang d'un homme, cet homme a été mon amant, il a découvert ma tromperie,

et il a demandé raison à celui pour lequel je le trahissais.

Et je lui racontai alors la scène que vous venez de lire, la double liaison que j'avais subie, enfin tout ce qui constituait mon crime; n'en était-ce pas un par le fait et par les résultats?

Il resta quelques minutes anéanti; moi, courbée sous le poids de la honte; lui, accablé, mordu d'un chagrin sans nom, d'un désillusionnement horrible. Ses yeux se relevèrent lentement et rencontrèrent les miens, et ce regard, chargé de larmes, n'exprima pas un instant la colère. Une pitié, une miséricorde infinies s'y peignaient seules, et, s'il faut l'avouer, l'amour y régnait encore en maître.

Mon cœur battait à m'étouffer, je ne respirais pas, j'attendais le premier mot qui sortirait de ses lèvres; ce mot fut un mot de clémence et de pardon, il m'attira sur son sein, m'y pressa fortement, posa un chaste baiser sur mon front baigné de ses pleurs et, avec l'expression céleste d'un ange, il me dit:

— Dieu te juge! moi, je t'aime!

Quel moment suivit! Il faut renoncer à le peindre, c'est un coin du ciel ouvert pour nous faire aimer la terre. Après ces joies-là il n'en existe plus d'autres: quant à moi, ce fut la dernière de mon cœur, l'étincelle suprême d'un foyer éteint à jamais.

Il ne parla plus néanmoins, à dater de ce jour, de notre projet de fuite.

XXXV

Désillusion.

Je passai un mois à la suite de cet événement dans un enchantement perpétuel. J'avais retrouvé le beau temps de ma jeunesse, j'étais aimée, je croyais aimer avec une passion dont le reflet illuminait ma vie.

Un jour, cependant, le prince se montra moins tendre, une circonstance légère m'éclaira; ce sont toujours les circonstances légères qui révèlent un refroidissement. Dès lors

je prévis ce qui devait arriver et je me réveillai de mon rêve, bien beau, hélas!

Gaston devenait pensif, il affectait d'être tendre, il m'accablait de soins recherchés, et négligeait ceux que la spontanéité du cœur trouve si facilement. Le colonel ne se remettait pas, son repentant adversaire passait de longues heures auprès de son lit. Ils se lièrent et cette liaison contribua nécessairement à l'éloigner de moi.

Bien plus, si le prince m'eût encore aimée comme autrefois, il aurait fui M. de Fougeron.

Je sentais, je comprenais tout, avec la froide certitude de l'expérience, ce scalpel implacable qui ouvre les replis les plus secrets du cœur.

Il faut encore ajouter une chose, une chose triste pour l'humanité, mais vraie, comme toutes les choses tristes. Les hommes ont besoin d'être trompés, la femme entièrement sincère perd ses avantages, et c'est, par exemple, une haute folie que d'espérer fixer un homme vis-à-vis duquel on n'a pas gardé de secrets.

J'ai connu une femme qui, après une vie orageuse, s'éprit d'un amour si ardent qu'il surpassa ceux du premier âge : le cœur est inépuisable lorsqu'il ne se corrompt pas. Semblable au phénix, il renaît de ses cendres et brûle plus éclatant que jamais.

Cette femme, au milieu des sentiers les plus dangereux, s'était conservée sinon pure, au moins honorable; comme l'hermine, elle passa dans la boue sans flétrir sa robe blanche. Du jour où elle aima, elle retrouva les délicatesses enfouies sous la poussière des ruines, et elle ne voulut pas usurper l'estime de son amant; elle lui raconta son existence, elle ne lui dissimula ni ses fautes, ni ses punitions; comme Gaston, il en fut d'abord reconnaissant; depuis lors son amour languit, il en vint plus tard non-seulement aux reproches, mais encore il se fit une arme des loyaux aveux arrachés sanglants à la pauvre créature. Il feignit de ne pas les croire complets, il se servit de ce passé pour souiller le présent et l'avenir, il couvrit enfin son infamie du voile de la justice.

Et bien des fois encore cet exemple s'est renouvelé, et tous les gens qui le savent vous le diront comme moi. Il est des

âmes d'élite, destinées à jouer jusqu'au tombeau le rôle de dupes ; celles-là seront apparemment récompensées au ciel, puisqu'il n'y a rien à attendre pour elles ici-bas.

D'un autre côté, voyez les trompeuses, voyez les égoïstes, voyez celles qui, au lieu de se sacrifier, exigent des sacrifices; elles sont adorées, elles règnent, elles sont heureuses, elles ont à leurs pieds la fortune et les plaisirs. A défaut de l'estime, elles prennent de l'or, elles prennent du bonheur, et lorsque toutes deux arrivent au terme de la carrière, toutes deux sont méprisées, celle qui a souffert comme celle qui a fait souffrir. Sans doute, la grande et véritable balance les attend devant le juge, et là leurs places leur seront données par celui qui voit tout.

J'assistai donc chaque jour à la décadence de cette passion, naguère si violente, et je ne sache rien de plus cruel que cette agonie.

Depuis longtemps déjà, Gaston se faisait illusion à lui-même. On s'avoue difficilement qu'on n'aime plus, lorsqu'on s'est fait la chimère d'un amour éternel, surtout lorsque pour la première fois il faut cesser de croire soi-même. Gaston se reprochait son indifférence comme un tort grave, il la combattait. Insensé ! l'amour ne vit de combats que pour grandir; dès qu'il diminue, il fuit la lutte et rien ne l'arrête, rien ne le retient, rien ne le rallume.

C'est la plus affligeante des vérités du cœur.

Plus instruite que le prince, je n'attendais du temps que de nouvelles plaintes. Je me sentais fort malheureuse, et je me chantai un jour une élégie qui appela des larmes à mes yeux. Je voulais faire une retraite honorable, m'éviter l'humiliation d'être quittée, et pour cela je n'avais pas un instant à perdre. Tout en se blâmant, en *s'accusant* lui-même, le pauvre Gaston en mourait d'envie.

Après quelques heures de réflexion, après une conversation *prudente* avec Élise, je lui écrivis cette lettre :

«Le plus beau rôle dans la vie est celui du dévouement, mon ami ; tous le rêvent et bien peu l'acceptent, bien peu surtout savent l'accepter à propos.

» Tant qu'on est aimée, il est facile et doux ; lorsque l'amour n'existe plus, il n'en reste, hélas ! qu'une preuve à offrir, c'est de s'en apercevoir et de se retirer. Peut-être est-ce celle dont on vous garde le plus de reconnaissance.

» Nous en sommes là, Gaston : vous combattez avec vous-même pour rappeler un sentiment qui s'envole ; vous vous efforcez de me dire, de me prouver qu'il est toujours le même, comme si mon cœur ne démentait pas vos paroles ! Adieu, vous êtes libre.

» Je me souviendrai sans cesse de ce que vous avez été pour moi, notre liaison sera une oasis dans ma vie flétrie, vous êtes un grand et noble cœur. Je reste la meilleure amie que vous aurez jamais, comptez-y, Gaston, et si vous me conservez quelque affection, ne cherchez pas à me voir. Je n'aurais pas la force d'accomplir mon sacrifice si mon regard rencontrait encore le vôtre.

» Que Dieu vous protége et vous fasse heureux, puisque désormais je remets en ses mains le soin de votre bonheur ! »

J'envoyai cette lettre, je la montrai à la baronne, qui l'approuva, et nous partîmes ensemble immédiatement après pour Versailles. Ce palais, inhabité alors, convenait à la solitude de mon cœur.

Nous y passâmes quelques jours, fort isolées ; on ignorait où nous étions : j'avais besoin de me retremper un peu, avant de me mettre en route pour Blumemberg, où M. de Moncabrié m'appelait.

Lorsque je descendais au dedans de moi, j'y trouvais des déceptions cruelles, un vide immense que rien ne pouvait combler, j'y trouvais la lassitude de la vie, un besoin impérieux de repos et le dégoût de tout : ce que j'appelle le dernier degré du malheur.

« Je ne m'en consolerai jamais ! » me disais-je.

La voix, muette pendant le temps de ma liaison avec le prince, se fit entendre plus impérieuse encore. Ce furent des éclats infinis, ce furent des sarcasmes impitoyables.

— Tu ne te consoleras pas ! et ne t'es-tu pas consolée d'avoir

perdu l'amour de ton mari? ne t'es-tu pas consolée de l'inconstance de Richard? n'as-tu pas essayé de toutes les douleurs et de toutes les craintes? Non, arrivée où tu en es, il n'y a plus ni chagrins, ni sentiments durables : au moment où l'on souffre et au moment où l'on est heureux, on sait d'avance que la joie finira comme la souffrance. Que veux-tu alors imaginer de possible, avec une pareille certitude?

Oh! mon Dieu, c'est horrible, mais la voix avait raison!

De retour à Paris, j'appris que le prince s'était présenté tous les jours. On me remit dix lettres de lui, je les renfermai dans une enveloppe, sans les décacheter, et j'y joignis ces mots :

« Je ne suis pas assez sûre de ma prudence pour lire vos lettres, mon ami; attendez-en une de moi avant de m'en envoyer d'autres, ou elles auraient le même sort. Je vais m'enfermer à la campagne, y reprendre des forces, et dès que votre amie vous sera rendue, je m'empresserai de vous le faire savoir. »

— Ma chère, me dit Élise, cet homme-là vous regrettera toute sa vie, parceque vous l'avez quitté à propos. Si vous étiez assez faible pour l'écouter maintenant, pour céder au feu de paille allumé par son amour-propre blessé, vous payeriez cher, dans quinze jours peut-être, le coup d'Etat que vous vous êtes permis.

Je n'aimais pas assez pour aventurer ma victoire, je partis en conquérante, laissant Mme d'Ormès diriger les suites de la guerre, et j'allai en Alsace chercher ce calme qui, pour le moment, devenait la nécessité la plus urgente de mon existence.

XXXVI

Le chemin me parut long, seule, sans distraction, sans un mot à échanger avec personne. Mes gens suivaient dans ma berline; le respect humain m'empêcha d'appeler ma femme

de chambre et de l'admettre à l'honneur de mon entretien. Je connaissais jusqu'aux derniers arbres de la route, je l'avais parcourue tant de fois! et si j'avais eu à ma disposition la baguette d'une fée, ce que j'eusse le plus désiré au monde eût été de me trouver dans mon lit, à Blumemberg, sans plus de retard ni de fatigue.

Le marquis, à qui j'avais écrit mon retour, vint au-devant de moi avec Wilfrid et Adrienne. J'eus un moment de bonheur en les embrassant. Mon mari, devenu pour moi un ami dont je portais le nom, ne m'impressionnait plus. Je m'accoutumais à sa vue et je le retrouvais sans rougir. Jugez! Changé et triste, il me confia qu'il avait un peu aventuré sa fortune, et que pendant une année nous aurions besoin de restreindre nos dépenses afin de réparer la brèche.

— Je ne demande pas mieux, répondis-je, et si vous voulez, nous passerons cette année-là chez nous, nous voyagerons ensuite. Je ne veux plus de Paris; il me tue, et c'est le cas, il me semble, de vendre l'hôtel, il servira à payer ce qui vous gêne; qu'en pensez-vous? — Je suis heureux de vous trouver aussi raisonnable, Odile, je ne l'espérais pas. Vous allez au-devant de mes projets; on me demande justement en ce moment-ci à acheter notre maison, toute meublée, à un prix avantageux; cela vous agrée-t-il? — Tout ce que vous voudrez, mon ami; je vous le répète, je renonce à Paris. Je me fixe chez nous jusqu'à ce qu'il vous convienne de voyager, alors nous ferons un tour en Europe, il est ridicule que nous ne la connaissions pas. — Heureusement, répondit Ernest en souriant, que mon embarras est momentané et qu'il reste du terrain dans la grande ville! — Il vous est permis de ne pas me croire, mon ami, plusieurs fois mes goûts ont changé, mais il vient un âge où ils ne changent plus. — Odile, vous avez toujours vingt-cinq ans, ma chère, regardez-vous au miroir, jamais vous ne fûtes plus fraîche ni plus jeune. Vous renouvelez, je crois, la fameuse fontaine. — Ma jeunesse est près de finir, mon ami, je ne m'illusionne plus. — Vous! ah! ma pauvre amie, vous vous illusionnerez encore avec la mort!

M. de Moncabrié ne m'a jamais véritablement connue.

Au milieu de cette conversation, Wilfrid ne plaça pas un mot.

Nous ne lui cachions rien de nos affaires, il les connaissait comme nous-mêmes. M. de Moncabrié se retourna vers lui en souriant, et lui demanda si je n'étais pas une personne éminemment raisonnable.

— Ma cousine sera toujours ce qu'elle voudra être, répondit-il froidement. — Comme l'homme qui se jette par la fenêtre : bon tant que cela dure !

M. de Blumemberg détourna la tête et moi aussi.

— Vous voilà tristes à mourir, reprit M. de Moncabrié ; est-ce ainsi qu'on fête la réunion ? Voyons, Odile, racontez-nous vos plaisirs, vos succès, vos conquêtes. Combien d'amoureux à la Seine ? A propos, ce petit prince a donc donné une balle à ce grand Fougeron ? Je n'ai jamais tant ri qu'en apprenant cela. — C'est fort peu risible, monsieur, le pauvre colonel n'est pas encore guéri, on craint qu'il ne conserve un asthme par suite de cette blessure. — Ses coups d'essai sont des coups de maître. Qui l'eût jamais pensé ? ce colonel si tapageur, si fier-à-bras, vaincu par un écolier !... Enfin, Odile, ajouta mon mari pour terminer, vous vous êtes fort amusée, et vous resterez encore la reine de la mode. — Et moi, ma cousine, murmura Wilfrid, je pense que vous avez été bien malheureuse.

Je serrai la main du comte.

— Et Mme d'Ormès, viendra-t-elle cette année ? — Je ne le crois pas ; elle doit aller en Provence, et y passera peut-être l'hiver. — Comment ! elle aussi, elle se range ! Vous avez au moins prié quelques personnes, afin de vous désennuyer ? M. et Mme de Recouvremont, les ingénieurs et moi, nous formons une société bien sérieuse, une cour bien grave pour Votre Majesté. — Ernest, vous devez savoir pourtant que je suis toujours heureuse avec ceux que j'aime. — Heureuse ! cela est possible ; mais vous vous ennuyez : le bonheur n'est pas le plaisir.

Et la voix impitoyable répondait :

— Cet homme te connaît ; il ne te poétise pas. Tu t'ennuieras, tu le sais, et tu ne resteras pas enterrée dans ce vieux

château, à entendre crier les enfants d'Adrienne, ou frapper les marteaux de ton mari, avec Wilfrid pour tout adorateur.

Faute de tourbillon à chercher pour imposer silence à ce démon, je regardai mon meilleur ami, j'éprouvai le besoin irrésistible de m'appuyer sur son sein pour fuir cette torture, à laquelle le temps donnait plus d'intensité. Ne savais-je pas qu'il serait là, toujours prêt, toujours le même?

Le lendemain de mon arrivée, nous eûmes une longue conversation. Il n'osa pas m'interroger, mais il provoqua ma confiance.

Oh! mon cher Raoul, cette fois encore je fus lâche, cette fois encore la honte retint mes aveux. Je craignis, non pas de perdre cettte affection inépuisable, mais de donner prise à une domination, quelque bienveillante qu'elle fût.

Je repoussai donc par des réticences ce cœur qui venait à moi chargé d'indulgence et de pitié. Je refusai ce baume de mes blessures, et je les envenimai par ma dissimulation.

Lorsque la baronne apprit que je vendais mon hôtel, elle m'écrivit :

« Ma chère, vous avez juré d'être adorée de ce pauvre prince. Le voilà maintenant aussi amoureux qu'au temps de sa fameuse armure.

» Il vous appelle sans cesse, il recommence à dépérir, il ne me quitte pas, il me parle de vous du matin jusqu'au soir, et il me parlerait encore du soir jusqu'au matin si on le laissait faire, car il ne dort pas.

» La duchesse veut l'emmener aux eaux, il jette les hauts cris; elle songe à le marier, il se brûlera la cervelle : c'est enfin le plus admirable chef-d'œuvre que j'aie vu de ma vie. Un amour rallumé! Ce que c'est que de choisir juste le moment! Je suis jalouse de ce succès, je n'ai jamais pu en avoir un pareil.

» Écrivez-lui maintenant une lettre amicale, dans laquelle vous vous montrerez parfaitement guérie, il prendra le chemin des Petites-Maisons. Nous en rirons bien ensemble. »

Hélas! malgré ses chagrins, je trouvais Gaston plus heureux que moi!

XXXVII

Pèlerinage.

Je remis ma maison sur un pied plus sérieux, je m'occupai davantage de mon intérieur, et je me créai des occupations nouvelles.

Je repris mes pinceaux, je recommençai à chanter, et mes promenades dans mes chères montagnes me rendirent un pen de mes idées d'autrefois.

Je me reposais avec délices. Je restais quelquefois des heures entières assise, sans penser à rien, regardant le ciel, écoutant les oiseaux, vivant de la vie des yeux, des oreilles, de la vie physique, et cachant mon âme, enfin. Cette existence, incompatible avec un cœur ardent et une imagination vive, est, au contraire, le type du beau après les années que je venais de passer.

Je ne demandais à Dieu que de me conserver le désir de la garder toujours.

Il existe au sommet d'un des pics les plus élevés des Vosges un couvent et une chapelle où, chaque année, les pèlerins se rendent en grande dévotion. Ce saint lieu porte, comme un autre beaucoup plus célèbre, le nom de Notre-Dame des Ermites. La population tout entière monte à cette chapelle, afin de demander à la Vierge la guérison de ses maux.

Les êtres découragés sont superstitieux et crédules. En entendant Adrienne raconter les miracles de la sainte image, je me sentis possédée d'un violent désir d'implorer aussi sa protection pour cicatriser les plaies de mon âme.

Je parlai de mon projet à M. et à Mme de Blumemberg; ils s'empressèrent de me dire qu'ils m'accompagneraient. Ernest sourit à ce qu'il appelait mes pratiques espagnoles; il se dispensa du pèlerinage, mais du reste nous laissa absolument libres de nous y rendre.

Nous partîmes donc pour Notre-Dame des Ermites, les uns gais, les autres mélancoliques. Moi, j'étais tour à tour l'une et l'autre. J'allais chercher dans cette solitude une prière plus fervente et l'espoir de la voir exaucée, j'allais, me semblait-il, me rapprocher de Dieu, lui parler sans intermédiaire, en face des merveilles qu'il a créées.

A mesure que nous gravissions, le recueillement me gagnait. Le soleil se couchait majestueux derrière les tours du Hauenlansberg, ses derniers rayons couvraient d'un manteau d'or les prairies autour de l'église. La foule, moins grande que dans la matinée, s'écoulait presque en silence, chacun laissait une prière au pied de cet autel, chacun prononçait un nom chéri, auquel plus d'un souvenir se rattachait sans doute: le cœur se reflétait sur le visage.

Au moment où nous entrions, des voix graves chantaient le *Salve regina*; la chapelle demi-souterraine, éclairée par mille cierges, resplendissait comme un joyau, pendant que les vitraux coloriés, réfléchissant l'astre à son déclin, formaient des mosaïques bizarres sur le pavé de granit.

Nous avançâmes jusqu'au tabernacle, les voix chantaient toujours.

J'aperçus dans un coin sombre une place isolée, je m'en emparai, sans regarder si j'étais suivie, et là je m'agenouillai.

Vous êtes peu croyant, Raoul, vous rirez peut-être de ce que vous allez lire, je ne le saurai pas heureusement, car ce souvenir sacré, fermé dans mon âme comme l'hostie dans le tabernacle, me soutient encore en ce moment et me donne l'espoir d une autre vie.

J'ai toujours cru que Dieu m'aimait, il m'a sauvée tant de fois, il m'a protégée si visiblement! et je ne sais pourquoi, même en accomplissant l'action qu'il a le plus maudite, il me semble que j'obtiendrai grâce devant ses yeux. Il m'a donné une âme généreuse, il a placé en moi des instincts nobles et honnêtes; j'ai dédaigné ces bienfaits, j'ai suivi presque malgré moi-même le sentier de la honte. Le repentir m'est impossible, car le découragement envahit mon cœur de telle sorte, qu'il fait taire jusqu'à la grâce. Que devenir alors?

Quel parti prendre? Celui que j'ai choisi, je n'en vois pas d'autre.

Ce jour que je vous ai dit, j'étais donc agenouillée dans le coin le plus sombre de la crypte, j'essayais de prier, et les mots salutaires n'arrivaient pas jusqu'à mes lèvres : je levai les yeux alors, et j'aperçus la statue de Marie, tenant son fils.

Une femme et un enfant! Symboles touchants de la faiblesse, devenus la force par la volonté de Dieu! appels poétiques aux âmes malheureuses et craintives, qui ne peuvent redouter ni fuir devant une mère embrassant son fils!

Mes yeux se remplirent de larmes; par la volonté spéciale sans doute de la Vierge divine, par l'effet d'un de ses regards, je sentis comme une transformation : le démon garda le silence et demeura vaincu, les adorables extases de ma première communion s'emparèrent encore de moi, ma vie entière se déroula, apportant ses douleurs, ses fautes, ses repentirs et ses rechutes.

Une voix du ciel arriva à mon oreille, et me promit la régénération, si je savais la mériter. J'entendis des paroles d'amour : non pas de cet amour profane et sensuel, instrument de notre perte, mais de cet amour sublime, reconnu, prêché par le Christ sous le nom de charité, de cet amour sans souillure, étendu sur l'humanité entière qui trouve en lui-même sa récompense, qui se renouvelle par ses propres forces, et pour lequel on ne peut craindre ni déception, ni fin. Il a sa source en Dieu et son objet dans tout, il vit dans les autres et par les autres, il ne saurait tromper, puisque le bien est immuable.

J'entrevis le ciel promis, dès ce monde, aux âmes tendres, afin de guérir leurs blessures, et je me crus assez forte pour accepter le dévouement à la place du bonheur tant rêvé.

Je revis les belles images de mon père, de ma mère inconnue, elles me souriaient, et lorsque je me relevai, après une heure de méditation, mon visage offrait une quiétude si parfaite que Wilfrid et Adrienne en demeurèrent frappés.

J'allai vers eux, je leur tendis les mains, je les aurais pressés sur mon cœur si nous eussions été seuls.

— Mes amis, leur dis-je, je suis sauvée, j'ai prié! — Oh!

j'ai tant prié pour vous, moi ! chère Odile, me répondit la douce Adrienne.

Nous couchâmes au couvent, dont Wilfrid connaissait le prieur; on nous établit dans le bâtiment des étrangers, comme aux beaux jours de l'abbaye. Seulement, au lieu de vaisselle plate aux armes de l'abbé, nous dûmes nous contenter de terre vernie; au lieu des mets somptueux envoyés de la cuisine de Sa Révérence, nous mangeâmes les truites du ruisseau et les fruits du jardin.

Nous passâmes trois jours à la montagne, ne pouvant nous lasser de ce spectacle sublime, admirant le lever, le coucher du soleil, dont les accidents ne se ressemblent jamais.

Avant de partir, je laissai une aumône aux bons pères, afin que la Vierge fût longtemps encore servie, et qu'elle conservât ses souliers de vermeil. La première chose que je fis à mon retour chez moi, ce fut de donner ma signature pour la vente de notre hôtel du faubourg Saint-Honoré. M. de Moncabrié n'attendait plus que cela, et l'affaire se conclut sans retard.

Je n'écrivis point à Gaston, je ne voulais ni me jouer de lui, ni rallumer entièrement une passion dont le terme était arrivé.

En vain Mme d'Ormès s'y prit-elle de toutes les manières pour me décider; en vain mon propre cœur me sollicita-t-il sourdement de rappeler mon esclave, je résistai, et cette victoire me confirma plus que jamais la réalité de mon changement.

Mon mari remarqua, malgré son insouciance, combien j'étais différente de moi-même, il m'en railla.

Je rêvais en me promenant, comme autrefois, mais quelle différence ! au lieu de peupler mes châteaux d'espérances, je les remplissais de regrets.

Je me rappelais les beaux jours passés à Blumemberg, dans ma parfaite innocence; je me rappelais Albert de Tonnay et ces premiers aveux d'amour, arrivés par sa voix à mon oreille; je me rappelais ce que je n'étais plus, je me voyais entourée de ruines, sans avoir rien construit à la place. L'âge mûr ap-

prochait, l'âge mûr, ce courrier de la vieillesse, qui marche devant elle afin de lui préparer des gîtes, et qui la loge bien mal lorsque la prévoyance ne l'accompagne pas.

Wilfrid, sans me dire précisément rien de tout cela, me le laissait comprendre, et je n'avais pas besoin d'aileurs qu'on me le rappelât.

Certaines femmes, et des femmes d'esprit même, se font illusion sur leur âge; je n'ai jamais pu m'expliquer cette complaisance. Il me semble, du moins je l'éprouve ainsi, qu'on découvre avant personne les rides et les cheveux blancs. La moindre altération de la peau nous frappe, un pli sur le front, une tache à la joue, tout est vu, tout est deviné, même lorsque ce n'est pas ostensible pour les autres.

Le temps m'a beaucoup épargnée; je sais cependant ce que j'ai perdu et le changement de mes traits. Je ne puis imaginer que toutes ne soient pas comme moi.

Avant l'époque dont je vous parle, ma beauté ne souffrait encore aucune altération; mes larmes respectaient mes paupières, les souffrances ne m'avaient pas brisée entièrement comme aujourd'hui.

Je me surprenais quelquefois me regardant au miroir, et me disant qu'à Paris je paraîtrais toujours la même.

J'apprenais par les correspondances la chute de mes contemporaines : aucune d'elles ne pouvait plus prétendre au sceptre de la mode, et moi je le tiendrais sans doute si je le voulais. Le désir de m'en convaincre commença à poindre derrière les difficultés d'un second hiver à la campagne. Je combattais héroïquement mes vieux ennemis, l'ennui et le besoin d'hommages; je me sentais prête à céder, et c'était déjà beaucoup pour moi d'avoir résisté jusque-là.

Mon caractère s'en ressentit, il se changea encore une fois, bien que je fisse tout au monde pour le cacher. Mon cousin ne perdit pas une seule de mes impressions, il en suivait les progrès avec effroi et il en prévoyait la fin. Il m'observait, je trouvais autour de moi, à chaque pas, des marques de ce soin continuel, je n'avais pas le temps de former un désir, pauvre Wilfrid!

M. de Moncabrié, instruit par ses dernières pertes, restrei-

gnait beaucoup ses dépenses, il y prit goût, et un soupçon d'avarice pénétra jusqu'à lui. Il en est de cette passion comme des autres : aussitôt qu'on lui livre une partie de soi-même, elle s'empare du reste ; en une année, mon mari fut avare et se mit à thésauriser.

Nous marchions donc en un sens inverse, moi, vers un retour au monde, et lui, vers une économie de jour en jour plus stricte.

Je savais cela : cependant je me sentais mourir, et je ne tenais plus au désir de retrouver ces succès, ces enivrements de salon, dont on a tant de peine à se guérir lorsqu'une fois on les a connus. J'essayai quelques tentatives, on les repoussa avec perte.

Mais moi aussi, j'avais mes arguments ; j'avais mes résolutions. Mon père nous maria séparés de biens, ma fortune m'appartenait, je voulais simplement réclamer mes revenus, pour en faire, pendant quelques mois, ce que bon me semblait.

J'ignorais que ce droit même ne m'était pas réservé, que je devais habiter où mon mari trouvait convenable que j'habitasse, et que la liberté d'action n'appartient jamais à une femme mariée sous ce doux et charmant régime inventé par la société.

Je ne me laissai point décourager pourtant, je revins à la charge. Ernest devina mon but, il crut devoir, une bonne fois, couper court à toute réclamation et s'expliquer avec une franchise de maître.

— Il est inutile de prendre tant de détours, je comprends parfaitement ce dont il s'agit. Vous voulez aller à Paris passer l'hiver, n'est-ce pas ? — Oui, mon ami. — Eh bien, ma chère, c'est impossible. — Impossible ? et pourquoi ? — Pourquoi, je n'ai pas assez d'argent à vous donner pour cela. — Il ne m'en faut pas autant que vous pouvez le croire, et, sans vous gêner, mes propres fond suffiront au voyage.

Il se mit à rire.

— A merveille ! rêvez l'indépendance maintenant. Émancipez-vous ! Avez-vous consulté un avocat ? — Eh ! monsieur,



qui songe à cela ! — Moi, j'y songe pour vous; je vous prie de n'y pas manquer, afin de bien vous convaincre que vous ne pouvez disposer de rien sans mon autorisation, toute séparée de biens que vous êtes, et que vous devez habiter le domicile conjugal, à moins de demander une séparation de corps; pourtant, et peut-être avez-vous mis cette clause dans votre code de liberté... — Il ne s'agit nullement de droit, monsieur, mais de complaisance, et je ne vois pas ce que vous voulez faire de moi ici; depuis bien des années, que sommes-nous l'un pour l'autre, grâce à vous? Je ne vous ferai pas de reproches, Dieu m'en garde ! mais puisque vous nous avez rendus presque étrangers, au moins ne nous tourmentons pas mutuellement, jouissons des priviléges de l'indifférence. — Ni moi non plus, Odile, je ne vous ferai pas de reproches, et peut-être si nous commencions, les suites en seraient-elles graves. Vous m'avez toujours méconnu, vous avez méconnu surtout mon affection pour vous. Je vous aime, je vous aime sincèrement, et je n'accepterai jamais de vous à moi le mot d'indifférence, car vous m'aimez aussi. Non, nous nous sommes plus nécessaires que vous ne le pensez, nous sommes également nécessaires à nos intérêts ici, à nos paysans, à votre cousin, à vos malades que vous soignez fant. Je vous l'avais bien dit que cela ne durerait pas, Odile ! Savez-vous qu'il est effrayant de penser combien vos impressions changent ! — Vous le croyez, monsieur, je suis la même cependant. — Non, vous n'êtes pas la même. Vous voulez Paris avec rage et vous aviez Paris en horreur. Vous vous trouviez heureuse au milieu de nous, et vous vous ennuyez. Mais qu'iriez-vous faire à Paris? Vous n'avez plus de maison; pour en trouver, en arranger une comme la vôtre, il faudrait des mois, des années peut-être, et en attendant vous mettrez-vous en garni comme un étudiant? Vous n'y resteriez pas deux jours. — Je sais un hôte à vendre, qui nous conviendrait parfaitement. Je me charge d'avoir en quelques semaines un mobilier aussi beau que l'autre, rien n'est plus facile. — Et avec quoi? — L'argent ne vous manque pas, je le sais; vous en gagnez énormément et cette terre en rapporte beaucoup. — J'en ai besoin pour des choses plus utiles. — Eh bien, monsieur, je vendrai mes dia-

mants. — Vous! allons donc, vous résoudre à vous montrer sans entendre les imbéciles dire autour de vous : « C'est la belle Mme de Moncabrié! elle a pour plusieurs millions de pierreries! » — Il est très-facile de le faire sans qu'on s'en aperçoive, sans que vous en sachiez rien vous-même, on copie si admirablement en faux! — Ma chère amie, alors réalisons ces immenses valeurs et augmentons nos possessions territoriales, cela rapporte. — Oh! Ernest, qu'êtes-vous devenu? — Un homme qui réfléchit, qui pense à l'avenir, qui se fait sérieux, il en est temps. Que diriez-vous en apprenant que j'ai envoyé hier ma démission au club? — Je dirais que vous n'avez pas pu faire cela, mon ami. — Je l'ai fait pourtant, et avec plaisir. Je dépensais là trop d'argent inutile, et puis à quoi bon rester au Jockey lorsqu'on habite Blumemberg? — Vous vous sentez décidé à y demeurer toujours? — Parfaitement, sauf quelques voyages d'affaires ou d'agrément. Ce pays me plaît, on y vit bien, on y possède une chasse superbe, de bons voisins; on y est considéré; que vous faut-il de plus? — Mon Dieu, monsieur, vous me pousserez à bout. — Ah çà! Odile, raisonnons. Que voulez-vous? vous amuser; c'est facile. Donner des fêtes, des bals, jouer la comédie, je ne vous en empêche pas, pourvu que vous n'engagiez pas toute la province et que cela ne coûte pas trop cher. — Je ne veux point de fêtes, je ne veux point de bals, je veux partir, et si vous m'aimiez, ainsi que vous le prétendiez tout à l'heure, vous ne vous y opposeriez pas. Je déperis ici. — Encore une fois, c'est impossible. Si vous étiez une femme comme une autre, à vous satisfaire d'un train modeste, il y aurait peut-être moyen; mais vous qui ne comptez jamais, à qui il faudrait un argentier, à la mode de nos aïeux! — Eh bien, monsieur, laissez-moi aller, je me contenterai d'une modique pension. — Laquelle? — Que sais-je, moi? le quart de ce que nous dépensions ensemble. — Je le crois bien, cent mille francs! — Est-ce trop? alors soixante, cinquante, ce que vous voudrez. Que j'aie une maison décente, une toilette présentable, ma voiture, mes gens, mes loges. Je ne recevrai pas, je vous le promets. — Admirable! vous me parlez là d'un luxe fou. — Non pas, je vous le jure, le nécessaire. — Votre *nécessaire* devient rui-

neux, ma chère amie. — J'ai toujours vécu ainsi, monsieur, et avec la fortune que je vous ai apportée... — Cela est certain. Vous tenez donc absolument à me quitter ? — Venez avec moi, alors je serai doublement heureuse. — Quant à cela, je dis bien formellement non. Pour vous, voici mes conditions : je vous donne vingt mille francs qui devront vous défrayer de tout pendant votre séjour à Paris. Je ne me mêlerai de rien, vous arrangerez les choses comme elles vous plairont, cela ne me regarde pas ; vous emmènerez vos domestiques, vous les choisirez à votre goût, c'est votre affaire et non la mienne. Voyez si cela vous convient, c'est à prendre ou à laisser. — Vingt mille francs. — Sans doute, vingt mille francs pour quatre mois, cinq mille francs pour trente jours, c'est bien joli, ce me semble. Vous pouvez avoir un appartement délicieux, tout meublé de velours d'Utrecht ou de damas de laine, des tapis d'Aubusson et des rideaux de mousseline ; qu'est-ce que vous voulez de mieux ? Puis, un bon remise au mois, avec chevaux de jour et chevaux de nuit ; que sais-je encore ? Un cordon bleu du second ordre, un quart de loge à l'Opéra et un autre aux Italiens.

Je quittai la place, je n'y tenais plus.

XXXVIII

Certes, mon mari avait raison, et cinq mille francs par mois à dépenser, pour une femme seule, suffisaient bien et au delà ; mais pour moi, c'était la misère.

Accoutumée à un luxe effréné, à satisfaire mes fantaisies, à dominer par ma fortune cette société parisienne qui me traitait en enfant gâtée, je ne supportais pas l'idée de vivre en me refusant quelque chose ; aussi passai-je la nuit à chercher un moyen de tout accorder.

M. de Moncabrié ne revenait jamais sur une décision prise, il ne fallait pas penser à obtenir davantage, mais seulement à trouver ailleurs ce qu'il me refusait. Certes, j'avais des amis. Obligés par moi au moment de mon opulence, seraient-ils reconnaissants ? Il fallait essayer.

Cette humiliation m'excitait contre mon mari à un point dont vous ne pouvez vous faire une idée. Je lui en voulais de la nécessité où ce que j'appelais son caprice me réduisait.

Le démon m'envoya une idée par laquelle je crus mettre un terme à toutes les difficultés.

— Bah! acceptons toujours, j'irai tant qu'il y aura moyen, après je ferai des dettes, il faudra qu'il les paye.

Rien ne ressemble à la figure de mon mari lorsque je lui dis, le lendemain, que, réflexions faites, j'acceptais sa proposition, et que je partirais pour Paris le mois suivant.

En apprenant cette nouvelle, M. et Mme de Blumemberg se regardèrent tristement. Ces bons amis pleuraient sur moi à chaque nouvelle erreur, comme les anges placés près du tombeau de Lazare pleuraient sur lui.

Je ne sais si je vous ai bien initié aux mouvements de mon cœur, si vous avez compris ce combat perpétuel d'une nature foncièrement généreuse, avec une soif de plaisirs et d'adorations que rien ne peut éteindre.

Avez-vous assisté à la dégradation insensible de mon cœur? Avez-vous s'envoler l'une après l'autre les belles vertus de la femme pour faire place au besoin d'émotions sans cesse renaissantes? L'ennui, mon adversaire le plus redoutable, me vainquait pour la troisième fois; il triomphait de mes résolutions, de mon amour-propre, des seules affections vraies de mon âme. Il me ramenait presque de force au milieu de ce monde qui m'avait égarée, et dont, malgré cela, à cause de cela peut-être, j'avais besoin pour vivre.

Depuis lors, je ne pensai qu'à mon départ, fixé aux premiers jours de décembre; il me fallait le temps de m'établir avant que le moment des fêtes arrivât.

— Quand reviendrez-vous, Odile? me demanda un jour Wilfrid, en me regardant tristement préparer mes bijoux. — Je ne sais, mon ami; pas avant le printemps, sans doute, peut-être même plus tard. — Vous m'écrirez, n'est-ce pas, et un peu plus longuement? Je ne reçois de vous que des billets parlant de la santé de votre corps, mais non de celle de votre âme. Pourquoi ne me dites-vous pas tout, ma cousine? Pour-

quoi avez-vous peur de moi, pourquoi me cacher quelque chose encore? — Parce que je n'ose pas être moi avec vous, Wilfrid; je suis trop différente de cette Odile tant aimée par vous dans notre enfance, de ce que je vous avais promis d'être, j'en rougis. — Pauvre chère égarée, répliqua-t-il en me baisant la main, ne rougissez jamais devant votre frère; il n'y a dans son cœur qu'indulgence et miséricorde.

L'ABIME.

—

XXXIX

Nouveau Personnage.

A chacun de mes départs il m'en disait autant, et chaque fois je laissais sans effet ses touchantes prières.

Un matin, nous nous promenions sur une des terrasses dominant la route, et nous vîmes approcher du château un phaéton de la meilleure tenue anglaise, attelé de quatre chevaux menés par des jockeys, pendant que deux courriers galonnés sur toutes les coutures le précédaient.

Nous nous demandâmes qui ce pouvait être, personne dans le voisinage n'affichait d'équipages aussi brillants et aussi bien tenus, et une pareille voiture, sans malle, sans paquets apparents, ne pouvait arriver de loin.

— Six domestiques, six chevaux, répétait mon mari, et quels chevaux! regardez, Odile! Serait-ce quelque Anglais

appelé ici par la réputation de vos charmes, un prince russe amoureux, un général en tournée! Voyons!

C'était, mon enfant, le comte de Cerly, un de nos parents. Émigré à la Révolution tout enfant, il resta longtemps dans l'Inde, où il amassa des richesses fabuleuses. Son apparence était grave; il m'aborda avec une bonne grâce un peu étrangère, mais distinguée, qui sentait l'homme de goût.

Ses chevaux restaient attelés et annonçaient une visite de cérémonie.

Nous insistâmes pour le garder à dîner, et même pour qu'il nous donnât quelques jours. Il y comptait, mais la quintessence raffinée de son éducation anglaise ne permettait pas que rien dans sa personne ni dans ses dispositions visibles en donnât le soupçon.

Il se fit prier juste au point convenable, et finit par me demander la permission de faire conduire ses gens au tournebride.

Tout cela s'éxécuta sans hésitation, sans gaucherie; pendant qu'il donnait ses ordres à ses piqueurs, mon mari me dit tout bas :

— Allons! le nabab sait vivre et bien vivre; tant mieux!

Trop heureuse d'avoir l'occasion de faire une toilette pour la laisser échapper, je descendis à sept heures, parée avec rien, mais parée de bon goût; je trouvai mon cousin (il était notre cousin aussi) dans une tenue irréprochable de fashion britannique, je ne puis rien dire de plus exquis.

Nous lui fîmes raconter mille choses, ses voyages, ses campagnes indiennes, ses chasses, que sais-je? tout ce que sa mémoire put lui fournir, et il racontait à merveille.

— Et n'êtes-vous jamais venu en ce pays? demanda mon mari. — Dans mon enfance seulement, au moment de la mort de mon malheureux père. De vieux papiers, dans lesquels j'ai trouvé un testament de ma grand'mère, m'ont attiré ici. Ce testament impose aux aînés de notre nom une obligation ignorée par moi jusqu'aujour où je suis venu la remplir. —Quelque

legs sans doute ? — Non, un pèlerinage et un don à Notre-Dame des Ermites. — Et vous y avez été ? — Sans doute, j'ai grand respect pour les relations de famille.

La soirée se passa, et aussi la semaine que nous consacra le comte ; nous acquîmes chaque jour plus sûrement la certitude de son mérite. C'était un homme de cœur dans toute la force du mot.

Il se lia avec nous fort promptement, comme on se lie à la campagne, lorsqu'on ne se quitte pas du matin au soir. Il plut également à Wilfrid, succès plus difficile encore. On parla devant lui de mon voyage projeté.

— Quoi ! madame, vous allez à Paris ? — Oui, monsieur, dans quelques semaines. — Et moi aussi, j'y passerai l'hiver. — Mais, dit M. de Moncabrié, monsieur est votre parent, Odile, vous allez rester seule, je ne saurais mieux vous recommander qu'à lui.

Le comte s'inclina sans répondre ; cette circonstance me frappa d'autant plus, qu'il détourna presque immédiatement la conversation, par une question inattendue et indifférente. Wilfrid le remarqua comme moi, il me le dit plus tard.

Le comte avait été fort beau : une blessure, reçue auprès de l'œil, le défigurait un peu. Sa taille était restée admirable, il ne l'ignorait pas, et mettait un soin extrême à la faire valoir, sans affectation toutefois.

Lorsque la jeunesse nous échappe, nous cherchons à la retenir, et nous n'en sentons bien véritablement le prix qu'alors. Il en est de même de toutes les choses de ce monde, de l'amour, de l'amitié même. Ce que nous perdons nous paraît plus désirable que ce qu'on nous offre ; aussi faut-il apprendre avant tout à se faire regretter.

C'est justement ce que fit M. de Cerly, il partit à propos.

On ne tarit point à Blumemberg sur ses louanges ; Wilfrid même, le sage Wilfrid, se laissait presque gagner par l'exagération. Je parlais moins et je sentais probablement plus que les autres.

Le comte m'aimait, je n'en pouvais douter. Accoutumée à trouver l'amour sous mes pas, je n'y prenais pas garde d'or-

dinaire ; cette fois j'y songeais, et j'y songeais, il faut bien le dire, avec mon amour-propre.

Vous avez vu luire pour le prince la dernière étincelle de mon cœur, elle ne devait plus se rallumer.

Oh ! misérable état ! ô douloureuse et pénible inquiétude ! celui qui vous a connue ne peut plus espérer de repos, car rien ne vous apaisera, car ce gouffre ne se comble pas, bien qu'il engloutisse les larmes et le sang de notre cœur. Il n'y a de terme que la mort.

Je continuais mes préparatifs, j'avais écrit à la baronne de me chercher un appartement convenable, et je lui demandais d'y venir avec moi, ce qu'elle se garda de refuser.

Je ne me faisais aucune illusion sur cette femme, et néanmoins je ne pouvais me passer d'elle un instant à Paris. Elle avait sur moi un immense avantage, elle flattait mes mauvaises passions, les plus honteuses, et par conséquent les plus difficiles à satisfaire par les louanges. Tant de gens en ce monde n'ont d'autre pouvoir que le mal qu'ils font !

La réponse de Mme d'Ormès me donnait des détails sur bien des personnes dont il est question dans ce récit. Presque tous devaient se réunir à Paris. Gunther même reprenait sa place à l'ambassade d'Autriche. J'aurais beaucoup à rougir au milieu des anneaux brisés de ma déplorable chaîne. Mon front n'était point à l'abri de la honte, je n'avais point franchi le dernier pas.

Richard m'attendait avec impatience, il m'aimait réellement, lui, d'une affection impérissable ; en reconnaissant ses torts, il se les pardonnait, l'effort le plus difficile qu'une âme humaine puisse faire, je vous l'ai déjà dit.

J'ai vu je ne sais quel vaudeville où se trouve ce mot profond, ce mot qui n'a pas été assez remarqué, d'un mauvais sujet offrant sa main à un honnête homme après une brouille :

— Si j'ai eu des torts, je les oublie ! dit-il.

Retenez bien cette vérité, mon cher Raoul, pour le reste de votre existence.

Enfin le jour du départ arriva.

Le marquis me donna ma dormeuse, comme à l'ordinaire ;

je n'emmenais que ma femme de chambre et André; je n'avais même pas de courrier!

Au moment de monter en voiture, Adrienne m'amena tous ses enfants et ma filleule, laquelle, par un hasard étrange, me ressemblait véritablement. J'éprouvai une vive émotion en l'embrassant, les larmes m'en vinrent aux yeux, je fus sur le point de renoncer à mon dessein.

Le rire infernal se fit entendre :

— Est-ce que tu n'en serais pas au désespoir demain? Est-ce que les seules, les véritables joies de ta vie, le monde et ses plaisirs, ne t'attendent pas à Paris? Non, malheureuse, tu ne peux rester; toi aussi tu es maudite; à toi aussi l'ange exterminateur répète : « Marche! marche! » — Amusez-vous bien, Odile, disait mon mari pendant ce temps-là; écrivez-nous tout ce qui se passera. J'irai peut-être vous rejoindre si l'hiver en vaut la peine, et alors je vous mènerais le reste de nos gens. N'y comptez pas, pourtant; faites comme si je devais rester ici. — Oui, oui, répondai-je, sans même comprendre ce que je disais. — Adieu, Odile, reprenaient Adrienne et Wilfrid, que Dieu vous garde! — Ayez bien soin de ma petite filleule, mes amis; dites-lui de m'aimer, ce sera ma fille.

Les postillons firent claquer leurs fouets, la voiture s'ébranla, je partis.

De ce jour commencèrent les véritables malheurs, les plus grandes hontes de ma vie; jusque-là j'avais pu conserver une illusion de cœur, je rêvais encore un avenir de repentir possible; après il ne me resta plus qu'une porte ouverte, le désespoir.

Ma voiture relayait à Sainte-Marie aux Mines, le soir, par un beau soleil couchant; je m'amusais à examiner les paysans qui m'entouraient avec leur curiosité ordinaire. Je trouvais cependant le débat fort long entre André et le maître de poste, je les vis sortir ensemble de l'écurie.

— Madame sera forcée d'attendre ici quelques instants, me dit mon valet de chambre, il n'y a pas de chevaux. — Pas de chevaux à Sainte-Marie aux Mines! tu ne sais ce que tu dis; André. — Ils sont partis avec des berlines, avec la diligence

et la malle-poste ; ceux qui restent sont retenus par un courrier qui vient de passer à l'instant. — Et combien y en a-t-il? — Douze, madame la marquise. — C'est donc un prince qui voyage ? — C'est M. le comte de Cerly, il a trois voitures. — Le comte ! je vais l'attendre alors, je suis sûr qu'il m'en cédera au moins pour la mienne.

Quelques instants après, un tourbillon de poussière annonça l'arrivée du *nabab*.

Il reconnut mes armes sur la portière, et sautant vivement à terre, il vint à moi.

— Serais-je assez heureux pour vous servir en quelque chose, madame? me demanda-t-il avec sa courtoisie ordinaire. — Vous pouvez me tirer d'ici, monsieur, si cela ne vous dérange pas trop. Je suis sans chevaux, grâce à votre magnificence royale. — Tous sont à vous, madame, et mes voitures également.

Il donna ordre qu'on attelât sa calèche et la mienne.

— Nos gens attendront ensemble, si vous me le permettez. — Mais, monsieur, je ne puis souffrir cela, vous en seriez privé, ils ne nous rejoindront pas. — Ils nous rejoindront, je vous assure, ma belle cousine, et tenez, un de mes domestiques est déjà parti pour rattraper mon courrier, afin qu'il commande vos chevaux avec les miens, avant si c'est possible; vous me permettrez bien cette petite liberté?

Que vous dirais-je, mon enfant? nous fîmes toute la route ensemble.

Lorsque nous arrivâmes à Paris, il était convenu que nous habiterions la même maison, s'il y avait moyen, et que, dans tous les cas, nous nous verrions le plus souvent possible. Hélas ! hélas ! où allais-je?...

XL

La maison où la baronne avait choisi notre appartement, une des plus belles de Paris, en renfermait un autre, infiniment plus magnifique, qui ne convenait plus à ma position, et que M. de Cerly arrêta. Il s'y installa promptement.

Mon ami, je portais avec moi une sorte de malédiction, depuis que j'étais déchue. Toutes les natures élevées se laissaient prendre à ce parfum qu'exhalait mon cœur, fumant sur ses ruines, et s'attachaient à moi comme si je le méritais encore. Le comte n'y échappa point.

Je savais que m'aimer, c'était se résigner au martyre, puisque je ne pouvais plus rendre ce qu'on me donnait, puisque désormais, semblable au vampire de la Fable, je ne pouvais que boire peu à peu la vie des autres et les rejeter, après en avoir fait des cadavres, comme moi.

Quelle triste condition que de se rappeler surtout ce qu'on a été ! On devrait, en se transformant ainsi, perdre le souvenir ; mais ce serait aussi perdre le remords, et Dieu a imposé le remords à ceux qui sont coupables pour les amener au repentir.

Les premiers jours de mon arrivée, je n'eus ni le temps de penser, ni celui de descendre en moi-même. Je reçus mille visites, je fis des emplettes, je m'établis de mon mieux dans ce que j'appelais mon logis de garçon, et je repris enfin la vie de Paris, un peu oubliée dans ma longue solitude ; elle produisit son effet ordinaire d'étourdissement. Après les débuts indispensables, je commençai à me reconnaître, à me rendre compte, et le malaise arriva.

D'abord, cette maison, commune avec d'autres locataires, me devint parfaitement désagréable. Le bruit de la rue m'empêcha de dormir le matin et de m'entendre dans la journée. Au lieu de la belle pelouse de mon jardin aux Champs-Élysées, de ces grands arbres verts me représentant le printemps au mois de janvier, je n'avais en perspective que des murs noirs et des pavés crottés. Au lieu de ma délicieuse serre, pleine de fleurs rares et odorantes, il fallut me contenter de jardinières où se fanaient les camélias, où mouraient les roses et les tubéreuses, faute d'air et de soins.

J'eus envie de monter à cheval ; on m'amena une bête demi-sang, valant une centaine de louis, et qu'on me louait au mois ; je m'en servis deux fois ; elle n'avait ni ardeur ni courage : je la renvoyai. J'allai chez Crémieux, et je me laissai séduire par une admirable jument anglaise de la race la plus

pure; je la payai, *bon marché*, cinq mille francs, un quart de mon trésor.

Ce n'était pas tout : il fallait encore le cheval de suite; il le fallait, sinon aussi beau, du moins digne de son *chef :* deux mille francs y passèrent. Quelques arrangements indispensables à mon appartement, des portes qui ne fermaient pas juste, des rideaux trop simples, des lits détestables, de mauvais fauteuils, une batterie de cuisine trop peu considérable, des tapis trop plats, tout cela dépensa bien un millier d'écus. Ajoutez-y la toilette, une douzaine de robes, tant du soir que du matin, le remontage de quelques bijoux, l'achat de plusieurs autres, qu'une femme telle que moi ne pouvait se dispenser d'avoir; les fantaisies à la mode, les chapeaux de mademoiselle Baudran, les essences, les bagatelles *nécessaires*, un peu de linge, quelques mètres de dentelle mon loyer payé d'avance pour trois mois, mes loges à l'Opéra et aux Italiens, une livrée neuve à mes gens (et quelle livrée! la plus simple possible); il en résulta qu'après les premières semaines, en fouillant dans mon secrétaire, je n'y trouvai plus que sept ou huit cents francs, enfin, la misère!

Je me laissai tomber sur un fauteuil, je n'en pouvais revenir. Où avait passé cet argent?

Je n'avais acheté que le nécessaire, en me privant de mille choses; comment donc! je vivais de privations. Pas un dîner, pas la moindre soirée! pas même une matinée dansante! J'acceptais une cuisinière des plus communes, un remise et un logement garni!

Mon amour-propre souffrait chaque jour en rencontrant ces femmes que j'éclaboussais autrefois, et qui *coupaient* fièrement, dans leurs voitures armoriées, mon modeste équipage. Je n'allais ni au bois de Boulogne, ni aux Champs-Élysées; il m'eût fallu accepter une place d'une de mes amies, moi qui naguère attirais tous les regards par ma toilette splendide et mes attelages magnifiques.

Ces piqûres continuelles faites à ma vanité finirent par produire une plaie très-douloureuse. Mme d'Ormès s'en moquait incessamment; elle raillait ma misère au milieu du luxe, et me répétait toute la journée :

— C'est votre faute !

Ce jour terrible où je découvris la fin de ma caisse, je courus à elle, et je lui confiai mon embarras.

— Je vous l'ai dit cent fois, c'est votre faute. — Ma faute, sans doute, il fallait économiser. — Ce n'est pas cela. — Quoi donc alors ? — Il fallait vous faire donner par votre mari une somme suffisante. Vous avez apporté près de cent mille écus de rente, il gagne plus que cela, il a ensuite sa fortune personnelle, vous n'avez pas d'enfants, pas même de neveux, il se fait avare, et il vous refuse le *nécessaire*; oh ! c'est criant ! — Mais à Blumemberg j'ai tout ce qu'il me faut. — Sans doute, et l'ennui par-dessus le marché. Eh bien, retournez-y, à Blumemberg. — Non certainement. — Alors, que comptez-vous faire ? — Que sais-je ! lui écrire ce qui m'arrive, lui demander de l'argent. — A Ernest ? — Mais oui. — Vous ne le connaissez donc plus ? Vous oubliez qu'il ne cède jamais ? — C'est vrai ! — Il vous a compté vingt mille francs pour quatre mois, en vous assurant que vous n'en auriez pas davantage. Eh bien, ce sera tout, quoi que vous fassiez. Il vous *ordonnera* de le rejoindre en apprenant votre détresse, et vous serez forcée d'obéir. — Que devenir alors ? — Faites des dettes. — C'est facile à dire, il faut au moins de quoi mener ma maison, payer mes gens, etc. — Je vous donnerais bien un conseil, mais vous ne le suivriez pas. — Lequel ? — Non, c'est inutile, vous dis-je, vous ne le suivrez pas. — Peut-être. — Et vous vous révolterez contre moi, vous crierez à l'infamie ! — Non, non, cent fois non ! — A votre place, je ne dirais pas un mot à mon mari, j'appellerais le comte de Cerly, *mon cousin* (elle appuya beaucoup sur ce mot), je lui raconterais ce qui se passe, et je lui demanderais franchement de venir à mon secours. — Elise, vous perdez la tête ! — Vous deviez parler ainsi ; pourtant je vous indique le seul moyen de vous tirer d'embarras. — M. de Cerly est amoureux de moi ! — Je le sais. — Est-ce que vous ne sentez pas ce que cette démarche aurait d'avilissant ? — Je sens ce que vous sentez, mais je ne vois pas pourquoi. — Il y a des moments, ma chère, où vous me faites rougir. — Remarquez, je vous prie, que ces moments-là ne durent pas et que vous finissez par vous rendre à mon avis. — Il n'en sera pas

de même de celui-ci. — Alors retournez à Blumemberg. — Élise, vous prenez plaisir à me tourmenter. — Ma chère, je vous dis toujours la vérité, vous êtes forcée de le reconnaître. — Quoi! cet homme qui m'aime, lui confier ma position! lui dire : Prêtez-moi à l'insu de mon mari; n'est-ce pas lui dire : Donnez-moi! — Pas du tout. Vous avez votre fortune vous sera facile de rendre, ne fût-ce que petit à petit; vous ferez des économies à Blumemberg sur votre pension. — Des économies sur une pension de douze mille francs pour en payer peut-être... — Peut-être cent mille, c'est possible. Alors vous vendrez une ferme, vous êtes séparée de biens. D'ailleurs, votre créancier ne vous pressera pas, il peut attendre. Un nabab! Qu'est-ce que cette somme pour lui? une bagatelle, le prix d'une fantaisie, d'un magot, d'une bague. Il en jetterait vingt fois autant pour un de vos sourires. — Ma cousine, répliquai-je en me levant indignée, ne me parlez plus ainsi, ou toute mon amitié ne suffira pas à vous servir d'excuse. — Ma chère Odile, répondit-elle avec un sourire moqueur, je vais chercher un appartement séparé.

Elle me laissa seule; je réflechis. Malgré moi, les idées qu'elle avait fait naître me poursuivaient. Je les chassais, elles reparaissaient néanmoins. Mais, forte encore contre une pareille tentation, je cherchai les moyens de m'y soustraire, et je crus en avoir trouvé un.

Vous le savez, mes pierreries sont royales. M. de Moncabrié m'interdisait de les vendre, je ne le pouvais sans son consentement; je pouvais les engager, en engager du moins une partie; il m'en resterait assez pour éclipser tout le monde. Je sautai de joie, j'étais sauvée!

Je fis venir un de nos grands et riches bijoutiers, et, après lui avoir demandé un secret absolu, je m'informai de ce qu'il me prêterait sur les bijoux que je lui montrais. Il les examina, les tourna, les retourna dans tous les sens, et m'offrit cinquante mille francs de ce qui en valait bien quatre cent mille, et encore au nom d'un autre, car, pour lui, il ne faisait jamais d'affaires semblables; il les abandonnait aux usuriers.

Cinquante mille francs! Je crus voir couler le Pactole dans

ma chambre; j'acceptai les yeux fermés, et le lendemain il m'apporta la somme. Au moment de lui remettre mes diamants, je me sentis le cœur serré; pour la première fois je recourais à ces expédients, abandonnés d'habitude aux nécessiteux. La couronne de marquise, qui joua un rôle dans ma liaison avec le prince, eut grande peine à sortir de mes mains. Ce dernier souvenir de cœur me brûlait; il me semblait voir briser en même temps le dernier anneau m'attachant à quelque chose d'honorable; je devinais un gouffre béant ouvert devant moi, et ces écrins me faisaient l'effet de la pierre attachée au cou du noyé pour l'attirer au fond.

Quand le juif fut parti, je restai en contemplation en face des billets de banque. Je ne les voyais pas, et pourtant je les regardais. Élise entra en ce moment.

— Miséricorde! s'écria-t-elle, avez-vous dévalisé le Trésor? — Non, ma chère. — Alors, vous avez suivi mon conseil? — Pas davantage. — Le marquis a envoyé cet argent. Le tigre s'est humanisé! — Encore moins. — C'est un emprunt, je suppose, un emprunt à quelque homme d'affaires, qui vous prend des intérêts fous, tandis que... — Ma chère baronne, vous n'en saurez pas davantage. — Oh! si je le voulais bien! — Si vous le vouliez, vous n'en sauriez pas plus. C'est un secret. — Je me garderai d'y penser, alors, et je m'incline devant votre haute sagesse. — Vous n'avez jamais vu une femme plus heureuse; délivrée de ces tourments, quelle joie! — Que faisons-nous maintenant? — Ma chère, je voudrais quitter cette maison; je ne saurais vous dire combien je m'y déplais. — Et moi de même. Ce bruit odieux et ces vilains murs en face donnent le spleen; jamais de soleil ni d'air, c'est pour y mourir. — Cherchons-en une autre. — Cela se rencontre à merveille. Ce pauvre comte me disait hier en avoir visité une délicieuse au faubourg Saint-Honoré, que vous aimez tant. Il y a un grand jardin; on la louerait meublée, mais d'une manière insuffisante. Allons la voir. — Tout de suite. — Admirez ce cher M. de Cerly! il se trouve malheureux comme les pierres sous ces lambris dorés en dérempe, et il reste pour ne pas fuir les lieux

Embellis par les pas, éclairés par les yeux...

de votre beauté. Si vos yeux éclairent son appartement, ils devraient bien aussi éclairer le nôtre. — Partons-nous? demandai-je en riant. — Je vais faire prévenir *Amadis*, afin qu'il nous serve de guide; il sera si reconnaissant! Mon Dieu, que je plains les innocentes créatures qui aiment de bonne foi! Pour elles, la moindre chose est un bonheur, mais elles ont bien plus de chagrins encore. Nous avons pourtant été comme cela, Odile!

Cette femme avait un cynisme auquel je ne parviendrai jamais. Elle déversait avec le même sang-froid le sarcasme sur le passé et le mépris sur le présent. On ne pouvait dire plus de mal d'elle-même qu'elle n'en éparpillait autour d'elle; et, malgré cela, il y avait dans son esprit un charme si puissant, dans ses manières une attraction si irrésistible, qu'on l'aimait quand même. Je l'ai écrit déjà : sans être absolument mauvaise, elle était corrompue. Quelques femmes réunissent les deux *qualités*, alors ce sont des monstres. J'en ai connu une en ma vie : elle ne reculait devant rien : ni débauches, quelque avilissantes qu'elles fussent, ni méchancetés les plus cruelles; elle n'y regardait pas quand il s'agissait de ses passions. Calomnies, mensonges, bassesses, tout lui semblait bon, et, au milieu de tout cela, elle conservait une quiétude inaltérable. Son hypocrisie, son ingratitude, son envie perpétuelle, elle cachait tout sous un sourire. Mme de Sévigné dit quelque part : « Il y a des femmes qu'on devrait assommer à frais communs. » Celle-là en est une et il y en a bien d'autres encore ainsi.

XLI

Complot.

Nous partîmes pour notre excursion du faubourg Saint-Honoré. L'hôtel était ravissant, non pas grand et magnifique comme le mien, mais plus joli, plus agréable. Bâti à deux étages, le rez-de-chaussée me suffisait.

— Que disiez-vous donc, Élise? Ces meubles sont parfaits, on y a même le superflu, je ne trouve rien à ajouter. — Je ne sais, le comte m'avait parlé autrement. — Je conçois que pour un nabab ce sera mesquin peut-être, mais pour moi, je ne désire rien de plus. Et le prix? — Une modicité fabuleuse, une bagatelle. — Encore?

On me le dit, je me récriai, c'était pour rien en effet.

— Il faut l'arrêter tout de suite, répliquai-je vivement. Cependant j'ai payé trois mois d'avance là-bas. — Madame, interrompit le comte, voulez-vous me permettre d'habiter le premier étage? — Comment donc! j'en serai charmée. — Alors ne vous préoccupez pas de votre logement actuel. Je sous-loue le mien à un de mes amis des Indes, il a une nombreuse famille, et il sera très-heureux d'y joindre le vôtre. — Voilà le marché conclu et nous vivrons ici dans un petit paradis. Je ne pourrai pas recevoir Paris entier, comme avant, mais au moins quelques réunions d'amis, quelques dîners, quelques soupers. — C'est charmant. — Et puis plus de bruit, plus de vilaine rue! — A la porte des promenades. — Tout est au mieux. — Et nous ne serons que nous, pas de voisins insupportables. — Si je vous gêne, ma chère cousine, vous n'avez qu'à le dire, je me retirerai, en laissant l'appartement à votre disposition. — Mon cousin, n'êtes-vous pas mon chevalier?

Trois jours après, je m'installai dans le charmant hôtel, j'achetai quatre beaux chevaux de carrosse, je repris presque mon train d'autrefois; le monde affluait à ma porte, j'oubliais mes ennuis et je me croyais de nouveau maîtresse d'une fortune inépuisable.

Mme d'Ormès me donnait de temps en temps quelques conseils d'économie, elle les donnait de bonne foi, comme elle donnait les autres. Cette femme n'avait pas la moindre hypocrisie, et c'était chose curieuse que de voir avec quelle impartialité elle distribuait le bien et le mal, suivant son impression. Ces natures prime-sautières sont les plus dangereuses, parce qu'on les croit.

M. de Cerly m'accablait de soins attentifs. Je n'avais pas le temps de former mes désirs, ils étaient tous prévus. Les plus

belles fleurs m'entouraient. Mon cousin contentait cette folie ruineuse, une de mes plus chéries; il courait les pépiniéristes et les horticulteurs afin de me rapporter de nouvelles raretés.

Nous partagions le jardin et la serre, il paraissait tout simple qu'il les ornât sans que j'eusse le droit de l'en empêcher. Il devenait tout simple aussi que dans mon appartement je misse en évidence ces magnifiques produits de nos efforts réunis. Ni moi, ni personne, ne pensait à le trouver mauvais. Et puis le comte était si riche!

Jusque-là, pourtant, il ne m'offrait rien que des fleurs et ces bagatelles qu'une femme accepte des hommes de sa société et qu'elle leur rend en politesses.

Un jour, en rentrant de l'Opéra, on me remit une lettre par laquelle un M. Gamer me demandait un instant d'entretien, ajoutant que c'était pour une affaire à moi personnelle et fort intéressante. Il devait venir chercher la réponse le lendemain. Je lui fis donner l'adresse de mon notaire, il m'écrivit de nouveau qu'il n'acceptait point d'intermédiaire, qu'il désirait parler à moi seule, que du reste il venait de la part du baron Gunther de Stermann et que ce nom devait me faire tout comprendre.

Gunther avait de nouveau quitté la France; je ne savais ce qu'il pouvait me vouloir; mais enfin, dans le doute, je donnai ordre d'introduire son messager aussitôt qu'il se présenterait.

Il arriva vers les deux heures. Le premier regard jeté sur lui m'apprit que ce n'était point un homme de bonne compagnie; dès lors, et pour ainsi dire à mon insu, je me tins en garde; je hais les gens mal élevés, il n'y a rien de bon à gagner avec eux.

— C'est bien à madame la marquise de Moncabrié que j'ai l'honneur de parler? me dit cet étranger, doué d'un terrible accent *tedesco*. — Oui, monsieur. Que puis-je faire pour M. Stermann? Vous venez de sa part, il me semble. — Non, pas tout à fait de sa part, mais à cause de lui; c'est très-différent, en cette circonstance surtout. — Expliquez-vous, monsieur, j'écoute. — Monsieur le baron a habité longtemps Vienne,

madame doit le savoir. Forcé de partir précipitamment pour une mission lointaine, il a confié à un de ses amis une cassette contenant des papiers importants et des bijoux assez médiocres.

Rien ne vous donnera l'idée de l'air méprisant avec lequel cet homme prononça ces derniers mots. Je le regardai étonnée, et, comme il ne continuait pas, je repris :

— Eh bien, monsieur, que m'importe cela ? — Beaucoup plus que ne pense madame la marquise, répliqua-t-il en s'inclinant avec un respect ironique.

J'eus peur de cet homme ; alors, sans savoir pourquoi, et me retournant sur mon canapé, saisie d'un mouvement de colère, je lui dis :

— Achevez donc, monsieur, j'attends. — Voici que j'arrive au fait, madame. L'ami de monsieur le baron avait une maîtresse, fort jolie fille, qui l'aimait à l'adoration et qui en était horriblement jalouse. Elle remarqua cette cassette, elle voulut en connaître le contenu ; son amant répondit qu'elle ne lui appartenait pas, et refusa d'en avouer davantage. La jolie fille s'inquiéta; liée avec de bons et honnêtes garçons, tout disposés à venger ses injures et à la secourir, elle leur confia sa peine, et ils lui promirent d'avoir raison de la cassette et du dépositaire. En effet, par des circonstances trop longues à vous détailler, huit jours après, la cassette était entre les mains des amis de la jeune personne, ils l'avaient ouverte, ils en savaient le contenu, et ils la rassuraient pleinement sur la fidélité de son amant. — Je ne vois vraiment pas, monsieur, en quoi tout ceci m'intéresse. — Un instant de patience encore, madame la marquise ; nous y sommes. Il se trouvait dans cette cassette, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, quelques menus joyaux et des lettres. Les joyaux furent donnés à Lisbeth en dédommagement de ses inquiétudes, et les papiers furent examinés en commun. On reconnut qu'ils pouvaient devenir de très-bons effets de commerce, et, comme homme d'affaires de la société, on me chargea de vous en transmettre un échantillon.

Il me présenta une lettre dans laquelle je reconnus ma propre écriture, et adressée à Gunther. Je faillis me trouver mal.

— Vous comprenez maintenant, madame, en quoi la marchandise peut vous intéresser, n'est ce pas ?

Je fis un signe à peine perceptible, j'étais anéantie.

— La société possède une cinquantaine de ces autographes, tous numérotés : la correspondance était tenue avec ordre. Si madame la marquise veut bien me remettre cent mille francs, et l'on sait que c'est pour elle une bagatelle, ils lui seront strictement rendus jusqu'au dernier. En cas de refus de sa part, nous possédons, dans un endroit inconnu à toutes les polices, une jolie petite presse clandestine; ce roman fashionable y sera imprimé, les noms en tête, et distribué dans tous les pays de l'Europe. Nous ne craignons pas de perdre nos frais; l'histoire est assez piquante par elle-même. Quant au manuscrit original, il sera remis, comme il est juste et selon son droit, entre les mains de M. le marquis de Moncabrié.

Je devins pourpre de colère; le ton de cet homme était d'une insolence pire que ses paroles.

— D'abord, monsieur, repris-je, je ne vous crains pas, et vous calculez bien mal votre projet. Vous vous avouez voleur; je n'ai qu'à étendre la main, et vous ne sortez d'ici qu'entre quatre soldats. — Le cas a été prévu, répliqua-t-il sans s'émouvoir le moins du monde; si je ne reviens pas sain et sauf au temps voulu près de mes mandataires, la publication aura lieu absolument comme si j'avais apporté une mauvaise réponse. Madame la marquise est libre d'agir en conséquence. — Oh! c'est horrible! m'écriai-je. — Mais non, pas si horrible que vous pourriez le croire. Les plaisirs doivent se payer. Madame la marquise est fort belle, M. le baron de Stermann fort joli garçon; ils se sont aimés, ils ont été heureux : pendant ce temps-là de pauvres hères tiraient la queue du diable ; maintenant ils tiennent le bon bout, ils veulent en faire usage : je ne vois rien d'horrible à cela. — M. de Stermann saura tout; il ne souffrira pas que l'on abuse de son nom, il vous découvrira, il vous fera poursuivre. — M. de Stermann, diplomate très-distingué, ambitieux, a envie de faire son chemin, et il sentira à merveille qu'un scandale de ce genre lui nuirait infiniment. Arrêtés, perdus, nous n'aurions plus rien à ménager; nous nommerions tout le monde, et nous ne rendrions certes

pas les cent mille francs; alors à quoi servirait cet éclat? D'ailleurs, monsieur le baron court la Suède, peut-être la Russie; il voyage beaucoup. La lettre irait après lui inutilement sans doute. — Oh! mon Dieu! que faire? —Payer les cent mille francs, madame, et tout sera terminé. — Je n'ai pas cent mille francs, monsieur, je ne puis les avoir sans l'autorisation de M. de Moncabrié, et je ne la lui réclamerai pas apparemment.—Vous avez des amis, madame, un crédit immense. Cent mille francs! vraiment, c'est pour rien, nous sommes généreux, nous eussions dû exiger davantage. — Je vous demande huit jours pour réfléchir, monsieur. — J'en suis désolé, madame, mais je ne puis vous donner même une heure. — Au moins laissez-moi le temps de chercher l'argent, je ne sais où le prendre. — Et vos amis, madame?

Il m'en parlait pour la seconde fois; je vis dans cette phrase une intention d'impertinence, et je répondis avec hauteur :

— Je n'ai pas besoin de mes amis, monsieur, je n'emprunte jamais rien à personne. — Ah! oui, vos magnifiques bijoux! — Mes bijoux! — Est-ce que nous ignorons quelque chose? Le tiers à peu près de votre écrin est entre les mains de M. L... Si vous voulez lui confier le reste il vous donnera les cent mille francs ce soir, je vous le garantis.—Vous connaissez donc M. L...? (C'était le juif auquel j'avais emprunté la première somme.) — J'ai l'honneur d'être son correspondant. — Je le ferai venir demain, après-demain... — Je demande pardon à madame la marquise, mais il serait trop tard, je dois être à Vienne dans douze jours, qu'elle veuille bien calculer. Les pourparlers ont pris du temps et je craindrais d'arriver après le délai fixé, j'en serais vraiment désolé pour elle. — Ne pouvez-vous écrire?—Ces choses-là ne s'écrivent pas. — Comment aurais-je ma sûreté, monsieur. — Bien facilement. Vous verserez les cent mille francs chez un banquier, qui aura ordre de les payer à Vienne entre les mains de la personne désignée, et seulement contre a remise de vos papiers? — Mais pour expliquer cette affaire, il faut la confier au banquier. — Sans doute. — Je ne veux pas.—Prenons une autre méthode. M. L... sera l'intermédiaire alors. Il mettra cent mille francs à notre ordre le jour où il vous rendra à vous-même vos lettres, après avoir reçu le nan-

tissement, bien entendu. — J'aime mieux cela. —Et moi aussi. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame, et compte sur votre parole; je vous enverrai ce soir M. L... Un mot encore, pourtant; vous comprenez combien il serait cruel de compromettre ce brave monsieur, en révélant un mot de ceci à la police. Ce brave monsieur a vos bijoux et votre reconnaissance de cinquante mille francs; si on l'arrêtait il parlerait, il publierait à l'audience le motif de son arrestation. Les affaires de vol et d'usure ne se jugent point à huis clos, les journaux rapporteraient sa déposition; toute l'Europe saurait que madame la marquise a engagé ses diamants, d'abord pour fournir à ses dépenses, ensuite pour racheter des lettres compromettantes. Vous concevez, madame, quelle barbarie de forcer un si digne homme, un homme si honnête, de donner pareils témoignages !

Je ne concevais que trop en effet la nécessité impérieuse du silence, même envers Elise, qui n'eût pas manqué, sans cela, de reprendre son éternel refrain. Je ne pouvais comprendre comment j'en étais arrivée à ce comble d'opprobre, de me voir menacée par un être semblable, sans oser rien dire pour me défendre, pour me venger : il fallait courber la tête et me taire.

Le soir l'usurier arriva; nous fîmes nos conditions, je devais lui remettre jusqu'au dernier de mes bijoux, il retenait des intérêts exorbitants qu'il fixa. Je fus volé d'une manière si visible que je me crus le droit de me plaindre. Il m'écoutait sans humeur en répondant seulement :

— C'est à prendre ou à laisser.

Hélas ! il fallait bien *prendre !*

La baronne, M. de Cerly, s'apercevaient de ma tristesse et m'interrogeaient sans cesse pour en connaître la cause.

Je me taisais obstinément, il n'y avait plus pour moi ni repos, ni plaisir. Je craignais que ces scélérats ne changeassent d'avis, qu'ils n'exigeassent davantage, voyant avec quelle facilité j'accédais à leur demande; jusqu'à ce que j'eusse entre les mains ces misérables lettres, je ne vivais pas.

Enfin le juif me les apporta, suivant nos conditions; je les

comptai, il n'en manquait aucune, je lui remis les bijoux, et j'allais dormir en paix. Une grande inquiétude m'agitait cependant. A mon retour, que dire à mon mari, qui ne manquerait pas de demander mes pierreries pour les serrer lui-même dans un coffre à secret? Comment lui avouer ma dette? Quelles scènes m'attendaient?

Je pensai bien à Wilfrid, ma providence, mais Wilfrid n'avait pas de fortune personnelle; tout appartenait à Adrienne, ou, pour mieux dire, à Mme de Recouvremont, qui vivait encore. Il ne pouvait disposer de la moindre somme sans son consentement, et certainement elle ne le donnerait pas. Esprit étroit, cœur sec, préjugés sévères, elle possédait tout ce qu'il fallait pour me juger impitoyablement et pour me honnir sans miséricorde. Déjà, depuis longtemps, elle me voyait à contre-cœur et blâmait beaucoup l'indulgence de ses enfants à mon égard.

Il ne me restait donc aucune ressource, il me fallait attendre l'orage sans songer à le parer. La voix incessante me railla encore et me répéta à satiété que je me tourmentais stupidement, que ce n'était pas la peine de prendre souci d'un chagrin passager comme les autres, et qu'on se consolait de tout.

Dieu vous garde d'une pareille logique, mon enfant! Jugez donc où il faut en être réduit pour se désabuser même de la douleur!

XLII

Un Embarras écarté.

M. de Cerly devenait de jour en jour plus amoureux. Il se tut longtemps; ensuite il parla, il parla sans cesse, il écrivit lorsqu'il ne parlait pas.

Je restais froide, mais sensible pourtant à cette passion d'une délicatesse exquise. Élise me chapitrait à cet égard; elle m'accusait de cruauté et de maladresse.

— Ma chère, disait-elle, vous faites souffrir ce malheureux

à plaisir, vous l'accablez, et pourquoi? Vous ne vivrez p
sans un lien quelconque; eh bien, celui-là est le meilleur,
mieux assorti que vous puissiez prendre. D'abord, vous le g
derez : vous avez maintenant de l'expérience, vous en a
fini avec la passion, vous saurez donc conduire les choses co
venablement. Le monde vous approuvera, car tout ceci
passera sans bruit, car le temps consacrera ce qui ne peut ê
une fantaisie. Le comte est votre parent, il a des terres en
sace, vous ne vous quitterez jamais, et personne n'en pou
médire. Que lui reprochez-vous? Jeune encore, il est fort d
tingué et fort agréable; il a de l'esprit, des connaissances, u
savoir-vivre exquis, une position admirable, un caractère nob
et généreux; il vous aime à l'adoration, que vous faut-il d
plus? — Je ne l'aime pas! — Odile, vous n'aimerez plus per
sonne, vous vous laisserez aimer, et celui-là vaut mieux qu'u
autre, croyez-moi. — Je suis lasse et dégoûtée de ces liaiso
sans amour, elles me répugnent, je n'en veux plus. — Vo
en aurez : vous en aurez par ennui, par habitude, et vo
vous en lasserez plus encore en en changeant. Ici c'est un
chose stable, une chose qui durera toute votre vie, si vous vo
lez. — Ma chère Élise, vous me martyrisez. Rien ne m'e
aussi désagréable... — Que d'entendre la vérité, n'est-ce pas
Vous le savez de reste! La conscience, que vous appelez le dé
mon, vous la repète de toutes manières. Vous vous connaiss
à présent, vous me connaissez, et ce n'est plus vous et moi q
parlons, ce sont nos deux consciences, nos deux démons, s
vous voulez, qui causent ensemble; elles n'ont rien de cach
l'une pour l'autre. C'est triste, c'est cruel; mais l'expérienc
conduit là les esprits intelligents.

Je ne répondis rien, et je ne me décidais pas. Insouciante e
blasée, je cherchais les émotions et les plaisirs, et je ne le
rencontrais plus. En vain je courais les bals, les théâtres, le
promenades, le vide restait partout, parce que l'abîme exista
dans mon cœur, un abîme sans fond, où tout disparaissait san
laisser de traces.

L'hiver avançait; on parlait depuis quinze jours d'un ba
magnifique chez une parente de M. de Moncabrié, et on y de
vait faire assaut de parures et de diamants.

— J'espère bien, Odile, que pour ce jour-là vous nous sortirez des toilettes de pensionnaire, que vous semblez avoir adoptées depuis quelque temps. C'est une coquetterie splendide que de mépriser, à votre âge, *ces vains ornements* de tous les visages, et dont le vôtre seul peut se passer; mais il faut, dans cette circonstance, vous résigner à être un peu moins jolie, afin de vous montrer beaucoup plus belle.

En me parlant ainsi, Élise me regardait fixement. Elle semblait vouloir lire au fond de ma pensée; elle avait des soupçons, je n'en doutais pas. Je ne me déconcertai nullement.

— Je suis d'un avis contraire, chère baronne, je veux être chez ma cousine plus simple que de coutume. Mes diamants sont connus; je n'ai pas besoin de les exposer, et je n'ai envie d'engager de lutte avec personne. — Ceci est méritoire et peu féminin. Quoi! vous laisserez à des ladies la gloire d'écraser les Françaises! Et si vous vouliez, quelle belle toilette! une robe de damas blanc sur laquelle nous coudrions autant de pierreries qu'il en pourrait tenir, au corsage, aux manches, en tablier, en garniture; vous seriez le soleil! Essayons, voulez-vous? cela vous tentera, j'en suis sûre. — Mes écrins ne sont pas ici. Ne comptant pas les ouvrir, je les ai déposés chez mon notaire, pour ne pas m'en embarrasser. — Admirable prudence! et mystérieuse encore, ce qui la rend plus sublime.

Je me sentis rougir, elle n'eut pas l'air de le remarquer.

Le jour de cette fête approchait : tout le monde m'adressait la même question ; j'entends par tout le monde mes intimes : on semblait se donner le mot. Je répondis d'une manière évasive, je croyais lire mon secret sur les visages. Je reçus, à peu près vers cette époque, une lettre du marquis; elle mit le comble à ma frayeur.

« Depuis quelques semaines, ma chère Odile, je suis obsédé de bruits absurdes, j'aime à le croire, et dont je ne vous aurais même pas parlé, s'ils ne prenaient assez de consistance pour nuire peut-être à mon crédit et déranger mes opérations.

» On assure que vous n'avez plus de diamants, du moins vous ne les portez plus. Quelques-uns même prétendent les avoir vus entre les mains d'un juif célèbre, qui les montre or-

gueilleusement comme sa propriété presque assurée. De là mille contes sur le dérangement de mes affaires, sur des spéculations hasardeuses. etc. On exploite notre gêne de l'année dernière, les sots et les méchants s'agitent. La folle menace que vous m'avez faite de vendre vos pierreries, pour suffire à vos dépenses exagérées à Paris, m'est revenue en mémoire. Je vous connais assez bizarre pour porter des fleurs naturelles tout un hiver, assez extravagante pour dépenser dans cette fantaisie le prix de plusieurs colliers, et pour vouloir briller par ce luxe négatif, plus encore que par vos rubis, dignes d'une reine.

» Cependant, comme la chose devient sérieuse, laissez là les camélias et les fleurs du Japon, et paraissez au premier grand bal avec tout votre éclat. Si vous me refusiez, Odile, vous me forceriez à croire d'étranges choses.

» Je dois tout vous dire; la médisance, ou plutôt la calomnie, ne s'arrête pas là. Elle ajoute que vous dépensez à Paris le reste de notre fortune pour en imposer au public, que nos terres sont grevées, que sais-je? les mille bruits qui circulent une fois qu'un seul a circulé. Mettez-y un terme, ma chère amie, je vous le demande, je vous le demande en grâce et très-sérieusement. »

Cette lettre m'atterra.

Qui pouvait parler ainsi à Ernest? qui me trahissait? Ce misérable juif? il m'avait tant promis le secret! S'était-il arrêté là, au moins; n'avait-il pas dévoilé le motif de mes inquiétudes?

Je courus chez lui, je l'interrogeai, je le pressai, je le suppliai, il fut inébranlable et répondit toujours :

— Je n'ai rien dit à personne. — Pourtant, on le sait dans le monde, mon mari l'a appris, il exige que je porte mes diamants au premier bal, comment faire? — C'est embarrassant. — Prêtez-les-moi pour un jour, je vous en conjure. — Si madame a cent cinquante mille francs à me remettre, je lui rendrai ses joyaux sur-le-champ. — Vous savez bien que je ne les ai pas. — Alors je garde mon gage.

A toutes mes prières, il répondait froidement :

— L'argent ou le gage, madame.

C'était à devenir folle.

Je rentrai, ne sachant que faire, que devenir; je trouvai Elise riant aux éclats avec le comte. Il ne riait pas, lui!

— La plaisanterie est par trop bouffonne, disait-elle. — Qu'y a-t-il? demandai-je. — M. de Cerly veut se battre en duel. — Et cela vous amuse? — Je le crois bien. Il veut se battre pour vous, ma chère, pour faire taire les imbéciles qui ont l'audace de vous accuser. — Et de quoi m'accuse-t-on? — D'avoir mis vos diamants en gage pour acheter je ne sais qui, je ne sais quoi; comme si vous eussiez fait une chose pareille sans que je m'en fusse aperçue. — Je vous le répète, madame, c'est une infamie; je veux remonter à la source, et j'en aurai raison. Je suis le parent de madame, j'en ai le droit, je pense. — Qui vous le dispute? — Mon cher comte, vous me ferez plaisir de ne donner aucune suite à cela. M. de Moncabrié m'en écrit aujourd'hui, il est prévenu, cela le regarde seul.

Le comte soupira et se tut. Il sortit quelques instans après. La baronne vint à moi.

— Odile, avouez que cela est vrai, et que vous êtes embarrassée. — Pourquoi croyez-vous cela? — Parce que vous êtes pâle, parce que vous avez pleuré, parce que la lettre de votre mari vous désespère. — Ma chère Élise, vous supposez toujours le mal. — Je suppose toujours le vrai, c'est souvent la même chose. Mais vous éludez; répondez-moi. — Eh bien, oui, et je ne saurais le cacher davantage. — Et à quoi avez-vous employé cette somme immense, pour l'amour de Dieu?

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— C'est très-grave, ma chère, très-grave. Si vous ne portez pas vos diamants, votre mari le saura; il voudra aller au fond des choses, et alors il peut tout découvrir. — Mais comment faire? Ce juif reste inflexible. — Laissez-moi y penser. Il n'y a pas de grand bal avant celui de notre cousine; nous avons huit jours d'ici là, c'est plus qu'il n'en faut. Est-ce que M. de Blumemberg ne pourrait pas vous aider? — Hélas! non. Sans cela, je n'aurais pas cherché ailleurs. — Alors il faudra demander ici, parmi nos amis intimes; quelqu'un se mettra au

lieu et place du juif, gardera les diamants, vous les prêtera quand vous en aurez besoin, si c'est quelque avare, ou bien vous avancera l'argent sur votre signature, sur la mienne; je donnerai en hypothèque tout ce que je possède, vous n'en doutez pas.

Je lui serrai la main en silence.

— Ne vous tourmentez point et agissons. Nous sortirons de là. Cent cinquante mille francs ne sont pas une vétille, mais c'est égal.

Nous eûmes encore plusieurs conversations de ce genre. Le moment approchait, et nous ne trouvions aucun expédient; la veille au soir, rien encore n'était décidé. J'avais la fièvre d'inquiétude et de chagrin.

— Je n'aurai pas de peine à me faire malade pour ne pas aller au bal, Élise, car je n'en puis plus. — Vous irez au bal et vous en serez la reine, j'en ai le pressentiment; ainsi, ne vous troublez pas. — Mais vous savez bien que non. — Dieu est grand et je suis son prophète, répondit-elle en souriant.

Je veux vous avouer mes turpitudes, puisque ceci est une confession, mon cher Raoul. Je me doutais qu'elle en avait parlé au comte, j'étais sûre que celui-ci ne refuserait point, et tout en ne me dissimulant pas les suites presque inévitables de cette démarche, je me sentais heureuse qu'elle l'eût faite à mon insu. Je pouvais feindre de l'ignorer, mon honnêteté mourante se rattachait à ce fil.

Le lendemain, de bonne heure, j'envoyai chez les différents hommes d'affaires chargés, par Élise, de trouver la somme indispensable. Toutes les réponses furent mauvaises; elle ne possédait pas assez de biens pour répondre, et ma caution, que j'étais censée lui donner, n'offrait aucune garantie sans l'autorisation de M. de Moncabrié.

— Tout est donc perdu? lui dis-je découragée. — Pas encore. J'attends une dernière ressource; elle ne nous manquera pas, peut-être.

La journée, le dîner se passèrent tristement. En ne voyant rien venir, je commençai à *craindre* qu'elle n'eût pas songé à M. de Cerly. Nous sortîmes de table; elle alluma un candélabre de cinq ou six bougies, sans rien dire.

— Pourquoi faire cette chapelle, ma chère? — Suivez-moi, vous le saurez.

Nous entrâmes dans ma chambre, et la stupéfaction me cloua à ma place. Sur mon lit se trouvait étalée une robe couverte de pierreries qui valait bien un million.

— Odile, suis-je une fée? — Élise, c'est impossible, je rêve. — Non; voilà le damas blanc, voici vos diamants, vos rubis et vos émeraudes, disposés en garniture, au corsage, à la jupe et aux manches; tout cela cousu solidement, soyez tranquille. Y a-t-il rien de plus beau? Nos ennemis seront-ils confondus ce soir? — Mais, ma chère, les bouquets sont remontés nouvellement, juste sur le dessin que je méditais, comment cela se fait-il? — Le juif, apparemment — Mais voici des rubis plus beaux que les miens; ils ne m'appartiennent pas, c'est une erreur, je n'accepterai pas cela. — Toujours le juif, ma cousine! Dans ces écrins, vous trouverez le reste, colliers, couronnes, bracelets, bagues, rien n'y manque. — Il faudra les rendre demain matin, sans doute? — Les rendre! allons donc! pas du tout. Et à qui, d'abord? Ni vous ni moi n'en savons rien. — Vous le savez, Elise. — Je l'ignore. Tout a été porté chez moi avec ce billet, d'une écriture parfaitement inconnue et non signé :

« Veuillez, madame, remettre ces bijoux à Mme la marquise de Moncabrié, de la part du juif, entièrement désintéressé, et n'ayant plus, à l'avenir, la moindre chose à réclamer d'elle. »

— Et rien de plus? — Rien de plus; pas un indice. Ainsi, ma chère, faites-vous belle, maintenant, et partons. — Les rubis, pourtant, je ne puis les garder. — Comme le reste. — Je les renverrai au juif; c'est une erreur. — Une erreur de la part d'un juif pour des rubis de ce prix-là! vous perdez la tête, Odile. Il ne les reprendra pas, car sans cela on l'arrêterait comme voleur. — Mais je veux rembourser cette somme; il faut interroger ce bijoutier. — Demain, demain, nous parlerons de cela; ce soir, pensons seulement au triomphe. D'ailleurs, ou je me suis bien trompée, ou ce magicien finira par se faire connaître.

Hélas! je ne le connaissais que trop.

Je ne crois pas qu'il y ait eu à Paris de toilette plus magnifique depuis que les princesses sont devenues des citoyennes, et que les reines n'ont plus de couronne. Je fus admirée, enviée, critiquée, complimentée, autant que la circonstance l'exigeait.

Je ne dansai pas, bien entendu; mais je me promenai beaucoup au bras du comte de Cerly.

XLIII

Dépravation.

Je rentrai fort tard; je me couchai épuisée, et ne pensai à rien; mais le lendemain, je vis ma position sous son véritable jour.

Je ne pouvais me dissimuler qu'en acceptant un semblable bienfait d'un homme amoureux de moi, et je savais à merveille d'où il venait, je ne pouvais me dissimuler, dis-je, que je lui donnais des droits à une reconnaissance très-étendue.

Dans cette position critique, je trouvai encore un sophisme :

« Il ne réclamera pas, me disais-je, il est trop délicat pour cela; ce sera, au contraire, une raison nouvelle de me respecter. »

Et le démon répondait :

« Il réclamera, et tu n'en doutes pas. Il ne réclamera pas directement, mais ses yeux, mais tous ses mouvements parleront pour lui, et tu sais d'avance que tu céderas, et tu comprends qu'il est fort doux d'être aimée d'un homme qui peut tout, pour lequel aucune fantaisie ne semble extravagante. Il couvre sa richesse du manteau de ses qualités, on la voit briller à travers. »

Et il riait, le misérable!

Tout était vrai, Raoul.

J'envoyai chercher l'usurier. Il me nomma un notaire fort célèbre comme lui ayant remis, en mon nom, les fonds nécessaires. Quant aux rubis, il ne les connaissait pas; les bi-

joux étaient tels qu'il les avait reçus. Prières, promesses, menaces, je n'obtins rien, on l'avait bien payé!

Le notaire tint le même langage : un inconnu avait déposé chez lui, toujours en mon nom, les cent cinquante mille francs, en lui en indiquant l'emploi. Il avait rempli sa mission, pris un reçu, donné les diamants contre une décharge en forme. Il n'en savait pas davantage.

Pourtant ce ne pouvait être que lui!

On parla huit jours à Paris de mon admirable toilette; on aurait voulu qu'elle fût exposée sous verre; tout le monde venait la voir. C'était bien beau en effet, et les pauvres auront, après moi, un royal hospice, bâti de diamants, de rubis et de saphirs!

Je devinais juste! c'était le comte! C'était lui aussi qui, depuis trois mois, sans que j'en susse rien, me logeait dans ce charmant hôtel. Il l'avait meublé, il en soldait le loyer fort cher, et ce que je croyais payer était simplement les gages du concierge et du jardinier.

Il m'avait fait vendre mes quatre chevaux la moitié de leur valeur; il s'étudiait à deviner mes goûts, à semer sous mes pas les choses qui me plaisaient, je les achetais excessivement bon marché; elles ne me gênaient pas, par conséquent.

Je ne découvris cela que plus tard, et je sentis en même temps qu'il fallait renoncer à cette aisance, à ce luxe, devenu ma vie, retourner à Blumemberg, tout avouer à mon mari, lui demander de quoi acquitter ces dettes, ou bien accepter cet homme pour ce qu'il voulait être.

Je dois à la vérité de dire que le combat fut terrible, que j'eus bien de la peine à me décider, que les bons instincts faillirent l'emporter sur les mauvais, et qu'il ne me fallut rien moins que la crainte d'une découverte complète de la part du marquis pour vaincre l'horreur que la pensée seule d'une bassesse inspirait à mon âme.

Mme d'Ormès, comme à l'ordinaire, me poussa dans le précipice, peut-être à dessein, peut-être sans le vouloir. Elle épluchait les lettres d'Ernest et me racontait les bruits sourds répandus sur mes diamants.



— Ma chère, on flaire la vérité, on ne la dit pas tout haut, à cause de votre fortune; mais ceux qui ont prévenu M. de Moncabrié des premiers propos pourraient encore lui rapporter ceux-ci. Prenez garde! mon Dieu, prenez garde!

Je reculai devant cette crainte, je préférai aggraver mes torts, les rendre irrémissibles. *Jetant le manche après la cognée,* pour me servir d'une expression triviale, je me dis que, entre ma perte totale et ce que j'osais appeler une faute de plus, il n'y avait pas à balancer.

Une fois arrivée à ce degré de perdition, une femme ne fait plus entrer le devoir, le respect d'elle-même et des siens pour le moindre poids dans la balance, elle voit tout de son point de vue, de ce point de vue, hélas! trop souvent accepté par le monde, lorsque la personne qui s'y met est, ainsi que je l'étais, riche et haut placée. Il existe une convention tacite de ne pas se gêner mutuellement, c'est un échange de procédés entre la société et la coupable. La société laissera faire, autorisera tout, ouvrira ses portes, à la condition qu'on lui permettra de parler, qu'elle aura le droit de se jeter à elle-même la boue au visage, en disant :

— Madame une telle a des amants; madame une telle est une femme perdue; cependant vous la verrez ce soir chez moi : elle donne un bal la semaine prochaine, et je veux y être engagée, parce qu'on s'y amuse beaucoup, et parce qu'il est très-difficile d'y aller.

On la conspue lorsqu'elle est absente, on va au-devant d'elle lorsqu'elle arrive. Elle ne l'ignore pas, et cela lui est égal; elle ne compte sur personne; elle sait que sa réputation, criblée de toutes parts, surnagera cependant au-dessous de l'égout où on la plonge.

Elle fera elle-même la réputation des autres; elle insultera la pauvre victime, qui vaut mieux qu'elle et que l'amour véritable a entraînée. Elle sera la première à répéter d'un air dédaigneux :

— Comment ose-t-on se montrer après une pareille conduite?

Et dans tout cela elle aura raison. Son or paye son droit de corruption et d'insolence, ses fêtes acquittent la dette de sa

vertu, sa position remplace son cœur. Le monde est ainsi fait, mon cher Raoul, et je ne crois pas qu'il soit jamais autrement.

M. de Cerly se montra le plus heureux et le plus reconnaissant des hommes.

Cet amour fut un culte; il n'eut plus une pensée en dehors de moi et de mes plaisirs. J'en étais insatiable, car la passion n'entrait pour rien dans cette union honteuse, et si je lui donnais le bonheur, il me fallait, en échange, l'étourdissement, les joies, le bruit, enfin, ce qui devient indispensable aux êtres dont la nature, bonne par elle-même, s'est trop pervertie pour qu'ils osent se regarder en face.

M. de Moncabrié, auquel j'écrivis que je ne voulais pas revenir en Alsace avant quelques semaines, me permit de rester encore. Il ne s'ennuyait pas; il s'était fait une vie en dehors de moi, une vie d'affaires, de chasses, de voyages, qui lui coûtait peu en comparaison de ce que nous dépensions ensemble, et qui, par cela même, l'arrangeait infiniment. M. de Cerly devait acheter la terre que le pauvre M. de Chambourg n'habitait plus depuis longtemps, et qu'il avait mise en vente. Il devait la rendre magnifique, y engager beaucoup de monde, et me prier, en qualité de voisine et de parente, d'en faire les honneurs.

Rien ne semblait plus simple que cet arrangement; je l'acceptai, moitié contente, moitié fâchée.

Edmond, ainsi se nommait le comte, me fournissait des plaisirs, et en cela il me plaisait infiniment, mais sa personne m'était à charge, presque odieuse. Il *m'ennuyait!*

Dès que nous restions seuls, j'aurais voulu le voir au bout du monde, j'aurais voulu repousser son obsédant amour. Je le maltraitais, je le rudoyais, je l'accablais de sarcasmes : il souffrait tout, car il m'aimait!

La baronne, d'après son système, ne me blâmait point; cependant elle m'engageait à mettre plus de mesure.

— Il ne faut pas lasser la patience des gens, ma chère; un beau jour, ils se révoltent, en réunissant leurs forces pour ce coup d'État, et on est surpris de les voir échapper. — Eh bien,

qu'il échappe! Il n'existe que ce seul moyen de m'en débarrasser. Après ce qu'il a fait pour moi, *je ne conçois pas* que je puisse jamais ni le tromper, ni le quitter. S'il se retire de lui-même, je ne suis plus coupable. Et si vous saviez, Élise, ce que me coûte ma reconnaissance, quel fardeau je porte, quelles idées m'assiégent, quel dégoût me poursuit! En m'arrêtant un moment, certes je deviendrais folle! Je ne soutiens ma vie et ma raison qu'à force de distractions continuelles. — Eh! ma belle, nous avons toutes passé par là! — Non, pas vous, baronne; nos caractères ne se ressemblent pas: vous m'entrevoyez seulement; vous êtes loin de me connaître. — Allons donc, Odile, je vous sais par cœur! Juste assez grande pour sentir combien vous l'êtes peu, vous n'arriverez jamais à vous compléter ni d'une manière ni d'une autre. Ce sont les natures les plus malheureuses; elles prennent le mal des deux côtés et laissent le bien. Aussi je vous plains beaucoup, je vous assure. Pauvre comme je le suis, si j'avais eu une âme aussi flottante, je n'existerais plus depuis longtemps. L'or est fort, il vous porte: ne porte-t-il pas tout, d'ailleurs?

XLIV

Commencement d'une Histoire.

Le printemps arrivé, nous partîmes pour l'Alsace, ainsi que nous étions venus; seulement, Mme d'Ormès m'accompagnait.

M. de Cerly nous quitta à Sainte-Marie, il retourna chez madame la baronne de Lutzberg jusqu'au moment où son château serait prêt à le recevoir.

Les embellissements marchaient à coups d'argent, c'est dire qu'ils allaient vite. On ne parlait pas d'autre chose dans le pays, et les premières questions que m'adressa Ernest furent à ce sujet.

— J'ai vu ces travaux, dit-il, c'est royal. Où diable ces nababs prennent-ils tant d'argent? — La position est si belle! — Pas plus belle que la nôtre. Malgré tout, Blumemberg, avec ses

six tours, ses fossés, ses ponts-levis et ses créneaux, restera toujours le roi de la contrée. — Le comte sera le premier à en convenir, dit Élise ; il avoue lui-même que rien ne vaut cette redoutable forteresse, et qu'il donnerait des millions pour la posséder. — Oui, mais il ne l'aura pas, n'est-il point vrai, Odile ? — Je vous en réponds, mon ami.

M. de Moncabrié montrait contre mon cousin une sorte d'humeur qui m'inquiétait. Il le blâmait volontiers, il lançait quelques épigrammes sur les gens enrichis loin de la France ; il me demandait quelquefois si M. de Cerly n'avait pas vendu Tippoo-Saïb.

— Aurait-il des soupçons ? disais-je à Élise. — Non, ma chère, il a de l'envie. Il craint que le comte ne prenne dans le pays plus d'importance qu'il n'en a lui-même. Son immense fortune lui porte ombrage ; lui qui ne prise les gens que par là, il a peur de valoir moins aux yeux des autres parce que M. de Cerly *pèse* plus que lui. — Le croyez-vous donc ainsi ? — Il y a toujours été disposé, mais à présent, arrivé à l'âge où les hommes quittent les passions de jeunesse pour les sérieuses, il a pris celle de l'or, et elle le domine. — Ma chère Élise, dites-moi pourquoi, me connaissant si bien moi-même, demeurant impitoyable devant mes fautes, je sais si peu la vie, un enfant l'apprécie mieux que moi. Je me laisse tromper par tous les semblants ; je ne vais jamais au fond réel des choses. Cela est étrange. — Moins que vous ne le croyez. Vous restez une nature d'élite, malgré vos fautes, et vous êtes égarée dans des sentiers pour lesquels vos pas ne sont point faits. De là votre ignorance : vous ne comprenez rien de ce qui vous entoure, parce que vous aviez rêvé, vous aviez conçu d'autres horizons. Moi, au contraire, moins heureusement douée, je m'arrange dans mon existence comme dans ma propriété, j'en exploite jusqu'au dernier repli, et je n'y conserve pas un coin obscur, je m'y trouve à mon aise ; j'en prends ce qui me plaît, je laisse le reste, ce que vous ne ferez jamais, vous.

Wilfrid et sa femme voyageaient alors avec leurs enfants et leur mère.

J'éprouvai un véritable soulagement à ne pas rencontrer

leurs regards si purs. C'est une horrible condition que celle de fuir ceux qu'on aime le plus, afin de ne pas rougir devant eux.

Je ne vous peindrai pas la magnificence du château de***, ni tout ce qui s'y passa après l'installation du propriétaire.

Guidé par madame d'Ormès, il ménagea de telle sorte l'amour-propre de mon mari, il sut si bien lui créer partout la première place, il baissa si à propos le pavillon de sa fortune que le marquis en raffola.

Bien plus, il lui donna le plaisir de gloser sur ses dépenses exagérées, en lui *confiant* qu'il mangeait ses capitaux.

— Cerly n'est pas si riche qu'on pourrait le croire, *confiait-il* à son tour à ses intimes ; il ne se mariera pas, il n'a pas d'enfants, pas de parents proches ; il veut jouir de sa fortune et ne rien laisser après lui. A sa place j'en ferais autant ; ces gens accoutumés à la vie d'Orient deviennent tous égoïstes.
— Il n'y a pas besoin d'aller en Orient pour cela, lui répondait Mme d'Ormès.

Elle riait sous cape, la bonne créature !

Je me laissais adorer avec une indolence telle, que nul ne put supposer la moindre liaison entre le comte et moi. Il gardait l'air malheureux d'un amant rebuté ; au lieu de me rapprocher de lui, je le fuyais, non par calcul, mais par instinct, parce qu'il me déplaisait.

J'étais très-près de le prendre en grippe ; il ne me manquait pour cela qu'une circonstance : elle ne tarda pas à se présenter.

Le château de*** ressemblait à une véritable lanterne magique. Il y affluait un monde énorme de tous les pays de la terre, car M. de Cerly connaissait, je crois, l'univers entier. Ses longs voyages, ses services à l'étranger, et surtout, il faut bien le dire, ses qualités nobles et distinguées, lui faisaient des amis partout. Les fêtes, les dîners, les parties de tout genre se succédaient sans cesse, et l'arrivée de chaque nouvel hôte devenait le signal d'un renouvellement de plaisirs.

On nous promettait depuis le commencement de la saison un certain vicomte de Remblay, lion du premier ordre, qu'on

rencontrait partout à Paris, qui était venu à mes grands jours, mais avec lequel je n'avais aucune espèce d'intimité, même la plus éloignée, je ne sais pourquoi.

Selon l'habitude de ses pareils, il s'annonçait sans cesse et ne paraissait pas. Il avait son effet à produire; ces messieurs se font désirer, c'est leur soin le plus cher, ils ne sauraient arriver comme tout le monde, et certainement si les machines d'Opéra pouvaient s'introduire dans nos habitudes, ils ne se montreraient jamais que sous des gloires de nuages de carton peint, au coup de sifflet du décorateur.

Avant de l'introduire sur la scène, il faut que je vous dise au juste ce qu'était que ce vicomte de Remblay. Vous en saurez bien plus que je n'en savais alors, et vous serez mieux à même de juger

D'ailleurs, ce récit ne vous sera pas inutile; au contraire : vous y trouverez de curieux détails et des renseignements précieux. Vous apprendrez à connaître cette race, qui changera certainement de forme d'ici à quelques années; il faut l'espérer du moins. Ce serait une histoire singulière que celle intitulée : *Histoire de la lionnerie*. Si j'en avais le temps, si mes minutes n'étaient pas comptées, je l'entreprendrais.

Je n'ai appris que depuis quelques jours ces événement romanesques; je n'ose pas dire qu'ils auraient changé quelque chose à ma conduite. Est-ce que je le sais?

Le vicomte de Remblay s'appelle tout simplement Gustave Arbrelle. Il est fils d'un riche manufacturier du Béran, dans un pays perdu, où personne n'a jamais pénétré, j'entends personne de ce qu'à Paris nous appelons le monde.

Né au commencement de l'Empire, il fut élevé par ses parents, bourgeois parvenus, fort importants, dans les idées les plus despotiques. Avec sa fortune, il était l'égal de tout le monde, ou pour mieux dire, peu de gens étaient ses égaux; on en voulait faire un diplomate, un ambassadeur, un ministre, un roi peut-être.

On lui donna un *précepteur*, qui eut ordre lui apprendre ce qu'il voudrait savoir et rien de plus; d'où il résulte qu'il ne lui apprit pas grand'chose. Il ne fallait surtout pas le contra-

rier, l'ordre était formel; à la première larme, au premier cri, le maître irait chercher fortune ailleurs, et la place lui semblait bonne.

Les Arbrelle mirent, par hasard, la main sur un homme adroit, spirituel, aux moyens supérieurs, sarcastique, et pas trop mauvais au total. Il comprit leur faible, il saisit sa position à son vrai point de vue, et examina son élève de manière à en tirer le meilleur parti possible pour les intérêts de tout le monde.

Gustave entrait dans sa onzième année : d'une figure charmante, d'une tournure distinguée, il promettait de devenir admirablement beau. Son esprit avait de la grâce, de la gentillesse, aucune profondeur, mais ne manquait pas d'une certaine adresse paysanne qu'il devait à son sang gascon et à ses aïeux cultivateurs. Il possédait juste assez d'intelligence pour devenir un sot parfait entre des mains ordinaires. Élevé par M. Filliau, il arriva à ce que Paris a vu, à tenir d'une main bien gantée le fouet de la mode. Son cœur ne devait le gêner en rien; quant à son désir de savoir, il était parfaitement nul: son amour-propre lui tenait lieu de ce qui lui manquait. Dieu montre sa sagesse en donnant des lingots à un pareil être.

M. Filliau dressa son plan et le suivit jusqu'au bout. Avant la Révolution, il avait été quelques années *gouverneur* du jeune marquis de Moranges, il savait donc *parfaitement* son monde et s'était accoutumé aux belles façons, que M. et Mme Arbrelle ignoraient aussi *parfaitement*. Pour passer son temps dans cette vallée déserte, où son mauvais sort l'avait jeté, et pour satisfaire ce penchant railleur auquel il est très-difficile de résister, lorsqu'il vous domine, il se mit en tête de former ces anciens cultivateurs et de monter leur maison sur le pied de l'ancien régime.

Ils ne demandaient pas mieux, et se montrèrent d'une docilité complète.

Le précepteur devint l'oracle du logis, on n'y plaça pas une assiette sans son consentement, et il se divertit aux efforts du manufacturier pour imiter le marquis de Moranges, et aux airs de tête, aux salùts protecteurs que distribuait son an-

cienne ménagère, afin de singer la grande dame et de prendre des tons de Versailles.

Il se joua ainsi des parents, mais il épargna le fils.

Il s'en fit aimer, lui donna de bons conseils, écarta de son caractère ce qui pouvait lui nuire à lui, sans s'inquiéter des autres. J'entends nuire à Gustave, car ma phrase est amphibologique.

L'enfant devint un égoïste verni, le meilleur parti à prendre dans ce siècle. Il sut un peu de tout, il apprit merveilleusement le nom des auteurs, il citait une phrase ou deux de chacun; au demeurant, d'une ignorance crasse, il en imposait par des aperçus qui semblaient modestes et permettaient de lui supposer une science approfondie.

La nécessité de cacher à ses parents les leçons qu'il recevait, car sa nature perverse l'initiait de bonne heure aux mystifications de M. Filliau, sans que celui-ci en eût l'intention, cette nécessité donc le rendit dissimulé, autre *qualité* excellente pour réussir.

Lorsque son éducation fut terminée, Gustave reluisait d'un faux air d'homme comme il faut, à s'y tromper au premier coup d'œil; un extérieur non pas *apollonien*, ainsi qu'on l'aurait cru, mais fort agréable; juste assez de sottise pour jouir complétement de son esprit. Un aplomb imperturbable, l'égoïsme et la dissimulation que je vous ai dits; joignez à cela deux cent mille livres de rente; il était impossible qu'il ne prospérât pas.

Pendant que ce *chef-d'œuvre* se cultivait en Béarn, les choses marchaient dans un autre sens en France; la Restauration ôtait à M. Gustave Arbrelle de grandes chances d'avancement dans sa carrière. Que faire avec un tel nom? M. Filliau fut encore consulté, il trouva remède à tout.

XLV

Suite.

Au fond de la Normandie se trouvait un château de Remblay, jadis vicomté bien et dûment constitué, et dont le dernier titulaire venait de mourir à l'émigration.

Le précepteur connaissait cette terre, il avait des parents dans le pays, il alla lui-même aux informations et sema adroitement qu'un jeune homme, M. d'*Arbrelle*, gentilhomme basque, dont la grand'mère était une Remblay, achèterait volontiers cette terre pour en faire revivre l'ancienne gloire.

Le propriétaire de ce bien national ne tarda pas à connaître ces bruits et espéra en profiter. Il mit des amis communs en campagne, entra en pourparler, et vendit enfin la seigneurie un tiers en sus de sa valeur, à peu près le double de ce qu'elle lui avait coûté. Muni du reçu en bonne forme, M. Filliau revint près de son élève et le salua vicomte de Remblay..

— Je ne le suis pas encore, mon cher monsieur. — Vous le serez quand vous voudrez. Pour cela il ne faut que de l'audace et de l'adresse, vous n'en manquez pas. — Qu'y a-t-il à faire? — Envoyez un régisseur, que vous prendrez, ou pour mieux dire, que je prendrai à Paris; envoyez-le, dis-je, à votre nouvelle acquisition; qu'il y fasse remettre à neuf, qu'il y place partout vos écussons de famille (je m'en charge). Il vous volera, mais c'est égal, nous sommes sur la brèche, on ne regarde pas aux pertes; quand tout sera prêt, vous arriverez avec une suite et un équipage convenables, c'est-à-dire magnifiques. Vous inviterez tout le pays, vous vous appellerez d'Arbrelle de Remblay, vous ferez comprendre combien ce dernier nom vous est cher, combien vous êtes heureux du droit à peu près acquis de le porter; aussitôt on ne vous en donnera plus d'autre. Petit à petit, vous supprimerez le d'Arbrelle tout à fait. Après un an ou dix-huit mois de séjour en province, où vous avez prouvé par vos largesses combien vous étiez un véritable Remblay, personne ne pense à vous le

discuter; vous partez pour Paris, vous vous faites donner des lettres de recommandation des douairières sous ce bienheureux nom, vous prenez de votre autorité privée le titre de vicomte, attaché à votre terre, nom de vos ancêtres, cela vous donne un parfum d'aristocratie auquel tout le monde se prend, et vous êtes établi dans votre rang, sans devoir rien à personne qu'à vous et à votre vieux maître : cela vous va-t-il?

Gustave serra la main de M. Filiau, les parents pleuraient de tendresse.

— Par exemple, monsieur et madame ne paraîtront pas en ceci; malgré leur esprit et leurs excellentes manières, ils ne connaissent pas le terrain, il leur faudrait trop de temps pour se mettre au fait. Vous viendrez les voir tous les ans, je partagerai mon temps entre eux et vous, puisque vous exigez que je finisse mes jours dans votre famille, et ils seront heureux de vos succès.

Tout fut convenu, arrangé et signé entre les parties. Gustave, bien guidé, remplit admirablement son rôle.

Il ne resta pas six mois en Normandie, sans être appelé partout le vicomte de Remblay. Les vieilles femmes le recommandèrent à Paris, lui donnèrent d'elles-mêmes ce titre, et firent de lui un éloge pompeux.

On était alors en 1826.

La société reconstituée, redevenue tout à fait bonne compagnie, jouissait en plein de son bonheur. On s'amusait extrêmement. Les *lions* n'existaient point, ils n'ont pas duré longtemps, ils sont morts aujourd'hui, je ne sais pas qui les remplace. Et c'est chose curieuse que d'examiner cette succession de noms exprimant la même chose depuis plusieurs siècles.

Du temps de la chevalerie il y avait les *preux*, et ceux-là valaient ce qui les a suivis, ce sont ceux dont le règne a été le plus long; ils se sont soutenus tant que l'honneur a dominé exclusivement en France. Sous Henri III, on les appela expressément *gentilshommes*, par opposition aux *mignons*, qui, à quelque chose près, pouvaient cependant passer pour la fleur du pays; sous Charles IX, ils devinrent les *raffinés*, et conservèrent ce titre jusqu'à la fin de Louis XIII, ou ils l'échangèrent contre

celui de *petits-maîtres*. La Fronde inventa les *importants*. La jeunesse de Louis XIV amena les *marquis*, dont Molière se moqua et qui furent remplacés par les *courtisans*. La Régence eut ses *roués*, Louis XV ses *gens du bel air*; Louis XVI les conserva et la Révolution enfanta les *incroyables*, les *muscadins*, puis la *jeunesse dorée*. L'Empire, voué au sabre, ne connut que les *guerriers* et les *lauriers*, puis les *beaux*. Un instant, sous la Restauration, on parla des *étonnants*, mais le mot *élégant* fut mieux choisi. *Fashionable* et *dandy* eurent du succès parmi les anglomanes et ensuite parmi les grisettes et les femmes de province. Vint après *sporstman*, toujours anglais, *lions* qui l'est aussi, bien que le mot soit pris à notre langue. Qu'y a-t-il depuis? je n'en sais rien.

Vous voyez certes quel beau champ pour l'histoire dont je vous parlais tout à l'heure. Quelle chaîne, commençant à Galaor, passant par tous les siècles, pour aboutir à M. de Remblay et à tant d'autres!

Quelle chute, mon père!

Lorsque le vicomte de Remblay arriva à Paris, il eut le bon esprit de comprendre qu'il n'était pas encore assez façonné pour prétendre aux premières places: il resta derrière la oile et étudia.

Guidé par son mentor, il cueillit quelques lauriers de coulisses, qu'il garda pour lui: à cette époque, il n'était pas reçu de les afficher. Puis, devenu plus ambitieux, il osa songer aux triomphes de salon, en obtint quelques-uns, les cacha encore, cette fois par une discrétion calculée, mais dont on lui sut gré. C'était habilement joué, M. Filliau avait des traditions.

Après la chute de l'Empire vint la mode des voyages. Tout ce qui prétendait à la fortune et à une position quelconque voulut aller les exploiter dans les cours étrangères. Gustave n'y manqua pas. Malheureusement pour lui, M. Filliau, alors pris de la goutte, ne put l'accompagner.

L'homme le plus positif, d'après notre éducation moderne surtout, conserve toujours un coin de romanesque dans sa vie;

il faut qu'il l'épuise quelque part, c'est comme une gourme à jeter. Le vicomte se garda d'y faillir.

Il était depuis deux mois à Vienne, admirablement reçu chez la noblesse allemande, sur la foi de notre ambassadeur, lorsqu'il fut engagé à une grande chasse en Hongrie, par un magnat des plus éminents. Vous jugez s'il accepta! Se voir, lui, Arbrelle, petit-fils d'un journalier, admis sur le pied d'égalité par un de ces grands seigneurs dont le nom est européen et dont la souche tient à l'empire germanique!

Il se fit magnifique, il emmena cinq ou six laquais et il arriva au château. Il y rencontra une société nombreuse et brillante. On s'y amusait gaiement: la chasse, la danse, la promenade s'y succédaient sans interruption.

Un jour il s'écarta à la poursuite d'un faisan, et fit tant de détours qu'il perdit son chemin. Suivi d'un seul de ses gens, il l'envoya à la découverte; peu d'instants après, le domestique revint annoncer un petit manoir où étincelaient des lumières: si M. le vicomte voulait pousser jusque-là, il y trouverait probablement un asile, ou un guide.

Gustave suivit; le groom sonna à une grille passablement vermoulue, près de laquelle accourent bientôt cinq ou six chiens hurlant d'une manière furieuse.

Un vieillard, portant une lanterne, marchant lentement, se présenta à son tour. Il demanda en hongrois ce que désiraient les étrangers, et il ne parut pas alors facile de s'entendre.

Après quelques phrases échangées sans être comprises, le nom du prince que répétaient Gustave et son laquais devint une espèce de talisman; la grille tourna sur ses gonds, et les chasseurs furent introduits, morts de faim et de fatigue, dans le castel démantelé, triste et presque sans couverture. Une vieille femme, venue au-devant d'eux, leur fit signe d'attendre et disparut.

Peu de minutes après, la porte se rouvrit. Gustave resta stupéfait en face d'une jeune et belle fille, lui demandant en très-bon français, quoique avec un accent allemand, ce que l'on pouvait faire pour lui.

Il lui raconta sa mésaventure, sans cesser de la regarder. Elle s'en aperçut sans doute et détourna les yeux.

— Si vous le désirez, monsieur, dit-elle, je vous ferai reconduire chez le prince. Ou bien, si vous vous trouvez trop fatigué, je puis vous offrir une hospitalité modeste jusqu'à demain matin. — Je craindrais d'abuser, mademoiselle... — Nullement, monsieur ; vous voyez, continua-t-elle en approchant de la fenêtre, ce petit bâtiment au fond de la cour; il s'y trouve une chambre pour les voyageurs égarés. Elle n'est ni belle, ni commode, mais elle est offerte de bon cœur. Dois-je vous y faire conduire et vous y envoyer à souper?

Le vicomte accepta, bien que ces paroles lui annonçassent qu'il passerait seul le reste de la soirée. Sa curiosité s'excitait vivement.

— Si je ne vous gêne en rien, mademoiselle, je demeurerai donc. La distance est grande d'ici chez le prince, et mes chevaux ont encore plus besoin de repos que moi. — Vous vous trompez, monsieur, nous ne sommes qu'à quelques milles du château de... mais les chemins sont horribles, et Mathias assure que vos montures ne demandent que leur litière. Soyez tranquille, on en prendra soin.

En prononçant ces mots, la jeune fille salua et rentra chez elle.

Gustave, tout étonné, s'attendait à une conversation plus prolongée. Le vieillard lui fit signe de le suivre, marcha devant lui, muni de sa lanterne, et le conduisit à une grande chambre où il vit un lit sans rideaux, bien entendu, quelques chaises de bois, une table et un immense poêle, surmonté d'images de saints à paillettes et à coiffures d'or.

On les laissa seuls, le domestique et le maître, éclairés par une lampe fumeuse.

— Monsieur, dit le laquais, si monsieur m'en croit, nous retournerons plutôt chez monseigneur; ce lieu-ci n'est pas sûr. — Vous êtes un poltron, mon cher. Nous n'avons vu qu'une délicieuse jeune fille et deux vieillards. — C'est justement pour cela, les autres se cachent. — Ils se cachent bien, alors. — Mais, monsieur, semble-t-il naturel qu'une belle demoiselle, bien élevée comme celle-là, puisqu'elle parle le français, n'ait pas d'autres domestiques que ces deux ours; monsieur voit que cela ne se peut pas. — Elle n'est pas riche,

apparemment. Informez-vous du souper et ne me rompez pas les oreilles.

Le vicomte soupa fort mal, et se coucha plus mal encore; il pensa toute la nuit à sa céleste apparition.

Il se fit éveiller de bonne heure, si toutefois il dormit, et quitta la demeure hospitalière, sans avoir même aperçu la divinité de ces lieux.

XLVI

Incident.

On s'inquiéta de lui au château. Le prince envoya dans toutes les directions, et lorsque Gustave reparut, les recherches continuaient plus actives que jamais.

On poussa un hourra général à son aspect, chacun s'informa de ses aventures.

— Mon prince, dit-il au maître de la maison, ayez d'abord la bonté de me dire s'il n'y a point de fées dans vos environs?

— Mes ancêtres se prétendaient protégés par elles; moins heureux, quant à moi, je n'en ai jamais entrevu une seule.

— Je suis donc plus privilégié, mon prince, car l'adorable personne à laquelle je dois une nuit passée sur des matelas de foin, ne peut être qu'une fée, une houri, une sylphide, je ne sais quelle habitante de l'air ou de l'autre monde, mais elle n'appartient pas à celui-ci, autrement elle aurait des lits meilleurs.

Le prince sourit.

—A cette condition vous trouveriez bien des fées en Hongrie, les lits y sont détestables. Expliquez-vous plus clairement, donnez-moi un autre indice, ou je ne pourrai contenter votre curiosité.

M. de Kemblay raconta ce que vous venez de lire, et les gentilshommes du pays se regardèrent d'un air d'intelligence.

— Je vous comprends maintenant, dit le prince, et je puis vous dire chez qui vous avez si mal dormi : hélas ! c'est une triste histoire !

Voici ce que raconta le magnat :

Le petit château appartenait à une famille noble et ancienne, dont l'héritière directe, à l'époque des guerres de l'Empire, était une fille. Elle habitait Vienne, avec une tante maternelle, dans le temps où les Français l'occupaient; elle rencontra au Prater un jeune officier, beau et charmant, dont les regards lui parlaient d'amour.

A une des fêtes données pour le mariage de l'archiduchesse, ils dansèrent ensemble, et bientôt ils se comprirent, car la jeune baronne, seule au monde, ne demandait qu'à aimer et à être aimée. Des entrevues secrètes eurent lieu, l'officier fut pressant, la belle résista tant qu'elle put; enfin la passion triompha de sa volonté et elle devint coupable.

Le jeune homme, soldat de fortune, osa néanmoins demander sa main. On le refusa, on emmena sa maîtresse dans le triste manoir de ses aïeux et peu de temps après elle y accoucha.

On ne pouvait plus douter de son déshonneur, la pauvre créature fut maudite des parents éloignés qui l'avaient soutenue jusque-là.

Désespérée, malade, elle devint tout à fait folle en apprenant la mort du Français, tué peu de temps après. On la laissa, on l'oublia, et elle vécut seule, livrée aux soins de sa nourrice et de son mari, qui ne voulurent point l'abandonner. Sa fille s'éleva près d'elle, apprit d'elle le français, seule langue qu'elle parlât dans son égarement, en souvenir de celui qu'elle avait tant aimé.

Après sa mort, le château et ses domaines passaient à une autre branche, et la jeune Sophie n'aurait plus ni asile, ni moyens d'existence.

— Voilà, ajouta le prince en terminant, dans quel sanctuaire de douleurs vous avez veillé cette nuit, monsieur le vicomte.

Gustave se sentit ému.

Quelle destinée, mon Dieu! que celle de cette pauvre innocente! Qu'avait-elle fait pour mériter d'être ainsi marquée, dès sa naissance, du sceau de la fatalité, elle si belle! si charmante!

Il lui devait des remercîments pour l'accueil qu'il en avait reçu; nos usages français ne lui permettaient pas d'y manquer. Armé de cette bonne raison, il partit un matin pour le petit château.

Il lui parut plus triste, plus mystérieux encore. Les fenêtres fermées et grillées, les murailles tombantes, les tois défoncés, l'herbe croissant dans la cour, un aspect de désolation, d'abandon total, lui serrèrent le cœur, et lorsque la sonnette retentit dans cette habitation déserte, il lui sembla entendre le glas de la mort.

Le vieillard le reconnut et lui sourit à travers la grille, qu'il se hâta de lui ouvrir.

Il lui avait donné une pièce d'or, et dans cette pauvre maison l'or était si rare! Les tuteurs de la malheureuse folle, par haine de sa faute, par haine de cette belle-enfant qui lui devait la vie, la laissaient manquer de tout.

Gustave fit comprendre qu'il voulait voir Mlle Sophie, on le conduisit dans la même chambre que l'autre fois. Il attendit de même, le cœur palpitant; la jeune fille arriva, il la salua, saisi du même respect que si c'eût été une reine.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur? lui demanda-t-elle. — Mademoiselle, j'aurais cru manquer à mon devoir si je n'étais pas venu vous remercier de votre hospitalité si bienveillante, en... — Monsieur, interrompit-elle d'un ton ferme et froidement poli, n'en dites pas davantage. Ce que j'ai fait, le dernier paysan de ces montagnes l'eût fait comme moi; ainsi, vous ne me devez rien. Si vous croyez, malgré tout, me devoir quelque chose, prouvez-le-moi en ne reparaissant plus ici. Vous savez maintenant sans doute qui je suis, quels devoirs j'ai à remplir et combien peu le monde et moi nous sommes créés l'un pour l'autre. — Mais, mademoiselle, à votre âge, adorable comme vous l'êtes, vous ne pouvez vivre ainsi. — J'ai toujours vécu de la même manière depuis que je suis née et je n'en changerai pas jusqu'au jour où Dieu m'ouvrira la porte de sa maison. Pardonnez-moi si je me retire. Je n'ai qu'un seul bien, c'est ma réputation sans tache, je l'apporterai en dot à mon cloître et mes sœurs me pardonneront de n'en pas ajouter une autre.—

Quoi! vous dans un cloître! tant de charmes, tant d'esprit ensevelis à jamais! — Monsieur, vous êtes le compatriote de mon père, ce noble cœur. Vous devez lui ressembler, écoutez ma prière, ne revenez jamais ici. C'est déjà trop que vous y ayez reparu.

Elle se retira comme la première fois.

Gustave sortit amoureux à devenir fou, ruminant mille projets pour arracher cette charmante enfant à son malheur et au sort qui la menaçait.

— Je vais écrire à ma mère, elle la prendra chez elle, et quand elles se connaîtront, Sophie deviendra ma femme. Quoi! après avoir passé ses premières années à soigner une folle, elle irait mourir au couvent! Non, non, ce ne sera pas, je l'épouserai!

Il était encore à l'âge où l'on épouse.

Le château, les plaisirs lui semblèrent odieux. Il partait au jour, sous prétexte de la chasse, et se plaçait sur une montagne dominant l'ermitage où il n'osait reparaître.

Quelquefois il apercevait Sophie, traversant la cour, ou promenant sa mère dans le jardin. Tout son cœur volait vers elle.

L'amour véritable transforme toutes les natures, il donne du cœur et de la délicatesse à ceux qui n'en paraissent pas susceptibles. Seulement, une fois l'amour enfui, ils reprennent leurs penchants ordinaires et se vengent cruellement, sur l'objet de leur culte, de la contrainte imposée.

Après quelques jours de contemplation à vol d'oiseau, Gustave se hasarda à descendre dans un petit bois touchant au jardin et rejoignant la montagne.

Il y resta des heures entières, épiant les mouvements du feuillage et espérant enfin voir paraître sa sylphide.

Elle ne vint pas.

La semaine suivante il quitta le prince, et partit avec un grand fracas pour Vienne. Il laissa sa voiture à la première poste et courut prendre un domicile dans une auberge de paysan, non loin de la demeure maudite. Déguisé, il errait du matin au soir; rendu plus passionné mille fois par les difficultés, il perdit la santé et presque la raison.

Un hasard le servit mieux que ses calculs. La femme de son hôte tomba malade, on alla demander du secours à Sophie, que sa bienfaisance conduisait auprès de tous les êtres souffrants.

Elle ne se fit pas attendre; Gustave eut enfin le bonheur de l'entendre, d'assister aux soins touchants dont elle entourait la paralytique.

Il la contemplait comme un ange descendu sur la terre; elle ne le reconnut pas et lui demanda s'il n'avait point aussi besoin de secours; il ne répondit rien et baissa la tête: en l'examinant davantage, elle rougit, de souvenir sans doute; pouvait-elle soupçonner le bel et riche étranger sous ces misérables vêtements.

Elle revint le lendemain, elle revint plusieurs jours de suite, et toujours ses yeux se tournaient timidement vers le jeune homme, immobile au fond de la chambre, dont la ressemblance faisait battre involontairement son cœur.

Un soir, elle resta plus tard qu'à l'ordinaire, la nuit descencendait déjà sur la vallée lorsqu'elle quitta la chaumière. Gustave se leva et la suivit sans rien dire. Elle se retourna plusieurs fois, le vit sans doute, mais n'en fit pas semblant.

Elle allait franchir la barrière du parc, elle se retourna encore; il ne fut plus maître de lui, courut à elle, l'arrêta par sa robe, et, joignant les mains, il s'écria les yeux pleins de larmes:

— Sophie! mademoiselle! pardonnez-moi, je vous aime et je me meurs!

La lune éclairait le paysage; à ses rayons Sophie découvrit la pâleur du jeune homme, elle tremblait d'émotion, il était difficile de rester totalement insensible à un amour si vrai.

— Monsieur, balbutia-t-elle, vous savez ce que je vous ai dit, je ne m'appartiens pas. Laissez-moi, vous me perdriez, et tous ceux que j'aime avec moi.

Et elle s'élança dans la direction du château, sans oser regarder derrière elle.

Le lendemain on trouva le vicomte sans connaissance à cette même place. Il avait la fièvre, le délire; on le transporta à son auberge, et en quelques heures ses jours coururent le plus grand danger.

Les simples paysans, ne soupçonnant rien, allèrent chercher la petite fée; elle refusa de venir. On y retourna encore, on lui dépeignit les souffrances,la situation horrible de ce pauvre étranger, qui s'en allait mourir seul, loin de son pays, de sa famille.

Elle ne résista plus.

La vue de Gustave appela sa pitié, sa sympathie. Il semblait si malheureux ! Elle essaya quelques paroles de consolation, le patient reconnut sa voix et éprouva un peu de mieux. Elle parla encore, il la regarda.

Le lendemain, il la reconnut tout à fait; deux jours après, la fièvre céda; au bout d'une semaine, il entrait en pleine convalescence.

XLVII

Une Fille perdue.

La pauvre enfant devait payer de son avenir la vie qu'elle venait de sauver.

Elle but à son insu ce poison enivrant d'un amour qui commence et que l'on partage. Elle le but à longs traits, avec ivresse, et ne reconnut le venin que lorsqu'il coulait déjà dans ses veines.

Cependant elle ne craignait point. Ignorant l'existence, ignorant le mal surtout, elle croyait aux paroles dorées du séducteur, de bonne foi lui-même lorsqu'il les prononçait.

—Nous resterons cachés ici jusqu'à ce que Dieu vous rende libre, Sophie, lui disait-il, après je vous conduirai à ma mère, qui vous aimera comme sa fille; nous nous marierons.—Nous ne pouvons pas nous marier, le mariage m'est interdit, Gustave : la famille qui me repousse ne veut pas laisser perpétuer sa honte. — Vous, la honte de votre famille! vous qui en êtes la gloire ! Ne redoutez rien, tout le monde ignorera notre secret. Notre union restera entre nous, vos deux serviteurs fidèles la connaîtront seuls, jusqu'au jour où il nous sera permis de l'avouer à la terre entière. Alors vous me suivrez !

Ce qui prouve la *naïveté* de ce pauvre Gustave, c'est qu'il n'eut pas un instant l'idée de séduire la jeune fille; il a bien changé depuis, et si pareille circonstance se représentait, il réparerait sa *niaiserie*, d'ailleurs il l'a *vaillamment réparée*...

Sophie écoutait ces paroles d'amour, plus douces encore pour elle, enfant sans amis, sans mère, car la sienne ne la reconnaissait pas.

Elle mit dans cette passion toute la tendresse amassée dans son cœur depuis son enfance. Jugez quel trésor !

M. de Remblay en sentit le prix; dans ce moment, il était encore capable de le deviner du moins. Il pressa, il pria tant, que Sophie consentit à devenir sa femme en secret, devant le vieux curé du village, qui se laissa séduire aussi par les espérances du jeune homme et par ses promesses.

Quant à Sophie, accoutumée à entendre parler des Français à ses vieux domestiques, chez lesquels la mémoire de son père restait une adoration, elle n'imaginait pas qu'un homme de notre nation pût tromper, elle en faisait des dieux, et, ce qui est la même chose pour une femme, des hommes prêts à se dévouer, à tout sacrifier à leur amour.

Elle fut heureuse pendant trois mois, oubliée en ce petit coin, partageant sa vie entre ses devoirs et ce sentiment qui la remplissait tout entière. Elle croyait à l'éternité de ce bonheur, elle bâtissait ces beaux châteaux aériens que les anges semblent porter sur leurs ailes et dorer de leurs auréoles.

Hélas ! hélas ! ces anges, ce sont les esprits des ténèbres; cette auréole, c'est le stigmate brûlant imprimé à leurs fronts, c'est la marque de Satan, c'est le flambeau trompeur qui nous égare et auquel nos passions s'allument, pour nous incendier ensuite.

Pauvre enfant ! quel réveil !

Les parents de Gustave se doutèrent que cette absence mystérieuse cachait quelque *amourette*. M. Filliau écrivit, s'informa; il apprit tout, hors le mariage, et voulant arracher son élève à une intimité dangereuse, il imagina une maladie de Mme Arbrelle, qui nécessitait le retour immédiat de son fils.

Je vous laisse à penser quelle douleur pour les amants ! Ce

beau rêve interrompu ne pouvait se renouer de longtemps sans doute. Les rêves ne se reprennent jamais où on les a laissés, c'est ce que l'expérience nous apprend trop tard.

Gustave pleura, Sophie faillit mourir, il fallut presque employer la violence pour les séparer. Les promesses de retour, les espoirs de correspondance, tout fut prodigué, vous le pensez bien, tout fut regardé comme certain, sans cela où prendre du courage ?

Le vicomte brûla le pavé. Il pensa peu à sa mère, il faut l'avouer, et beaucoup à sa femme, bien que l'une lui fût dans le fond plus chère que l'autre.

En arrivant aux Pyrénées, il trouva Mme Arbrelle bien portante. Si M. Filliau n'eût fait briller à ses yeux la certitude de rejoindre bientôt ensemble sa Sophie, il serait reparti sur-le-champ.

Le précepteur interrogea : l'élève ne demandait qu'à être contraint, il éprouvait le besoin de dire ce qu'il sentait, ce qu'il inspirait surtout. Longtemps il se tut sur le mariage, il s'étendait sur les charmes, sur la bonté, sur les grandes alliances et même sur le malheur de sa bien-aimée. M. et Mme Arbrelle, M. Filliau se montrèrent fort touchés, mais ils se félicitèrent d'avoir enlevé Gustave à une séduction si puissante; leur ambition croissait, en apprenant comment M. le vicomte avait été reçu aux cours étrangères. Il pouvait prétendre à tout, épouser quelque duchesse, quelque princesse, quelque millionnaire sûrement ; la triste Sophie n'était, hélas ! rien de cela.

Après trois mois de séjour au château paternel, le jeune homme parla de retourner en Hongrie, il ne l'avait pas osé encore.

M. Filliau répondit que rien n'était plus raisonnable, qu'il l'accompagnerait lui-même jusqu'à la frontière, mais qu'il fallait d'abord passer par Remblay, où sa présence devenait fort utile, et revoir un peu Paris, veuf depuis longtemps d'un élégant de son importance.

Gustave n'eut garde de dire le contraire, il avait trop bonne opinion de lui pour cela. A Remblay on lui fit une entrée seigneuriale, sur un plan envoyé d'avance. Les jeunes filles, les jeunes garçons, le curé, que sais-je ? *tout le village*, comme on

dit dans les vaudevilles, se précipitèrent à ses pieds et demandèrent à ce vaillant et noble descendant des preux de ne pas les abandonner ; il les releva les larmes aux yeux et promit de revenir.

Cela ne suffisait pas à leur ardeur et à leur impatience : ils voulaient le garder près d'eux, voir sa famille se perpétuer ; ils espéraient que bientôt une compagne digne de lui, une compagne de race illustre et dorée, embellirait son existence et lui donnerait des enfants aussi beaux que leur père.

Le maire de la commune, personnage officiel, ajouta avec un geste plein de dignité :

— Vous êtes le dernier rejeton d'une branche de héros dont la puissance a dominé et protégé nos ancêtres ; nous voulons que nos descendants soient aussi protégés par les vôtres !...

M. Gustave Arbrelle, fils d'un paysan du Béarn, prit la chose au sérieux et se persuada qu'en effet ses ancêtres avaient *protégé* et *dominé* les habitants de Remblay.

De ce moment il leur fut acquis, et la tendresse qu'il leur porta fit la première brèche au bonheur de Sophie : l'orgueil est un grand démolisseur de sentiments, et, pour me servir des expressions analogues à la carte de Tendre, l'orgueil et l'amour-propre sont la Bande noire des châteaux de l'Amour. Ils les détruisent, quelque beaux, quelque respectables qu'ils soient, et en vendent les matériaux à l'ambition et à la fortune.

M. Filliau profita de ce moment d'attendrissement et de vanité. Avec une adresse extrême, il sapa les projets de son élève, en ayant l'air de les exalter jusqu'aux nues, il répandit sur sa fidélité cette légère teinte de ridicule qui pénètre peu à peu les tableaux enivrants des souvenirs et les cache sous son voile nuageux.

Puis il parla de Paris, juste au moment donné ; Gustave sentit lui-même la nécessité de revoir son tailleur, de se retremper un peu à la source des bonnes manières, afin de retourner près de son amie avec un charme de plus. Cette raison fut donnée à sa conscience et à son précepteur, qui s'en contentèrent parfaitement l'un et l'autre.

On l'entoura, on lui fit raconter ses voyages, ses aventures; il se taisait sur Sophie, par cette sorte de pudeur du premier amour qui respecte la femme aimée. M. Filliau en glissa quelques mots à ses intimes. Gustave lui imposa d'abord silence, le précepteur n'en tint compte ; on l'interrogea, il nia, puis il permit de supposer, puis il avoua enfin qu'il était adoré d'une délicieuse créature de seize ans, baronne à trente-six quartiers, toujours en supprimant le mariage, bien entendu, et les *petits accidents* de la naissance de Sophie.

XLVIII

Inconstance.

M. Gustave Arbrelle de Remblay fut un des premiers exemples, depuis lors si généralement suivis, d'un homme parti d'aussi bas, et se parant ainsi, sans honte, d'un nom et d'une naissance auxquels il n'avait aucun droit.

La Restauration, plus difficile sous ce rapport que la révolution de Juillet, n'admettait pas sans examen les titres à la noblesse. On se connaissait dans la bonne compagnie, on savait à peu près où se prendre; on se comptait, et l'on ne perçait pas aisément les rangs hérissés de piques et de hallebardes.

Aujourd'hui il n'en est pas ainsi, on vole, on pille, sans vergogne, noms, qualités et même fortune. M. le comte un tel, faisant piaffer ses chevaux aux Champs-Élysées, est tout bonnement MM. Jacques ou Simon, que vous avez connu, il y a dix ans, dans une province, et cela se fait sans voile, sans prendre la peine de s'excuser.

Ensuite ces mêmes gens vont jeter à tout propos le nom de gentilhomme. *Nous autres gentilshommes, Je me conduis en gentilhomme,* vous n'entendez que cela dans le vocabulaire moderne des lions et des journalistes. Et jamais il n'y eut moins de gentilshommes, hélas !

M. de Remblay ne marchait donc *qu'à la suite* des suprêmes maîtres de l'élégance; à cette époque, il est vrai, le second rang

avait encore de la valeur, et pas un des nouveaux *raffinés* n'approcherait de ceux-là, même à la cheville.

Il fallait alors, pour être quelque chose, non-seulement triompher mystérieusement des Marions de Lorme et des Phrynés du quartier Saint-Georges, où on allait tout bas; mais surtout plaire dans les salons du haut monde, y donner le ton, y être bien venu des femmes, jeunes et vieilles, et conserver de bonnes manières.

Il restait encore quelques douairières de l'autre siècle, elles faisaient la réputation et jugeaient en dernier ressort. Il existait au faubourg Saint-Germain une ou deux maisons, débris du passé, où pour ainsi dire on soutenait les épreuves de chevalerie, et sans l'approbation desquelles pourtant on n'était rien.

Gustave fut entraîné dans les soupers, dans les bals, dans les orgies; il s'y laissa conduire, mais il résista aux séductions, il se créa un rôle d'Amadis, qu'il trouvait glorieux, mais dans lequel il voulait rester.

M. Filliau eut peur, il alla trouver une charmante actrice, tout à la fois vertueuse, coquette, spirituelle et intéressée.

Il lui promit une forte somme si, par ses attraits, le dernier des Remblay oubliait les serments d'un amour *intolérable.*

Elle accepta et commença son plan d'attaque, il lui donna plus de peine qu'elle ne l'eût pensé. Les partis pris sont difficiles à vaincre, et Gustave avait le parti pris de la constance. Il improvisait des élégies à la façon des *Méditations poétiques,* alors dans tout le feu de leur succès, et il se croyait au moins l'égal du chantre d'*Elvire*. Mlle Lise se moqua de lui, elle s'en moqua avec persistance et n'obtint longtemps qu'un sourire de pitié; peut-être même eût-elle échoué complétement sans un un auxiliaire que le diable mit à propos sur sa route.

Il *grouillait* à Paris un agent d'affaires, un courtier, quel que soit le titre, qui, sans caractère officiel, tenait les fortunes d'une foule de gens entre ses mains. Une honnêteté *habile* et pleine d'ostentation inspirait la confiance. Il connaissait tout le monde, allait partout, savait tout; c'était enfin une de ces existences problématiques dont ce siècle offre tant

d'exemples, et qui souvent conduisent fort loin ceux qui osent les accepter.

Cet homme, nommé Dumy et plus tard Dumy de Larsé, est aujourd'hui M. le comte de Larsé, conseiller d'État, préfet, je ne sais pas même s'il n'est point également pair de France. Il a eu une singulière destinée.

Fils d'un huissier de village, il végétait, en 1820, chez son père, simple clerc et fort piteux.

Vous comprenez que M. Dumy, pour être arrivé si vite à une position brillante, devait être un génie adroit.

Il devina le Filliau, le Remblay, la Lise; en quelques jours il les sut par cœur et résolut d'entrer de vive force dans cette intrigue, où on ne l'avait pas appelé, et d'en retirer les bénéfices les plus clairs.

Il soupçonna que Gustave s'appelait Remblay comme il s'appelait Larsé, par la grâce de lui-même. Pourquoi Larsé plutôt qu'autre chose? je n'ai pu le savoir. Au moins Remblay avait-il un prétexte, mais Larsé n'en possédait pas le moindre, il lui fallait donc plus d'intelligence encore.

Il fit ce que personne n'avait pu faire, il obtint de Gustave une confession générale, le mariage compris, et dès lors il fut son maître. Il traça à Lise un tout autre plan.

Elle laissa la moquerie et prit la sensibilité; elle parut amoureuse du vicomte, *se mourut* de chagrin, avoua hautement cette préférence, combattue par sa vertu et par sa fierté, fit si bien enfin que l'amour-propre de Gustave entra en liesse.

Il écrivit moins souvent à Sophie.

Il annonça qu'une affaire imprévue et de la plus haute importance retardait son voyage.

L'affaire devint plus importante et le voyage plus retardé.

Les lettres ne partirent plus que tous les mois et ne renfermèrent que quelques lignes.

Le vicomte est malade.

Les parents barbares ne veulent pas reconnaître le mariage.

Sa mère, mourante de chagrin, lui fait jurer sur le Christ qu'il n'écrira pas à Sophie, et Sophie, qui remplit si bien ses devoirs de fille, comprend ce que cette promesse impose; mais

il aimera toujours sa femme, et son ami lui donnera de ses nouvelles.

M. Dumy écrit à Sophie de lui adresser ses lettres, et lui envoie quatre pages du désespoir de son fidèle Gustave.

Les lettres de M. Dumy sont de plus en plus rares.

M. Dumy n'écrit plus du tout.

Il arrive une lettre de Sophie à M. Dumy, lettre pleine d'amour, de désespoir, de confiance amère; elle implore l'amour, l'honneur de son mari, car sa mère va mourir, et ses parents, qui ont appris leur liaison, la chassent du château, sans vouloir même payer sa dot au couvent, ainsi qu'ils s'y sont engagés; elle est sans asile, sans pain, sans espoir, elle va être obligée de mendier ou de mourir, si M. de Remblay l'abandonne.

Cette lettre est lue tout haut chez Lise; on décide qu'on ne la remettra pas à Gustave, dans la crainte de le détourner du bon chemin où on a eu tant de peine à le faire entrer et où il marche à présent d'un pas si ferme.

Voilà, en peu de mots, l'histoire du malheur de la pauvre Sophie et de la gloire de M. de Remblay.

La révolution de Juillet éclata; M. de Larsé (alors M. Dumy sans le moindre Larsé) se trouva partout, excepté au feu, il se rendit nécessaire et arriva à prouver qu'il avait sauvé la France avec tous ceux qui l'ont *sauvée* alors.

On le nomma d'emblée au conseil d'État et on lui octroya la croix d'honneur. Il fut le premier à deviner que la croix de Juillet ne deviendrait bientôt qu'une marque et n'en voulut pas.

Dès lors il protégea M. Arbrelle, lequel continua pourtant à se poser en aristocrate, jusqu'à ce qu'il eût *découvert* que l'aristocratie ne l'avait pas adopté complétement; de ce moment il capitula et resta un pied dans chaque parti. Mais il profita adroitement, et par le conseil de Dumy, remplaçant admirablement Fillian, devenu vieux, de l'éclipse du faubourg Saint-Germain pour arriver lion de première classe.

Il redoubla de luxe et se plaça sur le même rang que les *plus huppés*, ainsi que le disaient alors ces demoiselles.

Une riche et belle héritière d'une de ces familles que les

révolutions populaires mettent en avant, jeta les yeux sur lui et consentit à l'épouser.

Il oublia tout à fait qu'en Hongrie une pauvre et noble enfant était déjà sa femme devant Dieu. La tête lui tourna de joie; il acheta de belles parures, de beaux châles, de beaux chevaux; il acheta un hôtel, il y conduisit sa fiancée, devenue sa compagne, et donna des bals qui occupèrent tous les journaux de modes.

Un jour, au milieu de ses triomphes, un de ses amis parlait à l'Opéra d'une merveilleuse beauté allemande, mise en lumière par M***, qui faisait tourner les têtes et dont l'histoire était des plus singulières. Elle connut dans son pays un jeune homme, un étranger, ils s'aimèrent, se marièrent quelque peu même, disait-on, puis il l'abandonna.

La jeune fille, toujours croyante, vendit jusqu'à ses dernières hardes pour arriver à Paris à pied, et y retrouver son amant.

Ce cher amant ne songeait guère à elle; elle alla à sa porte, il était à la campagne avec *madame*; elle prit des renseignements, apprit qu'il était marié, cet infâme, etc.; enfin tout le vocabulaire des femmes délaissées.

La petite ne manquait pas de caractère, elle jura qu'elle ne le reverrait jamais et qu'elle se vengerait. Sa vengeance fut d'écouter les conseils d'une femme, envoyée par *le ciel*, de se laisser persuader que M***, fort beau garçon et fort riche, valait trois mille fois son ancien ami, et enfin de devenir en quelques mois une femme entretenue, des plus élégantes et des plus corrompues de tout Paris.

— Or, jugez, ajouta le narrateur, l'amant est encore à la campagne; à son retour il y aura coup de théâtre et reconnaissance pathétique. Retrouver sa *Marguerite* entre les mains d'un nouveau Méphistophélès, et cela sans en avoir le moindre profit! — Nomme-t-on ce pauvre Faust? — Non, mais on le devinera. — Il paraît que la jeune personne a été vite. — L'amour est comme le lait : lorsqu'on ne sait pas le conserver, il tourne à l'aigre, et gare aux suites.

Gustave se sentit frappé au cœur.

Il comprit qu'il allait sous peu devenir le jouet de la so-

ciété, peut-être se brouiller avec sa femme, dont la famille surtout était fort susceptible. Il chercha Dumy pour parer ce coup et pour lui demander conseil.

Dumy causait avec un ministre, il fallut attendre et rentrer dans la loge de Mme de Remblay, qui, lui montrant une femme placée en face d'eux, lui en fit admirer la merveilleuse beauté et lui demanda s'il ne la connaissait pas.

Il faillit se trouver mal : c'était Sophie !

Sophie, entourée d'une foule de jeunes gens, riant, causant avec eux en jetant par intervalles un regard sombre sur sa rivale, qui ne s'en doutait guère, et sur son infidèle, qui tremblait ! Enfin Dumy arriva !

Il écouta tranquillement le récit de Gustave, et lui dit qu'il n'y voyait qu'un remède : c'était de parler à Sophie, de l'apaiser ; sinon, de raconter soi-même l'histoire à sa façon, ou bien de la nier avec effronterie, ce qui devenait difficile, la jeune fille ayant des volumes écrits de sa main, dans le style le plus incendiaire.

Pendant l'opéra, Dumy, ne doutant de rien, se fit présenter à la belle étrangère et lui demanda pour le *malheureux* Gustave un moment d'entretien.

— Qu'il vienne après le spectacle, répondit-elle, je serai seule, j'ai refusé de souper.

L'ambassadeur rapporta la réponse. M. de Remblay conduisit sa femme à sa voiture et la quitta sous prétexte d'aller passer une heure au club. Que de mensonges ces clubs vous ont donné le droit de faire ! Il courut chez Sophie, Dumay l'y attendait déjà.

Un observateur aurait remarqué l'expression de désespoir, de honte, de triomphe, de colère et de joie qui se peignait en un clin d'œil sur les traits de la pauvre fille : il y avait de tout cela, et certes Dumy ne laissa point échapper une pareille scène muette.

Elle s'avança avec beaucoup de dignité, la main sur son cœur, dont les battements l'étouffaient, au-devant de celui qui l'avait perdue.

— Monsieur, lui dit-elle sans lui donner le temps de parler, j'écoute depuis une heure les lamentations de votre ami ;



il assure qu'on vous a trompé, qu'on vous a fait croire à m mort et que vous m'aimez encore. J'ai attendu que vous fu siez là pour lui dire qu'il en a menti. Grâce à Dieu, je con nais à fond votre conduite et la sienne, et je ne serai plu votre dupe. Je sais que mon amour, mon amour si pur et s beau, a été livré en pâture à une courtisane, à de jeunes dé bauchés; je sais qu'après vous être paré de ma tendresse vous l'avez foulée aux pieds; je sais que, vous jouant de serments les plus sacrés, vous m'avez trahie par soif de l'o ou par ambition; je sais tout cela, monsieur. Eh bien, je m suis vengée et cette vengeance, toujours suspendue sur vot tête, se répandra sur vous goutte à goutte. Voici un acte éc par le respectable prêtre qui a béni notre union; cet act traduit en français par l'interprète de votre ambassade, e fort authentique, comme vous voyez. Je sais, ajouta-t-elle souriant, que la loi ne me permet pas de réclamer mon tit mais au-dessus de la loi il y a Dieu, il y a l'honneur. Ce p pier restera donc entre mes mains, en témoignage de ce q vous êtes et de ce que vous valez. Je le montrerai chaque f qu'un pas nouveau dans la route de la dégradation m'au rendue plus méprisable, et je dirai à tous que c'est vo femme, dont vous avez fait la célèbre, la folle Nina. Je di cela aux hommes sur la terre et je le dirai à Dieu dans le ci je le dirai à mon père et à ma mère, qui vous ont suivi l'œil et qui vous reprocheront la perte de leur fille. Ma tenant, monsieur, je n'ai pas une parole à entendre de vo Sortez! que je ne vous rencontre jamais, car chaque fois vous jetterais notre honte commune à la face!

Gustave resta un moment étonné, puis il eut une inspi tion sublime, une inspiration digne de Dumy, lequel la envia toute sa vie.

— Je me retire, Sophie, puisque vous l'ordonnez, je veux pas avoir un nouveau tort envers vous; mais sache bien, vous commettez une grande injustice; je vous ai touj aimée, je vous aime plus que jamais, je vous aimerai que je pourrai aimer quelque chose.

Et il fit une sortie pleine de dignité. Sophie l'aimait enc et réellement le misérable le comprit: de ce moment,

désespéra de rien. Il feignit de ne plus s'occuper d'elle, de lui obéir entièrement; lorsqu'il la rencontrait, il la saluait avec un respect mélancolique et s'éloignait.

Dumy, à qui les humiliations ne coûtaient guère, retournait chez Nina, lui racontait les douleurs et les regrets de Gustave.

Il se mourait de chagrin, il souffrait en victime résignée, parce qu'il méritait de souffrir, mais il aimait!

La faible créature ne tint pas ses menaces, elle refusa même de nommer celui qu'elle voulait d'abord livrer au mépris public.

Peu à peu elle recommença à croire, tant de repentir et de douleur la désarmèrent; elle consentit à revoir *une fois* le triste abandonné, puis elle le revit une seconde, puis une troisième, puis tous les jours, enfin elle lui rendit ses droits perdus, et Nina fut la maîtresse déclarée de M. de Remblay.

La première chose qu'ils firent fut de brûler l'acte du curé. Sophie le brûla elle-même entre deux baisers ; peu s'en fallut qu'elle ne lui demandât pardon!

Ceux qui ont aimé véritablement comprendront cela et diront que c'est bien l'histoire du cœur.

XLIX

Ébauche de la société.

A cette époque, la première année de la révolution, la société flottait encore entre les traditions du passé et les novations de l'avenir.

On commençait à descendre cette pente au bas de laquelle nous sommes parvenus aujourd'hui; mais on descendait doucement, timidement, on n'osait pas aller vite.

Les élégants du jour se divisaient en deux classses: ceux réellement du monde, et ceux qui aspiraient à y entrer, qui prétendaient même y être parvenus, lorsqu'ils ne craignaient pas un démenti de leurs auditeurs.

Les gens de la société se tenaient dans l'ombre, ils bou-

daient. On les voyait de temps en temps à cheval, ou en voiture; on les rencontrait à pied sur le boulevard, à quelques théâtres choisis, et le soir dans les salons. Ceux-ci se distinguaient par une simplicité de bon goût, par une recherche de manières, par une toilette presque sérieuse. Ils avaient peut-être bonne envie de s'émanciper, et ils l'ont prouvé depuis; mais c'était la transition.

Parmi eux se remarquaient les fils de nos grandes familles, ils n'oubliaient pas leurs noms, et ils les portaient avec dignité.

Dans l'autre camp étaient ces nouveaux chevaliers reçus sans preuves, et qui, au lieu de s'appeler de ces noms qui se trouvent à chaque page dans notre histoire, s'appelaient presque tous M. *quelque chose de quelque chose*, et ces deux quelque chose n'étaient rien.

Ceux-là trônaient à l'Opéra, tandis que les autres régnaient aux Italiens; ils envahissaient le Café de Paris, les avant-scène des petits théâtres et les galeries du Cirque, lesquelles, du reste, restaient un terrain neutre où les deux classes se rencontraient, comme jadis les verts et les bleus à Constantinople.

Ils affichaient franchement les mauvaises manières, la mauvaise compagnie, et ne firent pas la moindre façon à se montrer en public, singulièrement accompagnés.

On cria haro! on les appela la Loge infernale; ils allèrent toujours. Ce furent les rois et les fondateurs de la fashion; quelques-uns parmi eux étaient prodigieusement spirituels, les autres prodigieusement bêtes, et ceux-ci devinrent la pâture et le jouet de ceux-là. Ils en tirèrent le suc, et les jetèrent de côté lorsqu'ils n'en voulurent plus.

Ils écrivirent tous, plus au moins, j'entends ceux qui n'étaient pas bêtes, et les autres même un peu aussi. Ils inventèrent mille nouvelles manières de dépenser l'argent, qu'ils n'avaient pas, et qu'ils trouvaient toujours. Leur toilette excentrique se composait de gilets fabuleux, de chemises brodées, de manchettes inouïe, de cannes façon bûches, de buissons de fleurs à la boutonnière, de cheveux frisés et luxueusement tombant sur le collet de l'habit; enfin, c'était

un éclat, un étalage qui forçait à les regarder malgré soi, et si plusieurs perdaient, d'autres y gagnaient beaucoup.

On citait encore deux catégories moins distinctes, en ce qu'elles se mêlaient aux principales : les lions de la banque et ceux du *sport*.

Les *infernaux* surtout les attiraient à eux et leur prenaient ce qu'il y avait à prendre, soit en imitation, soit en moquerie. Ces deux *cages* ne contenaient pas des animaux aussi intelligents que les autres. Les boursiers, couverts de diamants et de bagues, cousus de bank-notes, parlaient bourse et pesaient tout au poids de l'or; les autres, centaures en éperons, en bottes, un fouet à la main, parlaient cheval, sentaient cheval, voyaient cheval, et certainement on les eût éveillés au milieu de la nuit que leur premier mot eût été cheval, comme c'était le mot d'ordre de leurs repas, de leurs plaisirs, comme c'était le sujet de leurs conversations, de leurs comparaisons même, jusque dans l'épanchement de leurs admirations pour leurs maîtresses.

Les lions du premier rang ont commencé par adopter ce travers avant de descendre aux autres.

Si vous saviez quelle immense quantité d'esprit, d'esprit réel, d'esprit argent comptant a escompté cette coterie ! Il y a de quoi défrayer l'Europe entière pour tout un siècle. Que de mots, que de portraits esquissés d'un trait de plume ou de langue ! Il est impossible de se le figurer. La France seule, et Paris, pouvaient fournir à cette prodigalité. Aussi, cet esprit plein de grâce et d'un entraînement irrésistible est-il devenu le maître, et cette classe-là a-t-elle fondu les autres. Il n'y a plus de ligne de démarcation, tous ils fraternisent; l'égalité devant la mode, devant les bals masqués, devant le cigare, devant les orgies, devant nosseigneurs les chevaux, est proclamée ! MM. *quelque chose de n'importe quoi* donnent une poignée de main aux descendants des croisés, et soupent ensemble, jouent ensemble au lansquenet, s'amusent ensemble, en ayant pour compagnons les rhinocéros de la finance et les singes du sport. Les barrières tombent et les catégories dont je vous entretiens s'effacent entièrement devant une seule, que vous appellerez comme vous voudrez.

Je ne vous ai tracé aucun portrait des rhinocéros et des singes, parce qu'ils se ressemblent tous et que leur physionomie n'a point été altérée. Ils ont, chacun, leur *dada*, selon l'expression de Sterne. Pour les premiers c'est l'or, pour les seconds c'est l'anglomanie; ils sont aussi parfaitement nuls et ennuyeux les uns que les autres. Bien ignorante de leur dénomination positive, je les ai baptisés singes et rhinocéros; si ces noms ne vous plaisent pas, cherchez-en d'autres.

Il faut maintenant en revenir à M. de Remblay et à cette pauvre Sophie, assez folle pour adorer un pareil être et pour le prendre au sérieux, ainsi que vous allez le voir. Mme de Remblay devint grosse, elle souffrit beaucoup, et mourut en couche, en laissant un héritier à ce beau nom, si chèrerement payé.

Gustave eut l'air de la pleurer. Au fond, il se sentit tout charmé de garder la fortune et de ne plus avoir la femme. Sophie le crut malheureux, comme elle l'avait cru repentant, comme toute femme qui aime doit être trompée.

Elle se reprit à une folle chimère, la pauvre rêveuse; elle espéra que sa faute, que sa chute étaient expiées par son amour; elle espéra que Gustave pourrait lui rendre cette place dont il l'avait chassée, et que ses beaux jours allaient renaître. Elle, qui avait pardonné tout, ne douta pas qu'on lui pardonnerait aussi, et elle nourrit cette illusion de générosité et de grandeur, qui perdra toujours celle d'entre nous assez simple pour juger les autres d'après elle.

Eût-elle été aussi chaste que dans son innocence, il lui manquait ce qui dans ce siècle rend toutes les femmes innocentes et belles: de l'argent et une grande position.

Elle laissa passer les premiers temps, elle entoura Gustave et son jeune fils de ces soins du cœur qui se sentent sans pouvoir se décrire, elle se rendit nécessaire, elle le pensa du moins, et un jour elle essaya d'amener la conversation sur le sujet éternel de ses espérances, afin d'encourager le vicomte, lequel sans doute n'osait soupçonner son bonheur.

— Que ferez-vous de votre avenir, Gustave? lui demanda-t-elle en le regardant attentivement. — Ce que j'ai fait de mon passé; ma chère, je vivrai le mieux et le plus longtemps pos-

sible. — Mais encore? — Je vous aimerai, cela n'a pas besoin d'être répété : où trouverais-je ce que j'adore en vous? — Est-ce bien vrai, mon ami? — Pourquoi en douteriez-vous, Sophie? — Hélas! n'ai-je pas appris à douter? — Vous devez depuis lors avoir appris la confiance. — Oh! merci, merci! dit-elle en l'embrassant. — Oui, mon existence me paraît complétement heureuse ainsi. Une belle fortune, un grand nom, une charmante maîtresse, un délicieux enfant, de la jeunesse, de... — Et vous ne comptez pas vous remarier? interrompit-elle vivement. — Que le ciel m'en préserve! me remarier! et pourquoi faire? — Avec... avec personne? — Non, non, soyez parfaitement tranquille à cet égard. J'ai assez d'argent, je n'en veux pas davantage. Je préfère ma liberté. Me remarier, mon Dieu! Je dois à la mémoire de ma pauvre femme de ne jamais donner mon nom à une autre. — Quoi! pas même à celle qui avait le droit de le porter avant elle?

Il la regarda d'un air si étonné, sa physionomie exprimait quelque chose de si naïvement insolent, qu'en un éclair elle comprit tout.

Elle sentit méprisée, et ce coup la frappa au cœur. Il ne répondit rien, ses yeux disaient tout.

— Je me trompais, répliqua-t-elle froidement.

Et elle parla d'autre chose.

L

Un Drame.

A minuit, Gustave quitta sa maîtresse pour aller au club.

— A demain! lui dit-elle.

Elle l'attira vers elle et l'enveloppa tout entier d'un long regard, dans lequel il aurait pu lire un monde de pensées.

— A demain, répliqua-t-elle avec un accent décidé qui ne lui était pas ordinaire.

Il le remarqua pourtant.

— Qu'as-tu, mon amie? demanda-t-il. — Je vous dis : A de-

main! voilà tout, Gustave. — Tu me le dis singulièrement. — Tu te trompes. — Eh bien, tant mieux!

Et il la quitta.

Elle le regarda partir, un sourire amer sur les lèvres.

Et sur-le-champ, avec un sang-froid qui ne se démentit pas, elle alla chercher un poison préparé depuis longtemps, du cuivre dissous dans du vinaigre; elle le but comme Socrate but la ciguë, sans dire un adieu à cette vie qu'elle quittait si jeune et qu'elle avait rêvée si belle.

Elle se coucha, elle ferma la porte de sa chambre, souffrit toute la nuit des tortures inouïes, sans demander du secours et attendit.

La pauvre misérable espérait peut-être le voir encore une fois, mais elle ne voulait pas l'appeler. Sa femme de chambre frappa, elle eut la force de lui ouvrir, et tomba sur le tapis après cet effort de volonté.

Cette fille effrayée cria à l'aide, toute la maison accourut; on appela des médecins, ils reconnurent bien vite le poison et l'inutilité de leurs efforts.

— Dans deux heures elle sera morte, ajoutèrent-ils.

Alors on chercha Gustave, il venait de partir pour Rouen avec quelques amis; une lettre en prévenait Sophie, la lettre était encore chez le portier.

On chercha Dumy, au moins; Dumy se trouva et il vint, on lui raconta tout.

Il profita d'un intervalle entre les dernières douleurs et interrogea Sophie.

Elle avoua son suicide, sans en dire la cause.

— J'avais assez de la vie!

Et elle mourut ainsi.

Le lendemain tout Paris se demandait pourquoi Nina, la ravissante Nina, avait eu l'extravagance de se tuer, et Gustave, à son retour de Rouen, donna sa parole d'honneur qu'il n'en savait rien. Il pleura Sophie un peu plus que sa femme, elle ne lui laissa pas de sacs d'or pour se consoler; et puis, elle était fort rangée et se contentait de peu. Cette fille-là devenait très-difficile à remplacer.

Est-ce la peine de vivre pour des êtres semblables? N'y a-

t-il pas stupidité à se tuer pour eux ? ils ne sont acceptables ni dans la vie, ni dans la mort. La plus haute folie, le plus grand malheur que je connaisse à une femme, c'est d'agir de bonne foi. Tous ici-bas trompent. Celle qui ne trompe pas est une dupe, celle qui trompe est une infâme. Lorsqu'elle le sait et qu'elle en a horreur, elle finit comme Nina, mais par une autre raison, et le lendemain tout Paris se demande encore pourquoi la marquise de Moncabrié est morte, lorsqu'il devait lui sembler si doux de vivre.

En perdant Sophie, tous les fléaux tombèrent sur le vicomte. N'ayant plus d'intérieur, ni légitime, ni clandestin, il devint joueur, s'établit au club, y prit domicile et y perdit des sommes immenses.

Il oublia tout pour ces nouvelles émotions ; en vain M. et Mme Arbrelle, M. Filliau, devenus trop vieux pour quitter leur vallée, le demandaient-ils à grands cris, il n'abandonna pas son tapis vert, dans lequel se concentrèrent toutes ses pensées.

Vers cette époque un grand événement arriva. On s'aperçut que le jeu n'était pas exact. Les erreurs, d'abord en petit nombre, ne donnèrent pas de soupçons, mais elles se multiplièrent et dès lors on dut s'en occuper. Chacun examina : Dumy, qui ne jouait pas, se plaça à côté de Gustave et suivit de son œil de police les mouvements de chacun.

Après plusieurs séances il n'eut plus de doute et nomma le coupable à *son élève,* car lui aussi pouvait le regarder comme tel. C'était un homme d'une grande famille.

Le soir, on joua comme de coutume ; comme de coutume Dumy prit sa place, et au moment donné il pressa légèrement le bras du vicomte.

— Messieurs, dit celui-ci avec beaucoup de tranquillité, je vous demande pardon de ce qui va se passer, mais j'exige que M. de R*** mette son jeu sur la table.

Celui-ci devint fort rouge, il conserva pourtant assez de présence d'esprit pour répondre :

— Je n'ai pas l'habitude de jouer ainsi, et je trouve fort étonnant que monsieur se permette de me le demander.

Gustave frappa un coup sur les cartes et les fit tomber, la tricherie devint évidente.

Un tumulte affreux s'ensuivit, tout le monde parlait à la fois et le vicomte plus haut que les autres.

— Si vous n'êtes pas content, monsieur, dites-le, mais il est indispensable que vous soyez chassé auparavant.

Le coupable, atterré, ne répliquait rien. Son beau-frère s'avança et dit :

— Si l'on chassait d'ici tous ceux qui ont mérité de l'être, monsieur, vous ne resteriez pas à cette table.

Un soufflet fut la réponse de Gustave, et une provocation furieuse celle de l'offensé. On dut les séparer presque de force.

Gustave devint le héros de la soirée, on le porta en triomphe, pour ainsi dire, et de là date son espèce de mode insolente.

Cependant un autre drame se passait à quelques pas de là, un autre homme allait jouer un rôle bien méprisable aux yeux de tous, bien sublime pour ceux qui connaissaient la vérité.

M. de R***, après avoir été dévoilé, s'enfuyait sans se rendre compte de sa route. Il était fou, mille idées se croisaient dans son cerveau, il souhaitait la mort, il souhaitait que la terre s'engloutît sous ses pas.

Il courait au hasard, l'habitude le conduisit chez sa sœur, il sonna machinalement, il entra de même et ne revint à lui qu'en se trouvant dans la chambre où une mère berçait ses deux enfants jumeaux. Il aimait sa sœur presque passionnément. Ce tableau d'intérieur, si calme, si loin de ce qu'il venait de voir et de faire, lui perça l'âme ; la jeune femme se retourna et lui fit signe de marcher doucement, en lui tendant la main avec un sourire ineffable.

Il tomba à genoux, fondant en larmes en s'écriant :

— Ma sœur, pardonne-moi ! pardonne-moi !

Elle le releva effrayée, l'embrassa, l'appela des noms si tendres que se donne l'enfance, lui rappela leur amitié, leur étroite union, à tous les deux, orphelins et sans parents.

Chaque parole était un coup de poignard, il suppliait du geste cette bonté si dévouée de l'épargner, il se sentait près de succomber à son désespoir. Tout à coup ses yeux se tournent vers le cabinet de son beau-frère, dont la porte restait entr'ouverte, il y entre comme un fou, cherche au pâle reflet

la boîte où sont ses armes, saisit un pistolet, et plus prompt que l'éclair il se fait sauter la cervelle.

Son sang rejaillit jusqu'à sa sœur, jusqu'au berceau des petits anges que le bruit éveilla. La jeune femme perdit la tête, elle poussa des cris déchirants, se jeta sur le corps de son frère, le couvrit de baisers, essayant de retrouver ses traits qu'une mort horrible avait détruits.

LI

Dévouement.

Vous connaissez Paris : en peu de minutes le quartier fut en rumeur, la police avertie ; les domestiques coururent chercher leur maître, il arriva et se trouva en face de ce spectacle : sa femme folle, son beau-frère mort, ses enfants couverts du sang de leur oncle, effrayés et tendant leurs bras, pendant que la pauvre mère, dans son instinct sauvage, les défendait contre tous et ne voulait pas se les laisser arracher.

Il s'approcha de sa femme, elle resta sourde à sa voix, ses yeux ne quittaient pas le cadavre. Il voulut prendre les enfants, elle le frappa. Elle criait sans parler, et les cris des petits garçons lui répondaient ; rien n'était comparable à cela.

Le pauvre mari pria qu'on le laissât seul ; on transporta le corps de M. de R*** dans sa chambre ; on craignait que la folle ne s'y opposât, mais elle ne s'en aperçut pas. Elle ne fit pas un mouvement et continua de crier, en regardant à la même place, et tenant ses enfants, qu'on tenta vainement de lui enlever et qui finirent par s'endormir, fatigués de pleurer.

Le père resta toute la nuit vis-à-vis de ce tableau ; il vit, il comprit, il pesa les chances de sa position : ses enfants âgés de huit mois, la raison de leur mère perdue, leur oncle mort, flétri dans l'opinion publique.

S'il se battait le lendemain, s'il était tué, il ne restait pas à ces orphelins une seule protection au monde, car lui aussi n'avait pas de famille. Et qui les soignerait alors ? qui soignerait la triste insensée ? que deviendraient-ils ?



Cependant il avait reçu une de ces injures qui veulent du sang, une injure avec laquelle il n'est pas permis de vivre sans l'avoir lavée. Quel était son devoir ? D'un côté, la perte totale de tout ce qu'un homme peut aimer et protéger sur la terre ; de l'autre, le déshonneur.

Il réfléchit longtemps, il pria, cet homme au cœur pur et religieux, non pas selon les hommes peut-être, mais selon le Seigneur. Après bien des irrésolutions, après bien des projets formés et détruits, après avoir essayé vingt fois de rappeler celle qui ne l'entendait plus, il envoya chercher ses témoins, deux heures avant le moment fixé pour le rendez-vous.

Qu'on juge avec quelle épouvante les témoins entrèrent dans cette chambre, ordinairement si fraîche et si tranquille ! Le sang avait jailli de toutes parts ; des lambeaux de chair et de cervelle, des cheveux s'attachaient aux murailles comme un horrible trophée. Le marquis, pâle, les yeux fixés sur sa femme, tombée de lassitude sur le bord de son lit, tenant toujours ses enfants endormis comme elle. Le groupe ensanglanté poussait de sourds gémissements, l'image terrible poursuivait Laure jusque dans son sommeil, et les enfants pleuraient aussi, car ils souffraient aussi de leur attitude gênée.

Le marquis se leva et alla au-devant de ceux qu'il avait fait appeler.

— Voyez, messieurs, leur dit-il.

Ce peu de mots leur glaça le sang ; ils lui serrèrent la main sans répondre.

— Que feriez-vous à ma place ?

Les deux temoins le regardèrent en hésitant.

— Dites-le-moi, je vous en adjure. — Il me semble que dans la position où vous êtes, il n'y a pas deux manières d'agir. — Mais encore ? — Vous avez reçu un soufflet, et... — Je dois me battre ? — C'est notre avis. — Me battre, lorsque je laisse derrière moi une femme folle, deux enfants de huit mois abandonnés ! — La situation est horrible, atroce, mais l'honneur est là, et on doit tout sacrifier à l'honneur.

Le marquis contemplait ces chères créatures auxquelles il voulait donner plus que sa vie ; il écoutait les paroles de con-

damnation, attendues d'avance; il écoutait ce glas funèbre, sonnant sa séparation d'avec le monde, comme la cloche qui sonnait autrefois quand un exilé politique subissait sa sentence.

— Vos fils grandiront, reprit l'autre ami, et ils vous demanderont un compte terrible. Le nom de leur mère, déshonoré par un misérable, ne pourra même pas leur servir de bouclier contre le vôtre, que vous allez déshonorer aussi. Ne songez-vous pas à cela? Nous sommes cruels, peut-être, mais la position nous le commande et notre amitié l'exige. — Je vous remercie, messieurs. Et votre cœur ne vous dit rien à la vue d'un pareil spectacle, et vous pensez qu'il faut me battre? — Nous le pensons. — Eh bien, messieurs, vous êtes libres de vous retirer : je ne me battrai pas. — Oh! mon Dieu, cela est-il possible? vous, un militaire! vous, un gentilhomme! vous, le marquis de*** ! — Non, messieurs, je ne me battrai pas. La religion, mon devoir de père de famille me le défendent. Je garderai mon injure, et plus tard je rendrai compte à mes fils de ma conduite; ils pourront me blâmer alors, s'ils l'osent. — Vous acceptez toutes les suites de cette action? — Je les accepte et je les connais. Le monde me rejettera, mes amis me renieront. Eh bien, je me consacrerai à ces êtres chéris, ils me dédommageront de tout par leur reconnaissance. Leur amour, ma conscience et Dieu, je suis fort avec cela; que m'importe le reste! — Oh! qui croirait cela de vous, marquis? de vous, si fier et si brave? — Il me faut plus de courage pour choisir l'existence que je vais mener, que pour chercher la mort, je vous assure. Mais où trouver le dévouement, s'il n'était dans mon cœur en pareille circonstance? Je vous le répète, je serais un lâche en reculant devant cette tâche sacrée... Pauvres enfants! chère Laure! Le premier devoir de l'homme, ici-bas, messieurs, est envers sa famille : la société ne marche qu'après. — Nous vous dirons avec regret, monsieur, que nous ne nous mêlons plus de cette affaire, vous devez le comprendre. — Parfaitement. Mon domestique a déjà porté une lettre à M. de Remblay, j'attends sa réponse. — Il me reste une mission pénible à remplir, mais mon attachement pour vous ne peut s'éteindre si vite et je veux vous éviter une

humiliation. Vous commandez le régiment où je suis lieutenant-colonel, donnez votre démission, croyez-moi; sans cela je serai forcé de venir demain vous la demander au nom du corps d'officiers. — Vous avez raison, monsieur, j'oubliais cela.

Et, prenant une feuille de papier, il écrivit la démission demandée.

Les témoins le regardaient faire, avec un serrement de cœur horrible.

— Réfléchissez, il est temps encore. — Toutes mes réflexions sont faites; adieu, messieurs, Ce soir même je quitte Paris pour bien des années sans doute. Je m'exile dans une de mes terres, je vais élever mes enfants, soigner leur mère et prier Dieu de pardonner aux hommes leur injustice.

Il reconduisait ses amis, le laquais apporta une lettre.

— C'est de M. de Remblay sans doute, voyons ce qu'il dit.

Les témoins attendirent.

Un sourire amer passa sur les lèvres du marquis.

— Oh! il exige une réparation, des excuses, une explication de ma phrase. Une réparation et des excuses, je n'en ferai pas; une explication, la voici : je mesurerai mes termes, puisque je ne veux pas en rendre raison; il y aurait lâcheté à me permettre une injure. Voici donc, messieurs, ce que vous pouvez répondre en mon nom, si cela vous convient :

« M. de Remblay a préféré le nom d'un autre au sien; il a épousé une femme en Hongrie, devant la religion et devant le malheur, les deux choses les plus sacrées de ce monde; il a abandonné cette femme dans une telle misère, qu'elle a été réduite à se vendre pour ne pas mourir; elle est tombée dans l'inconduite et il l'y a encouragée; cette femme s'est tuée par dégoût d'elle-même et de lui... Voilà, monsieur, ce que je voulais dire, et ce sont là des faits connus à peu près de tous.

» M. de Remblay prétend qu'il me souffletera partout où il me rencontrera, si je me refuse à ce qu'il m'impose, des excuses publiques comme l'offense; il ne me rencontrera plus nulle part : ainsi il pourra librement continuer ses rodomontades; pardonnez-moi : *ses menaces*; je ne le troublerai point. »

— Donnez-moi la main une dernière fois, puisque nous ne nous reverrons plus, dit le lieutenant-colonel, une larme dans les yeux. — Et à moi aussi, ajouta l'autre. Vous êtes un homme bien malheureux ! — Mon malheur est grand, mais il n'est pas au-dessus de mon courage, puisque j'ai la force de tout braver.

Le lendemain, le marquis et la marquise avaient quitté Paris.

LII

Un Lion.

M. de Remblay se posa depuis ce moment comme un de nosseigneurs les maréchaux de France; il ne parlait que d'ériger un tribunal du point d'honneur, pour juger les querelles des *gentilshommes,* et de s'en faire nommer président.

Il s'exerçait au pistolet, à l'épée, allait chaque jour chez Pons ou chez Grisier, et ne marchait que le chapeau sur l'oreille et la canne en l'air.

On le prit au mot : il en est toujours ainsi en France, l'audace réussit. On peut se faire adopter pour ce que l'on n'est pas, avec de la volonté et de la persistance.

Le vicomte de Remblay, qui avait escamoté son nom et son titre, qui avait perdu d'une manière vile et infâme une malheureuse enfant dont le seul tort fut la confiance, cet homme conquit non-seulement l'estime, mais encore l'engouement public, tandis que le marquis de R***, dont la vie honorable n'offrait pas une tache, qui se taisait, martyr de son devoir de père et d'époux, qui donnait l'exemple d'un dévouement admirable, fut traité de lâche et fut bafoué...

Heureusement aussi, le Christ a été bafoué; heureusement aussi, on lui a craché au visage et il l'a souffert, par dévouement pour les hommes, qu'il voulait sauver. Heureusement, tous les êtres dévoués en ce monde ont été bafoués, comme presque tous les êtres véritablement grands; heureusement encore, Dieu est là et il voit; il punit, il récompense selon lui, et non pas selon les hommes.

Depuis ce jour, la vie de M. Gustave Arbrelle, vicomte et seigneur de Remblay, devint une succession perpétuelle de triomphes plus flatteurs les uns que les autres: ses chevaux gagnaient des paris aux courses; on le consulta chaque fois qu'une discussion se présenta entre les *gentilshommes* de cette glorieuse époque; les lorettes, les lionnes, les tigresses, les rats les plus célèbres, daignèrent lui permettre de leur offrir tout ce qu'il voulut dépenser d'argent à leur service.

Son ami, le *chevalier de Larsé*, ne suivit pas la même route; il arriva sinon à la gloire, du moins au solide, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, aux honneurs et à l'argent.

Je vous ai raconté en détail cette histoire, mon cher Raoul, parce que je veux vous laisser un enseignement utile, et que ce coup d'œil jeté sur la physiologie de notre époque peut vous garantir de bien des travers, de bien des vices et même du ridicule.

Ma vie à moi est adressée à votre cœur plutôt qu'à votre esprit; elle dévoile les mystères de la passion plus que ceux de l'existence réelle. Ce que vous venez de lire achève le tableau, j'espère, et puis, je vous dois compte des motifs qui me font agir. La découverte du caractère réel de Gustave est le dernier coup porté au mépris que je m'inspirais déjà à moi-même, et vous le comprendrez bien en apprenant ce qui va suivre.

M. de Cerly engagea chez lui M. de Remblay, vers lequel il se sentit entraîné comme les autres.

Au château de ***, nos deux royautés s'abordèrent pour la première fois.

Il parut étonné de n'avoir pas déjà rendu hommage à *tant de charmes*, et moi je le trouvai infiniment mieux que je ne m'y attendais d'après sa réputation.

Ainsi que je vous l'ai fait remarquer, je crois, il possédait un faux air d'homme d'esprit, d'homme de cœur, tout cela à s'y méprendre, lorsqu'on ne l'étudiait pas, et je m'y mépris comme les autres.

M. de Moncabrié, fort difficile envers les jeunes gens, parce qu'il vieillissait, convint néanmoins de sa supériorité apparente.

— Pour un lion du jour, disait-il, cet homme-là est éton-

nant. Il ne marche sur les pieds de personne, ou quand cela lui arrive, il demande pardon; il ne met pas ses jambes sur le manteau de la cheminée, il ne fume pas au nez des femmes sans leur permission, il ne parle pas de ses maîtresses et ne raconte pas des histoires à faire rougir un corps de garde!

Je convenais de cela, j'ajoutais en moi-même que le vicomte était fort joli garçon, que ses fins et beaux cheveux noirs, ses grands yeux, son teint pâle et sa charmante tournure pouvaient attirer l'attention d'une femme, et alors je lui permis de me faire la cour.

Vous connaissez Gustave maintenant mieux que je ne le connaissais moi-même à cette époque. Les efforts de M. de Cerly pour m'amuser ne réussissaient plus, j'étais lasse d'être partout la plus belle, la plus élégante, sans contestation, sans prendre d'autre peine que de mettre la première robe venue et de me montrer.

LIII

Une Rivale écartée.

Ma coquetterie fatiguée se reposait. J'oubliais mon métier de femme. Pour plaire à ceux qui m'entouraient, je n'avais besoin d'aucune science; ils se seraient estimés bien heureux que je leur permisse seulement de m'aimer. Ici la gloire se présentait.

Un homme accoutumé aux succès n'est pas facile à soumettre, surtout lorsqu'on ne lui accorde que le malheur. Ces messieurs n'agissent d'ordinaire qu'à coup sûr; ils se consolent parfaitement d'une perte, en la réparant par un triomphe.

M. de Remblay comprit ma disposition, elle le flatta; mais lui aussi voulait s'amuser, et ces deux désirs se contrariaient l'un l'autre.

Il y eut donc d'abord observation et défensive.

Je m'en aperçus, je me piquai au jeu et j'allai un peu plus loin. Ceci devint une petite guerre, dans laquelle je m'aidai, comme toujours, des conseils d'Élise. Plus expérimentée que moi, elle craignait cet homme.

— Prenez garde, disait-elle, il y a dans M. de Remblay quelque chose qui m'effraye. Il me fait l'effet de ces voleurs qui attendent au coin d'un bois, et qui laissent leurs victimes s'engager avec confiance dans une route superbe avant de les assassiner. Il est blasé sur tout, et depuis longtemps son cœur n'est qu'une éponge absorbant et ne rendant pas.

Je me mis à rire.

— Qu'ai-je à faire de son cœur? — Plus que vous ne croyez peut-être. Madame Sand dit quelque part que *la femme est naturellement imbécile,* et vous êtes très-femme, ma chère Odile, avec tout votre esprit. Si cet être-là sait s'y prendre, vous *croirez* encore l'aimer, et où cela vous mènera-t-il, je vous le demande? — C'en est fait, ma chère, je ne *croirai* plus aimer personne. — Vous m'avez déjà dit cela plusieurs fois et pourtant!... — Et pourtant je me suis trompée, n'est-ce pas? Je ne me tromperai plus, ma chère, mon âme n'a même plus l'étoffe d'une erreur. — Enfin, erreur ou non, amusez-vous prudemment. Je me méfie des hommes à la mode aujourd'hui. La réputation d'une femme n'est rien pour eux; ils la perdent en riant, ils montrent ses lettres à l'Opéra ou au Café de Paris, et ne croient pas mal faire. Ils ont introduit dans notre vie des hôtes qui autrefois n'en auraient pas percé le mystère. A l'heure qu'il est, nos habitudes, nos plaisirs sont connus du monde des théâtres presque mieux que du nôtre. Les communications les plus fréquentes ont lieu entre la société et ce qui en était si loin jadis, c'est dangereux!

Je me tins en garde contre Gustave; il se piqua et il avança davantage, selon l'éternelle tactique des amours calculées.

Mme d'Ormès me recommanda de ne pas commettre la plus petite faute de stratégie, si je tenais à la victoire.

L'absence de Wilfrid la laissait toute-puissante près de moi. Elle en profitait largement.

Je lui obéissais, en reconnaissant la supériorité de ses lumières, mais je lui assurais, ce qui était vrai, que la plus petite pensée d'amour n'approchait pas de moi.

Elle n'eut plus d'inquiétude alors; jugeant mon caractère

d'après le sien, elle me voyait forte et sûre de moi désormais.

L'hiver approchait, et nous restions au même point. Chose étrange ! Gustave ne parlait pas de retourner à Paris : en vain les journaux, les lettres de son ami décrivaient-ils les plaisirs revenus, il tenait ferme à sa place et ne songeait point à quitter l'Alsace avant moi.

M. de Moncabrié, avec son insouciance habituelle, m'accorda la même somme que l'année précédente, et, sous les mêmes conditions, il me laissa libre de recommencer ma vie du monde, qu'il ne voulait pas partager.

M. de Cerly prenait un peu d'ombrage du vicomte; voyant qu'il s'établissait, il annonça un voyage indispensable à Strasbourg, et pendant ce temps, Élise et moi nous devions partir ensemble, afin d'éviter les escortes.

M. de Remblay comprit qu'il fallait céder et prit les devants, après avoir obtenu la permission de se présenter, comme un de nos commensaux les plus assidus.

Élise me dit en riant :

— Ma chère, vous passerez un hiver délicieux, si vous voulez. Le comte est jaloux, M. de Remblay est jaloux, les allants et les venants par-dessus le marché, vous pourrez assister à un steeple-chase tout à fait agréable. — Tant pis pour ceux qui se casseront le cou. — Immobile, ainsi que le clocher, vous contemplerez *du haut de vous-même* ces désastres, et vous ne les récompenserez pas plus que le but inanimé, lorsqu'il est est atteint par le vainqueur.

Mon mari me vit m'éloigner avec autant d'indifférence que de coutume.

— Amusez-vous, me dit-il, et restez tant qu'il vous plaira, à condition que vous ne dépasserez pas votre budget. Je vais faire un petit voyage à Vienne, et pendant ce temps je mettrai la maison à bas. Je rencontrerai probablement M. et Mme de Blumemberg et Mme de Recouvremont; nous reviendrons ensemble. Et que diriez-vous si j'envoyais Wilfrid vous chercher?

— Je serais charmée de le voir, je vous assure.

— Eh bien, ce sera possible. En attendant, vous avez le



comte et Mme d'Ormès, vos amis, anciens et nouveaux; vous ne vous ennuierez pas, je suis tranquille.

Ces mots d'Ernest me serraient le cœur. Ils prêtaient à des interprétations ridicules de la part de ceux qui savaient la vérité, et je dois l'avouer, j'ai toujours plus rougi pour mon mari que pour moi des propos du monde. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui éviter ces plaisanteries cruelles, qui blessent profondément une femme délicate, dans celui dont elle porte le nom.

Je me souviens d'une entrée chez M. de Castellane, dont l'impression me glaça, bien que j'y fusse tout à fait étrangère.

Le spectacle n'était pas commencé encore, on gardait une place pour une fort belle et fort grande dame auprès du théâtre; elle arriva tard : on dut se déranger et repousser les banquettes. Derrière elle marchaient son mari et un des élégants de ce moment-là.

On revenait de la campagne; la belle dame était accouchée d'un garçon, désiré depuis longtemps dans sa famille. Chacun adressait un compliment au mari; puis, à mesure qu'il avançait, et immédiatement derrière lui, se donnaient des poignées de main de félicitation, se distribuaient des sourires de remercîment, qui me semblèrent la chose la plus impertinente de ce monde. La femme, témoin forcé de cette scène muette, dut souffrir horriblement : on m'a assuré que non.

Paris est le même tous les ans, au commencement de la saison.

Je suivis le torrent et je fis comme les autres, sans me donner beaucoup de peine, car chaque jour une surprise m'attendait chez moi.

Déjà moins sensible à cette humiliation, quelquefois cependant tout mon être se soulevait contre elle; mais tout s'émousse, et l'*habitude* adoucit les aspérités les plus piquantes. Oh! comme je rougirais si mon arrêt n'était pas prononcé!

M. de Remblay parut, plus beau, plus élégant, plus merveilleux que jamais.

Mme d'Ormès le détestait et me tourmentait à cause de lui. L'esprit de contradiction existe chez les femmes; je le reçus mieux, pour cela peut-être.

Nous en étions toujours aux escarmouches, et je crois qu'il s'en impatientait fort. Il appelait cela du désespoir. C'était, en effet, du désespoir à mourir de rire, se traduisant par des soupers, des parties, des actrices, des courses sans nombre et une assiduité continuelle au club. Cela ne me parut pas dangereux.

Un brillant météore surgit cette année et m'inquiéta pour mon empire, déjà fabuleusement prolongé. Je craignis sérieusement de le perdre, et cette crainte occasionna ma dernière folie.

Une belle Vénitienne, la marquise Bilba, vint passer l'hiver à Paris. C'était l'idéal et le modèle de ces admirables femmes de Paul Véronèse, au teint chaud, aux yeux brûlants, aux cheveux de soie, qui ne se trouvent qu'à Venise, et qui s'y trouvent encore telles que nous les voyons dans ces tableaux d'une école sans supérieure au monde, à mon avis.

Cette marquise Bilba fit un effet d'autant plus grand qu'il était nouveau. De mémoire de lion, jamais beauté semblable n'avait paru sur l'horizon parisien. Aussi, elle fut adorée, idolâtrée, chantée, suivie par tout ce qui aime la mode. Je vis le moment où on m'abandonnait.

Je n'en dormais pas, car je tenais à ce sceptre que l'on cherchait à me ravir; je rudoyais le comte, qui n'en pouvait mais, et je cherchais tous les moyens de ramener la foule suivant une autre trace.

— Oh! disais-je à Mme d'Ormès, si j'avais mon hôtel, si M. de Moncabrié me donnait de l'argent, quelle fête j'inventerais, et comme je les attirerais encore!

Ma cousine répéta ce propos devant M. de Cerly. En quinze jours, et sans rien dire, il acheta une maison superbe, il la meubla de la cave au grenier et en fit un des plus splendides séjours du monde.

Il me proposa une promenade, et la voiture s'arrêta devant ce palais de fées, où un étonnement nouveau m'attendait à chaque pas. Je n'en pouvais revenir.

— Et à qui, disais-je, appartient cet hôtel? qui l'a orné ainsi? pour quelle princesse d'Orient a-t-on rassemblé ces merveilles? — Pour vous, ma cousine. M. de Moncabrié m'a



chargé de cette commission, c'est un présent d'étrennes. Trouvez-vous que je m'en sois bien acquitté? — Quoi! c'est à moi? c'est Ernest? — Lisez, répliqua-t-il.

Et il me tendit une lettre de mon mari qui le remerciait de l'acquisition faite en notre nom, et qui se félicitait du plaisir que j'en éprouverais.

Je ne m'expliquais pas ce caprice, d'après les idées d'*ordre* que professait le marquis; Mme d'Ormès me donna le mot de l'énigme.

Cet homme possédait toutes les délicatesses : pour ne pas me blesser, et contenter ma ruineuse fantaisie, il écrivit à M. de Moncabrié, en le priant de lui rendre le service de lui reprendre son hôtel, folie stupide, inutile pour lui, de le lui reprendre en rente viagère, afin qu'il lui restât un morceau de pain quand il aurait dissipé sa fortune, selon la version inventée pour mon mari.

Son amour-propre se trouva flatté de venir au secours de celui dont le luxe l'humiliait quelquefois. Il accepta un marché dont il ne devinait pas tout l'avantage, puisqu'il ne connaissait pas la maison. Le comte ajoutait à la fin de sa lettre :

« J'ai fait cette extravagance pour une femme qui m'a trompé, je n'en veux plus dès lors. Permettez-moi de taire ceci à ma cousine et de lui dire, au contraire, que j'ai agi pour elle et en votre nom; cela vous fera honneur, et à moi un grand plaisir. »

Jugez si M. de Moncabrié y consentit, avec l'amour-propre que vous lui connaissez! Avant de dresser l'acte, son notaire alla visiter la maison. Il ne put revenir de sa surprise.

« C'est pour rien, écrivait-il. M. de Cerly est extravagant; votre hôtel est plus beau que le Louvre. »

Eh bien, cher Raoul, la baronne me raconta cela; je n'eus jamais l'air de le savoir, et moi aussi je signai cet acte!

Vous voyez où je descendais!

Il va sans dire que la fête se donna, qu'elle se donna plus

magnifique que je ne l'aurais demandée; cette fête décida de mon sort.

M. de Cerly me fit hommage d'un costume indien, arrivé exprès pour moi, et dont la richesse dépassait les récits des *Mille et une Nuits*. Il me seyait à ravir, et j'étais littéralement couverte de pierreries. A toutes les miennes se joignaient celles du comte, plus belles encore, il me les prêta, et j'eus bien de la peine à les lui faire reprendre le lendemain. J'étais admirable, vous le savez, puisque votre amour pour moi date de ce jour-là. Je puis avouer ces choses sans vanité au point où j'en suis : je parle de moi, et je me juge comme la postérité. J'ai le même coup d'œil froid, la même indifférence. Est-ce que j'existe, moi, à présent?

Mme de Bilba prit un de ces habits si originaux du peintre vénitien, et s'en vêtit avec une fidélité désespérante. Certes, elle était moins riche, mais elle était aussi belle que moi.

Jamais assaut ne fut plus complet, ni rivalité plus égale. Gustave, impatienté de ma coquetterie, s'attachait de loin au char de la marquise, sans abandonner le mien pourtant.

Je compris que si je continuais à le tourmenter, il briserait ses fers et passerait à l'ennemi. Cependant sa vanité, la vanité du fils d'Arbrelle le paysan se chatouillait bien agréablement en donnant le bras à la reine de cette fête magique; mes diamants éclipsaient les vingt ans de la belle Italienne, et il m'eût quittée à regret; pourtant il m'eût quittée.

Je le sentis, dans l'ardeur de mon triomphe, dans l'enivrement du succès assuré désormais, je voulus encore cette victoire, car je la vis disputée.

Mme de Bilba valsa deux fois avec le vicomte; ses beaux yeux le suivaient lorsqu'il me parlait; il la regardait aussi, il ne semblait m'écouter qu'avec peine. La vanité me saisit aussi, pour la première fois de ma vie; elle me tint lieu de cœur, et me donna l'apparence de la passion.

Nous ne nous quittâmes plus de la soirée.

Je venais d'arriver au dernier degré de cette échelle morale que je descendais depuis des années. Je trompais deux hommes à la fois, car je ne les aimais ni l'un ni l'autre, et je les accep-

tais par les mobiles les plus vils dont la nature humaine puisse être excitée.

Voilà la femme que vous aimez, Raoul, celle à qui vous avez offert votre vie. N'en rougissez-vous pas maintenant?

Revenons à ces derniers jours de folie, à ces jours bien près de nous, et qui sont si loin néanmoins.

Je redevins la reine de la mode, cette royauté éphémère, aussi difficile, plus peut-être! à conserver que les trônes constitutionnels, et ce n'est pas peu dire. Les conditions de légitimité changent sans cesse.

Une de celles que j'ai remarquées depuis longtemps, c'est, qu'excepté moi (et je vous répète qu'ici je me juge sans orgueil et sans modestie), excepté moi, toutes les femmes à la mode, dans cette dernière période de temps, ont été peu régulièrement belles et toutes maigres. Ce trône si frêle ne porte que des sylphides. Aussi ai-je vu considérablement d'hommes se révolter contre les divinités du jour et soutenir qu'elles ne leur plaisaient pas. Les Turcs n'en donneraient pas cent piastres, cela est sûr.

La superbe Bilba comprit sa défaite, et avec la fierté d'une fille des doges de Venise, elle ne voulut pas continuer la lutte; on apprit un matin son départ incognito et sans rien dire à personne.

LIV

Un Coup terrible.

J'approche du plus cruel moment de ma vie; il va falloir vous raconter une scène dont le souvenir saigne encore.

A cette époque, mon cœur était pour ainsi dire momifié. Je ne sentais rien, ni peine, ni joie; je ne sentais pas même les blessures cruelles faites à ma dignité par la position honteuse que j'occupais. Semblable à l'écureuil dans sa boîte tournante, j'allais toujours, déroulant ce rouleau interminable qui n'a plus ni commencement ni fin, et qui cause un étourdissement salutaire quand on veut se fuir soi-même.

Un coup terrible me réveilla.

Je venais de rentrer du bal. On avait fermé l'hôtel, le silence régnait partout ; je lisais un roman pour m'endormir, car je ne pensais plus par moi-même, lorsque le bruit d'un fouet de poste, d'une voiture lancée au galop et d'une voix demandant la porte, interrompit mon occupation.

Je me levai sur mon séant et j'écoutai.

Après un pourparler de quelques instants, la voiture fut introduite, les domestiques réveillés, le vestibule ouvert, et des pas pressés retentirent dans le salon qui précédait ma chambre : on frappa.

— Qui est là ? m'écriai-je. — C'est moi, c'est Wilfrid. — Entrez, entrez ! Venez vite.

Il courut vers moi, il m'embrassa à plusieurs reprises et vivement. Je pressentais un malheur.

— Odile, ma pauvre Odile ! répétait-il en baisant ma main. — Eh bien, qu'y a-t-il ? pourquoi cette émotion ? Vous devez être fatigué, on va vous préparer une chambre. — C'est inutile, je dois repartir à l'instant. — Et d'où vient cette précipitation ? Vous ne me dites pas tout. Adrienne et Ernest, où sont-ils ? comment se portent-ils ? — Armez-vous de courage, mon amie, appelez tout le vôtre. Promettez-le-moi, et je parlerai. — Sans doute, sans doute, mais j'attends. — Levez-vous, habillez-vous, Odile, faites à la hâte quelques préparatifs, et venez avec moi, votre mari désire vous voir. — Que me veut-il ?

Je tremblais de tous mes membres.

— Il veut... il veut vous embrasser encore avant de mourir, et peut-être arriverons-nous trop tard. — Oh ! mon Dieu ! — Oui, il a été saisi par une fluxion de poitrine à la suite d'une chasse au marais. Nous avons d'abord espéré le sauver, voilà pourquoi on ne vous a pas prévenue, mais à présent il ne reste d'espoir que dans un miracle et votre présence le fera peut-être ; ainsi hâtons-nous ! — Oh ! oui, hâtons-nous. Dieu veuille que je le retrouve ! Ernest, mon pauvre Ernest !

Les hommes ne comprennent pas l'attachement vrai et profond qui lie une femme à son mari, même lorsqu'elle a des reproches à se faire envers lui, même lorsque les apparences



sont le plus contraires à cette vérité. Notre mari, c'est nous, c'est notre conscience, si vous voulez, c'est le *nido paterno* où l'oiseau revient, tout meurtri de sa chute, où il revient, sûr d'y trouver un abri et un refuge.

C'est quelque chose de si intime, de si adhérent à notre vie, que nous ne le haïssons pas, nous l'aimons quand même; c'est le phare qui reste debout malgré la tempête, c'est le port où l'on se repose, c'est le salut s'il veut l'être, et souvent il ne sait pas sa puissance.

Oh! oui, je vous le dis en ce moment solennel, je vous le dis dans l'amertume de mon âme, je vous le dis au nom de toutes les femmes égarées, il n'en est pas une de nous qui, avant de succomber, n'ait jeté un cri de détresse vers celui qui devait la protéger sur la terre; il n'en est pas une de nous qui, après la première faute, se sentant entraînée vers cet abîme sans fond dont les ténèbres l'épouvantaient, n'ait tendu la main pour être arrêtée.

Toutes nous avons supplié à genoux qu'on nous sauvât; et ce que vous dit une femme si près de la mort est une grande vérité: Ceux qui placèrent l'honneur de l'homme dans la pureté de l'épouse ont fait une chose qui, au premier coup d'œil, semble anormale. Eh bien, ceux-là ont eu raison. Car souvent si la femme se perd, c'est parce qu'elle n'est pas défendue; si elle manque à ses devoirs, c'est parce que celui qui les partage ou ne les remplit pas, ou ne sait pas les lui faire remplir.

Je me donnai à peine le temps de faire un paquet, d'écrire quelques lignes d'adieu, je montai en voiture, seule avec Wilfrid; mes gens suivaient dans sa chaise. Stupide de douleur, d'inquiétude, je me taisais; lui me regardait: plus d'une année s'était écoulée depuis notre séparation.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas, Odile? dit-il enfin. — Parce que je pense. — N'est-ce pas penser que de me parler? — Sans doute, autrefois; mais à présent! — A présent! chère et douce créature, s'écria-t-il en m'attirant vers lui, à présent viens pleurer, viens souffrir sur ce cœur où tu as toujours régné en souveraine. Pauvre sœur! toi qui as dominé ma vie, pourquoi ne sais-tu pas dominer la tienne? Tu n'as

jamais eu de mère, et moi je suis, selon l'expression de notre grand poëte :

Mère pour te chérir, père pour te défendre!

Si ce n'est pas le vers, c'est la pensée.

Je sanglotais, appuyée sur cet être, le protecteur de mon existence; sur cet être, créé pour moi sans doute, et que je n'ai pas eu l'instinct de reconnaître.

Il me montra pendant ce voyage cette ineffable bonté que Dieu donne à quelques-unes de ses créatures, pour faire souvenir de lui.

Je souffrais, mais j'étais heureuse. J'espérais, je sentais quelque chose ; enfin, je ressuscitais à la douleur n'est-ce pas ressusciter à la vie?

Lorsque la voiture entra dans la cour de Blumemberg, je n'eus pas la force d'adresser une question à mes gens ; ils s'en aperçurent.

— Monsieur le marquis va mieux, me dit le maître d'hôtel.

Je respirai.

— Laissez-moi le voir. — Avant de paraître, il faut le préparer, ajouta Wilfrid. Mme de Blumemberg est ici sans doute?

Adrienne fit elle-même la réponse, en nous embrassant.

— Il vous attend, il vous attend avec impatience, il compte les jours, les heures, les minutes ; il appelle Odile, elle fera bien de venir tout de suite, je crois.

Nous nous dirigeâmes vers la chambre du malade, il entendit ma voix.

— C'est elle, murmura-t-il, je le sais, il n'est pas nécessaire de m'avertir. Odile, c'est Odile!

Lui aussi, il m'aimait! Les affections dorment souvent au fond du cœur, et une grande souffrance les réveille!

En entrant, je le vis, sur ce lit, pâle, méconnaissable, me tendant les bras.

Mes remords, ma tendresse, l'emportèrent sur toutes les considérations possibles; je sentis un déchirement de cœur

mortel, nulle puissance humaine ne m'eût fait avancer davantage, je me jetai à genoux; les mains jointes, on crut que je priais... oui, je priais Dieu et lui de me pardonner.

Ce moment eut une solennité à laquelle personne n'échappa. Wilfrid lui-même me laissa à genoux involontairement pendant quelques minutes; c'était ma place, il le comprenait.

— Odile, Odile, reprit Ernest, viens ici.

Je m'élançai alors, et je me jetai dans ses bras ouverts pour me recevoir.

Il m'éloigna de lui et me regarda quelques instants.

— Pauvre chère! tu es fatiguée, mais c'est toujours elle!

Le reflet de notre jeune tendresse nous illuminait en cet instant.

— Je ne mourrai pas sans toi, ta main me fermera les yeux. Mon Dieu, soyez béni! — Vous ne mourrez pas, Esnest; me voilà près de vous et je vous sauverai. — Non, mon amie, tu recevras mon dernier sourire, qui, sans toi, n'eût jamais reparu sur mes lèvres, et voilà tout: je connais ma position, je ne m'aveugle pas, il faut nous séparer.

Adrienne me fit signe de reprendre courage en apportant un fauteuil auprès du lit.

— Je vous cède ma place, continua-t-elle d'un air enjoué, c'est à vous de le soigner maintenant; je deviens seulement votre aide. — Quel ange! reprit Ernest, en me montrant mon amie; si tu savais tout ce que ses ailes ont détourné de nous, tout ce qu'elle m'a fait comprendre et voir dans notre vie passée qui s'enfuyait inaperçu! Nous lui devons la paix de mes derniers moments. — Ne parlez pas tant, mon cousin; maitenant écoutez-nous, et ne vous fatiguez pas. Le docteur a ordonné le repos.

En un clin d'œil elle m'eut mise au fait de ce que je devais faire, elle m'eut établie garde-malade jusqu'au soir.

— Car, ajouta-t-elle, vous vous coucherez cette nuit, ainsi que Wilfrid, je le veux, je l'exige; le voyage et l'inquiétude vous ont brisée. Je resterai près du marquis, pendant que vous reprendrez des forces.

Il fallut obéir, Ernest lui-même l'ordonna.

Il alla mieux, d'ailleurs, cette nuit-là; il dormit un peu, mon arrivée lui fit du bien. Le corps se repose quelquefois de ses maux, appuyé sur l'âme lorsqu'elle est heureuse.

Le médecin arriva le lendemain, je l'interrogeai longtemps, il me laissa peu d'espérance.

Nous fûmes ballottés sans cesse de la crainte à l'espérance; enfin, le soir du 28 février, Ernest entra en agonie.

LV

Expiation.

J'étais près de son lit, je contemplais ce visage où il ne restait aucune trace de jeunesse ni de vie, accablée sous le poids de ma douleur et incapable de parler. Ernest se sentait mourir ; il conservait sa connaissance entière, et jamais peut-être il ne fut plus lucide qu'en ce moment.

Le curé, le médecin, Wilfrid, Adrienne et moi, nous l'entourions.

— Je voudrais rester seul avec Odile, demanda-t-il en se tournant vers son confesseur.—Mon fils, murmura le vénérable prêtre, ceux que Dieu a unis peuvent, avant de se séparer, repasser leur vie ensemble et en rêver une nouvelle au céleste séjour.

Mon cœur se serra davantage; je me sentais bien faible devant celui que j'avais tant offensé et qui sous peu d'heures allait l'apprendre.

Je cherchai des yeux Wilfrid, il me comprit et me dit tout bas :

— Je serai là, à quelques pas de vous; appelez-moi si vous en éprouvez le besoin.

Il me serra la main et sortit.

— Ma bien-aimée, dit Ernest en s'affermissant sur ses oreillers, approchez-vous.

J'obéis.

— J'ai ouvert mon âme à ce saint prêtre ; il a entendu ma confession, et il m'a interrogé sur bien des choses, il m'a fait voir le monde à son véritable point de vue, et mes actions à leur jour réel. Je sais maintenant mes devoirs, je croyais les avoir remplis, et je m'aperçois que je les ai négligés. Il m'est prescrit de vous en demander pardon et de l'obtenir. — Pardon à moi! m'écriai-je épouvantée. — Pardon à vous, abandonnée presque pour des intérêts matériels; pardon à vous, dont la jeunesse a marché sans guide au milieu des périls, qui pouviez succomber et qui êtes restée pure. — Mon Dieu!

Je tombai comme frappée d'un coup de foudre : c'en était trop.

Il poursuivit :

— Si j'en avais cru le monde, si j'en avais cru les avis officieux, je vous imaginerais perdue, mon amie. Vous trouverez dans mon bureau une foule de lettres où l'on me dénonce vos soi-disant liaisons; je ne les ai jamais lues jusqu'au bout, mais je les ai conservées pour vous les montrer, et afin de vous apprendre à connaître ceux qui vous entourent. Je ne vous demande qu'une chose, moi : c'est de les lire, c'est de faire ce que je n'ai pas eu le courage de faire. Si vous êtes coupable, Odile, et Dieu me préserve de le supposer, je ne veux pas le savoir, je veux mourir ainsi que j'ai vécu, confiant en vous; mais si vous l'étiez, votre punition serait le remords que cette confiance vous lègue. Je vous connais assez pour savoir que vous souffririez cruellement. — Mon ami, mon ami! interrompis-je en sanglotant, vous me brisez le cœur. — Sans doute, je le conçois, un sujet pareil, abordé pour la première fois entre nous, dans un pareil moment, est une chose horrible; mais laissez-moi achever : l'homme de Dieu me l'a prescrit. Si vous aviez péché, ma pauvre enfant, la faute en serait à moi seul, car votre voix suppliante m'a imploré, car votre cœur aux abois m'a demandé de l'amour, car vous m'avez prévenu que vous en aviez besoin. Et moi, j'ai ri de ce que je ne comprenais pas, et j'ai traité de folie ces élans sublimes de la jeunesse, auxquels il faut un but, et ensuite je vous ai livrée à vous-même, après vous avoir rendu des moqueries pour des cris de détresse. Si donc, je vous le

répète, vous avez failli, quelles que soient vos erreurs, quels qu'en soient le nombre et les circonstances, elles vous seront remises; je suis plus coupable que vous, le Seigneur me commande de vous le dire. Repentez-vous, changez de vie, revenez à la voie droite, mon Odile, et Dieu vous pardonnera comme je vous pardonne, et il vous bénira comme je vous béni.

J'étais à genoux devant ce lit de mort; je sentais mon cœur près de se fendre, mes lèvres près de s'ouvrir pour m'accuser. Il reprit :

— Mais, n'est-ce pas, mon Odile bien-aimée, ce que je te dis là n'est pas vrai? n'est-ce pas, c'est à moi d'implorer ton indulgence et à te remercier mille fois d'être restée sans reproche? Oh! dis-le-moi, dis-moi que tu m'as aimé comme je t'aimais, qu'occupés, moi de mes affaires, toi de tes plaisirs, nous avons marché chacun dans une route différente, sans nous perdre de vue cependant. Nous tendions au même but, celui de nous rendre heureux mutuellement, et de nous réunir lorsque nous aurions épuisé nos projets, nos distractions. Si Dieu ne m'appelait pas à lui, s'il me faisait la grâce de me laisser près de toi, oh! comme notre vie serait différente! comme tu trouverais ce que tu as vainement cherché jadis dans ton mari! Mais sans doute il ne le veut pas, sans doute il faut une expiation du passé : je la fais par ma mort, tu la feras par ta vie.

Il pleurait aussi, le pauvre Ernest; il voyait maintenant ce qu'aurait pu être notre existence, s'il l'avait voulu! Et moi, quelles larmes je versais! Remords et regrets brisaient mon âme; c'était certes une expiation cruelle, ainsi qu'il venait de le dire.

— Je te laisse un protecteur dévoué, je te confie à la tendresse la plus vraie que tu puisses rencontrer après la mienne, à notre Wilfrid; il continuera à gérer ta fortune sur mes plans : il les connait. Je te laisse tout ce que je possède, tu en feras ce que tu voudras; je te laisse maîtresse absolue d'une des plus belles fortunes de l'Europe peut-être; au moins n'auras-tu pas de soucis matériels. Je n'ai pas besoin de te recom-

mander les malheureux, tu sais quel bonheur on éprouve les soulager.

Puis, alors, avec une lucidité étrange, il pensa à ceux qu souffraient dans nos terres et parmi nos connaissances. Il dé sira que je leur fisse du bien, il désigna même les sommes les manières. Il en arriva à Mme d'Ormès : je tressaillis.

— Cette pauvre baronne! elle m'a toujours aimé, elle m rendu de grands services en ne te quittant pas, en t'entouran de soins; donne-lui dix mille livres de rente viagère, ce ser pour elle un trésor, et je lui dois cela. Laisse-lui son apparte ment dans ton hôtel, fais-la venir ici lorsqu'elle voudra, enfi que ta maison reste la sienne. Vous parlerez de moi ensembl

Vous savez quel besoin de franchise existe chez moi, combien, dans certains moments, je suis incapable de dégui ser la vérité. Je me levai avec un geste de désespoir, en m'é criant :

— Non, ce ne sera pas!

Tout ce que possédais d'honnête se révoltait à ce que je ve nais d'entendre. Cette femme, qui m'avait perdue pour ain dire, ou dont les conseils du moins avaient tant aidé à m jeter au mal, cette femme était louée, récompensée par mo mari même...

Oh! je ne pouvais souffrir cette humiliation pour lui, je n pouvais laisser ainsi triompher la fourberie; j'allais tout ré véler.

Ernest me suivait d'un œil triste.

— Taisez-vous, Odile; si ma cousine a manqué à la recon naissance, à l'amitié, en vous donnant de mauvais exemple ou de mauvais avis, je ne veux pas le savoir non plus; je l lui pardonne.

Il semblait que M. de Moncabrié réunît, à l'heure de sa des truction, tous les mérites que sa vie laissait dans l'ombre.

Cette générosité, cette grandeur d'âme, à peine soupçon nées chez lui jusque-là m'étonnèrent, m'inspirèrent un regre poignant; car si je les avais provoquées plus tôt, si je n m'étais point découragée après une première épreuve, si je n'avais pas délaissé ce bonheur, facile peut-être, pour de

chimères impossibles à réaliser, je ne courberais pas aujourd'hui la tête devant mon juge, je ne subirais pas cette humiliation si douloureuse; Dieu aurait pitié de moi enfin!

Wilfrid, inquiet de cette conversation prolongée, craignant pour moi un chagrin, une inquiétude, vint frapper à la porte et demanda s'il pouvait entrer.

— Oui, oui, répondit le malade, et Adrienne aussi. Je dois vous faire mes adieux, mes dernières recommandations, et ne m'occuper après que du ciel.

Ils approchèrent ensemble.

— Mes amis, dit-il, je vous lègue ce que j'avais de plus cher, je vous laisse mon Odile. Soyez son frère et sa sœur; entourez-la de vos soins, car elle reste seule, car elle n'a pas d'autre famille que vous. Je vous le dis ici devant elle et devant Dieu, je n'eus jamais un reproche à lui faire; elle a tout employé pour embellir notre union, et si elle ne l'a pas rendue plus douce, plus tendre, c'est que je ne m'y suis pas prêté; c'est que j'ai repoussé comme une illusion ce que je vois aujourd'hui comme la plus douce et la plus désirable réalité. Ainsi, mon Odile va être désormais la vôtre; ainsi, vous lui rendrez ce qui lui a manqué avec moi. Wilfrid, elle est belle, elle est jeune encore, elle est puissamment riche; peut-être fera-t-elle un second choix. Veillez sur elle, mon ami. Ne vous occupez ni des trésors, ni des honneurs, mais qu'elle épouse un homme de cœur, un homme qni puisse l'aimer, un un homme qui puisse lui donner enfin le bonheur.

Cette touchante sollicitude, cette affection, cherchant jusqu'aux dernières limites à se prouver, étaient de toutes les punitions la plus cruelle pour moi.

Je restais agenouillée la tête dans mes mains; ni les prières de Wilfrid et de sa femme, ni les ordres si tendres de mon mari ne pouvaient me décider à changer d'attitude.

— Je mourrai là, disais-je, à ma place; je n'ai pas le droit d'en occuper une autre. — Ta place est sur mon cœur, ma bien-aimée, pour recevoir mon dernier soupir, mon dernier baiser, pour m'encourager dans ce douloureux passage, toi, la compagne de ma vie. Viens ici, près de moi; viens, je le désire, je le veux.

Le curé et le médecin se présentèrent à la porte : l'un offrit son saint ministère, l'autre se plaignit que son malade parlait trop.

— Vous avez raison, mon père, il est temps de songer uniquement à Dieu, mais je consolais cette pauvre créature. Quant à vous, docteur, je n'ai plus besoin d'ordonnances, je vous remercie de vos soins.

Le prêtre vint près du lit pour commencer les prières.

— J'ai fait ce que vous m'aviez prescrit, mon père; donnez-moi l'absolution. J'espère, je me repens.

Nous entourâmes le lit; le ministre du ciel prononça les saintes paroles, puis il lut l'office des agonisants, et après il alla chercher le viatique et l'extrême-onction.

Ernest fut admirable, les mains jointes et récitant les répons, malgré ses souffrances; de temps en temps j'essuyais la sueur glacée qui coulait de son front : il me jetait alors un regard d'encouragement et de gratitude, avec un faible sourire.

A mesure que la nuit avançait, il s'affaiblissait. Il ne pouvait plus s'aider de ses membres, devenus glacés; sa tête seule se conservait intacte.

— Je ne verrai plus le soleil, Odile, me dit-il, je ne te verrai plus, mais je meurs en pensant à Dieu et à toi.

Il eut bien de la peine à prononcer ces mots, ses yeux se fermèrent, il sembla sommeiller.

Nous restions silencieux autour de lui; le médecin lui tâta le pouls, fit un signe à Wilfrid...

Il n'était plus.

LVI

Maris proposés.

Ici, je voudrais me reposer, je voudrais rester sur cet ame[r] souvenir de la mort, car ce qui me reste à vous dire est [s]i pénible, j'ai tant souffert, tant expié depuis cette époqu[e]

qu'il me faut une volonté bien ferme pour ne pas renoncer à la tâche que la justice, que mon intérêt pour vous m'ont imposée.

J'étais libre, je venais de voir se rompre cette chaîne qui me liait depuis si longtemps, et si honteusement souillée. Toute rompue qu'elle était, les marques en restaient ineffaçables dans mon cœur. Je retournais en arrière, je me rappelais combien de fois j'avais manqué aux serments prononcés devant ce même autel, où je priais maintenant pour celui qui priait pour moi là-haut. Notre bon curé s'édifiait de sa mort admirable, et me le répétait chaque jour, afin de m'amener aussi à une conversion moins tardive.

Adrienne l'aidait de tout son pouvoir.

— Soyez chrétienne, Odile, murmurait-elle, et vous vous trouverez consolée.

— Dieu est bon, Odile, reprenait Wilfrid, il vous rendra heureuse.

Je voulus les croire, et un matin, après avoir entendu la messe, je m'approchai du saint tribunal.

Je commençai ma confession, très-frappée de l'énormité de mes fautes, profondément humiliée, si ce n'est repentante, et je les détaillai, presque comme je viens de le faire pour vous. Le prêtre m'encourageait par des paroles de bonté; il me parla de la miséricorde divine, beaucoup plus que de sa justice; il me montra le pardon réservé aux pécheurs, et non les punitions qui les châtient; il fit entendre enfin la voix du cœur, si puissante lorsqu'il reste un cœur pour la comprendre. Oh! mon ami, le mien demeura muet.

— Vous vous repentez? demanda-t-il.

Je ne me repentais pas.

— Vous aimez Dieu?

Je n'aimais pas Dieu, je n'aimais rien.

— Vous ne retomberez plus dans vos erreurs?

Je sentais que j'y retomberais encore, que je ne pouvais vivre sans ce tourbillon, cet étourdissement perpétuel, ces émotions fausses, devenues pour moi une habitude.

Sans répondre, je me levai et je quittai le confessionnal.



Le ministre de Dieu me rappela.

— Eh bien, ma fille? — Eh bien, mon père, je ne puis ni ne veux être hypocrite : je me retire.

Et le démon riait, et la voix moqueuse répétait dans ma conscience :

— Tu vois que j'avais raison, tu vois que tu ne peux plus aimer, plus aimer même Dieu, que toutes les créatures aiment. Reste dans l'abîme où tu es tombée, n'essaye pas d'en sortir, tu feras d'inutiles efforts, tu useras vainement tes forces.

J'étais au désespoir, voyez-vous! j'étais parvenue à ce comble de l'impuissance du cœur qui résiste à tout. On sent comme une muraille s'élever entre ce qui est sentiment, entre ce qui est noble et généreux, et votre âme devenue sèche, aride, incapable.

En vain on frappe à cette barrière, en vain on cherche à l'abattre, les coups n'ont plus ni retentissement ni écho. C'est la nécessité, c'est l'impuissanee, vous dis-je. Puissiez-vous ne jamais connaître cela!

Du cœur on regrette tout, même les larmes. Arrivé à l'impossibilité de la passion, ce qui rattache à la passion devient enviable. Ceux qui n'ont pas éprouvé cette torture ne la devinent point. C'est véritablement l'enfer en ce monde. Sainte Thérèse ne l'a-t-elle pas dit :

L'enfer, c'est de ne pouvoir aimer!

Wilfrid et Adrienne, ainsi que leur mère, vinrent s'établir à Blumemberg, comme je les en priais. Mme de Recouvremont s'y décida avec quelque peine ; car, je vous l'ai dit, elle ne m'aimait pas. L'intérêt de ses petits-fils, adroitement mis en avant par Wilfrid, lequel n'y pensait guère, la décida.

Je le compris. Depuis ma chute, je comprenais vite ce qui était peu élevé. Le soir de leur arrivée, je mis le comble à sa joie par cette déclaration positive :

— Mon cousin, je n'ai pas d'enfants, je n'en aurai jamais, je

suis décidée à ne point me remarier, ma fortune appartiendra donc aux vôtres, et, de cette manière, ma filleule Odile en aura la moitié; elle se mariera selon son désir, à l'homme de son choix, confirmé par vous. Son second fils, si elle en a deux, portera le nom et les armes de Rudolsthein-Blumemberg ; si elle n'en a qu'un, ce sera celui-là ; si elle a une fille, ce sera le mari de cette fille. Mon père désirait passionnément que ces deux noms pussent se perpétuer, j'obéirai au moins à une des volontés de mon père.

Wilfrid essaya de combattre ma résolution; je lui présentai l'acte dressé le matin même, par le notaire de bourg, et en bonne forme.

— Je l'accepte enfin, Odile, puisque vous l'exigez; mais j'y mets une condition : c'est que vous me le redemanderez le jour où vous repentiriez de l'avoir fait, et qu'il me sera permis de vous le rendre le jour où je me repentirais de l'avoir reçu.

J'envoyai aussi l'ordre à mon notaire de Paris de compter à M. de Cerly les sommes dont je lui étais redevable pour le rachat de mes diamants et le prix véritable de mon hôtel, d'après l'expertise. Il refusait de les recevoir. Cependant il céda à mes instances et aux assurances réitérées que je l''aimerais davantage quand je ne lui devrais rien. Cela était vrai, mon humiliation diminuait de beaucoup mon sentiment.

Je commençai à faire attention à ma filleule : c'était une charmante petite fille; je me persuadai que je l'aimerais; et dès lors, elle devint l'objet de tous mes soins. Je lui choisis une gouvernante, je lui donnai une voiture et des gens pour son service particulier, je voulus qu'elle m'appelât maman, je lui fis arranger un appartement près du mien, je jouai, enfin, à la maternité aussi complétement que possible; le démon en rit aux éclats, car cette corde-là resta plus muette que les autres.

Le mois de septembre arrivait. J'avais prié M. de Cerly de ne point venir à sa terre pendant cet été. Le respect dû aux premiers moments de mon veuvage l'exigeait. Quant au vicomte, il se consolait facilement de l'absence; il m'écrivait pourtant



avec assez d'exactitude : je lui répondais, et bien des fois je fus obligée de rouvrir une lettre, afin de ne pas me tromper d'adresse et de ne pas les envoyer à mon pauvre cousin, à qui j'écrivais le jour. Cela fait honte et pitié à dire.

Enfin, ainsi que je vous le disais, au mois de septembre, le comte arriva. Il se montra joyeux de me revoir, car il m'aimait bien. Moi, je restai froide, et je pensai seulement que je m'*ennuierais* moins avec une personne de plus dans mon intérieur. Il me raconta tout Paris, l'effet produit par la mort de M. de Moncabrié, comme quoi tout le monde criait : « Ce sera une riche et belle veuve, » et comme quoi on m'avait déjà remariée une douzaine de fois.

— Avec qui donc? — Avec tout ce qui vous connaît. — Mais encore? — Le vicomte de Lampérier, par exemple. — Ni lui ni moi n'y songeons guère. Qui encore? — On prétend que la duchesse de *** cherche à rallumer l'ancienne passion de son fils, car votre fortune et vos diamants pareraient à merveille la couronne du prince. — Je ne veux pas de cette couronne-là. Y en a-t-il d'autres? — Mille. — Citez-en un. — Me le permettez-vous? — Certainement. — Eh bien, moi ! que diriez-vous à celui-là? — Comment me le demandez-vous? — Sérieusement. — En dehors des bruits du monde? — De vous à moi, et comme la chose que je désire le plus. — Mon cher comte, je ne connais pas un plus honnête homme que vous, un cœur plus noble, plus digne d'être aimé; c'est pour cela que je ne vous épouserai jamais. — Pourquoi cela, mon Dieu? — Parce que je veux que vous soyez heureux, parce que vous méritez une femme qui vous vaille, et que ce n'est pas moi. — Odile, d'où vient cette cruauté pour vous-même, pour un être qui vous donnerait sa vie? Ce n'est pas bien. — Je suis juste, je remplis mon devoir. Je sais que, selon le monde, selon moi, si j'étais absolument sans conscience, rien ne semblerait plus convenable que ce mariage. — Sans doute. Rang, fortune, considération, tout s'y trouve. Je vous aime à l'adoration, vous n'en pouvez douter. Vous m'aimez... vous m'aimez, quoi que vous en disiez; sans cela, n'auriez-vous pas rompu nos liens? Qui peut donc vous retenir? — Je vous aime, sans doute, je vous aime trop, et je ne vous aime pas assez pour

accepter votre nom. C'est là toute l'explication que vous aurez de mon refus. Ne m'en parlez pas davantage, oubliez ces chimères.

Le pauvre homme me regarda les yeux pleins de larmes. Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'on m'aime ainsi, le méritant si peu?

Il vint des visites chez M. de Cerly, mais je ne vis que des amis intimes; mon deuil me défendait le monde, et la présence de Wilfrid rendait ma maison beaucoup plus sérieuse. Wilfrid était triste, il le devenait chaque jour davantage. Sa femme et moi nous nous en apercevions; nous lui en demandions le motif, il faisait cette réponse désespérante :

— Je n'ai rien!

Je me doutais, moi, de ce qu'il avait. Il m'aimait plus que jamais. L'idée de ma liberté, l'idée que je pourrais lui appartenir le poursuivait, et je suis persuadée que, s'il n'eût pas été un des hommes de ce monde les plus parfaits, cet amour l'aurait conduit à la haine de sa femme, au crime peut-être. Je sentais mon empire absolu sur cette nature puissante et vigoureuse. Je surprenais ses regards attachés sur moi dans une admiration muette, et je me sentais sûre d'être belle. Satan dut se réjouir ainsi lorsqu'il fit tomber le premier homme.

M. de Cerly cachait soigneusement notre intelligence, car je le lui avais bien recommandé. Il fut un jour sur le point de se trahir, par la jalousie dont il ne restait pas toujours le maître, et qu'il portait à Gustave.

Un de nos voisins arriva le soir, tenant une lettre, et nous en fit la lecture; elle renfermait beaucoup de nouvelles. Au moment d'en tourner la seconde page, il me regarda.

— Dois-je aller plus loin, chère marquise? — Continuez jusqu'au bout, je vous prie, si toutefois cela se peut cependant. — Cela se peut, si vous voulez; il est question de vous. — On me marie? dis-je. — Précisément. — Avec qui? — Faut-il le dire? — Mais, oui. — Avec le vicomte de Remblay.

Le comte pâlit.

— Et on ajoute qu'il en parle lui-même et qu'il annonce son départ pour l'Alsace, afin de vous faire une visite. — Je

n'attends personne, répondis-je sèchement. — Et il ne viendra pas chez moi, ajouta le comte; je ne l'ai pas engagé, et je ne me soucie nullement de le recevoir. D'ailleurs, madame la marquise épouserait-elle M. Arbrelle? — Comment, M. Arbrelle? — Sans doute. Voulez-vous savoir son histoire? — Vous me ferez plaisir de me l'apprendre. — Écoutez donc alors.

Il me raconta ce que vous avez lu, il me le raconta avec les plus grands détails et comme un homme intéressé à la question. J'en restai tout étonnée. Je savais bien que Gustave avait des ridicules vicieux, mais je ne lui croyais pas des vices ridicules.

— Et comment avez-vous appris cela? — J'avais besoin de le connaître, et je l'ai connu.

Tout le monde se regarda à cette conclusion. Moi, je compris ce qu'il avait dû souffrir pour en arriver à percer la vie d'un autre. Les passions nous mènent tous dans des voies qui nous tuent.

LVII

Raoul.

Lorsque je parlai de retourner à Paris, Wilfrid me déclara qu'il m'y accompagnerait. Je cherchai à combattre sa résolution, il fut inflexible.

— J'ai maintenant à remplacer votre père et votre mari. Odile, je ne vous quitterai pas. — Eh bien, Adrienne viendra alors. — Adrienne?

Et il rougit légèrement.

— Non, Adrienne doit rester ici avec ses enfants. — J'emmène ma filleule, j'emmène mes héritiers; Adrienne viendra. — Adrienne viendra, soit.

Il comprenait sans doute qu'en insistant davantage il allait se trahir.

Nous partîmes tous ensemble; M. de Cerly nous avait de-

vancés. Adrienne entrait à Paris pour la première fois de sa vie, je me disposai à lui en faire les honneurs. La douce créature ne devinait pas même ce qu'elle allait voir; elle ne cherchait pas à le deviner. Uniquement préoccupée de ses enfants et de Wilfrid, ils formaient à eux seuls son univers. Lorsque nous approchâmes de l'hôtel, mon cousin me dit :

— J'espère, Odile, que vous ne recevrez pas cette espèce de vicomte. — Pourquoi donc? — Maintenant, vous le connaissez. — Qu'importe! s'il fallait fermer sa porte à tous ceux que l'on traite ainsi, nous n'en finirions plus, et nos salons resteraient presque déserts.

Ce pauvre Gustave, tout le monde en était jaloux. Je me sentais portée à le défendre! Je lui écrivis le soir même.

Hélas! il faut achever mes aveux; la même vie coupable, infâme, recommença.

Ce sentier du vice, cette habitude du désordre, on ne peut les perdre, une fois qu'on les a suivis, que par une de ces grâces du ciel bien difficiles et bien rares à obtenir. Je ne la méritais pas, je n'en étais pas digne apparemment.

Vous souvenez-vous, Raoul, d'une soirée à la fin de novembre, chez madame votre tante, où vous causiez avec tant de chaleur sur les événements du jour?

Vous étiez assis auprès de la cheminée; trois femmes vous écoutaient, vous n'en regardiez qu'une seule; mais quels regards vous jetiez sur elle! comme lui adressiez évidemment les paroles chaleureuses que votre cœur portait à vos lèvres. Cette femme écoutait froidement, comme elle écoutait tout désormais, cette femme vous analysait pendant que vous vous exaltiez; elle se disait à elle-même :

— Il est beau, il est jeune, il est charmant, il a de l'âme, il est plein de bons sentiments; il vient, comme les autres, se prendre à la lumière : il y périra comme les autres. Allons, je suis encore belle puisque l'on m'aime ainsi !

Vous partîtes, emmené par les personnes que vous accompagniez, et alors madame votre tante nous dit ce qu'elle pensait de vous.

Elle nous raconta mille traits charmants de votre caractère; enfin elle ajouta :

— Raoul n'est pas fait pour ce monde et pour ce siècle. Je redoute ses passions. Une femme qu'il aimerait ferait, par un mot, le malheur ou le bonheur de sa vie ; si sa pauvre mère vivait, elle vous le dirait comme moi : elle le sentait vivement, car sa dernière parole fut celle-ci : « Prenez garde au premier amour de Raoul ! »

Ces mots se sont gravés dans ma mémoire ; la connaissance que j'eus plus tard de leur vérité a dirigé ma conduite à votre égard : vous devez cette triste histoire à cette connaissance.

Vous vîntes souvent chez moi, à dater de ce jour où je vous y avais souvent engagé. Que de fois, oubliant les bals où votre jeunesse vous appelait et que mon deuil m'interdisait, que de fois nous passâmes de longues heures à causer ! Loin de vous apercevoir des mystères douloureux qui m'entouraient, vous aviez fait de moi un ange.

J'étais pour vous cette image du ciel qui descend une fois dans la vie, j'étais ce beau rêve endormi dans notre âme depuis notre enfance et qui s'embellit chaque jour d'une fleur nouvelle.

Vous ne me le disiez pas encore, croyiez-vous, et vous me le disiez sans cesse ; j'étais à mille lieues de m'en douter, selon votre idée, et je vous savais par cœur.

Pauvre enfant ! que de peines vous vous donniez pour cacher cet amour dont je *devais* être offensée ! moi, placée si haut, sur un autel, dans un temple, au paradis peut-être ! Cet amour que vous m'offriez *devait* me déplaire ; et pourtant il était si pur ! Et pourtant vous brûliez d'une flamme si éthérée ! vous vous sentiez si disposé à mourir pour moi, à me sacrifier ce que vous aviez de plus cher, à tout enfin !

Oh ! si je pouvais vous exprimer le sentiment d'envie que vous m'inspiriez lorsque, plus tard, couché à mes pieds dans une de ces attitudes si gracieuses que l'on prend naturellement à votre âge, vous me parliez de cet amour.

Vous aimiez, heureuse créature, et vous osiez vous plain-

dre! Vous n'étiez pas aimé, et vous pleuriez, mais vous aimiez! N'est ce pas une félicité assez immense pour n'avoir pas besoin d'en ajouter une autre? Vous aimiez! c'est-à-dire que votre cœur battait à un de mes regards, à un de mes sourires, au bruit de mes pas, au frôlement de ma robe!

Vous aimiez! et votre vie se peuplait d'illusions, vous voyiez autour de vous des figures d'anges vous souriant, qui s'appelaient l'espoir, la confiance, la foi, la gaieté! Vous aimiez, c'est-à-dire que vous deviez souffrir ces maux qu'on chérit parce qu'ils viennent d'une cause chérie.

Et vos yeux s'animaient, et votre tête s'exaltait, et devant vous s'ouvrait un avenir d'émotions, de joies, de craintes, d'attentes, de jalousies, de bonheurs! Et, misérable enfant, vous osiez vous plaindre, vous dis-je! Oh! que vous me sembliez ingrat!

Mais, pour une de vos douleurs, pour une de vos joies si vraies, j'aurais donné le nom et la fortune enviés par chacun. Toutes mes pierreries ne valaient pas ces belles larmes coulant le long de vos joues et que j'essuyais avec vos cheveux. La jeunesse, la passion, voilà les vrais, les seuls biens de ce monde. Après les avoir connus, lorsqu'on les perd, il faut mourir.

Vous vous rappelez encore sans doute ce qui se passa la veille du jour de l'an, lorsque, parvenue à écarter tout le monde, je vous reçus dans mon cabinet, ainsi que je vous l'avais promis.

Vous m'aviez demandé pour votre présent une bague et la permission de m'en offrir une. Je vais vous remettre sous les yeux cette soirée, elle complète l'histoire de ma vie : pour la dernière fois j'ai menti, et cette fois je fus moins coupable : il fallait calmer un désespoir si vrai!

Nous étions seuls, vous le savez; vous arriviez bien ému, car vous aviez pris une résolution immense.

Je vous reçus avec ce sourire de bienvenue que l'indifférence et la coquetterie accordent à tous. Vous y puisâtes un encouragement. Je vous tendis la main, et votre baiser y laissa une trace brûlante.

Je pris alors à mon doigt l'anneau que je vous destinais, anneau bien simple par sa forme, s'il était précieux par sa matière. Vous me priâtes de le placer moi-même à votre main.

Vous aviez aussi une bague à me donner, et jamais je n'oublierai l'expression de votre physionomie, lorsque, vous mettant à genoux, vous me regardiez, vous me demandiez si je voudrais vous entendre sans colère, si je vous pardonnerais votre audace. Je vous trompais; vous vous croyiez aimé, vous n'osiez en solliciter une preuve, car la pureté de votre sentiment aurait craint de ternir votre ange. Combien vous étiez loin de penser alors que cette femme si pure vous trahissait! N'est-il pas vrai, cela est horrible?

Vous restiez à mes genoux, je jouais avec les boucles de vos cheveux, comme je touchais un instant avant les longues oreilles de mon petit chien, et toujours aussi calme!

— Eh bien, dis-je, voyons ce grand secret pour lequel il vous faut tant d'indulgence? — Oh! c'est un grand secret en effet; je ne sais pas comment j'ose vous le dire. — Eh bien, si je le devine? — Si vous pouviez! — Je vais essayer. D'abord, il s'agit d'une faveur à demander? — C'est vrai. — Probablement quelque boucle de mes anglaises, quelque bouquet, quelque ruban? — Non; bien autre chose! — Mon portrait? — Plus encore. — Je ne comprends pas. — Oh! vous ne devinerez jamais. — Je commence à y renoncer. — Je vais le dire, alors. — J'écoute. — Eh bien, ma noble, ma bonne, ma chère Odile, c'est vous que je veux. — Moi! — Ne me regardez point ainsi, ne me craignez pas, ne m'accusez pas un instant. Mon respect égale ma passion; pas une seule de mes pensées n'a effleuré la pureté de votre âme. Vous êtes libre, moi aussi, grâce à Dieu; devenez ma femme! — Votre femme!...

LVIII

Proposition.

Le plus pénible aveu que je puisse vous faire, celui qui vous peindra le mieux ma dégénération, c'est que je n'éprouvai rien alors qu'une effroyable envie de rire. Cette folie d'épouser un homme de vingt ans me parut si bouffonne, que j'en vis seulement le côté ridicule, sans remarquer ce qu'elle avait de sublime de votre part.

— Oui, ma femme, la maîtresse de ma vie, car personne n'en sera jamais aussi digne que vous. Et vous voyez, Odile, si je vous estime, je ne songe pas un instant que vous vous occupiez de notre différence de fortune. Mon amour connaît le vôtre, ainsi qu'il en est connu. Vous savez bien que vos millions ne sont pour rien dans la balance, ni d'un côté ni de l'autre. Je veux vous épouser parce que je vous aime et que je n'aimerai que vous, parce que sans vous je ne puis vivre. L'intérêt n'entre pour rien dans mes démarches. Je serai duc de Mauvières quand mon pauvre aïeul remontera vers Dieu, et par conséquent vous pouvez sans crainte échanger votre nom contre le mien, de même que je puis vous le donner, ce nom de mon noble père, de ma sainte et digne mère. Vous le porterez aussi saintement et dignement; mon aïeul sera fier de vous nommer sa fille.

— Mais je serais votre mère, enfant! — Vous, vous avez l'air de ma sœur, madame; pas une jeune fille n'est aussi belle que vous! — Vous ne réfléchissez point, Raoul. Il y aurait folie à cela, une folie dont vous vous repentiriez toujours, et je ne souffrirai pas que vous la fassiez! — Odile! Odile! vous ne m'aimez pas!

Oh! comme le cœur est quelquefois plus clairvoyant que l'expérience! comme vous aviez senti bien vite que ma réponse devait être un élan de reconnaissance si je vous avais aimé!

Je repris :

— Si je ne vous aimais pas, Raoul, je ne penserais pas à vous avant de penser à moi.

Vous n'appeliez pas cela aimer, et vous aviez raison.

— Oui, si vous m'aimiez, vous songeriez à rendre notre lien éternel, vous ne songeriez qu'à effacer les obstacles, à nous réunir indissolublement et pour la vie; vous ne songeriez qu'à m'appartenir, enfin.

Je ne pouvais ni ne voulais vous parler franchement; je me tus.

— Vous ne me répondez pas, vous sentez vos torts, n'est-il pas vrai? Vous allez me dire que vous acceptez, et vous me laissez le temps de préparer ma joie.

— Je ne vous dirai qu'une chose, et toujours la même, Raoul : ce mariage est une folie, et je ne la ferai pas.

— Oh! madame! vous êtes cruelle!

Vous restiez les yeux baissés, les mains appuyées sur mes genoux; vous souffriez bien en ce moment, enfant, hélas!

— Vous me déchirez le cœur, Raoul; mais, je vous en supplie, mettez-vous à ma place, vous agiriez comme moi.

Vous ne pensiez pas ainsi, et votre pensée était juste.

Une femme aimante et dévouée, dans la position où vous nous placiez, eût donné une preuve immense de loyauté, d'abnégation, en refusant, si elle eût été pauvre, et que vous eussiez été riche, car alors elle sacrifiait son bonheur au vôtre. Pour vous empêcher de vous perdre, elle repoussait la fortune, elle brisait son cœur. Mais moi! en vous épousant je me vouais au ridicule, sans qu'il pût m'en revenir le moindre avantage.

Certes, l'amour vrai ne regarde pas à cela, il se sacrifie sans arrière-pensée, et je vous assure, mon ami, qu'une femme ne peut pas mieux prouver son amour qu'en devenant l'épouse d'un homme plus jeune qu'elle. Elle accepte en même temps les quolibets du monde et les malheurs du cœur : on se moque d'elle, et elle souffre. Elle doit supporter, tant qu'elle est aimée, la certitude écrasante de savoir son mari le jouet des rieurs, et lorsqu'elle n'est plus aimée, ce qui arrive infailliblement, elle doit cacher ses larmes, il ne lui est pas permis de

se plaindre; on l'accuse et non pas lui, on le plaint au contraire et il se plaint lui-même. Elle a les reproches de son mari, ceux des autres, et les siens propres; elle a la jalousie et le blâme, elle a tous les supplices, et il faut qu'elle les endure, c'est horrible.

Une femme d'esprit, en consentant à un pareil avenir, ne se le dissimule pas, elle donne donc certainement une preuve d'amour immense, quels que soient du reste les avantages qu'on lui offre. Moi, qui n'aimais pas, je refusais, et rien au monde ne m'eût fait rétracter ce refus.

Je suis dure, Raoul, il le faut, puisque je veux être vraie, puisque j'applique un remède violent et infaillible à la blessure que j'ai causée.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas? Ne pardonne-t-on pas aux morts!

— A votre place, reprîtes-vous, Odile, je ne causerais pas le malheur d'un enfant qui a lié sa vie à son amour. Que parlez-vous d'avenir? Vivrons-nous seulement? C'est à ce présent si beau qu'il faut nous attacher; d'un mot vous ferez deux destinées, vous les ferez propices ou misérables, selon que vous le prononcerez. Odile, ayez pitié de moi.

Et j'étais sans pitié, sans entraînement, j'étais le bourreau, j'étais le juge, je prononçais la sentence, et je l'exécutais; je restais froide et je réfléchissais : je savais jusqu'où je pouvais aller dans cette torture, sans épuiser vos forces.

Vous vous étiez relevé, vous marchiez par la chambre, la colère vous gagnait peu à peu; car sans vous en rendre compte, vous compreniez que je n'étais pas ce qu'une autre eût été à ma place.

— Madame, dîtes-vous tout à coup, on m'a souvent parlé de ces coquettes savantes qui jouent impitoyablement avec les cœurs, qui les brisent, qui les foulent aux pieds; sans doute vous en êtes un exemple, et moi je vous croyais un ange!

Vous alliez m'échapper, vous alliez m'arracher cette auréole, ma plus grande force; je vous regardai seulement, mais je mis dans ce regard un reproche si vrai, quelque chose de si touchant et de si naïf, qu'un plus expérimenté y eût cru comme vous : vous tombâtes à mes pieds en pleurant.

Alors, Raoul, je jouai une scène, une de ces scènes qui finissent par être vraies, parce que l'acteur s'exalte lui-même : je vous jurai que je vous aimais par-dessus tout, je vous entourai des mille replis de ma fausse tendresse, je fis mon métier de sirène, et je le fis en conscience ; vous en fûtes la dupe, vous deviez l'être.

Pauvre enfant ! je vous regardais, semblable au jeune faon forcé par le chasseur, vous retombiez sans force auprès de moi, vous pleuriez tout bas votre belle chimère envolée. Vous répétiez encore :

— Odile, vous ne m'aimez pas !

Mais vous n'en étiez plus certain, mais votre amour vous répondait le contraire, mais vos yeux sur mes yeux, vous y lisiez avec une assurance si positive que vous ne vouliez plus souffrir.

Pourtant vous souffriez, pourtant votre instinct se révoltait contre cette comédie infâme. Vous appuyiez ensuite votre tête sur mon bras, vous regardiez mes bagues et vous me dîtes :

— Combien y en a-t-il là dedans que vous avez reçues avec les mêmes serments, avec les mêmes baisers ?

Je fus déconcertée de cette question, j'étais loin de m'y attendre, je croyais vos soupçons éteints.

— Pardonnez-moi, ajoutâtes-vous, je ne puis plus croire aussi fermement dans la femme qui me repousse.

C'était le langage vrai, le langage du cœur et de la passion ; je le reconnaissais, moi qui l'avais entendu tant de fois ! J'eus un instant d'inexprimable orgueil, en pensant combien j'avais été aimée et par quelles nobles natures.

Je vous regardai avec ce sentiment, il vous épouvanta, car vous me priâtes de ne plus vous regarder ainsi.

— Vous avez l'air d'une de ces femmes du paganisme, d'une de ces envoyées de l'enfer, perdant et brûlant les âmes.

Pauvre Raoul ! j'étais ce premier amour que votre pauvre mère craignait tant, et qui devait briser votre avenir. Je l'ai pu facilement ; ma seule consolation en ce moment suprême, c'est de ne pas l'avoir fait.

Vous me connaîtrez et je ne vous léguerai pas un regret éternel.

Je me soumets d'avance à votre mépris, à votre haine, quelque pénibles qu'ils soient pour moi, mais au moins je vous aurai éclairé, au moins vous saurez que j'ai réparé ma faute par la terrible expiation de mes aveux.

Parvenue alors au dernier degré de l'abaissement, je ne pouvais descendre plus bas, et il n'était pas dans ma nature d'y demeurer sans chercher une réaction. Ainsi les événements accomplis depuis lors et dans lesquels vous avez joué, sans vous en douter, un si grand rôle, ne sont-ils plus empreints de la même fange, grâce à Dieu !

Je continue le récit de notre soirée, vous ne l'aurez pas oubliée, j'en suis sûre.

Vous aviez repris votre première place; nous nous taisions.

Vous me dîtes, en relevant la tête :

— Odile ! je voudrais savoir à quoi vous pensez maintenant? — Je pense à tout ce qu'il y de bon et de noble dans votre cœur, Raoul : je vous aime. — Me répondrez-vous franchement à une question ? — Oui. — Votre cousin Wilfrid ne vous a-t-il pas aimée ? — Oui. — Vous aime-t-il encore? — Que pensez-vous de Wilfrid, Raoul ? — Je pense que c'est un des hommes les plus honorables que je connaisse. — Ceci répond à votre question.

En ce moment, comme si nous l'avions évoqué, Wilfrid entra.

LIX

Le Serpent.

Il fit un imperceptible mouvement de surprise et de contrariété, réprimé bien vite.

— Est-ce que je vous derange, madame ? On m'a dit à votre porte que vous ne receviez pas de visites, mais j'ai pensé que, sans être indiscret, je pouvais cependant vous apporter une lettre importante, dont la réponse doit être envoyée demain matin.

— Entrez chez moi quand il vous plaira, mon cousin; en ce moment, votre présence m'est particulièrement agréable. Je causais très-sérieusement avec monsieur.

Vous vous regardâtes étonnés; je continuai :

— Vous venez de me dire, Raoul, que M. de Blumemberg vous semblait l'homme le plus honorable que vous connussiez; voulez-vous le prendre pour arbitre dans ce qui nous occupe? — Madame... il n'en est pas besoin. — Je vous demande pardon, je ne me déciderais jamais à une chose si grave sans le consulter; il vaut mieux que ce soit devant vous: vous verrez que j'agis franchement. — Quant à moi, Odile, dit Wilfrid, je vous donnerai le conseil dicté par mon amitié et par mon honneur. — Eh bien, mon ami, M. de Mauvières me demande ma main.

Wilfrid tressaillit; mon épée avait deux lames, elle vous blessait l'un et l'autre.

— Répondez-lui pour moi, je vous en prie. — Si vous l'aimez, madame, si vous croyez trouver près de lui le bonheur, c'est à vous de répondre.

L'attaque était directe, je le sentis et je tournai la question.

— Que feriez-vous à ma place, mon cousin? — A votre place je consulterais mon cœur, je le sonderais profondément; si j'y trouvais un amour assez grand, assez sublime pour affronter le malheur et le blâme, je dirais à celui que j'aime : Je suis à vous. — Et ne lui diriez-vous que cela?

Wilfrid se troubla un instant.

— Je le ferais loyalement lire dans ma pensée et dans ma vie, après il serait le maître de décider. — Et vous enchaîneriez l'avenir d'un homme aimé au vôtre, lorsqu'il a vingt ans et que vous approchez du double de cet âge? — Oui, répondit à demi-voix Wilfrid, oui, si je me sentais soutenue par un dévouement à toute épreuve, si je me sentais la force de mourir en perdant son amour. — Vous voyez bien, Odile! me disiez-vous tout bas. — C'est là mon opinion, reprit Wilfrid, mais ce n'est peut-être pas la vôtre. — Vous vous trompez, mon ami.

Et me retournant vers vous, j'ajoutai ces mots :

— Dans deux mois, à pareil jour, nous aurons un pareil entretien, et si vous la voulez encore après, ma main sera à vous.

Quelle fut votre joie! quelle fut la consternation de mon cousin! et comme je jouissais de toutes les deux! Eh bien, tous les deux vous étiez trompés.

Les femmes qui ont tué leur cœur deviennent des espèces de monstres, de vampires : il leur faut du sang et des larmes en pâture.

Mon cousin me remit la lettre et prit congé.

Vous, Raoul, vous restâtes ivre de bonheur; vous vous mîtes à déraisonner, ainsi qu'on déraisonne lorsqu'on est jeune et que le cœur étouffe l'esprit.

Je vous enviais, je vous plaignais, je vous écoutais pourtant, et quand vous fûtes parti, un soupir de regret vint expirer sur mes lèvres.

Il y a dans notre nature à nous autres femmes une sorte de délicatesse que l'éducation développe, et qui ne nous quitte jamais entièrement. Cette délicatesse nous tient souvent lieu de qualités meilleures; elle nous dicte des paroles désavouées par notre colère et nos passions, et nous n'osons pas la combattre de toutes nos forces : c'est un charme de plus, nous le sentons.

Je fus donc charmante le lendemain pour Wilfrid, afin de lui faire oublier ma cruauté.

Il eut quelque peine à céder à mes instances, et resta sérieux une partie de la journée. Adrienne parla de vous plusieurs fois; son mari ne répondit rien.

Je ne pus retenir une malice. — Êtes-vous donc jaloux de de Raoul, puisque vous vous taisez? lui dis-je en riant. — Jaloux de Raoul? répéta-t-il très-ému. — Certainement; Adrienne ne vient-elle pas de nous assurer qu'il lui plaisait beaucoup? — Adrienne n'est pas une femme de qui il soit permis de se montrer jaloux, Odile.

Ce fut à mon tour de rougir.

Nous étions dans le carnaval.

Mon deuil touchait à sa fin, quelques jours encore et il me serait possible de le quitter. Vous vous réjouissiez de cette idée.

Il vous semblerait, disiez-vous, que les barrières se lèveraient.

En votre qualité de soupirant avoué, il vous échappait souvent devant Wilfrid des allusions à votre bonheur.

Vous comptiez les jours, les heures et les minutes jusqu'au moment suprême.

Un soir, vous vous étiez rencontré chez moi avec le comte et Gustave, bien que j'eusse évité jusque-là de vous réunir. Un hasard imprévu amena cette circonstance.

Mon cousin s'y trouvait également, et, pour me sauver un peu de cette position embarrassante, je fis ouvrir ma porte.

Il vint quelques visites, on causa. M. de Cerly et le vicomte se lassèrent, ils partirent de mauvaise humeur, défiants l'un et l'autre, ainsi qu'ils l'étaient toujours.

Vous restâtes le dernier; M. de Blumemberg ne rentra pas chez lui, bien que depuis longtemps Adrienne se fût retirée.

Après une demi-heure de conversation à trois, votre dernier mot, en partant, fut celui-ci :

— Je n'ai plus que six semaines à attendre.

Mon cousin vous regarda fermer la porte, puis il fit quelques tours dans le salon, et s'arrêtant devant le canapé, où j'étais assise :

— Odile, me dit-il, aimez-vous ce jeune homme ?

Je me mis à rire.

— Non certes, répondis-je, je ne l'aime pas, je ne l'aime pas d'amour du moins. — Et vous ne voulez pas l'épouser ? — De bonne foi, Wilfrid, m'avez-vous crue assez folle pour cela ? — Je ne sais pas si je l'ai cru, mais je sais que vous faites une mauvaise action, vous jouez avec le cœur de cet enfant, avec ses espérances ; je ne vous supposais pas méchante, madame.

Je ris encore.

— Ce n'est point de la méchanceté, c'est mon jeu de femme. Et que puis-je faire de mieux ? Les hommes valent-ils qu'on les épargne ? Nous épargnent-ils, nous ? — Jouez avec ceux qui jouent, rendez de la fausse monnaie pour la fausse monnaie qu'on vous donne, je le conçois. Mais cet enfant naïf, cet enfant ! il vous croit, il vous adore, il vous donne le plus pur de son sang, ce que l'homme a de plus précieux, son premier

amour, vous le traitez ainsi! Odile, je vous le répète, c'est mal, c'est indigne de vous! Je le préviendrai.

Ce mot me blessa.

— Êtes-vous chargé de la police de la maison et de mon cœur, Wilfrid? — Je suis chargé de votre bonheur, Odile, de votre honneur aussi, et je veillerai à l'un et à l'autre. Tout ce qui vient du cœur peut s'excuser. — Ce qui vient du cœur, sans doute. — Avez-vous donc jamais failli autrement? — Oh! Wilfrid! Wilfrid! répliquai-je, vous ne me connaissez pas. — Non, Odile, je ne vous connais pas, si vous êtes autre chose qu'une pauvre âme égarée, entraînée hors de la route, parce qu'on n'a pas su l'y maintenir. Non, je ne vous connais pas, si vous avez perdu toute dignité de vous-même, tout respect de votre nom; vous n'êtes pas l'Odile que j'ai tant chérie, que j'aime encore plus que tout au monde. — Vous ne m'aimeriez donc plus, repris-je, si vous ne me trouviez plus telle que vous m'avez rêvée? — Telle que je vous ai rêvée, Odile! Oh! depuis longtemps cette image si pure est effacée, pour faire place à une autre; depuis longtemps l'ange aux blanches ailes, à la couronne immaculée, s'est envolé devant la femme abusée et faible, mais céleste, mais aussi belle, plus belle peut-être parce qu'elle est plus accessible.

En ce moment, il se retourna, je l'appelai de ma voix la plus douce:

— Wilfrid!

Il vint, comme attiré par un charme.

— Wilfrid, approchez-vous et écoutez.

Il s'assit auprès de moi, ne cessant pas de me regarder.

— Entendez bien ceci, mon cousin; je ne dois usurper ni votre estime, ni votre amitié: vous saurez tout. — Je ne veux rien savoir, Odile; je veux vous croire digne, si ce n'est de admiration sans bornes, au moins de mon indulgence. — Et moi, je veux que vous m'aimiez telle que je suis, ou que vous ne m'aimiez pas.

Cette déclaration, moitié colère, moitié suppliante, l'étonna; il me laissa parler, presque vaincu.

— Wilfrid, soyez compatissant, je suis bien malheureuse!

Oui, je suis malheureuse, car mon cœur est mort. — A force de souffrir? — A force de souffrir d'abord, à force de faire souffrir ensuite. Vous allez tout savoir, Wilfrid, écoutez-moi.

Je me mis alors à lui dérouler cette longue chaîne de misères et de passions; je fis passer ma vie devant ses yeux; je lui traçai les tableaux les plus enivrants, je me laissai aller à ce que mes souvenirs avaient de délicieux et d'adorable. Il m'écoutait les yeux ouverts, les bras serrés sur sa poitrine; il contenait les battements de son cœur. Des passions opposées éclataient sur sa physionomie; je les y lisais comme dans un livre ouvert, je les y faisais paraître ou je les en chassais à mon gré.

Après le récit de ma première faute, lorsque j'arrivai à la seconde, Wilfrid baissa les yeux; puis, à la troisième, il fut pris d'un tremblement involontaire : une lutte terrible s'engageait en lui.

J'arrachai impitoyablement et une à une les illusions de son âme; il jeta un cri et voulut m'interrompre enfin, sentant qu'il ne se dominait plus lui-même, qu'il aimait malgré tout, qu'il aimait une femme sans cœur et sans foi.

LX

Le Paradis fermé..

— Taisez-vous, me dit-il, n'allez pas plus loin! c'est assez, c'est trop! Vous n'avez pas fait cela! Vous, Odile, vous la fille du comte de Rudolstheim! vous, la compagne de mon enfance! vous, l'unique amour de ma vie!...

Wilfrid pleurait.

L'amertume qui me rongeait l'âme se déversait sur mes lèvres; mes paroles sortaient empreintes de fiel; je ne songeais plus que j'étais entendue, je me confessais à Dieu et à ma conscience.

— Aussi je me hais! aussi je me méprise! aussi je voudrais

mourir, pour être débarrassée de l'horreur de me supporter moi-même. — Mourir, vous, Odile !

Ce fut un moment suprême que celui-là dans l'existence de mon cousin. Ce volcan contenu depuis tant d'années, ce feu brûlant sous la cendre, et auquel je venais de jeter des aliments terribles, éclata. Il eut un moment de délire, pendant lequel il fut sublime et effrayant.

— Mourir, Odile ! mourir, toi ! reprit-il, toi, ma vie et ma force. Mourir ! oh ! non, tu ne mourras pas, car tu ne mourrais pas seule. Je sens maintenant plus que jamais la puissance de mon amour, je la sens en apprenant que tu en es indigne ; toi, ange déchu, créature dégradée, femme sans cœur, je t'aime, je t'aime ! J'aime tes fautes, j'aime tes vices, j'aime tout ce qui est toi, j'aimerais tes crimes si tu en commettais. Je te préfère à ce qui est chaste, à ce qui est pur, à ce qui est bon. Avec un de tes regards tu me rendrais aussi coupable que toi, car je ne saurais rien te refuser, car pour te presser une fois dans mes bras, pour t'appeler mienne, rien ne me coûterait, vois-tu ! Depuis que je suis au monde, cette passion me brûle, je l'ai vaincue, parce que tu l'as voulu ; j'ai caché ce que j'éprouvais, parce que tu l'as voulu. Depuis que tu es libre, depuis que j'aurais pu prétendre à t'avoir à moi, une horrible pensée me suit partout, je n'en suis plus maître. Le sentiment dompté par le devoir et la volonté se réveille plus ardent que jamais ; il se réveille sous une autre forme, avec d'autres désirs. Je suis jaloux, je hais ceux qui t'aiment et qui sont libres. Je t'ai épiée, m'entends-tu ? et j'ai refusé d'en croire mes yeux, j'ai imposé silence à la vérité. Ce soir j'ai failli injurier cet enfant lorsqu'il parlait de ses espérances ; enfin je suis devenu, par toi, plus misérable que toi, car j'offense Adrienne, cette femme, le modèle de toutes, la mère de mes enfants, celle qui m'a uniquement aimé, comme je t'ai uniquement aimée. C'est à en devenir fou !

— Tais-toi ! reprenait Wilfrid de plus en plus égaré ; laisse-moi te regarder, ne détruis pas mon illusion ; ne dis pas que tu ne m'aimes point, ne dis pas que tu en as aimé d'autres ; laisse-moi m'enivrer de mes chimères ! Qu'une fois dans ma vie cet amour s'exhale, que ces cris de douleur et de rage,

étouffés depuis tant d'années, arrivent à toi enfin! Ma bien-aimée, mon Odile, l'entends-tu, le sais-tu? je t'aime!

Ce mot suprême, ce mot qui nous apporte et tant de joie et tant de larmes, ce mot, sortant d'une âme si dévouée, si noble, n'éveilla rien, mon ami, dans ce cœur où plus rien ne restait, rien qu'une mauvaise pensée, rien qu'un rire de cet hôte horrible qui m'étreignait sous sa griffe redoutable.

Mon malheureux cousin souffrait, et cependant il se livrait à cette sorte de joie insensée amenée par le désespoir, la seule que je puisse éprouver maintenant. Pauvre Wilfrid! tant de combats, tant de luttes, tant de vertus devaient-ils céder ainsi! Ce souvenir lui restera amer, j'en suis sûre; c'est le seul reproche qu'il puisse s'adresser, et c'est par moi qu'il le mérite!

Il se calma après quelques instants; mon œil froid tomba sur le sien comme du plomb, et le rappela à lui-même.

— Oh! dit-il, je suis un misérable! — Non, répondis-je avec le même sang-froid, vous êtes un homme heureux, vous aimez! — Qui me l'ôtera, cet amour? qui me rendra ma raison? qui me rendra mes rêves, alors que, parcourant nos chères montagnes, l'ombre de la bien-aimée marchait devant moi? cette ombre si pure, si céleste, si divine!... et revenant à mon foyer, j'y retrouvais cette amie douce et inaltérable, aussi divine que mes rêves, et ces trois enfants, mon espoir et mon orgueil. Plus tard, l'objet de mon culte réclama mon secours, les chimères du dévouement me poursuivirent; je consacrai ma vie. Quel chaste bonheur! A présent, cet ange devient un démon, tous les feux de l'enfer me brûlent et me dévorent! je ne me reconnais plus moi-même; il n'y a plus en moi que ce que son souffle empoisonné y a semé de désirs et de projets coupables! Mais Dieu ne viendra-t-il pas à mon aide? mais faut-il perdre ainsi tant d'années passées sans reproche et sans tort?

Je me levai alors, je lui pris la main: j'en avais une sorte de pitié.

— Wilfrid, du courage! de la force! redevenez mon noble frère, je n'eus jamais plus besoin de vous. — Et que puis-je à présent? Vous êtes tombée, vous êtes perdue, et moi je suis comme vous tombé et perdu!... — Mais vous pouv

vous relever, vous, Wilfrid, vous aimez! et le baptême de l'amour efface et répare les souillures. Oh! si j'aimais! oh! si une seule étincelle de ce feu sacré, éteint sous mes larmes, se rallumait en moi! si je pouvais dire comme vous tout à l'heure, non-seulement des lèvres, mais du cœur, si je pouvais dire: Je t'aime! je serais sauvée, voyez-vous; car avec ce noble sentiment tous les autres rentreraient aussi, car le dévouement, la générosité, l'abnégation, ces frères d'une passion vraie, reparaîtraient avec elle. Mais non, non, tout est fini pour moi en ce monde, et je ne sais pas pourquoi j'y reste.

Ces deux êtres, élevés ensemble, du même sang, unis par la même affection, pleurant, l'un sur une passion dévorante et malheureuse, l'autre sur l'impuissance de son cœur et de son imagination, formaient un contraste poignant. Il y avait là tout un drame, un de ces drames intimes souvent plus grands, plus terribles que ceux de la scène!

— Allez retrouver Adrienne, repris-je, voyant qu'il ne me répondait pas, vous avez un refuge et des consolations, vous avez un ange pour fuir le démon, pour annuler son pouvoir. Allez! moi je n'ai rien et je ne veux rien, pas même vous, qui n'entendez plus ma voix, qui restez sourd à mes prières.

Il se releva alors; l'égarement se dissipait, il redevenait lui-même, la réaction arrivait.

— Je vous remercie, Odile, de me rappeler ce que je devrais me rappeler toujours, et que j'ai oublié pour la première fois. Vous avez raison, je vais rejoindre Adrienne.

Essuyant ses yeux à la hâte, il sortit sans ajouter un mot.

LXI

Bal masqué.

Restée seule, je sentis un épouvantable déchirement; mon isolement me sembla complet; cet ami, ce dernier ami, en me quittant, m'enlevait aussi ma dernière espérance.

Je regardai autour de moi avec un effroi dont je ne fus pa

la maîtresse. J'étais seule! seule dans la vie et dans l'affection! mes richesses ne pouvaient me donner un ami, ni me rendre ce que je n'étais plus. Et le remords de cette dernière scène m'apparut dans toute sa dégradation. Je sonnai machinalement, sans avoir rien à demander, pour entendre une voix humaine, pour peupler ce désert où je me voyais abandonnée.

Mon domestique me remit une lettre.

Je l'ouvris sans intérêt; elle venait du comte et contenait ces mots :

« Je n'ai pu vous parler ce soir, mon amie; je veux cependant vous laisser un mot de souvenir, et vous dire que j'accompagne au bal de l'Opéra une cousine de province. Je n'ai pu me défaire de cette corvée; plaignez-moi, d'autant plus qu'il me faudra souper après en famille, entre un jeune ménage et deux frères. Vous jugez quelle partie!

» Je n'aurai donc pas de mérite à penser à vous, et vous ne me devez pour cela aucun remercîment.

» A demain. »

— Au bal de l'Opéra! pensai-je. Au lieu de rester ici à me morfondre, si j'y allais? Et qui m'en empêche? est-ce que je dois des comptes à quelqu'un? Oui, mais avec qui m'y rendre? Certes, Wilfrid, tout à ses joies conjugales, me refuserait; d'ailleurs, je ne veux pas même qu'il le sache. Si Mme d'Ormès n'était pas absente! Je n'ai pas d'amie assez intime pour me fier à elle; eh bien, j'irai seule. Pourquoi pas? personne ne le soupçonnera et je m'amuserai davantage.

Je sonnai de nouveau et je demandai André. Il vint.

— André, lui dis-je, tu vas sortir avec moi. Nous irons chez un costumier; tu loueras un domino noir et un masque; tu feras avancer un fiacre, et tu me mèneras au bal de l'Opéra. Envoie ma femme de chambre chez moi, et qu'elle prépare tout pour cela.

André ne hasarda pas une observation, bien qu'il comptât fort passer cette nuit dans son lit; il fut prêt en même temps que moi, s'affubla chez Babin d'un horrible sac noir, et fit

avec moi son entrée triomphante dans le foyer, vers les deux heures du matin.

— Reste ici, lui dis-je en lui montrant une banquette vide; ne quitte cette place sous aucun prétexte; endors-toi; si tu veux, mais que je sois sûre de te retrouver là en cas de besoin.

Je me mis à errer seule dans cette foule, et la solitude m'y parut encore plus cruelle; je voyais chacun occupé, j'entendais de joyeux rires, des plaisanteries fines ou grossières se croisaient autour de moi, et je pleurais de me sentir ainsi abandonnée!

Je voulus trouver, à quelque prix que ce fût, une distraction; je cherchais un visage connu, lorsque j'aperçus M. de Cerly donnant le bras à une grosse femme et s'ennuyant certainement beaucoup.

Mon domino, fort simple, n'offrait rien de remarquable. Il était d'ailleurs si loin de me supposer au bal, que je crus pouvoir me risquer. Je lui adressai la parole.

— Vous perdez votre temps, ma chère amie, me dit-il; je ne viens pas ici pour m'amuser. — On le voit bien, repris-je.

Il rit de sa naïveté et de ma réponse, à laquelle la digne provinciale ne comprit rien.

— Eh bien, ajoutai-je, si vous pouvez déposer votre paquet, je vous retrouverai. Nous causerons de la belle marquise, lui glissai-je à l'oreille. — Qu'en savez-vous? fit-il vivement. — Beaucoup de choses, vous verrez! — D'abord, de quelle marquise parlez-vous?

Il voulait réparer son imprudence.

Un homme amoureux, jaloux, et qui s'ennuie au bal masqué, est essentiellement inconséquent : la peur le trahit.

— Il est trop tard, répliquai-je en lui riant au nez; soyez seulement plus discret à l'avenir.

Et je m'échappai.

Quelques pas plus loin, un visage oublié depuis bien longtemps me frappa : Albert de Tonnay! mon premier amour, ma première illusion. Mon cœur s'émut un peu, je lui pris le bras.

— Albert ! dis-je si bas que je l'entendis à peine moi-même.

Il se retourna comme galvanisé. Il n'était plus jeune, et ce nom d'Albert, dans la bouche d'une femme, n'arrivait pas souvent à son oreille maintenant.

— Qui êtes-vous? me dit-il. — Que vous importe mon nom? Je suis une femme que vous avez aimée. — Où cela? — Bien loin d'ici. — Mais encore? — Tenez, reconnaissez-vous ceci?

Je venais de me rappeler ses voyages en Espagne, et ma bourse était justement pleine de quadruples; je les y avais mis le matin même par curiosité.

— En Espagne?

Il me parla espagnol, je ne le comprenais pas, je répondis en allemand.

— Vous me trompez, vous n'êtes pas Espagnole. Vous êtes de Dresde; vous parlez l'allemand trop purement pour une étrangère.

Il continua la conversation en allemand. Il m'interrogea sur mille choses, auxquelles je répondis juste, me prit pour dix personnes différentes, et au total ne me reconnut pas du tout.

Je restai longtemps avec lui; puis, craignant que mon souvenir ne lui arrivât enfin, je le quittai, malgré ses instances.

Cette rencontre m'attrista plus encore, j'aurais voulu trouver quelque créature bien ridicule, pour m'en moquer à mon aise et me remonter l'esprit. Je tournai le foyer, je pénétrai dans l'endroit nommé la *fosse aux lions,* où il règne une obscurité propice aux débats de ces charmants animaux; deux hommes, se donnant le bras, me barrèrent le passage. Je les regardai : c'étaient le prince et M. de Fougeron, fort gais.

— Parbleu, la belle, tu ne fuiras pas ainsi sans nous dire un mot; nous voilà deux abandonnés de la nature, deux amis fidèles, Oreste et Pylade, attendant une Hermione. Allons, parle, que cherches-tu? que veux-tu?

Je regardai ce beau visage de Gaston, ma dernière chimère, et je regardai aussi Alphonse, celui qui m'annonça jusqu'à quelle dégradation je descendais sans que je pusse le croire. Je restais interdite.

— Nous offensons quelque vestale certainement, quelque vertu égarée, Dieu nous en préserve! Nous cherchons ici le plaisir et non la pruderie! Les femmes de la société sont si fausses qu'on n'ose jamais en recevoir une caresse sans craindre la griffe. — Et vous en savez quelque chose tous les deux, n'est-ce pas? — Parbleu, oui! Mais qui te l'a dit à toi? Ceci devient intéressant.

Je déguisais admirablement ma voix, ces messieurs ne venaient plus chez moi, à cause de mon deuil; je ne recevais presque personne, on me savait à peine à Paris, je ne craignais pas d'être reconnue.

— Oui, je sais comment votre amitié s'est formée, monsieur le prince et monsieur de Fougeron; je sais par quoi elle a été cimentée, et bien d'autres choses que je ne veux pas dire. — Qui donc a cimenté notre amitié? — Le sang de l'un de vous et les larmes d'une femme.

Gaston devint pâle; c'était un cœur comme le vôtre, il se souvenait!

— Mme d'Ormès, murmura-t-il. — Je ne connais pas Mme d'Ormès, repris-je; mais nous nous reverrons et vous saurez qui je suis; en attendant, laissez-moi libre : on m'attend.

Ils essayèrent de me retenir, je me perdis dans la foule. L'idée folle de jouer à la sorcière me vint en leur parlant, et je m'en promis un amusement infini. Je continuai ma recherche; mais Dieu avait ordonné que cette soirée déciderait de ma vie, il la choisit pour mon châtiment suprême, il sema sous mes pas tous ceux qui devaient me conduire où il m'attendait.

Un éclat de rire bien franc et une plaisanterie prononcée à voix haute me firent retourner sur mes pas; on se rassemblait autour d'un jeune homme, tourmentant deux masques, assez contrariés de cette algarade. Je n'eus besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître Léon de Malagne. Je parvins jusqu'aux dominos et je leur dis à l'oreille :

— Laissez-moi libre, je vous en débarrasserai. — Que viens-tu faire là, toi, vieux diable noir? tu me déranges. Je suis

sûr que tu es vieille et laide, va-t'en ! — Il se peut que je sois vieille et laide; mais si je le voulais, je ferais rire tout le monde à vos dépens, monsieur de Malagne. — Je te le permets, si tu le peux. Ce n'est pas avec mon nom seul, et tu ne fais pas, en le prononçant, une grande preuve de science : on le connaît assez, je m'en flatte. — Oui, en province, à Lyon, je ne sais où, au mont Dore où je vous ai vu si amoureux. — Ma foi, je ne l'ai été qu'une fois en ma vie, et j'avoue de tout mon cœur que j'étais stupide. La fée qui m'avait ensorcelé s'est joliment moquée de moi. — Je la connais, elle est belle, mais elle ne vous a jamais aimé, et vous aviez un rival heureux; voilà pourquoi on s'est joliment moqué de vous, comme vous le dites. — Si tu connais cette femme, reprit-il avec un air de suprême impertinence, dis-lui que, toute grande dame qu'elle est, je la méprise et je la hais. — Vous la haïssez? alors vous l'aimez encore ! Vous rappelez-vous...

Je lui citai une promenade dans les montagnes, au moment de notre intimité la plus grande, une branche de serpolet qu'il cueillit en jurant qu'il ne s'en séparerait jamais.

— Existe-t-il encore, le serpolet? — Qui t'a dit cela? qui es-tu? A moins que d'être le diable ou elle, tu ne peux le savoir, je ne te quitte plus. — Vous me quitterez, au contraire, en ce moment, mais plus tard nous nous retrouverons; vous ne m'arracheriez pas une parole avant l'heure sonnée. — Je ne suis pas dupe de ces jongleries, il faut parler, et de suite, je t'y contraindrai bien. — Essayez !

Il essaya en effet de toutes les manières, je restai muette.

— Va-t'en au diable ! s'écria-t-il enfin. — Ainsi fais-je, monsieur, répondis-je.

Et je lui tournai le dos.

— Eh bien, me dis-je, ils sont donc tous ici ce soir? Alors je les verrai tous, je leur parlerai à tous de moi, je veux savoir ce qu'ils pensent, quelle impression j'ai laissée; il naîtra peut-être un souvenir au milieu de ces ruines. Cherchons encore. — Un d'eux y manquera, pensai-je un instant après, c'est Gunther.

Comme un spectre évoqué de l'abîme, Gunther parut à mes

yeux, montant l'escalier. J'en fus saisie, néanmoins je l'accostai.

— Monsieur, lui dis-je à l'oreille, comment un gentilhomme livre-t-il le secret d'une femme à un juif ?

Il ne savait rien de cela. Absent depuis plusieurs années, il avait appris par son ami le vol des lettres, mais le reste lui était inconnu.

— Je ne vous comprends pas, me dit-il, vous me prenez pour un autre. — Non, monsieur le baron Ganther de Stermann, allez demander au juif Isaac ce que sont devenues les lettres d'une certaine marquise, et à quel prix elle a dû les racheter. — Vous m'épouvantez, madame ! et on m'accuse? — Qui accuserait-on, s'il vous plaît ? — Heureusement que ses autographes sont assez communs sur la place, et si elle a voulu racheter tous les égarés, elle a pu compromettre sa fortune, quelque riche qu'elle soit. — Quoi ! fat et ingrat ! Vous rougissez d'un premier mouvement honnête ! Vous en rougissez, et, comme réparation, vous jetez de la boue au visage d'une femme, parce que vous l'avez aimée. — Ne vous connaîtrai-je pas, sorcière? vous m'intriguez, mais j'ai un rendez-vous, et je ne puis vous écouter plus longtemps : nous reprendrons cela.

Et me faisant un signe de la main, il me quitta sans se soucier ni de mes injures ni du mystère que je lui promettais.

— C'est ainsi qu'il me laisse ! murmurai-je.

LXII

Les Quadruples.

Je rencontrai successivement M. de Remblay et Anatole.

J'échangeai seulement quelques mots avec le premier; mais, prenant le second dans le coin d'une loge, je voulus essayer de la poésie.

— Celui-là se souviendra, me disais-je... C'est un beau pays

que la Suisse, n'est-ce pas? — Ennuyeux à pleurer. — Comment donc! et les promenades sur le lac de Lucerne, et les rêveries dans les bois, et les églogues composées au bord des ruisseaux, tout cela est-il aussi ennuyeux que vous le prétendez? — Vous me rappelez là, ma belle enfant, une pastorale dont une belle dame se sera moquée avec vous, bien qu'elle dût en avoir enseveli le secret dans le sanctuaire de son âme. Eh bien, sachez une chose et dites-le-lui de ma part, car je n'ose pas le lui dire moi-même; c'est que si jamais nous nous retrouvons dans quelque chalet, suisse ou non, je ne serais plus si niais qu'autrefois; c'est qu'il n'y a nullement en elle l'étoffe d'une Béatrix ou d'une Éléonore, mais celle d'une Champmeslé ou d'une Fornarina. J'ai respecté comme la vierge Marie une personne qui ne se respectait pas tout à fait autant elle-même. J'en éprouve un vrai remords, et je ne le lui pardonnerai jamais... — Quoi! vos élégies, vos conversations si franches, si poétiques! — Stupidités! surtout avec une femme de cette espèce. — Elle a cru vous laisser cependant une pure image pour vos rêves, telle qu'elle l'a conservée.

Il éclata de rire.

— Ma chère amie, la marquise s'est moquée de vous, comme elle s'est moquée de moi et de bien d'autres. Joyeuse et folle héroïne des romans de Paul de Kock, en fait de poésie, elle ne comprend que celle-là.

Avoir tant souffert pour s'entendre dire une chose semblable, par un homme dont le souvenir, placé sur un petit autel à part, dans la retraite la plus reculée de l'âme, était un refuge contre le positif, contre les blessures grossières des natures peu élevées! Croire qu'il a aussi gardé cette oasis où on a pénétré ensemble quelques jours, et trouver ce dédain, être jugée ainsi!

Je ne voulus pas en écouter davantage et je l'abandonnai à un pierrot, qui s'approcha de lui, un verre de vin de Champagne à la main. C'était là cet homme aux vers éthérés, aux strophes nuageuses; cet homme à qui les femmes supposaient des ailes d'ange! Croyez-en donc les poëtes!

J'allai m'asseoir sur un banc, au coin de l'escalier des secondes.

Je n'y fus pas longtemps seule. Un homme très-brun, avec les cheveux blanchis, s'y plaça à côté de moi! Ma tête s'exaltait; ces cendres que je remuais, ces charbons éteints sur lesquels j'essayais de retrouver quelques traces de flamme me laissaient une impression indéfinissable. Tout n'était pas fini pourtant, je devais boire le calice jusqu'à la lie, et arriver par là où m'attendait ma destinée.

Cet homme semblait absorbé comme moi. J'ôtai mon gant, j'essuyai la poussière sous mon masque, il regarda ma main et la saisit vivement.

— Pardon, madame, me dit-il, mais il y a de singuliers rapprochements dans la vie; on vient de me parler d'une femme, cause de mes malheurs, et votre main ressemble à la sienne. Je ne croyais pas qu'il en existât une autre semblable. Cependant, vous n'êtes pas elle, j'en suis sûr; elle ne daignerait pas rester ainsi seule, comme une simple mortelle, sans la foule des adorateurs. D'ailleurs, elle est absente, je crois.

Je venais de reconnaître cet homme; c'était Léonce de Chambourg, vieilli de cinquante ans, courbé, méconnaissable. Son organe seul me le rappelait.

— Vous avez aimé, on vous a trompé sans doute; fait-on autre chose en ce monde, et les hommes ne méritent-ils pas qu'on leur rende ce qu'ils nous prêtent sans cesse?

Je changeais ma voix, il n'eut pas un soupçon.

— Oh! madame, trompé, trompé, ce n'est rien! c'est trahi qu'il faut dire. Et vous en voyez les suites : j'ai fui mon pays, j'ai cherché la guerre, j'y ai perdu ma santé et ma jeunesse. Oh! maudite soit-elle! Et savez-vous, madame, ce qu'est cette femme? une femme qui a défrayé le monde d'aventures et de scandales, une femme qui n'a respecté ni son mari, ni le nom de son père. — Et celui-là aussi! pensai-je en me levant et en fuyant cette place où j'étais venue chercher un asile. Oh! je dois rentrer chez moi, ou je deviendrais folle; je ne sais ce qui se passe en moi, les Furies me poursuivent. Oh! partons, partons...

Au moment où j'allais éveiller André, dormant à son poste,

je vis venir vers moi Richard, Richard seul et désœuvré; je pensai combien je l'avais aimé, je pensai à ce que j'avais fait pour lui, et un rayon d'espoir traversa cette douleur qui m'oppressait.

Il me coudoyait presque, je l'appelai.

— Oh! j'ai besoin de causer avec vous, lui dis-je de ma voix contrefaite. — Ma foi, je ne m'en soucie guère. A moins que vous n'ayez l'esprit de Sophie Arnould, vous ne m'arracherez pas un sourire. — Vous êtes triste? — Non, je m'ennuie. — Ah! je vous plains! — Vous connaissez cela? — Je le crois bien, l'ennui m'a conduit à mille sottises.

Il bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Oui, je m'ennuie partout et de tout, je m'ennuie des sottises, de la sagesse, de la politique, de l'amitié, de l'amour, du présent, du passé et de l'avenir. — Quoi! du passé aussi? — Oui. Je le donnerais tout entier pour un quart d'heure de franche gaieté. — Vous ne voudriez pas conserver un seul de vos souvenirs? — Pas un. — Je sais pourtant une femme qui vous a bien sincèrement et bien passionnément aimé. — Quelle folle! Est-ce vous? Je vous plains, car je n'en ai jamais aimé aucune. — Aucune? — Une seule, un peu; avec ma tête, parce qu'elle m'a rendu si malheureux, que j'y ai mis de l'obstination. — Une étrangère? — Précisément. Que diable cela vous fait-il? — Hors cela, vous ne vous rappelez rien? — Non, je les mets ensemble dans un même souvenir, que je pourrais intituler *folies*.

Il n'existe pas un lieu où les hommes soient plus franchement eux-mêmes qu'au bal masqué; lorsqu'ils s'y ennuient, et qu'il tire vers sa fin, ils disent des vérités inouïes.

— Vous ne parlez point ainsi dans le monde. — Ah! vous êtes du monde? tant pis pour vous. Adieu, vous ne m'amusez pas; nous nous guérirons mieux de notre ennui en nous séparant. — Et les hommes se souviennent ainsi! murmurai-je.

J'étais frappée au cœur.

De ce moment, ma résolution, née depuis longtemps, fut entièrement prise.

Eh bien, je leur laisserai un souvenir qu'ils n'oublieront

pas, j'en réponds! les ingrats... Oh! je veux une vengeance! je veux les forcer à se rappeler!

Mon projet fut construit en quelques secondes. Je retrouvai Richard, il n'était pas loin encore. Il commença une plaisanterie sur ma persistance.

— Attendez! lui dis-je. D'aujourd'hui en un mois, revenez au bal de l'Opéra, soyez à trois heures du matin au bas du grand escalier, prenez cette pièce (je lui donnai un quadruple), vous la montrerez à un homme en domino noir, masqué, portant sur l'épaule un nœud rouge. Il vous dira où vous devez vous rendre, pour un souper qu'on vous offrira. Cela vous désennuiera-t-il? — Certes, si vous êtes jeune, belle et sans préjugés, ce sera le quart d'heure de joie dont je viens de vous parler. Ah çà, nous sommes à Venise, à ce qu'il paraît? — Acceptez-vous? Le souper sera bon et l'aventure curieuse, je vous en réponds. — J'accepte et je garde ma *carte*, vous ne craignez pas qu'elle soit volée?

Je fis un geste de dédain et j'allais continuer.

— Ah! j'oubliais. Votre parole d'honneur que personne au monde, pas même votre plus ancien ou votre meilleur ami, ne connaîtra ce rendez-vous. — Cela va sans dire et je vous la donne. — J'y compte.

Semblable invitation fut faite à toutes les ombres évoquées dans cette soirée étrange. Tous acceptèrent avec une surprise qu'ils ne tardèrent pas à cacher, et avec une curiosité sans pareille.

Je gage qu'ils ne penseront pas à autre chose pendant le mois qui s'écoulera.

Moi je rentrai, après mille détours pour leur échapper, car tous songeaient à me poursuivre.

Je ne me couchai pas, je fis faire mes malles, chercher ma voiture et je laissai quelques lignes à Wilfrid, par lesquelles je le prévenais qu'ayant besoin de solitude, je courais pour quelques jours à Blumemberg; je le priais de m'attendre à Paris, ainsi qu'Adrienne, et de dire que j'étais allée voir une parente malade.

J'en écrivis autant à M. de Cerly, à vous, à Gustave; [illegible]

j'envoyai chercher des chevaux de poste et je me mis en route.

LXIII

Souper.

Je reçus une lettre de vous le lendemain de mon arrivée; cette lettre, si pleine de tendresse véritable, me confirma dans ma résolution. Je voulus vous distinguer entre tous, car seul vous m'aimiez d'un amour sérieux et jeune; et tout occupée de votre avenir, j'employai le temps de ma retraite à tracer pour vous cette confession.

Puis, je me décidai à vous revoir encore une fois et je vous écrivis de venir me rejoindre.

La nuit du bal masqué m'avait porté un coup terrible; cette rencontre inouïe de tous ceux qui contribuèrent à ma perte, cette réunion d'hommes qui tous échangèrent avec moi des paroles d'amour, qui tous avaient dû se croire aimés après les preuves qu'ils en avaient reçues, me rappela à moi-même.

Le mépris que je m'inspirais devint intolérable; il alla jusqu'au dégoût. Je sentis que je ne me supporterais plus, je sentis un besoin immense d'en finir avec cette boue dans laquelle j'étais plongée, et je ne trouvai d'autre refuge que la mort.

Les ingrats que j'avais faits réveillèrent mon cœur; cette certitude humiliante de ne pas laisser de traces dans les regrets de ceux que j'avais chéris me causa enfin une douleur poignante, et le mort ressuscita. Mais pour quelles tortures!

Je souffris plus pendant ces dernières heures de souffrances que pendant bien des jours de ma vie de tourments.

Votre image m'apparaissait; elle m'apparaissait pure, suave, consolante. Il me sembla que maintenant je pourrais vous aimer. Je chassai cette pensée comme une tentation : je n'étais plus digne de vous!

Vous habitiez depuis deux jours Blumemberg, heureux de

ce que je vous appelais, heureux de me savoir plus tendre, mais n'obtenant pas de moi ce consentement si passionnément désiré.

Je me taisais encore ; la mort devait vous répondre.

Vous vous rappelez ces jours où je retrouvais en vous les rêves de ma jeunesse et de mon innocence ! Vous vous rappelez comment, oubliant le monde qui vous oubliait, vous vous plongiez dans les voluptés infinies d'une passion chaste et sans remords !

Vous vous rappelez nos adieux auprès de la ruine... vous vous rappelez le dernier regard si rempli de larmes... Pauvre Raoul, vous ne me verrez plus !

Le moment fixé pour le souper aux quadruples approchait. André reçut mes instructions et partit avant moi ; il avait beaucoup à faire.

Moi, je me mis en route, de manière à arriver seulement pour donner le coup d'œil du maître et m'habiller pour mon rôle.

Ce jour, c'était hier ; ce que vous allez lire vient de se passer à peine, et, quand vous le lirez, la main qui trace ces lignes sera glacée, le cœur qui saigne encore par toutes ses plaies aura cessé de souffrir, la femme qui aurait pu vous rendre heureux n'existera plus.

C'était hier donc. Descendue dans la maison louée et préparée pour cette solennelle entrevue, je fis une toilette de fiancée ou de mourante.

Je revêtis un magnifique domino, je me masquai et me déguisai jusqu'aux dents, et je partis pour le bal. Tous mes convives s'y trouvaient ; je les approchai tous et leur demandai s'ils n'oubliaient pas leur engagement.

— Je n'aurais garde, me répondirent-ils.

Puis ils m'adressèrent mille questions auxquelles je refusai de satisfaire. Je les intriguai au dernier point ; chacun se croyait seul.

Il me fallait, avant de les quitter, une assurance que je voulais obtenir à tout prix, dont je fis une condition, et qu'aucun ne me refusa. La curiosité est si puissante sur les hommes !

— Promettez-moi sur votre honneur, ainsi que vous m'avez promis le silence, que mon masque restera sacré pour vous



que vous ne chercherez pas à me reconnaître, et que si par hasard un soupçon vous arrive, pas un mot ne vous échappera, vous ne communiquerez ce soupçon à personne?

Ils le promirent; peut-être croyaient-ils qu'ils ne le tiendraient point. Après avoir placé André à son poste, je me cachai derrière la colonne, et j'attendis l'heure fixée.

Un peu avant qu'elle sonnât, M. de Cerly parut, son quadruple à la main; il chercha des yeux le masque indiqué, et le lui remit : André s'inclina et le prit en silence.

— Eh bien? demanda-t-il. — Il n'est pas temps encore, monsieur.

M. de Cerly se promena quelques instants. M. de Fougeron arriva, remit de même sa pièce d'or.

— Conduisez-moi, dit-il. — Un peu de patience, je vous prie.

Les autres descendirent successivement; les premiers ne tardèrent pas à remarquer que plusieurs hommes remettaient, comme eux, la monnaie espagnole au même masque, échangeaient quelques mots avec lui, et attendaient. Ils s'en étonnèrent et regardèrent plus attentivement. Gaston vint presque le dernier, M. de Fougeron le vit; il n'hésita pas à l'interroger : leur amitié intime lui en donnait le droit.

— Il me semble, prince, que tu parles à ce masque? — Certainement. — Il me semble que tu lui as donné un quadruple? — Oui. — Eh bien, moi de même. — Allons donc! — Un mot encore. Avec qui soupes-tu ce soir? — Chez le diable. — Et moi aussi. — Et moi aussi, reprit Richard, qui les entendit. — Et moi aussi, répondirent plusieurs autres, formés en groupe autour d'eux. — Voilà qui est original. — Messieurs, veuillez me suivre, interrompit André, les voitures sont avancées. — Vraiment! la chose est trop singulière.

Je les attendais dans une salle à manger magnifique, littéralement remplie des fleurs les plus rares et les plus enivrantes; je voulais que mon dernier repas résumât tout le luxe de ma vie.

Un service admirable, acheté à cette intention, des mets, des vins exquis, couvraient la table; plusieurs salons, ornés

et meublés avec une somptuosité sans pareille, s'ouvraient de chaque côté. Je n'ose pas vous dire quelle somme folle m'a coûté cet adieu à la vie. Qu'importe ! il en reste plus que mes cousins n'en pourront dépenser.

En entrant dans ce palais féerique, les convives se regardaient indécis.

— Ah çà, messieurs, s'écria Gunther en riant, ceci est le festin de Lucrèce Borgia. — Oui, répondis-je. « Messeigneurs, vous m'avez donné un bal à Venise, je vous rends un souper à Ferrare. » — Au moins nous aurons de belles enchanteresses, telles que la princesse Negroni ? — Non, messieurs, vous n'aurez que moi seule, et ce visage noir restera impénétrable pour vous. Mettons-nous à table, si vous voulez bien. — Décidément, c'est Lucifer! s'écria l'un d'eux. — Montrez-nous vos mains, répondit l'autre. — Y a-t-il sûreté ici, messieurs? Ces mets si tentants ne cachent-ils point un poison mortel ? — Quant à cela, je vous promets de boire et de manger comme vous, ne fût-ce que pour vous prouver ma nature fort humaine ; cette garantie doit vous suffire.

Tous se rangèrent à leur fantaisie, sauf M. de Lampérier et le prince, que je retins auprès de moi. Pas un domestique ne parut ; des servantes, placées entre chaque convive, en tenaient lieu.

La conversation s'engagea d'abord assez languissante, mais après un quart d'heure elle commença à s'animer. La curiosité petillait dans tous les yeux, comme le vin de Champagne dans tous les verres.

— Messieurs, dis-je, souvenez-vous des serments prêtés sur votre honneur, vous en êtes tous solidaires et pas un de vous ne peut y manquer sans passer aux yeux des autres pour foi-mentie, ne l'oubliez pas.

Tous répondirent par une inclinaison, mais leur imagination travaillait au plus haut degré.

— Et ne saurons-nous rien ? demanda M. de Cerly. — Avant de nous séparer, je vous laisserai un adieu, que vous n'oublierez pas, j'espère.

Pauvre comte ! il m'aimait aussi, celui-là.

A mesure que le souper avançait, la gaieté devenait plus vive, les plaisanteries se croisaient et se renvoyaient.

On rit de tout à Paris, et le bal masqué se continua avec ses incidents et ses péripéties. On me faisait mille questions auxquelles je répondais en riant, car je riais, Raoul, je riais en face de ces spectres réunis autour de moi comme des ombres vengeresses.

Je trouvais de la gaieté, de la folie même, et la mort m'attendait à la porte. Il y a dans une résolution ferme une force inébranlable; nul ne peut l'abattre : elle se joue du temps et de tous, marchant à son but sans que rien l'en écarte.

Une pendule, placée contre la muraille, mesurait les minutes de ma vie; je suivais l'aiguille et je les comptais.

Un plat couvert au milieu de la table excitait surtout la curiosité. Plusieurs fois on y porta la main; je demandai qu'on le respectât jusqu'au dessert, et comme j'avais affaire à des gens bien élevés, je fus obéie.

Enfin le moment arriva, je réclamai le silence et je n'eus pas de peine à l'obtenir. On ne riait plus, on attendait.

— Messieurs, dis-je, pour couper court à vos recherches, ne vous occupez plus d'en faire, vous ne découvrirez rien. Vous ne m'avez jamais vue, vous ne me verrez jamais. Je quitte Paris ce soir même, et je n'y rentrerai plus; mais, pour votre satisfaction d'hommes à la mode, sachez que je suis belle et noble, sachez que mon nom, prononcé ici, vous ferait tous courber la tête. Maintenant, que chacun de vous se rappelle notre conversation du bal, il y a un mois. Vous avez promis de ne point la révéler, et je compte sur votre parole. Chacun de vous m'a parlé d'une femme, et chacun m'en a parlé avec mépris. Ces pauvres femmes! ce ne peut être la même pour tous, vous le comprenez; ces pauvres femmes sont ainsi méconnues, sans que personne les défende; eh bien, moi, femme et étrangère à vos plaintes, je me suis chargée de ce soin. Vous avez tout oublié de ces idoles tombées, hors leur faute; vous ne vous souvenez ni de leur amour, ni de leurs sacrifices, ni du bonheur qu'elles vous ont donné. Vous leur tenez compte du mal, vous jetez de côté le bien. Et si vous saviez combien ce mal a

été expié par elles! si vous saviez ce que leur coûte chaque erreur! si vous saviez par quelles souffrances elles payent un de vos baisers! croyez-le, et si vous pouviez imaginer combien est solennel le moment où je vous parle, vous me croiriez mieux encore, mais enfin, croyez cette voix sincère, que vous entendez pour la dernière fois. La femme qui tombe doit être soutenue, la femme qui s'oublie est plus digne de pitié que de blâme. Il n'y a pas au monde de condition plus dure que la sienne. Elle se perd, elle se vend à la douleur pour n'avoir en échange que votre mépris, à vous qui l'avez égarée et qui profitez de ses fautes. J'ai voulu graver cette vérité dans votre mémoire par une circonstance étrange, ineffaçable; j'ai voulu vous adresser une prière en échange du divertissement inusité que je vous ai fourni. Soyez bons, soyez indulgents envers la misérable créature assez faible pour vous aimer. Ne l'écrasez pas de ces phrases banales qui tuent, dont le monde ne comprend pas l'importance, et comme souvenir de cette prière, comme gage de votre fidélité à l'exaucer, conservez ces quadruples. Chaque fois qu'ils frapperont vos yeux, pensez à celle dont vous avez si cruellement flétri le nom. Soyez généreux, rappelez-vous ce que vous lui devez de reconnaissance, et rejetez le reste. C'est un nouvel ordre de chevalerie institué par une femme au nom de toutes. C'est une croisade d'honneur, à laquelle je vous associe, que je vous lègue avant de vous quitter pour jamais. N'en voulez-vous pas accepter le signe?

Un silence solennel me répondit. Tous ces hommes sentaient la profondeur du sentiment par lequel j'agissais; tous devinaient, sous cette enveloppe mystérieuse et triste, une âme plus triste encore.

M. de Lampérier parla enfin.

— Madame, me dit-il, je crois pouvoir répondre au nom de tous par un remercîment sincère de nous avoir bien jugés. Ce mystère nous reste incompréhensible, mais notre parole est donnée, nous ne chercherons pas à le percer. Le silence et le secret vous sont assurés, madame, comptez-y sur ma foi de gentilhomme, et si quelqu'un de nous manquait à ce serment les autres, j'en suis sûr, se chargeraient de le lui rappeler. —

Oui, oui ! s'écria-t-on de toutes parts. — Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le vicomte !

Et, n'étant plus maîtresse de mon émotion, je me penchai à son oreille, et j'ajoutai en lui remettant la pièce :

— Gardez un souvenir éternel à celle qui vous a tant aimé !

Je ne sais s'il m'a reconnue, c'est possible, car, en me baisant la main, j'y sentis une larme ; mais que m'importe ! je suis sûre de lui.

— Madame a parlé bas à M. de Lampérier, dit vivement Gustave, elle doit être la même pour tous, et chacun de nous, en recevant son quadruple, a droit à une confidence. — Oui, répondirent les autres.

Ils vinrent donc successivement à moi, je me levai et je leur glissai quelques mots insignifiants pour la plupart, ne pouvant rien leur apprendre ; seulement, à Gaston, je demandai aussi un souvenir ineffaçable. A M. de Fougeron, je dis :

— Cette leçon vaut bien la blessure que vous avez reçue, n'est-ce pas ?

A Anatole :

— Faites une méditation ou une orientale sur cette soirée ; elle remplacera les élégies manquées et les expiera toutes.

Et il le fera, j'en suis certaine.

— Maintenant, messieurs, adieu ; je ne vous gêne plus, vous pouvez rester ici tant qu'il vous plaira. De nouveaux vins vous seront présentés, un nouveau service vous attend. Je me retire, et sans crainte, je suis sous la sauvegarde de votre honneur. Rappelez-vous ma dernière volonté et ne m'oubliez pas, c'est ce que je vous demande.

Et les saluant de la main, je m'éloignai l'âme navrée, le cœur brisé, la volonté ferme : nous ne nous reverrons plus en ce monde.

Je fis venir une voiture ; pas un d'eux ne me suivit. Je me fis conduire sur le boulevard. Un fiacre attardé me reconduisit chez moi, à mon hôtel, où je voulais mourir entourée des miens, où je voulais que mes derniers regards rencontrassent ceux qui furent les amis de mon enfance. Je me nommai, le

portier m'ouvrit la porte et fit éveiller mes femmes; je rentrai dans mon cabinet, en donnant l'ordre exprès de ne pas déranger ma cousine avant son heure ordinaire.

LXIV

La Fin de tout.

Maintenant, tout est terminé, Raoul : j'ai pris la dose d'opium suffisante pour mettre fin à ma vie, et je viens vous dire adieu. Ces cahiers vous seront remis. Vous y lirez l'histoire d'une femme bien malheureuse et bien coupable, vous y verrez ses chagrins et ses larmes, et vous apprendrez à éviter les piéges décevants qui l'ont entraînée. Vous vous marierez ; si ma volonté est suivie, si vous la respectez encore en apprenant à me connaître, vous épouserez ma filleule : je désire que ce qui m'a appartenu vous appartienne. D'ailleurs, elle est élevée par un ange. Lorsqu'elle sera à vous, veillez sur ce trésor; ne la laissez pas se perdre, ne la laissez pas s'avilir, et vous le pouvez, si vous savez la diriger sagement. Vous voyez où conduit l'insouciance.

Il faut cacheter ceci, je ne vous reverrai plus, mon Raoul. Oh! je vous en supplie, ne me méprisez pas; conservez-moi un souvenir. Ma mort expie ma vie, pardonnez-moi en faveur de ce que j'ai souffert et de ce que je vais souffrir. J'emporte votre image comme une consolation. Je pense à vous en écartant les regrets et les remords. Grâce au ciel, je ne vous ai pas donné le droit de me jeter aussi une injure.

Que Dieu vous garde, mon ami, qu'il vous fasse heureux! Restez tel que vous êtes aujourd'hui, digne de l'amour d'une âme sans tache.

Ayez pitié des pauvres femmes qu'on accuse, soyez indulgent pour toutes. Donnez-leur à toutes, comme à moi, une prière et une larme.

Adieu!

Epilogue.

Depuis dix ans cette histoire est écrite, depuis dix ans elle n'est pas sortie de mon secrétaire; mais aujourd'hui, jour solennel dans ma vie, je viens en achever le dénoûment avant de la remettre à celui qui doit la recevoir de moi.

C'est encore à vous, Raoul, que je m'adresse, à vous qui venez de réaliser mon vœu le plus cher, et qui avez juré ce matin le bonheur de mon Odile chérie.

Il y a dix ans, j'étais morte, et je vis pourtant. Mettant le sceau à une vie d'erreurs par un crime plus abominable encore, j'ai douté de la bonté de Dieu et je me suis livrée à sa justice, lorsqu'il me tendait les bras pour me pardonner.

Vous ignorez encore ces événements, vous ne savez de moi que mon retour à la vertu, sans avoir appris de quelle voie le Seigneur se servit pour me rappeler : écoutez donc et profitez.

J'avais bu le poison; je m'étais couchée, enfermée dans ma chambre, et ma volonté ferme de ne recevoir aucun secours m'en aurait fait refuser l'entrée à tout le monde. Ignorante des effets de l'opium, je comptais sur un profond sommeil, je fus trompée dans mon attente : d'affreux vomissements me firent souffrir des douleurs inouïes ; je les supportais à grand'peine, mais pour rien au monde je n'aurais cherché de soulagement : je voulais mourir, mourir à tout prix, fût-ce dans les tortures.

Trois heures se passèrent ; j'étouffais mes cris sous mes oreillers : une somnolence involontaire envahissait tous mes membres; encore un peu de temps, j'aurais atteint le but de mes désirs.

Tout à coup on frappa à ma porte, je ne répondis rien, je retenais ma respiration et mes sanglots : je reconnus la voix de Wilfrid et celle d'Adrienne.

— Elle ne dort pas, disait Adrienne, j'en suis sûre ; Jacques, en passant près de sa chambre, a entendu des plaintes : frappez encore.

Wilfrid recommença. Je restai sans mouvement : il m'eût été impossible d'en faire un.

Je voulais cependant les appeler, car je me sentais mourir : je croyais impossible de me sauver désormais, et je désirais finir, comme j'avais commencé, dans leurs bras. Je prononçai faiblement leurs noms.

—Elle a appelé, Wilfrid! elle souffre, elle est malade ! jetez la porte en dedans, faites chercher un serrurier... Odile! ma chère Odile!

Wilfrid ne disait rien, mais il agissait. Il leva les montants de la porte, et dès lors elle céda. Tous deux pénétrèrent dans ma chambre, pâlés et presque hors d'eux-mêmes.

— Odile, s'écria Wilfrid, qu'as-tu? Elle est morte, mon Dieu ! elle s'est tuée !

La fiole d'opium déposée sur la table, le désordre de l'appartement en disaient assez.

— Un médecin! au nom du ciel, un médecin!

Adrienne courut. Wilfrid se pencha vers moi, je le reconnus.

—Mon ami, lui dis-je, respirant à peine, après avoir offensé dans cette misérable scène et la mémoire de mon père et les souvenirs sacrés de mon enfance, il ne me restait qu'à mourir; tu devais t'y attendre. Ne me quitte pas, n'appelle pas de secours, il est trop tard!

Mon cousin poussa un cri qui retenti encore dans mon cœur; il exprimait un tel désespoir, une désolation si profonde, que mille paroles n'eussent pas été plus éloquentes. Il retomba comme anéanti auprès de moi.

Adrienne reparut; quelques minutes après, le médecin était au chevet de mon lit. La crise fut terrible; je luttai longtemps entre la mort et la vie. Enfin, heureusement, pour ne pas me manquer, j'avais pris une trop forte dose; cette précaution me sauva. Mon estomac ne put la supporter, je la rejetai de suite.

Mais que de souffrances! et de quel dévouement je fus l'objet! M. et Mme de Blumemberg ne me quittèrent pas une minute, ni le jour, ni la nuit. L'angélique Adrienne apportait à mon oreille des paroles de consolation et de paix, leurs jeunes enfants me montraient une affection dont le charme m'était inconnu. Et Wilfrid, quelle n'était pas sa tendresse!

Je me reprenais à l'existence sans m'en apercevoir, je me

reprenais à l'espérance surtout; j'osais regarder Dieu, j'osais me regarder moi-même, car je croyais à la bonté suprême et au repentir.

Chaque jour, ma cousine m'entretenait plusieurs heures de bonnes et saintes choses. Elle me mettait sous les yeux les exemples les plus faits pour me ramener et me rendre le courage et la confiance. Elle me citait saint Paul, saint Augustin, la Madeleine; elle me citait les paroles du Christ, si consolantes et si douces à ceux qui ont péché; enfin, elle conduisit chez moi un ministre éloquent, dont la piété inspirée me jeta au cœur des idées nouvelles, dont les promesses ouvrirent à mes yeux des horizons imprévus; je crus, j'aimai, je me précipitai à genoux, j'avouai mes fautes avec le remords sincère de les avoir commises, je priai du fond de l'âme, j'élevai mes bras vers mon Créateur en lui criant: Pitié et pardon! Il m'accorda l'une et l'autre; tout le passé me fut remis, et je me relevai pleine de force et de puissance.

Aussitôt que je fus capable de marcher, nous partîmes pour Blumemberg. Je donnai ordre de vendre mon hôtel; je rompis sans retour avec mes erreurs, avec ceux qui les partagèrent, avec le monde.

Je sentis la nécessité de vivre désormais dans la retraite; j'écrivis un mot à mes anciens amis, à vous, mon cher Raoul, en vous faisant part de ma résolution et de mes désirs par rapport à ma filleule; votre cœur aimant se rattacha à cette consolation.

Mme d'Ormès reçut sa pension, augmentée d'une charmante petite terre, mais je ne la revis jamais. Le fameux souper fut ignoré généralement. Presque tous les convives me reconnurent, surtout quand ma maladie et ma conversion firent du bruit. Anatole doit à ce souvenir une des plus belles fleurs de sa couronne poétique.

Quant à moi, depuis lors, ma vie a coulé, douce et sans nuage, dans l'exercice de mes devoirs. Ce bonheur tant cherché hors de ma maison, je l'ai trouvé au milieu de ma famille, de mes amis, employant à faire du bien cet argent prodigué naguère en folies.

Les cœurs qui m'entourent me bénissent et m'aiment. J'ai re-

conquis l'estime du monde et la mienne, j'ai repris la place que je n'aurais jamais dû quitter.

Je suis heureuse enfin, heureuse de la joie des autres et de la tranquillité de ma conscience. La religion, la bienfaisance, l'amitié, le devoir, ces mobiles d'une carrière droite et honorable, me conduisent désormais, et du haut de mes tourelles je suis de l'œil les orages qui ne m'atteignent plus.

Je prie pour ceux qui souffrent, pour ceux qui désespèrent : je demande à Dieu de leur envoyer, comme à moi, des anges sauveurs ; mon âme est redevenue aussi jeune, aussi ardente que jamais, et c'est pour aimer Dieu, pour aimer le bien, pour aimer mes frères, pour soulager les misérables.

Voilà, *mon cher cousin*, la fin de mon histoire ; puisse-t-elle à vos yeux racheter ce qui précède !

Quand ma chère Odile sera assez exprimentée, qu'elle la lise ! D'ici là, gardez bien ce trésor que je vous ai donné si chaste, et garantissez-le de toute souillure.

J'attends la mort que le ciel m'enverra, je l'attends sans crainte ; j'ai toujours devant les yeux ces paroles de l'Evangile :

« Il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour cent justes qui persévèrent. »

FIN.

TABLE

